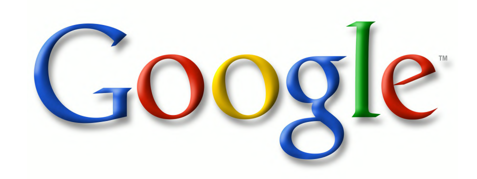
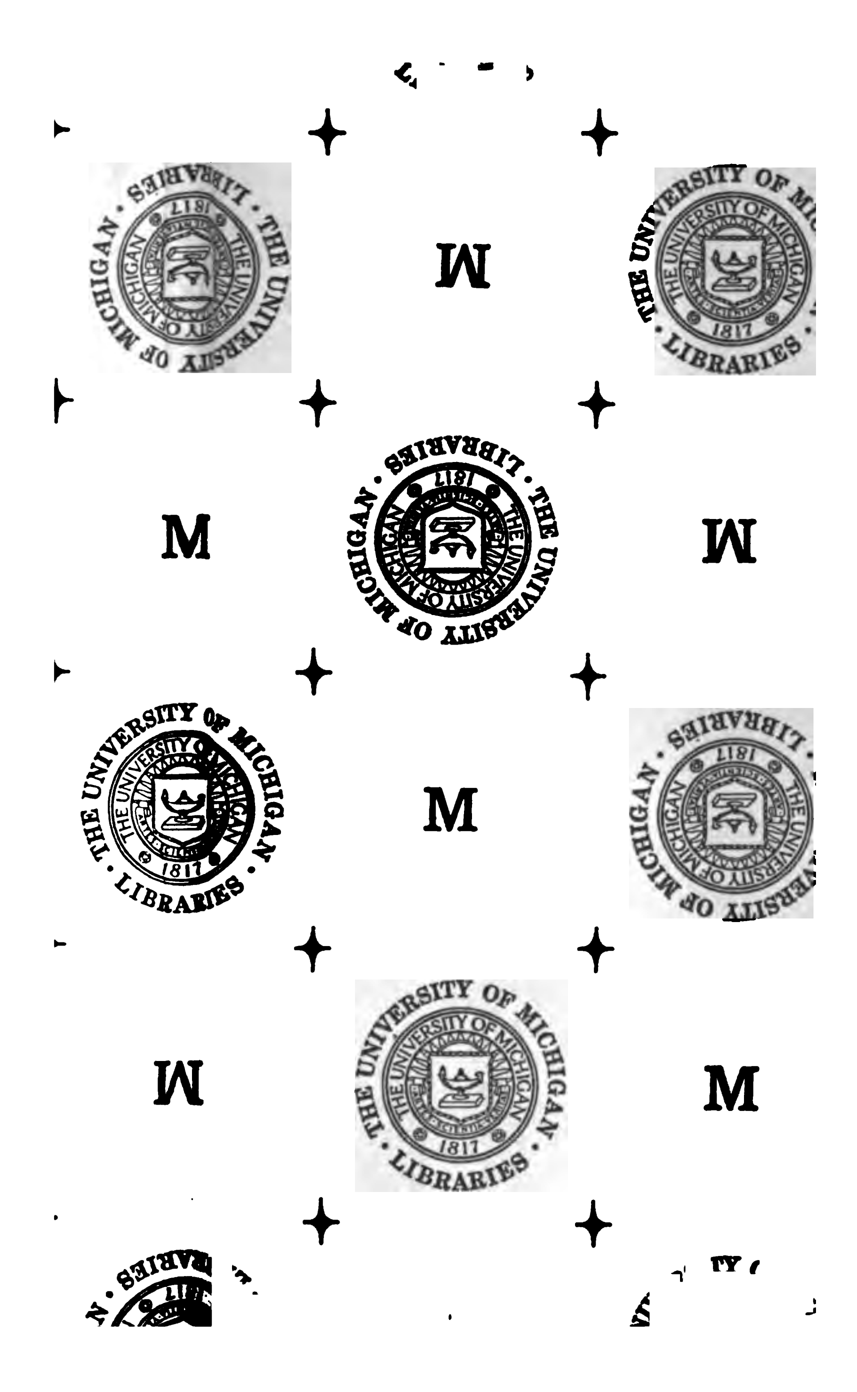



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817
M





HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME SEPTIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DU CONSTITUTIONNEL
10, RUE DE VALOIS, 10

1855

LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

I

La France venait de sauver la Turquie en pesant à propos du poids de quatre cent mille hommes sur le Rhin contre la maison d'Autriche. Mais en la sauvant, elle ne l'avait pas régénérée encore.

Avant d'entrer dans le récit de ces règnes courts et précipités de décadence, qui firent reculer les Turcs de toute la distance qui sépare Vienne d'Andrinople, et le fond du golfe Adriatique de l'embouchure des Dardanelles, l'esprit de l'historien cherche involontairement à se rendre compte des causes de cette infériorité militaire subite qui

étonne, et qui déconcerte tout à coup les Otte
Un coup d'œil suffit à les lui révéler, un mo
à les indiquer au philosophe politique : l'ar
taire s'était perfectionné en Europe, il étai
stationnaire en Orient. Les puissances occide
avaient des armées régulières et disciplinées
lesquelles cent mille bras étaient mus par une
âme avec la rapidité, l'uniformité et l'in
d'action de la tête sur les membres; la T
n'avait que des hordes héroïques, mais incohé
et insubordonnées, qui formaient des mas
jamais un ensemble. L'Europe, de plus, ava
généraux élevés, dès leur enfance, dans le r
et dans l'art de la guerre, connus de leurs tr
responsables de la victoire ou des revers d
leur gouvernement ou leur nation; les Turc
vaient que des grands vizirs choisis, souve
hasard, par le caprice d'un sultan ou par la
d'une sultane, inconnus la veille de l'empire
soldats, croyant recevoir avec le sceau de l'I
génie inné des batailles, et sentant derrière
pour toute responsabilité, le cordon, s'ils é
malheureux; le paradis, s'ils mouraient brave
dans la mêlée. Un despote, épié par un bour
tel était le grand vizir, général absolu des
mans.

Enfin, cet art de la guerre, né en Europe des
erres civiles de l'Italie, perfectionné en Espagne,
ompli en France, importé en Allemagne, pro-
gé en Hongrie, en Pologne, en Suède, en Russie,
it formé dans Montécuculli, dans Vétérani, dans
ndé, dans Turenne, dans le duc de Lorraine,
s l'électeur Auguste de Saxe, dans Sobieski,
ns Charles XII de Suède, dans Pierre le Grand
Russie, enfin, dans le prince Eugène de Savoie,
généraux les plus consommés qui eussent ja-
is paru à la fois dans le même siècle sur la scène
monde. Le génie conservateur de l'Europe, en
faisant naître presque simultanément à l'époque
la dernière invasion ottomane à Vienne, semblait
ir proportionné les défenseurs de l'Occident à
dangers. La providence de l'Allemagne venait
lui susciter le plus redoutable de tous ces hom-
s de guerre, dans le prince Eugène de Savoie,
second Sobieski de l'Occident.

II

Le prince Eugène de Savoie était un de ces hom-
s prédestinés de l'histoire, à qui une vocation
incible trace de bonne heure la route qu'ils doi-
nt parcourir malgré la nature et la société. Petit-

fils du duc régnant de Savoie, fils du comte de Soissons, prince de cette maison nationalisée en France, la belle Olympe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, était sa mère. La comtesse de Soissons, impliquée par légèreté plus que par crime dans les procès pour empoisonnements qui avaient flétri la cour de Louis XIV, s'était réfugiée à Bruxelles contre les poursuites juridiques, dont son rang et sa beauté ne la garantissaient pas.

Son fils, disgracié par la nature, difforme d'épaules, grêle de taille, maladif de tempérament, mais éblouissant de physionomie et précoce d'intelligence, était destiné à l'église comme incapable ou indigne des armes ; son caractère martial et sa passion pour la gloire protestaient contre cette vie retirée du sacerdoce. Tous ses rêves et toutes ses études tendaient à l'imitation des héros dont Plutarque lui retraçait les exploits. Quoiqu'on lui donnât déjà à la cour le titre d'abbé de Savoie, présage de sa destination ecclésiastique, il sollicita avec ardeur de Louis XIV la faveur de commander un régiment dans ses armées. Soit dédain du roi pour un extérieur qui jurait avec les armes, soit ombrage de Louvois, ministre de la guerre, contre un prince de la maison de Savoie, dangereux à trop grandir en France, le prince Eugène fut durement méconnu et repoussé

du service du roi. Il conçut de ce refus un ressentiment amer qui ne s'effaça jamais de son âme, et jura, comme Coriolan, d'être pour Louis XIV un ennemi aussi implacable qu'il avait été un serviteur dédaigné. La haine et la vengeance furent, après l'amour de la gloire, les deux mobiles de son ambition. Il y a des hommes sur lesquels on ne doit pas impunément se tromper : tel était le jeune abbé de Savoie.

Il partit pour Vienne, où l'empereur Léopold, son parent aussi, l'accueillit dans sa cour et dans son armée. Volontaire intrépide et remarqué dans la campagne contre les Turcs, sous le duc de Lorraine et Sobieski, son ardeur et son coup d'œil lui valurent pour récompense, après la délivrance de Vienne, le commandement d'un régiment de dragons. Son nom, grandissant dans les campagnes suivantes en Hongrie, l'éleva au rang de général des armées de l'empire. Louvois, pour le punir de sa gloire, l'humilia du titre de transfuge, et fit prononcer par Louis XIV la peine d'un éternel exil contre les généraux, nés Français, qui commandaient les armées étrangères.

« Il aura beau faire, » s'écria le prince Eugène, « je rentrerai en France malgré lui, et j'y rentrerai « redoutable à ceux qui m'ont méconnu. »

Les événements et l'invasion du Dauphiné par les Piémontais alliés de Léopold, et commandés par leur jeune compatriote, devaient justifier bientôt ce présage de son orgueil. Il devint, pour le malheur de Louis XIV, généralissime de l'empire, égala Condé en ardeur, Turenne en prudence, Montecuculli en tactique, Sobieski en constance, résumant en lui, en Hongrie, sur le Rhin, en France, en Espagne, sur le Danube, pendant une vie qui ne fut qu'une succession de campagnes et un catalogue de victoires, Annibal, César et Frédéric II. Sobieski avait été le bouclier de la chrétienté; le prince Eugène de Savoie allait être le fléau des Ottomans. On ne sait pas assez ce qu'un homme de plus ou de moins, né ou mort à propos, pèse dans la destinée des empires. Le prince Eugène allait l'apprendre à la fois aux Français, aux Espagnols et aux Ottomans.

III

Les premiers jours du règne de Soliman III ne furent que le règne impérieux et versatile des janissaires qui l'avaient couronné. Ils nommèrent et massacrèrent tour à tour plusieurs agas et plusieurs vizirs, intruments et victimes de leur férocité. Ils

forcèrent le sultan à exiler le seul homme capable de dominer, par la pensée et l'énergie, ces convulsions, le caïmakam Kiuperli. L'exil le conserva ainsi à son maître et à sa patrie. Aussitôt que l'indignation du peuple et des oulémas contre les attentats des troupes eut laissé respirer le sérail, un vieillard, Ismaïl Pacha, reçut les sceaux de grand vizir. Mohammed, fils d'un corroyeur, fut élevé au poste de muphti. Le dernier aga des janissaires fut décapité devant ses soldats terrifiés par les bourreaux soutenus du peuple; les meurtriers de Siawousch-Pacha, les janissaires qui avaient violé et mutilé sa femme et sa fille furent pendus sur l'Atméïdan; la terreur rentra un moment dans les casernes d'où la révolution venait de sortir.

Pendant ces renversements, ces couronnements, ces exécutions alternatives, les Vénitiens achevaient presque sans obstacle la conquête et l'occupation de la Grèce et de l'Archipel. La Hongrie, la Bosnie, la Dalmatie, la Thessalie échappaient par lambeaux à l'empire; l'Anatolie elle-même se révoltait; le grand vizir, incapable par son âge de soutenir le trône d'une main, de relever les frontières de l'autre, céda la place, après soixante jours de pouvoir, à Moustafa, pacha de Rodosto, autrefois favori, puis bourreau volontaire, à Belgrade, de Kara-Moustafa, son bienfai-

teur. Ce nouveau vizir rappela de l'exil Kiuperli, et l'envoya à Candie rétablir la subordination dans l'armée qui venait de massacrer Soulfikar-Pacha, son serdar et ses principaux généraux.

A Témeswar, l'armée ottomane venait également de massacrer son pacha pour un retard de solde. Yegen-Pacha, un des chefs de la révolte de l'armée du Danube, marchait avec ses régiments sur Belgrade même pour y renverser le sérasker (généralissime) nommé par le divan, et le destituait insolemment par l'omnipotence de ses janissaires. Ces anarchies de l'armée du Danube firent tomber Belgrade sous l'assaut des Impériaux; le prince Eugène de Savoie reçut à cet assaut sa première blessure. Au même moment, les Russes, sous le commandement du prince Galitzin, refoulaient jusqu'à Pérécop quarante mille Tartares qui infestaient la Volhynie.

Le sultan, consterné de la chute de Belgrade, se rendit à Andrinople pour surveiller les frontières d'Europe de plus près. L'armée, composée de nouvelles levées, le suivit. Le khan de Crimée, le plus constant et le plus puissant allié de l'empire, fut appelé à Andrinople; Soliman III lui confia la répression de Keduk Mohammed-Pacha, qui prolongeait, en Asie-Mineure, la rébellion des janissaires, et la vengeance contre Yegen-Pacha, qui entretenait, des

bords du Danube, une alliance séditieuse avec Keduk.

IV

La paix avec l'Autriche devenait une nécessité dans une telle conflagration de l'empire en Europe et en Asie. Soliman III en confia la négociation à deux hommes éminents, que leurs longues relations avec les ambassadeurs de France et d'Angleterre avaient initiés à la politique de l'Europe, Soulfikar-Effendi et le grec Maurocordato, drogman ou interprète de la Porte. Arrivés à Vienne, ces deux plénipotentiaires ne s'étonnèrent point des exigences démesurées de la cour d'Autriche. L'ambassadeur de France, M. de Guilleragues, les avait avertis que Louis XIV allait faire passer le Rhin à deux cent mille hommes pour abaisser la maison d'Autriche. Ils savaient que cette puissance allait avoir à porter ses principales armées loin du Danube. Les demandes de l'Autriche consistaient dans la renonciation absolue, par la Porte, de la Hongrie, de l'Esclavonie, de la Bosnie, de la Servie, de la Transylvanie, de la Valachie, de la Moldavie, de la petite Tartarie, enfin de la Grèce et de la Dalmatie au profit de Venise, depuis Corfou jusqu'à Corinthe.

Ces restitutions imposées à la Porte semblèrent, par leur exagération, rendre son antique énergie au peuple ottoman. Constantinople retentit d'un cri de honte, les provinces coururent aux armes, le sultan déclara qu'il allait, à l'exemple de ses ancêtres, marcher lui-même pour être ou le vengeur ou le martyr de sa foi. Louis XIV fomenta ce mouvement de patriotisme, en promettant au divan, pour prix de la guerre soutenue avec constance, la possession de toute la Hongrie. Le sultan, décidé à la lutte par cette alliance, s'avança d'Andrinople à Sophia, et, donnant là le commandement général de son armée à Redjeb-Pacha, le lança témérairement en Hongrie, sur la foi des astrologues qui lui promettaient la victoire. Pour raviver dans le cœur des Hongrois le souvenir et l'image de l'indépendance nationale, Soliman III avait arraché l'infirme Tékéli de son exil à Nicomédie, et le faisait suivre l'armée dans un chariot découvert, entouré d'une escorte de Hongrois qui rendaient à leur ancien prince les respects dus à la royauté. Tékéli, usé et podagre, se flattait de recouvrer un royaume pour ses enfants.

L'illusion fut courte. L'armée impériale, commandée par le prince de Bade, sortit de Belgrade et attendit sur la Morava, antique théâtre de tant de défaites pour les chrétiens, l'inhabile général otto-

man. Nissa vit cette fois leur triomphe. Dix mille Turcs périrent en quelques heures sur les rives de la Morava, sous le canon des Autrichiens. Les vainqueurs entrèrent sur les pas des fuyards à Nissa, boulevard fortifié de la Bulgarie. Soliman, à leur approche, sortit de Sophia, déjà insulté par leur cavalerie, et sacrifiant Redjeb-Pacha à sa superstition pour la destinée, le punit de sa défaite par la mort.

V

L'urgence de faire face aux Français sur le Rhin et dans le Palatinat, empêcha la cour d'Autriche de poursuivre plus loin les débris des quatre-vingt mille Ottomans vaincus à Nissa. Cette cour avait besoin de la paix autant que la Porte elle-même. Les Tartares contenaient héroïquement deux cent mille Russes sur la ligne étroite et insurmontable de Pérécop ; les Polonais, plus capables de vaincre que de profiter jamais de la victoire, consumaient leur héroïsme contre eux-mêmes dans des factions intérieures ; l'Autriche n'avait plus rien à espérer de ses alliés du Nord. Soliman III, inspiré par l'extrémité du péril, fit revenir de Candie le seul ministre capable de rappeler aux Ottomans leurs jours de fortune.

Le troisième Kiuperli était enfin nommé grand vizir. Le nom, ce pressentiment des hommes dignes de leur race, la vertu, le talent, la politique, le courage, l'expérience acquise dans les convulsions de sa patrie, l'éloquence, enfin le génie inné de la guerre, signalaient Kiuperli au patriotisme des Ottomans. Sa première harangue au divan fut le tocsin de la foi et de la patrie. Toute la politique des hommes d'État appelés dans des circonstances aussi extrêmes, est de ne pas désespérer du salut public; le plus confiant est le plus habile. Il promit le salut, et le salut naquit de sa promesse. Cinquante mille hommes, élite des vieilles troupes de l'empire, appelés par lui en peu de jours à Constantinople, partirent avec lui pour reconquérir Nissa et la Bulgarie. Vingt jours de siége arrachèrent cette porte de l'empire au comte de Stahremberg, le défenseur de Vienne.

Kiuperli parut huit jours après devant Belgrade. Une bombe, en allumant le magasin de poudre, ébranla la ville entière et fit écrouler un pan du rempart. Kiuperli s'y élança à la tête de ses colonnes; il trouva la ville ensevelie à moitié sous ses propres décombres, et les Impériaux épouvantés cherchant dans les flots de la Save le salut contre le sabre des Turcs. Huit mille morts jonchaient la

place. Kiuperli profita de l'effroi des Autrichiens pour passer le fleuve et conduire des renforts et des munitions dans Témeswar. Cinq cents janissaires, conduisant chacun un cheval chargé de sacs de farine, allèrent rendre la vie aux trois mille soldats affamés dans cette forteresse. La faim était si dévorante, que les assiégés se jetaient sur le convoi, déchiraient les sacs et collaient leurs lèvres sur la farine avant qu'elle fût pétrie et cuite dans les fours de l'armée.

Toutes les îles du Danube, Essek elle-même, rentrèrent sous la domination du vizir. Tékéli, de son côté, suivi de son ancien peuple et fortifié de seize mille janissaires, écrasait, dans les défilés de Témeswar, le général autrichien Heusler, le faisait prisonnier et reprenait un moment la supériorité en Transylvanie. Kiuperli, proclamé le vengeur de l'empire, rentrait à Andrinople pour se préparer à une seconde invasion de Hongrie, quand la mort de Soliman III suspendit dans l'empire toute action à l'extérieur.

Il mourut en saint comme il avait vécu, prince plus fait pour conquérir le ciel que pour relever le trône. Le seul mérite de son règne fut d'avoir discerné le grand ministre qu'il laissait après lui à la monarchie. Achmet II lui succéda sans crise dans le sérail.

Achmet, frère du sultan décédé, était un de ces princes que la Providence, dans les empires héréditaires, semble donner en dérision aux monarchies. Incapable de pensée, de volonté, de parole, instrument passif dans les mains de ses favoris, de ses femmes, de ses ministres, il se bornait, dans le divan ou dans les solennités publiques, à répondre à tout par une sorte de balbutiement banal accompagné d'un hochement de tête où l'on croyait distinguer les mots de *kosch! kosch!* (c'est bon! c'est bon!) réponse invariable dans sa bouche, qui approuvait, sans les comprendre, le bien et le mal dont il avait à peine le discernement.

VI

Quelques jours avant le départ de Kiuperli pour le Danube, les favoris obscurs du sultan et son kislaraga, jaloux de l'ascendant du grand vizir sur l'armée qui attendait de lui de nouvelles gloires, insinuèrent à leur maître que Kiuperli méditait de le détrôner et de couronner à sa place Mustapha, fils de Mahomet IV. Le crédule sultan donna son assentiment ordinaire aux calomniateurs de son vizir; il ordonna au kislaraga de l'appeler au sérail sous prétexte d'affaires urgentes et de

l'immoler au moment où il franchirait le seuil du palais. Un muet de l'appartement intérieur, caché derrière les rideaux de la porte, étonné du long entretien du kislaraga et de son maître, entr'ouvrit les rideaux et comprit, aux gestes et aux paroles, qu'il s'agissait de l'exécution du grand vizir. Dévoué secrètement à Kiuperli, le muet courut au palais du vizir et l'avertit par signes de l'attentat concerté contre sa vie.

Kiuperli, déjà à cheval pour se rendre au sérail, en descendit aux signes du muet, répondit au sultan que les affaires de l'armée le retenait dans son divan, et convoquant à l'instant chez lui l'aga des janissaires et les généraux, leur révéla la conspiration de cour contre sa vie et leur demanda avec résignation « s'il devait livrer sa tête à la jalousie d'un fa-« vori sans mérite, ou la conserver au salut du trône, « à l'armée et à l'empire. »

Un cri d'indignation générale contre le kislaraga lui répondit; sa vie était la victoire et le gouvernement dans un seul homme. L'armée, instruite de ce crime prémédité contre son généralissime, se contint à peine sous la main du grand vizir. Kiuperli s'excusa plusieurs jours encore de paraître au sérail, sous prétexte d'apaiser ces mouvements périlleux pour le sultan. Le kislaraga, trahi par le muet,

sentit que les troupes n'hésiteraient pas entre lui et Kiuperli, et que sa propre tête, sacrifiée par Achmet II à la nécessité, tomberait aux pieds du vizir qu'il avait voulu assassiner par la main de son maître; il s'enfuit, pendant la nuit, du sérail, emportant ses trésors au fond de l'Égypte, sa patrie.

VII

Cent mille hommes animés de la certitude de vaincre suivirent le grand vizir à Belgrade. Le prince de Bade, appuyé par soixante et dix mille hommes sur la forteresse de Peterwardein, dans la plaine ouverte du Danube, s'avança en hésitant jusqu'à Semlin. Il trouva la ville déjà occupée par l'armée ottomane et se replia sur Salenkemen, château ruiné sur les rives du fleuve. Kiuperli l'y suivit et intercepta impunément sous ses yeux les renforts qui sortaient de Peterwardein pour le rejoindre. Cinq mille Impériaux tombèrent sous le sabre des spahis. Mais au moment où l'intrépide vizir chargeait lui-même, le sabre à la main, à la tête des janissaires, des retranchements du prince de Bade, sur les étages du château de Salenkemen, une balle dans la tempe lui enleva à la fois la victoire et la vie.

Sa chute de cheval, à la vue de ses soldats, ré-

pandit la consternation, le découragement et la fuite parmi les Ottomans déjà vainqueurs; l'âme parut avoir abandonné ce grand corps d'armée, les Turcs se replièrent en désordre d'eux-mêmes dans les prairies fangeuses qui bordaient le Danube, comme impatients de le repasser. Vingt mille janissaires, foudroyés d'en haut par l'artillerie autrichienne ou noyés dans le courant du Danube, expièrent, le soir, par leur mort la victoire du matin. Cent cinquante pièces de canon, dix mille tentes, le trésor de l'armée, des drapeaux et des étendards de toutes les provinces d'Asie et d'Europe, tombèrent aux mains des vainqueurs et décorèrent jusqu'à nos jours les voûtes triomphales de Carlsruhe, capitale du prince de Bade.

Mais dix mille Allemands jonchèrent aussi de leurs cadavres les retranchements de Salenkemen, et cette victoire ne coûta et ne rendit que du sang aux deux empires. La Turquie entière pleura Kiuperli comme le héros de la patrie et le martyr de la foi. Après lui, la confiance des Ottomans ne désignait aucun sauveur au trône et à l'armée. Le harem disposa de la place du grand vizir. Les favorites et les eunuques d'Achmet II imposèrent d'abord à son choix Arabadji-Pacha, fils d'un conducteur d'*arabas*, charrettes qui promenaient les femmes du harem. Il fut

remplacé après quelques jours par Ali-Tarposchi, *brodeur de bonnets de femmes*, parvenu, on ignore comment, au rang de pacha de Damas.

VIII

La guerre mollissait sur le Danube, attirée tout entière sur le Rhin par les armées de Louis XIV. L'ambassadeur de France empêchait seul Ali-Tarposchi de conclure la paix avec l'Autriche. Le patriotisme, rallumé par le dernier des Kiuperli, s'indignait, dans les provinces d'Asie, de l'affaissement qui avait suivi sa mort. Un molla de Brousse, nommé Missri-Effendi, leva de lui-même des milliers de fanatiques de la foi et de la patrie, vêtus en derviches, et, traversant avec eux le canal des Dardanelles, marcha sur Andrinople en prêchant, comme Pierre-l'Hermite, une croisade de mendiants dans toute la Thrace. Campés sous les portiques de la magnifique mosquée de Sélim II, à Andrinople, bâtie sur les ruines du palais d'Adrien, ces derviches reprochaient au sultan et à ses ministres leur lâche immobilité devant les chrétiens; ils demandaient des armes pour aller venger, au nom du prophète, la Hongrie conquise et les Musulmans immolés.

Les prophéties menaçantes du molla agitant le

peuple, le grand vizir parvint avec peine à l'éloigner d'Andrinople et à le faire reconduire à Brousse où la crainte d'attenter aux jours d'un derviche protégea longtemps encore sa vie et ses prédications. Il prêchait la guerre, mais non l'intolérance, car, lié d'amitié avec l'archevêque chrétien de Brousse, il lui parlait avec vénération de l'Évangile, cette source du Coran. « Conserve ce livre, » disait-il à l'archevêque, « aussi précieusement que « ta vie, car tu le tiens aussi de Dieu; l'Évan« gile et Jésus viennent de Dieu. Je suis toujours « en esprit avec Jésus; Jésus et Missri s'accordent en « secret dans leur doctrine! »

Le grand vizir, ébranlé par cette sédition de fanatiques, avait fait place à Moustafa-Biikli. Après une courte et vaine incursion en Transylvanie, Biikli fut remplacé à son tour par Sourmeli-Ali-Tarabouli-Pacha. L'île délicieuse de Chio retomba, sous ce vizir, aux mains des Vénitiens appelés par les Latins de Chio contre les Grecs. La caravane de pèlerins qui se rend chaque année à la Mecque fut attaquée et rançonnée en Mésopotamie par les Arabes. Ce sacrilége, plus sensible aux Ottomans que la perte d'une île de l'Archipel, consterna l'empire. Achmet II expira dans la douleur et dans le mépris sans avoir régné.

IX

La dissension pour le trône agita le divan. grand vizir, accoutumé à l'imbécillité du sultan (laissait régner à sa place, voulait continuer à régı par l'imbécillité d'un enfant. Il convoqua le mupł les pachas, les chefs des janissaires qui lui étai(affidés, et leur insinua que l'élévation au trĉ d'Ibrahim, fils encore au berceau d'Achmet II, co soliderait leur ascendant sur l'empire. « Cet « « fant, » leur dit-il, « fils d'un sultan mort sur « trône, doit prévaloir sur le prince Mustapha, : « d'un sultan, il est vrai, mais d'un sultan dép(« par la nation et ne pouvant transmettre des tit « à l'empire qu'il n'avait plus. »

Ces arguments et ces insinuations intéress(allaient l'emporter sur les lois héréditaires de monarchie, quand le prince Mustapha, averti ɪ le chef des eunuques noirs de la mort d'Achmet sortit inopinément de sa prison dans les jardins, se présentant dans la cour du sérail devant pages, les janissaires et le peuple, surprit le trĉ en paraissant le premier aux yeux de la cour. U longue acclamation, s'élevant du palais et (jardins, apprit aux conspirateurs qu'ils étaient pı

venus, et ne leur laissa que le choix entre le prosternement ou la mort. Ils affectèrent d'accourir d'eux-mêmes dans la salle du trône sur lequel Mustapha II était déjà assis, pour lui apporter publiquement l'empire qu'ils venaient de lui arracher en secret. Le seul aspect de Mustapha suffisait pour lui conquérir les yeux, les cœurs et les bras des Ottomans.

X

Ce prince était dans la fleur et dans la force de ses années, sa beauté rappelait dans des traits virils la beauté grecque de l'esclave de Retimo, la sultane (dont les lèvres buvaient *la rosée du printemps*) sa mère ; un feu, amorti par la douceur, jaillissait de ses regards. Sa taille était élancée, ses mouvements harmonieux et nobles, la bienveillance de son cœur parlait de loin dans ses gestes, il portait sa tête avec la majesté martiale d'un héros plus que d'un monarque ; sa longue captivité dans les jardins du sérail depuis la déposition de Mahomet IV, son malheureux père, ajoutait à tant de séductions une ombre de pitié. Les vétérans, qui l'avaient vu, enfant, suivre dans les camps le cheval de son père, retrouvaient avec larmes ses traits mûris et accomplis par les années. La douceur de sa captivité, pendant les

règnes successifs de ses oncles, lui avait permis de cultiver jusque dans les jardins du sérail, le cheval, les armes, les études militaires pour lesquelles il était né. Il maniait son coursier et son sabre comme un fils libre d'Othman. Il respirait la guerre avec l'air de la liberté.

Son premier mot au divan, aux troupes, au peuple fut un cri de guerre aux ennemis de l'empire. Il déposa, le lendemain de son couronnement à Andrinople, le grand vizir, le muphti et le kislaraga de son prédécesseur, créatures de la sultane Fathmé, qui régnait et vendait l'empire sous le nom de ce prince. La sultane, dont l'opulence enfouie égalait les richesses du trésor impérial, reçut l'option entre la mort et la révélation de ses trésors. On y trouva vingt millions de piastres et des bijoux d'une valeur incalculable. Soixante jeunes vierges, esclaves inutiles de l'eunuque noir, mais luxe domestique de ces courtisans mutilés, furent arrachées de son harem et revendues aux officiers de la cour. L'eunuque affidé, qui avait donné l'empire à Mustapha II par le premier avis de la mort d'Achmet II, fut récompensé de son zèle périlleux par le poste de kislaraga, ministre d'intérieur et de confiance qui l'emportait souvent sur le crédit des grands vizirs.

La dignité de muphti fut donnée à Feizoullah-ef-

fendi, favori et ancien précepteur du sultan, aussi cher que funeste bientôt à son maître. Le grand vizir Sourmeli, après quelques jours de dissimulation du sultan, fut étranglé pour une faute légère; son vrai crime, passé sous silence, était d'avoir hésité entre les deux prétendants à l'empire. Elmas, pacha de Bosnie, ancien favori de Mahomet IV père de Mustapha, le plus beau des Ottomans, et surnommé Elmas, ou le diamant du sérail, fut rappelé de son gouvernement et nommé grand vizir. Ce jeune ministre, sans posséder le génie politique des Kiuperli, avait la fidélité d'un esclave, l'intrépidité d'un soldat, la justice d'un musulman. La mer et la terre demandaient également de pareils serviteurs à l'islamisme. Mustapha II les invoquait de tous ses vœux. Le hasard lui en présenta un dans un pirate de Tunis, Mezzomorto, surnommé ainsi des cicatrices qui couvraient ses membres mutilés dans vingt combats de mer.

Mezzomorto, déjà célèbre dans la flotte ottomane sous les ordres de capitans-pachas ignorants ou timides, sollicitait des ministres le commandement de quelques vaisseaux, et promettait de reconquérir sur les Vénitiens l'île de Chio. Un jour que le sultan, caché derrière la fenêtre grillée du divan, écoutait, invisible, les plans du pirate et les refus des

ministres, il fut ému de l'accent d'énergie et de confiance qui vibrait dans la voix du Tunisien ; il ouvrit le rideau, et ordonna au divan de lui accorder l'épreuve téméraire qu'il proposait avec tant d'assurance. Chio, abordée pendant la nuit par les corsaires de Mezzomorto, d'intelligence avec les Grecs habitants de l'île, aida elle-même les Turcs à précipiter les Vénitiens et les Latins dans le canal. Mezzomorto rentra à Constantinople avec des milliers d'esclaves catholiques latins enchaînés sur ses ponts. Le sultan nomma capitan-pacha l'heureux libérateur de Chio, et lui donna toute autorité sur la mer.

XI

Pendant que Mezzomorto réorganisait la marine, le sultan et le grand vizir Elmas traversaient déjà le Danube à la tête de cinquante mille hommes, prenaient d'assaut la forteresse de Lippa et offraient la bataille aux armées de l'Autriche, commandées par Vétérani et par l'électeur Frédéric-Auguste de Saxe, surnommé par les Turcs, à cause de sa force prodigieuse de corps, « celui qui brise dans sa main « les fers de cheval. »

Les Allemands, formés, selon leur tactique dans

leurs guerres avec les Turcs en bataillons carrés, pour rompre par ce bloc solide l'impétuosité des spahis, repoussèrent en effet comme un écueil les premières charges des Ottomans. Le découragement et la fuite s'emparaient déjà de l'armée de Mustapha II, quand ce prince, le sabre à la main, s'élança lui-même au milieu de la mêlée, et frappant ses propres soldats au visage pour les faire retourner à l'assaut des Autrichiens, précipita ses janissaires dans les vides laissés entre les carrés, et bientôt, cerné lui-même par le fer et le feu, ne put s'ouvrir le retour que par la victoire.

Elle hésita pendant une longue confusion des deux armées acharnées l'une contre l'autre et enveloppées d'un nuage épais de fumée. Les plus intrépides pachas de Mustapha commençaient à se replier vers leur camp ; Schahin-Pacha manœuvrait lui-même pour ramener ses troupes débandées hors du carnage ; le sultan seul s'obstinait à mourir ou à vaincre. « Où fuis-tu, Schahin ? » criait-il avec une amère indignation à son général. « On t'a nommé « Schahin parce qu'on te croyait un intrépide « faucon. Le fier faucon frappe son ennemi à la « tête ! Tu n'es qu'une grue qui donne l'exemple « de la fuite à d'autres grues aussi timides que « toi. »

Ces reproches ramenèrent au combat Schah
les janissaires, honteux de vivre quand leur s
voulait mourir. Vétérani, le Turenne de l'
magne, tomba frappé d'un coup de feu; ses so
le couchèrent sur un chariot, d'où il command
combattait encore; sa retraite, forcée par sa
sure, fut une manœuvre plus qu'une déroute,
elle laissa avec la gloire le champ de batai
Mustapha II, et le malheureux Vétérani, tomb
pouvoir de l'ennemi, fut achevé d'un cou
sabre. Dix mille Ottomans restaient confo
sur la plaine avec les cadavres des Autrichien
sultan, heureux d'avoir éprouvé son bras et
la fortune, revint par la Valachie triompher à
drinople et recruter des armées plus dignes d
grands desseins.

XII

Au printemps de l'année suivante, 1696, il
tra en Hongrie avec cent mille combattants
vieux Tékéli le suivait pour mendier un trôn
le fuyait sans cesse et pour lui conseiller la tac
des chrétiens. A l'exemple des Romains de C
les Turcs, fortifiés de position en position dan
camps retranchés et palissadés, attendaient l'h

opportune pour le combat et s'assuraient des retraites dans les revers.

Frédéric-Auguste de Saxe fut contraint de leur donner l'assaut dans leur camp sur les bruyères d'Olasch. Il avait franchi les fossés et les palissades, et galopait, à la tête de dix mille hussards à travers les tentes, prêt à pénétrer dans celle de Mustapha II, quand le sultan, le grand vizir Elmas et l'aga des janissaires, fondant à leur tour sur les Allemands égarés dans ces avenues de tentes et de cordes, en égorgèrent huit mille sur leurs propres brèches, et refoulèrent le reste dans la bruyère couverte de leurs débris. Les canons du camp autrichien et des milliers de prisonniers furent les dépouilles de la victoire d'Olasch. Frédéric-Auguste, impatient d'aller briguer le trône de Pologne vacant par la mort de Sobieski, laissa Mustapha II sans armée en campagne devant lui. Le comte Caprara, qui lui succéda, reçut de son gouvernement l'ordre de s'enfermer dans les places fortes et de se borner à surveiller les frontières.

Constantinople, cette fois, reçut dans Mustapha II son sultan et son triomphateur. Son cortége rappelait ceux de Soliman le Grand. Les canons d'Olasch et les soldats prisonniers suivaient, enchaînés, le cheval de guerre du sultan. Vainqueur, à trente

ans, des deux plus grands capitaines de l'Allemagne, vainqueur à Chio et dans les mers de la Morée par ses flottes, sans ennemi sur le Danube, délivré par la mort de Sobieski et par les orages d'une élection sanglante de toute préoccupation du côté de la Pologne, adoré des Ottomans comme une Providence qui venait suspendre leur déclin, appuyé encore sur l'alliance efficace de la France à peine désarmée par le traité de Riswick, sollicité lui-même à la paix par l'Angleterre et la Hollande qui lui proposaient leur médiation avec l'Allemagne, il tenait dans sa main tous les gages d'un grand règne. Son ivresse l'éblouit ; un homme que nous avons déjà nommé, mais dont il savait à peine le nom, le prince Eugène de Savoie, changea cette fortune en revers.

XIII

Mustapha II n'était venu à Constantinople que pour y ceindre le sabre d'Othman dans la mosquée d'Aïoub, et pour se montrer à sa capitale. Il en sortit bientôt à la tête de cent cinquante mille hommes, et traversa le Danube avec le vieux Tékéli, traîné dans un chariot à sa suite.

Le prince Eugène, successeur de Vétérani dans

le commandement de l'armée, l'attendait vers Segzedin. Ce général consommé avant le temps se replia avec une apparente timidité sur la Theiss à l'approche de Mustapha II, comme inégal en nombre. Mais son génie l'égalait à cette multitude. L'armée ottomane campait à Zenta, sur les bords de la Theiss. Ses avant-postes, trop exposés au delà du fleuve, furent si complétement enveloppés par les hussards du prince Eugène, que de seize mille Turcs de cette avant-garde, il n'en échappa qu'un seul pour accourir au camp annoncer le désastre au grand vizir. Elmas-Pacha, tremblant d'avoir encouru la disgrâce ou la mort, imposa par la mort silence au messager, et cacha sa faute et son revers à son maître.

Cependant le sultan, dans l'ignorance de l'anéantissement de son corps d'armée avancé, pressait la construction d'un pont sur la Theiss, pour porter ses cent mille hommes sur l'autre bord. Elmas retardait ce passage par mille lenteurs et par mille obstacles d'exécution inintelligibles à Mustapha. A la fin un pont insuffisant et qui ne livrait passage qu'à quatre hommes de front, fut ouvert à l'armée; le sultan voulut y passer le premier, et quand Elmas s'approcha de lui pour lui tenir l'étrier, il le repoussa avec reproche et lui ordonna, sur sa

tête, de faire suivre immédiatement toute l'armée.

Il fallait deux jours et deux nuits pour qu'une telle multitude pût atteindre par ce seul pont la rive où Mustapha II l'avait devancée. A peine le sultan avait-il dressé ses tentes hors de vue de son corps d'armée principale, qu'Elmas-Pacha, prévoyant trop sciemment une déroute, et résolu de mourir, en désobéissant, pour sauver au moins une moitié de l'armée en la fortifiant dans son camp derrière la Theiss, défendit aux généraux et aux janissaires de suivre le sultan sur l'autre bord. Mustapha, voyant de loin ce passage du pont interrompu, et étonné de l'immobilité de son vizir, envoyait message sur message à Elmas, pour le presser d'obéir. « J'aime mieux, » répondit Elmas, « mourir ici en « soldat, les armes à la main, que de mourir sur « l'autre rive, sous le cordon, comme un vil es- « clave ! »

Le prince Eugène, qui observait du sommet d'une colline cette inexplicable hésitation de l'armée ottomane, coupée en deux par un fleuve, attendit que le pont, écrasé à demi par les canons de Mustapha II, ne fut plus qu'un sentier étroit et chancelant d'un bord à l'autre; il se déploya sur les derrières du camp fortifié d'Elmas, et dressant une batterie de canon contre le pont pour en écraser

sous ses boulets les débris, il s'élança à l'assaut des retranchements, et y précipita avec une irrésistible impétuosité ses colonnes. Le camp forcé ne fut bientôt plus qu'une boucherie d'hommes parqués pour la mort dans leur propre enceinte; les janissaires désespérés et reconnaissant enfin la trahison dans leur chef, immolèrent le grand vizir à leur vengeance avant de périr. En trois heures, ils tombèrent jusqu'au dernier sous le feu des batteries du prince Eugène, ne laissant que leurs cadavres en dépouille aux vainqueurs.

Le seul pacha des Albanais, monté sur un cheval accoutumé à fendre les vagues de la mer, se précipita tout armé dans la Theiss débordée et parvint à l'autre bord. Le sultan, témoin désespéré de l'anéantissement de son armée, disparut à la chute du jour dans les marais qui bordent la route de Temeswar. Égaré par ses guides dans des champs de roseaux que recouvrait l'inondation, il abandonna ses chariots, ses tentes, ses bagages, et il erra toute la nuit presque seul dans les marais. Au lever du soleil, il reconnut tristement le champ de bataille où il avait poursuivi, l'année précédente, le prince Auguste de Saxe, vaincu et fugitif comme lui; il se dépouilla de ses habits impériaux qu'il changea contre les vêtements d'un pasteur hon-

grois, et défendant à ses serviteurs de le suivre, il s'éloigna seul, à pied, pour gagner les portes de Temeswar, seul abri où il put échapper aux hussards qui le poursuivaient dans la campagne.

Humilié de son désastre, il défendit au pacha de Temeswar d'ouvrir la ville à ceux de ses soldats qui se réfugiaient sous le canon de la place, et demeura trois jours enfermé dans l'ombre d'une salle obscure, sans prendre de nourriture et sans oser se montrer à la lumière du jour.

Pendant ce deuil de son armée, les troupes qui avaient passé le pont avec lui et que la Theïss débordée avait protégées contre le canon du prince Eugène, se ralliaient sous les murs de Temeswar, pleurant leur sultan disparu et cherchant son cadavre dans les joncs du fleuve où l'on supposait qu'il avait trouvé la mort; d'autres le disaient prisonnier dans le camp du vainqueur. Quand le troisième jour il se décida enfin à se découvrir à ses troupes, les acclamations de joie des soldats compensèrent un peu pour lui tant de peines; il n'avait perdu qu'une armée, mais il avait conservé la source des armées et des trésors, le cœur de son peuple. Nul ne l'accusait d'un revers qu'il n'avait mérité ni par lâcheté, ni par imprudence, mais que le désespoir d'un grand vizir avait attiré sur les Ottomans. Il

reprit sous cette escorte la route maintenant solitaire de Belgrade et d'Andrinople.

XIV

La bataille de Zenta vengea, par l'épée du prince Eugène de Savoie, deux siècles de défaites subies par les chrétiens en Occident. Son nom retentit du Danube à la Seine et au Tibre, comme celui d'un nouveau Godefroy de Bouillon. L'heureux et habile vainqueur de Zenta devint le nom populaire dans les chants des poëtes comme dans les entretiens des chaumières. Aux yeux des populations chrétiennes, Zenta fut plus qu'une victoire politique, c'était la victoire décisive du Christ sur Mahomet. Les hommes de guerre qui font triompher de telles causes ne sont plus des héros, ce sont des incarnations de la Providence aux yeux des cultes reconnaissants.

Les dépouilles furent fabuleuses comme la valeur; deux cent soixante pièces de canon, des bagages et des provisions capables de nourrir un peuple entier pendant une longue campagne, dix mille chariots attelés de quatre chevaux, de bœufs et de buffles, soixante mille chameaux amenés du fond de l'Asie ou de la Tartarie, pour étonner l'Europe

de la forme et des mugissements de ces animaux inconnus, un trésor monnayé contenant la solde de deux cent mille hommes, les voitures dorées du sultan et de son harem, portant dix de ses femmes favorites, enfin le sceau de l'empire ramassé, pour la première fois, sur le corps d'un grand vizir, trouvé mort sous des monceaux de janissaires, devinrent les trophées du prince Eugène et du trésor impérial de Vienne.

Ce fut à la fatalité plus qu'à l'inhabileté ou au défaut de courage que Mustapha II dut son revers. L'armée aurait été sauvée, et peut-être la campagne tout entière, si la désobéissance du grand vizir n'avait laissé son maître à moitié engagé de l'autre côté du fleuve, tandis que lui-même arrêtait le passage de la Theïss à l'insu de Mustapha, pour attendre dans ses retranchements le prince Eugène, dont les drapeaux apparaissaient sur son flanc gauche au sommet des collines. Le sultan et son vizir avaient un motif également plausible pour persister, l'un dans le passage de la Theïss, l'autre dans l'immobilité ; le malheur fut, pour l'un comme pour l'autre, de ne pas achever librement leur pensée. L'infaillible coup d'œil et la foudroyante promptitude du prince Eugène la coupa en deux, comme la Theïss coupa leur armée. Les attributions presque souve-

raines de l'autorité du grand vizir égalaient, en campagne, l'autorité du sultan lui-même. Elmas-Pacha opposa résolûment volonté à volonté ; il acceptait, en agissant ainsi, le cordon, plutôt que d'accepter la responsabilité d'une manœuvre de l'armée qu'il jugeait fatale. Mais il était trop tard pour désobéir, après que la moitié de l'armée avait suivi le sultan, trop tard aussi pour obéir après l'apparition de l'avant-garde du prince Eugène derrière lui. Il désobéit en patriote, il combattit en lion, il mourut en héros, et le nom d'Elmas (le diamant), quoique fatal aux Ottomans, ne leur rappela qu'un ministre malheureux, mais jamais un traître.

XV

Amoudjazadé-Pacha, c'est-à-dire *le fils de l'oncle*, lui succéda dans le vizirat. C'était un neveu d'Ahmed Kiuperli, élevé par ce grand vizir comme son propre fils, et qui avait adopté ce surnom comme symbole de sa reconnaissance filiale. Les grands désastres de l'empire reportaient toujours la pensée des peuples et des sultans sur le nom de salut qui avait déjà trois fois relevé le déclin de leur race.

Le jeune Amoudjazadé, corrompu dans sa jeunesse par la prospérité et par la fortune de sa maison,

ne s'était signalé, jusqu'à la dernière guerre, que par la passion du plaisir et l'élégance licencieuse de ses mœurs. Les périls de la patrie l'avaient mûri tout à coup après le siége de Vienne; il avait voulu racheter les égarements de sa jeunesse par les services de sa maturité; le nom des Kiuperli lui paraissait imposer la vertu. Successivement gouverneur de Schehrzor en Mésopotamie, pacha à Tchardak en Asie-Mineure, commandant des forts des Dardanelles, enfin capitan-pacha pour reconquérir l'île de Chio, puis vizir de la Coupole, deux fois caïmakam de Constantinople, enfin chargé de la défense de Belgrade, il avait reconquis, par la parole, par le sabre et par la faveur des sultans, la considération attachée au nom et aux services de sa famille.

En peu de semaines, il retrouva une armée sur la surface d'un vaste empire où tout musulman était soldat. Sa main, heureuse dans le choix des généraux destinés à remplacer les dix-sept pachas morts dans les retranchements de Zenta, assigna à chacun son poste offensif sur les frontières de Bosnie, de Dalmatie et de Bulgarie.

XVI

Pendant qu'il préparait la guerre, il continuait à négocier la paix à Vienne; sa sagacité politique lui faisait assez comprendre que la France, retirée désormais du champ de bataille occidental et abandonnant la Turquie à ses propres forces, les armées de l'Autriche longtemps occupées sur le Rhin reflueraient avec une irrésistible impétuosité sur le Danube. Amoudjazadé se confia, comme c'était l'habitude des Ottomans, dans ses rapports avec les puissances européennes, à ce génie supérieur des négociations dont la nature semble avoir doué la race grecque. Le grec Maurocordato , interprète de la Porte, qui attendait déjà dans une honorable captivité à Vienne l'issue de la guerre, reçut ordre de renouer les conférences. La cour de Vienne accepta la médiation officieuse des ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande. Les envoyés de la Pologne, de Venise et de Russie participèrent aux discussions et aux résolutions de la conférence. Maurocordato aplanit et trancha tout par son génie à la fois insinuant et obstiné sous l'apparence de la souplesse.

La ville de Carlowitz, voisine de Belgrade et du Danube, fut choisie pour ce nouveau traité de Ris-

wick de l'Orient. Pour simplifier l'étiquette et pour désintéresser les prétentions de préséances entre la fierté des Ottomans et la susceptibilité de l'Allemagne, Maurocordato fit construire, à Carlowitz, une rotonde percée d'autant de portes qu'il y avait de représentants des puissances accréditées à la conférence, et par lesquelles ils entraient tous à la fois dans le congrès. Une table ronde aussi réunissait, sans possibilité d'assigner les rangs égaux autour du tapis, les négociateurs.

Deux mois de conférences fastidieuses à retracer, autrement que par les résultats, aboutirent enfin, le 26 janvier 1699, au traité de Carlowitz.

« Ce jour-là, disent les annalistes du congrès, à dix heures du matin, tous les plénipotentiaires, à l'exception de celui de Venise, se rendirent solennellement au lieu habituel des séances. Ceux de l'empereur étaient précédés de cent cuirassiers en grande tenue, et suivis de leurs voitures de gala et de leurs chevaux de main ; les plénipotentiaires turcs étaient escortés par un corps de janissaires et de spahis. Lorsqu'on fut arrivé à la salle des conférences, on donna lecture des traités conclus avec l'Autriche, la Pologne et Venise ; mais on attendit pour la signature jusqu'à onze heures trois quarts, par déférence pour le reïs-effendi Rami, auquel ses calculs avaient appris

que depuis longtemps il n'y avait pas eu une conjonction d'astres aussi heureuse que celle qui devait avoir lieu à cette heure du jour, qui était un lundi. On signa, montre en main, les trois minutes des traités ; puis on ouvrit les quatre portes de la salle, afin que tout le monde pût se convaincre que la paix était définitivement conclue, et répandre au dehors cette heureuse nouvelle. Aussitôt, des courriers partirent pour Vienne, l'Angleterre, la Pologne et Venise, et les ambassadeurs se donnèrent mutuellement le baiser de paix. Une triple salve d'artillerie, répétée par les canons de Peterwardein et de Belgrade, annonça aux peuples, fatigués d'une si longue guerre, que le moment était arrivé où ils allaient enfin jouir de quelque repos. »

XVII

Maurocordato avait valu plus que dix batailles pour la restauration des frontières de sa patrie adoptive. Il n'abandonnait aux Autrichiens, aux Polonais et aux Vénitiens que ce qu'ils possédaient déjà de fait avant la guerre, mais ces puissances restituaient sans guerre à l'empire ottoman la plus grande partie des provinces, des îles et des citadelles que le malheur des temps avait enlevées

aux trois derniers règnes. La Hongrie, la Transylvanie et l'Esclavonie, depuis si longtemps disputées et indécises, étaient dévolues à l'Autriche, à l'exception de Témeswar et de son bannat. La Theïss, la Save, l'Unna délimitaient par leurs cours sinueux les deux terres ; Venise rendait toutes ses conquêtes insulaires ; elle conservait le littoral de la Morée et quelques châteaux en Dalmatie.

Les Polonais, consolidés de l'Ukraine et de la Podolie, signèrent une paix de vingt-cinq ans, comme l'Autriche ; la Russie la signait de deux ans, en reconnaissant les limites actuelles entre le czar, les Tartares et le sultan. L'abandon de la cause de Tékéli, ce roi vassal de la Porte si longtemps bercé par la fortune, et rejeté enfin comme un transfuge à la pitié de ses protecteurs, était la seule condition humiliante pour la Porte. Mais elle refusa avec énergie et loyauté de livrer l'infortuné prince à ses ennemis, et elle entoura de respect sa déchéance à Nicomédie.

« Hélas ! » s'écria quelque temps après le vieux guerrier en s'entretenant dans son jardin d'Asie, avec une autre victime de la fortune comme lui, le prince tartare Cantimir, ennemi des Russes, « à « quels maîtres, mon frère, Dieu nous a-t-il assu-« jettis ? Que sont devenues leurs promesses ? Le

« croissant qu'ils portent sur leurs drapeaux est « l'emblème de leurs vicissitudes, sa puissance « mobile a les phases alternatives de l'astre des « nuits. »

Mais pendant que l'empire se pacifiait au dehors en recouvrant, par la politique, les provinces et les îles qu'il avait perdues par la guerre, il recommençait à s'agiter au dedans. Ce qu'il y a de plus difficile à faire pour un souverain, ce n'est pas la guerre, c'est la paix. Les peuples pardonnent moins à leur maître un traité qu'une défaite. Les plus lâches sur un champ de bataille sont les plus exigeants pour les conditions de la paix. Mustapha II ne tarda pas à éprouver le ressentiment de son peuple contre les nécessités et les humiliations du congrès de Carlowitz. Tout traité qui bornait l'empire paraissait injure à des conquérants.

XVIII

Ce ressentiment des Turcs, exploité par l'envie contre le grand vizir Kiuperli-Amoudjazadé, força le sultan de lui retirer les sceaux et de les remettre à Daltaban, pacha de Bosnie, créature de Feizoullah, ancien khodja du sultan et de plus en plus influent sur ce prince. On a vu qu'à son avénement au trône,

Mustapha II avait élevé Feizoullah, son précepteur, aux fonctions de confiance de muphti. L'autorité religieuse du nouveau muphti avait consolidé son ascendant politique. Après le traité de Carlowitz, Feizoullah, qui flattait les préjugés populaires de la multitude contre les négociateurs de la paix, avait persuadé au sultan son élève de confier l'empire à Daltaban.

Ce surnom de Daltaban, qui signifie *l'homme qui marche pieds nus*, avait été donné à ce pacha zélé pour la police des rues à Constantinople, parce qu'étant jadis aga des janissaires, il parcourait la nuit les rues de la capitale, sans chaussures, pour amortir le bruit de ses pas en épiant les malfaiteurs. Disgracié depuis longtemps et réfugié dans un village obscur de Bosnie, lieu de sa naissance, il y vivait, oublié, du travail de ses mains, quand la défaite de Zenta, et les ravages des troupes vénitiennes en Dalmatie, firent courir la Bosnie aux armes. Les soldats et les habitants, sans chef, se souvinrent de l'ancien aga des janissaires, le nommèrent d'eux-mêmes sérasker ou général de l'Anatolie. A la tête de ces levées confuses et de ces débris de Zenta, Daltaban avait soutenu vaillamment, dans les montagnes, les assauts impuissants des détachements du prince Eugène. Le sultan avait con-

firmé le choix du peuple, et l'avait envoyé pacifier l'Arabie.

Pendant qu'il amortissait la révolte en Arabie, un messager du divan était venu lui demander sa tête ; Daltaban, sans la refuser, avait promené le porteur du cordon dans une avenue de trente-deux milles têtes de rebelles, coupées la veille par son armée. « Va maintenant,» avait-il dit à son bourreau, « et dis au sultan ce que tu as vu ! » Ce bourreau était Battas-Ottoman, jadis serviteur de celui dont il venait provoquer le supplice. Il respecta son ancien maître, et revint à Constantinople, apportant au lieu de la tête du pacha, un présent de cent mille ducats à Feizoullah. Feizoullah, se croyant sûr du dévouement d'un homme qu'il rachetait du supplice par la faveur suprême, lui avait fait envoyer les sceaux de l'empire à la place du cordon. Emblème frappant des vicissitudes du sort sous le despotisme !

XIX

A peine arrivé à Constantinople, la faveur des troupes pour Daltaban fit repentir le muphti du choix fait par son maître. On lui rapportait de toutes parts que le grand vizir, ingrat et perfide,

déclamait plus haut que lui contre la paix de Carlowitz, et l'accusait d'y avoir trempé autant que Rami-Effendi et Maurocordato, jetant leurs noms ensemble à l'exécration des bons Musulmans; on ajoutait que le grand vizir devait le faire massacrer à sa table, dans un repas auquel il l'avait convié avec les deux négociateurs du congrès. Le crédule ou défiant muphti court au palais, et, révélant à Mustapha II les sinistres projets du grand vizir, il obtient de son ancien pupille l'arrêt de mort de Daltaban.

Appelé au sérail, où les muets l'attendaient déjà pour l'étrangler, le grand vizir, à qui les chambellans redemandent le sceau de l'empire, refuse de le rendre à d'autres qu'au sultan. Mustapha II renouvelle, sans le voir, l'ordre de lui trancher la tête. On le charge de chaînes et on le conduit dans la cour du palais pour que son sang ne souille que la poussière.

« Qu'as-tu à dire au sultan ? » lui demanda, avant de frapper, le chef des bostandjis.

« Je ne me rappelle pas, » dit le condamné, « d'a« voir jamais marché au combat sans avoir fait ma « prière et sans avoir purifié mon âme et mon corps, et « pas une seule heure de ma vie ne s'est écoulée sans « que j'aie tourné mon cœur à Dieu avec un acte de « repentir. Ce que j'ai à dire au sultan, je ne dois et

ne veux le dire qu'à lui-même, quelque effort qu'il m'en coûte pour regarder sans horreur un prince assez faible pour se laisser fasciner les yeux par des fourbes, et assez lâche pour donner la mort à ceux qui l'ont toujours fidèlement servi. La justice divine apportera le remède au mal ; le sultan apprendra, quand je ne serai plus, si c'est un crime de manquer à ses devoirs de prince et de musulman, et si c'est une erreur longtemps impunie que de croire de perfides conseils qui lui seront aussi funestes à lui-même qu'à l'empire. »

Ces paroles, qui suspendirent une seconde fois 'exécution, ne firent pas révoquer l'arrêt de mort. e grand vizir expia de sa tête les injustes soupçons nspirés à son maître par l'envieux muphti. L'o-inion publique, jusque-là favorable à Mustapha II, clata en reproches contre le meurtrier du héros de osnie et d'Arabie.

« Fuyons, ma plume! prenons l'essor loin de cette terre de crime, » chantèrent les poëtes po-ulaires dans les cafés de Constantinople et d'Andri-ople : « la paix, l'honneur, la gloire de Dieu, la sainteté du nom ottoman l'ont quittée pour jamais avec l'âme du dernier de ses héros. »

« Le vizir Rami, » disaient les scheiks dans les nosquées, « le muphti Feizoullah et tous les minis-

« tres sont des traîtres; ils sont les auteurs de la « mort de Daltaban, le vainqueur des Arabes, notre « bouclier contre les Impériaux : c'est son mérite « qui a armé contre lui leur basse jalousie. S'il « était coupable de quelques fautes ou de quelques « erreurs, il suffisait de le bannir, et, dans l'occa- « sion, on l'aurait retrouvé pour l'opposer à nos « ennemis. C'était pour commettre ce lâche atten- « tat, » ajoutaient les uns, « qu'ils retenaient le sul- « tan à Andrinople; il y passe les journées dans les « forêts, et Constantinople est réduite à la misère. » « On nous laisse, » disaient les autres, « pour nous « gouverner, un caïmakam de dix-huit ans; tout le « mérite de ce jeune homme est de porter le nom « de Kiuperli, et d'être gendre du muphti Feizoul- « lah. Et cet homme lui-même, quel est-il? le pre- « mier ennemi de l'empire. Tous les postes de « mollas sont remplis par ses enfants ou par ceux « qui sont assez riches pour les acheter; sa maison « est un gouffre où s'engloutissent les trésors de « l'empire; c'est un marché public où la justice et « les dignités sont vendues au plus offrant. »

Cette liberté des discours, plus communicative que celle des écrits, que la religion et les mœurs laissent comme le contre-poids du despotisme aux monarchies théocratiques et militaires, souleva, en

a de jours, les oulémas, les djebedjis, les janisres de Constantinople, contre un gouvernement i semblait s'enfouir à Andrinople, et qui ne se élait à la véritable capitale que par le retentissent sinistre de ses exécutions. Le jeune caïman de la famille des Kiuperli, âgé de dix-huit ans, ıvernait seul la ville avec la rigueur, mais avec ıexpérience de ses années. Assiégé dans son pa-, menacé de mort, destitué par une assemblée révoltés, remplacé tumultuairement par Hassan-:ari-Pacha, homme agréable à la multitude, il it impuissant à réprimer un soulèvement qui ıngeait d'heure en heure le murmure unanime en olution. Le peuple et les soldats proclamaient s ses yeux un grand vizir, Ahmed-Pacha, et muphti, Mohammed-Effendi, en défi au grand r et au muphti d'Andrinople. Les portes de la e, fermées par ordre de ce gouvernement poaire, interdisaient toute communication avec lrinople.

XX

;ependant, Mustapha II, dont les négociateurs, oussés des portes de sa capitale, se retiraient s avoir pu se faire entendre, tremblait dans

Andrinople. Une armée de cinquante mille rebelles, sortie en peu de jours de Constantinople, s'avançait menaçante sur Andrinople. Parvenue à Hafssa, station voisine de cette ville, l'armée s'arrêta d'elle-même comme intimidée de l'attentat qu'elle allait commettre, et envoya des députés au sultan.

« Ce n'est point contre notre padischah que nous « nous sommes levés, » dirent les députés à Mustapha, « c'est contre les ministres odieux qui abusent « de son autorité qu'il leur prête, pour décimer « les meilleurs serviteurs de la foi ! Qu'on nous li- « vre les têtes du vizir et du muphti, et nous rentre- « rons sous l'obéissance due au successeur des « khalifes ! »

Mustapha II, après avoir laissé si longtemps gronder la révolte, espérant qu'elle s'éteindrait d'elle-même, fit sortir trop tard l'armée d'Andrinople, déjà ébranlée, pour anéantir les rebelles d'Hafssa. Soit timidité, soit dédain pour cette populace ameutée, il ne sortit pas de son sérail avec ses défenseurs. Son absence abandonna son armée à la contagion de la révolte. Le muphti des factieux, s'avançant hardiment entre les deux lignes de musulmans prêts à s'entre-tuer, éleva le Coran au-dessus de sa tête et s'adressant aux soldats de Mustapha II :

« Où courez-vous? » leur dit-il, « et contre qui « tirez-vous vos sabres! frères égarés, ne sommes-« nous pas tous du même sang, de la même reli-« gion, soumis aux mêmes lois? Le peuple n'a pas « pris les armes par un coupable esprit de révolte; « nous ne voulons que la punition des parjures et « des infidèles, qui ont foulé aux pieds les préceptes « sacrés de ce Coran que nous adorons comme vous; « toute résistance est un crime; ne devenez pas « leurs complices; Dieu et notre saint Prophète « combattraient pour nous, et ce sont eux qui « vous puniraient. »

A ces mots, les deux lignes se confondent, les armes tombent des mains des Ottomans, et les deux armées, réconciliées dans la même indignation contre la cour, entrent ensemble à Andrinople.

XXI

Le grand vizir Rami-Pacha et le muphti Feizoullah n'avaient pas attendu cette rentrée des troupes pour s'enfuir, l'un à Varna, l'autre par des sentiers détournés à Constantinople. Mais Mustapha II, prévoyant qu'il aurait à sauver sa propre tête en livrant les têtes de ses deux conseillers, avait fait suivre le muphti fugitif par quelques bostandjis

affidés, chargés de lui révéler, au besoin, le lieu de sa retraite.

Ramené, en effet, à Andrinople par son escorte de bostandjis, aux premiers cris qui exigeaient sa tête, Feizoullah, livré au peuple et aux soldats acharnés, expiait dans des supplices atroces et prolongés la mort de Daltaban. Des clous enfoncés par le marteau dans ses genoux le torturaient sans lui arracher l'aveu de la cachette où l'on supposait qu'il avait enfoui ses richesses. Son cadavre fut jeté dans le courant de l'Hèbre, sous les murs de la ville. Ses femmes et ses enfants, innocents des ses crimes, en subirent la peine dans les outrages de la multitude.

XXII

Cependant Mustapha II espérait encore détourner de lui la mort ou la déposition qui le menaçait, en envoyant le sceau de grand vizir à Doroskan-Pacha, vizir et général des rebelles. Cette tardive complaisance d'un vaincu n'obtint que la pitié de son peuple ; une assemblée pareille à celle de la mosquée des janissaires à Constantinople lui redemanda le trésor en lui laissant la vie. Mustapha II, encore respecté dans son palais par la superstition des Otto-

mans même révoltés contre le vicaire de Dieu, pouvait, par un crime facile et habituel dans sa maison, se rendre nécessaire à l'empire. Son frère, Ahmed, proclamé sultan à sa place, et tous les princes de son sang étaient sous sa main. En jetant quelques cadavres aux soldats, il devenait inviolable, car il restait le seul rejeton du sang d'Othman.

Il refusa à ses conseillers de sauver sa vie et sa couronne par un crime. Il se fit ouvrir les appartements reculés où languissait Ahmed, le serra avec larmes dans ses bras, lui apprit le vœu du peuple, le salua, le premier, empereur, et le conduisant par la main à la salle du trône, il l'y fit asseoir et se prosterna devant lui.

« Souvenez-vous, mon frère, » lui dit-il en se séparant de lui, « que tant que j'ai régné, je vous ai « laissé vivre et jouir d'une sorte de liberté ; je vous « prie d'en user de même avec moi. Fils et frère « de sultans, vous êtes digne du trône ; mais gar- « dez-vous d'oublier que vous devez votre élévation « prématurée à des traîtres, à des rebelles, et que, « si vous laissez leur attentat impuni, ils ne tarde- « ront pas à vous traiter comme ils m'ont traité « moi-même. »

Ainsi le vaincu léguait au vainqueur la vengeance commune. Après ces paroles, Mustapha II

se retira dans le vieux sérail, où il avait passé sa jeunesse et où les regrets du trône et les tristesses de la solitude le conduisirent en quelques mois au tombeau. Prince précaire, proclamé par une surprise, déposé par une sédition, apparu comme une providence héroïque dans le déclin de l'empire, arrêté dans sa carrière de gloire par la désobéissance d'un grand vizir à la bataille de Zenta, et puni, par l'ingratitude de son peuple, de la paix heureuse et nécessaire qu'il avait rendue à l'empire par le traité de Carlowitz, son courage et ses vertus furent de lui, ses adversités furent de sa fortune. On lui doit une place parmi ces jouets du sort que la nature avait créés pour être des héros, et dont les circonstances ont fait des victimes.

LIVRE TRENTIÈME.

I

Le 23 août 1703, le nouveau sultan Achmet III, reconquis par l'armée et le peuple, reprit plus en captif qu'en empereur la route de Constantinople. Il était plus jeune de douze ans que son frère Mustapha II. Ses traits, aussi beaux, étaient moins mâles; l'ombre du sérail y avait répandu sa pâleur, mais la liberté intérieure dont l'affection fraternelle de Mustapha l'avait laissé jouir dans ses kiosks le préparait mieux à l'empire qu'on ne pouvait l'espérer d'un prisonnier de vingt-neuf ans. Une profonde dissimulation, masque nécessaire de l'âme



dans un prince qui doit punir ceux qui l'élèvent pa
la révolte au trône, était, dès son enfance, sa pre
mière politique. Entouré maintenant d'une sédi
tion triomphante et obligé de sourire au crime qu
le couronnait, il couvait déjà dans sa pensée la ven
geance de son frère et l'expiation des attentats don
il se sentait à la fois grandi et menacé.

L'infortuné Mustapha II, sultan la veille, capt
aujourd'hui, suivait son frère dans un *araba*, cha
riot grillé, avec ses femmes et ses enfants, forman
un cortége de trente voitures. Ainsi Constantinopl
allait jouir des deux plus grands spectacles que le
vicissitudes des révolutions donnent rarement en
semble à un peuple, l'entrée triomphale d'un sou
verain appelé au trône, et l'entrée lugubre d'u
souverain conduit à l'éternelle captivité.

II

Pour mieux tromper l'opinion publique sur le
vrais sentiments qui l'animaient envers les auteu
de la révolution, Achmet III répudia tous les serv
teurs de son frère, s'entoura de tous les chefs de l
révolte, leur abandonna toutes les hautes charg
de la monarchie, et affecta même d'éloigner sa mèr
la sultane Validé, à Rétimo, comme pour la pun

l'avoir eu trop de complaisance pour l'odieux Feizoullah, le fatal conseiller de sa politique. A peine installé au palais, il ourdit la longue série de piéges et de supplices qu'il avait promis à son frère Mustapha II pour la vengeance du trône. Le nouveau grand vizir Ahmed-Pacha s'empressa de le seconder dans ses exécutions secrètes ou publiques pour racheter sa propre audace par le sang de ses complices.

L'aga des janissaires révoltés, Tchalik-Pacha, fut la première victime du ressentiment d'Achmet III et de la complaisance du grand vizir. Une fête dans les jardins du sérail servit d'embûche à Tchalik. Le sultan y ayant invité tous les vizirs et tous les pachas, ordonna secrètement aux bostandjis d'éloigner, sous un faux prétexte, leurs chevaux et leurs écuyers, qui ne franchissaient jamais le seuil de la porte des jardins. A la fin de la fête, le grand vizir s'approchant de l'aga des janissaires, un caftan à la main, le décore de ce vêtement d'honneur et lui annonce que le sultan vient de le nommer gouverneur de Chypre. L'aga, étonné, voit dans cet honneur un exil.

« Quel est donc mon crime? » s'écrie-t-il avec insolence; et, sans attendre la réponse, il s'élance vers la porte des jardins pour remonter à cheval,

appeler ses soldats à une seconde révolte ou pour fuir la mort qu'il pressent derrière ses pas. Ne trouvant ni serviteur ni cheval à la porte où il les avait laissés, Tchalik-Pacha court à pied vers la porte *du Canon*, se jette dans une barque et commande à ses rameurs de ramer vers la côte d'Asie; mais au moment où les mariniers détachaient le caïque du rivage, un chambellan et des bourreaux qui suivaient l'aga se présentent, le saisissent, lui lisent le fetwa du muphti qui autorise son exécution, et l'étranglent avec le cordon de son sabre. Son cadavre jeté dans la barque épouvante ses complices. L'aga des spahis, Salih, époux d'une petite-fille de l'émir des Druzes, héritière de ses trésors, périt de même par la main des bourreaux. Chaque nuit, en se dissipant, révélait de nouvelles victimes.

Le grand vizir, après avoir prêté la main à tant de meurtres, devenu également odieux aux deux partis, pesait au sultan. Le silihdar vint inopinément lui demander le sceau. Troublé par cet ordre, si souvent prélude de mort, le grand vizir ne pouvait dénouer de ses doigts tremblants le nœud du cordon qui suspendait le sceau sur sa poitrine.

« Pacha, mon frère, » lui dit le silihdar, « si tu ne « cherches pas à cacher tes trésors, tu vivras. » Le

grand vizir destitué se pencha à l'oreille du silihdar et lui révéla à voix basse le lieu où étaient cachées ses richesses. Grâce à cette restitution, le grand vizir déposé conserva la vie et fut exilé à Lépante.

III

Damad-Hassan-Pacha, Grec de la Morée, protégé du muphti des rebelles encore influent, reçut le sceau de l'empire; il poursuivit, sous l'inspiration du sultan, le cours des vengeances politiques, à peine suspendu de temps en temps pour laisser les coupables se rassurer et pour les endormir dans une fausse sécurité. Sa première victime fut le muphti qui l'avait élevé pour sa perte. Appelé au sérail sous un vain prétexte, ce factieux privilégié, qui se croyait certain de l'impunité, fut saisi par les tschaouschs du grand vizir et jeté dans une barque qui vogua vers Chypre, île assignée pour sa prison.

Destitué bientôt lui-même comme un instrument usé de réaction, le grand vizir, quoique époux d'une sœur d'Achmet III, fut envoyé en exil à Nicomédie. On lui laissa, en considération de sa femme, un revenu proportionné à son ancien rang. Un baltadji du sérail, Kalaïlikoz-Ahmed-Pacha, devenu gouverneur de Candie, fut rappelé de cette île pour présider le

divan. Fils d'un potier d'étain de Césarée de Cappadoce, Kalaïlikoz, du rang abject de baltadji, avait passé par tous les emplois domestiques du palais; il y avait gagné ainsi la faveur de la sultane Validé, mère des deux premiers empereurs. La faveur de la belle Crétoise fut son seul titre au gouvernement. Surnommé par le mépris public *Kalaïlikoz*, c'est-à-dire *la noix de l'étameur*, par allusion à son premier métier, il ne se signala que par le luxe, l'ostentation de parure et la vanité d'un parvenu. Après avoir, pendant trois mois, changé trois fois le costume et le turban de grand vizir, et promulgué de ridicules règlements sur la forme et la couleur des pantoufles, il retomba dans l'obscurité.

Un autre ancien porteur de bois du sérail, Mohammed le baltadji, le remplaça. L'intrigue en lui suppléait au moins le génie. Il marqua son avénement par le massacre d'Hassan-Pacha, ancien fauteur de la révolte des janissaires, dont l'impunité pesait à la sultane mère et à son fils. Achmet III, satisfait de cet hommage à son ressentiment et n'attendant plus rien de lui que des fautes, l'expulsa comme son prédécesseur et l'exila dans l'île de Chio, d'où il passa comme gouverneur à Erzeroum.

Un barbier, fils d'un laboureur de Tchorlï, en Asie, devenu pacha sous le nom d'Ali de Tchorlï,

hérita du sceau. Ayant quitté le rasoir pour le sabre, il s'était élevé, par son courage, de grade en grade, jusqu'au gouvernement de l'Arabie, vaincue et pacifiée par ses exploits. Son seul défaut était d'ignorer les mœurs de la cour. Une conspiration déjouée des janissaires lui mérita la confiance du sultan.

Étonnés et effrayés du grand nombre de leurs camarades, anciens fauteurs de la révolution, qui disparaissaient un à un pendant la nuit dans les vagues de la mer, ces soldats avaient juré la mort d'Achmet III. Ils devaient profiter des fréquentes absences du sultan, qui allait passer des journées entières avec ses femmes et ses enfants dans ses divers jardins des rives du Bosphore, pour se réunir dans le marché aux viandes, convoquer les oulémas dans la mosquée voisine, et délibérer sur la déposition du padischah. Déjà les conjurés étaient réunis sur la place du marché, quand Ali de Tchorli, rappelant Achmet III de son loisir et rassemblant les gardes des jardins et les troupes fidèles, marcha sur les coupables et les anéantit dans leur crime.

IV

Des dissensions religieuses entre les sectes chrétiennes rivales qui se disputaient la faveur du grand

vizir ou qui provoquaient sa persécution contre leurs ennemis, agitèrent l'administration d'Ali de Tchorli. L'ambassadeur français, M. de Ferréol, à l'instigation des jésuites de Constantinople ennemis du patriarche grec Avedick, protégé ingrat de cet ordre religieux qu'il persécutait après lui avoir dû son élévation, fit enlever audacieusement ce patriarche, l'embarqua dans un vaisseau français et l'envoya à Marseille. Le patriarche, retenu par les ministres du roi de France Louis XIV, d'abord dans les cachots du château d'If, puis dans d'autres prisons du royaume, ne reparut jamais. Son enlèvement furtif, sa détention anonyme et les précautions prises par le gouvernement français pour dérober ce grief au divan, nous paraissent avoir été le seul fondement réel de la fable énigmatique de l'*Homme au masque de fer,* énigme sans mot d'un fait sans authenticité et sans probabilité.

Le divan répondit à cet enlèvement injurieux du chef de la communion grecque par des représailles contre les jésuites favoris de l'ambassadeur français. Quelques Arméniens catholiques de Constantinople, ligués avec les jésuites par haine commune contre les schismatiques grecs, furent enchaînés et jetés au bagne par les tschaouschs du grand vizir. Leur patriarche catholique Sari fut conduit au champ du

supplice avec six de ses coréligionnaires. Le patriarche des Arméniens schismatiques, Ther Joannès, assistait à l'exécution. Six des condamnés, en présence du grand vizir et des bourreaux, abjurèrent leur foi pour sauver leur tête; le septième, le prêtre arménien Comidas, accepta avec joie le martyre.

« Ignores-tu donc, » lui demanda le patriarche Joannès, « que ta désobéissance aux ordres du sul« tan fait de toi un rebelle et te voue à la mort? »

« Je le sais, » répondit Comidas, « mais je ne recon« nais à aucun pouvoir temporel le droit de décider « entre deux rites lequel est le plus agréable à Dieu. « Et toi, vizir, » ajouta-t-il en s'adressant à Ali, « crois-tu donc qu'en te remettant le sceau et le glaive « de l'État, le sultan t'a conféré l'infaillibilité de « jugement entre deux cultes étrangers à celui que « tu professes? »

« Je juge l'un et l'autre également mauvais, » répondit Ali, « et je te condamne à mort, non comme « schismatique, mais comme rebelle; du reste, *Dieu « sait le meilleur*, et ton sang retombera sur tes accu« sateurs, s'ils se sont rendus coupables d'impos« ture. »

« *Amen! amen!* qu'il en soit ainsi! » répond le patriarche Ther Joannès, « que ton sang retombe « sur les jésuites qui t'ont séduit, toi et beaucoup

« de membres de notre église arménienne. »

Aussitôt le grand vizir donna ordre de faire trancher la tête au hardi défenseur de sa foi, et à deux autres qui, encouragés par son exemple, voulaient mourir avec lui de la mort du martyre. Ils furent conduits derrière le palais du grand vizir; là, Comidas exhorta ses deux compagnons à recevoir avec courage le coup fatal; puis, s'agenouillant, il fit une courte prière, et présenta sa tête au bourreau, qui, après l'avoir séparée du tronc d'un seul coup, la plaça entre les jambes du cadavre, qu'il étendit le ventre contre terre. Trois jours après, la fille de Comidas, âgée de seize ans, vint réclamer les restes de son père, qui lui furent abandonnés, et elle les fit déposer dans le cimetière de Balikli, sur l'emplacement duquel se trouvait jadis le célèbre palais *des Fontaines* des empereurs de Byzance. Depuis, son tombeau a toujours été très-fréquenté par les pèlerins arméniens du rite catholique.

« Ainsi, » dit l'historien catholique Hammer, « la première persécution qu'eurent à essuyer les Arméniens catholiques dans l'empire ottoman, et la suppression de la première presse arménienne à Constantinople, furent l'œuvre des jésuites, auxquels on doit également attribuer l'enlèvement du patriarche arménien non catholique, l'apostasie des Armé-

niens orthodoxes, leur conversion à l'islamisme, le martyre de Comidas et celui de ses deux compagnons d'infortune. Comme ces derniers, le patriarche Avedick mourut martyr de sa foi dans la prison où on l'avait enfermé à perpétuité. »

La cruauté et l'infamie de ces consciences suppliciées, si communes à cette époque aux Orientaux et aux Occidentaux, et dont le roi de France et le roi d'Espagne donnaient eux-mêmes l'exemple aux Ottomans, retombe, avec le sang de Comidas, sur le fanatisme de toutes les sectes.

V

La jeunesse et la vigueur d'esprit d'Ali de Tchorlï inspiraient à son gouvernement une énergie inconnue depuis les Kiuperli dans le divan. Le sultan, pour le récompenser de son zèle, lui donna en mariage la sultane Emineh, fille de son frère, l'infortuné Mustapha II. Il donna la seconde de ses nièces, la sultane Kadidjé, au jeune fils de Kiuperli le brave, mort en Hongrie sur le champ de bataille.

« La corbeille de noces du barbier, fils du laboureur de Mésopotamie, contenait, » dit l'annaliste turc contemporain Raschid, « un bandeau, un collier, des bracelets, une bague, une ceinture, des

boucles d'oreilles et des anneaux destinés à parer les articulations des bras et des pieds; ces sept objets, tous sphériques et ornés de diamants, sont considérés par les Orientaux comme la sphère septuple de la femme. Ces présents comprenaient encore un miroir garni de pierreries, un voile parsemé de diamants, des pantoufles et des socques ornés de perles, des échasses en or et garnies de joyaux pour le bain, deux mille ducats et quarante tasses pleines de sucreries.

« Après les noces de ses deux nièces, le sultan songea à fiancer aussi sa fille Fatima, âgée seulement de quatre ans. En vain, Ali-Pacha essaya de dissuader le sultan d'accorder la main de la jeune princesse au silihdar-pacha, son favori avoué; elle fut fiancée à ce dernier, auquel elle apporta une dot de quarante mille ducats; de plus, le sultan ajouta aux biens de la couronne, qu'il possédait déjà, les revenus de l'île de Chypre. Les fiançailles furent célébrées avec un faste d'autant plus extraordinaire (16 mai 1709), que le sultan se plaisait à ces sortes de réjouissances. C'est ainsi que, quelques mois auparavant, il avait ordonné que la capitale fût illuminée pendant trois jours, pour célébrer la naissance du prince Mourad (15 janvier 1708), né d'une esclave croate; trois jours après, une esclave russe

le rendit père de deux filles jumelles; mais la naissance de ces dernières passa inaperçue et ne donna lieu à aucune réjouissance publique.

« Outre les deux fêtes du beïram et celles de la naissance du prince, de l'exposition du manteau du Prophète et du départ de la caravane des pèlerins pour la Mecque, on célébra sous le règne d'Achmet III, pour la première fois, la fête du printemps; les parterres de tulipes, situés dans le jardin dit *des Buis* du sérail, furent illuminés en verres de couleur. »

Nous décrirons plus loin cette fête des fleurs où les parterres du Bosphore semblent, à travers les urnes transparentes des tulipes, s'illuminer d'eux-mêmes du phosphore de la végétation de l'Orient.

VI

Vers le même temps, les corsaires d'Alger apportèrent au sultan les clefs de la ville d'Oran, conquise par leurs armes. L'empereur de Maroc, Muleï-Hassan, voulant éloigner de son empire les escadres réunies de Constantinople et des puissances barbaresques, envoya des ambassadeurs à Achmet III.

« Ces ambassadeurs, » disent les annales, « amenaient avec eux, comme un hommage, un jeune

fils de Mahomet IV, père d'Achmet, que sa mère, odalisque du harem, avait mis au monde pendant une traversée de mer en se rendant à la Mecque. Une tempête avait jeté sur la côte du Maroc l'odalisque et son enfant. La cour de Maroc l'avait fait élever en prince, destiné peut-être un jour au trône des musulmans. Le jeune fils de l'odalisque ne reçut, pour tout accueil en débarquant de Chio, que la prison ; l'ambassadeur fut renvoyé avec injure au Maroc. Il ne dut son salut qu'à ce principe de droit public ottoman, qui dit : *aucun outrage ne doit atteindre les ambassadeurs.*

« Muleï-Hassan, offensé de cette conduite, adressa au sultan une seconde lettre, conçue dans des termes moins soumis, et qu'il finissait en offrant à la Porte de lui prouver la légitimité du prince par titres authentiques. Cette lettre ne fit que hâter l'exécution de celui-ci, et dans sa réponse au souverain de Fez, la Porte déclara : « Que les « augustes descendants d'Othman étaient inacces- « sibles à de semblables insinuations ; que les fils « des sultans ne couraient pas le monde comme « ceux des autres princes, et que le bruit de l'exis- « tence d'un prince légitime n'avait d'autre fonde- « ment que les rêves d'une imagination fébrile ou « de vains discours. »

La tête du fils de Mahomet IV fut jetée sur le seuil de la porte du sérail, avec un écriteau accusant la victime du crime de lèse-majesté, pour avoir prétendu à la parenté du sultan : « Comme « si, » disaient ces lignes, « sa mère, esclave en-« ceinte de Mahomet IV, avait été faite prisonnière « pendant son pèlerinage à la Mecque. »

VII

Mais ces fêtes, ces supplices, ces vicissitudes de ministres furent interrompus, presque soudainement, par l'apparition, sur la scène de l'Europe, d'un peuple jusque-là obscur, mais sur lequel le génie d'un homme commençait à réfléter une lueur sinistre au Nord pour les Ottomans. Ce peuple était le peuple russe, cet homme était le czar Pierre Ier.

Une lutte, en apparence inégale entre un faible État du Nord, la Suède, et un empire colossal, mais non encore illustré, la Moscovie, fut l'occasion accidentelle de cette rencontre entre deux races dont l'une devait s'acharner pendant deux siècles sur l'autre, jusqu'à ce qu'elle eût reflué sur l'Orient, deux fois conquis par les Tartares, ou jusqu'à ce que l'Occident, alarmé enfin sur sa propre indépendance, vînt disputer à la Russie sa proie

et rétablir l'équilibre des populations sur le globe.

Quittons un instant les bords de la Méditerranée pour les rivages de la mer du Nord.

VIII

Les Suédois, nation restreinte, mais héroïque, avaient eu sous leur roi encore régnant, Charles XII, cette explosion disproportionnée de force et de gloire, que la Providence semble réserver à tous les peuples tour à tour, même aux plus petits, comme une époque de la virilité des races qui porte la nation, comme l'homme adolescent, à l'apogée de ses facultés.

Charles XII, un de ces caractères où la démence et l'héroïsme se tiennent de si près, qu'on hésite en les nommant entre l'admiration et la pitié, était un roi disproportionné par son ambition de gloire à la petitesse de son royaume; statue trop grande pour sa base, il écrasait la Suède en la faisant contempler de l'univers. Vainqueur avec huit mille soldats de quatre-vingt mille Russes, terreur des Danois, dompteur des Polonais et prétendant porter un de ses clients sur le trône presque banal de leur république, vaincu enfin à Pultawa par les Russes, et forcé d'aller mendier un asile et des

armes en Bessarabie, il importunait de là le divan pour lui faire déclarer la guerre aux Russes.

Les Russes, loin de provoquer les hostilités, les éludaient encore; ils sollicitaient, par leurs envoyés à Constantinople, une prolongation de quelques années de la trêve de deux ans qu'ils avaient signée avec la Turquie, au congrès de Carlowitz. Mais les Cosaques du Don, leur avant-garde sur les bords de la mer Noire, et les Tartares de Crimée, fidèles alliés des Ottomans, ne cessaient pas, par leurs conflits réciproques, de créer entre les deux grandes nations qu'ils séparaient, des griefs éternels d'où la guerre devait à chaque instant sortir.

Elle fut fomentée plus activement encore par le génie à la fois sauvage, perfide et aventureux d'un Polonais, que la vengeance avait fait proscrit, que la proscription avait fait roi, sous le titre d'hetman des Cosaques, et que l'ambition avait fait le grand agitateur du Nord. Nous voulons parler de Mazeppa. Sa destinée a ce caractère mystérieux, fatal et presque fabuleux des héros des peuples primitifs, qui reçoivent leurs chefs du hasard, de la superstition, ou des deux à la fois.

IX

Mazeppa, jeune noble Polonais, attaché comme page au service du roi de Pologne, Jean-Casimir, remarquable par la beauté et par la vigueur de son corps autant que par la culture de son esprit, avait inspiré une passion coupable à l'épouse d'un gentilhomme de Podolie. Surpris par le mari dans un commerce furtif avec son amante, il avait été condamné à périr par un supplice aussi étrange et aussi barbare que les mœurs de ces contrées. Attaché avec des cordes sur la croupe d'un cheval sauvage et indompté dont ses pieds battaient les flancs et accroissaient la course frénétique, il avait été emporté à travers les steppes et les fleuves, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, jusqu'en Ukraine, patrie du cheval et pays des Cosaques.

Le hasard et sa vigueur l'avaient fait survivre à son supplice, et quand son coursier, épuisé d'haleine, tomba enfin de lassitude au milieu d'une horde de pasteurs, ces pasteurs superstitieux crurent voir dans ce miraculeux proscrit, échappé à la mort, un génie surnaturel envoyé à leur nation avec le signe de l'empire dans sa destinée. Ils le délivrèrent de son cheval, le portèrent évanoui dans

leur tente, l'abreuvèrent de lait de jument, le rappelèrent à la vie, et conçurent pour lui le respect et la soumission qu'inspirent les choses célestes. Ce prestige qui environna Mazeppa, à son apparition parmi les Cosaques, s'accrut et se propagea de tribu en tribu par sa beauté, par son courage et par la supériorité de son instruction sur ces barbares; attaché au service de l'hetman des Cosaques, Samoliowitz, il fut jugé le plus digne du commandement de la nation entière, quand le vieil hetman, déposé du trône après une guerre malheureuse contre les Tartares, rentra dans l'obscurité.

Mazeppa, joignant la politique à l'héroïsme, chercha dans la faveur du czar Pierre le Grand, qui venait de saisir l'empire des Russes, un allié plus puissant que lui contre les Tartares, les Polonais et les Turcs. Nommé par le czar, en récompense, prince souverain de l'Ukraine, où son cheval s'était abattu sous le proscrit, il leva une armée de soixante mille cavaliers cosaques, qui servirent d'avant-garde et d'ailes mobiles aux Russes dans leur expédition contre Azof. Bientôt inconstant comme sa propre fortune, et ingrat comme l'ambition, il se ligua avec Charles XII, roi de Suède, l'ennemi du czar, quand la victoire parut désigner,

dans Charles XII, l'heureux triomphateur des Russes. Trompé par les revers décisifs des Suédois à Pultawa, il feignit un zèle plus ardent que sincère pour la cour de Moscou, dénonça ses sujets au czar, le czar à ses sujets, s'embarrassa, comme tous les traîtres, dans ses propres ruses, et convaincu enfin de perfidie par les Russes et de trahison par ses Cosaques, il se réfugia, sans sceptre et sans honneur, à Bender, en Bessarabie, n'ayant plus, des trois patries qu'il avait jouées par ses intrigues, qu'un asile pour mourir, le territoire ottoman.

Tel fut Mazeppa, le héros vagabond des poëtes, dont Byron a chanté le supplice et la fortune dans un poëme, homme dans lequel l'histoire ne peut voir qu'un semeur de troubles, un transfuge éternel et un perfide aventurier.

X

Vendu maintenant aux Turcs, après l'avoir été aux Suédois, aux Russes, aux Tartares, ce Polonais avait secrètement encouragé le khan des Tartares à attaquer les troupes du czar à Azof. Le grand vizir Ali de Tchorli espérait trouver pour le jour de la lutte deux puissants auxiliaires dans Mazeppa et dans Charles XII, généreusement accueilli à Bender.

« Je prendrai votre roi d'une main et mon sabre « de l'autre, » disait-il à l'ambassadeur de Pologne, Poniatowski, « et je conduirai moi-même Charles XII « à Moscou avec deux cent mille hommes. »

La mort de Mazeppa à Bender, asile commun du roi de Suède et de l'hetman des Cosaques sans patrie, suspendit l'ardeur du grand vizir. Les menées de l'intrigant Poniatowski, à Constantinople, et son intelligence avec la sultane Validé, avec le jeune kislar-aga, favori tout-puissant sur l'esprit d'Achmet III, et avec l'aga des janissaires, préparaient la chute d'Ali de Tchorli.

Un Grec payé par Poniatowski pour arborer devant le prince le signe désespéré de ceux qui ont des requêtes dédaignées à présenter aux sultans, se présenta un vendredi sur son passage au moment où il se rendait à la mosquée. Le suppliant élevait au-dessus de sa tête une natte allumée, symbole des reproches de la terre montant en flammes vers le ciel. Le sultan s'arrêta pour recevoir la supplique. C'était une accusation hardie contre la politique du grand vizir; le sultan l'emporta, la lut et la communiqua à son favori Ali Koumourdji, devenu silihdar aga. C'était interroger la haine et l'envie sur la calomnie.

XI

Damad Ali Koumourdji, ou le charbonnier, avait sur son maître le même empire absolu que le berger de Magnésie avait autrefois conquis sur le grand Soliman. Rencontré par le sultan dans une de ses chasses au fond d'une forêt où son père brûlait des branches pour faire du charbon, qu'il portait au marché de Constantinople, le jeune Ali avait attiré les regards d'Achmet III par sa merveilleuse beauté, et charmé son esprit par la naïveté spirituelle de ses réparties. Placé et élevé parmi les icoglans, pages du sérail, Koumourdji, toujours désigné par le surnom qui rappelait l'humble profession de son enfance, avait grandi dans l'intimité du sultan. Protégé par la sultane Validé, ménagé par les ministres, élevé prématurément au poste de confiance de silihdar, Ali-Koumourdji, trop jeune encore pour aspirer à la place de grand vizir, jouissait d'élever les ministres ou de les détruire presque à son gré dans la faveur ou dans la disgrâce de son maître. La lecture du mémoire présenté, la flamme sur la tête, par le Grec affidé des Polonais, et les insinuations du favori, allumèrent la colère d'Achmet III. Il fit appeler le grand vizir du sérail pour lui retirer le sceau.

XII

L'injustice des reproches d'un côté, la dignité et l'innocence de l'autre, rendirent l'entretien si acerbe que le sultan, prenant cette dignité pour de l'insolence, tira son sabre du fourreau pour abattre la tête d'Ali.

« Vous pouvez me frapper, vous pouvez disposer « de ma vie, » lui dit fièrement le vieillard ; « depuis « longtemps elle vous appartient plus qu'à moi-« même ; j'ai fait plus que vous dévouer ma vie, je « me suis voué à la haine de vos ennemis et de vos « sujets pour vous servir. Punissez-moi, si vous « l'osez, et apprenez ainsi à mes successeurs ce « qu'on gagne à se sacrifier à son maître. »

XIII

Soit remords de l'acte qu'il allait commettre, soit appréhension du mécontentement des armées, dont le vieux soldat possédait l'estime et la confiance, Achmet jeta son sabre loin de lui et se borna à exiler le grand vizir dans l'île délicieuse de Lesbos.

Le quatrième Kiuperli, petit-fils du conquérant de Candie, encore dans la fleur de l'âge, mais déjà

mûr pour la politique par cette aptitude héréditaire de sa famille, fut élevé, pour frayer la route au silihdar et pour complaire à la sultane mère, à la première dignité de l'État. Séduit d'avance par l'habile Poniatowski, admirateur de l'héroïsme de Charles XII, convaincu que les Russes fomentaient de faux prétextes de religion comme des intelligences parmi les populations grecques de la Morée et de la Macédoine, qu'ils avaient des émissaires parmi les Monténégrins et des foyers de propagande politique jusque dans les couvents du mont Athos, cette Thébaïde fortifiée des moines grecs; saisi, enfin, d'une sinistre prévision à l'aspect d'une médaille frappée par l'ordre des Russes en Hollande et répandue dans la Grèce, médaille qui portait pour inscription : PIERRE I[er], EMPEREUR DES RUSSES ET DES GRECS, Achmet III n'hésitait pas plus que son jeune vizir à prévenir par une guerre ouverte la guerre sourde que les Russes couvraient encore du masque des négociations.

Une escadre russe, sortie de l'embouchure du Dniester, déploya tout à coup son pavillon sur la mer Noire, ce lac ottoman, et franchissant inopinément les batteries d'Europe et d'Asie qui ferment le Bosphore, vint jeter l'ancre en face du sérail, sous les fenêtres, sous le canon des jardins d'Achmet.

« Le czar est-il en démence ? » demanda Achmet au grand vizir. « Ce nouvel Alexandre rêve-t-il la « conquête de l'univers ? Châtiez à l'instant ce « *tschaousch*. »

Il ordonna à Kiuperli de combler par des mesures fiscales, urgentes mais iniques, le vide du trésor rempli naguère par Ali, mais déjà épuisé par la prodigalité du silihdar et de la sultane Validé. Kiuperli s'étant refusé à ces violences faites à la fortune publique, fut déposé et exilé à Négrepont.

Mohammed Baltadji, plus complaisant aux passions du sérail, reprit le sceau, remplit le trésor, rassembla en peu de semaines deux cent mille hommes dans le bassin d'Andrinople, et partit le 1er avril 1711 pour en prendre le commandement. « Que votre hautesse se souvienne, » dit-il à Achmet III en prenant congé de son maître, « que « j'ai été élevé pour fendre du bois avec la hache « et non pour combattre avec le sabre ; je vais « tenter de servir avec dévouement l'empire ; mais « si je succombe, ne me rendez pas responsable « des revers. »

XIV

La Moldavie était le théâtre de la campagne qui

allait s'ouvrir; le khan des Tartares y campait déjà avec cent mille cavaliers, attendant le grand vizir. Ce khan, mécontent du grec Maurocordato, prince de cette province, fit nommer à sa place le prince Cantimir, qui trompa bientôt la confiance des Turcs et entretint des intelligences perfides avec les Russes. Le prince Brancovan, au contraire, qui gouvernait la Valachie, afficha du dévouement pour les Russes et les joua en faveur des Turcs : double trahison habituelle chez ces serviteurs dangereux de la politique ottomane, qui se vengeaient constamment de leur servilité par leurs intrigues.

Mais déjà le czar, s'avançant avec cent mille Russes de ses vétérans des guerres de Suède, dans le pays des Cosaques, lançait en avant de lui, dans la Moldavie, le prince Schérémétof, son meilleur général, avec vingt-cinq mille hommes et dix mille en Bessarabie. Les bords du Pruth, fleuve destiné à rouler si longtemps avec ses eaux le sang des Ottomans et des Russes, virent, pour la première fois, les camps des deux races se rencontrer et se mesurer de l'œil d'une rive à l'autre. La fortune du czar sembla hésiter au premier regard devant la masse, la majesté et l'antiquité de la fortune des fils d'Othman. Le czar se replia, adossé à des forêts dont il ignorait la profondeur et les sentiers, devant l'in-

nombrable armée du grand vizir, et n'osant ni reculer tout à fait pour le salut, ni combattre en désespéré pour la gloire, campa timidement sur un sol nud et aride, n'ayant pas même conservé sa communication avec le Pruth pour abreuver ses soldats et ses chevaux.

Trois cent mille Turcs, Valaques, Tartares, Moldaves, traversèrent impunément le fleuve sous ses yeux, et étendant leurs vastes ailes en croissant autour de la forêt sur laquelle il avait basé sa retraite, l'enfermèrent dans ses propres circonvallations. Avant d'avoir combattu, le fendeur de bois tenait sous son sabre le czar, l'armée et l'empire des Moscovites. Une femme sauva la Russie.

XV

Suspendons un moment ici le récit de cette première campagne entre les Russes et les Ottomans pour initier le lecteur à l'intelligence du nouveau peuple et du nouveau czar dont l'avenir était en suspens dans le camp de Tremba, appelé depuis *la Vallée malheureuse*, près des bords du Pruth, et pour considérer à quel merveilleux hasard la Providence attache quelquefois le sort des empires.

Un document jusqu'ici tronqué et enfoui dans

l'ombre des manuscrits, trésor inexploré du temps et révélé entier enfin par M. Théophile Hallez, jette sur le czar Pierre, sur Catherine, sa maîtresse, puis sa femme, et sur les événements de la Vallée malheureuse, une réverbération si étrange et si éclatante, que l'historien doit disparaître ici devant l'annaliste, et que les confidences du témoin oculaire des événements doivent l'emporter sur les conjectures du philosophe. Nous voulons parler des manuscrits de M. de Villebois, gentilhomme français, devenu, par suite d'aventures communes à cette époque, familier du czar Pierre le Grand, et commandant de ses escadres. L'intérêt de ce document, dont nous allons citer ce qui touche à notre récit, commence au massacre des Strelitz, ces janissaires barbares de Moscou, qui donnaient et retiraient l'empire à leurs maîtres.

On sait assez les vicissitudes de la destinée de Pierre le Grand jusque-là. Descendant de la famille prussienne des Romanof, portée au trône en 1613, dans la personne de Michel Romanof, fils d'un archevêque de Rostow et d'une religieuse; lui-même fils du second lit du czar Alexis, élevé après l'imbécile Ivan, son frère, au rang de czar, mais envié, persécuté et menacé par la princesse Sophie, leur sœur, qui gouvernait en réalité sous le nom d'Ivan;

agréable aux troupes par sa figure, son intelligence, son courage précoce; porté seul au trône, à dix-sept ans, par une sédition de palais qui jeta Sophie dans une prison perpétuelle au Kremlin; marié, selon le rite des czars, à celle des jeunes filles de sa noblesse, qu'ils choisissaient à la beauté dans une revue de vierges nobles; persécuteur de cette première épouse Eudoxie, livré à tous les vices de la barbarie, l'ivresse, la débauche, la férocité, mais doué d'un génie qui fermentait en lui sous ces vices, Pierre, justement appelé le Grand, avait résolu de faire d'une horde immense un peuple.

Le peuple russe, semblable en tout à son fondateur, était digne d'inspirer à son czar cette pensée. Cette race slave, dont l'origine se perd dans sa route de la Tartarie vers la Baltique, de la Baltique vers la Moscovie, de la Moscovie vers l'Orient, comme pour retrouver son soleil natal; barbare au fond, policée à la surface, grecque de génie, superstitieuse de culte, cosmopolite de mœurs, guerrière de courage, immense de nombre, esclave dans ses déserts, disciplinée dans ses camps, séditieuse dans ses cours, paraissait rassembler en elle toutes les corruptions des races vieillies et toutes les vertus des races primitives. Avec un tel peuple pour instrument, on pouvait, en deux siècles, égaler toute

la civilisation de l'Europe, par ses hommes d'État et son aristocratie, ou la submerger d'un déluge de barbares disciplinés par ses serfs.

Le sort du monde occidental ou du monde oriental dépendait du courant vers l'Occident ou vers l'Orient, que le génie de Pierre le Grand allait imprimer à cette grande race. Charles XII, en le provoquant au Nord, décida sa route vers la Baltique. La colère et la vanité portèrent le fondateur de la Russie à s'étendre en Finlande, à s'asseoir dans une capitale précaire, sur la mer d'Europe, et à rivaliser de mœurs, de politique, de marine et d'armée, avec ces puissances occidentales dont le contact flattait son orgueil de parvenu à la civilisation.

Ce fut la faute de Pierre le Grand, le malheur de l'Occident, et vraisemblablement aussi, le malheur des Russes. Leur courant naturel contrarié les porta sur l'Occident, capable de les refouler pendant des siècles; il les emprisonna dans leurs déserts glacés, au lieu de leur laisser suivre la pente des climats et des choses qui les rappelaient avec moins d'obstacle et plus d'analogie sur l'Orient.

Mais après avoir jugé la grande faute de Pierre le Grand, revenons au récit de ses premières années,

de sa campagne en Bessarabie et du miracle qui le conserva à la Russie.

XVI

Après avoir parcouru l'Europe, moins en souverain qui cherche des hommages, qu'en philosophe qui cherche des leçons et des modèles de civilisation, il était revenu à Moscou avec la passion de régénérer son peuple et avec la férocité de volonté nécessaire pour anéantir tous les obstacles qui s'opposeraient à son despotisme de civilisation. Le premier et presque le seul était le corps des Strelitz, oligarchie soldatesque, prétoriens de la barbarie, comme les janissaires étaient les prétoriens du fanatisme. Ses confidents lui ayant écrit que ces soldats, travaillés par la princesse Sophie, sa sœur, voulaient profiter de son éloignement pour lui enlever la couronne et pour la placer sur la tête de leur corruptrice, il arriva inopinément à Moscou.

Nous empruntons ici le récit dramatique et pittoresque du document secret dont nous avons parlé tout à l'heure.

« Cette nouvelle, » dit le favori du jeune czar, « obligea Pierre d'interrompre le cours de ses voyages pour revenir en toute diligence dans ses États,

suivi seulement d'un très-petit nombre de personnes. Il arriva à Moscou sans y être attendu, et trouva toutes choses pacifiées par la prudence du général Gordon, commandant des troupes étrangères.

« Sur l'avis qu'il avait eu, que les Strelitz, pour faire plus de diligence et ne se pas incommoder les uns les autres dans leur marche, s'étaient divisés en deux corps, et avaient pris deux différentes routes, Gordon se mit à la tête de douze mille étrangers recrutés et disciplinés avant son départ par Pierre le Grand, avec lesquels il alla au devant du premier de ces détachements, composé de dix mille hommes, qu'il surprit, battit, et dont il fit un tel carnage que sept mille restèrent sur la place, et les trois mille autres se dispersèrent et se sauvèrent dans différentes provinces.

« Le général Gordon, bien loin de se tranquilliser après l'avantage qu'il venait de remporter sur le premier des deux détachements, marcha, sans perdre de temps, à la rencontre du second, composé de sept mille hommes ; ceux-ci, informés de la défaite de leurs camarades, s'étaient retranchés dans une île environnée de marais ; il les y enveloppa et les contraignit à mettre bas les armes. A peine furent-ils sans défense, qu'on les décima. Ceux sur qui le

sort tomba furent arquebusés sur le champ, et les autres amenés prisonniers à Moscou, où ils entraient par une porte dans le temps que le czar, d'un autre côté, y arrivait des pays étrangers.

« Ce prince trouva que l'exécution militaire faite par le général Gordon était un châtiment trop peu proportionné aux forfaits présents et passés des Strelitz. Il voulut que leur procès fût instruit dans les formes usitées pour les voleurs et les assassins, et qu'ils fussent punis comme tels. Et en effet, après les avoir tirés des différentes prisons où ils avaient été dispersés et enfermés en arrivant à Moscou, on les assembla, au nombre de sept mille, dans un lieu environné de palissades, où on leur lut la sentence qui condamait deux mille d'entre eux à être pendus,et les cinq mille autres à être décapités ; ce qui fut exécuté dans un seul jour, de la manière suivante :

« On les faisait sortir dix par dix de l'enceinte palissadée dont on vient de parler, dans une plaine où l'on avait dressé un nombre de gibets suffisant pour y pendre deux mille hommes. Ceux-ci y furent attachés par dizaines, en présence du czar, qui les comptait, et de tous les seigneurs de la cour qu'il avait mandés auprès de lui, afin qu'ils fussent témoins de cette exécution, pour laquelle il voulut,

en outre, se servir des soldats de sa garde en guise de bourreaux.

« Après l'exécution de ces deux mille Strelitz, on procéda à celle des cinq mille qui devaient être décapités. Ils furent, de même que leurs camarades, tirés dix à dix de l'enceinte où ils étaient enfermés, et de là conduits dans la plaine où, vis-à-vis les gibets, on avait disposé des poutrelles en assez grand nombre pour servir de billots à ces cinq mille coupables. A mesure qu'ils arrivaient, on les faisait arranger, coucher de leur long et poser par cinquantaines le col sur les billots, après l'on décapitait toute la file. Le czar ne se contenta pas de se servir pour cette exécution des seuls soldats de sa garde. Armé lui-même d'une hache, il commença par couper de sa propre main la tête d'une centaine de ces malheureux; après quoi, ayant fait distribuer des haches à tous les princes, seigneurs et officiers de sa suite, il leur ordonna de suivre son exemple.

« Nul de ces seigneurs, parmi lesquels étaient le grand amiral Apraxin, le grand-chancelier, le prince Mentschikoff, Dolgorouki, etc., ne fut assez osé pour désobéir. Le caractère du czar leur était trop connu pour qu'ils ignorassent qu'en témoignant la moindre répugnance dans cette occasion, il y allait

de leur vie, et qu'il les aurait impitoyablement confondus avec les rebelles.

« Ces milliers de têtes furent transportées en ville, dans des tombereaux, et fichées sur des pieux de fer scellés dans les créneaux des murailles de Moscou, où elles restèrent exposées pendant toute la durée du règne de ce prince.

« Quant aux chefs de ces Strelitz, ils furent pendus aux murailles de la ville, en face et à la hauteur de la fenêtre grillée par où la princesse Sophie recevait le jour dans sa prison, spectacle qu'elle ne cessa d'avoir sous les yeux pendant les cinq ou six années qu'elle survécut à ces malheureux.

« Il ne me reste plus qu'à rendre compte du sort de ceux qui, ayant pris la fuite après leur défaite par le général Gordon, s'étaient dispersés dans différentes directions. Il fut défendu, sous peine de mort, dans toute l'empire russe, non-seulement de leur donner asile dans les maisons, mais même de leur fournir le moindre aliment, pas même de l'eau, ce qui donne à croire qu'ils périrent tous misérablement.

« Les femmes et les enfants de ces Strelitz furent transportés dans des lieux déserts et incultes, où on leur assigna pour retraite une étendue de terrain

limitée, avec défense à eux et à leurs descendants d'en jamais sortir.

« On érigea sur tous les grands chemins des pyramides de pierre sur lesquelles on grava la relation de leurs crimes ainsi que leur arrêt de mort, afin de transmettre à la postérité le souvenir de leurs odieux attentats et de la fin terrible qui en fut le châtiment. »

XVII

Cette boucherie retrempa l'autorité de Pierre dans le sang. Il enferma sa sœur coupable dans une prison perpétuelle et régna seul sur le vaste empire affermi avant l'âge sur les ruines de l'usurpation et de la sédition. Son caractère, qui avait à la fois l'énergie du crime et celle du gouvernement, ne tarda pas à se révéler dans toute sa licence barbare par sa conduite envers sa première épouse et ses enfants.

« L'impératrice Eudoxie Fœdorowna, » dit le confident du prince, « première femme de Pierre le Grand, fut, sans contredit, la plus malheureuse princesse de son temps. L'histoire la plus reculée offre peu d'exemples d'une infortune pareille à la sienne, sa vie n'ayant été, depuis son mariage avec le czar, qu'un tissu d'événements tragiques.

« Elle naquit à Moscou, le 8 juin 1670. Son

père, nommé Fœdor Abrahamwitch Lapoukine, était puissamment riche et appartenait à la plus ancienne noblesse du grand duché de Nowogorod. Elle mérita par sa beauté la préférence sur plusieurs centaines de filles nobles qui furent proposées et présentées au czar, lorsque le conseil de ce prince le jugea en état d'être marié.

« C'était, dans ce temps-là, un usage établi en Russie, lorsque le czar était parvenu à l'âge nubile, de rassembler dans la grande salle du palais de Moscou les plus belles filles de l'empire. Les chefs de familles nobles tenaient à honneur d'envoyer, de toutes les provinces, leurs filles à Moscou, afin que le prince, après les avoir toutes considérées, fît choix de celle qui lui paraîtrait le plus à son gré. Ce fut dans une pareille assemblée que le czar Pierre Ier, après avoir parcouru tous les rangs d'une infinité de jeunes demoiselles russes rangées en file, se déclara en faveur d'Eudoxie Fœdorowna Lapoukine.

« La bonne intelligence entre le czar et sa femme ne fut pas de longue durée. La czarine était intrigante, impérieuse et jalouse à l'excès ; le czar, de son côté, avait le caractère soupçonneux, l'humeur changeante et la complexion amoureuse ; il était, en outre, violent dans ses résolutions et implacable

du moment qu'il avait pris les gens en aversion. On voit que ces deux caractères n'étaient guère faits pour cadrer ensemble.

« Ce prince devint, dès la troisième année de son mariage, éperdûment amoureux d'une jeune et belle demoiselle nommée Anna Moëns, née à Moscou, de parents allemands. La czarine Eudoxie, après avoir vainement persécuté cette rivale, fit éclater sa jalousie contre son mari, en lui refusant son lit et en se brouillant avec la czarine douairière, sa belle-mère. Il n'en fallut pas davantage au czar, aiguillonné tant par Lefort, son premier ministre et son favori, que par la belle étrangère dont il était amoureux. On le détermina facilement à mettre à exécution le projet, qu'il avait déjà formé *in petto*, de répudier sa femme et de la reléguer dans un couvent. Aussitôt que le czar avait commencé à se dégoûter de sa femme, il avait fait secrètement consulter les théologiens les plus renommés de son empire, pour savoir s'ils ne pourraient pas trouver quelque cause de nullité dans son mariage, afin d'être autorisé à le faire casser. Mais leurs réponses n'ayant pas été favorables à ses vues, il répliqua qu'ils étaient tous des ignorants, et que, s'il avait consulté pour son affaire à Rome, il y aurait certes trouvé de plus habiles conseillers.

« Il n'en est pas moins vrai que cette malheureuse princesse fut contrainte à prendre l'habit et à faire ses vœux, et qu'elle passa plusieurs années oubliée de la cour et de tout le monde. Quant à son mari, livré tout entier à ses passions, il changea continuellement de maîtresses, jusqu'au jour où, séduit par les charmes d'une esclave livonienne que le prince Mentschikoff lui avait cédée, il se décida non-seulement à l'épouser, mais encore à faire passer la couronne sur la tête de ses enfants, au préjudice du czarowitz légitime, Alexis, fils d'Eudoxie.

« La czarine Eudoxie, ayant été convaincue par des lettres de sa main, par des témoins et par sa propre confession, du crime d'adultère avec Gleboff, fut enfermée entre quatre murailles dans la forteresse de Schlusselbourg, après avoir eu la douleur de voir condamner et périr en prison son fils unique Alexis Petrowitz, et exécuter sur la grande place de Moscou son frère Abraham Lapoukine.

« L'opinion générale est que le czarowitz mourut d'une violente révolution causée par son arrêt de mort et sa grâce, qui lui furent annoncés à quelques heures d'intervalle. Mais ceux qui ont une connaissance exacte de ce qui s'est passé en ce temps-là à la cour de Russie, savent que le czar, après avoir,

pour la forme, accordé sa grâce à son fils, lui envoya un chirurgien auquel il ordonna de saigner ce prince. « Comme la révolution a été violente, » lui dit-il, « il faudra pratiquer une abondante saignée, « et je t'ordonne de lui ouvrir les quatre veines. » Ce qui fut ponctuellement exécuté, le czar étant dans la citadelle de Saint-Pétersbourg, où, suivant ce que bien des gens ont prétendu, ce crime aurait été commis devant ses yeux. »

XVIII

« Quant à Gleboff, il fut aisé de lui prouver ses relations avec la czarine Eudoxie, tant par les dépositions des témoins que par des lettres interceptées qu'elle lui avait écrites. Nonobstant ces preuves accablantes, il persista à nier le fait dont on l'accusait, et il eut la force et la constance de ne rien dire qui fût à la charge et contre l'honneur de cette princesse, qu'il défendit au milieu des différentes tortures qu'on lui appliqua par ordre et en présence du czar.

« Ce prince, après avoir fait subir pendant six semaines consécutives à ce gentilhomme les plus cruels tourments qu'on puisse infliger à un criminel dont on veut arracher la confession, poussa en

vain la cruauté jusqu'à le faire marcher sur des planches semées de pointes de fer, et à le faire ensuite exposer et empaler, aux yeux du public, sur la grande place de Moscou. Le czar, s'étant approché du patient, et l'ayant conjuré, par tout ce que la religion a de plus sacré, de confesser son crime et de songer qu'il allait paraître devant le tribunal de Dieu, celui-ci tourna négligemment la tête vers ce prince, et, après l'avoir écouté avec un grand sang-froid, il lui répondit d'un ton de mépris : « Il « faut que tu sois aussi imbécile que tyran pour « croire que, n'ayant rien voulu avouer au milieu « des tourments inouïs que tu m'as fait endurer, « j'irais flétrir l'honneur d'une honnête femme « quand je suis sur le point de perdre la vie ! Va, « monstre, » ajouta-t-il en lui crachant au visage, « retire-toi et laisse mourir en paix celui que tu « n'as pu laisser vivre. »

« Eudoxie resta confinée dans sa prison depuis l'année 1719 jusqu'au mois de mai 1727, et elle n'y eut d'autre compagnie et assistance que celles d'une vieille naine, qu'on avait enfermée avec elle, pour lui préparer à manger et laver son linge, faible secours qui lui fut souvent inutile et même à charge, en ce qu'elle se trouva plus d'une fois obligée de servir à son tour la naine, lorsque les infir-

mités de cette captive l'empêchaient de se servir elle-même. »

XIX

La femme qui succéda dans le cœur de Pierre le Grand à l'impératrice Eudoxie et à ses nombreuses rivales, rappelle, par son romanesque avénement, la Roxelane des Ottomans.

Nous laissons raconter ici l'homme qui fut le témoin le plus intime et le confident de cette destinée.

« Si jamais il y a eu une histoire qui, par la singularité et la quantité d'événements dont elle a été remplie, ait mérité d'être transmise à la postérité, c'est, sans contredit. celle de la czarine Catherine, seconde femme de Pierre le Grand, mère de la princesse Élisabeth.

« Commençons par son origine et sa naissance, qui ont été parfaitement ignorées de tout le monde et d'elle-même, si on veut la croire, pendant presque tout le cours de sa vie et de celle de son mari, nonobstant toutes les recherches et les perquisitions que ce prince avait inutilement faites pendant plus de vingt années, sans pouvoir acquérir le moindre éclaircissement à ce sujet. Ce serait encore aujour-

d'hui un mystère impénétrable pour tout le monde, si, trois mois avant la mort de Pierre Ier, et deux ans avant celle de cette princesse, une aventure singulière, qui trouvera sa place dans un des chapitres consacrés à l'histoire de la vie de cette femme extraordinaire, n'avait fait découvrir, de manière à n'en pouvoir douter, qu'elle se nommait Skawronsky, qu'elle était née à Derpt en 1686, et qu'elle y avait été baptisée la même année dans l'église catholique romaine et suivant les rites de cette religion, qui était celle de ses père et mère.

« Ces derniers, paysans fugitifs de Pologne, et qui devaient être sans aucun doute serfs ou esclaves, ainsi que le sont tous les paysans en Pologne, avaient quitté ce pays pour venir s'établir à Derpt, petite ville de la Livonie, où leur indigence les avait obligés à se mettre en service pour gagner leur vie. Ils avaient ainsi subsisté du travail journalier de leurs mains jusqu'au moment où la peste dont la province de Livonie fut affligée les détermina, dans l'espérance de se dérober aux atteintes du fléau, à se retirer dans les environs de Marienbourg. L'un et l'autre, malgré leurs précautions, moururent en peu de temps de la contagion, laissant à la garde de Dieu deux misérables enfants en bas âge. L'un de ces deux enfants, qui était un garçon âgé à peine

de cinq ans, fut donné à un paysan qui se chargea de l'élever; l'autre, qui était une fille de trois ans, fut remise entre les mains du curé, autrement dit, pasteur du lieu, lequel, étant aussi décédé peu de temps après, avec la plus grande partie des gens de sa maison, laissa cette misérable créature, sans avoir eu le temps de donner le moindre renseignement ni sur sa naissance, ni sur la manière dont il l'avait recueillie chez lui.

« Elle se trouvait encore dans cette maison lorsque M. Gluck, superintendant ou archiprêtre de la province, ayant appris la désolation que le fléau avait répandue dans la ville de Marienbourg, s'y transporta pour procurer à ce troupeau, privé de son pasteur, tous les secours et soulagements spirituels qui lui étaient nécessaires dans une si grande calamité. Cet archiprêtre, ayant commencé sa visite par la maison du défunt curé, y trouva cette pauvre enfant qui, en le voyant entrer, courut à lui, le saisit par sa robe, l'appela son père, et le tourmenta jusqu'à ce qu'il lui eût fait donner à manger.

« Touché de compassion, ce respectable ecclésiastique demanda à qui appartenait cette enfant, et ne trouvant dans la maison personne qui pût le renseigner à ce sujet, il fit dans tout le voisinage des perquisitions qui n'eurent pas plus de succès. Aucun

habitant ne réclamant la malheureuse orpheline, il fut obligé de s'en charger et de l'emmener avec lui dans toute sa tournée.

« De retour à Riga, lieu principal de sa résidence, il remit cette pauvre créature à sa femme pour qu'elle en prît soin. Cette vertueuse dame, ayant bien voulu s'en charger, l'éleva auprès de ses deux filles, qui étaient à peu près du même âge, et la garda chez elle, en qualité de servante, jusqu'à l'âge de seize ans, temps auquel on jugea qu'elle s'ennuierait bientôt de son état.

« On prétend, en effet, que le superintendant s'était aperçu que son fils regardait cette servante d'une façon plus tendre qu'il ne convenait dans la maison d'un archiprêtre, et que, de son côté, la fille n'était pas indifférente à l'amour du jeune homme.

« Quoi qu'il en soit, ses maîtres, dans la crainte que, malgré la bonne éducation qui lui avait été donnée, la nature ne subjuguât sa raison au moment qu'on y penserait le moins, jugèrent à propos de la marier promptement à un jeune traban en garnison à Marienbourg.

« Il ne manqua rien aux formalités du mariage, et si cette cérémonie ne se fit pas avec beaucoup de magnificence, ce ne fut pas du moins sans un grand

concours de monde, attiré par la curiosité de v les nouveaux mariés. On trouve encore plus d'ı personne digne de foi qui se souvient d'y a\ assisté.

XX

« Cet homme, engagé au service du roi de Suè Charles XII, en qualité de simple cavalier, obligé, le surlendemain de ses noces, d'abandor sa femme pour aller rejoindre, avec sa troupe roi de Suède, qui l'emmena en Pologne, où il occupé à faire une guerre vigoureuse au roi Augu En attendant le retour de son mari, Catherine ı chez M. Gluck, sans que son changement d'é modifiât sa condition, c'est-à-dire qu'elle cont son service dans cette maison jusqu'au momer les malheurs de la guerre que les Russes fais en Livonie lui ouvrirent le chemin, d'abord neux, qui la conduisit à la fortune éclatan laquelle elle est arrivée depuis.

« Le superintendant chez qui elle servait dei rait tantôt dans un endroit et tantôt dans un a suivant l'occurrence de ses affaires.

« Il se trouvait à Marienbourg lorsque cette fut inopinément investie et assiégée par le

maréchal Schérémétof, général des troupes russes. Frappé de la beauté de Catherine, dans la maison de M. Gluck, le général la retint prisonnière de guerre et la mit au nombre de ses esclaves. Elle était assez remarquable par sa beauté et par la richesse de sa taille pour qu'il l'eût distinguée au milieu de la famille de l'archiprêtre pendant le temps que dura sa harangue, et il n'est pas étonnant qu'ayant appris qu'elle était de condition servile, il ait été tenté de se l'approprier, malgré elle et malgré les remontrances du superintendant. C'est ainsi qu'elle sortit de la maison de M. Gluck et qu'elle entra dans celle du feld-maréchal.

« Elle a avoué depuis que cette séparation, qui fut le premier échelon de sa fortune, lui avait causé beaucoup de peine. Outre qu'elle passait de la condition de domestique libre à celle d'esclave chez un homme qu'elle ne connaissait pas, il était tout naturel qu'elle conservât de l'attachement pour une famille dans le sein de laquelle elle avait été élevée, et il devait lui être douloureux de s'en voir séparée pour le reste de ses jours.

« Les preuves qu'elle a prodiguées, dans la suite des temps, de son extrême affection pour cette famille, n'ont pas été équivoques, et l'on peut dire qu'elle est, à cet égard, exempte de reproche d'in-

gratitude. Aussitôt qu'elle fut en état de donner au superintendant des marques de sa reconnaissance, elle appela ses enfants à la cour de Russie, et les combla de biens et d'honneurs.

Je n'ai pas cru devoir omettre cette occasion de faire ressortir la noblesse des sentiments de Catherine; mais ce serait en quelque sorte m'écarter du sujet que je me suis proposé, que de m'étendre davantage sur cette matière.

Suivons-la donc dans sa nouvelle condition.

« On sait le pouvoir des maîtres sur les esclaves. Celui des Russes était si grand en ce temps-là qu'ils avaient sur les leurs droit de vie et de mort, sans la moindre forme de procès. On se doute bien que ce n'était pas pour tuer Catherine que le feld-maréchal l'avait prise. Elle s'en aperçut dès le premier jour qu'elle fut dans sa maison. Les sentiments de désintéressement ne sont guère en usage dans les pays où l'on admet le principe de l'esclavage; l'amour y parle en maître qui veut être obéi, et l'esclave est obligée de faire, par crainte et par soumission, tout ce qu'une violente passion lui inspirerait dans un pays libre.

« Il y avait déjà six ou sept mois qu'elle vivait dans cette maison, lorsque le prince Mentschikoff vint en Livonie pour y prendre le commandement

de l'armée russe, à la place du feld-maréchal Schérémétof, qui eut ordre d'aller rejoindre le czar en Pologne. La nécessité de faire diligence obligea Schérémétof de laisser en Livonie tous ceux de ses domestiques dont il pouvait se passer. De ce nombre était Catherine. Mentschikoff l'avait aperçue plus d'une fois dans la maison du feld-maréchal et l'avait trouvée fort à son gré. Il proposa au maréchal de la lui céder. Le feld-maréchal y consentit; et voilà de quelle manière elle passa au service du prince Mentschikoff.

« Mentschikoff était plus jeune et moins sérieux. Elle joignit un peu de goût à la soumission qu'elle lui devait, et sut tellement bien captiver son esprit, que peu de jours après son entrée dans la maison, on ne reconnaissait plus lequel des deux était l'esclave ou le maître.

« Les choses en étaient dans ces termes, lorsque le czar partit en poste de Pétersbourg (qui se nommait alors Neuhaus), pour se rendre en Pologne. Arrivé en Livonie, il descendit chez son favori Mentschikoff. Ayant remarqué Catherine au nombre des esclaves qui servaient à table, il s'informa d'où elle était, et comment il en avait fait l'acquisition. Après s'être entretenu fort confidentiellement à ce sujet avec son favori, qui ne lui répondit que par

un signe de tête, il regarda beaucoup Catherine, la questionna, lui trouva de l'esprit, l'enleva à Mentschikoff pendant son séjour dans sa maison, et donna pour toute marque de libéralité, en la quittant, un ducat d'or d'une valeur de dix francs à la belle esclave. »

XXI

Après le départ de Pierre, elle reprocha vivement à Mentschikoff de l'avoir livrée aux regards du czar. Ces reproches augmentèrent l'amour de ce favori pour son esclave. Pierre revint de Pologne après la campagne en Livonie. Il enleva alors ouvertement Catherine à son maître, et l'obligea même à lui faire de riches présents en vêtements et en pierreries, pour la rendre digne de sa faveur.

A l'aspect de ces parures et de ces bijoux étalés devant elle par le czar : « Est-ce un présent de mon « ancien ou de mon nouveau maître? » dit-elle au czar.

« C'est Mentschikoff qui te les envoie, » répondit Pierre.

« En ce cas, » répliqua la jeune fille, « il faut « convenir que Mentschikoff congédie magnifique- « ment ses esclaves ; mais je ne veux pas de ses

« présents. » Elle renvoya tout, à l'exception d'une petite bague sans prix. « Je ne garde de lui que « cela, » dit-elle, « pour me faire souvenir des « bontés qu'il a eues pour moi ; quant à mon nou- « veau maître, je ne veux pas de ses présents, j'am- « bitionne de lui quelque chose de plus précieux. » Et en même temps elle fondit en larmes et s'évanouit, tellement que Pierre fut obligé de l'inonder d'eau de senteur pour la faire revenir de son saisissement.

« Lorsqu'elle eut repris ses sens, le czar l'assura que ces pierreries étaient un souvenir de Mentschikoff, qui lui faisait ainsi son présent d'adieu ; qu'il lui savait bon gré d'avoir agi de la sorte, qu'il voulait qu'elle l'acceptât, et qu'il se chargeait du remerciement.

« Cette scène s'était passée en présence des deux esclaves que Mentschikoff avait envoyés, et d'un capitaine aux gardes de Préobrajenski, que le czar avait fait appeler pour lui donner des ordres. L'aventure se répandit dans le public, et bientôt on ne s'y entretint plus que des attentions, égards et marques de considération que le czar avait pour cette femme. Personne ne le reconnaissait dans tous ses raffinements de galanterie avec elle ; cette conduite paraissait d'autant plus extraordinaire que, jus-

qu'alors, ses façons d'agir avaient été extrêmement cavalières envers le beau sexe, en y comprenant même les dames de la plus haute distinction.

« On augura de là qu'il nourrissait pour elle une passion sérieuse. En quoi on ne s'abusa point. Mentschikoff fut le premier à s'en apercevoir et à sentir combien cette femme, qui lui a été par la suite d'une si grande utilité, allait acquérir d'ascendant sur l'esprit du czar. Il y a donc lieu de présumer que, dans le magnifique présent qu'il fit à Catherine, il entra plus de politique que de véritable générosité.

« L'amour, quand il s'empare bien sérieusement du cœur d'un homme, en change tout le caractère. Jamais mortel, en matière de galanterie, ne s'était moins piqué que Pierre Ier de discrétion et de constance.

« Sa passion pour Catherine fut la première, et peut être la seule, qu'il traita avec un air de mystère. Pendant le court séjour qu'il fit en Livonie, bien que cette femme fût dans son palais au su de tout le monde, et dans un petit appartement contigu au sien, il ne lui échappa jamais de s'entretenir d'elle, je ne dis pas devant tout le monde, mais avec ses plus intimes confidents.

« Lorsqu'il dut quitter cette province pour se

rendre à Moscou, il chargea un capitaine de ses gardes de l'y conduire avec tout le secret possible. Il lui ordonna d'avoir pour elle, sur la route, toutes les déférences imaginables et de la loger chez une dame prévenue à cet effet, recommandant avec instance qu'on lui donnât, chaque jour, pendant tout le cours du voyage, des nouvelles de sa chère Catherine.

« Cette dernière circonstanee fit entrevoir au capitaine combien l'amour du czar pour la nouvelle favorite était profond et violent. En effet, il connaissait assez son maître pour savoir que, loin d'avoir jamais porté son attention jusqu'à ce point pour aucune autre femme, il se souvenait à peine, une fois parti, de celles même pour lesquelles il avait témoigné le plus vif empressement.

« Catherine, arrivée à Moscou, y vécut sans éclat, presque dans l'obscurité. Pendant deux ou trois ans, elle fut logée dans un quartier désert et éloigné du grand monde, chez une dame de bonne famille, mais de condition et de fortune médiocres; la maison avait peu d'apparence au dehors, mais beaucoup de commodité à l'intérieur. C'est de cette dame que je tiens la plus grande partie des détails que je vais rapporter.

« En installant sa maîtresse d'une façon si mo-

deste, le czar entendait tenir son intrigue extrêmement secrète ; il ne voulut même pas qu'elle nouât aucunes relations avec des femmes. Cet ordre était assez du goût de Catherine, que son génie portait naturellement aux grandes choses, et nullement aux habitudes des personnes de son sexe.

« Dans les commencements, ce prince, essentiellement indiscret, métamorphosé tout d'un coup en amant mystérieux, ne la voyait, pour ainsi dire, qu'à la dérobée, quoiqu'il ne laissât passer aucun jour ou, pour mieux dire, aucune nuit sans la visiter. Aux heures où la ville était déserte, il s'y rendait incognito, suivi d'un seul grenadier, qui conduisait son traîneau. On jugera de la force de son amour par la contrainte qu'il s'imposa dans sa conduite.

« Ce prince était laborieux et n'avait pas peu d'affaires. La nécessité où il se trouva de travailler, non-seulement pendant le jour, mais aussi dans les heures de la nuit, l'obligea cependant, par la suite, de se relâcher un peu sur le mystère de ses sorties nocturnes.

« Il en vint peu à peu à recevoir ses ministres dans sa petite maison, s'entretenant avec eux, en présence de Catherine, des affaires les plus importantes de l'État. Mais ce que l'on aura de la peine

à se persuader, c'est que, ce prince, qui avait une assez triste opinion des femmes, et qui ne les croyait propres qu'à l'amour, en arriva à consulter Catherine, lorsqu'il était en désaccord avec ses ministres ; il suivait ses avis, se rendait à ses raisons, et la traitait, en un mot, comme on raconte que Numa Pompilius traitait la nymphe Égérie. »

Les grandes qualités de jugement, de génie et d'âme, dont la nature l'avait douée, commencèrent ainsi à se manifester dans tout leur éclat. Ce fut de cet instant qu'elle éleva ses pensées jusqu'au trône..

Son mari, le traban des armées de Charles XII, fut découvert par les soins du czar, après la bataille de Pultawa, parmi les prisonniers suédois, amené à Moscou et transféré au fond de la Sibérie, pour y vivre et y mourir ignoré.

Catherine abjura la religion luthérienne, qui était celle de sa famille, et adopta la religion grecque. Le pope, qui venait de la baptiser, la maria en secret, immédiatement après la cérémonie, au czar. C'était l'époque où Louis XIV épousait en secret aussi madame de Maintenon, veuve d'un poëte burlesque, et bénie par la religion comme l'Esther de la France.

Vers ce temps, Pierre le Grand, encouragé par

sa victoire sur Charles XII, se disposait à marcher avec cent quarante mille hommes contre les Turcs. Catherine le suivait dans sa campagne, considérée encore comme la favorite et non comme l'épouse du czar. Accompagnée d'une ou de deux esclaves, elle supportait toutes les fatigues et tous les dangers de cette guerre, renfermée pendant le jour dans une tente voisine de celle de Pierre. Elle n'en sortait que dans l'ombre, pour lui donner les consolations de l'amour et les inspirations de son génie. Les officiers et les soldats la considéraient comme la providence cachée de l'armée, adoucissant les violences de l'emportement de leur czar et lui donnant les conseils du véritable attachement. Sa popularité parmi les Russes égalait son crédit sur le czar.

XXII

Nous avons laissé Pierre le Grand, après une marche téméraire et une retraite inopportune, de l'autre côté du Pruth, enfermé dans *la Vallée malheureuse* par les deux cent soixante mille hommes de Mohammed Baltadji, auxquels il avait permis de passer impunément le Pruth et de cerner de toutes parts les Russes. Une batterie de canon

dressée sur un mamelon qui dominait le fleuve, à un coude où le Pruth se rapprochait le plus des Russes, ne laissait pas même à Pierre le Grand l'espoir de lasser les Turcs, en s'abritant dans ses circonvallations. Les boulets, au premier ordre de Mohammed Baltadji, pouvaient écraser les tentes du czar. Toute retraite lui était fermée par les spahis et les Tartares, qui entouraient derrière lui la forêt imprudemment traversée par son armée. On peut dire que cent mille Russes et leur czar étaient prisonniers avant d'avoir combattu. Charles XII, accouru de Bender au camp des Ottomans, jouissait d'avance de l'humiliation de la captivité de son ennemi. Pultawa était vengé par Baltadji. Ce fut le moment où l'amour et le génie de Catherine méritèrent la couronne que Pierre n'osait encore placer sur sa tête.

Nous reprenons le récit du témoin de ces angoisses du czar et du miracle de Catherine.

« Il n'y avait depuis trois jours, » dit-il, « ni pain ni aucunes autres provisions de vivres dans l'armée. La consternation y régnait, au point que les soldats, couchés sur leurs armes, n'avaient plus la force de se lever. Le czar, se croyant perdu sans ressource, et ne pouvant même attendre son salut d'une action désespérée, s'était retiré dans sa tente,

où, confus, découragé, accablé de douleur, il se livrait à son abattement, sans vouloir être vu ni parler à personne.

« Catherine, qui l'avait accompagné à cette expédition, entra résolûment dans sa tente, malgré la consigne qu'il avait donnée de n'y recevoir qui que ce fût, et, après lui avoir fait comprendre de quelle conséquence il était qu'il montrât plus de fermeté, elle lui dit qu'il restait un expédient à tenter avant de se livrer entièrement au désespoir. Elle lui démontra qu'il fallait conclure une paix la moins désavantageuse que l'on pourrait, en corrompant, à force de présents, le caïmakam et le grand vizir; elle assura qu'elle répondait du caractère de ces deux ministres ottomans, d'après les peintures qu'en avait faites le comte Tolstoy, dans quantité de ses dépêches qu'elle avait entendu lire; elle indiqua un homme dans l'armée qui conduirait parfaitement cette affaire, ajoutant qu'il fallait, sans perdre un moment, le dépêcher au caïmakam, afin de le sonder touchant ses dispositions secrètes.

« Elle sortit de la tente, sans laisser au czar le temps de respirer et de répondre, et elle y rentra un instant après avec le soldat en question, auquel elle donna elle-même ses instructions, en présence

de l'empereur, qui, sur l'ouverture que sa femme venait de lui faire, avait déjà commencé à reprendre ses esprits; il approuva jusqu'à ses moindres paroles, et fit partir cet homme en toute diligence.

« A peine fut-il hors de la tente, que, resté seul avec elle, et la regardant avec admiration, il lui dit:

« Catherine, l'expédient est merveilleux; mais où « trouverons-nous tout l'argent qu'il nous faudra « jeter à la tête de nos ennemis, car ils ne se paye- « ront pas de promesses?

« Ici même! » lui répliqua-t-elle. « J'ai mes « pierreries, et j'aurai, avant le retour de notre en- « voyé, jusqu'au dernier sol qui est dans le camp. « Tout ce que je vous demande, c'est que vous ne « vous laissiez pas abattre, et que, par votre pré- « sence, vous ranimiez le courage de vos pauvres « soldats. Allons, venez vous montrer aux troupes. « Du reste, laissez-moi faire, et je vous réponds « qu'au retour de votre messager je serai en état « d'accomplir les promesses qu'il aura faites aux « ministres de la Porte, fussent-ils encore plus « avides qu'ils ne le sont. »

Le czar l'embrassa, suivit son conseil, sortit de sa torpeur, se montra et passa au quartier du feld-maréchal Schérémétof. Pendant ce temps-là, elle

monte à cheval, parcourt tous les rangs, adresse la parole aux soldats, s'entretient avec les officiers et leur dit :

« Mes amis, nous sommes ici dans une conjonc-« ture où nous ne pouvons sauver notre liberté qu'en « perdant la vie, ou en nous faisant un pont d'or. « En prenant le premier parti, qui est de mourir « en nous défendant, tout notre or et nos bijoux « nous deviennent inutiles; employons-les donc à « éblouir nos ennemis pour les engager à nous lais-« ser passer. J'y ai déjà sacrifié une partie de mes « pierreries et de mon argent. Mais cela ne suffira « pas à contenter la cupidité des gens à qui nous « avons à faire. Il faut que chacun de nous se co-« tise, » disait-elle à chaque officier en particulier : « — Qu'as-tu à me donner ? Livre-le-moi présente-« ment. Si nous sortons sains et saufs d'ici, tu le « retrouveras au centuple, et je te recommanderai « au czar, notre père. »

Tout le monde, jusqu'au simple soldat, charmé de ses grâces, de sa fermeté et de son bon sens, lui apporta ce qu'il possédait. On ne vit en un instant, dans le camp, que consolation et courage. Ces sentiments augmentèrent encore lorsque l'homme qu'elle avait député secrètement au caïmakam revint avec la réponse qu'on pouvait envoyer au grand vizir

in commissaire, avec de pleins pouvoirs pour trai-
er de la paix.

L'affaire fut bientôt conclue, malgré les menaces t les intrigues du roi de Suède, qui, informé de la ituation critique où se trouvaient les Russes, était enu en personne dans le camp des Turcs, et ne essait de stimuler le grand vizir, en lui disant tout ıaut :

« Il ne faut que des pierres pour assommer les ennemis ; je ne te demande pas d'autres armes pour te livrer le czar et jusqu'au dernier soldat de son armée, mort ou vif. »

Dès le jour même, il entra suffisamment de pro-isions dans le camp de Pierre Ier. Le lendemain, 'armée, bien pourvue, se mit en marche pour re-agner la frontière de Russie, où elle arriva en bon tat et acheva de ruiner les affaires de la Suède, au-elà de la mer Baltique.

XXIII

Ainsi une esclave livonienne sauva le czar et l'em-ıire. Mais, si l'adresse de Catherine et son éloquence rrachèrent aux officiers et aux soldats les présents ıécessaires pour ouvrir les négociations et pour ra-heter l'armée d'une extermination inévitable, rien

n'est moins authentique ni même moins probable que la prétendue corruption du grand vizir. Une paix solide et aussi glorieuse que celle qu'il signa sur les bords du Pruth, était pour l'empire, menacé de toutes parts, une conquête sans perte de sang ottoman, qui valait plus qu'une bataille toujours chère, même quand elle n'est pas douteuse.

Ce fut le ressentiment furieux et implacable de Charles XII, qui éclata en reproches et en calomnies contre Baltadji, et qui accrédita, dans la postérité, cette fable. L'évaluation des prétendus trésors offerts par Catherine et par le czar, comme rançon des Russes, ne s'éleva, selon les Russes eux-mêmes, qu'à quelques centaines de mille roubles, somme ridicule et disproportionnée à l'influence qu'on lui attribue sur la vénalité du grand vizir. La misérable cotisation des officiers et des soldats moscovites, qui connaissaient à peine l'or et l'argent, n'équivalait pas aux présents dont la moindre ambassade des Indes, de la Perse ou de Venise, comblait à chaque avénement les coffres du sérail ou le trésor particulier du vizir. Ce fut la politique et non la vénalité de Baltadji qui dicta la paix ; les motifs en sont trop évidents, si l'on se reporte à cette époque, pour ne pas comprendre et pour ne pas approuver cette première grande paix des Ottomans avec la Russie.

Les Turcs, épuisés, depuis deux règnes, d'hommes et d'argent, par leur longue guerre avec Sobieski et le prince Eugène, venaient de perdre à Vienne, à Lippa, à Zenta, trois armées. Menacés en Dalmatie et en Hongrie, attaqués jusque dans Belgrade, ils avaient le plus pressant intérêt à s'affranchir, en Bessarabie, des hostilités qui les empêcheraient de surveiller l'Adriatique et le Danube; la perte d'une quatrième armée pouvait découvrir même Andrinople. Ils étaient momentanément les protecteurs de Charles XII, vaincu et réfugié sur leur territoire; mais, au fond, le caractère ambitieux et remuant de ce héros enchaîné leur inspirait, avec raison alors, plus d'inquiétude qu'un czar des Moscovites, nation encore dans l'ombre et dans l'enfance.

Charles XII, à la tête de ses vaillants Suédois, et entraînant à sa suite les belliqueux Polonais, leur paraissait un voisin plus redoutable que Pierre Romanof à la tête de barbares paraissant et disparaissant sur la frontière de leurs forêts. Une paix solide, conclue avec le chef de cette horde, semblait leur garantir, dans les Russes, un contre-poids utile à la turbulence des Polonais, au vagabondage des Cosaques du Don, à la prépondérance de l'Autriche. Les conditions absolues de cette paix ou plutôt de cette capitulation imposée aux Russes garantis-

saient aussi l'inviolabilité de la mer Noire, et flattaient assez l'orgueil ottoman pour enlever au vizir tout prétexte de jouer inutilement la plus belle et la dernière armée de l'empire dans une bataille où le désespoir pouvait changer encore tant de succès en revers.

Ce furent là les véritables et justes inspirations du grand vizir. Charles XII, l'ambassadeur polonais, Poniatowski, et le khan des Tartares, Dewlet-Gheraï, s'y opposèrent en vain dans des intérêts tout personnels à eux-mêmes ou à leur nation. Mohammed-Baltadji la dicta aussi humiliante et aussi absolue qu'il aurait pu le faire après une victoire complète. Il exigea du czar la restitution d'Azof, la démolition de Kamienska, de Samara, de Tighan, forteresses dont les canons étaient livrés à la Porte ; la renonciation de toute immixtion dans les peuplades des Cosaques ; l'éloignement perpétuel de Constantinople de tout ambassadeur russe, dont les intrigues fatiguaient le divan ; la liberté pour le roi de Suède, Charles XII, de retourner dans ses États et d'y négocier une paix séparée avec le czar ; enfin, la libre retraite de l'armée russe sans être inquiétée par les Ottomans, à condition qu'ils laisseraient dans les mains du grand vizir deux négociateurs du traité et le maréchal Schérémétof, le premier des lieutenants

du czar. Tel fut le traité du Pruth, véritables *Fourches-Caudines* de la Russie, sous lesquelles la vigueur et la sagesse du *fendeur de bois* firent passer, sans combat, les cent quarante mille hommes du czar.

Charles XII, entrant dans la tente du grand vizir au moment où le tambour des Russes et leurs drapeaux déployés annonçaient la retraite impunie de ses ennemis, s'indigna contre Baltadji ; « N'aurais-« tu pas dû, » lui dit-il, « emmener le czar captif à « Constantinople ?

« — Et qui donc, » lui répondit ironiquement le vizir, « aurait gouverné son peuple en son ab-« sence ? »

A cette réplique, dans laquelle Charles XII comprit avec raison une allusion dérisoire à la démence qui l'avait fait abandonner lui-même ses États, se jette tout botté sur le divan ; il embarrasse volontairement ses éperons dans la pelisse du vizir, la déchire en lambeaux, se relève, monte à cheval et galope avec fureur jusqu'à Bender. L'impassible *fendeur de bois* pardonna au malheur et à la déception cette insulte, et, se levant sans aucun reproche du divan, alla faire ses prières et ses ablutions devant sa tente. Il avait assez de gloire pour négliger un affront.

XXIV

Mais avant de suivre le vizir dans son entrée triomphale à Constantinople, anticipons un moment sur les événements, et suivons le czar dans son retour humilié à Moscou, et la czarine dans sa fortune croissante.

Le même document secret qui nous a ouvert les mystères de la cour du czar Pierre, au commencement de sa vie, nous les révèle jusqu'à sa mort. On ne peut détacher sa pensée de ce Mithridate des Ottomans.

« On peut juger, » dit l'annaliste intime, « de l'impression que la conduite de Catherine produisit sur l'esprit et le cœur des soldats. On n'entendait que le bruit des éloges dus à ses mérites et à ses services. Le czar, de plus en plus enchanté de ses grandes qualités, ne pouvait s'en taire ; il lui rendait publiquement la justice qu'il lui devait ; et lorsqu'il fut arrivé dans ses États, il la récompensa en déclarant son mariage avec elle, malgré les efforts vrais ou simulés qu'elle fit pour l'en détourner. Bien plus, afin de laisser à la postérité un monument de la gloire qu'elle s'était acquise sur les bords du Pruth, il établit en son honneur l'ordre de Sainte-

Catherine, dont il l'institua grande maîtresse. » Ils se rendirent à Pétersbourg, où on renouvela, pour ainsi dire, le couronnement par les cérémonies de la fête célébrée à leur retour.

L'empire retentissait encore, comme l'armée, du nom sauveur de Catherine, quand le hasard perça tout à coup l'obscurité qui enveloppait aux yeux des Russes l'origine de cette princesse. Voici l'aventure ; elle eut lieu trois mois après le couronnement de Catherine.

« Un paysan, valet d'écurie dans une auberge de Courlande, étant ivre, se prit de querelle avec d'autres gens de sa condition, non moins ivres que lui. Un envoyé extraordinaire du roi de Pologne, qui, en revenant de Moscou, pour s'en retourner à Dresde, s'était arrêté par hasard dans ladite auberge, fut témoin de cette querelle. Il prêta l'oreille, et entendit un de ces ivrognes qui, tout en jurant contre les autres, marmottait entre ses dents que, s'il voulait dire un seul mot, il avait des parents assez puissants pour les faire repentir de leur insolence.

« Le ministre, surpris du discours de cet ivrogne, s'informe de son nom et de ce qu'il peut être. On lui répond que c'est un simple paysan polonais, valet d'écurie dans la maison, et qu'il s'appelle Charles Skawronsky. Il regarde attentivement ce

rustre, et, à force de le considérer, il trouve dans l'assemblage de ses traits grossiers une ressemblance lointaine avec ceux de l'impératrice Catherine, quoique ceux-ci fussent si délicats que jamais aucun peintre n'a réussi son portrait.

« Frappé de cette vague ressemblance, aussi bien que des discours du paysan, l'envoyé extraordinaire en badina, innocemment ou malicieusement, dans une lettre qu'il écrivit, sur les lieux, à l'un de ses amis, attaché à la cour de Russie. Ce billet parvint, je ne sais comment, à la connaissance du czar. Il prit sur ses tablettes les renseignements spécifiés dans la lettre, et les transmit au prince Repnin, gouverneur de Riga, avec ordre, sans lui dire pour quelle fin, de faire chercher le nommé Charles Skawronsky, d'imaginer un prétexte pour le faire venir à Riga, de se saisir de sa personne, et de l'expédier en toute hâte à la chambre de police de la cour, en qualité d'appelant d'un jugement rendu contre lui à Riga.

« Le prince Repnin exécuta les ordres du czar au pied de la lettre. On lui amena Charles Skawronsky. Il fit semblant d'instrumenter juridiquement contre lui, sous prétexte d'une querelle, et l'envoya à la cour sous bonne garde, avec les prétendues informations faites contre sa personne.

« Cet homme, arrivé à la cour, se présenta devant le lieutenant général de police, qui, ayant le mot du czar, fit traîner l'affaire en longueur, et remit le solliciteur d'un jour à l'autre, afin de l'examiner plus à son aise et de rendre un compte exact de ses découvertes. Ce pauvre étranger se désespérait de ne pas voir la fin de son affaire. Il avait, à son insu, des mouches à ses trousses; on le faisait jaser, et, sur les discours qu'on lui arrachait, on opérait, en Courlande, des perquisitions secrètes, par lesquelles on découvrit clairement qu'il était le propre frère de l'impératrice Catherine.

« Quand le czar en fut bien assuré, on fit insinuer à Charles Skawronsky, par les mouches de son entourage, qu'il fallait, puisqu'il ne pouvait obtenir justice du lieutenant général de police, qu'il présentât une requête au czar en personne. On lui assura qu'on lui procurerait à cet effet la protection de gens haut placés, qui, en lui facilitant les moyens de parler au prince, appuyeraient en même temps la justice de sa cause.

« Ceux qui conduisaient cette petite intrigue demandèrent au czar quand et où il voulait qu'on lui amenât cet individu. Il répondit qu'il irait le jour même dîner incognito chez un de ses maîtres d'hôtel, nommé Chapiloff, et que l'on fît en sorte

que Charles Skawronsky s'y trouvât à l'issue du dîner. On n'y manqua point, et, lorsqu'il fut temps, on le fit furtivement glisser dans la chambre où était le czar.

« Il reçut la requête et examina le suppliant tout à son loisir, pendant qu'on faisait mine de lui expliquer l'affaire. Les réponses de Skawronsky aux questions multipliées du czar, quoiqu'un peu embarassées, furent cependant assez claires pour faire connaître à l'empereur que cet homme était indubitablement le frère de Catherine.

« Sa curiosité étant pleinement satisfaite sur ce point, il congédia brusquement ce paysan en lui disant qu'il verrait ce qu'on pourrait faire pour lui, et qu'il eût à revenir le lendemain à la même heure. Étant à souper le soir avec Catherine, il lui dit :

« — J'ai dîné aujourd'hui chez Chapiloff, notre « maître d'hôtel ; j'y ai fait une chère délicieuse. « C'est un compère qui se traite bien. Il faut, Ca« therine, que je t'y mène quelque jour. Allons-y « demain. »

« La czarine répondit qu'elle le voulait bien.

« —Mais, » dit-il, « il faut faire comme j'ai fait « aujourd'hui, le surprendre au moment qu'il sera « prêt à se mettre à table, et nous y rendre seuls. »

« Le projet fut arrêté le soir et exécuté le lende-

nain. On alla chez Chapiloff, on y dîna, et après le lîner on introduisit Charles Skawronsky dans la hambre où se trouvaient l'empereur et l'impéra-rice. Le solliciteur s'approcha, tremblant et balbu-iant, auprès du czar, qui, ayant fait semblant l'avoir oublié ce qu'il avait déjà dit, lui adressa les nêmes questions que la veille. Cette conversation e passait dans l'embrasure d'une croisée, la czarine, ıssise non loin de là, ne perdait pas une syllabe. A nesure que le pauvre Skawronski répondait, le zar, comme pour stimuler l'attention de cette prin-esse, ne cessait de lui répéter :

« Catherine, écoute un peu cela. Eh bien! Cathe- « rine, n'entends-tu rien à ces paroles? »

« Elle répondit en changeant de couleur et en ›égayant :

« Mais.... »

« Le czar, reprenant, lui dit :

« Mais si tu ne le comprends pas, je le comprends « bien, moi; c'est que, en un mot, cet homme-là « est ton frère.

« — Allons, » dit-il à Charles, « baise tout à « l'heure le bas de sa jupe en sa qualité d'impéra- « trice, et après cela, embrasse-la comme ta sœur. »

« A ce discours, Catherine, interdite et plus pâle que son linge, tomba en défaillance. On apporta des

eaux de senteur pour la faire revenir, et personne ne parut plus empressé que le czar. Il fit tout ce qu'il put pour la rassurer, et quand il la vit un peu remise :

« Quel si grand mal y a-t-il dans cette aventure? » lui dit-il. « Eh bien! c'est mon beau-frère; s'il est « homme de probité et qu'il ait de l'intelligence, « nous en ferons quelque chose. Mais console-toi, « je ne vois en tout cela rien de quoi l'on doive « s'affliger. Nous voilà présentement éclairés sur « une matière qui nous a coûté bien des recherches. « Allons-nous-en maintenant. »

« La czarine, en se levant, demanda la permission d'embrasser ce frère si miraculeusement retrouvé, et pria le czar de leur accorder à l'un et à l'autre la continuation de ses bonnes grâces.

« On ordonna à Skawronsky de rester dans la maison où il se trouvait, et on l'assura qu'il n'y manquerait de rien. En outre, il lui fut enjoint de ne pas trop se montrer, et de se conformer en tout point aux conseils de son hôte. On prétend que la toute récente majesté impériale fut un peu mortifiée et humiliée de cette reconnaissance, et que, si elle en avait été la maîtresse, elle aurait du moins fait choix d'un lieu plus convenable pour une scène de cette nature.

« C'est ainsi que, par l'aventure inopinée que je iens de raconter, le mystère de la naissance de atherine fut dévoilé au moment où l'on y était le ıoins préparé. Mais la fortune, qui se joue contiuellement de la destinée des faibles humains, en ;s élevant ou en les abaissant à son gré, semble approcher tout à coup ses bienfaits à ceux qu'elle lève le plus haut; elle prend plaisir à troubler la féliité des puissants de la terre en leur rappelant le éant d'où ils sont sortis, offrant ainsi une consoıtion à ceux que le sort a maltraités, et prouvant ux mortels qu'ils sont frères, en dépit de la différence de leurs positions dans ce bas monde.

XXV

« A peine Catherine fut-elle montée sur le trône, ue son cœur, n'ayant plus rien à désirer du côté e l'ambition, se laissa subjuguer par l'amour. .u mépris des lois sacrées de son mariage avec un rince d'un caractère si redoutable, et qui s'était, our ainsi dire, oublié en l'épousant, elle ne craignit pas de lui faire une infidélité dont l'intrigue fut i mal ménagée, qu'elle la mit au moment de se oir précipiter du comble des honneurs dans l'abîme e la plus affreuse ignominie.

« Je me souviens que, commencei de cette intrigue, ayant été à la cour et n'étan lement prévenu de ce qui se passait entre la c et son chambellan, Moens de la Croix, non-seul je soupçonnai cette intrigue en les voyant e ble, mais même je ne conservai plus le mo doute à cet égard. Cependant, je ne les vis public et dans un jour où il y avait un grand cours de monde à la cour. Je n'ai jamais compris qu'en cette occasion combien l'amo aveugle, et combien ses impressions sont dif à dissimuler.

« Peu s'en est fallu que l'empereur n'ait l'excès de sa fureur contre cette femme jusqu' les enfants qu'il avait eus d'elle. Je tiens demoiselle française, qui était au service des cesses Anne et Élisabeth, que le czar, revena soir de la forteresse de Pétersbourg, où l'on tr lait au procès du sieur Moens de la Croix, inopinément et sans suite dans la chambre d jeunes princesses, qui s'occupaient à des ouv de leur âge et de leur sexe, avec plusieurs j filles placées auprès d'elles pour leur éducati leur amusement.

« Il avait, » me dit cette demoiselle, « l'air s « rible, si menaçant et si hors de lui, que to

« monde fut saisi de frayeur en le voyant entrer. Il « était pâle comme la mort, et avait les yeux étin- « celants et égarés. Son visage et tout son corps « étaient agités de tremblements convulsifs. »

« Il se promena plusieurs minutes dans la chambre, sans dire mot à personne, et en jetant des regards affreux sur ses filles, qui, effrayées et tremblantes, s'esquivèrent tout doucement et se réfugièrent, aussi bien que le reste de la compagnie, dans une autre chambre.

« L'empereur tira et remit plus de vingt fois dans le fourreau le couteau de chasse qu'il portait ordinairement à son côté. Il en frappa les murailles et la table à plusieurs reprises, en faisant des grimaces et des contorsions si affreuses, que la petite demoiselle française, qui, seule, n'avait pu encore s'esquiver, ne sachant où se mettre, se cacha sous la table, où elle resta jusqu'à ce qu'il fût sorti. Cette scène muette dura près d'une demi-heure, pendant laquelle il ne fit que souffler, taper des pieds et des poings, jeter par terre son chapeau et tout ce qui se rencontrait sous ses mains. Enfin, en sortant, il tira la porte avec tant de violence, qu'il la brisa.

« Fort heureusement pour l'épouse adultère, l'empereur mourut sur ces entrefaites. Sans ce dénoûment imprévu, Catherine eût infailliblement

péri, tôt ou tard, victime des trop justes griefs de son mari. Telle est du moins l'opinion unanime de ceux qui approchaient le plus souvent la personne de Pierre Ier et qui connaissaient le mieux son caractère.

« Néanmoins il ne partit pas pour l'autre monde sans avoir satisfait sa vengeance, si ce n'est en totalité, du moins en partie. Il l'exerça sur l'amant d'une manière complète, en lui faisant couper la tête pour des crimes supposés. Dix ou douze jours après l'exécution, il contraignit l'impératrice à traverser la place, sur laquelle étaient encore exposés le corps et la tête de ce malheureux, celle-ci plantée dans un pieu, et il dirigea sa promenade de façon à lui faire toucher l'échafaud avec les plis de sa robe. Catherine était d'autant moins préparée à cet horrible spectacle que l'empereur lui avait proposé, en sortant de son palais, de la mener dans un quartier éloigné, où ils faisaient souvent des promenades dans un traîneau découvert. Il poussa la cruauté jusqu'à la regarder fixement pendant tout le temps qu'ils mirent à traverser la place; mais elle eut assez de fermeté pour retenir ses larmes et ne témoigner aucune émotion.

« Je sais que cette aventure a donné lieu, tant en Russie que dans d'autres pays, de soupçonner Cathe-

rine d'avoir prévenu les desseins de son mari en le faisant empoisonner. Jamais supposition, quoique vraisemblable, ne fut plus fausse. Ce prince est mort d'une inflammation qu'il avait depuis longtemps, par suite de ses débauches. »

Catherine, bien que sans titre à l'empire, lui succéda comme impératrice, par la faveur de la nation et par la complicité de son ancien maître, Mentschikoff, devenu maréchal de l'empire. Elle éprouva ou affecta une grande douleur dans son deuil. L'abondance de ses larmes étonnait les Russes. Elle était, du reste, une des plus belles pleureuses qu'on pût voir ou imaginer.

Elle aima le comte Sapieha, jeune seigneur polonais très-beau. Elle lui fit épouser sa nièce, fille de son frère retrouvé, pour avoir un prétexte de retenir constamment ce jeune homme auprès d'elle. Elle mourut de langueur, après deux ans de règne, laissant encore les rênes du gouvernement à Mentschikoff, qui conspirait secrètement pour rendre l'empire au grand-duc de Moscovie, fils légitime de l'impératrice Eudoxie, première femme de Pierre le Grand.

XXVI

L'histoire de ce favori, devenu deux fois l'arbitre

d'un si vaste empire, n'est pas moins étrange que celle de Catherine, et rappelle également dans le nord de l'Europe les péripéties de l'Orient.

« Le prince Mentschikoff, » poursuit le récit, « naquit à Moscou, sans qu'il soit possible de déterminer exactement l'année de sa naissance. Son père, simple paysan, gagnait sa vie à vendre des petits pâtés sur la place du Kremlin, où il avait établi une échoppe. Lorsque l'enfant fut arrivé à l'âge de treize ou quatorze ans, on l'envoya par les rues débiter des pâtisseries, qu'il offrait aux amateurs sur un éventaire. Il se tenait, la plupart du temps, dans la cour du château, par cette bonne raison qu'il y trouvait une plus grande consommation de sa marchandise que sur les autres places et carrefours de la ville.

« Il était, à ce qu'on prétend, assez beau dans sa jeunesse et possédait une humeur enjouée qui le rendait le jouet des strélitz ou soldats de la garde du czar. Pierre Ier n'était à cette époque qu'un enfant du même âge que lui ; les espiégleries du petit pâtissier avaient souvent réjoui le jeune prince, qui avait de fréquentes occasions de le voir par les fenêtres de son appartement.

« Un jour qu'il criait parce qu'un strélitz lui tirait les oreilles un peu plus f coutume,

le czar envoya dire au soldat de cesser ces mauvais traitements, ordonnant qu'on fît monter l'enfant près de lui, dans le but de s'en amuser quelques instants. Il parut devant le czar sans se décontenancer le moins du monde, et répondit à ses questions avec une bouffonnerie si spirituelle que le jeune monarque l'incorpora dans ses pages et lui fit revêtir à l'instant les insignes et le costume de son nouvel office.

« Mentschikoff, ainsi transformé, parut si aimable aux yeux du czar, qu'il l'attacha au service de sa chambre, et vécut désormais avec lui dans une amitié étroite.

« Ce favori devint tellement inséparable de son souverain, qu'il l'accompagnait partout, même au conseil d'État, où il hasardait quelquefois d'émettre son sentiment d'une manière grotesque et comique, certain de complaire à son maître.

« Les ministres eux-mêmes, connaissant jusqu'où allait cet ascendant incroyable, s'en servirent en bien des occasions pour insinuer au prince, naturellement méfiant et obstiné, leurs propres résolutions, ou pour vaincre des répugnances qui, faute de cette ruse, eussent été invincibles.

« Mentschikoff, quoique illettré (il ne savait ni lire ni écrire), était né avec de l'esprit naturel et

beau il pos-
sédait su t le la i n'est pas donné t A force d'entendre parler gouv ıt et ra ıner d'affaires politiques, il s'y fa na si bien qu'il parvint aux plus grands honneurs et aux digni és les plus élevées de l'empire de Russie. Il fut successivement créé *knes* ou prince de l'empire russe, premier sénateur, feld-maréchal et chevalier de l'ordre de Saint-André.

« La haute idée que le czar avait conçue de la capacité de Mentschikoff, jointe à la confiance qu'il lui inspirait, portèrent ce monarque à le constituer régent de l'empire, aussi souv nt que ses affaires et son goût naturel pour les vc ;es le déterminèrent à s'absenter de ses États.

« Mentschikoff profita des avantages de sa position pour acquérir des biens immenses, tant dans son pays qu'au dehors. Il possédait une si grande et si prodigieuse quantité de terres et de seigneuries dans l'empire de Russie, qu'on y disait communément qu'il pouvait aller depuis Riga, en Livonie, jusqu'à Derbend, en Perse, en couchant toujours dans quelqu'une de ses terres. On comptait, dans l'énumération de ses domaines, plus de cent cinquante mille familles de paysans ou esclaves, termes synonymes en langue russe.

« Ce ne fut pas seulement en Russie que Mentschikoff acquit des biens et des honneurs, le crédit qu'il exerçait sur l'esprit de son maître lui en attira de la part de tous les princes d'Allemagne et du Nord.

« L'empereur Charles VI le fit prince de l'empire romain et lui donna le duché de Kosel, en Silésie. Les rois de Danemark, de Prusse et de Pologne le nommèrent chevalier de leurs ordres, et attachèrent à ces titres des pensions considérables.

XXVII

« Après la mort de Catherine, le petit-fils de Pierre le Grand, jusque-là délaissé, fut proclamé empereur sous le nom de Pierre II. Le premier soin de Mentschikoff, en profond politique, fut d'exagérer, auprès du jeune czar, le service qu'il venait de lui rendre, et de lui inspirer de la défiance contre son peuple et contre la cour. Il lui dit que sa vie courrait des dangers; il parla de complots possibles, et l'assura que sa personne ne serait en sûreté que s'il remettait entre ses mains fidèles la plus grande autorité possible sous le titre de vicaire général de l'empire et de généralissime des armées; la patente était toute prête, elle fut aussitôt expédiée. Après quoi,

Mentschikoff procéda, sans perdre de temps, aux fiançailles de sa fille aînée avec le czar.

« La cérémonie fut célébrée sans aucune opposition manifeste de la part des sénateurs et autres grands officiers de la couronne. Ils y assistèrent sans oser donner la moindre marque extérieure de mécontentement. Pour parvenir à ce but sans coup férir, il avait éloigné de l'administration des affaires et de la cour tous ceux des seigneurs russes qui n'avaient pas bien dissimulé leurs sentiments d'opposition et de répugnance. Il en relégua plusieurs en Sibérie pour des crimes supposés ; mais, soit qu'il ne connût pas bien les intentions du prince Dolgorouki et du comte Ostermann, qui, par crainte ou pour gagner du temps, faisaient semblant d'approuver ses desseins, soit qu'il les supposât sans influence, il n'entreprit rien contre eux.

« Il y a quelque apparence de croire qu'il ne les redoutait pas, car il ne leur parlait jamais qu'en maître absolu. Il conservait cet air impérieux avec le czar ; il le gênait dans ses plaisirs, même les plus innocents, et ne lui laissait aucune communication avec les personnes qu'il avait le plus affectionnées. En un mot, Mentschikoff gouvernait l'empire russe avec un despotisme mille fois plus tyrannique que n'avait jamais fait aucun souverain légitime.

« Il en était arrivé à penser que les mesures qu'il avait prises pour affermir sa puissance ne pouvaient plus rencontrer d'obstacles de la part des hommes, et il n'était occupé que des préparatifs du mariage de sa fille avec le czar, lorsqu'il tomba assez dangereusement malade pour faire douter s'il en échapperait. Pendant ce temps-là, ceux à qui il avait confié la conduite de son pupille et futur gendre, laissèrent un peu plus de liberté au jeune prince.

« Ils permirent que la princesse Élisabeth et les jeunes princes Dolgorouki vinssent quelquefois le visiter. Comme ils étaient à peu près de son âge, il trouvait naturellement plus de goût dans leur conversation que dans les amusements sérieux que Mentschikoff lui procurait.

« La familiarité s'établit peu à peu entre eux, au point que le jeune czar ne pouvait plus se passer de leur compagnie ; mais à peine Mentschikoff fut-il rétabli, qu'il recommença à veiller de près sur la conduite et les familiarités de son futur gendre ; il trouva mauvais qu'on eût permis à la princesse Élisabeth de voir si fréquemment ce jeune monarque ; il fit entendre à cette aimable tante qu'une telle assiduité n'était pas dans les convenances, et qu'elle devait borner ses visites aux jours de céré-

monie. Quant aux sentiments d'amitié que le czar faisait paraître pour le jeune Ivan Dolgorouki, il n'en prit aucun ombrage, ne supposant pas le père assez hardi pour entreprendre quelque aventure, ni le fils assez délié pour inspirer au czar, naturellement timide, la résolution de s'affranchir de la contrainte dans laquelle on le tenait.

« Mentschikoff fut la dupe de sa pénétration en cette circonstance ; car, si le père et le fils n'étaient point de grands esprits aventureux, ils avaient toutes les qualités requises pour bien conduire une intrigue concertée par de plus habiles qu'eux. Le comte Ostermann, ministre aussi hardi qu'éclairé, savait à quoi s'en tenir sur ce sujet. Il n'attendait qu'une occasion propice pour leur inspirer le dessein de perdre Mentschikoff, qu'il haïssait sincèrement, et cette occasion, il crut la trouver dans un voyage que celui-ci fit à Péterhoff avec le czar, en vue de parties de chasse organisées pour le divertissement du jeune prince.

« Sans perdre de temps, Ostermann alla chez tous les sénateurs et principaux officiers des gardes, pour sonder leurs cœurs ; et, comme il rencontra partout des dispositions conformes aux siennes et une haine violente contre la tyrannie de Mentschikoff, il leur communiqua son projet et endoctrina

séparément chacun d'eux sur ce qu'il y avait à faire. Il commença ses instructions aux princes Dolgorouki père et fils en leur faisant entrevoir que, si l'on pouvait empêcher le mariage prochain du jeune czar avec la fille de Mentschikoff, la nation serait charmée de lui voir épouser une princesse Dolgorouki.

« Il ne s'agit, » dit-il, « que d'engager le jeune « czar à s'éloigner secrètement de Péterhoff à l'insu « de notre ennemi; le sénat, convoqué, à cet effet, « dans une maison de campagne du grand chance- « lier Golowine, à deux lieues de Péterhoff, atten- « dra le prince, que nous ramènerons à Saint- « Pétersbourg. »

« Le jeune Dolgorouki, encouragé par son père, se chargea de la commission de leur amener le czar. Le succès lui était d'autant plus facile qu'il couchait toutes les nuits dans la chambre de Sa Majesté.

« Aussitôt qu'il supposa tout le monde endormi, il lui fit la proposition de se rhabiller et de sauter par une fenêtre de son appartement, qui était un rez-de-chaussée peu exhaussé. Le czar, sans balancer, adopta ce projet, et s'évada sans que les gardes en faction à la porte de sa chambre s'en aperçussent. Il se sauva par les jardins, et gagna le chemin,

où il était attendu par tous les seigneurs et officiers, qui le conduisirent comme en triomphe à Pétersbourg. Mentschikoff, averti trop tard de l'évasion de son pupille, se hâta de le suivre ; mais, ayant trouvé en arrivant toutes les gardes changées et la garnison sous les armes sans qu'il l'eût ordonné, il courut à son palais pour y prendre conseil de lui-même sur le parti qu'il devait adopter.

« En entrant, il fut arrêté par un détachement de grenadiers qui environnaient sa maison. Il demanda la permission d'aller parler au czar ; mais on lui signifia un ordre de partir dès le lendemain pour sa terre de Rennebourg, avec toute sa famille. Les officiers sous la garde de qui il était le traitèrent ce jour-là avec beaucoup de ménagements ; ils lui dirent qu'il pouvait emporter ses effets les plus précieux et emmener avec lui telle quantité de domestiques qu'il lui plairait. Quoiqu'il se doutât bien que c'était un piége qu'on lui tendait, il sortit en plein jour de Pétersbourg, dans ses carrosses les plus magnifiques et avec un bagage et une suite si considérables, que sa sortie ressemblait plutôt à un cortége d'ambassadeur qu'à celui d'un prisonnier qu'on conduisait en exil.

« Lorsqu'il fut arrêté de la part du czar, il dit à l'officier chargé de cette commission :

« Je suis bien criminel, je l'avoue, et ce traite-
« ment m'est bien dû, mais il ne me vient pas du
« czar. »

« En traversant les rues de Pétersbourg, il sa-
luait tout le monde à droite et à gauche, et il apo-
strophait, au milieu de la foule du peuple, qui était accourue de toutes parts, ceux qu'il connaissait particulièrement, leur disant adieu de manière à faire connaître qu'il n'avait point l'esprit troublé.

« A peine fut-il à deux lieues de Pétersbourg, qu'il trouva un autre détachement de soldats. L'officier qui le commandait lui demanda, de la part du czar, les cordons des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre-Newsky, de l'Éléphant, de l'Aigle-Blanc et de l'Aigle-Noir.

« Je m'attendais, » répondit-il d'un grand sang-froid à cet officier, « qu'on me les redemanderait,
« je les ai placés à cet effet dans un petit coffre que
« voilà; vous y trouverez ces marques extérieures
« de la vanité. Si vous, qui êtes chargé de la mis-
« sion de m'en dépouiller, venez jamais à en être
« revêtu, apprenez par mon exemple le peu de cas
« qu'on en doit faire. »

« L'officier, après s'être emparé du petit coffre, lui dit que sa commission ne se bornait pas simplement à lui redemander ses ordres, mais aussi à

renvoyer tous les ies qu'il traînait à sa suite; scendre de carrosse, ainsi que sa femme ; ınts, et monter dans de petits chariots qu' ait amenés pour le conduire jusqu'à Rennebourg.

« Faites votre devoir, » ndit-il, « je suis pré-
« paré à tous les événeme : plus vous m'ôterez
« de richesses, moins v ıe laisserez d'embar-
« ras. Ayez seulement : dire à ceux au pro-
« fit de qui mes dépoui ıurneront que je les
« trouve beaucoup plus à ı ndre que moi. »

« Ensuite il descendit de sa voiture d'un air délibéré, et dit :

« Je suis beaucoup plus mon aise ici qu'en
« carrosse. »

« On le conduisit, dans ce triste équipage jusqu'à Rennebourg, en compagnie de sa femme et de ses enfants, placés dans des chariots séparés. Ce n'était que par hasard qu'il les voyait, et on ne lui laissait point la liberté de s'entretenir avec eux toutes les fois qu'il le voulait; mais quand il en trouvait fortuitement l'occasion, il ne manquait pas de les encourager, par des d cours aussi chrétiens qu'héroïques, à soutenir s infortunes, dont le poids, leur répétait-il , était plus aisé à supporter que le fa

« Quoiqu'il y ait une distance d'environ cent cinquante lieues entre la ville de Moscou, où le czar faisait alors sa résidence, et le château de Rennebourg, où Mentschikoff était prisonnier, ses ennemis le croyaient encore trop près du czar pour n'avoir plus rien à appréhender de ses intrigues. C'est pourquoi ils résolurent de l'envoyer à plus de quinze cents lieues, dans un désert nommé Iakoutsk, à l'extrémité de la Sibérie.

« Il y fut transféré avec sa femme et ses enfants, et huit domestiques qu'on leur laissa pour les servir dans l'exil.

« La princesse Mentschikoff, dans le plus grand éclat de sa jeunesse et de sa fortune, s'était toujours rendue recommandable par ses vertus, sa douceur, sa piété et les charités immenses qu'elle avait faites aux pauvres. Elle mourut sur le chemin, entre Rennebourg et Kazan, où elle fut enterrée. Son mari lui tint lieu de prêtre dans son agonie, et témoigna plus de sensibilité à cette perte qu'il n'avait fait à celle de sa liberté et à la privation de tous ses biens et honneurs. Il ne se laissa pourtant pas abattre, et continua sa route par eau, de Kazan jusqu'à Tobolsk, capitale de la Sibérie, où tout le peuple, prévenu de son arrivée, attendait avec impatience cet homme qui, naguère encore, faisait trembler tout l'empire de Russie.

« Au moment où il débarquait sur la rive, deux seigneurs, qu'il avait, au temps de sa puissance, relégués à Tobolsk, l'abordèrent et l'accablèrent d'injures; Mentschikoff les reconnut, et, tout en continuant son chemin, il dit à l'un d'eux :

« Puisque tu n'as pas d'autre vengeance à tirer « d'un ennemi que de le charger de paroles outra- « geantes, donne-toi cette satisfaction; pour moi, « je t'écouterai sans haine comme sans ressenti- « ment. Si je t'ai sacrifié à ma politique, c'est que « je te savais beaucoup de mérite et de fierté. J'ai « vu en toi un obstacle à mes desseins, et je t'ai « brisé. Tu en aurais fait autant à ma place. Ce « sont là les nécessités de la politique. »

« Puis, se tournant vers l'autre seigneur :

« Quant à toi, » dit-il, « j'ignorais même que « tu fusses proscrit, n'ayant aucun motif personnel « de t'en vouloir. Si tu as été exilé, c'est par suite « de quelque machination secrète, où l'on a abusé « de mon nom. Comme je ne te voyais plus, je sup- « posais que tu étais mort ou en voyage; voilà la « vérité. Mais si les outrages que tu me prodigues « sont un adoucissement à tes maux, continue; je « suis loin de m'y opposer. »

« Il arriva qu'un troisième exilé, animé du même esprit d'hostilité, perça la foule et ramassa de la

oue qu'il je du jeune prince Mentschi-
:off et de ses filles. Aussitôt Mentschikoff l'apostro-
ha en ces termes :

« Ton action est infâme et stupide. Si tu as
quelque vengeance à exercer, exerce-la contre
moi, et non contre ces malheureux enfants. Leur
père a bien pu être coupable ; mais eux, ils sont
innocents. »

« Dans le court séjour qu'on lui laissa faire à
'obolsk, il se préoccupa activement de pourvoir
ux moyens d'adoucir la misère à laquelle sa famille
llait être exposée dans l'affreux désert où l'on de-
ait la conduire. Le vice-roi de Sibérie lui avait
nvoyé dans sa prison une somme de cinq cents
oubles, que le czar avait ordonné qu'on lui payât
our sa subsistance et celle des siens. Mentschikoff
t observer que cette libéralité lui devenait assez
iutile dans un pays où il lui serait impossible d'en
ire usage, et demanda qu'on lui permît de l'em-
loyer, à Tobolsk, en acquisitions nécessaires. Sa
equête lui ayant été accordée, il acheta une hache
d'autres instruments propres à abattre le bois et
travailler la terre ; il fit provision de toutes sortes
graines pour semer, de filets pour pêcher, et
nfin d'une grande quantité de viandes et de pois-
ons salés pour sa subsistance. Ce qui lui resta d'ar-

gent fut distribué par son ordre aux pauvres d Tobolsk.

« De cette capitale de la Sibérie il fut transfé jusqu'à Iakoutsk, lui et ses enfants, sur un pe chariot découvert, traîné tantôt par un seul chev et tantôt par des chiens. On lui avait ôté, avant s départ de Rannebourg, ses habits ordinaires, à place desquels on lui donna des vêtements paysan. Ses enfants furent traités de la même faço ils étaient couverts de pelisses et de bonnets peaux de mouton, avec des habits et robes de bu sous leurs pelisses. Le voyage dura cinq mois, pe dant lesquels ils furent continuellement exposé toutes les injures de l'air et à toutes les rigueurs climat.

« Un jour, pendant une halte dans la cab d'un pauvre Sibérien, un officier, qui revenait Kamtschatka, entra, lui aussi, par hasard, d cette même cabane. Il avait été envoyé, sous règne de Pierre Ier, pour exécuter une commiss qui concernait l'entreprise du capitaine Behrin les découvertes que ce navigateur était chargé faire du côté de la mer du Nord.

« Cet officier, qui avait été antérieurement a de camp du prince Mentschikoff, ignorait complé ment la disgrâce de son ancien général.

« Mentschikoff l'ayant reconnu et appelé par son nom, l'officier lui demanda par quelle aventure il était connu de lui et qui il était. Le prince lui répliqua :

« — Est-ce que tu ne connais pas Alexandre ?

« — Quel Alexandre ? » répondit brusquement l'officier.

« — Alexandre Mentschikoff.

« — Oui, » reprit l'officier, « je le connais et « dois le connaître parfaitement ; j'ai servi sous ses « ordres.

« — Eh bien ! il est devant tes yeux, » lui dit Mentschikoff.

« L'officier, trouvant la chose trop incroyable, le considéra comme un paysan dont l'esprit était égaré et ne tint aucun compte de ses paroles. Alors Mentschikoff le prit par la main et le conduisit jusqu'à la lucarne par où la cabane recevait le jour.

« — Regarde-moi bien, » lui dit-il, « et rap-« pelle-toi bien les traits de ton ancien général. »

« L'officier, après l'avoir examiné attentivement pendant quelque temps, croyant enfin le reconnaître, s'écria d'un ton plein de surprise :

« — Eh ! mon prince, par quelle aventure Votre « Altesse est-elle dans l'état déplorable où je la « vois ?

« — Supprime ces mots de *prince* et d'*altesse*, interrompit Mentschikoff; « je ne suis plus qu'u « misérable paysan tel que je suis né. Dieu, q « m'avait élevé au faîte de la vanité humaine, m « fait redescendre à ma première condition. »

« L'officier, qui n'était rien moins que persuad ayant aperçu dans le coin de la cabane un jeu paysan occupé à raccommoder avec des cordes semelle de ses bottes en lambeaux, lui demanda voix basse s'il connaissait cet homme.

« — Oui, » lui répondit le jeune homme, « c'e « Alexandre, mon père. Est-ce que tu veux au « nous méconnaître dans notre disgrâce, toi qui « si souvent et si longtemps mangé notre pain? »

« Le père, entendant parler son fils de cette sort lui imposa silence, et s'adressant à l'officier :

« — Frère, » dit-il, « pardonne à mon enfa « malheureux son humeur chagrine. Ce jeu « homme est effectivement mon fils, que tu as « souvent fait sauter sur tes genoux. Voilà m « filles, » ajouta-t-il en lui montrant deux je nes paysannes couchées par terre et trempant pain bis dans une écuelle de bois pleine de la « L'aînée a eu l'honneur d'être fiancée à l'empere « Pierre II. »

» L'officier, à ce mot de Pierre II, parut interr

Mentschikof, à qui ce mouvement de surprise n'avait point échappé, poursuivit :

« — Mon discours te bouleverse, parce que tu « n'es pas au courant des événements qui se sont « succédé dans notre empire depuis trois ans que « tu en es éloigné d'environ deux mille cinq cents « lieues; mais ta surprise cessera dès que tu en « auras été informé. »

« Et, sans désemparer, il le mit au courant de tout ce qui s'est passé en Russie depuis 1725 jusqu'à 1728, lui dévoilant, les uns après les autres, les événements qui précèdent, disant le rôle qu'il y avait joué, la part qu'il y avait prise, et se jugeant lui-même avec une grande sévérité.

« Lorsqu'il eut terminé son récit, il montra à l'aide de camp ses enfants, qui s'étaient endormis sur le plancher, et ne pouvant retenir ses larmes :

« — Voilà, » dit-il, « l'unique objet de mon « tourment, la seule cause de mes douleurs. Je suis « à présent aussi pauvre que j'ai été riche; mais je « ne regrette point ma fortune perdue. Je suis né « paysan, je mourrai paysan; la pauvreté n'a rien « qui m'effraye. Ma liberté même, je ne la regrette « point davantage. Ma vie n'a pas été exempte de « fautes, et je considère ma misère présente comme « une juste expiation de mes erreurs passées. Mais

« ces innocentes créatures, quels crimes ont-elles « commis ? Pourquoi les avoir enveloppées dans ma « disgrâce ? Aussi, dans le fond de mon âme, j'es- « père que Dieu, toujours équitable, permettra que « mes enfants revoient leur patrie ; ils y rentre- « ront, éclairés par l'expérience et sachant se con- « tenter de leur position, si humble que le ciel la « leur fasse. N'est-ce pas mon ambition insatiable « qui a été la source des maux que j'endure à pré- « sent ? Nous allons nous quitter pour ne jamais « nous revoir, sans doute. Lorsque tu auras l'hon- « neur d'être reçu par l'empereur, raconte-lui com- « ment tu m'as trouvé ; assure-le que je ne maudis « point sa justice, et dis-lui que je jouis présente- « ment d'une liberté d'esprit et d'une tranquillité « de conscience que je ne soupçonnais point au « temps de mes prospérités. »

« On peut juger si l'auditeur de Mentschikoff fut saisi d'étonnement en l'entendant s'exprimer ainsi. Il fallut que les soldats de l'escorte lui confirmassent tous ces faits pour qu'il leur prêtât une foi complète.

« Au moment de se séparer de son ancien général, et quand il le vit remonter dans son misérable chariot, l'officier se sentit fortement ému, et il ne put s'empêcher d'admirer une telle résignation dans de si grands malheurs.

« A peine arrivé au lieu de son exil, Mentschikoff ne songea qu'aux moyens d'en adoucir la rigueur : il fit abattre des bois propres à bâtir une maison plus commode que la cabane sibérienne qu'on lui avait assignée pour logement. Non-seulement il y employa les huit paysans qu'on lui avait permis d'emmener avec lui, mais aussi il mit lui-même la main à l'œuvre, en travaillant de la hache comme les autres. Il commença par la construction d'une chapelle, à la suite de laquelle il ajouta un vestibule et quatre chambres, dans l'une desquelles il logeait avec son fils. Ses filles étaient dans la seconde. Il mit les paysans dans la troisième; la quatrième servait à renfermer des provisions. La fille aînée, qui avait été fiancée avec le czar Pierre II, avait soin, conjointement avec son esclave, d'apprêter la nourriture de la petite colonie. La cadette, qui fut mariée avec M. de Biren, duc de Courlande, raccommodait les hardes, lavait et blanchissait le linge, et était aidée dans ce travail par un esclave.

« Un ami charitable, dont ni Mentschikoff ni ses enfants n'ont jamais su le nom, parvint à leur envoyer de Tobolsk un taureau, quatre vaches pleines et des volailles de toute espèce, avec lesquelles il forma une basse-cour. Il fit aussi un jardin suffisant pour entretenir sa famille de légumes pendant tout

le cours de l'année. Il obligeait les gens de sa maison à assister tous les jours à la prière, qui se faisait régulièrement le matin, à midi et à minuit, dans sa chapelle.

« Mentschikoff avait déjà passé six mois sans témoigner aucune inquiétude d'esprit, lorsque ses enfants furent attaqués de la petite vérole. Sa fille aînée fut la première atteinte; à défaut de médecin et de prêtre, il lui tint lieu de l'un et de l'autre, et, après avoir vainement employé les remèdes qu'il croyait convenables pour la guérir, il l'exhorta à la mort avec un courage aussi chrétien qu'héroïque.

« Elle lui répondit que, bien loin d'être effrayée du passage de cette vie à l'autre, elle désirait que ce moment arrivât le plus tôt possible. Le ciel exauça sa prière; elle expira entre les bras de son père, qui n'en témoigna sa douleur qu'en tenant son visage collé pendant une minute sur celui de sa fille; puis, se tournant vers ses autres enfants, il leur dit :

« — Apprenez, par l'exemple de votre sœur, à « mourir sans regretter les choses de ce monde. »

» Ensuite il entonna et chanta, avec les gens de la maison, les prières que, selon le rit grec, on a coutume de réciter pour les morts. Lorsque vingt-quatre heures furent écoulées, il la fit enlever du

grabat où elle était morte et transférer à la chapelle, où elle fut inhumée en sa présence.

« Le frère et la sœur de cette infortunée princesse ne tardèrent pas à être attaqués à leur tour de cette terrible maladie. Mentschikoff les soigna avec tant de zèle, de persévérance et de courage, qu'on peut dire qu'il les arracha à la mort. Mais à peine furent-ils hors de danger, que le malheureux père, épuisé de fatigue et miné par la douleur, fut pris par une fièvre qui le mit en peu de temps à la dernière extrémité.

« Un jour, se sentant au plus bas, il appela ses enfants et leur dit avec une tranquillité parfaite :

« — Je touche à ma dernière heure : la mort
« n'aurait rien que de consolant pour moi, si, en pa-
« raissant devant Dieu, je n'avais à lui rendre compte
« que du temps que j'ai passé dans cet exil. La rai-
« son et la religion, que j'ai négligées dans ma pro-
« spérité, m'ont appris que si la justice de Dieu est
« infinie, sa miséricorde, en qui j'espère, ne l'est
« pas moins. Je me séparerais du monde et de vous
« bien tranquille, si je n'avais donné que des exem-
« ples de vertu. Vos cœurs, exempts jusqu'à pré-
« sent de la corruption, sont encore dans un état
« d'innocence que vous conserverez mieux au mi-
« lieu de ces déserts qu'à la cour. Si vous y retour-

« nez jamais, ne vous souvenez que des exemples « que je vous ai donnés dans ce séjour. Mes forces « s'en vont; approchez, mes enfants, que je vous « donne ma bénédiction. »

« Il voulut allonger la main, mais au même instant sa tête retomba sur son épaule, et il lui prit une légère convulsion dans laquelle il expira. Ses enfants le firent enterrer dans la chapelle, à côté de sa fille, suivant le désir qu'il en avait témoigné plusieurs fois pendant les derniers jours de sa vie.

« Après la mort du prince Mentschikoff, l'officier sous la garde de qui on avait mis ces infortunés fut le premier, pressé par un sentiment de compassion, à diriger ces enfants dans la manière la plus avantageuse de faire valoir l'établissement commencé par leur père; il leur accorda un peu plus de liberté qu'ils n'en avaient auparavant, et leur permit, outre quelques promenades, d'aller de temps à autre entendre l'office divin à Iakoutsk.

« Dans une de ces excursions, la princesse Mentschikoff aperçut, en passant près d'une cabane sibérienne, un homme dont la tête se montrait à travers la lucarne de cette cabane; elle n'y fit pas grande attention, le prenant pour un pauvre paysan moscovite, eu égard à sa longue barbe et à la forme de son bonnet. Elle observa pourtant que cet homme,

en la voyant de près, avait donné tout d'un coup des marques de surprise dont elle ignorait le motif. A son retour de l'église, ayant pris le même chemin, elle trouva le même homme dans la même attitude; mais elle s'empressa de hâter le pas, et s'éloigna rapidement, présumant avec raison qu'il y avait autre chose que du hasard dans cette double rencontre.

« La jeune fille ne se trompait point. Le prétendu paysan était le prince Dolgorouki, par qui elle avait été reconnue, et qui, croyant aussi avoir été reconnu par elle, soupçonna qu'elle ne s'était un peu détournée de sa route que pour éviter tout entretien avec l'auteur des désastres de sa famille. Il l'appela néanmoins par son nom. Surprise de s'entendre nommer dans un pareil endroit, elle revint sur ses pas, considéra Dolgorouki, et, ne le reconnaissant point davantage, elle voulut continuer son chemin.

« Princesse, pourquoi me fuyez-vous ? » s'écria Dolgorouki ; « doit-on conserver de l'inimitié dans « les lieux et dans l'état où nous sommes ? »

« Ces paroles excitèrent la curiosité de la jeune princesse, elle s'approcha du prétendu paysan.

« Qui es-tu ? » lui dit-elle, « et quelle raison « puis-je avoir de te haïr ? »

« — Est-ce que tu ne me connais pas? » reprit le paysan.

« — Non, » répliqua-t-elle.

« — Je suis le prince Dolgorouki. »

A ce nom, surprise, interdite, elle s'approcha tout à fait de la cabane.

« Effectivement, » dit-elle, » c'est bien lui! « Depuis quand et par quelle offense envers Dieu « et le czar es-tu ici? »

« — Il n'est plus question du czar, » répondit Dolgorouki, « il est mort huit jours après avoir été « fiancé avec ma fille, que voilà mourante et éten- « due sur un banc. Tu parais surprise ; est-ce que « tu ignores toutes ces particularités? »

« — Hé! comment, » répondit la princesse Mentschikoff, « comment veux-tu qu'au milieu de ces « déserts, où l'on ne nous laisse de communication « avec qui que ce soit, nous soyons informés de ce « qui se passe si loin de nous? »

« — Oui, » poursuivit Dolgorouki, « Pierre II est « mort. Son trône est occupé aujourd'hui par une « femme que nous y avons placée contre les lois de « l'État, et par la seule raison que, la croyant d'un « tout autre caractère, nous nous promettions de « vivre sous son règne plus heureux que sous ceux de « ses prédécesseurs et des véritables héritiers de la

« couronne. Mais comme nous nous sommes trom-
« pés! A peine couronnée, nous n'avons trouvé en elle
« qu'un monstre de cruauté. Dans le but d'affermir
« sa puissance, elle nous a exilés pour des crimes
« imaginaires, espérant sans doute que nous ne
« supporterions pas les rigueurs de notre sort.
« Pendant tout le voyage, on nous a traités comme
« les plus infâmes scélérats; on nous a laissé man-
« quer du nécessaire, et nous en manquons encore.
« J'ai perdu ma femme en chemin, et ma fille se
« meurt; mais j'espère, malgré la misère où je
« suis, vivre encore assez longtemps pour voir, à
« son tour, en ce lieu, à cette place, cette femme,
« un monstre qui sacrifie les plus illustres familles
« de la Russie à l'ambition et à l'avarice de trois
« ou quatre brigands étrangers, ses amants et ses
« complices. »

« Quand la princesse Mentschikoff vit que Dolgorouki entrait dans une telle fureur qu'il ne se connaissait plus et semblait ne plus se posséder, elle se retira au plus vite et regagna sa maison. Là, en présence de son frère et de l'officier à la garde duquel ils étaient confiés, elle raconta la rencontre incroyable qu'elle venait de faire et les étranges nouvelles qu'elle avait apprises.

« Toujours animé d'un esprit de vengeance contre

les Dolgorouki, le jeune Mentschikoff écouta avec un grand plaisir le récit des revers essuyés par ses ennemis, et blâma sa sœur de ce que, au lieu de s'enfuir avec tant de précipitation, elle n'était pas restée plus longtemps, afin d'en apprendre davantage, et ensuite lui cracher au visage comme il le méritait. Ayant ajouté, dans la chaleur de son discours, qu'il n'en serait pas quitte à si bon marché s'il trouvait l'occasion de le rencontrer, cet emportement lui attira une réprimande de la part de l'officier, leur gardien.

« Souvenez-vous, » lui dit-il, « des sentiments « qui remplissaient l'âme de votre père. Il n'a cessé « de vous prêcher l'oubli des injures. Vous lui avez « juré, à son lit de mort, que vous pardonneriez à « vos ennemis, ne manquez pas à votre serment. « D'ailleurs, » ajouta-t-il, « si vous persévériez « dans vos desseins de vengeance, je me verrais « forcé de vous reprendre la liberté que je vous ai « donnée. »

« Ce fut peu de temps après cette rencontre que la czarine Anne Iwanowna, prenant en pitié les malheurs et l'innocence de ces deux jeunes gens, leur accorda grâce pleine et entière. A peine eurent-ils appris cette heureuse nouvelle, ils coururent à l'église d'Iakoutsk pour élever leur âme à Dieu et

remercier la Providence. Au retour de l'église, ils aperçurent Dolgorouki, et firent comme s'ils ne l'avaient pas vu. Mais celui-ci les supplia de vouloir bien s'arrêter un instant.

« Puisqu'on vous laisse une liberté qui m'est re-« fusée, » leur dit-il, « approchez-vous et consolons-« nous les uns les autres par la conformité de notre « sort et par le récit mutuel de nos malheurs. »

Le jeune prince s'approcha, en effet, et lui répondit :

« J'avoue que je conservais encore de la rancune « contre toi, mais en te voyant dans un état si misé-« rable, je sens tout principe de haine s'éteindre en « mon cœur, et je te pardonne comme mon père « t'a pardonné. C'est peut-être au sacrifice qu'il a « fait à Dieu de ses peines que nous sommes rede-« vables de notre liberté et de notre rappel à la « cour. »

« —Vous avez donc la permission d'y retourner ? » lui dit le prince Dolgorouki, très-étonné et en poussant un soupir.

« — Oui, » répondit Mentschikoff, « et, pour qu'on « ne nous y fasse pas un crime de l'entretien que « nous avons avec toi, tu ne trouveras pas mauvais « que nous nous retirions. »

« —Quand partez-vous ? » reprit Dolgorouki.

« — Demain, » dit Mentschikoff, « accompagné « d'un officier qui, en nous apportant notre grâce « nous a amené, pour nous en retourner, des voi « tures un peu plus commodes que celles dans les « quelles nous sommes venus. »

« — Adieu, donc, » répliqua Dolgorouki ; « oublie « tous les sujets d'inimitié que vous pouvez avoi « contre moi ; songez quelquefois aux malheureu « que vous laissez ici et que vous ne reverrez plus « Privés de toutes les nécessités de la vie, nous com- « mençons à succomber sous le poids de notre mi- « sère. Je ne dis rien qui soit au-dessous de la vérité, « et si vous en doutez, regardez mon fils, ma fille « et ma bru, étendus sur des planches, et accablés « de maladies qui ne leur laissent pas la force de se « lever. Ne leur refusez pas la consolation de rece- « voir vos adieux. »

« Mentschikoff et sa sœur ne purent voir ce triste spectacle sans être émus ; ils dirent à Dolgorouki qu'ils ne pouvaient, sans se rendre criminels, parler en sa faveur dans le pays où ils allaient, mais qu'ils lui procureraient dans celui qu'ils quittaient tout le soulagement dont ils étaient capables, en lui faisant présent de l'habitation que leur père et eux y avaient établie.

« Elle est commode, » lui dirent-ils, « et bien

« pourvue de bestiaux, volailles et autres provisions « qui nous ont été envoyés par des amis inconnus. « Reçois-les d'aussi bon cœur que nous te les aban- « donnons ; tu peux dès demain en prendre posses- « sion, car nous partirons de grand matin. »

« Effectivement ils se mirent en route le lendemain de très-bonne heure pour Tobolsk, capitale de la Sibérie. Il ne leur arriva sur la route rien qui mérite d'être rapporté, si ce n'est qu'ils gardèrent leurs habits de paysan depuis Iakoutsk jusqu'à Tobolsk. À Moscou, on eut peine à les reconnaître, tant on les trouva changés de toute manière.

« La czarine les reçut avec des démonstrations de plaisir et de bonté ; elle s'attacha la princesse Mentschikoff en qualité de demoiselle d'honneur, et la maria ensuite avec M. de Biren, fils de M. de Biren, grand chambellan de Russie, et depuis duc de Courlande.

« Dans l'inventaire des biens et papiers du feu prince Mentschikoff, on avait appris qu'il avait des sommes considérables dans les banques d'Amsterdam et de Venise. Le ministère russe avait fait plusieurs tentatives pour retirer ces sommes, mais les directeurs de ces banques, inviolablement attachés aux usages de leur pays, refusèrent toujours de se dessaisir de l'argent appartenant au prince Ments-

chikoff, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que c
prince ou ses héritiers étaient en liberté et maître
d'en disposer. On prétend que cet argent, qui s
montait à plus de cinq cent mille roubles, a serv
pour la dot de madame de Biren, et que c'est
cette circonstance que le jeune prince Mentschikof
a dû la place de capitaine-lieutenant des gardes d
la czarine. On lui restitua d'ailleurs la cinquantièm
partie des biens que son père possédait en fonds d
terre. »

LIVRE TRENTE ET UNIÈME.

I

Mohammed-Baltadji venait d'illustrer et de fortifier l'empire par la plus glorieuse paix qu'un grand vizir eût jamais signée le sabre à la main. Il recueillit, en arrivant à Constantinople, le prix ordinaire de tous les services qui dépassent la reconnaissance des nations. L'opinion lui reprochait injustement de n'avoir pas exterminé l'armée russe et ramené le czar captif aux Sept-Tours. Les calomnies de Charles XII et de l'envoyé polonais Poniatowski trouvaient un peuple crédule pour les adopter, un favori envieux pour les envenimer dans

l'âme d'Achmet III. Ce prince connaissait tro les vertus du *fendeur de bois* pour les admettre mais il recherchait trop la popularité des Otto mans pour déclarer innocent celui que le préjug public déclarait coupable. Il exila le grand vizi dans l'île de Lemnos.

Un Géorgien sans talent, nommé Yousouf, ancie aga des janissaires, lui succéda pour garder le post plutôt que pour le remplir, pendant que le favo attendait le moment d'y monter. Baltadji ne tard pas à mourir à Lemnos, soit de poison, soit de vieil lesse, soit d'ingratitude. Une prédiction à laquell il avait toujours prêté foi lui annonçait qu'il sera enseveli dans un même tombeau avec le gran poëte mystique, le scheïk Missri de Lemnos. La for tune vérifia l'augure ; le fendeur de bois et le poët y reposent sous le même cyprès.

II

Le kiaya des Baltadjis, Mohammed Othman-P cha, accusé plus directement que le vizir de s'êt laissé corrompre par l'or des Russes et par les b gues de la czarine Catherine, expia par la mort soupçon de l'armée. On ne trouva après lui da son trésor que deux mille ducats et l'anneau d

mariage de l'esclave livonienne, prix ridicule de la corruption dont on l'accusait, et rançon puérile d'un czar et de son armée; l'insignifiance de ces dépouilles attestait plutôt son innocence. Les envoyés des Cosaques du Don vinrent déposer sur sa tombe leur soumission à la Porte, condition du traité du Pruth.

Yousouf, qui partageait avec Baltadji-Mohammed la conviction de l'opportunité et des avantages de ce traité pour l'empire, fut renversé par l'opinion publique et par le favori, impatients de renouveler les hostilités contre la Russie. Un esclave affranchi, l'abaze Soüleïman, vendu au favori, fut chargé de satisfaire à cette passion de guerre, et marcha pour rejoindre l'armée à Andrinople ; Achmet III lui-même suivit l'armée. Mais, voulant attester aux Ottomans qu'il allait combattre pour la foi et pour la gloire, et non pour la cause d'un roi chrétien, il envoya prier Charles XII, à Bender, de sortir de ses États, et de rentrer en Suède par la Russie, qui, en vertu du traité du Pruth, lui livrait le passage.

Ce prince, humilié de rentrer sans armée et sans vengeance dans son royaume, s'obstina à rester à Bender en bravant les ordres du sultan. Après de longues et vaines négociations pour fléchir la résis-

tance de celui que les Turcs appelaient *la tê*
fer, le pacha de Bender reçut ordre d'user d
lence, et de l'envoyer non plus hôte, mais prisor
à Démotica, l'exil des rois. Charles XII, en
seulement de trois cents Suédois, dont il dév
vie à son orgueil ou à sa démence, se dé
moins en héros qu'en insensé contre six
Turcs et vingt mille Tartares du pacha de Be
qui l'admiraient en le combattant. Réfugié
avec trois de ses généraux et quelques servi
dans une maison crénelée et barricadée, il la
s'écrouler à moitié sur sa tête sous les boule
l'artillerie ottomane, et embarrassé dans une
par ses éperons, il tomba dans les mains des
saires. Garrotté et conduit au château de *la P*
de-Fer, près d'Andrinople, on le transféra d
Démotika.

III

L'opinion publique ne tarda pas à s'élever
cette violation de l'hospitalité envers un
dont la bravoure illustrait, aux yeux des Otto
la folie. « Respectez votre hôte, même s'il es
dèle, » dit le Coran. Le grand vizir, le kha
Tartares, le muphti, le pacha de Bender, e

teurs de cet attentat envers la majesté de l'exil et du trône, furent sacrifiés à l'indignation des musulmans.

Le khodja Ibrahim, capitan-pacha, céda le commandement de la flotte à Souleïman et prit sa place au divan. Impatient du rôle servile que les vizirs, ses prédécesseurs, accomplissaient sous le kislaraga, il conspira l'assassinat de ce favori avec le khan de Crimée et le reïs-effendi. Un coup de poignard porté par un esclave dans une fête devait délivrer l'empire de ce jeune ambitieux. Informé par une indiscrétion du complot contre sa vie, le favori prévint le vizir, s'abstint de paraître à la fête où il était convié, et obtint sans effort d'Achmet l'ordre d'étrangler son rival. Cet attentat ourdi contre son favori ne servit qu'à hâter l'avénement du kislaraga au rang si longtemps convoité par lui de grand vizir.

IV

Ibrahim commença son administration par la délivrance de Charles XII de sa prison de Démotika. Le prince, reconduit avec honneur dans son royaume par une escorte de six cents cavaliers tschaouschs, reçut en présents une tente brodée d'or, un sabre

enrichi de pierres précieuses, et huit chevaux arabes portant suspendus à des colliers de perles leurs titres de noblesse dans leur généalogie.

Des conférences ouvertes avec la Russie prévinrent et ratifièrent une seconde fois, à Andrinople, les principales clauses du traité du Pruth. Des troubles apaisés en Égypte, en Syrie, en Arabie, rappelèrent l'attention d'Achmet sur ses États d'Asie. Enfin le pillage en mer, par les Vénitiens, des vaisseaux qui portaient l'héritage d'Hassan-Pacha à la sultane Kadidjé, sa veuve, décida la déclaration de guerre à Venise. La Morée en devint le théâtre.

Achmet III lui-même s'avança, avec le grand vizir, devenu son gendre, jusqu'à Thèbes. Le château de Morée, imprenable depuis tant d'années aux Kiuperli, aux Mezzomorto, tomba devant Achmet. L'isthme de Corinthe, franchi par soixante mille Ottomans, livra la ville aux janissaires. Le provéditeur vénitien, Minoto, fut vendu lui-même comme esclave, et délivré par la femme du consul de Hollande à Smyrne. Les Grecs du continent et des îles, las du joug de Venise, secondèrent les Turcs par leurs insurrections contre les Latins. Napoli de Romanie, avec sa citadelle au fond d'un golfe profond et à l'entrée de la riche plaine d'Argos, fut livrée par des traîtres aux cent vingt mille

Turcs qui l'assiégeaient en vain par terre et par mer.

Le sultan voulut jouir lui-même de son triomphe, et distribua des récompenses sur les ruines du fort de Palamède, qui couvre la ville. Coron, Navarin, Modon, sur le continent, les derniers châteaux vénitiens dans l'île de Crète, capitulèrent dans l'été de 1715. Venise recula jusqu'au fond du golfe Adriatique.

Ces succès sans revers sur l'Archipel et sur le continent de la Grèce, attestèrent, dans le jeune favori d'Achmet, des talents qui légitimaient sa faveur. La sagesse de son administration au dedans égalait sa vigueur au dehors; il combattait d'une main et réformait de l'autre. On lui doit l'interdiction de mutiler les enfants nègres en Égypte, pour en faire des eunuques, et l'adoucissement des supplices à Constantinople. Nul coupable sous son gouvernement ne fut exécuté sans jugement. L'empire, par son impulsion, reprit, depuis Bagdad jusqu'à Azof, le nerf détendu sous les administrations précaires de ses prédécesseurs.

Ce fut au milieu de cette paix et de cette prospérité de l'empire, ouvrage de son gendre, que la sultane Validé, veuve de Mahomet IV et mère d'Achmet III, mourut, pleine de jours et de puissance au sérail. La belle esclave de Retimo, élevée au trône

par ses charmes, tombée du trône avec Mahomet IV, dans le vieux sérail où elle avait langui huit ans, régnait de nouveau depuis vingt ans sous ses deux fils Mustapha II et Achmet III. Deux mosquées, construites par sa piété sur les collines de Galata et de Scutari, portent son nom et gardent sa mémoire aux Ottomans. Nulle femme, après Roxane et la sultane Kœsem, ne régna aussi longtemps par son époux ou par ses fils sur les Ottomans.

V

Tant de fortune enivra, éblouit enfin le jeune vizir. Il refusa d'accepter la médiation de l'Autriche, offerte, par le prince Eugène de Savoie, aux Turcs et aux Vénitiens, pour arbitrer leurs différents et délimiter leurs possessions en Morée. Le prince Eugène se fondait, pour revendiquer cette médiation, sur les clauses du traité de Carlowitz, où l'Autriche avait garanti implicitement les conditions faites à la république par ce traité. Le grand vizir se refusa énergiquement à reconnaître aucun droit pareil d'intervention aux Autrichiens dans une guerre où les Vénitiens étaient les agresseurs. Il parla éloquemment au divan dans ce sens, et, rassemblant tous les généraux et les juges d'armée

au palais de Daoud-Pacha devant le sultan, il ouvrit une discussion qui atteste dans le ministre la déférence, dans le conseil la liberté qu'on s'étonne de retrouver dans le gouvernement appelé improprement despotique. L'objet de la discussion était la paix ou la guerre avec l'Autriche.

« Elle s'ouvrit par la lecture d'un manifeste rédigé par le grand vizir lui-même. Ce manifeste tendait à démontrer qu'aucune stipulation précise ou indirecte du traité de Carlowitz n'autorisait l'empereur à prêter secours à la république de Venise, en cas où cette puissance serait en guerre avec la Turquie; que celui-ci avait par conséquent violé la paix, et qu'on devait lui déclarer la guerre. Le muphti décida qu'il devait en être ainsi. Le grand vizir demanda alors aux généraux s'il devait se rendre à Corfou, dont on avait depuis longtemps déjà résolu de faire la conquête, ou s'il devait se diriger vers les frontières d'Allemagne. Ils répondirent tous que le grand vizir devait prendre le commandement en chef et marcher contre les Allemands, parce que ceux-ci ne ressemblaient pas aux autres infidèles et étaient des ennemis redoutables.

« Des hommes pusillanimes, » dit le grand vizir, « représentent la puissance de l'ennemi de la foi « comme plus grande qu'elle n'est réellement, et

« ils découragent par là les musulmans. N'est-il pas « juste et conforme aux lois, très-vénérable muphti, « de faire mourir de pareils hommes, traîtres envers « l'empire et la religion, qui essayent ainsi de se « soustraire aux fatigues de la guerre ? Ce n'est pas « sur le contenu d'une simple lettre que nous la « commençons cette guerre ; nous n'en faisons que « les préparatifs, et nous marcherons sur Belgrade. « Si les infidèles franchissent d'un seul pas les fron- « tières ottomanes, nous les repousserons ; en atten- « dant, nous avons donné les ordres les plus sévères « aux commandants des frontières, afin que la paix « ne soit pas violée. »

« Le grand vizir ajouta qu'il avait résolu d'envoyer le beglerbeg de Diarbekir, Kara-Mustafa, à Corfou, et il leur demanda ce qu'ils en pensaient. Les généraux, qui voyaient bien que la détermination du grand vizir était arrêtée d'avance, aimèrent mieux garder le silence que de s'entendre appeler ennemis de l'empire et de la religion, s'ils osaient émettre une opinion contraire à la sienne.

« C'en est assez pour aujourd'hui, » dit le grand visir en terminant ; « réfléchissez cette nuit, et si « Dieu le veut, trouvez-vous tous demain, vers midi, « au conseil qui doit se tenir à Daoud-Pacha, en pré- « sence du padischah. »

Le lendemain, les oulémas et les généraux se réunirent sous la tente du caïmakam. Le grand vizir arriva dès la pointe du jour, et descendit de cheval devant la tente impériale, où l'assemblée ne tarda pas à se rendre. Damad-Ali ouvrit la séance par un discours dans lequel il passa en revue, comme dans le manifeste, tous les faits accomplis, depuis la violation de la paix, par la république, jusqu'à la réception de la lettre du prince Eugène. Le muphti remit son fetwa au reïs-effendi, qui en fit la lecture; il demanda ensuite aux oulémas ce qu'ils en pensaient. Comme personne ne lui répondit, soit qu'ils n'eussent rien à dire, soit qu'ils ne voulussent pas se compromettre en faisant connaître leur opinion, il régna dans toute l'assemblée un profond silence, qui dura près d'un quart d'heure.

Le grand vizir le rompit en s'écriant : « Messieurs, pourquoi ne parlez-vous pas? Vous assistez « à un conseil où chacun est libre de dire son avis; « si vous avez quelque doute sur la légalité du « fetwa, faites-le connaître. »

Enfin, l'ancien grand juge d'Anatolie, Mirzazadé-Scheïk-Mohammed, prit la parole en ces termes : « La lettre du premier ministre allemand, « qui nous est arrivée par la poste, ne prouve pas « que l'on ait transgressé nos frontières. Où voyez-

« vous donc la trace d'une violation de la paix? Ne « vaudrait-il pas mieux que la Sublime-Porte cher« chât d'abord à obtenir quelque certitude à cet « égard, sauf à donner ensuite des ordres en con« séquence? »

Le grand vizir répliqua que la violation de la paix résultait de la lettre même où on accusait la Porte de s'en être rendue coupable. « Je veux bien « convenir de ce fait, » continua le grand juge; « l'ennemi nous accuse d'avoir violé la paix, mais il « prétend lui-même n'avoir rien à se reprocher. Qui « nous empêche de nous préparer à la guerre, pen« dant que nous ferons une nouvelle demande? Est« il donc bien nécessaire d'avertir l'ennemi que « vous avez l'intention de marcher contre lui? D'a« près ce que je puis voir, il ne me paraît pas juste « de commencer la guerre à propos de cette lettre « seulement; je crois qu'il suffit, pour le moment, « de mettre en état de défense les frontières de l'em« pire.

« — Apporte le traité de paix, » cria le grand vizir au reïs-effendi, « et fais-en la lecture au véné« rable scheïk de l'Islamisme. » Le reïs-effendi lut le traité; mais, dans les vingt articles qui le composaient, il ne se trouvait pas un seul mot relatif à Venise.

Le sultan prit ensuite la parole, et dit : « Au « temps de la guerre de Russie, on avait aussi fait « des recherches, et elles n'eurent aucun résultat.

« — Voyez-vous, » dit le grand vizir en se tournant du côté de Mirza-Effendi, « comme l'ennemi « ment en nous accusant d'avoir violé la paix.

« — Sans doute, » répliqua Mirzazadé ; « nous « savons fort bien que nous n'avons pas violé la « paix ; mais celle-ci se trouve-t-elle donc rompue « par le fait même de la fausse accusation de l'en- « nemi ? »

Le grand vizir l'interrompit avec véhémence, et s'écria : « A vous entendre parler, l'ennemi ne se « rendrait coupable de trahison qu'en s'emparant « de Belgrade ; mais alors il serait trop tard pour se « défendre.

« — Je ne dis pas, » continua le grand juge, « qu'il « faille attendre qu'il nous ait donné cette preuve « de son manque de foi ; mais je prétends que tant « qu'il n'aura pas franchi les frontières, cette lettre « ne nous donne pas le droit de lui déclarer la « guerre. »

Le grand vizir, qui aperçut en ce moment un livre entre les mains du scheïk d'Aya-Sofia, le lui demanda pour savoir si l'on pourrait le consulter avec fruit. Le scheïk se leva, mais le sultan

lui fit signe de s'asseoir et de lire; il ouvrit donc l'ouvrage de Serkhasi et en lut deux pages, qui se trouvèrent favorables à l'opinion du grand juge.

Le grand vizir dit que ces décisions étaient sensées et ne pouvaient être réfutées, mais qu'elles n'étaient pas applicables au cas dont il s'agissait. Cédant ensuite à demi, il ajouta : « Nous ne vou-« lons pas la guerre sans cause et sans violation fla-« grante de nos frontières; seulement, nous voulons « marcher sur Belgrade, tout prêts à combattre s'il « y a lieu. Nous avons même défendu très-sévère-« ment aux commandants des frontières de faire le « moindre tort à l'ennemi par leurs incursions, et « nous nous sommes bornés à les engager à se tenir « sur leurs gardes. Hier au soir encore, nous avons « reçu une lettre du pacha de Témeswar. » Et il dit au reïs-effendi d'en faire la lecture. Cette lettre annonçait que les Impériaux ne laissaient pas passer les pontons qui arrivaient de Bosnie sur la Save.

Après plusieurs paroles échangées de part et d'autre, le grand vizir se tourna du côté des vizirs et des émirs, des ayans (premiers du pays), des khodjagans (seigneurs du divan) et des généraux de l'armée, et leur demanda une seconde fois de quel côté, lui et le beglerbeg de Diarbekir devaient se diriger dans la double guerre qu'on allait avoir à

utenir. On décida, à l'unanimité, comme la veille, ue le grand vizir marcherait contre l'Allemagne.

Le sultan dit : « Si Dieu le veut, nous nous rassemblerons à Andrinople pour nous consulter de nouveau au sujet de la guerre d'Allemagne, et nous agirons d'après les résolutions qui seront prises. » Le scheïk d'Aya-Sofia éleva les mains our faire la prière. Le sultan se leva et l'assemblée e sépara. Le grand vizir sortit vivement, irrité du ésultat de la délibération. Quelques jours après, grand juge subit la peine de sa franchise ; il fut nvoyé comme simple juge à Parawadi.

Dès ce moment, on pressa les préparatifs de la uerre avec la plus grande activité. Indépendamment de la flotte qui se trouvait à l'arsenal, on fit onstruire quinze galiotes, vingt-cinq frégates, dix ateaux à quilles recourbées et huit felouques. brahim-Aga, qui commandait le corps employé à défense de la *Porte-de-Fer*, près du tourbillon u Danube, fut promu à la dignité de pacha à deux ueues de cheval, et nommé capitan de la flottille du anube. Le mewkoufatdji Ibrahim, et le defterdar e Nissa furent nommés commissaires, chargés de éunir les provisions de bouche sur la route de Conantinople à Belgrade. Le khan de Crimée fut invité rejoindre l'armée, et le sultan lui envoya mille

piastres à titre d'argent de carquois, et quatre mille pour la solde des seghbans. Le beglerbeg d'Anatolie, Turk-Ahmed, qui venait d'arriver à Gallipoli pour se rendre à Corfou, reçut l'ordre de se diriger, à marche forcée, sur Nissa. D'un autre côté, Ahmed-Aga de Lippa se rendit, par Choczim, à la cour de Rakoczy ou Ragotski, porteur d'une lettre dans laquelle le grand vizir lui offrait, comme autrefois à Tékéli, la principauté de Transylvanie et le titre de roi de Hongrie, en l'engageant à recommencer la guerre contre l'empereur.

« Le sultan se dirigea sur Andrinople, accompagné du caïmakam, du muphti, des deux grands juges, du chef des émirs et de tous les seigneurs du divan. Le lendemain de l'arrivée d'Achmet III dans cette ville, le beglerbeg d'Anatolie y fit son entrée à la tête de ses troupes. Aux premiers rangs, on voyait les courageux et les téméraires (gonüllüs et delis). Venaient ensuite les chasseurs et les miliciens (seghbans et lewends), puis cinquante agas de sa cour et neuf chevaux de main ; enfin, derrière lui, marchaient plus de mille fusiliers à pied et plus de cent pages.

« Le même jour eut lieu le troisième conseil que le sultan avait annoncé en levant la séance de la dernière assemblée. Après que l'on eut fait la lec-

ture de la déclaration de guerre et du fetwa qui la légitimait, le grand vizir prit la parole: « Nous ne « sommes pas ici, » dit-il, « pour perdre notre « temps à nous consulter sur la nécessité d'une « guerre que nous avons déjà résolu d'entreprendre, « mais bien pour nous exciter à la conduire d'une « manière convenable, conformément à la sentence: « *Combats les infidèles et sois sans pitié pour eux ;* « et vous, hommes de loi, qu'en pensez-vous? » Les uns lui répondirent : « Que Dieu vous guide « et vous soit favorable ; » les autres laissèrent aux généraux le soin de répondre à leur place.

« Le grand vizir ayant jeté un regard sur ces derniers pour connaître leur avis, ils s'écrièrent tous qu'ils étaient les esclaves du padischah, et qu'ils étaient prêts à faire le sacrifice de leurs corps et de leurs âmes pour le service de la religion et de l'empire.

« Le grand vizir conclut en ces termes: « Il est « hors de doute que Dieu nous accordera la vic- « toire si nous suivons cette maxime : *Ne soyez ni « joyeux ni tristes, et vous serez supérieurs* (*par « l'égalité d'âme*). »

Le scheïk du camp impérial mit fin à ce troisième conseil de guerre en récitant les autres paroles de ce verset du Coran : « *Dieu créa certains*

« *hommes pour le combat et d'autres pour soign*
« *soupe.* »

VI

Un nouveau manifeste, dans lequel le granc déclarait la guerre, faisait retomber la resp bilité du sang versé sur le prince Eugène. L'a marcha avec le vizir et le sultan à Philippopoli intermédiaire entre Belgrade et Andrinople ; d divisa en deux armées, l'une continuant sa vers le Danube, l'autre se dirigeant à gauche Macédoine et la Dalmatie, pour faire face aux tiens. Un ambassadeur polonais rejoignit le vizir à Nissa, pour implorer, selon l'usage de tions sarmates, le secours des nations voisines le roi Auguste. On croit, sans pouvoir affirme certitude la date, que l'ordre de déposer l'l dar, ou prince de Valachie, Brancovan, sus la Porte, fut promulgué pendant cette halte à Mais, si la date est douteuse, la déposition supplice honteux de ce prince par Achmet I nissent à jamais la mémoire de ce règne. dicieux historien Salaberry, d'après les sourc ques, retrace ainsi cette exécution, qui rapp atrocités commises, à la fin de l'empire by sur la famille royale de Trébizonde.

La trahison du prince Cantimir, l'hospodar de Moldavie, qui, dans la dernière campagne contre les Russes, avait conspiré avec les ennemis de l'empire contre Achmet, et qui s'était réfugié en Russie après la retraite du czar, inspirait de sinistres soupçons au sultan sur la fidélité de Brancovan. Ces injustes soupçons étaient son seul crime. Le prince des Valaques avait gouverné pendant vingt-six ans la Valachie, en père pour son peuple, en vassal irréprochable pour les Turcs. Malgré son innocence et ses vertus, Brancovan était traîné, chargé de fers, à Constantinople, pour y recevoir la punition d'une perfidie que sa conduite avait désavouée.

A peine le malheureux Brancovan fut-il arrivé aux Sept-Tours, que ses quatre fils et sa femme accoururent pour le défendre ou pour partager son sort. Mais il était condamné d'avance ; son véritable crime était de posséder, du moins dans l'opinion, d'immenses richesses ; et l'avidité de tous ceux qui espéraient profiter de ses dépouilles ne voulait pas être trompée. Brancovan, sa femme et ses quatre fils furent destinés à mourir. Le muphti avait obtenu qu'on leur laisserait la vie s'ils embrassaient la religion musulmane. Le tableau du supplice du grand duc Notaras et de sa famille, après la prise de Constantinople, reparut avec toutes ses circon-

stances les plus touchantes. Les six victimes s'offrirent à la mort : trois des enfants périrent sous les yeux de leurs parents, sans avoir donné le plus léger signe de faiblesse ; mais le dernier, couvert du sang de ses frères, promit d'abjurer sa religion si on voulait lui laisser la vie. Cette pusillanimité ne le sauva pas : le sultan, consulté, méprisa une conversion qu'il n'attribua qu'à la crainte de la mort, et le jeune prince fut décapité. Brancovan mourut ensuite, montrant jusqu'au dernier moment la plus vive douleur, non pas de sa déplorable destinée, mais de la lâcheté de son plus jeune fils. La princesse, son épouse, fut la dernière victime, et périt étranglée.

Telle fut la scène terrible dont le château des Sept-Tours fut le théâtre en 1714. Ce lieu de sang en devint plus fameux ; le supplice du prince Brancovan et de sa famille a laissé, chez les Ottomans eux-mêmes, un tel souvenir d'horreur et de compassion, qu'ils semblent avoir oublié que leur sultan Othman II y fut mis à mort, et qu'ils parlent encore du prince grec quand ils montrent les murs extérieurs des Sept-Tours aux étrangers.

VII

L'armée passa le fleuve sous les murs de Belgrade, pour marcher à travers les prairies sur Peterwardein. Elle rencontra sous les murs le prince Eugène, à la tête de soixante et dix bataillons et de cinquante escadrons assouplis de sa main et aguerris par leurs longues campagnes sous ce Condé des Allemands.

La bataille commença au lever du soleil. L'impétuosité aveugle des janissaires enfonça l'infanterie allemande et la poursuivit plus loin que la prudence ne le permettait devant un général si habile à profiter des fautes même de courage. Le prince Eugène, sans s'inquiéter de la charge des janissaires sur sa gauche, profite du vide qu'ils ont laissé dans la ligne des Ottomans, et se précipite au galop avec ses cent cinquante escadrons. Tout cède au poids et à l'élan de cette charge. Le grand vizir, qui voit ses spahis et ses silihdars écrasés ou dispersés, saisit l'étendard du Prophète dans sa main gauche, et sabre de la droite ses soldats épouvantés, pour les ramener sur le champ de bataille. Désespéré de son impuissance à rétablir le combat, il monte à cheval et s'élance, avec un groupe de pachas et de

pages, au-devant de la mort, pour ne pas survivre à la honte de son peuple. Une balle au front le renverse mort sous les pieds des chevaux.

Les Autrichiens, un moment rompus par le groupe intrépide qui l'environne, laissent à ses serviteurs le temps de relever son corps de la poussière, de le coucher en travers sur son cheval et de le rapporter à Belgrade.

L'armée, en déroute, y avait déjà précédé le corps de son général. Le Danube et la Save couvraient seuls les débris de ces cent cinquante mille Ottomans, contre les cent mille hommes victorieux du prince Eugène. Dix mille cadavres, cent vingt pièces de canon, cent quarante drapeaux, la tente du vizir, cinq queues de cheval restèrent, pour la seconde fois, comme dépouilles, au prince Eugène. Les papiers secrets trouvés dans la tente du vizir fournirent à la cour de Vienne la preuve des intelligences des Polonais avec la Porte. Le corps du grand vizir fut enseveli avec une triste pompe dans la mosquée du sultan Soliman, à Belgrade. Exhumé et transporté comme une sacrilége dépouille, soixante et dix ans après, par les Autrichiens vainqueurs à Belgrade, le corps du grand vizir Ali repose aujourd'hui près du tombeau du maréchal Loudon, non loin de Vienne, dans la forêt d'Hadersdorf.

VIII

Achmet III, déjà de retour à Constantinople pendant le désastre de Péterwardeïn, en reçut la nouvelle avec une apathique indifférence. Khalil-Pacha, un des généraux rentrés avec l'armée à Belgrade, reçut le sceau de l'empire, ramassé sur le champ de bataille. C'était un Albanais, ancien bostandji du sérail, élevé de grade en grade au rang de sérasker. Témeswar, après un assaut de six heures, où périrent six mille Turcs, se rendit au prince Eugène.

Le contre-coup de la défaite des Ottomans en Hongrie retentit jusqu'à Corfou, défendu par le le comte Schulenbourg contre le capitan-pacha Djanüm-Khodja. Il fut emprisonné aux Sept-Tours, pour avoir échoué contre Corfou.

Pendant que le nouveau grand vizir réorganisait l'armée, le prince Eugène, traversant la Saxe, campait déjà devant Belgrade. Une seconde bataille, livrée par le général de l'armée ottomane accouru pour secourir la ville, l'ouvrit au prince. Deux cents canons, quarante mortiers, dont quelques-uns lançaient des bombes du poids de deux cents livres, vingt mille boulets, trois mille bombes, soixante drapeaux, neuf queues de cheval, tous les

instruments de musique des janissaires, la tente et le trésor du vizir, tombèrent au pouvoir du vainqueur; six cent cinquante pièces de canon, qui bordaient le fleuve et qui armaient les barques de guerre du Danube, furent tournés contre les Ottomans.

Le grand vizir disparut dans la confusion. Mohammed, homme obscur, ancien secrétaire d'un pacha d'Ali, affidé d'Ibrahim, gendre du sultan, fut promu à la première dignité de l'empire. Kiuperli seul, pacha de Bosnie, soutint avec énergie le poids de l'Autriche dans ces provinces.

On parla de paix; le gendre du sultan, Ibrahim, fut chargé, comme grand vizir, de la négocier et de la conclure. Il écrivit au prince Eugène pour reconnaître comme négociateur celui qu'il reconnaissait pour vainqueur. Il ordonna en même temps de retenir à Andrinople le prince prétendant de Transylvanie Rakoczy, que la Porte avait rappelé de France, où il était réfugié, pour l'opposer aux Allemands.

Une bourgade de Servie, nommée Passarowitz, sur la Morava, fut fixée par les cours pour le lieu des conférences. L'Autriche y fut modérée dans ses exigences. Soit crainte de fortifier trop Venise sur l'Adriatique, soit ombrage des Polonais et des

Russes, soit ménagement pour la puissance ottomane, dont le poids commençait à leur paraître utile depuis qu'il n'était plus écrasant, la cour de Vienne se contenta de garder dans Belgrade la clef des vallées de Servie et des avenues de l'Empire. Le Balkan devint le boulevard rapproché d'Andrinople; le Danube, Nissa, Widdin, Nicopolis, Sophia, furent désormais la ceinture naturelle et artificielle de places et de positions qui couvrirent l'Empire.

IX

Le prince Eugène, dont les Turcs avaient toujours admiré la valeur et honoré la loyauté dans la guerre comme dans les négociations, reçut d'Achmet III deux magnifiques chevaux du désert, un sabre et un turban.

« Grand vizir des chrétiens, » dit Méhemet-Effendi, plénipotentiaire d'Achmet, « mon sublime « empereur estime ta valeur et ta sagesse, il désire « ton amitié, et t'envoie des marques de la sienne « dans les présents symboliques que je t'offre de sa « part. Le cimeterre est l'emblème de ton intrépi- « dité dans les siéges et dans les combats; le turban « marque l'étendue de ton génie, la profondeur de « tes desseins et ta prudence dans l'exécution. Je te

« félicite de la gloire que tu as méritée dans tes « deux dernières campagnes; tu as vaincu les ar- « mées ottomanes où l'on voit une si belle disci- « pline, qui ont sur les autres nations l'avantage « du nombre, et qui ne sont comparables qu'à tes « admirables soldats. »

X

Les présents portés à Vienne par Ibrahim-Pacha, beglerbeg de Roumélie, n'attestent pas moins la magnificence orientale.

« Ils se composaient,» disent les Annales de Raschid, « d'un poignard circassien, dont le manche était incrusté de deux cents diamants, grands et petits; un carquois avec une chaîne en or, garni de rubis, de perles et d'émeraudes; sept harnais; sept gourmettes; trois paires d'étriers et sept masses d'armes, le tout en argent; sept selles de velours brodées d'or; sept housses de la même étoffe également brodées d'or, et quelques autres harnais d'une moindre valeur. Le magasin des tentes impériales lui fournit encore deux grandes tentes de cérémonie soutenues par deux colonnes; deux autres de toile cirée, percées de deux corridors; une grande tente de forme circulaire; un

dais; toutes ces tentes munies de leurs tapis et coussins. Pour mettre Ibrahim-Pacha à même de subvenir aux frais de son voyage, le sultan lui fit don de trente-cinq mille piastres et lui en avança soixante-quinze mille autres.

« Les présents qu'il fut chargé de remettre à l'empereur, au nombre de sept fois sept, furent les plus riches et les plus magnifiques que jamais ambassadeur turc ait offerts au souverain d'un État de l'Europe. Sa suite, composée de sept cent soixante-trois hommes, de six cent quarante-cinq chevaux, cent mules et de cent quatre-vingts chameaux, reçut, dès son arrivée sur le territoire autrichien, les vivres de toute nature dont elle avait besoin ; l'ambassadeur lui-même fut gratifié journellement d'une somme de cent cinquante écus.

« A son arrivée sur les rives de la Schwechat, Ibrahim-Pacha fut complimenté par le maréchal de la cour et par un commissaire impérial, chargé de l'introduire solennellement dans la capitale, sous l'escorte de plusieurs détachements de troupes impériales et de milices, de hussards et de la garde civique à cheval, composée des principaux négociants de la ville. En avant du cortége marchaient les tschaouschs des cérémonies du divan, le trésorier avec six chariots de bagage portant les pré-

sents, et traînés chacun par quatre chevaux; le garde des clefs avec les mules et suivi des tapissiers des appartements; les chevaux offerts en présent par le sultan; les gardes du corps du pacha, c'est-à-dire les courageux et les téméraires. Derrière eux venaient un officier portant un drapeau vert; les chevaux de main de l'ambassadeur; les fauconniers, les grands écuyers et le grand chambellan d'Ibrahim-Pacha; ses deux queues de cheval flottant dans les airs, tandis qu'une troisième, celle du quartier-maître, était portée horizontalement; l'inspecteur et le secrétaire des tschaouschs et le tschaouschbaschi ou maréchal de cour de l'ambassadeur. Les sept chevaux favoris de l'ambassadeur, couverts de housses, de peaux de tigre et de harnais en argent, au flanc droit desquels était appendu un bouclier en argent et un sabre, étaient conduits par quatorze tschaouschs du divan, dont les turbans étaient ornés de riches panaches.

« Venait ensuite l'ambassadeur, dans une voiture fermée par un grillage d'or, dont les parois extérieures étaient garnies d'écarlate, et celles de l'intérieur ornées de diverses peintures. A sa droite et à sa gauche s'avançaient, à pied, le porte-carafe et le chef des fusiliers, portant sur leurs épaules des peaux de tigre, vêtus de longues robes d'écar-

late, coiffés de bonnets de feutre blanc et ceints d'un sabre à poignée d'argent, dont le fourreau était en velours rouge; douze valets de chambre, six coureurs, le grand porte-épée, le premier valet de chambre, les pages, les kiayas, le secrétaire de l'ambassadeur, deux imans, deux muezzins, les porte-étendards, les porteurs d'eau, les palefreniers, les dresseurs de tentes, la musique militaire, composée de chalumeaux, de cymbales, de trompettes, d'une multitude de petites timbales, du grand tambour. »

XI

Pendant qu'Achmet III déployait ce luxe asiatique en Allemagne pour éblouir l'Europe, des tremblements de terre et des incendies qui renversaient ou consumaient en une nuit vingt-deux mille maisons consternaient Constantinople. Les éléments semblaient conspirer avec la fortune contre son règne. L'indolence voluptueuse du sultan l'empêchait de s'attrister de ces revers ou de ces augures. La fierté du grand vizir n'en fut pas abaissée. En permettant au czar de Russie d'entretenir un ministre résidant à Constantinople, il refusa obsti-

nément de reconnaître au souverain des Moscovites le titre d'empereur.

« Mon maître ne connaît dans le monde,» dit-il, « que deux empereurs, le sultan et l'empereur ro-« main (l'empereur d'Allemagne.) » Il consentit avec ces réserves à renouveler avec la Russie la paix du Pruth.

XII

Des fêtes alternaient à Constantinople avec ces négociations et ces désastres. La description turque des cérémonies, des réjouissances et du luxe qui signalèrent au printemps de 1721, les circoncisions et les noces des fils et des filles d'Achmet III, empruntée à l'historiographe de l'empire, Raschid, retrace des mœurs trop profondément ottomanes pour ne pas les opposer aux mœurs de l'Occident.

« Le sultan Achmet célébra en ce temps-là, » dit Raschid, « les noces de trois de ses filles, de deux de ses nièces et la circoncision de quatre de ses fils. Les fiancés étaient le capitan-pacha, Souleïman, le nischandji Mustafa, et Ali, fils de l'ancien grand vizir Kara-Mustafa. Ces trois favoris épousèrent les trois filles du sultan régnant.

« Othman-Pacha reçut la main de la princesse

Oummetoullah, et le gouverneur de Négrepont, le silihdar Ibrahim, celle de la princesse Aïsché, celle-là même qui avait été fiancée à Kiuperli-zadé Noouman-Pacha, et qui par sa mort avait recouvré sa liberté ; toutes deux étaient filles de Mustapha II. Le sultan, en choisissant pour inspecteur de la fête l'inspecteur des cuisines impériales, Khalil, lui ordonna de faire confectionner en même temps quatre grandes palmes nuptiales pour les quatre princes ses fils, et quarante autres plus petites avec un jardin en sucre. Les palmes des princes, symbole d'une union fertile, avaient treize aunes de hauteur, et étaient divisées en cinq étages ; le jardin en sucre, long de six aunes sur quatre de large, signifiait, dans le langage allégorique de l'Orient, que les douceurs du mariage ne s'obtiennent qu'au prix de quelques douleurs physiques essuyées le jour des noces.

« De grandes vergues et de larges voiles furent transportées de l'arsenal au sérail, pour être employées à la construction d'une tente monstrueuse, sous laquelle se fabriquaient les palmes de noces ; dix autres tentes plus petites étaient occupées par des menuisiers, des serruriers, des peintres, des relieurs et des confiseurs chargés de la confection du jardin en sucre. Khalil reçut ordre de se procurer

pour le festin dix mille assiettes en bois, sept mille neuf cents poulets à prendre dans les juridictions européennes de Rodosto, d'Amedjik et de Schehrkœïyi, et dans les juridictions asiatiques de Gœledjik, de Ienidjé, de Tarakli et de Gulbazari, situées dans le sandjak de Khoudawendkiar; mille quatre cent cinquante dindons, trois mille poulardes, deux mille pigeons, mille canards; cent tasses, de la forme de celles qu'on a coutume d'offrir, remplies de sucreries, le jour anniversaire de la naissance du prophète; quinze mille lampes destinées à l'illumination du lieu où devaient s'accomplir les différents mariages; mille lampyres de Mauritanie en forme de demi-lune, et dix mille pots pour servir le sorbet.

« Des commissaires furent envoyés dans plusieurs provinces pour y recruter des cuisiniers, des confiseurs, des chanteurs, des danseurs et des saltimbanques; cent-vingt porteurs d'eau, munis d'outres imprégnées d'huile et couverts de peaux de cuir de Russie, portant des pantalons de même cuir, furent chargés de la police de ces fêtes; car, dans cette circonstance, on voulut maintenir l'ordre sans être forcé de recourir aux coups de bâton et de massue. L'inspecteur Khalil fut en outre chargé de fournir des vêtements neufs pour cinq mille enfants pau-

vres, qui, à l'occasion du mariage des princes, devaient être comme eux circoncis aux frais du sultan. Les lutteurs, les danseurs de corde et les bateleurs, qui arrivaient de toutes les provinces de l'empire pour montrer leur adresse, furent placés sous la protection des généraux, des armuriers et des canonniers, et reçurent l'hospitalité du chef des bouchers. On emprunta aux cuisines des janissaires, des canonniers et des armuriers, des plats et de grands chaudrons ; aux fondations pieuses et aux palais des grands, des vases d'étain et de cuivre ; enfin on fit servir toute la vaisselle des cuisines impériales.

«Nous avons vu que, sous le règne de Soliman le Grand, le grand vizir Ibrahim-Pacha, son favori, lors de la célébration de son mariage avec une princesse du sang, fut honoré de la présence du sultan au festin qu'il donna à cette occasion, et que cette faveur le rendit si fier, que, dans ses lettres à l'empereur Charles V et au roi de Hongrie, Ferdinand, il s'intitula : *Possesseur des noces* (Sahib-es-sour). Sous Achmet III, le tout-puissant grand vizir, Damad Ibrahim-Pacha, jouit d'un honneur non moins grand, car son fils Mohammed, qu'il avait eu d'un premier mariage et qui fut circoncis avec les princes, reçut comme eux deux palmes et un jardin en sucre,

symboles de la force virile ; seulement les siens furent d'une dimension moindre de moitié.

« Après que le sultan et ses fils eurent examiné les palmes qui venaient d'être achevées dans le vieux sérail, elles furent portées au nouveau sérail, d'où on les transféra, ainsi que les tentes impériales et celle du grand vizir, sur l'Okmeïdan, place immense située sur une colline derrière l'arsenal. Ce fut là que le kiayabeg et le defterdar, l'aga des janissaires, les généraux de la garde à cheval et de l'étendard sacré, assistés du chef des ouvriers chargés de dresser les tentes, présidèrent à la construction des tentes nuptiales destinées aux grands dignitaires de la cour et de l'Etat.

« On célébra d'abord le mariage de Sirké Othman-Pacha avec la nièce du sultan, la princesse Oumme-toullah (15 septembre 1720). Son paranymphe (saghdidj) conduisait, dans l'ordre accoutumé en pareilles circonstances, le cortége, et portait les présents de noces du fiancé. A la tête de ce cortége, on voyait des corbeilles remplies de fleurs et de fruits ; puis des ballots de châles, des bourses d'or et des joyaux ; venaient ensuite des chevaux richement caparaçonnés et les autres présents. Le muphti, après avoir appelé la bénédiction du ciel sur les fiancés, en la personne du kislaraga qui représen-

tait la princesse, et du kiaya de Sirké-Othman, remit à ce dernier, de la part du sultan, la dot de sa femme, qui s'élevait à vingt mille ducats. Après ce cérémonial, on donna, de la part des nouveaux mariés, de riches pelisses au premier eunuque, au valet de chambre, aux maîtres du salut et des cérémonies, à l'écuyer et au référendaire ; puis ils furent congédiés après avoir été encensés et abreuvés de café et de sorbets.

« Un intervalle de quatre jours fut laissé entre le mariage de Sirké-Othman, et la fête de la circoncision des princes, qui dura seize jours entiers. Chaque jour fut marqué par des spectacles publics, des banquets, des illuminations et des feux d'artifice; chaque jour aussi, plusieurs centaines de jeunes garçons furent circoncis aux frais du sultan. Pendant les quatre jours, qui étaient consacrés à préparer les princes à l'acte solennel de la circoncision, on fit construire, sur la place d'Okmeïdan, des autels où l'on sacrifia des brebis; on éleva des mâts de cocagne, des tirs à l'arc et un pavillon d'une grande hauteur, semblable à celui dont on fait suivre le camp impérial, et qu'on nomme le *kiosk de la Justice*, parce que, en temps de guerre, les exécutions ont lieu devant ce pavillon. On dressa des tentes pour les cent cinquante chirurgiens de

l'armée, les chanteurs, les danseurs, les lutteurs, les bateleurs et autres hôtes de même nature, qui tous furent régalés de café et de sorbets, aspergés d'eau de rose et parfumés d'encens.

« Dès l'aube matinale, le bruit des tambours et des timbales annonça le commencement de nouvelles fêtes, et les porteurs d'outres se mirent en devoir de balayer et d'arroser la place. Le sultan ne manqua pas un seul jour de se rendre au lieu de la fête, accompagné des princes et suivi de sa garde, les soldats et les peïks du bostandji-baschi et du khasseki. A sa gauche marchaient ses fils, revêtus de kapanidjas en étoffe d'argent, et portant sur la tête des turbans ronds de l'invention de Sélim (sélimi); les vizirs avec leurs turbans de forme pyramidale (kallawi), les oulémas avec leurs turbans volumineux (ourf), et les kodjagians avec leurs turbans cylindriques (moudjewwézé), se tenaient quelques pas en arrière. La forme des pelisses d'État avait été réglée avec la même sévérité minutieuse que celle des turbans; la kapanidja, en étoffe d'or ou d'argent et bordée par devant et par derrière de fourrure de zibeline noire, était portée dans les circonstances extraordinaires par le sultan, les princes, le grand vizir et autres vizirs, comme par exemple, les gendres du sultan; les pelisses d'État des seigneurs

de la chambre s'appelaient erkiankürki, celles à larges manches étaient nommées ferradj ; la pelisse de dessus (oustkürk) était affectée aux grands dignitaires de l'État. L'oustkürk est distingué des autres vêtements par de fausses manches qui, retombant par-dessus les véritables, ne servent que lors de la cérémonie du baisement; car ceux que leur rang subalterne exclut de l'honneur de baiser la main du Grand-Seigneur ou d'un vizir, ou même la manche qui renferme leur bras, ne peuvent, suivant l'étiquette de la cour ottomane, baiser que la fausse manche.

« On avait réglé pareillement les couleurs des draps dont les pelisses devaient être doublées, et, à cet effet, on en avait choisi neuf pour se conformer à un nombre que les Tartares regardent comme sacré, à savoir : le bleu, le violet, l'écarlate, le bleu foncé, le bleu clair, le bleu d'azur, le vert foncé, le vert clair et le vert jaune. Le blanc était la couleur des vêtements du muphti, le vert clair celle des vizirs; l'écarlate, celle des chambellans, exécuteurs obligés des sentences de mort. Les six premiers dignitaires législatifs, les deux grands juges, le chef des émirs, les juges de la Mecque, de Médine et de Constantinople, et les six premiers fonctionnaires de la Porte, les trois defterdars, le defter-emini, le reïs-

effendi et le nischandji portaient des vêtements de drap bleu foncé ; les grands oulémas et les kodjagians avaient des vêtements de couleur violette ; ceux des mouderris, des scheïks et des fonctionnaires subalternes de la chambre étaient de drap bleu clair ; les tschaouschs feudataires et les agas des vizirs se reconnaissaient à leurs vêtements bleu azur ; les agas de l'étrier impérial, le maréchal de l'empire, le miralem (porteur de l'étendard sacré), étaient habillés de vert foncé, d'une nuance semblable à celle qui décore habituellement les porcelaines de Chine ; enfin les employés des écuries impériales portaient des vêtements vert de naphte. Quant aux bottes, celles des officiers de la Porte étaient jaunes ; les généraux des troupes portaient des bottes rouges, et les oulémas des bottes bleues. La disposition des harnais, des housses et des couvertures de selle fut également réglée pour les jours ordinaires et pour les jours qu'on appelait jours de divan.

« Ainsi les dignitaires de l'État et de la cour dans l'empire ottoman étaient distingués par des uniformes réglementaires à une époque bien antérieure à celle où les souverains de l'Europe ont réglé le vêtement de leurs fonctionnaires ; et si la Russie, en divisant par classes les emplois civils et

militaires, a déterminé le grade correspondant à chaque fonction, l'empire ottoman, depuis le règne de Soliman le législateur, avait vu fixer la position respective des fonctionnaires de premier, de second et de troisième ordre attachés à la Porte, ainsi que celle des oulémas. C'est ainsi que la dignité de grand vizir correspondait à celle de muphti, et les six premiers dignitaires de la loi trouvaient des correspondants dans les six premiers fonctionnaires attachés à la Porte; les grands mollas correspondaient aux kodjagians, les mouderris et les scheïks aux employés subalternes de la chancellerie et de la chambre, les agas des troupes aux agas de l'étrier impérial, et les seigneurs de l'État aux seigneurs de la cour.

« Le premier jour de la fête des princes, les vizirs, après avoir été admis au baise-main du sultan, furent invités à un banquet où chaque vizir de la coupole et chaque gouverneur avait sa table particulière. Tous envoyèrent leurs présents au kislar-aga par l'entremise du grand référendaire; la suite du grand vizir montra son habileté dans le jeu du djérid; les porteurs d'outres élevèrent sur la place un kiosk construit à leurs frais; on y voyait des automates exécuter des jeux; un centaure se fit surtout remarquer par son adresse aux exercices du corps.

« Le lendemain (19 septembre), des danseurs égyptiens exécutèrent la danse des épées, des bouteilles et des cercles. Le même jour le muphti, à la tête des grands oulémas, eut l'honneur de disserter, en présence du sultan, sur l'interprétation d'un verset du Coran. Les jeunes garçons qui devaient être circoncis défilèrent, conduits par l'inspecteur de la fête, devant le *kiosk de la Justice*, où le sultan était allé se placer; les employés de l'arsenal et les canonniers passèrent sous ses yeux, les premiers en traînant sur des rouleaux plusieurs galères, les seconds en faisant avancer une forteresse artistement construite en bois. Les grands oulémas étaient assis avec les juges d'armée à des tables particulières, servies par les porteurs d'eau et les écuyers du sérail; les restes du repas furent donnés aux oulémas subalternes.

« Le lendemain (20 septembre), après la prière du vendredi, des danseurs exécutèrent des danses dites de chameaux et de couteaux, et les oulémas furent traités par le grand vizir dans des tentes particulières appelées *tscherké* (tente de repas), dressées dans le voisinage de la *tente militaire* (oba) du grand vizir, qui lui-même logeait près de la *tente de cérémonie* (otak) du sultan.

« Le 21 septembre, des bateleurs et des saltim-

banques arabes étonnèrent le peuple par leur adresse et leur force incroyables. Les scheïks et les prédicateurs des mosquées impériales, après avoir baisé la main du sultan et du grand vizir, furent traités avec magnificence.

« Le jour suivant, Achmet III se divertit beaucoup des sauts que firent en sa présence des mangeurs d'opium égyptiens, auxquels il fit jeter de l'argent; les tours des singes, des ours et des serpents apprivoisés fixèrent également son attention. Deux troupes de danseurs, l'une appelée baghdjewan kouli (esclaves jardiniers), l'autre Édrené kouli (esclaves d'Andrinople) rivalisèrent dans une danse mimique; les prédicateurs et les imans des mosquées de la capitale étaient ce jour-là les hôtes du grand vizir. Le sultan, en retournant vers le soir au palais de l'arsenal, que pendant la durée des fêtes il avait choisi pour demeure, fixa au lendemain la marche des divers corps de métiers. Les chefs de ces corps et les anciens offrirent leurs présents par l'entremise du peschkeschdjiaga (maître des présents) et des portiers du sérail, après quoi ils furent invités à un festin dressé sous les tentes du grand vizir. Le même jour Damad-Ibrahim traita à des tables particulières les généraux des six régiments de cavalerie, leurs procureurs, leurs inspecteurs et les tschaouschs.

« Le 24 septembre, on servit aux janissaires deux cents moutons bouillis, trois cents autres rôtis, et quatre cents plats de riz écossé. Au moment où, à un signal donné, les soldats se jetèrent sur cette proie, un grand nombre de pigeons, cachés entre les cornes des moutons, s'envolèrent aux vives acclamations des assistants. Les taillandiers firent passer sous les yeux du sultan un dragon en fonte qui vomissait du feu, et les canonniers une forteresse en bois défendue par un éléphant ; enfin les ouvriers de l'arsenal passèrent avec une galère, voiles déployées et pavillon au mât. L'état-major des janissaires dîna avec le grand vizir Damad-Ibrahim, pendant que les tschaouschs des cérémonies lançaient des fusées de tous côtés.

« Le jour suivant, huit autres corps de métiers défilèrent devant le sultan ; les joueurs de gobelets et les pehliwans, ainsi que les deux troupes de danseurs, satisfirent par leur jeu la curiosité des assistants ; le maréchal de l'empire et le grand chambellan dînèrent avec les chambellans, les tschaouschs et les fourriers de la cour, à des tables dressées pour eux et servies avec profusion ; par une faveur spéciale, le grand vizir leur avait permis de déposer leurs grands et lourds turbans d'État (moudjewwezé), et de paraître avec leurs turbans ordinaires.

« Le lendemain, les lutteurs, les joueurs de baguettes et les bateleurs montrèrent leur adresse. Ce jour-là, Damad-Ibrahim donna à dîner aux officiers des bostandjis, au khasseki, à l'odabaschi, aux gardiens du sofa et des barques, aux employés de la vénerie impériale, à l'aide-major et au trésorier de l'écurie, au secrétaire de l'orge et aux palefreniers, au chef des valets employés à étriller les chevaux, au grand et au petit gardien des litières, au vaguemestre et à tous les écuyers du sultan.

« Ce ne fut que le 27 septembre seulement que vint le tour des seigneurs de la chambre, du reïs-effendi, des sous-secrétaires d'État, du maître des requêtes, du chancelier, du secrétaire intime du grand vizir, des présidents des diverses chancelleries, des intendants et des inspecteurs du trésor.

« Les ambassadeurs des puissances européennes assistèrent aux fêtes qui furent données pendant les sept jours suivants. La première invitation fut faite au nom du sultan à l'ambassadeur français, en même temps qu'aux généraux et aux officiers des canonniers, des armuriers, des soldats du train et des begs des galères, ainsi qu'à leurs capitaines et à leurs tschaouschs.

« Le lendemain 29 septembre, les ambassadeurs anglais et hollandais se rendirent au lieu du festin,

avec les imams et les scheïks des derviches, habitant les faubourgs de l'autre côté du port de Constantinople (Galata, Kasim et Khasskœï); le baile de Venise et le résident d'Autriche à Constantinople furent invités en même temps que les beglerbegs et les kodjagians en retraite ou en disponibilité; enfin le résident de Raguse reçut son invitation, le jour où l'on offrit aux habitants des quatre grands faubourgs de la capitale, Scutari, Galata, Aïoub et Kasim-Pacha, cinq mille plats de pilau.

« Le quinzième et dernier jour de la fête, le sultan traita les administrateurs des fondations pieuses et des biens des sultanes; ce même jour, on distribua de l'argent aux vingt-deux chambrées de janissaires qui faisaient le service de la cour, et les officiers qui avaient dirigé les fêtes furent, en récompense de leur zèle, revêtus de caftans.

« Le lendemain 3 octobre, le sultan quitta avec les princes le palais de l'Arsenal, et retourna au sérail, dans la cour intérieure duquel on avait dressé des tentes pour les médecins, et une autre pour la cérémonie religieuse de la circoncision ; car ces fêtes, pendant lesquelles mille enfants du peuple avaient été opérés aux frais du sultan, n'avaient été que les préliminaires de la fête de la circoncision des princes.

« Huit jours après les réjouissances données au peuple, on promena par toute la ville les palmes nuptiales. Dans cette occasion, les employés de la cour et de l'État parurent revêtus de leurs uniformes de gala ; les généraux de cavalerie portaient des turbans de l'invention de Sélim, des jaquettes (nimten), des hauts-de-chausses fort larges en velours, des felares de Tscherkassie, des harnais et des housses de divan ; le grand vizir, coiffé du turban pyramidal étincelant d'or et revêtu de la kapanidja, avait à sa droite un chambellan dont le turban était surmonté d'un panache blanc, et à sa gauche, l'odabaschi des bostandjis avec son bonnet jaune. Devant lui marchaient ses laquais (schatirs). Les palmes étaient d'une dimension telle, qu'en beaucoup d'endroits il fallut démolir les maisons pour qu'elles pussent passer ; sur la route que parcourut le cortége, les généraux des canonniers, des armuriers et des soldats du train d'artillerie s'étaient rangés avec leurs troupes. A la tête de ce cortége marchaient les porteurs d'outres, dont la musique se composait de fifres et de cornemuses. Venaient ensuite le prévôt du guet (aasasbaschi) et le lieutenant de police (soubaschi), l'aga des janissaires à la tête de tout son état-major, les tschaouschs, les mouderris, les administrateurs des biens des sultanes, les seigneurs du

divan et les présidents de la trésorerie, les grand mollas, les chambellans, cent cinquante chirurgien majors précédés du chirurgien en chef, et quarant janissaires portant chacun une petite palme.

« Devant les deux grandes palmes qui les suivaien marchaient, côte à côte, l'inspecteur des noces, l'ag et le constructeur des palmes, suivis d'une troup de porteurs d'outres et de charpentiers chargés d démolir tout ce qui pourrait entraver la marche d cortége. Derrière eux, on portait les quatre jardin en sucre cachés sous des voiles dorés, et quarant ouvriers de l'arsenal tenaient chacun une tass remplie de fleurs, de fruits, d'arbres, d'oiseaux e d'animaux, le tout artistement façonné en sucre Les trois defterdars, l'inspecteur de la chambre, l reïs effendi, et les juges d'armée, divisés en mazoul (en retraite), en payélüs (titulaires) et en bilfül (en activité) précédaient immédiatement les juge de Constantinople, qui, de même que les juges d'a mée, étaient divisés en trois catégories : les juges e retraite, les juges titulaires et les juges en activit La même distinction était observée pour les vizir de la coupole et les gouverneurs, qui devançaient l grand vizir, escorté par les écuyers (bouloubaschis les laquais et les gens des écuries et des jardins im périaux. A leur suite marchaient le grand écuyer

le bostandjibaschi, puis neuf chevaux de main, richement caparaçonnés, dont chacun était tenu en laisse par un écuyer coiffé d'un turban en forme cylindrique.

« Venaient ensuite le chef des émirs, puis le prince Souleïman à cheval, entouré des gardes-du-corps, les lanciers et les archers ; à sa droite et à sa gauche s'avançaient à pied le khasseki et l'aide-major des écuries, puis venaient, dans une voiture dorée et traînée par six chevaux de race, les princes Mohammed et Moustafa. Ils étaient escortés du porte-épée et du premier valet de chambre du sultan, qui, se tenant aux portières, jetaient au peuple, sur leur passage, des pièces de monnaie nouvellement frappées. Venaient ensuite le chef des eunuques noirs (kislaraga) et le chef des eunuques blancs (capouaga), les agas de la cour intérieure et la chapelle impériale ; la marche était fermée par les généraux des spahis et des silihdars, suivis de leurs escadrons.

« Comme les palmes étaient trop grandes pour passer sous la porte impériale du sérail, sans qu'on fût obligé de la démolir, on avait eu soin de les dresser hors de son enceinte, tandis que les petites palmes et les jardins de sucre étaient exposés devant la cour de marbre (mermerlik). Le muphti et les oulémas revinrent par la porte du centre, lorsque le grand

pas, suivi de deux vi
les deux frères du jeune
appartements intérieurs.
baise-pied les vizirs, qui
la coupole.

« Lorsque le sultan en
vizir, et, après lui, les je
prosterner devant lui et l
trouvait aussi le plus jeu
Bayezid, qui devait subir l
sion. Le grand vizir sortit
trée duquel se tenaient les
ordinaires du divan. Dama
salut, et le sélamagasi (le
rendit au nom des assistan
vizirs, les ...

muphti, rentrèrent alors dans la salle d'audience. Ces deux derniers, ainsi que les autres vizirs, obtinrent seuls la permission de s'asseoir, tandis que le reïs-effendi, le defterdar, le tschaouschbaschi et les généraux se tenaient debout à l'entrée de la porte. De la salle d'audience, le grand vizir, accompagné du muphti et des vizirs, se rendit dans celle où est déposé le manteau du Prophète, et d'où, après avoir présenté ses hommages au sultan, il retourna dans la première salle. Il accompagna ensuite tout seul le grand Seigneur dans la salle de la circoncision, où reposaient les trois princes aînés, qui venaient de subir l'opération confiée à l'habile chirurgien en chef; le plus jeune avait déjà été remis à sa nourrice.

« Lorsque Damad-Ibrahim fut retourné dans la salle d'audience, un des confidents du sultan vint apporter, sur un plateau d'or, les indices irréfragables de l'habilité de l'opérateur, indices que le grand vizir, puis le muphti et les vizirs, couvrirent de monceaux d'or. Tous les assistants se retirèrent, après avoir été revêtus, ainsi que les juges d'armée et les autres ministres, de pelisses d'honneur et s'être prosternés devant le trône dans l'ordre hiérarchique.

« Pendant que les vizirs se reposaient, hors de la salle d'audience, sur les sofas dressés dans la cour

de marbre pour les chambellans, les fonctionnaires subalternes qui avaient figuré dans cette fête, tels que l'inspecteur de la circoncision, le chef de la cuisine, le grand écuyer tranchant, le maître des cérémonies et les procureurs des silihdars et des spahis, furent revêtus de caftans.

« A l'issue de cette cérémonie, les vizirs quittèrent le palais, et le grand vizir monta le cheval que le sultan lui avait envoyé, et dont les harnais en or et en émail étaient estimés à une valeur de cent bourses d'argent. A l'occasion de la circoncision du fils du grand vizir, les quatre jeunes princes envoyèrent à ce dernier des chevaux richement harnachés.

« Ainsi se termina l'acte solennel de la circoncision, qui, suivant l'exemple d'Abraham, est imposée comme un devoir à tout musulman ; mais le temps était passé où le sultan pouvait se permettre d'inviter le doge de Venise et l'empereur à se rendre en personne à Constantinople pour assister à cette cérémonie. »

De telles magnificences, à la suite de tels revers, attestaient la décadence grecque dans l'orgueil musulman. Ne pas sentir son abaissement est la pire décadence, car c'est celle de l'âme. La paix de l'empire n'était pas assez glorieuse pour qu'il fût permis à Achmet III et à son ministre d'en jouir avec

dignité; il y avait des remords sous leurs délices et de l'humiliation sous leur bonheur.

XIII

Ces années de paix furent employées à des embellissements de la capitale, à des constructions de jardins, de canaux et de mosquées, qui achevèrent de rendre les deux rives du Bosphore la Babylone de l'Orient. L'ambassadeur ottoman, Mohammed-Effendi, qui avait signé le traité de Passarowitz, et qui de là avait été envoyé en mission en France, en rapportait les récits, les plans et les peintures des palais de Versailles, de Marly, de Fontainebleau, magnificences que le grand vizir s'étudiait à transporter, en les appropriant aux lieux et aux mœurs, sur les collines et dans les vallées de Constantinople. *Le Livre des Noces* retrace comme des monuments de la grandeur ottomane les merveilles de ces constructions et le luxe qu'Ibrahim ne cessait d'offrir à son maître pour endormir son inquiétude d'esprit, et pour lui faire savourer la paix par ces jouissances. Ce ministre, quoique jeune, paraissait avoir compris, par tant de revers successifs, que le génie de la guerre abandonnait les musulmans, et qu'il ne fallait plus tenter une fortune si constam-

ment adverse. La splendeur de ces édifices, de ces jardins, de ces fêtes, imitation de Louis XIV sous Achmet III, répand sur la fin de ce règne un lustre que *le Livre des Noces* a conservé à l'histoire.

Ce fut Ibrahim qui éleva, à l'entrée de la *Corne-d'Or*, sur un écueil détaché de la côte d'Asie, à la place d'un phare en bois détruit par un incendie, la tour de Léandre. Une tradition populaire des Grecs plaçait sur cet écueil la scène des amours et de la mort d'Héro et de Léandre. Une tradition turque racontait qu'une princesse, fille d'un empereur de Byzance, à qui les oracles prophétisaient qu'elle mourrait de la piqûre d'un aspic, y avait été élevée et enfermée par son père sous la garde des flots, pour tromper la destinée; mais qu'un serpent, apporté dans une corbeille de fruits à la jeune fille, avait fatalement vérifié l'oracle.

Ce fut lui encore qui embellit d'arbres, de fontaines, de kiosks et de bancs de marbre, ombragés par des platanes majestueux, la vallée mélancolique des *eaux douces* d'Europe, cette Tempé de Constantinople. Ce fut lui qui construisit, pour la sultane, le palais asiatique de Kiaghadkhané, et, qui par un canal de marbre de mille coudées, conduisit les *eaux douces* d'Asie serpenter et murmurer sous les murs de ce palais de campagne. L'haleine des cas-

cades artificielles, copiées de celles de Versailles et de Saint-Cloud, y rafraîchissaient l'air respiré par les sultanes. L'inauguration de ce palais, offert par le grand vizir à Achmet, fut l'occasion de pompes et de fêtes, devenues historiques par leur nouveauté.

C'est du génie somptueux de vizir que datent les illuminations des grandes mosquées, imitées de Saint-Pierre de Rome, pendant les nuits du ramadhan, au moyen de grands demi-cercles de fer garnis de lampions, appelés des *lunes*, parce que pendant la nuit ils imitent les croissants étincelants au soleil qui couronnent les minarets et les coupoles.

Ce fut encore sous son administration que s'établit l'usage des fêtes des lampions et des tulipes; elles se célébrèrent tous les printemps dans le jardin du sérail ou dans un des palais impériaux, situé sur l'une ou l'autre rive du Bosphore. Il était d'usage, dans ces fêtes, d'illuminer les parterres de tulipes, avec des lampions en verre de couleurs différentes, en sorte que les parties ombrées des fleurs, en se réfléchissant dans les lampions, paraissaient brûler comme des lampions, et les lampions comme un second parterre de tulipes. Ainsi, la magnificence des illuminations qui avaient lieu dans l'antiquité à Saïs, se trouva transportée, après tant de siè-

cles, des bords du Nil sur les bords du Bosphore.

La plus brillante de toutes les fêtes de tulipes et de toutes les illuminations que jamais grand vizir ait données à un sultan, fut celle que Damad-Ibrahim offrit à Achmet III, dans son palais d'été de Beschiktasch, en présence de ses nombreux fils ou filles, de leurs mères et de ses favorites. « A cette fête assistaient le sultan, quatre de ses fils, Souleiman, Mohammed, Moustafa et Bayézid, les sept princesses ses filles, Oumm Koulsoum, Kadidjé, Aatiké, Saliha, Aïsché, Rabia et Seïneb; la sultane, mère des quatre princes, que nous venons de nommer, et les quatre mères de princes morts à un âge peu avancé; les cinq sultanes, épouses légitimes d'Achmet III (sa première, sa seconde, sa troisième, sa quatrième et sa cinquième femme); huit autres sultanes, seize esclaves confidentes des sultanes, et dix confidents du grand seigneur. Parmi les grands officiers de la cour intérieure, on remarquait le kislaraga, le porte-épée, le premier valet de chambre, celui qui tient l'étrier, le chef de la première chambre des pages, le kiaya des baltadjis, le gardien de la nappe, le secrétaire du kislaraga, le chef des cafetiers, l'aide des écuries impériales; en tout soixante personnes, non compris le sultan. Tous reçurent du grand vizir des présents en

pierres fines et en châles, en riches étoffes et en or. »

Grâce à ces fêtes si souvent réitérées, la passion des fleurs devint le goût dominant du peuple, à tel point qu'elle surpassa bientôt celle qu'un grand nombre d'individus avaient à cette époque, en France et dans les Pays-Bas, pour la culture des tulipes. On vit alors paraître, en Europe, des traités volumineux sur la culture de cette fleur. A Constantinople, on créa un nouvel emploi, celui de *maître des fleurs* (schoukoufedjibaschi), dont le diplôme, orné de roses dorées et de fleurs de différentes couleurs, se terminait par ces mots, qui peuvent nous donner une idée du style fleuri des Orientaux : « Nous ordonnons que tous les horticulteurs reconnaissent pour leur chef le porteur du présent « diplôme ; qu'ils soient en sa présence tout œil « comme le narcisse, tout oreille comme la rose ; « qu'ils n'aient pas dix langues comme le lis ; qu'ils « ne transforment pas la lance pointue de la langue « en une épine de grenadier, en la trempant dans « le sang des paroles inconvenantes ; qu'ils soient « modestes et qu'ils aient, comme le bouton de « rose, la bouche fermée, et ne parlent pas avant « le temps comme la hyacinthe bleue, qui répand « ses parfums avant qu'on les souhaite ; enfin, qu'ils

« s'inclinent modestement comme la violette, et « qu'ils ne se montrent pas récalcitrans. »

Le grand vizir, entraîné par son goût pour les fêtes, avait aussi renouvelé la mode des festins et des cavalcades, que jadis le grand vizir Kiuperli le vertueux avait mis en vogue, mais qui depuis était tombée en désuétude. Le dernier grand vizir avait, il est vrai, songé à la faire revivre, mais la crainte des dépenses énormes qu'elle occasionnerait lui en avait fait abandonner le projet. Le troisième jour de la fête du grand beïram, l'aga des janissaires donna, dans son palais, un festin somptueux au grand vizir; en sortant de table, Damad Ibrahim retourna à la Porte, escorté par une cavalcade brillante et nombreuse qui, par ses ordres, s'était assemblée au palais de l'aga.

Mais ce furent surtout les fêtes célébrées à l'occasion de la première leçon donnée aux princes Mohammed, Moustafa et Bayézid, qui se firent remarquer par leur magnificence. Elles eurent lieu dans le kiosk, dit *des Perles*, situé à l'extrémité du sérail, du côté de la mer (8 octobre 1721). On avait dressé des tentes pour le grand vizir, le capitan-pacha, le muphti, le juge d'armée de Roumélie, le defterdar, et le reïs-effendi. Le premier et le second iman du sérail, Feizoullah et Abdoul-

lah, furent nommés précepteurs des princes. Damad-Ibrahim se rendit au sérail suivi de tout son cortége; il y entra par la porte du jardin contiguë à l'hôpital, qui ouvre sur la première cour du palais impérial. Le defterdar, le reïs-effendi, le maître des cérémonies et Raschid, historiographe de l'empire, à la tête des officiers de la cour, se tenaient debout, chacun devant la tente dressée pour lui. Le grand vizir salua les officiers de la chambre intérieure, placés devant le kiosk *des Perles*. Son salut lui fut rendu par le maître du salut, qui, dans toute occasion, le rend au nom de celui qui l'a reçu; car, dans l'idée des orientaux, le droit de salut appartient aux supérieurs et non aux inférieurs; aussi une assemblée manquerait-elle aux premières règles de l'étiquette, si elle voulait elle-même rendre le salut du sultan ou du grand vizir. La politique minutieuse du despotisme s'égare à tel point, qu'en fait même de salut, elle veut encore dominer, qu'elle s'irrite de l'initiative prise par le peuple dans son accueil au souverain, et établit un mandataire pour rendre à ce dernier son salut, suivant le mode et à l'instant qu'il a fixés. Mais combien de fois la voix du peuple, longtemps étouffée, n'a-t-elle pas surmonté les entraves que lui imposait l'étiquette des cours, et combien de fois les cris d'allégresse et ceux de: *vive*

le padischah! proférés par les tschaouschs de l'État, n'ont-ils pas été couverts par cette clameur séditieuse : *Nous ne voulons plus de toi.*

Au moment où le sultan arrivait au kiosk *des Perles*, le kislaraga Beschir et Damad-Ibrahim-Pacha s'avancèrent pour l'aider à descendre de cheval, et le conduisirent, en le tenant sous les bras, à la tente dressée pour le recevoir. Immédiatement après, Ibrahim, ainsi que le muphti et le capitan-pacha, rentrèrent chez eux pour prendre leur repas, dont les restes servirent à traiter leur suite. Après qu'ils se furent levés de table, le cortége passa par la porte du jardin, dans la seconde cour du sérail, et se rendit à la salle d'audience, où les vizirs et les oulémas se tenaient assis sur le banc de marbre placé à l'extérieur de la grande porte. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, lorsqu'on vit paraître, sous la porte *de la Félicité*, conduisant à la salle d'audience, l'aîné des fils du sultan, Mohammed. Le jeune prince, revêtu d'une kapanidja et portant sur son turban un panache de plumes de héron orné de diamants, était soutenu sous les bras par le khazinedar et le kislaraga; il donna successivement sa main à baiser aux vizirs, aux oulémas et aux ministres.

Lorsque les autres princes parurent, les tschaouchs

les accueillirent par de longs vivats : puis ils les escortèrent jusqu'au kiosk *des Perles*, où entrèrent avec eux le grand muphti, le capitan-pacha, le chef des émirs, les deux juges de l'armée, le silihdar, le defterdar, le reïs-effendi, le tschaouschbaschi, le grand-chambellan, l'historiographe de l'empire, le maître des cérémonies, les deux maîtres des requêtes, le scheïk d'Aya Sofia et le maître du salut. Le sultan prit place sur le trône; à sa droite et à sa gauche s'assirent, sur de magnifiques tapis, les princes, le grand vizir, le muphti, le capitan-pacha, le chef des émirs, les deux juges d'armée et le scheïk d'Aya Sofia; tous les autres assistants se tinrent debout. Lorsque, sur un signe de Damad-Ibrahim, le scheïk eut adressé, en langue arabe, une courte prière à Dieu, le grand vizir prit dans ses bras l'aîné des princes et le déposa sur le tapis tendu en face du muphti; puis le silihdar plaça au milieu d'eux un pupitre recouvert de drap écarlate, et le muphti commença à lui montrer les cinq premières lettres de l'alphabet. Le prince les ayant nommées après lui, Achmet III lui fit signe de baiser la main du muphti; mais celui-ci l'en empêcha et lui donna un baiser sur l'épaule. La même cérémonie eut lieu pour les deux autres princes. Après qu'ils se furent retirés, les grands dignitaires, qui

avaient reçu la permission de s'asseoir, furent revêtus de pelisses d'honneur, et les ministres et officiers de la cour, que l'infériorité de leur rang obligeait à se tenir debout, reçurent des caftans.

Cette cérémonie terminée, les deux princes puînés obtinrent de la munificence du sultan un cheval richement harnaché, et un Coran enfermé dans un sac d'étoffe précieuse. L'historiographe de l'empire, dans la description détaillée qu'il fait de cette cérémonie, dit que le sultan, voyant les efforts des pages, placés derrière les ministres et autres officiers de la cour, pour apercevoir ce qui se passait, invita ces derniers, par un signe, à faire place à ces jeunes gens. Ce fait caractérise Achmet III, et rappelle cette circonstance où le grand vizir, pendant la fête de la nativité du prophète, se leva pour faire place aux oulémas pressés par la foule, et porta, avec le juge d'armée, le tapis du muphti devant le candélabre, après avoir invité également les mouderris à s'avancer. Ibrahim donna ainsi un témoignage public de la haute estime qu'il professait pour le corps savant des oulémas. Le désir qu'il avait de leur être agréable se révéla ultérieurement dans plusieurs circonstances; lorsque, par exemple, il se rendait trois fois par semaine à l'école fondée par lui, pour assister à la lecture et à l'interprétation du Coran;

lorsqu'il assigna aux juges de Médine et de Damas un rang supérieur à celui dont ils avaient joui précédemment; lorsqu'il plaça le juge de la Mecque au-dessus des juges des trois résidences, Constantinople, Andrinople et Broussa, et ces derniers au-dessus du juge de Damas; enfin, il leur donna une nouvelle preuve de sa haute estime en élevant à la dignité de juge d'Alep, Raschid, l'historiographe de l'empire, qui nous a servi de guide dans cette histoire pour un espace de soixante ans, et en confiant l'emploi de ce dernier au savant légiste, Ismaïl Aazim, surnommé Koutschouk Tchelebizadé.

Plus heureux que ses prédécesseurs, dont les fils, à l'exception d'un seul destiné à occuper un jour le trône, périssaient, suivant une ancienne loi barbare, sous la main du bourreau, Achmet III, depuis les dix années de son règne, s'était vu père de vingt-quatre fils et filles, et la moitié de cette nombreuse progéniture vivait encore. Trois ans s'étaient écoulés depuis le jour où il avait célébré les noces de trois de ses filles et la circoncision de quatre de ses fils. A l'époque où nous sommes arrivés, il fiança trois autres de ses filles, Aatiké, Kadidjé et Oumm Koulsoum, la première avec Mohammedbeg, la seconde avec Alibeg, et la troisième avec Ahmedbeg, fils de Tscherkes Othman-

Pacha. Mais chacune d'elles, au lieu de recevoir, comme leurs sœurs aînées, une dot de vingt mille ducats, ne reçut que la moitié de cette somme.

Nous avons eu trop souvent occasion de décrire les fêtes usitées lors du mariage des princes et des princesses du sang d'Othman, pour rappeler les solennités auxquelles donna lieu celui des trois princesses; toutefois le *livre des noces*, plus volumineux de moitié que celui de Wehabi, fait mention d'une circonstance qu'il est d'autant plus nécessaire de rapporter ici qu'elle détruit une des fables, longtemps accréditées en Europe, sur les usages du harem impérial. On croyait et l'on croit encore que le sultan, chaque fois qu'il daigne accorder ses faveurs à l'une des esclaves de son harem, lui jette un mouchoir. Ce qui a donné naissance à cette supposition, c'est l'usage où est la fiancée, en recevant des mains de son paranymphe la corbeille ou présent de noces du fiancé (présent qu'on nomme le signe honorifique ou *nischan* des fiançailles), d'envoyer à son époux futur un mouchoir appelé *le mouchoir du nischan*, pour lui marquer qu'elle a reçu son présent de noces.

Lorsqu'Achmet III n'était distrait ni par ces fêtes nuptiales, ni par des fêtes de tulipes, ni par les pompeuses solennités religieuses, telles que la

nativité du Prophète, la visite du manteau de Mahomet ou les processions des deux fêtes du Beïram, il employait le reste de son temps, soit à faire des visites au grand vizir dont l'activité lui épargnait tout souci gouvernemental, soit à inspecter le trésor et l'arsenal. Pendant les soirées fréquentes que le sultan passait chez lui, le grand vizir avait coutume de lui offrir des sucreries exquises; ces soirées s'appelaient *halwa*, qu'il faut distinguer des fêtes du *khalwet*, ou promenade des femmes du harem. Lorsque ces promenades avaient lieu, il était d'usage de proclamer le *khalwet*, c'est-à-dire la solitude du harem. On obligeait les hommes à se retirer des rues par lesquelles devaient passer les femmes et les esclaves du sultan, sous peine de recevoir des eunuques, sinon toujours la mort, du moins des coups de bâton et des coups de sabre.

XIV

Achmet III n'omit jamais de se rendre à l'arsenal lorsqu'on devait y lancer un bâtiment nouvellement construit; aussi la mise à flot du premier vaisseau à trois ponts qui, à cette époque, sortit des chantiers de Constantinople, occupa-t-elle vivement son

attention. Quant à ses visites au trésor, elles n'avaient d'autre but que celui de repaître ses yeux de l'aspect des monceaux d'or et d'argent accumulés par la sage économie de Damad-Ibrahim-Pacha.

La paix remplissait les coffres de l'Etat et vivifiait l'industrie et le commerce. Elle était la pensée fondamentale du règne, et justifiait assez par ses bienfaits la mémoire de Baltadji des accusations des Polonais et des Suédois contre sa prétendue corruption par l'or du czar. Le grand vizir Ibrahim n'était que le continuateur de cette pensée d'Achmet, dont l'empire recueillait les fruits.

Heureux l'empire, si les avantages trop goûtés de cette paix avec la Russie n'avaient pas induit le grand vizir Ibrahim et le sultan Achmet à une alliance aussi immorale et aussi antimusulmane avec le czar que celle qui, par des mains chrétiennes, partagea bientôt après la Pologne! Nous voulons parler de la coalition de la Porte et du czar contre la Perse. Reportons d'abord un moment nos regards sur ce royaume de Perse, qui semblait prédestiné, en Asie comme la Pologne en Europe, à une intermittence perpétuelle de gloire militaire et d'anarchie civile.

XV

Le démembrement de la Perse, au profit de la Russie et de la Porte, avait été précédé du démembrement spontané de ce royaume par les Afghans, peuplade belliqueuse et féroce, dont les chefs avaient amoindri le trône de Perse. Mahmoud, fils du premier usurpateur Afghan, assassin de son oncle Abdallah, s'était emparé d'Ispahan, capitale arrachée par ses armes au schah légitime de Perse, Tahmasp. Pour anéantir d'un seul coup ses compétiteurs au trône, Mahmoud avait immolé en une nuit tous les partisans nobles et trois mille gardes-du-corps du roi fugitif. Ivre de sang et bourrelé de remords, Mahmoud, par une de ces alternatives extrêmes des caractères violents, s'était tout à coup condamné lui-même à une prison et à une obscurité perpétuelle, dans une caverne des montagnes, pour y pleurer ses victimes et pour y implorer dans le jeûne le pardon de ses forfaits. Cette pénitence, cherchée dans les entrailles de la terre, semblable à celle de Nabuchodonosor, d'Élie, de Chosroès, était antique et fréquente aux Indes, en Perse et en Judée. Mais ces anachorètes couronnés, après avoir brouté, comme des animaux, l'herbe des champs

pour toute nourriture, sortaient souvent de leurs retraites avec des passions ou des démences altérées de nouveaux crimes.

Tel fut Mahmoud en quittant sa caverne ; il tua de sa propre main trois oncles, onze frères et plus de cent fils du malheureux Schah Hussein, son captif, condamné par le tyran à assister à ce déluge de son propre sang. Une démence physique le saisit enfin après cette démence d'ambition ; il arrachait avec ses dents, pendant ses accès, des lambeaux de chair de ses propres membres pour les dévorer. Son cousin Aschraf, brigand de la même race, le fit enfin garrotter et étrangler dans le palais d'Ispahan. Tahmasp, petit-fils d'Hussein, s'avança avec une armée de ses partisans contre Aschraf. Cet usurpateur, alarmé de l'approche de Tahmasp, envoya un ambassadeur de Constantinople pour y protester contre les empiétements des Russes et des Turcs sur les territoires de la Perse, et pour y solliciter l'alliance d'Achmet III.

La dissension religieuse entre les Turcs et les Persans servit de prétexte à la Porte pour congédier l'ambassadeur et pour déclarer la guerre à la Perse. Un petit-fils des Kiuperli, Abdourrahman-Pacha, à la tête de vingt mille hommes, défit les Persans dans les steppes de Moghan, voisines d'Ardebil.

Pendant ces revers d'Aschraf, le Schah légitime Tahmasp proposait de son côté son alliance aux Turcs, et offrait de la payer par la concession d'une partie des provinces septentrionales de la monarchie. Ces propositions furent favorablement accueillies par le divan, et soixante mille hommes, commandés par le sérasker Ahmed-Pacha, atteignirent dans la plaine d'Hamadan l'armée persane d'Aschraf. Achmet, vaincu, se replia avec ses débris sur Bagdad. Une paix conclue entre Aschraf et les Turcs à Bagdad dépouilla la Perse de Kermanschah, d'Hamadan, d'Ardelan, de Tebriz, de Tiflis, d'Erivan, de Sultanieh et d'une partie de la monarchie. C'est à ce prix qu'Aschraf, quoique vainqueur d'Achmet, achetait la reconnaissance de son titre usurpé par le divan.

Le czar, pendant ce démembrement de la Perse, au midi et au nord, avait envahi de son côté les provinces persanes voisines de la mer Caspienne et du Caucase. Il fallait maintenant, entre la Russie et la Porte, une délimitation fiscale des territoires immenses si imprudemment et si odieusement conquis sur la Perse. Le général russe Alexandre Romanzoff, négociateur habile du traité de partage à Constantinople, partit de cette ville avec un plénipotentiaire ottoman, Mohammed Dervisch-Aga,

pour tracer ces limites. La France, par une immixtion impolitique dans ce partage, fut appelée à envoyer un commissaire français comme arbitre de cette délimitation. Elle fut tracée et signée, pour la honte des musulmans et pour leur malheur, le 23 décembre 1727. M. de Maurepas, ministre sans prévoyance de Louis XV, dirigeait alors les affaires étrangères, et ne pressentait pas le piége où ce partage de la Perse entre la Russie et les Turcs, et leur rapprochement géographique, jetterait tôt ou tard l'Orient et l'Occident.

XVI

La réception au divan de l'ambassadeur d'Aschraf, qui venait ratifier le traité de Bagdad, fournit au grand vizir l'occasion de déployer la pompe dont il aimait à éblouir l'Europe et l'Asie.

Le jour de l'entrée de l'ambassadeur persan Mohammed Khan de Schiraz, les femmes reçurent la défense de se montrer dans les rues de Constantinople. Toutes les maisons de celles par lesquelles le cortége devait passer furent réparées et blanchies à neuf; les dorures de la salle du divan impérial, qui surmonte la coupole où siégent les vizirs, furent entièrement renouvelées; les balustrades

qui joignent la porte centrale du sérail à celle de *la Félicité*, c'est-à-dire à celle du harem, furent tendues de drap écarlate. Ces divers embellissements firent donner à l'ambassadeur persan, par le peuple de la capitale, le surnom de *khan récrépisseur* Deux fonctionnaires très-versés dans la langue persane, dont l'un était attaché comme aide à la chancellerie d'État, et l'autre secrétaire du divan, furent nommés, le premier mihmandar, et le second, interprète de l'ambassadeur.

Pendant sa traversée de Scutari à Constantinople, Mohammed Khan put apercevoir six grands vaisseaux de ligne rangés entre Beschiktasch et Topkhané, neuf galères peintes à neuf entre la porte de Karakœi et l'entrepôt aux huiles de Galata ; sept autres vaisseaux de ligne étaient mouillés dans l'intérieur du port, entre l'arsenal et Constantinople. Pendant la traversée de Scutari à la douane principale, les canons de ces navires et ceux de tous les autres bâtiments à l'ancre dans le port tirèrent plus de neuf cents coups (3 août 1728). En arrivant à la douane, l'ambassadeur reçu le maréchal de l'empire, qui lui it, de la du grand vizir, un cheval m naché. Le cortége fut ouvert ta guet et par le lieutenant de p ; v

les trois classes de tschaouschs, ceux du divan, ceux des spahis et des silihdars, et ceux auxquels étaient affectés des fiefs, avec les mouteferrikas, les secrétaires et les procureurs des spahis et les silihdars, les généraux des quatre régiments de la garde de l'étendard, les colonels des janissaires commandés pour le cortége, puis l'ambassadeur, sur un cheval harnaché à la mode persane; derrière lui des esclaves conduisaient sept chevaux de main, qui n'étaient ni meilleurs ni plus fringants, dit l'historiographe de l'empire, que les chevaux de bois dont on se sert au jeu d'échecs; quarante ou cinquante Afghans, mal vêtus, armés d'arcs ou de fusils, fermaient le cortége.

Le jour où le grand vizir lui accorda son audience, la salle de réception avait été décorée avec un luxe inouï (9 août 1728). L'antichambre elle-même, que l'on nomme la salle *des Nattes*, à cause des nattes de paille qui la recouvrent, fut tendue de tapis de Perse; ceux qui ornaient la salle d'audience représentaient un parterre de fleurs tout resplendissant de soie, d'or et de perles. Aux pieds du grand vizir, à l'angle du sofa qui est réputé la place d'honneur, était étendue une couverture brodée de perles; à sa droite, on voyait un portefeuille orné de pierres précieuses, et un encrier

dont les émeraudes et les rubis projetaient cette vive et pure lumière qui doit jaillir des véritables bons écrits; à sa gauche était placé un pupitre étincelant de pierreries, sur lequel était déposé un Coran, dont la reliure, en velours noir, était parsemée de brillants. Entre les deux fenêtres, on voyait étalés seize autres Corans, dont les reliures étaient brodées d'or et les sacs couverts de perles; aux deux côtés de la cheminée, sur cinq pupitres, artistement ouvrés, étaient disposés des paquets de pelisses retenus par des liens d'étoffe d'or.

Le long du mur qui s'étendait de la cheminée au sofa, étaient placées, sur leurs pieds, huit pendules surmontées de leurs globes de cristal; plus de cinquante livres précieux étaient rangés dans des armoires du plus beau travail; deux grosses montres et trois miroirs ornaient la partie de la muraille comprise entre la cheminée et la porte. Les valets de chambre portaient des ceintures précieuses dans lesquelles étaient fixés des poignards et des couteaux ornés de pierreries. Les ministres d'État, le defterdar, le reïs-effendi, le tschaouschbaschi et les sous-secrétaires d'État, le chancelier, les maîtres des requêtes et le secrétaire du cabinet, rivalisaient de luxe; mais tous étaient obscurcis par l'éclat des diamants qui ornaient les bagues, la ceinture, le

poignard et les agrafes destinées à fixer les vêtements du grand vizir. Il était, dit l'historiographe, tout resplendissant et nageait de la tête aux pieds dans une mer de perles et de pierres précieuses, en sorte que son aspect seul réalisait le vœu exprimé par le salut usité chez les Ottomans : « Que l'aide de Dieu soit avec toi. »

Après que les tschaouschs eurent répondu par cette exclamation au salut du grand vizir, que reçut le maître des cérémonies au nom de l'assemblée, les sept vizirs de la coupole, dont cinq étaient gendres du sultan, entre autres le fils et les deux neveux du grand vizir, et les deux autres gendres de ce dernier, baisèrent sa main et s'assirent, le capitan-pacha à sa droite, les six autres à sa gauche ; les ministres d'État et derrière eux les secrétaires d'État se tinrent debout, les mains croisées sur la poitrine ; derrière les secrétaires d'État se placèrent les officiers de la maison du grand vizir, tout prêts à s'acquitter de leurs diverses fonctions. Les sucreries et le café furent servis dans des vases d'or, ornés de pierres précieuses. Cette collation d'usage terminée, les vizirs se levèrent et allèrent se placer en face du sofa ; l'ambassadeur alla s'asseoir auprès du grand vizir, sa suite se retira, et il eut alors avec ce dernier un entretien d'une demi-heure, pendant

lequel Damad-Ibrahim se plaignit hautement de ce que l'ambassadeur n'avait apporté qu'une lettre du schah pour le sultan, et de ce que le premier ministre de Perse ne lui avait pas écrit.

A la fin de l'audience, le grand vizir fit distribuer des sorbets et des parfums, fit revêtir Mohammed-Khan d'une pelisse de zibeline doublée d'écarlate, et donna à tous les Persans de sa suite de riches caftans et des chevaux couverts de magnifiques housses brodées de perles et de saphirs.

XVII

Cependant les prospérités de ce Salomon du Bosphore étaient perfides. Le czar Pierre le Grand était mort, laissant l'empire à Catherine, la pensée de sa politique à Mentschikoff, son ambition à sa patrie, la Perse à moitié démembrée à ses généraux. Mais un grand homme, aussi féroce et plus guerrier que Pierre le Grand, venait d'apparaître en Perse et de rassembler de nouveau dans une seule main le faisceau disjoint de cette monarchie.

Traçons en quelques traits la figure de ce conquérant, en qui l'âme et le génie de Timour semblaient avoir passé de Samarcande à Ispahan.

XVIII

Sa vie, écrite sur les lieux par Mirza-Médhy son historiographe, et par un Anglais résidant dans les camps, laisse peu d'ombre sur son caractère.

Le père de Nadir, Turc d'origine, appartenait à une de ces tribus turcomanes qui s'étaient jetées en Perse à l'époque de la grande migration. Cette famille était jusque-là obscure, mais noble, car tout ce qui n'était pas esclave en Perse participait à la noblesse collective de la tribu. « Le diamant, « dit à ce sujet Mirza-Médhy, ne tire sa valeur que de son propre éclat et non du bloc de rocher d'où il est sorti ! » C'était un simple tailleur d'habits, gagnant sa vie et celle de sa famille en cousant des manteaux de peaux de mouton. « Dites de moi, » écrivait Nadir à ses ambassadeurs qui demandaient pour lui la main de la princesse Mazer-Allah, fille de l'empereur des Mongols, « dites que je suis fils de Nadir, « fils et petit-fils de mon épée, et ainsi de père en « fils jusqu'à la soixantième génération ! »

Soldat dès son enfance, bientôt chef d'une horde d'aventuriers du Khorasan, qui pillaient et massacraient leurs voisins les Tartares Ouzbeks, il avait commencé sa carrière de crimes par le rapt

d'une fille de cette tribu, renommée par sa beauté, et ravie sur le cadavre de son père. Le roi Tahmasp l'enrôla dans l'armée avec laquelle il disputait la Perse à l'usurpateur Aschraf. Ses exploits et le nombre croissant de ses soldats lui valurent le titre de gouverneur du Khorasan, sa patrie. Son indépendance du roi et sa tyrannie le firent révoquer de ce poste. Repoussé par ses compatriotes et désavoué par Tahmasp, il alla demander asile à un de ses oncles paternels, chef lui-même d'une autre bande d'Afghans, et qui gouvernait la forteresse et le pays de Khélat. Son oncle l'accueillit, lui recruta trois mille hommes, le réconcilia avec le roi Tahmasp, et ses exploits contre les Afghans, maîtres d'Ispahan, accrurent la terreur de son nom. Envieux de la forteresse de Khélat, il revint surprendre la place et égorger de sa propre main l'oncle qui l'avait protégé.

XIX

Maître par ce crime d'une capitale, d'un trésor et d'une armée, il reconquit tout le Khorasan à la cause du prince légitime. Tahmasp, justement jaloux d'un général qui se substituait partout à son autorité, le déclara traître et rebelle. Nadir s'arma

de cette apparente ingratitude de son souverain pour faire insurger son armée contre Tahmasp; il marcha contre le schah, le fit prisonnier, mais conservant la marque d'une fidélité à la vieille dynastie qui faisait sa popularité en Perse, il couvrit de respects apparents la captivité réelle du schah dans son camp.

Après une guerre constamment heureuse contre les Afghans, expulsés par ses armes de toute sa patrie, Nadir reçut du schah en apanage le Khorasan, le Mazandéran, le Sistan et le Kerman, quatre provinces dont l'étendue égalait la moitié du royaume. Sa feinte modération lui fit refuser seulement le titre de sultan; il aspirait plus haut. La coalition des Russes et des Turcs allait lui fournir bientôt l'occasion de grandir encore. Reconquérir sa patrie sur les Afghans, expulser leur dynastie étrangère, rétablir la vieille dynastie des sophis dans la personne du faible Tahmasp, combattre enfin, vaincre et expulser du nord de la Perse les Russes, du midi les Ottomans, et se couronner enfin lui-même de tant de victoires sur les trois races ennemies de sa patrie, telle était la destinée de Nadir, sujet encore, mais bientôt roi!

Suspendons ici la marche ascendante de sa fortune, pour revenir assister à Constantinople à la

chute d'un règne renversé par le seul bruit de son nom.

XX

Les événements de Perse reten … nt d… reusement à Constantinople dans le c… des musulmans. La ligue contre nature … Tur… les Russes infidèles (giaours), pour dén…er empire hérétique mais musulman, … en cret l'instinct probe et religieux des … y a des temps où les peuples, éclai… lumières de leur cons… , …s ment politiques que leurs … ts. … sait quel pressentiment prophétique protestait d… l'âme des Turcs contre une alliance qui rapprochait et grandissait l'empire de Russie. La pitié et l'indignation fomentèrent coup sur coup cette réprobation de l'opinion publique contre un souverain et contre un vizir qui assistaient impassibles aux tragédies de la dynastie persane.

L'usurpateur Aschraf, dont les ambassadeurs, accueillis par Achmet III, résidaient encore à Constantinople, venait d'être trois fois vaincu par Nadir. Dans sa déroute, Aschraf, poursuivi par Nadir, avait lâchement égorgé le vieux roi Hussein, son

prisonnier, père de Tahmasp. Le sang de ce vieillard, assassiné par son geôlier, criait vengeance contre Aschraf si prématurément reconnu par Achmet. Ce lâche usurpateur s'enfuyait avec une poignée d'Afghans vers l'Afghanistan, quand les tribus du Beloutchistan, informées de ses revers et avides de ses dépouilles, l'enveloppèrent dans leur désert et lui tranchèrent la tête, qu'ils envoyèrent en témoignage de fidélité à Tahmasp.

Ce jeune prince, replacé sur le trône par Nadir, venait de rentrer roi à Ispahan au milieu des acclamations de son peuple. Le jour de son entrée dans le palais d'Ispahan, une femme couverte de haillons sortit des cuisines du harem d'Aschraf, et se dévoilant devant le roi, lui fit reconnaître en elle sa propre mère. C'était la sultane favorite d'Hussein, mère de Tahmasp, qui, pour échapper au massacre de la famille des rois sophis, s'était cachée en effet sous ce costume d'esclave, et dévouée aux plus vils services dans le harem de l'usurpateur. Le récit de cette reconnaissance inespérée de la mère et de son fils arrachait des larmes à tout l'Orient.

XXI

A peine Tahmasp avait-il recouvré le royaume,

que son ambassadeur arriva à Constantinople pour redemander, au nom de la légitimité et de l'armée ameutée, la restitution des provinces de la Perse, enlevées à l'usurpateur par les Turcs et par les Russes. Le grand vizir ne répondit à cette juste revendication de Tahmasp que par une déclaration de guerre à la Perse, et par l'emprisonnement de l'ambassadeur envoyé à Lemnos.

Il se préparait à marcher lui-même au secours de Tauriz, menacé, disait-il, par Nadir, et, en effet, il fit déployer, le 24 février 1730, l'étendard sacré à Scutari. L'armée s'y rassembla, selon l'usage, autour des queues de cheval plantées sur cette première halte de la rive d'Asie en face du sérail. Le sultan Achmet III devait s'y transporter lui-même avec toute sa cour militaire, six jours après, le 3 août. L'armée devait se mettre en mouvement le 18 septembre, par la route d'Alep, avec le grand vizir. Le sultan devait rester pendant la campagne à Scutari, pour assister au départ successif de tous les contingents de troupes appelés d'Europe et d'Asie pour cette expédition. Rien n'indiquait la moindre opposition au plan et au succès de cette campagne. L'orage couvait, comme il couve dans les États muets, sous une complète sérénité.

XXII

Cependant, de sourds chuchotements parmi les janissaires, les canonniers, les spahis, campés dans les tentes de Scutari, agitaient l'armée à l'insu du grand vizir et des généraux. Les uns disaient que c'était un sacrilége que d'aller détrôner, en Perse, un khalife descendant du Prophète pour partager ses dépouilles avec les barbares *giaours* de la Moscovie; d'autres que c'était une honte que de laisser l'armée se consumer pendant un mois autour de Scutari, pendant qu'un esclave, Afghan-Nadir, *koulikhan* (esclave du khan) expulsait les Ottomans et Kiuperli-Pacha lui-même de Tauriz. Ces souffles opposés de la sédition produisaient, comme de coutume, un mécontentement général. Rien n'est si dangereux à un gouvernement que de rassembler dans l'oisiveté des hommes qui ne tentent rien isolés, mais qui sentent leur puissance d'opinion en sentant leur nombre! Une circonstance tout accidentelle, l'impatience, au soleil, des troupes qui attendaient ce jour-là, sous les armes, le sultan à Scutari, changea tout à coup un vague murmure en explosion.

XXIII

L'habitude des sultans, quand
sérail pour passer à Scutari, est tra
Bosphore à la première aube du jour. Le sol st
déjà au milieu du ciel, et les barques doré l
met III ne se détachaient pas de la plage s c
que l'on voit à Scutari. Les soldats se dema
le motif de ce retard; déjà les corporations C
stantinople qui le précèdent ou le suivent
trajet, les queues de cheval, les chevaux de
les imans de la mosquée impériale avaient t
le canal depuis longtemps et l'attendaient sur
grève d'Asie.

Achmet hésitait encore au fond du sérail. répugnance à s'armer contre un prince légitime qui venait de remonter sur le trône de ses pères, et de donner ainsi lui-même l'exemple de l'encouragement à l'infidélité des peuples à leur dynastie, soit remontrances du muphti et du prédicateur de Sainte-Sophie, Ispérizadé (fils d'Isperj), soit défiance de la politique du grand vizir, accusé par l'opinion d'avoir trempé dans la reddition de Tauriz à Nadir-Koulikhan, soit plutôt déférence pour les conseils de sa sœur Kadidjé, princesse qui possédait tous les

secrets d'État, et qui avait l'âme et le génie d'un vizir, Achmet refusait de quitter le palais.

Le grand vizir, inquiet du mécontentement que ces délais inusités pouvaient susciter à Scutari parmi les troupes, envoya au camp Ismaïl-Aga pour lui rapporter ce qui s'y passait. Ismaïl revint dire au grand vizir, en présence d'Achmet, que les janissaires, sous les armes depuis minuit, et trompés d'heure en heure dans leur attente, commençaient à s'indigner du mépris que cette inexactitude semblait leur témoigner.

Achmet III se décida alors à monter dans sa barque. Il fut accueilli par le silence des troupes. La nuit laissa fermenter l'agitation.

XXIV

L'absence de l'armée, du sultan et du vizir, livra la capitale au hasard de l'émotion publique. Le lendemain, 29 septembre, un groupe de dix-sept janissaires, restés dans la ville sous le commandement d'un Albanais, nommé Patrona-Khalil, donnèrent tout à coup le signal de la révolution devant la porte de la mosquée de Bajazet, sur la place nommée le *Marché-aux-Cuillers*. S'élançant de là dans le grand bazar voûté à l'heure où la foule s'y répand pour

acheter les provisions du jour, ils le parcoururent en criant de fermer les boutiques, signe de terreur, et enconviant tous les bons musulmans à les suivre.

Grossis dans leur course par des groupes de leurs camarades et par un cortége de populace, ils marchèrent au palais de Hassan, aga des janissaires, et le sommèrent d'ouvrir les prisons aux malfaiteurs emprisonnés par ses ordres. Hassan, intimidé, obéit lâchement à Khalil. Les prisons ouvertes vomirent à l'instant dans les rues un ramas d'hommes aigris par la captivité, ivres de la liberté, altérés de vengeance. Ils pillèrent les marchés des fripiers, des selliers et des armuriers, et répandirent le tumulte et l'effroi dans toute la ville. Pendant ce pillage, Khalil, pénétrant les armes à la main dans la caserne des janissaires, prit la marmite du cinquième régiment, signe de ralliement de ce corps autour de son foyer, et la portant sur sa tête au *Marché-aux-Viandes*, y établit le camp de la sédition.

XXV

Constantinople était à la merci de l'émeute. Elle grossissait et s'organisait à la voix de Khalil. Le capitan-pacha, qui devait surveiller la ville, était parti sans soupçon à l'aube du jour pour aller trans-

planter des tulipes dans son délicieux parterre de Tschengelkaï, au bord du canal du Bosphore. Le reïs-effendi s'était également oublié depuis la veille dans son kiosk de campagne, à l'ombre des platanes des *Eaux-Douces*.

Ils accoururent tardivement dans leurs barques, descendirent au fond du port, s'informèrent des causes du tumulte, et, traversant le bazar, ordonnèrent aux marchands effrayés de rouvrir leurs boutiques. Ils remontèrent promptement dans leurs caïques, et firent ramer vers Scutari pour se concerter avec le grand vizir et l'aga des janissaires sur la répression du mouvement.

XXVI

Le grand vizir traversait au même moment le canal avec les vizirs de la Coupole, le muphti et les généraux, pour tenir conseil dans le kiosk impérial qui touche au rivage. On décida que le mouvement était assez grave et assez général pour nécessiter le retour du sultan à Constantinople et pour déployer contre les révoltés du *Marché-aux-Viandes* l'étendard vert du Prophète.

Avant de remonter dans sa barque pour se rendre à l'avis du conseil, Achmet III s'entretint

secrètement avec sa sœur, la sultane Kadidjé, son conseil intime, qui l'avait suivi à Scutari. Elle avoua depuis qu'elle lui avait conseillé d'emmener avec lui ou de garder sous sa main au sérail tous ses principaux ministres, afin de pouvoir au besoin racheter sa vie en livrant ses serviteurs responsables aux rebelles. Il était nuit sombre quand le sultan quitta sa sœur et débarqua, honteux de céder à la sédition, près de la *porte des Canons*, sur la grève de la mer qui baigne le kiosk du rivage. Il se glissa par les jardins dans le sérail. Un conseil s'y tint, sans désemparer, en sa présence, la nuit et le jour.

XXVII

Les négociations habituelles s'établirent entre le *Marché-aux-Viandes* et le sérail. Elles furent vaines; le grand vizir ne croyait pas suffisamment au danger; Patrona-Khalil se sentait soulevé de plus en plus par le peuple.

« Nous n'avons rien à reprocher au sultan, » répondait à tous les messages de la cour l'attroupement, « mais nous ne nous séparerons pas avant « qu'on nous ait accordé les quatre têtes qui per- « dent la foi et la politique de l'empire, celles du

« grand vizir, du kiaya, du muphti et du capitan-« pacha. »

Achmet, à ces exigences, tenta vainement d'opposer l'appel suprême aux fidèles musulmans, le déploiement du drapeau vert, oriflamme du sérail, promené dans les rues de Constantinople, voisines du palais. Nul ne s'y rallia; il parut au peuple porté dans des mains sacriléges; une tentative nouvelle fut faite auprès des séditieux. Achmet III livra aux Bostandjis, qui paraissaient neutres entre le sérail et le camp, le capitan-pacha et le kiaya, et fit dire à Khalil qu'il consentait à la destitution du grand vizir et du muphti.

« L'exil du muphti nous suffit, » répondirent les rebelles, « mais nous voulons la vie d'Ibra-« him. »

La nuit du 29 au 30 septembre enveloppa de son silence et de ses ombres la révolution suspendue sur un trône et la mort sur tant de têtes. Rien ne s'était prononcé pendant les ténèbres. Les meneurs secrets ou ceux qui prétendent toujours avoir inspiré les révolutions, afin d'en partager les dépouilles, commencèrent à lever le masque et à se détacher du sultan, sous prétexte d'aller s'interposer entre lui et le peuple. De ce nombre était le muphti, vieillard qui inspirait aux révoltés plus de pitié que de haine,

l'Albanais Soulali-Effendi, soupçonné de connivence avec Khalil, et le prédicateur de Sainte-Sophie, Ispérizadé, chef des imans de la capitale. Ces trois médiateurs parurent au milieu des oulémas rassemblés dès l'aurore dans la mosquée de Sainte-Sophie pour délibérer sur le péril public.

« Est-il donc vrai, » s'écria le muphti, « que la « colère du peuple s'acharne sur un misérable « vieillard tel que moi, et qu'on veuille ensan- « glanter ma barbe blanche ? »

Les oulémas lui protestèrent que nul, ni parmi eux, ni parmi le peuple, ne songeait à se souiller d'un tel crime.

« Eh bien ! » reprit-il, « puisqu'il n'y a pas « d'autre voie de salut pour l'empire que la dépo- « sition du sultan, il faut délibérer sur cette ter- « rible nécessité des circonstances. »

Ils se recueillirent, firent la prière en commun, et se rendirent processionnellement au sérail dans le kiosk d'Érivan, où le grand vizir lui-même les attendait pour conférer en secret avec eux.

« Je sais, » leur dit-il avec l'accent de la fidélité qui se dévoue, « que je suis un homme déjà « mort, mais notre devoir à tous est de chercher à « sauver du moins les jours sacrés du sultan ! » — Puis se tournant vers le muphti : « Le padischah, »

lui dit-il, « t'a révoqué et banni, ainsi que le capi-« tan-pacha et le kiaya ! »

Les bostandjis, à ces mots, s'emparèrent du vieillard et le conduisirent dans leur chambrée pour le garder avec le kiaya et le capitan-pacha en otages du sultan et des rebelles. Moustafa-Effendi, juge de Médine, fut investi du titre et du costume de muphti. Les oulémas se retirèrent alors avec le nouveau muphti du kiosk d'Érivan, et rentrés à Sainte-Sophie, nommèrent des délégués choisis parmi les plus vénérables membres du clergé pour s'entendre avec les rebelles et pour leur proposer de désigner eux-mêmes les candidats populaires aux grandes charges.

XXVIII

En arrivant sur le *Marché-aux-Viandes*, ils trouvèrent les choix déjà faits. Les janissaires, dont les officiers se refusaient à partager l'indiscipline, avaient nommé malgré eux pour ministre des affaires étrangères le vieux maître d'armes Souleiman; pour aga des janissaires le maître sellier de ce corps, pour grand-juge de Constantinople un bouffon, nommé Ibrahim, et pour grand-juge d'Asie, l'Albanais Soulali-Effendi, leur secret instigateur.

Souleïman-Aga et Soulali-Effendi se rendirent, au nom de l'armée, au sérail, porteurs de l'ultimatum du camp. Cet ultimatum exigeait les quatre têtes des ministres, la confirmation des dignités décernées par l'émeute, et un acte d'impunité authentique signé par le sultan et par les oulémas.

Achmet III, entouré désormais de ses ennemis, céda en gémissant la tête de son serviteur et de son ami pour sauver la sienne. Le grand vizir fut conduit dans l'appartement du bourreau, situé sous la porte centrale de la seconde cour du sérail, où le muphti, le capitan-pacha et le kiaya attendaient depuis la veille l'heure de l'exécution. Le nouveau divan, rassemblé pendant cette seconde nuit autour du sultan, consentit pour toute grâce à ne livrer aux rebelles que les cadavres de leurs victimes, au lieu de les jeter vivantes aux tortures de la multitude. Les bourreaux cachèrent par pitié à Achmet l'heure de cette lugubre exécution.

Le sultan se flattait encore d'un retour de pitié dans l'âme des rebelles, quand sur le faux bruit d'une prétendue colonne de soldats venant assiéger le sérail, on pressa le supplice et on jeta les trois corps sans vie sur un chariot traîné par deux bœufs pour conduire ces restes au *Marché-aux-Viandes*. Ils n'arrivèrent pas jusque-là ; la multitude féroce

les enleva du chariot, et les sema sur la route comme pour réjouir la ville d'une dépouille sanglante de son triomphe.

Le cadavre d'Ibrahim fut jeté sous les roues, à côté de la belle fontaine qu'il avait construite sur la grande place du sérail; celui du capitan-pacha auprès de la fontaine Khorkhor, celui du Kiaya sur le Marché-aux-Viandes.

Cette sinistre satisfaction, au lieu d'apaiser la multitude, lui montra ce qu'elle pouvait oser. On s'indigna de ce que le sultan livrait à la justice populaire des cadavres au lieu des victimes vivantes. Sur la foi des profanateurs des cadavres qui avaient dépouillé de ses vêtements le corps du grand vizir, le bruit se répandit dans la foule et dans l'armée que le prince avait trompé, pour sauver son ami, la vengeance du peuple; que le corps du prétendu Ibrahim était celui d'un rameur arménien du Bosphore, nommé Manoli, qui ressemblait de visage à Ibrahim.

Cette rumeur s'accrédita par l'étonnement des spectateurs, en constatant que le cadavre était celui d'un incirconcis. L'ambassadeur de France, en rendant compte de cette circonstance à sa cour, confirme ce bruit : « Le grand vizir, » écrit-il, « était d'origine un chrétien arménien, qui avait négligé

de se faire circoncire en venant en Turquie, et qui s'était contenté de faire à l'extérieur profession de mahométisme ; il n'était au fond d'aucune religion. »

XXIX

Furieux de cette prétendue substitution d'une victime à une autre, les rebelles demandent pour la première fois, à grands cris, la déposition d'Achmet III. Ispérizadé ose lui déclarer en face que l'armée ne veut plus de lui pour padischah. Achmet ne négocie plus pour le trône, mais pour sa vie et pour celle de ses enfants. Ispérizadé et Soulali, ses maîtres plus que ses ministres, vont marchander, au camp du *Marché-aux-Viandes*, les conditions de sa déchéance. Ils reviennent trois heures après rapporter à Achmet sa grâce et celle de sa famille, jurée sur le Coran par les rebelles, à condition qu'il résignera le trône à son neveu Mahmoud, fils de Mustapha II. Ce prince, tiré de sa prison, paraît devant son oncle, qui le baise d'abord au front comme sultan, puis à la main comme sujet.

XXX

Ainsi finit, après vingt-sept ans de règne, la vie politique du sultan Achmet III, qui avait été le génie de la paix pour un peuple épuisé de guerre. Nul prince n'avait mieux compris son peuple, nul peuple ne comprit moins son prince. Le ressentiment de la paix dans ses sujets, à la fois impatients et incapables de guerre, fut la véritable cause de sa perte. Il descendit du trône pour sa vertu. Son ministre Ibrahim expia, pour une cause plus juste, le seul crime politique que l'histoire puisse lui reprocher, le partage inique de la Perse avec la Russie, prélude et modèle du partage de la Pologne.

XXXI

Mais Mahmoud Ier n'était pas souverain tant que Patrona-Khalil, le chef et l'âme de la révolte, campait sur la place du Marché-aux-Viandes, entouré des janissaires et du peuple. La dissimulation, vice des esclaves, était la nécessité des sultans esclaves de la sédition. Mahmoud y avait été exercé dès l'enfance. Il feignit de se jeter avec abandon dans les mains du plus populaire des séditieux.

Khalil, appelé au sérail, parut devant son nouveau maître. L'audace et l'intelligence éclataient dans ses traits. Jeune, leste, martial d'attitude, beau de visage, les lèvres ombragées d'une moustache noire, les jambes nerveuses et nues, vêtu du simple caftan de drap grossier des janissaires, éloquent de langage, impérieux de regard, on ne reconnaissait déjà plus dans cet Albanais le marchand de vieux habits qui vendait, quelques jours avant, ses loques dans les rues de Constantinople. Il avait pris l'esprit de son rôle de vengeur du peuple avec la même facilité que le sabre du révolté. Nul homme n'était plus fait pour personnifier une sédition militaire.

« Que désires-tu de moi pour prix du trône où « tu m'as fait monter? » lui demanda avec une apparente déférence Mahmoud.

« — Sublime empereur, » répondit ce chef des rebelles, « mes vœux sont remplis, les ennemis de « l'empire sont punis, et ta Hautesse est assise sur « le trône de ses ancêtres. Je n'ai pas formé le noble « dessein de t'y placer, sans savoir que *ceux qui* « *font les sultans ne meurent jamais dans leurs lits.*

« — Rassure-toi, » reprit le prince, « je te jure, « par les âmes de mes pères, que loin de vouloir « attenter à ta vie, mon dessein est de te récom- « penser.

« — Si telle est l'intention de ta Hautesse, » dit Patrona, « donnes-en la preuve éclatante : abolis à « l'instant le *malikiané* (baux à vie), qui a causé « la mort du vizir Ibrahim et la déposition de ton « frère Achmet.

« — Tu seras content, » lui dit Mahmoud ; et à l'instant il donna l'ordre de supprimer l'impôt impopulaire.

Ce désintéressement apparent du chef des rebelles confirma pour quelques jours son ascendant sur les troupes. Il l'entretint aux dépens du trésor, en assouvissant les révoltés de grades et de gratifications. Le kiaya des janissaires ayant risqué de lui faire une observation sur le prompt épuisement du trésor, s'il n'arrêtait pas le cours des exigences et des prodigalités, Khalil, absolu comme un rebelle et cruel comme un parvenu à la tyrannie, lui trancha la tête pour toute réponse. De ce jour il régna sous le nom de Mahmoud Ier et de ses ministres. Il conduisit, à cheval, le sultan à la mosquée d'Aïoub, pour y ceindre le sabre d'Othman, seul armé au milieu des soldats désarmés, et jetant à pleines mains les sequins d'or à la multitude.

Rencontrant dans la foule un ancien boucher grec, nommé Jannachi, qui lui avait autrefois vendu sa viande à crédit : « Jannachi, » lui dit-il en riant,

« es-tu décidé à ne pas vivre plus longtemps que « moi? » Le Grec lui ayant répondu par des protestations de dévouement : « Eh bien! » lui dit Patrona, « que puis-je faire pour toi? Tu n'as qu'à parler. » Le boucher Jannachi lui demanda aussitôt d'être fait prince de Moldavie. Grégoire Ghika, alors hospodar et frère du drogman de la Porte, était bien vu de la cour ottomane. Le grand vizir refusa une première fois Jannachi venant demander un trône sur la recommandation de Patrona.

« On n'avait pas de reproches à faire à l'hospo- « dar, » disait-il, « et son nom illustre contrastait « trop avec la vile profession du protégé qui se pré- « sentait pour le déposséder. » — « Que m'importe, » dit Patrona impudemment, « Grégoire Ghika n'est-il « pas giaour? Jannachi l'est aussi; c'est mon ami, « je veux qu'il soit préféré. » Il chargea Mousli d'accompagner son Grec à l'audience du vizir, et le boucher Jannachi en sortit hospodar de Moldavie.

Tout ce qu'osaient impunément les trois chefs est au-dessus de toute croyance. Patrona, Mousli et Ali, toujours armés, ainsi que leurs complices, au mépris des défenses du sultan et du grand vizir, entraient au divan, portant de larges sabres, et sous les yeux de ce premier ministre muet devant eux,

ce triumvirat de taverne distribuait les emplois et jugeait les causes.

XXXII

De tels excès, agréables un moment à la multitude comme des preuves de sa toute-puissance, lui deviennent bien vite odieux comme des scandales qui déshonorent dans ses favoris sa propre image. Les soldats, rentrés à la voix de leurs officiers dans leurs casernes, ne laissaient plus à Khalil qu'une bande indisciplinée de quelques milliers de rebelles, rebut de l'armée et de la ville. Un de ces suppôts de Khalil ayant tué dans une rixe un janissaire, les casernes s'émurent et se convoquèrent sur l'Atmeïdan pour venger leur camarade. Khalil osa paraître dans cette assemblée et y défier les janissaires au nom de douze mille Albanais ses compatriotes, prêts, disait-il, à prendre sa cause.

« Quand tu ferais venir à Constantinople tous « les bandits de l'Albanie, tes pareils, nous les « braverions, » lui répondit le cri général. Il baissa de ton comme tous les tribuns qui ne sont forts que de leur insolence, et qui mendient par la délation les restes de la popularité qui leur échappe.

« Ne te mêle donc plus des affaires d'État, » lui

dirent les anciens camarades de révolte; « que « Mousli, ton séide, ne parle plus en ministre de « l'empire ; qu'il ne se présente plus tous les jours « à la porte du divan avec le faste et l'insolence d'un « kiaya. Crois-tu que le sultan et son grand vizir « aient besoin de vos lumières pour se conduire?

« — Mais, » dit Patrona avec modération, « si « je cesse un instant de veiller sur le sultan et sur « le divan, vous reverrez bientôt en place des minis- « tres aussi odieux que ceux que nous avons punis; « je n'ai d'autre but que le bonheur public. »

Mille cris d'indignation se firent entendre aussitôt. « Ce n'est pas d'un homme tel que toi, » lui disaient les janissaires, « que le salut du peuple « dépend. Notre sublime empereur se montre assez « juste et assez éclairé pour que tu lui laisses le « soin de rendre ses sujets heureux. Nous ne souf- « frirons pas plus longtemps qu'un homme comme « toi dicte des lois à Sa Hautesse, et prétende être « admis au partage de l'autorité souveraine. Nous « te donnons trois jours pour licencier les bandits « que tu payes; au delà de ce terme, nous les exter- « minerons partout où nous les rencontrerons. »

XXXIII

Humilié, mais obstiné dans son orgueil et dans son ambition de chef de parti, Khalil tenta d'arracher par la corruption ce qu'il n'avait pu obtenir de la menace. Il parvint à acheter, à force d'or et de promesses prodigués aux janissaires, la nomination de Mousli, son principal complice, au grade de kiaya ou de premier lieutenant général de cette milice. Il se réservait à lui-même le poste de capitan-pacha. Djanüm-Pacha, intrépide et fidèle marin, auquel ce poste était destiné par le grand vizir, et qui était alors à Chio, fut secrètement mandé à la cour. Il se concerta avec le grand vizir, le khan des Tartares et un petit nombre d'hommes résolus du sérail, pour purger l'empire du triumvirat qui prétendait régner sous le nom des casernes et des cafés de la capitale.

Les triumvirs Khalil, Mousli et Ali se croyaient inviolables sous leur popularité encore armée : des déférences apparentes leur dérobèrent habilement le piége, où la vengeance de Mahmoud les attirait. Appelés inopinément au divan, sous prétexte qu'on avait besoin de leurs lumières, ils se rendirent sans défiance, et laissèrent dans la première cour du

l'escorte dont ils marchaient toujours envi-
. Le divan, présidé par le grand vizir, en
ce du sultan lui-même, était nombreux et
ınt. Djanüm-Pacha y assistait en qualité de
ındant en second de la flotte; un officier supé-
des janissaires, surnommé Pehliwan ou *le*
r, à cause de la majesté de sa stature et de la
r de ses bras, avait été introduit secrètement
e sérail pour exécuter les triumvirs, et il
ait, caché derrière un rideau, le signal ou le
te de son apparition dans la salle pour l'exé-
.

conseil s'ouvrit par une délibération sur la
u sur la guerre. Patrona-Khalil insista pour
divan déclarât la guerre aux Russes comme
les Persans, confondant ainsi, dans son igno-
les deux nations antipathiques aux musul-
mais qui étaient alors en guerre l'une contre
:. On feignit d'écouter avec respect ses diva-
s patriotiques et d'y souscrire. L'orateur allait
rer avec ses deux complices, quand le grand
le vieux Mohammed-Pacha, homme indiqué
moud comme prêt à lui sacrifier un reste de
se leva et annonça au chef des factieux que
ischah, pour le récompenser de ses services,
nmait beglerbeg d'Europe, et ordonna en

même temps aux chambellans de service de le revêtir de la pelisse d'honneur, signe de son investiture; il nomma également Mousli et Ali, les deux autres membres du triumvirat, à de hautes dignités de l'empire. Dans les législations ottomanes, ces nominations étaient probablement nécessaires au supplice des coupables pour les soustraire, par le caractère politique dont on les investissait ainsi, aux tribunaux ordinaires, et pour les ranger au nombre des justiciables du seul tribunal de la raison d'État.

« Je ne veux pas d'un poste qui m'exile de la « capitale, » répondit insolemment Patrona-Khalil; « je n'accepterai que le poste de commandant géné- « ral des janissaires, qui m'ont nommé d'eux-mêmes « leur chef pour accomplir la révolution. » Cette insulte au sultan et ce défi à son grand vizir soulevèrent un murmure d'indignation dans le divan.

Le Pehliwan, caché dans le cabinet *des porcelaines*, ne put se contenir plus longtemps, et s'élançant le sabre à la main dans la salle : « Quel est, » dit-il à Khalil, « le misérable assez audacieux pour « vouloir être aga des janissaires? » Puis, provoquant loyalement Khalil à se défendre, afin de le frapper en brave et non en assassin, il croisa le fer avec lui, et, lui plongeant son sabre jusqu'à la poignée dans la poitrine, il l'abattit aux pieds du

ltan. « Ainsi périssent, » s'écria-t-il, « tous les ennemis du sultan et de l'empire ! »
Mousli et Ali, qui s'étaient levés pour défendre ır chef, tombèrent sur son corps, sous le poignard Djanüm le marin. On remit les trois cadavres aux standjis pour les jeter à la mer par les fenêtres du sk *des Canons*.

XXXIV

Aucun bruit ne révéla au dehors cette tragédie divan. On fit courir, au contraire, dans les cours rumeur des hautes dignités auxquelles Khalil et amis venaient d'être promus. On introduisit, un ın, dans le sérail, tous les officiers et tous les sol- ts de leur escorte, sous prétexte de leur distribuer ır part de récompenses, d'honneurs et de pelisses. s bourreaux, apostés derrière la porte, les étran- rent jusqu'au dernier, sans que le soupçon trans- ât de tant de cadavres.
Avant que la mort des triumvirs fût ébruitée dans capitale, tous leurs principaux complices, dési- és d'avance aux tschaouschs, étaient égorgés, et ırs corps flottaient sur la mer de Marmara, à mbre des sept tours.
Ainsi triompha la révolution et périrent les in-

struments de la révolution. Ainsi périssent justement tous ceux qui, après avoir été le bras d'une révolution de palais, de caserne ou de parti, veulent perpétuer, dans l'intérêt de leur popularité ou de leur ambition personnelle, un mouvement qui peut être quelquefois la nécessité, mais qui ne peut jamais être l'état permanent des sociétés, monarchies ou républiques. Factieux capable, politique déplorable, Patrona-Khalil, sorte de Mazaniello des Turcs, avait mérité et prévu son sort. S'il s'était fait justice en disparaissant dans la foule, il aurait laissé la mémoire d'un champion désintéressé du peuple; il laissa celle d'un factieux soldatesque, la pire race des factieux. Il aspira plus haut qu'il ne pouvait atteindre : l'audace suffit à faire un tribun, l'éducation seule fait un homme d'État. Mazaniello et Khalil périrent le jour où ils voulurent gouverner.

XXXV

Le vieux vizir Mohammed, capable du dernier service qu'il venait de rendre, mais incapable de contenir les séditions que leur succès encourageait à renaître, fut éloigné avec honneur et nommé gouverneur d'Alep. Kabakoulak-Pacha ou le pacha *à l'oreille dure*, qui avait combiné et ourdi toute la tragédie

du sérail contre les triumvirs, reçut le sceau. C'était un Asiatique de Kara-Hissar, fils d'un paysan, longtemps serviteur domestique de son compatriote le troisième Kiuperli, puis son kiaya, puis pacha de Bosnie, enfin pacha d'Égypte, où il avait vaincu et assoupli les indomptables mamlouks circassiens, janissaires du Nil. Sa brutale sévérité ne sut pas ménager assez la transition graduée, toujours nécessaire entre l'excessive licence et l'excessive autorité.

La destitution et le supplice du boucher Jannachi, protégé de Khalil et devenu prince de Moldavie, souleva contre le grand vizir les janissaires. Ils campèrent de nouveau sur la place du Marché. L'étendard sacré, déployé cette fois à temps par le sultan, groupa les défenseurs du trône autour du grand vizir. Les janissaires, attaqués et vaincus dans leur camp, périrent un à un pendant six mois par ses exécutions nocturnes. Le nombre de cadavres que le Bosphore rejetait tous les matins sur ses grèves finit par émouvoir le peuple. Dans la crainte de convertir la pitié en sédition, Mahmoud Ier sacrifia le vizir, et l'envoya gouverner Négrepont. Un homme qui a laissé un grand nom dans la mémoire de l'Orient et de l'Europe, Topal-Osman ou Othman *le Boiteux*, fut appelé d'Albanie pour gouverner l'empire.

XXXVI

Osman *le Boiteux*, né en Grèce, avait été page dans le sérail; nommé ensuite gardien des noyers des jardins, puis jardinier en chef, il avait préféré la guerre au loisir des kioks et des fontaines. Les deux queues de pacha avaient récompensé ses exploits de la bataille de Péterwardein, où il avait cherché vainement la mort à côté du grand vizir Ali, tué dans la mêlée. Envoyé après la révolution en Albanie et en Bosnie pour y étouffer les dernières étincelles de la sédition militaire, sa modération et sa fermeté l'avaient désigné à Mahmoud; ses vertus privées et surtout la plus douce de ses vertus, la reconnaissance, le signalèrent particulièrement à l'estime des Français.

Fait prisonnier sur mer dans son adolescence par un corsaire espagnol, le capitaine du vaisseau sur lequel il était blessé et enchaîné entra, pour se ravitailler, dans le port de Malte. Un marin marseillais, nommé Arnaud, étant monté à bord du navire espagnol pour y complimenter le commandant, son ami, fut frappé de l'infortune et de la physionomie du jeune musulman; il lui témoigna son intérêt par quelques paroles et par quelques secours. Topal-

Osman, touché de ces marques de générosité, osa supplier le chrétien de l'acheter comme esclave. « Tu ne t'en repentiras pas, » lui dit-il ; « quel que « soit le prix qu'on te demande de moi, je te le ren- « drai avec usure. »

Le Marseillais crut à la physionomie et à l'accent du jeune captif. Il le racheta au prix de six cents sequins, l'emmena à Marseille, le soigna dans sa propre famille, le guérit de ses blessures, et le renvoya sans rançon, sur sa seule parole, en Égypte. Topal-Osman chargea le navire qui l'avait ramené à Damiette d'une riche rançon et d'une plus riche cargaison gratuite, offerte en présent à son libérateur. Chaque année, depuis sa délivrance, il se complaisait à renouveler ces présents au Marseillais et à sa famille. A peine élevé au rang de grand vizir, il se souvint de nouveau de son hôte français, et l'invita, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, à venir recevoir de lui, à Constantinople, l'hospitalité d'un second fils. « Dis-lui surtout, » ajouta-t-il en recommandant la promptitude à l'ambassadeur, « dis-lui de se hâter, parce qu'un vizir ne vieillit « pas en place. »

Arnaud arriva avec ses fils sur un navire chargé de présents pour Topal-Osman. Ces présents consistaient, disent les annales anecdotiques du temps,

en orangers de Provence chargés de fleurs et de feuilles, en serins chanteurs des îles Canaries, et en douze esclaves musulmans que le Marseillais avait achetés en passant à Malte, pour les offrir au vizir. Topal-Osman réunit dans son palais un somptueux cortége de parents et d'amis pour honorer son hôte.

« Vous voyez, leur dit-il, en embrassant le vieillard et en montrant du geste les Turcs délivrés, « vous voyez vos frères qui jouissent de la liberté « après avoir gémi dans l'esclavage ; ce Français « est leur libérateur. J'étais esclave comme eux, « j'étais chargé de chaînes, couvert de blessures : il « m'a racheté, il m'a soigné, il m'a sauvé. Liberté, « vie, fortune, je lui dois tout. Il a payé ma rançon « sans me connaître, il m'a renvoyé sur ma parole, « en me confiant son propre vaisseau : quel mu- « sulman eût été capable d'une plus grande géné- « rosité ! »

La tolérance presque partiale de Topal-Osman pour les chrétiens des différentes communions qui couvraient l'empire ayant scandalisé les ombrageux oulémas, clergé que le fanatisme de sa foi porte dans tous les cultes à l'oppression des fois étrangères, le vertueux vizir fut forcé de céder aux murmures de la multitude et de remettre le gouvernement à Ali-Pacha, et partit pour commander

l'armée ottomane, menacée sous Bagdad par Nadir ou Thamas Koulikhan, dictateur de la Perse.

Reprenons le récit des exploits et des crimes de Nadir.

XXXVII

Tahmasp, son roi légitime, réinstallé, comme on l'a vu, par lui à Ispahan, avait d'abord vaincu les Turcs ; bientôt, défait par eux dans une seconde bataille, il leur avait cédé par un traité de paix toutes les provinces de la monarchie au delà de l'Araxe. Nadir, éprouvant ou simulant une généreuse indignation d'une paix achetée par le démembrement de la patrie, crut trouver dans l'humiliation de la Perse un prétexte patriotique à son ambition, jusque-là patiente, du trône.

« Un pareil traité, » écrivit-il dans une proclamation à la Perse, « est un attentat contre la volonté « du ciel, car les anges qui gardent le tombeau du « divin Ali, notre prophète, nous appellent hautement à la délivrance de ses sectateurs captifs des « hérétiques ottomans. Cette paix avec les Turcs ne « durera pas. Restez tranquilles jusqu'à ce que je « vienne vous trouver. Avec la protection du Très-Haut, je vais marcher à la tête d'une armée forte

« de ses premiers succès, habituée aux siéges, « nombreuse comme les fourmis, vaillante comme « les lions, et réunissant à la vigueur de la jeu- « nesse la prudence de l'âge mûr. Que l'échanson, » dit-il en faisant allusion à une chanson populaire, « avertisse notre ennemi, l'adorateur du feu, de « couvrir sa tête de poussière; car l'eau qu'il avait « détournée est rentrée dans son lit. »

Ces invocations mystiques au patriotisme et à la foi de la vieille Perse émurent le fanatisme et l'orgueil national. L'opinion d'Ispahan vola au-devant de Nadir.

XXXVIII

Il arriva, toujours enveloppé d'ambiguïté, sous les murs de cette capitale, tour à tour serviteur obéissant ou protecteur insolent de Tahmasp. Enfin, après avoir rassuré suffisamment ce prince par des protestations répétées de sa fidélité, il le contraignit, plus qu'il ne l'invita, à venir assister dans son camp, hors des murs, à un festin militaire donné en son honneur. Tahmasp, arrêté perfidement avec toute sa cour, au milieu de la fête, fut jeté sur un cheval et envoyé prisonnier dans le Khorasan avec ses enfants et ses femmes.

Timide encore, même après ce crime, devant le titre sacré de roi, qu'il n'osait ni recevoir ni prendre, il garda auprès de lui, à Ispahan, le plus jeune des enfants de Tahmasp, âgé de huit mois, et nommé Abbas III. Quant à lui, il parut se contenter de régner sous le nom de ce roi au berceau, avec l'autorité absolue de régent ou de dictateur de la Perse. Il marchait sur Bagdad avec une armée nombreuse, fanatique, aguerrie, au moment où Topal-Osman, le grand vizir, devenu généralissime, s'avançait lui-même pour secourir cette capitale des khalifes.

XXXIX

Topal-Osman, dont le génie militaire, inné chez les Albanais, était digne de se mesurer à la vieille renommée de Nadir, remporta sur les Persans, sous les murs de Bagdad, la victoire la plus sanglante qui eût jamais illustré les armes des Turcs en Asie. Son bras n'y participa pas moins que son coup d'œil. Pendant qu'à la tête de son infanterie, il supportait sans fléchir le choc des cent vingt mille cavaliers de Nadir, que trois chevaux tombaient morts sous lui, et que, trois fois relevé de terre, il oubliait ses blessures pour combattre encore, une

cavalerie arabe de ses alliés du désert, apostée par le beglerbeg derrière des dunes de sable, fondait comme le simoun sur le flanc gauche de Nadir et dispersait comme une poussière son armée déjà lasse de huit heures de mêlée.

Nadir fugitif ne put rallier sa déroute qu'à cent milles du champ de bataille, mais, aussi digne du commandement dans le revers que dans le succès, il récompensa, comme les Romains, ses soldats au lieu de les punir, et il les ramena à la victoire par la certitude de vaincre avec eux. Une seconde bataille dans les plaines de Bagdad justifia sa confiance. Topal-Osman, dont les blessures saignaient encore, était contraint de se faire porter au combat sur une litière; sa voix, son geste, son regard manquaient à ses troupes : elles cédèrent à l'impétuosité des Persans, que la honte de leur défaite aiguillonnait à la vengeance. Au moment de la déroute, les serviteurs du beglerbeg le firent monter à cheval pour échapper à Nadir; mais atteint par les Persans et reconnu à la richesse de ses vêtements, il tomba percé d'un coup de lance par la main d'un soldat qui lui trancha la tête et la porta à Nadir. Le héros persan respecta dans le héros ottoman le courage et le malheur. Il renvoya aux Turcs la tête embaumée de leur général, pour que les honneurs de

la sépulture fussent rendus à Topal-Osman par des mains amies.

Abdallah, pacha de Kars, menaçait la Perse, au nord, d'une seconde armée, supérieure à celle que Nadir venait d'anéantir à Bagdad. Nadir marcha à lui sans perdre le temps à l'occupation de la capitale des khalifes; il jeta un pont sur l'Araxe.

« Les Turcs, » dit-il à son armée, « sont huit « contre un; c'est un motif de plus pour faire de « glorieux efforts. J'ai rêvé la nuit dernière qu'un « animal furieux s'était précipité dans ma tente, et « qu'après une longue lutte j'étais parvenu à le « tuer. Avec un tel présage, » s'écria-t-il, « le suc« cès est certain pour ceux qui combattent sous la « protection de ce bras puissant qui élève les fai« bles à la gloire et abaisse les plus fiers oppres« seurs. »

Si de telles paroles étaient propres à encourager les troupes, son exemple n'était pas moins efficace. Après avoir tout réglé et fait d'habiles dispositions pour son armée, il se précipita sur l'ennemi à la tête des plus courageux des siens; et partout où il se porta, les Persans furent invincibles. Dans une de ces charges, Abdallah-Pacha fut tué par un soldat qui apporta sa tête à Nadir. Le combat était dans toute sa fureur; Nadir fit mettre cette tête sur

une pique et ordonna qu'on la plaçât dans le lieu où elle serait le plus en vue de l'ennemi.

Ce qu'il avait prévu arriva : la mort de leur général enleva l'âme aux Ottomans. Ils s'enfuirent en laissant à Nadir tout le territoire conquis sur la Perse. La monarchie entière, démembrée, par la coalition des Russes et des Ottomans, fut recomposée par deux victoires.

XL

Avant de considérer l'effet de ces revers à Constantinople, groupons d'un regard le reste de la destinée de Nadir-Schah. La nation, assemblée à sa voix dans l'immense et fertile plaine d'Ardébil, capable de contenir et de nourrir une multitude aussi nombreuse que les hordes de Timour, fut conviée à se choisir un roi digne de tenir le sceptre et l'épée.

« Tous les chefs de vos grandes tribus sont devant « vous, » dit-il aux représentants de la Perse, » « choisissez librement entre vous le plus digne de « vous régir ; c'est assez pour moi d'avoir délivré « mon pays des Afghans, des Turcs et des Russes.»

Trois fois on lui décerna la couronne, trois fois il feignit, comme César, de la détourner de sa tête. Il l'accepta enfin, mais à la condition que la Perse

abjurerait le schisme d'Ali, qui avait, disait-il, porté malheur au pays, et formerait, sous l'iman Djafar al Sadik, une secte nouvelle dans l'islamisme, secte qui se réconcilierait dans une orthodoxie commune avec les musulmans, sectateurs d'Omar, pour l'union et la force de la foi.

Il instruisit, par des proclamations et par des ambassadeurs, la Porte Ottomane et les souverains mahométans de l'Inde de cette révolution religieuse de la Perse, qui lui conciliait d'avance les populations dont il méditait la conquête. Les uns ont attribué cette conversion nationale à la piété de Nadir, les autres à son ambition ; ces deux mobiles s'y confondirent. La religion, âme des hommes de l'Orient, est au fond de toute chose, même du crime, dans ces contrées de l'enthousiasme et de l'adoration.

XLI

A peine couronné, il reprit en sens inverse la route autrefois parcourue par Timour, vers les Indes. Il construisit, près de Candahar, la ville de Nadirabad, ville de Nadir, à l'exemple d'Alexandre, qui marquait ses haltes par des capitales. Mohammed-Schah, prince efféminé par le trône, régnait alors

à Delhi. Le proverbe indien disait de lui qu'il n'était jamais sans un verre à la main ou une favorite dans ses bras. Vaincu et captif dans sa capitale, Mohammed-Schah reçut du vainqueur le pardon et le sceptre, à condition de céder à Nadir les plus populeuses provinces et les trésors fabuleux de l'empire. Un massacre de cent vingt mille habitants de Delhi, insurgés contre Nadir pendant qu'il occupait la ville, confirma par la terreur l'asservissement de l'Inde.

Son retour en Perse, avec une armée chargée de deux milliards de dépouilles et suivie d'un million d'esclaves, rappelle les triomphes de Sapor, de Timour et d'Akbar. D'innombrables éléphants accompagnaient le conquérant et portaient à Ispahan les merveilles de l'Inde. Le trône d'or des Mongols, appelé le *paon,* parce qu'il représentait la forme de cet oiseau, dont la queue étincelait de pierreries, était étalé par Nadir devant les populations de la Tartarie, qu'il alla éblouir et intimider à son retour.

Il rentra par Khélat en Perse, et se reposa trois mois à Mesched, dont il avait fait la capitale nouvelle du royaume. En marchant contre les Lesghis, peuplade insoumise d'Afghans, un assassin, caché derrière les arbres d'une forêt, tua son cheval, et le blessa à la main. Son fils Riza-Kouli, qui marchait

à côté de lui, lança son cheval, pour punir l'Afghan fugitif, à travers la forêt; il ne put l'atteindre. L'ombrageux Nadir vit dans cette tentative d'assassinat et dans le zèle affecté de Riza-Kouli l'intention d'un parricide; la gloire et la popularité de ce jeune héros offusquaient son père. Il lui fit impitoyablement crever les yeux. « Ce ne sont pas mes yeux « que vous avez brûlés, » lui dit le jeune prince, « ce sont ceux de la Perse. »

Le remords le jeta dans une démence qui l'altérait de sang. Chaque halte de son armée laissait une traînée de cadavres suppliciés par ses ordres. Ses propres lieutenants conspirèrent enfin sa mort pour assurer leur vie. Pendant qu'il dormait, quatre de ses officiers, parmi lesquels le capitaine de ses gardes Saleh-beg, entrèrent dans sa tente sous prétexte d'avis pressants à donner au schah. Réveillé au bruit de leur voix, Nadir, qui reposait tout armé, se leva en sursaut, se défendit en lion contre les quatre assassins, en étendit deux à ses pieds, et ne succomba enfin que sous le poignard de Saleh-beg.

XLII

Ses grands projets de conquêtes au nord, de na-

vigation de la mer Caspienne, et de fusion de tous les cultes de l'Inde, de la Perse et de la Turquie en une seule religion générale, épurée et fondée sur la morale universelle, périrent avec lui. Timour avait eu la même pensée, trop haute encore pour son temps. A l'exemple de Timour, Nadir faisait traduire les évangiles comme des codes de vertus, et n'en rejetait que le merveilleux comme des fables. Les chrétiens étaient traités par lui avec autant de bienveillance que les musulmans; sa raison aspirait à fonder une théologie naturelle; mais le sabre qui détruit les temples ne fonde pas les idées.

Avant l'égarement de son esprit, perdu par le remords du supplice de son fils, Nadir ne se donnait ni pour un être surnaturel, ni pour un fondateur d'empire, mais pour un ministre aveugle de la fatalité. Il tomba un jour dans son camp une flèche à laquelle était attaché un écrit portant ces paroles : « Si tu es roi, protége et rends heureux ton peuple; « si tu es prophète, montre-nous le chemin du sa- « lut; si tu es dieu, aie pitié dans ta miséricorde « de ceux que tu as créés. »

Il fit des recherches vaines pour découvrir l'auteur de l'écrit, et fit distribuer dans tout son camp des copies de ce papier, avec la réponse suivante : « Je ne suis ni un roi qui doive protéger ses sujets,

« ni un prophète qui doive montrer le chemin du « salut, ni un dieu qui doive faire des actions de « miséricorde ; je suis celui que le Tout-Puissant a « envoyé dans sa colère pour châtier un monde « coupable. »

Revenons à Mahmoud Ier, que la paix forcément conclue avec la Perse livrait à l'ambition d'une nouvelle puissance, plus permanente et plus redoutable à l'empire que l'apparition fugitive d'un héros persan. C'était la Russie.

LIVRE TRENTE-DEUXIÈME.

I

Si jamais l'expiation, comme dans le drame antique, a suivi visiblement et de près la faute, c'est dans l'histoire de la race ottomane, à l'époque que nous sommes appelés à retracer. Du jour où les Turcs, sous Achmet III, tramèrent par une ambition immorale et contre nature le partage de la Perse, et se rapprochèrent ainsi, à l'orient de la mer Noire, de la nation qui les faisait complices avant de les faire victimes, ils n'ont plus d'alliés en Asie, et ils n'ont plus, à l'exception de la France, que des ennemis en Europe. La vengeance de leur race li-

vrée aux Russes, et de leur religion trahie pour leur ambition, semble peser sur eux comme un châtiment céleste. Ils arrachent de leurs propres mains, dans la Tartarie, dans la mer Caspienne et dans le Caucase, les bornes providentielles qui les séparaient de la puissance russe, et en rapprochant ainsi les deux empires, ils préparent imprudemment les froissements, les conflits, les chocs qui menacent d'agrandir l'un et de ruiner l'autre.

C'est ainsi qu'en remontant avec la sagacité de la conscience aux premières causes des revers et du démembrement d'un grand peuple, on trouve presque toujours à la source de ces calamités nationales une faute morale devenue une faute politique. On ne saurait trop le redire aux individus comme aux gouvernements, une bonne conscience est la meilleure des politiques, et dans l'ordre privé comme dans l'ordre public, ce sont les hommes qui font leur sort, ce sont les peuples qui font leur destinée.

II

Pierre le Grand n'avait jamais écrit, comme on l'a faussement affirmé dans ces derniers temps, ce testament apocryphe dans lequel on lui fait pro-

phétiser après coup les convoitises et les progrès de son empire encore au berceau vers l'orient. Ce testament est un de ces documents posthumes et rétrospectifs, écrits sous Catherine II ou Alexandre Ier, par un publiciste spéculatif de chancellerie pour flatter la fantaisie d'une czarine ou d'un czar, et pour caresser l'ambition d'une nation qui aime, comme toutes les nations conquérantes, à rattacher par quelque tradition mystérieuse sa grandeur future à ses obscurs commencements. Le testament de Pierre le Grand est le jeu d'esprit d'un diplomate qui anticipe sur les pensées d'homme d'État.

Mais si Pierre le Grand, si rudement repoussé dans le Nord par le *fendeur de bois* et si majestueusement dépassé en Perse par Nadir-Schah, ne pouvait encore léguer sans folie la Turquie et la Perse à ses descendants, son empire, aussitôt après sa mort, venait d'acquérir tout à coup de si gigantesques proportions, que tout ce qu'on rêvait à Moscou pouvait faire trembler Ispahan et Constantinople.

Disons en peu de mots la croissance miraculeuse de cet empire; il semblait se passer du temps.

III

Après la mort de Catherine, veuve de Pierre le

Grand, les princes Dolgorouki, de race souveraine, chefs du vieux parti russe, et, à ce titre, ennemis des étrangers et des favoris dont Pierre Ier et Catherine avaient infesté la cour et l'armée, appelèrent révolutionnairement au trône l'impératrice Anne, nièce de Pierre, reléguée alors dans la petite souveraineté de Courlande. Les Dolgorouki lui imposèrent pour condition l'exil ou le supplice de tous les étrangers dont la fortune humiliait la nation, et la soumirent à une sorte de contrôle aristocratique concentré dans leur famille.

Anne accepta le joug avec la résolution de le briser au premier retour du peuple à elle ; une émeute nationale contre les Dolgorouki, ses geôliers, ne tarda pas à lui restituer l'empire. Neuf membres de cette ambitieuse famille, pères, oncles, fils, neveux, jetés sur le même échafaud, y périrent dans les tortures, en s'encourageant les uns les autres à la mort.

Un jeune Courlandais, nommé Biren, gouverna aussi despotiquement l'empire que le cœur de sa maîtresse. Il méditait de s'élever à la souveraineté indépendante de la Courlande. Pour obtenir de l'électeur de Saxe, Auguste III, l'investiture de la Courlande, Biren appuyait d'une armée russe la candidature de ce prince au trône de Pologne, don-

née par Charles XII et par la diète polonaise à Stanislas Leczinski.

L'Autriche, qui possédait la Silésie, et qui convoitait de son côté les démembrements futurs de cette république, s'était associée à la Russie pour peser de deux poids sur les Polonais. Ces deux empires, l'Autriche, en vertu de son titre de roi de Hongrie, la Russie, en vertu de l'intervention de 1717 qui l'avait appelée en Pologne, affectaient, non sans raison, le droit d'intervenir dans l'élection de ces rois précaires, tour à tour protégés de l'une ou de l'autre cour.

La faible armée polonaise, vaincue sur la Vistule par soixante mille Russes, s'était dispersée en nommant dans sa fuite, dans une taverne, au milieu des bois, Stanislas pour roi. La France le soutenait par opposition à l'Autriche. Stanislas abdiqua en échange de la Lorraine, cédée à la France et viagèrement constituée en souveraineté pour ce roi détrôné de Pologne. La Pologne contrainte reçut pour roi Auguste de Saxe, étranger imposé par les étrangers, en votant, selon sa coutume, l'infamie et la mort de tout Polonais qui accepterait à l'avenir un roi étranger : vains serments d'une nation dont chaque parti introduisait sans cesse l'étranger dans ses conspirations contre le parti contraire !

L'alliance précaire des Turcs avec Pierre le Grand pour démembrer la Perse empêcha le divan de s'opposer, comme il le devait par le traité du Pruth, à l'invasion des Russes en Pologne. Mais à peine la Pologne fut-elle asservie à la coalition de l'Autriche et de la Russie, que l'impératrice Anne, liguée cette fois avec le héros de la Perse, Nadir-Schah, lança, par l'inspiration de son favori Biren, soixante mille Russes en Bessarabie pour reculer la frontière ottomane de la Pologne et pour prévenir le contact entre les Polonais asservis et les Turcs protecteurs de leur indépendance.

Un habile et féroce guerrier, le maréchal Munich, fait pour commander à des barbares parce qu'il était plus barbare qu'eux, ensevelit Oczakof et ses vingt mille défenseurs sous les flammes et sous les décombres de cette ville boulevard de l'empire; il pénétra ensuite dans la Crimée en tournant les lignes inexpugnables de Perecop ou d'Orcapi, lignes élevées de quarante pieds par la nature au-dessus de la plaine fortifiée par des épaulements artificiels et qui ferment sur une étroite langue de terre la presqu'île de Crimée aux invasions du continent. Après avoir ravagé et incendié rapidement la Crimée, les Russes, qui ne voulaient encore qu'étonner et épouvanter les Tartares, allèrent assiéger Azof.

Le divan implora tardivement la médiation de la France.

« Vous nous avez pressés, » dit le grand vizir Ismaïl-Pacha au marquis de Villeneuve, ambassadeur de France, « de prendre les armes pour soutenir « les Polonais indépendants, et maintenant vous « nous conseillez une paix humiliante sous l'im« pression de l'invasion des Moscovites? »

« Nous vous conseillions la guerre il y a quel« ques mois, » répondit avec bon sens l'ambassadeur, « pour le salut de votre empire, de la Pologne « et de la France elle-même; aujourd'hui qu'il « n'est plus temps de secourir la Pologne et d'ap« puyer la France, nous vous conseillons la paix « pour vous-mêmes. »

IV

L'Autriche, liée comme on l'a vu à la Russie par la conformité de convoitise en Pologne, faisait marcher quatre corps d'armée sur le territoire ottoman pour appuyer l'invasion russe et pour attirer le grand vizir Ismaïl-Pacha, jusque-là immobile avec son armée à Bender. Les musulmans s'indignaient à Constantinople de cette immobilité en présence de la Crimée envahie, des Tartares égorgés, d'Ocza-

kof anéanti, d'Azof assiégé. Mahmoud, pour faire expier à son grand vizir l'impopularité qui montait jusqu'au sérail, envoya son silihdar-aga à Bender avec ordre de lui rapporter la tête du kiaya et de déposer Ismaïl.

Yegen, pacha à trois queues, fut nommé grand vizir. Son nom seul changea la fortune. Yegen, ancien kiaya, lieutenant de Ahmed Kiuperli, avait appris sous lui la guerre, et de son propre instinct la politique. Prompt et aventureux sur le champ de bataille, souple et prudent au sérail, il s'était attaché à la fortune du vieux kislar-aga qui dominait Mahmoud de concert avec la sultane Validé ; il savait que le véritable gouvernement était dans le harem et non dans le divan ; la vieillesse du kislar-aga lui faisait espérer qu'après avoir grandi par son crédit, il succéderait à son influence après sa mort.

« Homme orgueilleux et féroce, » écrit l'ambassadeur Contarini à sa république en parlant de Yegen, « ennemi acharné des Vénitiens, habitué à céder à ses emportements, mais dominé dans ces emportements même par une justesse de jugement et une sagacité occulte qui fait tourner tout, même la colère à ses desseins. »

Il se retourna, en effet, avec la rapidité de l'éclair contre l'armée autrichienne du maréchal Secken-

dorf, qui venait de surprendre Nissa et qui assiégeait Widdin, et le silihdar-aga qui lui avait apporté le sceau n'avait pas encore quitté l'armée, qu'il avait défait Seckendorf, repris Nissa, tué six mille Autrichiens sous les murs de la ville, débloqué Widdin, attaqué le prince de Saxe Hildebourg-Hausen dans ses retranchements, et refoulé au delà du Danube les restes de ces trois armées. Son retour à Constantinople, après cette foudroyante campagne contre les Allemands, fut le retour de la victoire et de la confiance dans le sérail.

V

Après quelques semaines de repos, il repartit avec une seconde armée pour le Danube, reconquit Orsova, Semendria, et médita pour la campagne suivante la conquête de Belgrade sur les Autrichiens, qui n'étaient plus défendus désormais que par l'ombre du prince Eugène de Savoie. Son succès était certain, mais l'excès même de ses succès commençait à inspirer à la sultane Validé et à son protecteur, le kislar-aga, des ombrages sur leur propre influence. Un vizir trop popularisé par la victoire et trop nécessaire à l'empire pouvait se substituer à leur ligue.

Au moment où il partait pour Andrinople avec l'armée destinée à recouvrer Belgrade, le chef des capidjis du sérail lui apporta l'ordre de choisir, entre toutes les îles de l'archipel, celle qui lui plairait le plus pour sa prison. Il choisit Rhodes, et s'embarqua en déplorant le sort d'un gouvernement où trop bien servir sa patrie était un crime égal à la trahir. Un soldat formé à son école, mais plus souple au kislar-aga, Elias-Pacha, reçut le gouvernement de l'armée.

VI

Elle ne s'aperçut pas qu'elle avait changé de général. La victoire avait rendu la supériorité morale aux Turcs. Après deux batailles faiblement soutenues par les Impériaux, Elias-Pacha les précipita au delà du Danube et assiégea Belgrade. Cette ville était, comme toujours, le prix de la campagne. Les conférences ouvertes pour la paix ne furent contentieuses que sur la question de savoir si Belgrade serait démolie ou rendue aux Ottomans avec ses fortifications et ses canons.

« Comme il est vrai que je n'adore qu'un Dieu, » dit le grand vizir, « Belgrade sera rendue à mon « sublime empereur fortifiée ; je n'accorderai la « paix qu'à ce prix. »

L'ambassadeur français Villeneuve, présent aux conférences, concilia les deux puissances en faisant stipuler que Belgrade serait restituée dans l'état où était la ville en 1717.

La Servie et la Valachie autrichienne suivirent le sort de Belgrade. A l'exception de Temeswar, tout ce que l'Autriche avait démembré au traité de Passarowitz fut réintégré à la Porte ; les victoires du prince Eugène furent effacées d'un trait de plume. La Russie, par la médiation de l'ambassadeur de France, signa presque en même temps une paix aussi impérieusement dictée à l'impératrice Anne qu'à l'empereur Charles VI. Azof dut être démoli par les Russes ; il leur fut interdit de construire aucun vaisseau de guerre ou navire marchand sur la mer Noire, reconnue mer Ottomane ; les czars n'y conquirent, qu'au prix de cent mille de leurs vétérans morts sans gloire dans la dernière guerre, que la reconnaissance par la Porte de leur titre d'empereur.

Elias-Pacha, conquérant de Belgrade et de cette double paix, ne reçut à son retour, comme Yegen, son prédécesseur, que l'exil pour récompense. Toute gloire offusquait le sérail. Le caïmakam Ahmed remplaça ce glorieux vizir.

VII

La loyauté du caractère ottoman, sous Mahmoud Ier, racheta la déloyauté d'Achmet III dans le partage de la Perse. La mort de l'empereur d'Autriche, Charles VI, dernier héritier mâle de la maison de Hapsbourg, ne laissait que des droits contestés à Marie-Thérèse, sa fille. L'Allemagne refusait de reconnaître ces droits dans une femme et armait pour la détrôner. Le grand Frédéric, ce Machiavel héroïque de la Prusse, s'unissait aux princes allemands de la Saxe et de l'Espagne pour démembrer à son profit l'Empire ; la Sardaigne, pour s'emparer de Milan ; la France elle-même, pour abaisser jusqu'au néant l'orgueilleuse maison d'Autriche, représentée par une faible femme. Mais cette femme était un héros. Mahmoud, vainement sollicité par la France, par la Russie et par la Perse, de grossir cette ligue et d'en profiter pour écraser l'Autriche, répondit par des paroles dignes d'un philosophe sur le trône des sultans.

« Un pacte tacite, » disait le manifeste de Mahmoud Ier aux puissances, « rapproche tous les « hommes ; cet instinct fraternel est né de la con- « science d'une origine commune. Les États divers

« ne sont que les membres d'une même famille « humaine ; et si l'harmonie est la loi conservatrice « des nations, la paix est leur devoir religieux. La « guerre est un remède violent auquel il ne faut « avoir recours qu'à la dernière extrémité, que « pour rendre la société à son système naturel et « nécessaire, que pour la rendre à la paix. La paix « est la source du bonheur public ; la paix est agréa-« ble à Dieu ; la paix est utile aux hommes, et c'est, « après la vie éternelle, la seule fin que doivent se « proposer les princes qui aiment la justice.

« En effet, quelle âme sensible, quel être hu-« main ne frémit pas de tous les maux qui accom-« pagnent la guerre ? des ruisseaux de sang abreu-« vent les campagnes, les vainqueurs ne sont pas « plus épargnés que les vaincus par l'ange de la « mort ; les hideuses maladies contagieuses suivent « les pas des combattants, les attaquent, les abat-« tent, les dévorent jusque dans les bras de la vic-« toire, et les jettent enfin dans l'ignoble fosse où « la mort les confond et les égalise avec les ani-« maux eux-mêmes, et c'est ainsi qu'elle punit les « hommes dégradés d'avoir imité la férocité des « bêtes dans leurs fureurs insensées.

« L'affreux génie du mal, en poussant le cri de « guerre, tranche de sa flamboyante épée les liens

« des nations : plus de commerce entre les frères ; « le droit du plus fort redevient le code des enfants « d'Adam ; le sang ou les larmes des victimes attes- « tent sur ses tables d'airain que chaque vertu a « retrouvé son outrage, la faiblesse son bourreau, « l'innocence son oppresseur, et la pudeur son sacri- « lége. C'est pour prévenir le retour de tant de cri- « mes et de tant de malheurs, c'est pour remplir « les vues de Dieu, que mon sublime empereur, « qui n'est rien moins que l'ombre de ce Dieu sur « la terre, invite les princes chrétiens à se réconci- « lier et leur offre sa puissante médiation. »

VIII

L'homme qui dictait de telles maximes au grand vizir Élias, après cinq victoires, et en présence d'une jeune souveraine dont il pouvait d'un mot renverser le trône, était le kislar-aga, confident et inspirateur du pacifique Mahmoud Ier. Malheureusement pour l'empire, ce sage, âgé de quatre-vingt-dix, ans mourut peu de jours après avoir légué ainsi son âme à l'Europe. Il recommanda en mourant à Mahmoud de s'inspirer après lui des conseils d'un jeune esclave noir de Bornéo, son disciple. Le sultan, par déférence pour le mourant, donna sa place

de kislar-aga à cet esclave nommé Békir. Toute la vertu et toute la politique de l'empire semblèrent mourir dans le sérail avec l'eunuque.

Békir-Aga n'avait recueilli de son maître que les maximes. Les vices et les passions de l'esclavage promu à la tyrannie pervertirent sa politique. Ligué avec un Arménien cupide, nommé Yacoub, et avec un jeune esclave noir affranchi, Souleïman-Aga, il vendit à l'enchère toutes les dignités de l'empire, étala un luxe asiatique, et entassa des trésors dont il se flattait d'aller jouir en Éthiopie après la mort de son maître.

Un de ses tschaouschs ayant fouetté, par son ordre, en plein divan, un molla ou juge de Constantinople qui avait osé condamner un de ses favoris, les oulémas indignés en appelèrent au grand vizir. Le grand vizir, également embarrassé de punir un favori absolu de Mahmoud, ou de laisser impunie une telle insulte aux oulémas, cherchait à pallier l'outrage. Mais le molla était à la fois un accusateur et un témoin inévitable. Le favori, pour le faire disparaître, le fit étrangler la nuit dans sa maison avec sa fille et ses esclaves, répandant le bruit qu'un incendie les avait surpris et consumés dans leurs lits. La maison en flammes s'était en effet écroulée sur les victimes du favori, mais les corps du molla et de sa

fille attestaient qu'ils avaient été étranglés avant l'incendie.

Un cri d'exécration s'éleva de toute la capitale. Des fusées, lancées par des mains inconnues pendant les nuits tombèrent sur les terrasses du sérail, symbole des accusations en lettres de feu que les peuples esclaves de l'Orient font écrire dans le ciel contre les mauvais princes.

IX

Mahmoud Ier, inquiet de ces symptômes énigmatiques du mécontentement du peuple, supposa qu'on lui demandait ainsi la déposition du grand vizir. Il le sacrifia; les flèches de feu continuèrent de sillonner le lendemain le ciel; le muphti lui révéla enfin la cause de l'irritation publique. Mahmoud, espérant sauver son favori par la constatation de sa disgrâce, sortit le lendemain du sérail comme pour une promenade sur la côte d'Asie. Békir, selon l'usage, accompagnait son maître; mais au moment où le sultan posait le pied sur la grève, et avant que le favori fût descendu à terre derrière lui, les rameurs, repoussant du pied le rivage, ramèrent par l'ordre du silihdar vers la tour de Léandre et y déposèrent l'eunuque prisonnier.

Mahmoud avait donné ordre de lui préparer un navire et de le transporter avec ses trésors personnels en Égypte. Mais la vengeance du peuple réclamait une satisfaction plus sanglante. Le sultan, par un reste de compassion, voulut assister lui-même à son supplice pour interdire les tortures aux bourreaux. Le noir, désespéré et sans respect pour la présence du padischah, se répandit en imprécations contre son maître, et, tirant son poignard de sa ceinture, se précipita sur les bourreaux, remplissant la salle du divan de sang et de carnage avant de tomber lui-même sous les coups de ses meurtriers. Son cadavre, exposé pendant trois heures sur la plate-forme du sérail, sembla avoir purifié l'atmosphère de Constantinople.

X

Mahmoud Ier acheva sa vie en paix, plaint et estimé de ses peuples. Quelques empiètements des Russes au delà du Borysthène, dans les déserts interposés par la politique entre les deux frontières, et la réforme religieuse des Arabes Wahabites au fond du désert, troublèrent seuls ses derniers jours.

Un acte de piété les avança. Ses infirmités précoces l'empêchaient de monter à cheval sans de

vives souffrances. Il les surmonta, le vendredi 13 décembre 1754, pour se rendre à la mosquée de Sainte-Sophie; vaincu au retour par l'excès de la douleur, et soutenu sur son cheval par les bras tendus de ses serviteurs, ils ne descendirent de cheval, à la porte du sérail, qu'un cadavre. Sa vie s'était envolée avec ses prières.

L'Europe le regretta comme un prince pacifique, d'autant plus estimable d'avoir aimé la paix qu'il avait toujours été encouragé à la guerre par la victoire. La Turquie le vénéra comme un saint. Il était resté toute sa vie fidèle à ce précepte d'humilité du Coran qui ordonne à tout homme vivant, prince ou sujet, de vivre de son travail. Bijoutier habile et tourneur consommé, il consacrait chaque jour après la prière à ciseler des ornements d'or et d'argent, ou à fabriquer des cure-dents d'ébène et d'ivoire. Le prix de ces ouvrages de ses mains, vendus au bazar, servait à sa nourriture. La nature lui avait refusé un héritier de son sang et de ses vertus.

XI

Son frère Othman III, fils de Mustapha II, prince âgé de cinquante-trois ans, mais que sa longue réclusion au fond du vieux sérail avait laissé vieillir dans

une tardive enfance, monta sur le trône sans compétiteur. Le commencement indécis de son règne ne fut que l'éblouissement d'un captif qui voit, après de longues ténèbres, la lumière, et qui chancelle à chaque pas. Sept ou huit vizirs choisis et répudiés au hasard en quelques jours laissèrent enfin le pouvoir à un jeune favori, Ali-Pacha-Oghli, son silihdar-aga, devenu avant l'âge son grand vizir.

On accuse sans preuve Othman III d'avoir immolé ses neveux à la raison d'État. Il n'avait point d'enfants, et cette précaution sinistre était sans objet pour lui dans l'avenir. On attribua au poison la mort vraisemblablement naturelle de trois enfants d'Achmet III, élevés dans le sérail. Mustapha, le quatrième de ces orphelins reçut, dit-on, également des mains du médecin une coupe empoisonnée qu'il refusa de boire et qu'il força le médecin, le poignard sous la gorge, à boire à sa place. Le médecin mourut de langueur quelque temps après, et Mustapha fut sauvé.

Ces chroniques populaires n'ont ni certitude ni vraisemblance. Si Othman avait ordonné la mort de ses neveux, Mustapha n'aurait pas survécu à cet ordre pour régner après son oncle. L'ombre partout fait croire au crime; mais la justice et la piété

d'Othman III protestent contre ces atrocités sacriléges qui auraient anéanti après lui sa race.

XII

Deux héritiers restaient à l'empire, Mustapha et Abdulhamid son plus jeune frère. Le jeune grand vizir Ali-Pacha Oghli fut soupçonné d'entrenir avec ces princes des intelligences secrètes, que les infirmités de corps et d'esprit de leur oncle firent considérer au sultan comme une anticipation sur sa mort prévue. On avait cru voir, disaient les rumeurs du sérail, le grand vizir sortant la nuit des appartements de ces princes. Othman III, averti, appela le muphti pour autoriser sa vengeance par un fetwa. Son ignorance faisait croire à tort à Othman qu'un semblable fetwa était nécessaire à sa conscience; scrupule sans fondement, puisque le grand vizir est au nombre des hommes politiques exceptés du droit commun, et qui peuvent être frappés sans autre juge que la conscience du padischah.

A l'apparition de son perfide favori dans la salle du divan, le sultan, ne pouvant contenir sa colère enflammée par l'aspect du coupable : « Sors de ma « présence, » lui dit-il en saisissant une masse d'armes et en la brandissant sur la tête du vizir.

Le muphti détourna le coup en représentant à son maître que le padischah ne devait pas s'avilir au rôle de bourreau.

Le favori, en se retirant, trouva entre les deux portes des muets qui lui tranchèrent la tête et qui l'exposèrent dans un bassin d'argent, à la porte du sérail, avec cet écriteau : « Ainsi périssent les traîtres qui trompent l'amitié du padischah ! »

XIII

Méhémet-Raghib-Pacha (ou Méhémet *le studieux*) fut appelé non plus par une vaine faveur, mais par la désignation de l'opinion publique, au poste de grand vizir. Page du sérail à l'âge de dix ans, attentif aux leçons de maîtres habiles, parlant toutes les langues de l'Europe et de l'Asie, poëte et écrivain consommé pour son temps, surnommé par ses rivaux *le studieux* par excellence, sécrétaire de plusieurs congrès, rompu aux affaires, brave aux combats, élevé de grade en grade jusqu'au gouvernement orageux du Caire, où sa politique et sa vigueur avaient tour à tour assoupli ou abattu les mamlouks circassiens, fléau du Nil, religieux et fidèle comme la conscience à ses devoirs envers le sultan, Raghib-Pacha semblait un présent de la Provi-

dence à un règne qui ne trouvait qu'un vieil enfant dans le padischah.

Un présage, que la superstition pouvait interpréter comme sinistre, attrista cependant les premiers jours de son ministère. Un de ces incendies qui effacent en quelques heures les villes de bois des Tartares à la surface du sol, éclata au printemps de 1756 à Constantinople.

XIV

« Le feu prit à l'aube du jour, » disent les annalistes de cette année mémorable, « dans la partie basse de la ville qui fait face au faubourg de Péra et de Galata, dans une maison près des murs du sérail et des remises des bateaux du grand seigneur. Le gardien placé sur la tour du palais du janissaire-aga donna le signal de l'accident en frappant sur les gros tambours établis pour avertir le peuple. Les gardiens des quartiers parcoururent les rues aussitôt, en heurtant le pavé avec des bâtons ferrés, et ces tocsins vivants jetèrent le cri d'alarme : *yanguen var* (il y a incendie). Il faut l'avoir éprouvé pour se faire une idée du trouble que porte dans tous les cœurs cet accent sinistre quand il vient interrompre le silence des nuits et le sommeil

des hommes. L'incendie fit de rapides progrès, parce qu'une loi de police défend de travailler à éteindre le feu avant l'arrivée des janissaires, des bostandjis et de leurs officiers; prévoyance commandée par la perversité humaine qui invite partout le brigandage à se mêler au désordre dans les désastres publics. Mais c'est un remède qui ne prévient un mal que pour en causer un plus grand.

« En effet, l'incendie naissant n'étant pas arrêté dans son principe, devint un vaste embrasement. Un vent du nord poussa le feu le long des murs du sérail ; il atteignit le palais du grand vizir ; tous les grands officiers de la Porte se trouvaient par devoir au milieu des travailleurs. Le sultan s'y rendit en personne; et c'est une obligation dont il ne se dispense que lorsque, dans des temps de trouble, il craint pour sa propre sûreté. Mais ni sa présence, ni sa voix, ni ses promesses ne purent limiter le malheur. L'énorme masse de Sainte-Sophie semblait devoir présenter une digue au torrent de feu. Le plomb qui couvre la coupole de cette montagne de pierres se fondit sous une atmosphère embrasée; le plomb liquéfié ruissela sur la foule des gardes et des travailleurs, et la terreur abandonna cet édifice à lui-même.

« Tous les efforts se bornèrent donc à circonscrire l'embrasement dans une enceinte de ruines abattues sous la hache. Le désastre allait du moins avoir des bornes connues; mais tout à coup le vent sauta du nord à l'est, et prit en travers la ligne de feu sur un front de plus de douze cents toises. Treize fleuves de laves se formèrent, se réunirent, inondèrent le centre même de la ville, et Constantinople n'offrit plus qu'un océan de feu. Chaque effort devint un malheur de plus. Qu'on se représente un corps entier de janissaires, victimes de leur devouement, enveloppés par deux courants de flammes pendant qu'ils abattaient des maisons situées à la tête d'une des branches de l'incendie, les cris de ces malheureux tombant dans les bouches de ces volcans; ces cris recouverts eux-mêmes par les cris plus perçants encore du désespoir et de l'effroi que poussaient les femmes, les enfants, les pères de famille ruinés en un moment dans ce désastre affreux; qu'on se représente le fracas des édifices qui s'écroulaient, celui des poutres embrasées disparaissant comme sous des vagues; enfin, pour compléter la magnifique horreur d'un pareil tableau, le jour cuivré de l'incendie, découvrant, sous les dégradations de sa lueur sinistre, ici la terre envahie par des gouffres de feu, et plus loin, pour

contraster, la mer tranquille et les vaisseaux à l'ancre.

« Tel fut le terrible incendie qui consuma, en 1756, les deux tiers de l'immense capitale des Ottomans, quatre-vingt mille maisons, et entre autres édifices le magasin entier des tentes de l'armée. »

XV

La mort d'Othman III suivit de près ce désastre de sa capitale. Enfant jusque dans la mort, il se fit porter, déjà expirant, dans son kiosk de la pointe du sérail, baigné par la mer, pour y recevoir de plus près le salut des canons de la flotte qui rentrait de l'Archipel. L'ébranlement des salves de ses vaisseaux, en passant sous les fenêtres du kiosk, achevèrent de rompre les fils de sa vie. Il expira au bruit des détonations et des acclamations qui lui souhaitaient la longue vie de ses pères.

Raghib-Pacha, déjà menacé de déposition par le caprice inconstant de son maître, alla chercher dans la *cage aux oiseaux* le prince Mustapha, suspendu depuis trois ans entre le trône et le sépulcre. Il portait à ce prince la fortune de son règne dans sa personne, un grand et vertueux ministre. Mustapha III, fils aîné d'Achmet III, avait quarante-un ans, une

âme énervée par la longue anxiété de sa vie, un esprit incapable d'inspirations propres, mais accessible aux bonnes impressions d'un homme supérieur.

XVI

Le onzième jour après la mort d'Othman, Mustapha III ceignit le sabre d'Othman dans la mosquée d'Aïoub avec un appareil qui rappela les temps héroïques de la monarchie. Le peuple et l'armée, las des règnes précaires qui venaient de s'écouler, espéraient d'autant plus dans le nouveau padischah, que la conservation de ses jours, sous ses deux oncles, ses prédécesseurs, leur paraissait une protection miraculeuse de la Providence.

Le grand vizir et le muphti précédaient à cheval son magnifique cortége. «Derrière eux,» dit le livre du cérémonial, «marchaient trente-deux chevaux de main appartenant au sultan, richement harnachés, et dont douze portaient, appendus à leurs flancs, des boucliers ornés de pierres fines. Le sultan, entouré de ses gardes du corps, les peïks et les solaks, dont les premiers portaient des casques étincelants, les seconds de magnifiques panaches de héron, s'avançait ayant à son étrier gauche le grand écuyer, et à son étrier droit le grand chambellan.

Le second écuyer tenait la rêne gauche de son cheval, et le porteur de l'étendard sacré du Prophète la rêne droite. Autour du cheval du sultan marchaient les neuf autres seigneurs de l'étrier impérial, savoir : les deux chefs de la vénerie, les quatre plus anciens chambellans et le grand échanson.

« Au moment où le sultan descendit de cheval, les onze seigneurs de l'étrier cédèrent la place aux huit seigneurs de l'épaule, dont le privilége consiste à conduire le sultan en le prenant sous le bras. Dans cette occasion, l'aga des janissaires l'aida, conformément au cérémonial, à descendre de cheval, tandis que le grand vizir et le kislar-aga le soutenaient sous les aisselles. Derrière le sultan, deux pages de la chambre intérieure portaient, sur des coussins richement brodés, deux des turbans du souverain, symboles de sa domination sur deux parties du monde et sur deux mers, comme de son droit de protection sur les deux villes saintes, la Mecque et Médine.

« Pour éviter au sultan la peine de saluer le peuple, les porteurs de turbans avaient soin de les incliner constamment à droite et à gauche. Un des pages de la chambre intérieure portait le tabouret qui sert au grand seigneur à monter à cheval ; un autre, l'aiguière pour les ablutions. Sur toute la

route que prit le sultan, le khazinedar jeta de l'argent à la foule. Le cortége s'avança ainsi entre deux haies de janissaires, que Mustapha III salua en personne, honneur qui n'était pas accordé au peuple. Les troupes lui rendirent son salut en inclinant la tête sur l'épaule gauche, indiquant par là qu'au premier signe du maître elles étaient prêtes à la poser sur le billot.

« Le grand seigneur, en arrivant devant les vieilles casernes des janissaires, s'arrêta pour recevoir, des mains du colonel du soixantième régiment, une tasse de sorbet qu'il lui rendit ensuite pleine de pièces d'or. En souvenir de ce jour heureux, le colonel offrit trois moutons en holocauste à l'Éternel. Chemin faisant, Mustapha III visita le tombeau du conquérant, près de la mosquée fondée par lui, et fit sa prière au tombeau d'Aïoub, le porte-drapeau du Prophète. » La maigreur de ses joues, la pâleur de son teint, la mélancolie empreinte sur ses traits rappelaient aux musulmans l'ombre livide du sérail où il avait attendu la mort ou l'empire, et intéressaient tous les cœurs à sa destinée.

XVII

Les premières années du règne de ce prince

répondirent à ces espérances. Tous les actes du sultan furent des bienfaits envers ses peuples, des avances de paix aux puissances étrangères. Raghib-Pacha flattait habilement sa prétention de gouverner par lui-même en s'effaçant avec scrupule et en montrant toujours le sultan devant lui. Le padischah, tantôt déguisé sous d'humbles costumes, tantôt à cheval dans tout l'éclat du trône, parcourait jour et nuit les quartiers de la capitale pour surveiller l'exécution des mesures d'ordre et de religion et de police émanées de son divan.

XVIII

Le sultan, voulant distinguer son ministre entre tous, donna pour épouse au grand vizir Raghib une de ses sœurs, la sultane Saliha.

Le récit de ces noces retrace trop vivement les mœurs ottomanes pour être étranger à l'histoire. Le livre des noces, ouvert au savant orientaliste Hammer, décrit en ces termes celles de Raghib:

« Les fiançailles eurent lieu devant le muphti, dans le palais de la sultane, situé près du faubourg d'Aïoub. La sultane y fut représentée par le kislar-aga du sérail, et Raghib par le ministre de l'intérieur. Le lendemain, le grand vizir envoya à la fiancée le

kapidjilerbouloukbaschi, ou chef des gardiens de la porte du sérail, pour demander des nouvelles de sa santé, et lui remettre, de sa part, six plats d'argent avec leurs couvercles, une table du même métal, une tasse remplie de sucreries, trente autres remplies de lait et cinquante de fruits. Quinze jours après, la sultane se rendit en voiture, sans pompe ni musique (car elle était veuve), au palais du grand vizir, accompagnée de ses eunuques coiffés de leurs turbans ordinaires. Arrivée sous le portail du harem, Raghib-Pacha complimenta son auguste fiancée, et retourna immédiatement dans la salle d'audience.

« Après le coucher du soleil, le kislar-aga vint, conformément à un ancien usage, pour conduire la sultane dans les bras de son époux. L'étiquette de la cour veut que la princesse reçoive son fiancé avec une fierté et un dédain simulés, et refuse même de le regarder. Lorsque cette scène muette a duré quelque temps, elle se lève tout à coup en feignant un grand mécontentement, et se retire au fond de ses appartements. Les eunuques saisissent cette occasion pour ôter au fiancé ses pantoufles, qu'ils laissent sur le seuil de la porte.

« Cette cérémonie est considérée comme de la plus haute importance, parce qu'elle indique que le fiancé a pris possession du harem que l'époux seul

a le droit de visiter. Les eunuques se retirent aussitôt, tandis que le fiancé se rend seul dans l'appartement où la princesse, assise sur le sofa, occupe la place d'honneur. Il se jette à ses pieds, et reste agenouillé devant elle, les mains croisées sur la poitrine, en attendant dans le plus grand silence qu'un mot de la farouche beauté vienne le tirer de cette position. Enfin elle lui dit : Apporte-moi de l'eau ! Il lui présente alors l'aiguière à genoux, en lui demandant en grâce de vouloir bien lever son voile ; ce voile est brodé de fleurs et étincelant de pierreries. Les cheveux de la fiancée, qui forment sept tresses, sont enlacés d'or et de perles. A peine la sultane a-t-elle goûté à l'eau, que les esclaves apportent deux plats, dont l'un contient deux pigeons rôtis, l'autre du sucre candi, et les déposent sur des tables peu élevées, dressées au milieu de l'appartement. Le fiancé supplie sa fiancée, dans les termes les plus tendres, de daigner y goûter ; mais celle-ci répond avec une hauteur et une fierté pudiques : « Je ne le veux pas. »

« Le nouveau marié, réduit au désespoir, a donc recours à d'autres moyens pour fléchir l'implacable beauté. Il appelle les eunuques, qui déposent à ses pieds de riches présents. Adoucie par la vue de ces magnificences, l'auguste fiancée permet à son époux

de la prendre sous le bras, et de la conduire à table, d'après l'étiquette de cour. Le fiancé lui présente un morceau de pigeon rôti, tandis que sa fiancée lui met dans la bouche un morceau de sucre candi. Immédiatement après, on enlève la table; la sultane reprend son siége sur le sofa; les eunuques se retirent, et les fiancés restent seuls pendant une heure, durant laquelle l'étiquette ne leur permet que l'entretien le plus cérémonieux. A ce moment, le sultan sort du harem et se rend à la salle d'audience, où il reçoit les félicitations des vizirs et des autres grands dignitaires de la cour et de l'État; de retour dans le harem, il est aussi félicité par les sultanes. Pendant toute la nuit, la musique, la danse et une exhibition d'ombres chinoises alternent pour égayer les hôtes. »

XIX

Raghib, exclusivement attentif à l'administration de toutes les parties de l'empire qui prospérait sous ses lois, présentait sur chaque affaire au sultan une exposition ou une proposition écrite avec la précision de l'homme d'État. Dans les occasions solennelles, le grand vizir, se souvenant de son talent de poëte et d'écrivain, adressait à son maître, en style

fleuri, des congratulations ou des vœux dont les archives ottomanes conservent les monuments. Le commencement de chaque saison de l'année, le changement de résidence d'un palais à l'autre, l'inauguration d'un aqueduc ou d'une fontaine, la construction d'un vaisseau de guerre étaient les textes habituels de ces écrits, plus littéraires que politiques. Voici celui que Raghib adressa à son maître le premier jour du printemps de 1757 :

« Que le Dieu Tout-Puissant, celui que nulle « pensée ne peut se représenter, par la volonté du-« quel le printemps commence, et qui couvre d'une « nouvelle verdure les jardins et les arbres délivrés « des glaces de l'hiver, élève au plus haut point de « splendeur le front resplendissant et orné du dia-« dème de Sa Majesté Impériale, qui perce les ténè-« bres comme la flamme, et qui, semblable au so-« leil, pénètre l'empire de sa lumière bienfaisante, « maintient dans sa route le monde sur lequel elle « exerce sa domination! que ce Dieu assiste Sa Ma-« jesté dans toute l'éternité, et l'entoure des rayons « de sa grandeur! qu'il maintienne les jours de Sa « Majesté dans un solstice d'été continuel, pour « qu'elle puisse veiller aux affaires de ses sujets, et « diriger les forces de son peuple vers le but le plus « élevé! qu'il conserve votre auguste personne, qui

« est son ombre sur la terre! qu'il alimente par la « continuation du khalifat de Votre Majesté la mois« son des espérances du monde! qu'il donne un « nouveau lustre et une nouvelle vie aux fleurs de la « gloire et du bonheur, afin que votre auguste règne « soit bienfaisant comme les jours du printemps, et « surpasse la fête du solstice d'été en splendeur et « en bienfaisance! Amen, au nom du Prophète. »

Ces vœux de Raghib furent exaucés par la prospérité croissante et inaltérable de tout l'empire pendant les heureuses années de ce règne, partagé entre Mustapha III et lui, par la naissance d'une seconde fille de Mustapha schah-sultane et du premier de ses fils, le prince Sélim. Des illuminations, qui rendirent Constantinople et ses collines semblables à une terre de feu, célébrèrent ces naissances. Mustapha et son ministre les consacrèrent par des monuments de joie plus durables, la délivrance sans rançon de milliers de captifs chrétiens.

La fatalité abrégea cette félicité de l'empire par la mort du plus vertueux et du plus éclairé des hommes d'État qui eussent depuis longtemps présidé au sort des Ottomans. Raghib mourut âgé de soixante-cinq ans et dans toute la vigueur de son génie, pleuré de son maître et béni de l'empire. On l'ensevelit dans ses œuvres, c'est-à-dire dans la cour

de la bibliothèque publique fondée par ce ministre studieux, qui avait puisé dans l'étude les connaissances et la sagesse dont il voulait rouvrir ainsi les sources aux Ottomans. Il avait fait don de ses livres à cette bibliothèque, et il y avait fondé quarante noviciats gratuits pour les jeunes gens qui se consacraient aux lettres. Une belle fontaine verse ses eaux sur les dalles de la cour, afin, dit l'inscription dictée par lui, de *désaltérer la soif des hommes avides de science.*

Des inscriptions pieuses, philosophiques et poétiques font parler les murailles aux yeux des étudiants et des visiteurs. Raghib repose à côté des deux femmes de son harem qui l'avaient précédé au tombeau près de la fontaine dont le murmure semble endormir son fondateur. Des urnes de marbre, dans lesquelles végètent des plantes odorantes, rappellent aux hommes religieux le parfum de ses vertus.

Par un contraste bizarre et qui semble justifier la Providence, si souvent énigmatique dans ses décrets, pendant qu'on ensevelissait ainsi dans ses bienfaits le plus philosophe et le plus religieux des hommes d'État de l'Islamisme, le corps de Nadir-Schah, assassiné par ses généraux et laissé comme le cadavre d'un animal immonde sur la poussière, était

enlevé la nuit par un seul esclave, jeté en travers sur un chameau et conduit vers le Kurdistan, sa patrie. Mais la corruption du cadavre trompant la pitié de son dernier ami forçait l'esclave à ensevelir furtivement le corps du roi de Perse dans une dune de sable sur la route, et à niveler le sable sous sa main pour qu'on ne découvrît pas ce dernier asile. Ainsi le sépulcre du tyran de la Perse était recouvert d'obscurité comme son berceau.

XX

L'administration libérale de Raghib avait été profitable aux arts de la paix en Turquie. M. de Hammer, le plus compétent des historiens dans la littérature arabe et turque, énumère les mystiques, les philosophes, les historiens, les légistes, les poëtes qui attestent à cette époque la civilisation intellectuelle de l'empire.

Les plus importants des ouvrages qui ont trait à la vie civile des musulmans sont les collections des fetwas et les formules des pièces judiciaires qui servent de règles aux juges, *les Inschas*, collections de modèles épistolaires qui guident les secrétaires du trésor, de la chancellerie d'État et les gouver-

neurs des provinces. Il faut mentionner aussi l'ouvrage intitulé *Trésor de l'art épistolaire*.

A côté de ces ouvrages figurent les traductions de plusieurs ouvrages philologiques arabes très-estimés, entre autres les séances de Hariri et de Hamadani, la missive intitulée *la Quiétude de l'homme obéissant*, *les Saillies d'Obeïd Sakani*, *le Jardin du Prédicateur*, *les Prolégomènes philologiques de Schamakhschari*; des collections de facéties, de contes et d'anecdotes; les ouvrages intitulés *Fruit d'entretiens nocturnes pour le conseil des rois*, *Éclairs des hommes éloquents*, *le Titre de noblesse* (supériorité de l'homme sur les animaux); un abrégé du célèbre livre arabe intitulé *Éloge des humanités ou Guide dans l'étude des humanités*, et un autre ouvrage : *Conseils des Rois*. Mais de tous les ouvrages philologiques de cette période, *le Navire des Sciences*, par Raghib-Pacha, est sans contredit un des plus précieux.

Les travaux des grammairiens se bornèrent à cette époque à l'interprétation et l'explication des principaux ouvrages qui traitent de la syntaxe arabe. La rhétorique et la grammaire persanes n'occupèrent que quelques auteurs. Un petit nombre d'ouvrages furent écrits sur l'astronomie, l'arithmétique, la logique et la médecine; des traductions et des com-

mentaires des poëtes mystiques persans, Saïb, Ourfi et Schewket.

Les livres *de l'Unité*, *des Chevaux*, *des Événements*, *du Rossignol*, *de l'Échanson*, *de la Missive*, le *Livre d'Or* et le *Livre heureux* sont des poëmes didactiques, ainsi que l'ouvrage persan intitulé le *Livre du Conseil*, dont à cette période il ne parut pas moins de cinq traductions. Le poëme intitulé *la Rose Centifole* chante les traditions du Prophète, et celui intitulé *le Confident des Amants* est consacré au récit d'aventures amoureuses.

Quelques ouvrages biographiques et topographiques parurent encore vers cette époque : entre autres les biographies des poëtes, des muphtis, des vizirs, des capitans-pachas, des calligraphes et des chanteurs ; les relations des voyages de la caravane des pèlerins, les descriptions de la Mecque, de Médine, de Damas, de Jérusalem et de Tébriz ou Tauris.

Les ouvrages de quelques polygraphes furent réunis en un seul corps d'ouvrage sous le titre de *küllial*, c'est-à-dire œuvres complètes. Nous citerons encore *les Sources des Sciences* et un compendium de l'histoire littéraire, sous ce titre : *Méditations philosophiques sur les diverses classes des peuples*, c'est-à-dire des Arabes, des Persans et des Turcs. Cet ouvrage n'est pas moins précieux pour l'histoire

littéraire de ces peuples que l'est pour la bibliographie ottomane *le Nouveau Monument.* Cet ouvrage contient les titres de cinq cents ouvrages dont les auteurs ont écrit dans ce siècle. Ce dernier monument bibliographique de la littérature ottomane fut terminé dans l'année de la mort du célèbre grand vizir Raghib-Pacha. Lui-même mérita le nom, qui lui est resté dans le monde savant de sa patrie, de *Sultan des poëtes;* outre ses ouvrages historiques et diplomatiques, il laissa un *divan* ou collection de *ghazèls,* poésies philosophiques, et une autre collection de poésies rêveuses appelée *le Navire*, par allusion aux richesses de l'âme contenues dans ce recueil. Les Ottomans, dit l'historien turc Wassif, égalent ce grand homme à Kiuperli comme homme d'État, à Ibn Ayas comme historien, à Hafiz comme poëte, à Platon comme philosophe.

Comme homme politique, il avait pressenti le premier, dans la nouvelle monarchie prussienne, que Frédéric II fondait dans le nord de l'Allemagne, un contre-poids contre l'Autriche, vieille et puissante ennemie de l'empire ottoman. Le grand Frédéric, dont il admirait le génie lettré et militaire et dont il recherchait l'alliance, lui semblait devoir être bientôt l'arbitre et le médiateur entre les Russes, les Autrichiens, les Ottomans. Cette pensée juste ne

périt pas tout entière avec Raghib. Elle serait devenue le gage de la paix et le salut de l'Empire si Frédéric II, émule de Raghib, comme poëte et comme écrivain, avait été son égal aussi en franchise, en désintéressement et en vertu. Mais le grand homme de la Prusse n'était qu'un politique; celui de l'empire ottoman était un homme de bien.

Nous verrons bientôt, dans la suite de ce récit, comment la proie de la Pologne à partager détourna Frédéric et son successeur de la politique loyale et salutaire que Raghib assignait à ce souverain dans ses pensées.

XXI

Hamid-Hamza lui succéda dans le gouvernement de l'empire. C'était le fils d'un marchand d'une bourgade d'Asie, nommée Deweli-Hissar. Longtemps secrétaire intime de Raghib, puis ministre des affaires étrangères, et chargé des détails de l'empire pendant la longue maladie de ce grand homme, Hamid-Hamza, désigné au sultan par le mourant, reçut le sceau comme un héritage. Le sultan espérait retrouver le génie de Raghib dans son disciple; il n'y trouva que ses traditions sans son génie.

« Il fut de ces hommes, » dit Wassif, « qui passent sur la terre sans y laisser ni trace de bien ni trace de mal. » Pendant son court ministère de six mois et pendant le ministère de ses nombreux et précaires successeurs, le divan continua à caresser la Prusse, dont un envoyé permanent obtint enfin de résider à Constantinople. La France, par l'inertie voluptueuse de son roi Louis XV et par ses molles complaisances pour l'Autriche, ne présentait plus à la Turquie le contre-poids et l'appui que l'empire ottoman avait trouvé jusque-là dans cette nation; l'Autriche devenait plus hautaine, la Pologne plus mobile, la Russie plus menaçante.

La défection de la France à l'alliance intime de la Porte, l'ambition de Frédéric II, la pression de la Russie sur Varsovie, la connivence du cabinet de Vienne dans les projets encore vagues, mais déjà couvés, du démembrement de la Pologne, enfin les intrigues prussiennes en Crimée avec le khan des Tartares, créaient en Occident une confusion d'intérêts, de langages, d'alliances, de dangers dans laquelle la candeur ottomane avait peine à discerner ses amis et ses ennemis. La Russie surtout avait grandi en quarante ans de trois siècles. La disparition de la France, et deux nouvelles grandes puissances, la Prusse et la Russie, surgies tout à

coup comme des phénomènes dans le Nord, étaient de nature à désorienter longtemps la diplomatie des Ottomans. Malgré les conseils de deux aventuriers français consultés par le divan, le comte de Bonneval devenu pacha, et le baron de Tott, employé à la fortification des Dardanelles et aux négociations, les Turcs n'avaient plus le génie de Raghib pour les éclairer dans ces ténèbres.

Essayons de les percer d'un regard rapidement jeté sur les cours du Nord, depuis la mort de l'impératrice Anne de Russie, nièce de Pierre le Grand, et depuis l'avénement du grand Frédéric en Prusse. On verra que les mœurs, les révolutions et les crimes dans ces cours du Nord de l'Europe, sous l'apparente civilisation dont elles affectaient le nom, étaient plus barbares que la prétendue barbarie de l'Orient. On croit lire, dans les péripéties du trône de Russie et dans les tragédies de la cour de Berlin, les annales des deux races souveraines de Babylone.

XXII

Anne, parvenue au trône sur les cadavres de tous les étrangers et par la déposition violente des héritiers légitimes, avait légué, avant son dernier soupir,

le trône à un enfant de quelques mois, fils de sa nièce, la duchesse de Mecklembourg. Cet enfant, nommé Ivan, reçut sur son berceau le serment de l'empire.

Biren, ce féroce favori de l'impératrice morte, croyait régner encore après elle par la terreur, sous le nom de cet enfant. Le général des troupes revenu de Crimée, l'ambitieux et cruel Munich, ameute ses soldats contre le régent, surprend le palais pendant la nuit, pénètre dans la chambre du régent, l'éveille en sursaut, l'épée sur la gorge, le garrotte nu dans ses couvertures, fait enlever sa femme outragée par ses soldats et les envoie au fond de la Sibérie, cet enfer de glace des criminels d'État, habiter un cachot de bois qu'il dessine lui-même pour torturer lentement son ennemi. La mère d'Ivan, proclamée régente, usurpe le trône sur son fils et règne par Munich quelques jours. Mais quatre conjurations successives avaient appris aux prétendants et aux prétoriens du palais comment on escaladait dans une nuit l'empire sur les cadavres des enfants, des femmes et des favoris.

XXIII

Une seconde fille de Pierre le Grand, Élisabeth,

indignée de voir le trône ravi au sang des Romanof pour devenir l'héritage du sang de la maison de Brunswick, conspire à son tour, rallie à sa cause soixante grenadiers, vétérans intrépides de l'armée de son frère, corrompt ou assoupit d'eau-de-vie les gardes, donne l'assaut au palais, court au berceau d'Ivan, le soulève dans ses bras comme pour le jeter aux baïonnettes nues des soldats qui l'attendent sous les fenêtres, quand la nourrice de l'enfant, se précipitant aux pieds d'Élisabeth, la conjure d'épargner l'innocent et étend un coussin sur le plancher pour amortir sa chute.

Élisabeth, vaincue par les cris de la nourrice et par le sourire de l'enfant, qui tend les bras à ses meurtriers, se repent de son crime avant de l'achever, dépose l'enfant sur le coussin, et permet à la nourrice de l'allaiter. La mère, le père et l'enfant, promenés de prison en prison, tantôt sur les frontières, tantôt dans l'intérieur de la Russie, finissent par être ignorés ou oubliés de l'empire. Les étrangers, sacrifiés une seconde fois au vieux parti soldatesque et national, sont massacrés ou exilés par les grenadiers qui avaient assailli et emporté le trône. Lascy, Lowendahl, Keit, Mansfeld, Golofkine meurent ou s'évadent avec tout ce qui n'est pas du vieux sang russe. Munich, proscripteur et proscrit

dans la même année, est envoyé en Sibérie occuper le cachot qu'il a lui-même construit pour Biren. Les deux ennemis, l'un allant et l'autre revenant, se rencontrent sur une route de Sibérie et se mesurent encore de l'œil. Des milliers d'étrangers périssent dans toutes les villes de la Russie, coupables d'être venus apporter la discipline, les lois ou les arts à ce peuple glorieux de son ignorance.

Un Russe, formé à l'école de ces étrangers, Bestuchef, régna sur la politique comme premier ministre ; un autre Russe, le page Schouvalof, régna comme favori sur le cœur de sa souveraine. A la faveur de l'absence du roi de Saxe en Pologne, Auguste III, qui résidait à Dresde, la cour de Russie s'accoutuma, sous Bestuchef, à régner presque despotiquement sur la Pologne à Varsovie. Mille intrigues s'y formaient en silence pour s'élever au trône de cette république à la mort d'Auguste. La plus puissante de ces intrigues était celle des princes Czartoryski, descendants des Jagellons, dignes du trône par leurs souvenirs, plus dignes par le talent, le patriotisme, la richesse de leurs membres. L'Angleterre, la France, la Russie, l'Autriche, la Prusse avaient chacune leurs brigues dans la république.

L'Angleterre proposait à la cour de Russie de solder cent mille Russes pour intervenir à main armée

dans la prochaine élection d'un roi de Pologne. Elle préférait la domination moscovite dans Varsovie à la domination autrichienne ou à celle des Prussiens, qui auraient trop fortifié l'Allemagne. La France, sans politique et sans prévoyance à cette époque de sa monarchie, partageait en apparence les pensées de Londres. En secret, elle envoyait à Varsovie le comte de Broglie, négociateur confidentiel de Louis XV, pour susciter des obstacles à la Russie. Un parti patriotique se groupait sous ses auspices, confiant dans le secours de la France et de la Prusse. A l'heure du danger, la France ajourna indéfiniment le secours de ses armes. Les deux factions, celle de la maison de Saxe et celle des Czartoryski, se combattaient dans les confédérations et dans les diètes. Chaque parti était condamné à des intelligences et des protections de l'étranger.

XXIV

Un jeune Polonais, neveu et émissaire des princes Czartoryski, allait, par le conseil de ses oncles, combattre à Pétersbourg la prédilection de l'impératrice Élisabeth pour la cause de la maison de Saxe, et devenait bientôt lui-même la cause involontaire et fatale de l'anéantissement de sa patrie. Cet agent

était le comte Stanislas Poniatowski, fils d'une sœur de Czartoryski. On ne sait quelle superstition domestique, fondée sur une prophétie d'un Italien familier de cette maison, promettait un trône à Stanislas Poniatowski. Cette prophétie, comme il arrive souvent dans ces imaginations crédules du nord, avait décidé du sort de ce jeune homme ; il rêvait dès son adolescence la couronne de son pays. La nature l'avait doué d'une figure et d'une séduction propres à réaliser ce rêve, si la couronne des Sarmates devait être décernée par l'amour d'une femme.

Cette femme existait à Pétersbourg : c'était celle qui fut depuis Catherine II, la Sémiramis du Nord. Elle avait épousé, à l'âge de quatorze ans, le grand-duc Pierre de Holstein, qui réunissait en lui le sang de Charles XII et celui de Pierre le Grand, et que l'impératrice Élisabeth avait appelé à Pétersbourg comme l'héritier du trône après elle. Cette princesse était Catherine d'Anhalt, fille d'un petit prince souverain d'Allemagne au service du roi de Prusse. Jamais princesse, disent ceux qui visitèrent à cette époque la cour de Russie, ne porta d'avance sur son front tous les signes de la séduction, de la majesté et du génie. La nature l'avait couronnée avant la fortune. Grande de taille, élégante de port, gracieuse de démarche, portant noblement une tête

grecque sur un cou élancé et onduleux comme celui du cygne ou de l'aigle, le front large, les yeux bruns ou bleus selon le reflet de la lumière, le nez aquilin, les lèvres entr'ouvertes, les dents éclatantes, l'ovale du visage un peu allongé, le teint coloré des frissons du nord, le timbre de la voix sonore et argentin, la parole prompte et toujours juste, la passion de plaire surpassant dans sa physionomie l'ambition de commander : tel est le portrait que les écrivains les moins prévenus nous tracent, en 1756, de cette princesse. Ses ennemis ne la représentent pas moins accomplie que ses flatteurs, ou plutôt on ne pouvait la flatter, tant la nature l'avait flattée en la formant.

XXV

Le grand-duc qu'on lui avait donné pour époux était le contraste avec les grâces et les délicatesses d'esprit d'une telle femme. Difforme de traits, bizarre de caractère, froid de cœur, brutal de gestes, maniaque de goûts, puéril d'habitudes, moins militaire que soldatesque de prétentions, il ne rappelait Pierre le Grand, son aïeul, que par la rude écorce du barbare sans la séve de génie qui avait animé la souche de sa race. Il affectait pour le grand Frédéric de Prusse, ce parfait soldat de l'Allemagne mo-

derne, une adoration fanatique, mais inintelligente, qui croyait s'approprier le génie tacticien de ce vétéran des rois en formant à son image une armée d'automates disciplinés. L'uniforme, l'exercice, la manœuvre, les ponctualités serviles de la caserne étaient ses seules occupations. Ces occupations lui faisaient négliger la grande-duchesse, trop supérieure à lui pour ne pas humilier un tel époux. Il lui préférait des attachements vulgaires, qui ressemblaient plus à la licence qu'à l'amour.

Sa favorite affichée était la comtesse Woronzof, femme orgueilleuse, qui se décorait de son déshonneur. Après huit années de mariage, aucun enfant n'avait assuré l'hérédité de la dynastie. L'impératrice régnante, Élisabeth s'alarmait, pour elle-même et pour le trône, de cette stérilité qui pouvait désaffectionner les Russes de leur souverain et motiver quelque nouvelle surprise du trône. On assure qu'un amour clandestin et politique, ordonné plus qu'insinué par le chancelier Bestuchef à Catherine, donna un héritier illégitime à la maison régnante. La jeune princesse, à qui une clause de son contrat de mariage assurait l'empire dans le cas où elle survivrait à son mari sans avoir eu d'enfant, s'affligea plus qu'elle ne se réjouit d'une fécondité qui plaçait un fils entre son ambition et un trône. L'amour

ne naquit dans son cœur qu'à l'apparition du beau Poniatowski à la cour de Russie. Les Czartoryski, informés de la passion naissante de Catherine pour leur neveu, et voyant de loin dans cette faveur de la future impératrice de Russie l'augure d'un trône en Pologne pour leur famille, parvinrent à faire nommer Poniatowski ambassadeur de Pologne à Pétersbourg. Ce poste le fixait à la cour d'Élisabeth.

XXVI

Surpris une nuit dans les jardins de la maison de campagne du grand-duc au moment où il attendait l'heure d'une entrevue furtive avec Catherine, Poniatowski, d'abord jeté par le mari outragé dans un cachot, puis relâché sans éclat par le grand-duc, enfin rappelé en Pologne à la requête d'Élisabeth et sévèrement proscrit de la cour de Russie, laissa Catherine, pendant sa longue absence, dans l'isolement et dans les larmes. C'est dans cette disgrâce et dans cette solitude que la grande-duchesse, concentrée dans sa douleur et dans son ambition avec quelques favorites ses confidentes, couva les grandes pensées et les grands crimes qui allaient signaler son caractère au monde.

XXVII

Élisabeth, sur son lit de mort, avait exigé une réconciliation apparente du grand-duc avec sa femme coupable. Mais l'impératrice avait à peine rendu le dernier soupir, que Pierre III, possesseur incontesté du trône, menaça de répudier sa femme et de déclarer l'illégitimité de son fils. Catherine, reléguée dans une maison de campagne voisine de la capitale, attendait, dans les transes de l'incertitude, le sort que le czar, son époux, lui préparait.

Mais déjà en six mois d'un règne de caprice, plus semblable à un accès de démence qu'à un gouvernement, Pierre III avait mécontenté le vieux parti russe par ses imitations prussiennes, aliéné le clergé, scandalisé le peuple, fatigué l'armée, effrayé les grands sur leur existence, transformé Pétersbourg en caserne et le palais en scène d'orgies. Il se préparait à conduire cent mille Russes en Holstein, pour se montrer à sa première patrie dans l'appareil guerrier de maître d'un grand empire, et pour humilier le Danemark, qui avait jusque-là humilié le Holstein. Il avait fait revenir de Pétersbourg le prince Soltikof, désigné par la rumeur publique comme père du fils de Catherine ; il le pressait,

dit-on, d'avouer ses relations coupables avec la princesse, il aspirait à faire condamner sa femme pour crime d'adultère, à la répudier et à épouser sa maîtresse.

Catherine n'avait plus de soutien à la cour, mais la pitié et le mécontentement public lui créaient un parti immense dans le peuple et dans le clergé. Un amour caché, qui avait succédé dans son cœur aux larmes versées pour Poniatowski, lui en préparait un plus efficace dans l'armée. L'objet de cet amour était le comte Orlof, le plus beau des six frères d'une famille de pauvres gentilshommes du nord de Russie, où la taille, la force et la grâce dépassaient les proportions ordinaires de la race humaine. Orlof servait, ainsi que ses cinq frères, dans les régiments des gardes. Devenu aide de camp du grand maître de l'artillerie, puis capitaine trésorier de son corps, il avait fasciné les yeux de la grande-duchesse. Par l'intermédiaire d'une de ses confidentes, et dans une maison où nul ne pouvait soupçonner son rang, Catherine, sous un costume vulgaire et sous un nom supposé, avait eu des entretiens avec Orlof et lui avait inspiré la passion dont elle était animée elle-même pour lui.

Rien, pendant le long mystère de ces relations, n'avait révélé à Orlof l'objet anonyme de son amour;

il n'avait jamais vu la princesse, que sa disgrâce éloignait depuis plusieurs années de la cour. Il la reconnut pour la première fois sur le trône, dans les cérémonies qui suivirent la mort d'Élisabeth. Muet d'étonnement et de terreur, son amour s'accrut de son respect; il continua à voir en secret comme impératrice celle qu'il avait adorée comme femme. Les dangers de Catherine, ses propres dangers, s'il était découvert, assuraient sa discrétion. Confident des outrages qui menaçaient l'impératrice, il avait ourdi avec elle la trame audacieuse d'une conjuration qui devait donner le trône ou la mort à Catherine. Le trésor militaire dont il disposait, la connivence de ses cinq frères, tous officiers ou sous-officiers déjà populaires dans les gardes, enfin les démences de l'empereur et le mécontentement des troupes lui achetaient ou lui enrôlaient d'avance des complices. L'audace de Catherine et la séduction de ses larmes devaient achever une révolution commencée par l'amour.

XXVIII

Un simple Cosaque, Rozamouski, devenu sous Élisabeth hetman de sa nation, favori de l'empereur et cher au peuple, fut sondé par Orlof, et promit de

trahir, au signal convenu, la confiance que Pierre III plaçait en lui. La jeune princesse Dachkof, femme remuante, qui avait, comme tous les Slaves, le génie des conjurations, se chargea d'entraîner les chefs du clergé et l'archevêque de Novogorod, tout-puissant sur le peuple. Le comte Panin, politique consommé dans l'intrigue, gouverneur du jeune grand-duc et épris de la princesse Dachkof après l'avoir été de sa mère, fut lié à la conspiration par l'amour.

Des rumeurs sinistres, habilement répandues sur de prétendus soulèvements dans les provinces reculées de l'empire, commencèrent à alarmer l'opinion avant de l'agiter. L'inquiétude du peuple est partout le premier auxiliaire des conjurés et le plus sûr prélude des révolutions. Si le meurtre de l'empereur était nécessaire, les meurtriers mêmes étaient prêts; déjà deux officiers aux gardes, Passek et Bachekakof, avaient offert leur poignard à l'impératrice, qui avait refusé un si odieux secours. Ces deux assassins, néanmoins, avaient attendu Pierre III dans une petite île de la Newa, où il venait le soir se promener avec sa favorite. Le comte Panin avait conduit lui-même une troupe de conjurés dans les appartements de l'empereur, pendant son absence, pour leur faire reconnaître les issues, la chambre, le lit où ils devaient chercher leur victime. L'heure pressait,

tant de confidents pouvaient ébruiter le coup avant qu'il fût porté. Une indiscrétion de Passek, qui laissa éclater son impatience de haine devant un soldat, instruisit Pierre de la conspiration. Il était alors à douze lieues de Pétersbourg, dans une de ses maisons de plaisance; l'impératrice, pour mieux déguiser sa complicité, était elle-même à six lieues de la ville, retirée presque seule dans une autre maison impériale.

L'arrestation de Passek, connue à l'instant de la princesse Dachkof, la fait voler à Pétersbourg, déguisée en homme, pour prévenir par une explosion soudaine le retour de l'empereur et le supplice des conjurés. Elle presse Panin, elle harangue dans une chambre de caserne les principaux conjurés, elle fait partir pour la résidence de l'impératrice un frère d'Orlof surnommé le Balafré, avec un billet qui ne contenait que ces mots : « Venez, madame, ou tout est perdu ! »

Orlof le Balafré arrive par les jardins sans être aperçu du pavillon isolé habité par l'impératrice, la réveille, lui dit un seul mot et repart au galop pour la ville. Catherine s'élance dans une voiture de paysan que la princesse Dachkof lui faisait tenir toute attelée depuis quelques jours dans une chaumière voisine du château, soit pour fuir, soit pour

régner, selon le sort. Les chevaux emportent l'impératrice, suivie d'une seule femme de service, vers Pétersbourg. Sa voiture traverse au galop la ville avant le réveil des habitants. Elle en descend sur une place d'armes qui règne devant les casernes; les soldats, étonnés et à peine vêtus, se groupent autour d'elle; elle se nomme; ils tombent à ses pieds; elle les harangue; ils jurent de mourir pour elle; elle est rejointe par le perfide hetman Rozamouski, qui entraîne ses Cosaques, par Volkonski, par Schouvalof, par Bruce, par Strogonof, tous initiés au complot et n'ayant plus à espérer de salut que dans son explosion. Ils veulent proclamer Catherine régente :

« Non ! non ! » s'écrie Orlof, dont nul ne soupçonnait encore l'intrigue intime avec sa souveraine; « gardons-nous de faire les choses à demi et de risquer le dernier supplice pour avoir à recommencer « un jour. Je poignarderai de ma main le premier « qui parlera de régence ! »

Les hourras pour l'impératrice éclatent à ces mots dans les rangs des soldats; ils prennent les armes, et marchant à sa suite de caserne en caserne, ils entraînent, avant le lever du soleil, toutes les troupes et tout le peuple dans le courant unanime de la révolution. Catherine, escortée de son armée,

remonte dans son chariot de campagne, se rend à l'église, où le clergé la sacre, prend possession du palais, présente son fils du haut d'un balcon au peuple, et fait bivouaquer les régiments, avec des canons sur toutes les avenues, pour interdire la capitale à l'empereur. Bientôt, se dépouillant de ses habits de femme, revêtant l'uniforme de ses gardes, elle monte à cheval et marche à la tête de l'armée au-devant du czar.

XXIX

Semblable aux empereurs romains surpris hors de la ville par une révolte du camp et par une déposition prélude de la mort, Pierre III, au château de plaisance d'Oranienbaum, flottait entre ces pensées contraires qui assaillirent Napoléon lui-même à Fontainebleau, et qui, dans le choc des résolutions et des irrésolutions, laissent fuir l'heure, l'empire et souvent la vie. Il arrive toujours un moment où la fortune est plus forte que l'homme.

Pierre III, incrédule d'abord aux bruits d'écroulement qui lui arrivaient de Pétersbourg, avait pris ces rumeurs pour une panique de ses partisans; il était monté en voiture de promenade découverte avec sa maîtresse, les femmes de sa cour licencieuse,

quelques familiers et l'ambassadeur de Prusse, pour aller confondre ces vains bruits par sa présence dans la capitale. Abordé en route par un aide de camp de confiance, qui accourait lui annoncer la révolution, il pâlit, descend de voiture avec les femmes, y remonte seul, retourne précipitamment au château, parcourt en insensé les appartements déserts, se répand en imprécations contre l'impératrice, s'accuse à haute voix de ne l'avoir pas prévenue par la captivité ou par la mort, fait appeler à lui les régiments du Holstein, dont les soldats, ses compatriotes, lui semblaient plus incorruptibles que les Russes, dicte des manifestes incohérents à ses secrétaires, les fait copier par sa favorite et ses courtisans, et donne enfin au vieux maréchal Munich, à peine arrivé de Sibérie, le commandement des troupes réunies autour de sa personne.

XXX

Cependant l'armée de l'impératrice s'avançait, grossie sur la route de tout ce qui se détache de la cause des rois qui s'écroulent. Munich conseille à l'empereur de s'embarquer sur deux yaks de plaisir à l'ancre sous les murs des jardins, et de ramer vers Cronstadt, dont les murailles et la garnison encore

intactes lui prêteraient vengeance ou refuge. Il suit un instant ce conseil, s'embarque avec sa cour, rame vers Cronstadt, et apprend, avant d'y aborder, que l'impératrice, plus résolue, a embauché la ville et la flotte.

« Il n'y a plus d'empereur, » répondent les marins de Cronstadt à ceux qui leur crient du pont des yaks que l'empereur est à bord; « levez l'ancre, ou « nous allons couler vos barques sous nos boulets! « Vive l'impératrice Catherine! »

A ces cris, Pierre pleure comme un enfant, et s'éloigne. « Le complot est général, » dit-il avec abattement, « je l'ai trop prévu dès les premiers « jours de mon règne. »

Résigné avant d'avoir combattu, il espère une réconciliation avec sa femme, se fait descendre de nouveau à Oranienbaum, désarme les remparts, ouvre les portes, et écrit à Catherine pour lui demander, comme dernière grâce, de le laisser retourner seul dans le Holstein avec sa maîtresse la Fraïle Woronzof.

Catherine lui répond en lui imposant, avant tout, une renonciation à l'empire; il l'écrit, et il la signe aussi lâche et aussi humiliée que ses ennemis pouvaient la lui dicter. On désarme ses soldats du Holstein, on le fait monter avec sa maîtresse

dans une voiture, et on le conduit captif au château de Péterhof. En descendant sur le perron du château, au milieu de ses gardes de la veille, maintenant ses bourreaux, on le reçoit aux cris insultants de vive Catherine! on le force à se dépouiller lui-même de son uniforme, de ses décorations, de ses armes ; on l'expose en chemise, demi-nu, à la dérision des soldats; on le sépare de sa favorite Woronzof, dont les vêtements déchirés et les cheveux épars accusent les lâches outrages des troupes à une femme sans défense.

Ainsi fut détrôné le petit-fils de Pierre le Grand, pour une Allemande étrangère à la Russie, qui n'avait pour titre à l'empire que la pitié qu'elle inspirait, l'embauchement des troupes, son audace, son génie et sa beauté. Orlof régnait déjà sous son nom.

XXXI

Mais déjà aussi le remords de l'empire transporté et d'un souverain avili commençait à murmurer dans le cœur des troupes éloignées de la capitale et des marins de la flotte étrangers à la révolution consommée sans eux. Les Orlof tremblèrent qu'un repentir ne défît ce qu'une sédition venait de faire. Leur impunité était dans la mort de l'empereur.

L'un de ces frères, Orlof le Balafré, et un nommé Tieplof, parvenu d'intrigues, brûlant de parvenir plus haut par le crime, se présentent, le sixième jour de la révolution, comme pour consoler le prisonnier et pour dîner amicalement avec lui. On apporte, selon l'usage des Russes, des verres d'eau-de-vie aux convives avant de s'asseoir à table. Le verre offert à l'empereur était empoisonné. Il reconnaît la saveur du poison en vidant le verre, et rejette avec horreur, loin de lui, le second verre que les assassins veulent le contraindre à boire. Dans la lutte, Pierre tombe sous les mains d'Orlof et de Tieplof, qui cherchent à l'étrangler sans laisser sur son corps des marques accusatrices du crime. Impuissants à dompter sa résistance désespérée, ils appellent à eux les gardes complices qui se tenaient derrière la porte de sa prison. Deux jeunes officiers de dix-huit ans, Potemkin et le prince Baratinski, accourent au secours d'Orlof, se précipitent sur l'empereur, l'étouffent du poids de leurs genoux sur sa poitrine, et l'étranglent avec une serviette nouée et serrée autour du cou de leur empereur. Régicide barbare, habituel dans cette cour où les courtisans sont les bourreaux!

XXXII

Quelques heures plus tard, Orlof, couvert de poussière et de sang, les cheveux en désordre, les habits déchirés comme un homme qui vient de lutter, et qui porte les traces de la lutte, entrait d'un pas précipité et convulsif dans le palais de l'impératrice à Pétersbourg. Catherine, en l'apercevant, se levait de table, l'entretenait un moment à l'écart dans son cabinet; puis, en ressortant avec la physionomie de l'étonnement et du deuil, annonçait que l'empereur venait d'expirer, d'un mal d'entrailles soudain, dans sa prison.

On ignore si elle avait ordonné ou permis le crime, mais elle hérita de la victime un empire, et elle récompensa les meurtriers. Maîtresse de la Russie par un complot, elle la conquit plus légitimement par un génie civilisé qui dépassa dans une femme le génie sauvage de Pierre le Grand. Son règne devait être fatal à la Pologne et aux Ottomans.

XXXIII

Mais dans le même temps où Catherine II conquérait un trône sur son mari par la sédition des

troupes et l'assurait par la main de ses favoris, un autre souverain, le grand Frédéric, risquant vingt fois de perdre son royaume pour l'agrandir, vainqueur enfin à force de génie militaire de la coalition de la France, de l'Autriche et de la Russie, surgissait en Prusse pour la perte de la Pologne et pour le salut de l'empire ottoman.

Cet homme, quoique né sur les marches du trône, avait été trempé dès sa jeunesse par la barbare antipathie de son père dans ces disgrâces tragiques et dans ces désespoirs de fortune qui font les héros. Cette lutte avec la destinée avait fortifié son âme. Quoique roi de naissance, il était le parvenu de ses propres exploits. Il était en même temps le génie de la guerre moderne ; il avait discipliné et aguerri tout un peuple en armée. Pour ressembler en tout à Philippe de Macédoine, il ne lui manqua qu'un fils comme Alexandre.

XXXIV

La guerre de sept ans que ce prince soutenait contre toutes les puissances occidentales et contre la Russie elle-même, l'avait empêché jusque-là de porter son ambition d'agrandissement sur la Pologne. Il se félicitait, au contraire, de trouver entre la

Russie et la Prusse ce vaste espace de la Sarmatie, occupé par un peuple peu sûr, mais brave, qui, s'il ne savait pas se gouverner, savait du moins combattre, et dont il n'y avait rien à craindre et beaucoup à espérer pour la Prusse.

Mais à peine Pierre III était-il monté sur le trône, que sa fanatique admiration pour Frédéric lui fit abjurer la guerre qu'Élisabeth continuait contre le héros de l'Allemagne et qu'il signa un traité de paix et d'amnistie avec la Prusse. Ses armées, qui combattaient jusque-là avec celles de l'Autriche désertèrent cette puissance et fortifièrent l'armée de Frédéric.

Ce changement de la politique de Pétersbourg contraignit la France, l'Autriche et l'Angleterre à la paix de 1763, et à la cession de la Silésie au grand Frédéric. C'est pendant le loisir de dix ans qui succéda à cette longue guerre que les cours de Pétersbourg et de Berlin, favorisées par l'ambition du nouvel empereur d'Autriche, Joseph II, conçurent le complot politique du partage de la Pologne.

Aucun scrupule ne pouvait faire hésiter un prince qui ne croyait pas en Dieu, une impératrice de Russie qui était montée au trône sur le cadavre de son mari, un empereur d'Allemagne qui n'enviait à Frédéric que sa gloire et à Catherine que son

bonheur. D'ailleurs, il faut le redire en leçon aux peuples incapables de se gouverner, la perpétuelle anarchie tente la conquête, et une nation qui ne sait pas se régir paraît à la fin à ses voisins avoir perdu le droit de vivre.

XXXV

Cette pensée du partage de la Pologne ne s'avoua pas cependant du premier mot. Le traité de paix entre Frédéric et la Russie stipulait seulement relativement à la Pologne qu'on s'entendrait après la mort du roi Auguste de Saxe pour placer un Polonais sur le trône de Varsovie. C'était en ce moment y placer une anarchie plus certaine, car de tous les jougs, celui que les nobles Sarmates supportaient le moins, c'était le joug de leurs compatriotes. Les Polonais, soupçonnant les clauses de ce traité et les projets de coalition de la Russie et de la Prusse contre leur existence, s'agitèrent par le pressentiment de leur perte. Le grand général Branicki et le général Mokranouski cherchèrent leur appui en France.

La marquise de Pompadour, favorite de Louis XV, inspirée par sa vanité, qui la flattait de fonder une politique, comme elle avait fondé une faveur, se laissa incliner à l'alliance autrichienne par le jeune abbé

de Bernis, depuis cardinal-ministre, et alors familier d'une maîtresse. Elle abandonna les Polonais à leur sort pour complaire à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse. A la place d'une politique à Varsovie, la France n'y conserva qu'une intrigue. La vieillesse du roi de Saxe et de Pologne y multipliait les compétiteurs futurs au trône bientôt vacant.

Pendant que Mokranouski demandait un roi à la France, Poniatowski, le candidat des Czartoryski, exilé, comme on l'a vu, par Élisabeth de Pétersbourg, apprenait la révolution de Péterhof et l'avénement de son amante à l'empire. Il ne doutait pas que Catherine, libre enfin et souveraine, ne le rappelât à Pétersbourg pour le couronner à Varsovie selon ses promesses. Ses oncles, les Czartoryski, plus sages ou plus éclairés que lui sur les nouvelles affections de Catherine, le retinrent avec peine en Pologne. Il y apprit bientôt la faveur d'Orlof. Catherine, à la mort du roi Auguste de Saxe, voulut concilier son amour pour son ancien favori et sa reconnaissance pour Orlof en appuyant de ses armées et de son or l'élection de Poniatowski ; il devint roi de Pologne par la faveur d'une czarine. C'était la Russie couronnée d'avance à Varsovie.

Les agitations et les guerres civiles de son règne, les confédérations des catholiques contre les réfor-

més, des réformés contre les catholiques, les diètes, les complots, les tentatives d'assassinat, devaient lui faire expier cruellement son ambition, et préluder par la main de tous les partis au démembrement de sa patrie.

Nous ne devons raconter de cette lente agonie de la Pologne que ce qui touche plus immédiatement aux Ottomans. Un pressentiment secret semblait les avertir que l'union contre nature de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse contre la Pologne, n'était que le prélude d'une coalition aussi ambitieuse, mais aussi impolitique, contre l'empire dont le vide ne serait comblé désormais que par le sang des puissances de l'Europe.

RE TRENTE-TROISIÈME.

I

ıt de reprendre, à quelques années de dis-
le règne de Mustapha III, une réflexion nous
:t ne peut manquer de frapper tous les esprits.
ue la nature joue aussi un grand rôle dans
ses humaines, et qu'en faisant naître dans
telle contrée du monde un grand génie, un
:aractère, une grande ambition, elle change
seul fait l'état de tout un continent et le
›écifique des nations entre elles. C'est la gran-
dividuelle de l'humanité tout entière, qu'un
›mme, apparaissant ou disparaissant dans

le drame si compliqué de la politique universelle, élève à l'instant dans une proportion démesurée la partie du globe où il est né, et abaisse dans une proportion inverse la zone de la terre prépondérante jusqu'à son avénement.

Or, la nature, en moins d'un siècle, venait de se montrer plus féconde dans le nord de l'Europe qu'elle ne l'avait été depuis Soliman le Grand en Orient. Quatre grands hommes (car la grandeur n'a pas de sexe), Pierre le Grand en Russie, Catherine II dans le même empire, Marie-Thérèse en Autriche, et enfin Frédéric le Grand en Prusse, étaient nés en Allemagne à des époques très-rapprochées, comme par un dessein concerté de la Providence, pour déchirer ensemble, dans la Pologne et dans l'empire ottoman, une proie commune après s'être déchirés d'abord longtemps entre eux et réconciliés ensuite pour un même crime. Malheur aux nations contre lesquelles la nature se déclare ainsi, en ne leur donnant que des hommes médiocres, et en leur opposant pour adversaires des hommes d'État ou des héros!

Ce fut le malheur de la Turquie depuis le commencement jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Le Nord était jeune, l'Orient semblait épuisé.

II

Catherine II, certaine désormais de la complicité du grand Frédéric et de l'Autriche, dans l'anéantissement convenu à profit commun de la Pologne, était sûre aussi que ces deux puissances fermeraient les yeux sur ses envahissements projetés en Turquie. La permission, stipulée ou tacite, à cette impératrice de démembrer l'empire ottoman partout où son ambition orientale lui offrirait une proie à saisir, était pour la Prusse et l'Autriche la condition de leur part de la Pologne. La France, gouvernée, en sens inverse de son honneur et de sa politique, par les favoris d'une favorite, se contentait d'une paix honteuse après une guerre pleine de revers ; elle ne voyait rien, ou plutôt elle feignait de ne rien voir, pour ne pas sortir de la léthargie voluptueuse de son sardanapale chrétien.

Mustapha III, privé des lumières de Raghib, ignorait l'accord secret de Frédéric II et de Catherine. Admirateur passionné de ce roi guerrier dont les revers et les victoires avaient retenti jusqu'en Orient, il se félicitait de voir un héros contre-balancer dans le Nord le poids croissant de la Russie. Il contemplait souvent le portrait de ce grand homme

suspendu par ses ordres dans une des salles du sérail. Trop probe pour soupçonner la duplicité sous l'héroïsme, il ne se défiait pas de l'intelligence déjà établie entre ce roi jusque-là ennemi des Russes et de l'impératrice de Russie. Bien qu'il eût eu souvent à se plaindre de la mobilité des Polonais, il croyait de son devoir comme de son honneur de veiller à l'intégrité de cette Pologne dont ses ancêtres avaient été, depuis l'origine de la monarchie, les alliés et les protecteurs.

III

L'élection de Poniatowski, plus proconsul de Catherine que roi d'un peuple libre, l'avait indigné. Par les conseils secrets de la France et même de la Prusse, intéressées à contester l'ascendant exclusif de la czarine à Varsovie, le divan avait protesté contre cet asservissement mal déguisé de la Pologne. Quarante mille Russes, sous les murs de Varsovie, avaient pesé évidemment sur cette élection. Le sultan réclama de Catherine II l'évacuation de la Pologne. La czarine répondit avec l'impudence de la duplicité grecque qu'elle n'avait que six mille Cosaques en Pologne pour y protéger les libertés dont la Russie avait garanti l'exercice aux Polonais par la constitu-

tion même de la répub I
diplomatie aussi contrad
déconseilla alors la guerr

L'insurrection des Wahabites, en Arabie, cette réforme fanatique de l'islamisme, que nous raconterons bientôt à son heure, détourna un moment ses regards de la Pologn Il destitua même l'intrépide khan des Tartares Crimée, Krim-Gheraï, qui osait à lui seul s'é avec ses Tartares en Pologne pour y secouri les républicains polonais contre les Russes. Krim-Gheraï, en passant à Constantinople pour se rendre à Brousse, lieu de son exil, s'entretint seul à seul avec Mustapha, et tenta de lui inspirer son courage.

« Vous avez raison, » lui répondit le malheureux Mustapha en levant les yeux au ciel; « mais, « mon frère, que puis-je faire tout seul? Ils sont « tous amollis ou corrompus; ils ne connaissent, ils « n'aiment que leurs maisons de plaisance, leurs « musiciens, leurs harems; je travaille à rétablir « l'ordre, à ramener mon peuple à ses antiques « mœurs ; personne ne veut m'aider. »

IV

La décadence des caractères depuis la mort de

Raghib préludait à la décadence de la politique. Un rejaillissement accidentel de l'anarchie de Pologne décida fatalement la guerre de 1768. Une des armées de ces confédérés polonais, qui combattaient les Russes au nom de leur parti politique, pendant la neutralité forcée et honteuse de leur roi, entra, poursuivie par les Russes, sur le territoire ottoman, sous prétexte d'y demander asile à un territoire neutre. Reçus dans la petite ville de Balta, voisine de la forteresse de Choczim, les Polonais en ressortirent pour attaquer un détachement russe, et pour lui faire violer, en se retirant, le sol ottoman.

Les Russes, en effet, poursuivirent les Polonais au delà de la frontière, et incendièrent dans la poursuite la ville turque de Balta, abandonnée à leur vengeance par les Polonais. Cette fuite simulée des Polonais confédérés et cet incendie sans provocation d'une ville turque, allumèrent la guerre avec l'étincelle qu'ils avaient fait jaillir en pleine paix.

Le divan frémit; le grand vizir Hamza-Pacha, jeune et bouillant caractère, qui venait de succéder à Mouhsinzadé, suspect de partialité pour les Russes, fit appeler devant lui l'envoyé de Catherine, Obreskof. Assis, contre l'usage, sur un divan, et les jambes étendues nonchalamment sur le tapis, Hamza

laissa l'ambassadeur debout écouter ses griefs et ses injures.

« Voici, » lui dit-il, en tirant un papier de son sein, « le traité par lequel ta souveraine s'engage à « réduire à six mille hommes le nombre des soldats « qu'elle entretient en Pologne. Combien y en « a-t-il ? »

« — Trente mille, » répondit Obreskof.

« — Traître, » reprit le grand vizir, « parjure, « ne viens-tu pas d'avouer ainsi ta perfidie ? Ne « rougis-tu pas, devant Dieu et devant les hommes, « des atrocités que commettent tes compatriotes « dans un pays libre ? Ne sont-ce pas vos canons « qui viennent de renverser un des palais du khan « des Tartares ? »

Obreskof fut conduit prisonnier au château des Sept-Tours. Le khan disgracié naguère, le belliqueux Krim-Gheraï fut rétabli dans sa dignité. Le sultan le rappela de Brousse, lui fit ceindre de nouveau le sabre, l'arc, le carquois, le décora du panache de héron, et lui donna le cheval de bataille, insignes de sa souveraineté. Quarante têtes coupées des Monténégrins rebelles, envoyées à la Porte, furent étalées en signe de victoire sous les pieds du cheval.

Soit excès, soit défaut d'énergie dans Hamza-Pacha, il fut remplacé par Mohammed-Emin, sur-

nommé le fils du marchand de mouchoirs, devenu gendre du sultan. Le prince de Valachie, Alexandre Ghika, corrompu par la Russie, fut déposé, et Grégoire Ghika, dévoué à la Porte, installé à sa place.

Un mouvement militaire immense et unanime sembla arracher l'empire à sa longue inertie et rappela en peu de jours l'ancien patriotisme. Tout s'ébranla et marcha vers Andrinople, où le sultan devait alors passer l'armée en revue au départ. Les possesseurs de grands et petits fiefs, les *youruks* nomades, les enfants des conquérants, quatorze ortas de janissaires, trente de djébedjis, quatre de canonniers, deux de toparabadjis, des milliers de volontaires semblèrent voler d'eux-mêmes aux frontières de Pologne. Cent cinquante pièces de canons furent embarquées sur la mer Noire, sous les yeux du sultan, quatre mille spahis des provinces d'Asie traversèrent le Bosphore à Scutari, quarante mille hommes se rassemblèrent comme avant-garde en Moldavie, dix mille mulets traversèrent les montagnes, chargés de munitions et de vivres; l'arsenal maritime lança deux vaisseaux de guerre des-

tinés à la mer, nommés *la Victoire* et *la Conquête*, noms fortunés ; le trésor rempli par Raghib fournit et versa des millions de ducats d'or pour les besoins de la campagne ; des lettres furent rédigées aux confédérés Polonais, pour leur annoncer que l'empire se levait à leur appel, des assurances de paix données à toutes les autres puissances.

L'ambassadeur de France, M. de Saint-Priest, envoya le baron de Tott en Crimée, pour diriger, par les mains de cet aventurier qu'on pouvait avouer ou désavouer selon les circonstances, les préparatifs du khan des Tartares Krim-Gheraï. Les offres obliques de médiation de la Prusse et de l'Angleterre furent poliment déclinées par le grand vizir. Enfin, le 27 janvier 1769, les queues de cheval furent arborées au sérail, et l'étendard sacré déployé le 20 mars, pour porter la victoire avec son ombre à l'armée. Le fanatisme de la patrie et de la foi, allumé par l'outrage des Russes à Balta, et par l'agitation sacrée que le grand vizir avait surexcitée dans les musulmans, bouillonna jusqu'à la fureur dans la populace à l'aspect de l'étendard vert du Prophète.

L'ambassadeur d'Autriche (internonce), M. de Brognard, curieux d'assister au cortége du Sangiak-schérif, s'était rendu la veille avec les officiers de son

ambassade, sa femme, ses filles et quelques Européennes dans une maison voisine de la *porte des Canons*, par où devait défiler le cortége. L'iman du quartier, informé que des *giaours* infidèles venaient souiller de leurs regards la relique sacrée, voulut expulser de la maison l'ambassadeur et sa suite. La populace, attroupée sur ses pas à la porte, couvrit d'injures et d'outrages la famille de l'envoyé chrétien ; la soldatesque, mêlée à la populace, menaça de ses armes les hommes et les femmes, et les força de se jeter, pour échapper à la mort, dans la demeure d'un Arménien, voisine du cimetière.

L'ambassadeur et sa famille y passèrent la nuit, mais obstinés malgré le danger à contempler cette pompe religieuse et nationale, ils entrèrent avant le jour dans la boutique d'un barbier et se crurent à l'abri des regards du peuple derrière le grillage d'une fenêtre basse. L'ombrageuse populace, ameutée par le clergé, les entrevit et les assaillit de huées et d'imprécations. Un émir fanatique à turban vert, prétendu descendant de Mahomet, ajouta à la fureur de la multitude en s'arrêtant avec des signes d'horreur devant la boutique en s'écriant que des giaours profanaient, par leurs regards, le drapeau du Prophète, et en appelant sur eux la vengeance des bons musulmans.

A ces mots, la foule forçant les portes de la maison comme pour punir un sacrilége, se précipite sur les chrétiens réfugiés dans les plus secrets asiles, les en arrache, déchire leurs vêtements, traîne par les cheveux les filles et la femme enceinte de l'ambassadeur, qui mourut peu de jours après de son saisissement ; les boutiques sont pillées ; plus de cent femmes chrétiennes outragées ou égorgées jonchaient de leurs cadavres les environs de la *Porte des Canons*. Les janissaires arrivent trop tard pour enlever aux fanatiques émirs leurs nombreuses victimes et pour sauver d'un massacre populaire les Grecs consternés. La rage des émirs ivres de superstition fut telle, dit l'annaliste ottoman lui-même, que plusieurs de ces forcenés mordaient avec les dents les barreaux de fer des grillages qui leur disputaient d'autres victimes, tant le fanatisme assoupi est dangereux à surexciter et tant ses explosions sont terribles quand le patriotisme s'y mêle.

L'envoyé autrichien, témoin des efforts du grand vizir et du sultan pour refouler la populace et la soldatesque, n'accusa pas le gouvernement d'un désastre dont le fanatisme seul était coupable, et reporta bientôt après, à Vienne, avec les regrets de Mohammed-Émin, l'assurance d'une paix perpé-

tuelle. Le baron de Thugut, destiné à jouer un rôle si ambigu et quelquefois si double dans les négociations de la cour de Vienne avec la Porte, fut envoyé à Constantinople par le prince de Kaunitz pour y remplacer le ministre outragé.

VI

Pendant ce soulèvement général de la Turquie d'Europe et d'Asie contre les Russes et en faveur des confédérés de Pologne, le khan de Crimée, Krim-Gheraï, partait à Balta avec cent mille Tartares, et, remontant les rives du Dnieper, inondait la nouvelle Servie. Les provinces méridionales de la Russie étaient en feu sur ses pas. Le baron de Tott, militaire éclairé et écrivain pittoresque, retrace dans ses mémoires les mœurs de ces hordes *Balai de Feu*, des descendants de Timour et de Gengis-Khan :

« La nourriture, » dit-il, « se composait de viande mortifiée sous la selle comme celle des Tartares et du khan, d'une boisson fermentée faite de lait de jument, principaux aliments des Tartares, de jambons de cheval fumés, de kaviar, de boutarga, etc. Cependant, en sa qualité d'hôte, Gheraï buvait l'or liquide du Tokay dans des tasses de ce métal pré-

cieux. Il avait pour vêtements des fourrures de loup blanc de Laponie, doublées d'écureuil de Sibérie, et logeait sous une tente qu'il nommait plaisamment *une maison tartare*. Celle du prince, doublée d'étoffe cramoisie, pouvait contenir plus de soixante personnes; elle était entourée de douze autres plus petites où logeaient les officiers de sa maison, et ces treize tentes étaient protégées par un mur de cinq pieds de hauteur. Du haut d'une butte en terre, le khan pouvait embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de son armée marchant sur vingt colonnes et au centre de laquelle était placée sa tente; quarante escadrons le précédaient composés chacun de quatre cents cavaliers, ayant quatre hommes de profondeur et disposés en deux rangs; à la tête de chacun d'eux, on voyait vingt drapeaux. Le grand drapeau du khan et les deux étendards verts flottaient confondus avec les drapeaux des Cosaques Inad, qui, dès le règne de Pierre le Grand, avaient déserté l'empire russe sous la conduite du cosaque Ignace, et depuis avaient pris le nom d'Ygnad ou Inad, c'est-à-dire les mutins. L'influence de ces derniers détermina alors les Cosaques Zaporogues à secouer le joug du commandant de la forteresse d'Élisabeth.

« Les Tartares déployèrent, dans le cours de cette

expédition, leur talent incroyable pour conserver et surveiller le butin dont ils s'étaient emparés. Une demi-douzaine d'esclaves, deux douzaines de bœufs, cinq ou six douzaines de moutons devenaient souvent la proie d'un seul homme. Des sacs pendus à l'arçon de la selle contenaient des enfants dont on ne voyait que la tête; une jeune fille était placée devant le cavalier, la mère derrière, le père et le fils sur des chevaux de main, les bœufs et les moutons trottaient devant; un œil infatigable veillait sur tout ce butin et jamais ne le perdait de vue. Du reste, il régnait dans l'armée une discipline sévère. Des Noghaïs ayant outragé une image de la croix, reçurent cent coups de bâton devant la porte de l'église où avait été commis le méfait; d'autres, ayant pillé sans permission un village polonais, furent attachés à la queue de leurs chevaux et traînés ainsi jusqu'à ce que mort s'en suivît. »

Un mois après son retour de cette expédition, Krim-Gheraï mourut empoisonné par le médecin grec Siropulo, agent du prince de Valachie. En vain Tott l'avait mis en garde contre l'empoisonneur; lorsqu'il sentit que la mort était proche, il donna ordre à ses musiciens de jouer, et expira ainsi, bercé par les accents d'une mélodie funèbre. Le grand vizir reçut la nouvelle de sa mort à Selymbrie, deuxième

campement de l'armée turque après Constantinople. Son fils, le faible et stupide Dewlet-Gheraï, fut aussitôt proclamé à sa place par le divan, khan de Crimée. Un hiver hyperboréen, semblable à celui qui pétrifia au retour de Moscou l'innombrable armée de Napoléon, interposa ses glaces et ses neiges entre les Russes et les Tartares ; mais les provinces de la nouvelle Servie n'étaient plus qu'un désert sans habitants ; quarante mille femmes en selles, esclaves, suivaient les hordes des Tartares, rentrant lentement dans leurs steppes. Les plus jeunes et les plus belles étaient envoyées en présent aux grands de l'empire, à Constantinople, comme des victimes expiatoires de l'incendie et du pillage de Balta.

Le grand vizir, Mohammed-Emin, qui attendait ses auxiliaires à Bender, leur avait préparé un pont de bateau pour passer le Dniester et opérer leur jonction avec lui. Ils dédaignèrent ce chemin artificiel des peuples amollis de l'occident. « Voilà, » s'écrièrent-ils, « comment les Tartares passent les fleuves, » et, lançant leurs chevaux dans le Dniester, où flottaient encore les glaçons de cet âpre hiver, ils abordèrent à la nage la rive opposée.

VII

L'invasion et la rapidité du fléau avaient surpris Catherine. Moscou découvert tremblait au récit de ces trois cent mille Turcs et Tartares, réunis par la vengeance sur le Dniester et prêts à incendier la Moldavie.

L'armée du prince Galitzin, de vingt-cinq mille hommes seulement, après avoir vainement tenté de s'emparer de Choczim par la corruption du pacha qui commandait cette forteresse, se hâtait de repasser ce fleuve et de s'enfermer dans l'intérieur de la Pologne. Cette fuite des Russes parut au grand vizir une satisfaction suffisante à l'empire; il écoutait déjà les propositions de paix de Catherine, quand le grand seigneur, indigné de ses lenteurs, lui envoya l'ordre d'entrer en Pologne. Cent mille confédérés polonais l'y appelaient à la délivrance de leur infortunée patrie; les trois cent mille Turcs, sans général, sans administration, sans vivres, n'entrèrent en Moldavie que pour la dévorer et pour y périr en grand nombre eux-mêmes de faim et de maladies par l'impéritie du grand vizir.

Pendant qu'il restait de sa personne dans le camp, à Bender, indécis sur la direction qu'il donnerait à

ses armées, le comte Potocki, ambassadeur des confédérés polonais, vint implorer l'entrée d'un corps auxiliaire en Pologne. Mohammed-Émin, plus orateur que soldat, répondit en plein divan par une harangue héroïque à la harangue également solennelle de l'orateur polonais.

Après avoir, selon l'historien Wassif, reproché à la Pologne sa mobilité, son asservissement alternatif à ses voisins et sa lenteur à expulser les Russes;

« Quant à moi, » dit-il, « fidèle à ma mission, je « ne cesserai, ni à présent, ni plus tard, ni été, ni « hiver, de poursuivre l'ennemi partout où il pourra « se trouver, et de l'anéantir avec mon sabre victo- « rieux; je suis le gendre et le fils de Sa Majesté le « souverain du monde, dont l'harmonie est main- « tenue par lui; je suis son serdar et son autre lui- « même; je suis dans mes expéditions un second « Alexandre, maître de la victoire; ma marche est « plus prompte que l'éclair; si votre amitié est pure « et exempte de toute incertitude, faites savoir à « votre république qu'elle range à part, comme des « élus, tous les Polonais qui ne suivent point l'en- « nemi. Pour toi, tiens-toi prêt avec les tiens à « suivre au delà du Dniester Mohammed-Pacha de « Roumélie, nommé sérasker en Pologne.

« Ne craignez rien, » dit-il ensuite à ses pachas

qui se plaignaient de la disette et des maladies putrides causées par les miasmes du fleuve; « mon nom « est Émin! c'est-à-dire le nom de l'ange Gabriel, « le messager des bonnes nouvelles, et l'étoile du « padischah ne pâlira pas sur sa tête. »

Il fit rédiger alors, sous l'inspiration des confédérés polonais appelant le fléau de la guerre dans leur patrie, un manifeste contre la Pologne au roi et à la diète. Il fut convenu que soixante mille Turcs envahiraient la Pologne pour se réunir aux confédérés contre Poniatowski et les Russes.

VIII

Cependant le prince Galitzin, fortifié de trente mille hommes, s'était avancé de nouveau vers Choczim et l'avait débloqué à l'approche d'un détachement de l'armée du grand vizir. Fier de cette retraite des Russes et voulant s'en attribuer l'honneur, le pacha douteux de Choczim, Kahreman-Pacha, osa paraître au camp de Bender pour recevoir les félicitations du serdar.

Au moment où ce traître descendait de cheval devant la tente, il fut entouré, sous les apparences du respect, par les officiers du grand visir, désarmé et garrotté par eux. Son écuyer, voulant défendre son

maître, tua d'un coup de pistolet le *gardien de la nappe;* mille coups de poignard percèrent à l'instant le serviteur et le maître, et les trésors du pacha de Choczim furent distribués aux victimes de sa rapacité.

A peine Mohammed-Émin avait-il fait ainsi justice du crime, que le sultan fit en lui justice de l'ineptie. Un cri général de l'armée l'accusait de la stérilité de la campagne, dont un seul homme, Moldovandji-Pacha, avait mérité jusque là tout l'honneur. Mustapha III envoya au camp son second écuyer Feïzibeg, avec ordre de déposer le grand vizir et de l'amener à Andrinople avec le prince de Moldavie, Callimachi, et l'interprète de la Porte, Drako. Ils y furent décapités en arrivant. La tête du grand vizir, envoyée à Constantinople, fut exposée sur un bassin d'argent à la porte du sérail avec un écriteau où la foule lisait avec satisfaction ses prétendus crimes :

« Ceci est la tête de l'ancien grand vizir Moham-
« med-Émin, que son orgueil a empêché d'attaquer
« l'ennemi, qui a perdu son temps en allées et en
« venues, qui a soustrait les vivres de l'armée, a
« refusé au khan des Tartares, devant Choczim, les
« secours dont il avait besoin; qui a accordé trop
« de confiance à l'interprète de la Porte, naguère

« décapité, et a été châtié comme il le méritait. »

A côté de la tête du prince de Moldavie, placée auprès de son cadavre et entre ses deux pieds, on lisait ce qui suit :

« Cette tête est celle du réprouvé Gligori Calli-
« machi, voïévode de Moldavie, qui s'est approprié
« cent bourses destinées à l'achat des vivres, et a
« trahi l'empire. »

Près de la tête de l'interprète de la Porte (placée en arrière de son cadavre), on lisait :

« Ceci est la tête de l'interprète et raya Nicolas
« Drako, qui a été décapité pour trahison et intelli-
« gences secrètes avec le voïévode de Moldavie. »

Le seul crime de l'infortuné Mohammed-Émin était son incapacité à conduire la formidable armée qu'il avait su lever avec une énergie digne de l'ancien patriotisme de sa race. Les crimes de Callimachi et de Drako n'étaient que la confiance du grand vizir en eux.

IX

La voix de l'armée et du peuple nomma Ali Moldovandji, le libérateur de Choczim, à la place du grand vizir décapité. Son origine était obscure, et son premier métier infâme : chef d'une bande de

brigands qui ravageait la Moldavie, il revendait au marché des esclaves de Constantinople les filles ravies à leurs familles pour en faire des courtisanes de casernes. Entré dans le corps des bostandjis, et parvenu par son aptitude au grade de bostandji baschi, de gouverneur de Roumélie et de vizir, son instinct militaire, sa sûreté de coup d'œil dans le conseil, sa promptitude dans l'action avaient fait de lui l'idole de l'armée.

A peine investi du commandement suprême, par la mort d'Emin, il entraîna l'armée ottomane et les Tartares au delà du Danube et du Dniester, grossis par les pluies du printemps. Le débordement de ces fleuves le surprit au milieu du passage des troupes. Soixante mille Russes, épiant dans les forêts voisines de Choczim le mouvement trop précipité du nouveau et trop confiant vizir, écrasèrent sous les murs de cette ville la tête de l'armée, pendant que le fleuve engloutissait le centre sous les ponts effondrés, et que l'arrière-garde épouvantée fuyait vers le Danube. Choczim ouvrit ses portes à Galitzin; l'armée ottomane s'évanouit aussi promptement qu'elle avait surgi du sol de l'empire. Les Russes, commandés par Romanzof, habile successeur de l'heureux mais faible Galitzin, couvrirent de leur armée triplée de nombre la Moldavie et la Valachie. Moldo-

vandji, puni pour la faute de son armée et des éléments, fut déposé et relégué dans l'humble poste de commandant du château des Dardanelles. Kalil-Pacha, fils sans mérite d'un ancien vizir, écuyer du sultan, puis gouverneur de Roumélie, fut appelé par la faveur au gouvernement du divan.

Mais pendant qu'il méditait le rassemblement d'une seconde armée, et la vengeance contre les Moldaves et les Valaques, trop empressés à fraterniser de culte avec les Russes de Romanzof, une pensée plus perfide et plus vaste surgissait dans le conseil de Catherine II, et allait transformer en guerre intestine et en commotion profonde de l'empire ottoman, la guerre des frontières que Romanzof continuait pour elle sur le Danube. Nous voulons parler de l'insurrection grecque du Péloponèse, fomentée par l'or et les armes de la Russie prenant pour complices les plus généreux instincts de l'homme asservi, la religion et la liberté, et préparant, dans les montagnes de Sparte et dans les forêts du Pinde, le démembrement des îles et du continent grec, détaché par l'Europe de l'empire ottoman pour les prédestiner à la Russie.

C'est de cette époque, et non du prétendu testament de Pierre le Grand, que date, dans le cabinet de Pétersbourg, le plan de rogner l'empire ottoman

ses deux extrémités, la Grèce et la Crimée, de ıchir le Caucase, d'envahir la Perse, d'insurger ırèce et de cerner Constantinople, comme les ›s avaient cerné Byzance jusqu'à ce que l'em-, ébranlé sous le trône des Ottomans par des motions religieuses au centre, livrât enfin aux covites le soleil, les mers, les îles, les plaines et ıpitale de l'Orient. La race et la religion n'étaient dans le conseil de Catherine II que les spécieux extes de l'ambition et de la gloire; car, à la ne heure où elle affichait la pensée d'émanciper rèce chrétienne, elle exécutait sans hyprocrisie ıns remords le premier partage de l'asservisse-ıt gradué des Sarmates chrétiens.

i l'histoire pouvait douter que la pensée de l'a-ntissement des Turcs, en Europe et en Asie, fût ıusivement politique, il suffirait de voir où et par cette pensée fit explosion dans le monde mo-ne. Née dans une cour sceptique en Russie, ouragée par un souverain athée en Prusse, ›ssée par un empereur philosophe, Joseph II, à nne, applaudie en France dans les correspon-ces de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert, de ı les écrivains anti-chrétiens du dix-huitième le, elle fut chez Catherine une pensée d'avenir r sa nation et pour sa mémoire; elle fut pour

Frédéric II une pensée d'extension plus vaste en Pologne; pour Joseph II une pensée d'adulation à l'impératrice de Russie pour élargir sa part d'usurpation dans le partage; enfin, pour Voltaire et pour les philosophes français, elle fut une pensée de civilisation tendant à ruiner par la main de la Sémiramis du Nord les mosquées de Mahomet en Orient, et ruiner par les mêmes mains, en Occident, les autels du Christ.

Tels furent en réalité les véritables motifs de la propagande russe dans le Péloponèse; la philosophie y ralluma de ses propres mains le fanatisme pour y raviver la liberté. Ce n'était plus la religion qui constituait les Turcs en hostilité avec l'esprit européen, c'était la civilisation. Catherine II, en feignant de prendre en main cette cause et d'ouvrir l'Orient au génie de l'Europe, s'assurait la popularité parmi les philosophes ennemis du christianisme, pendant qu'elle briguait la popularité parmi les Grecs superstitieux.

X

L'esprit des Grecs du Péloponèse se prêtait de lui-même à cette déception. La tolérance même des Turcs, qui leur avait laissé, à l'époque de la con-

quête, leur nom, leur religion, leur patriarche, leurs prêtres, leur pouvoir municipal, leur sol, leurs villes, leurs villages et leur commerce, avait contribué ainsi à leur conserver dans un esprit national ce principe de vie que l'oppression comprime pendant des siècles, mais qu'il ne brise pas tant qu'une race conquise ne se fond pas avec la race conquérante. Un instinct vague, exprimé par une prophétie populaire qui datait de la prise de Constantinople, faisait croire aux Grecs que l'empire ottoman serait détruit par une nation d'hommes aux cheveux blonds, et que ces hommes blonds, venant de la mer Noire, seraient les restaurateurs de la Grèce.

Les Russes sous Élisabeth, pendant la première guerre de Munich en Crimée, commencèrent à entrevoir les auxiliaires secrets que cette communauté de religion et de vagues espérances de liberté pouvaient leur créer dans le cœur même de l'empire ottoman. Élisabeth attira les premières migrations des Grecs en Russie ; ses agents visitèrent, sous prétexte de religion, les monastères grecs du mont Athos, Thébaïde de l'empire ottoman. Là, des monastères bâtis sur des rocs escarpés, dans des gorges inaccessibles et construits comme des forteresses de la conscience d'un peuple, donnent asile, depuis la conquête et sous la protection des sultans,

à une population nombreuse de moines où le patriotisme n'est pas moins vivace que la religion. Véritable république alpestre, inviolable par tradition aux troupes ottomanes, centre des lettres grecques, école de théologie, pépinière des évêques et des patriarches, l'esprit du mont Athos se répand rapidement sur la Grèce entière par les prêtres, les pèlerins, les missionnaires, les lettrés, les quêteurs qui descendent périodiquement de la sainte montagne, comme les prophètes antiques, pour aller souffler les doctrines et les opinions sur le continent et sur les îles.

Un prêtre russe, après avoir visité le mont Athos comme agent secret d'Élisabeth, se rendit dans les montagnes de Maïna, groupe de cimes et de vallées que forme le cap avancé du Péloponèse, à l'extrémité de l'Adriatique, sur l'Archipel, et où une population, descendant des Spartiates, rebelle à la servitude, conserve la sauvage énergie de ses ancêtres. Ce prêtre apprit aux pasteurs armés de Maïna qu'un grand peuple, ami de leur race et suscité par la Providence, professait dans les déserts du Nord la même religion qu'eux et aspirait à leur restituer l'antique indépendance. Ces germes du nom et de l'influence russe fructifièrent rapidement dans ces montagnes ; la servitude rend crédule, et

la communauté de culte dans les races superstitieuses est un traité tacite d'alliance qui n'a pas besoin d'être écrit pour être sacré.

XI

A peine Catherine II fut-elle affermie sur le trône par la main de son favori Orlof, que cette pensée d'insurger les Grecs s'offrit à son esprit avide de grandeur comme éminemment propre à populariser, et pour ainsi dire, à sanctifier son usurpation aux yeux des Russes, en montrant un but religieux à leur ambition, jusque là profane, en Orient. Elle lui fut suggérée par un aventurier grec, devenu officier d'artillerie dans ses troupes, qui vivait dans la familiarité d'Orlof. Ce Grec, né en Thessalie, se nommait Grégoire Papas-Oghli, c'est-à-dire Grégoire, fils de papas ou de prêtre. Orlof l'envoya en Thessalie sonder les dispositions de ses compatriotes ; il lui fournit, sous prétexte de commerce, deux navires chargés des plus riches présents pour les églises du Péloponèse. La mission toute politique de l'émissaire d'Orlof eut le succès qu'on obtient toujours d'un peuple avide et asservi, quand on lui montre l'or et le fer dans une même main pour l'appeler à l'indépendance.

Papas-Oghli revint à Pétersbourg animer Orlof par la perspective d'une prompte et générale insurrection de sa patrie. Mais Orlof, qui avait osé, pendant l'absence de son émissaire, porter son ambition jusqu'au trône et aspirer à la main de sa maîtresse, était retombé par cet excès d'audace au rang des favoris déchus, non du pouvoir, mais du cœur de leur souveraine. Il rêvait un royaume personnel en Orient, en compensation de celui qui lui était refusé au nord. L'impératrice, qui avait déjà fait de son premier amant un roi en Pologne, était flattée de faire de son second favori un roi de la Grèce. Elle l'autorisa, aussitôt après la guerre ouverte sur le Dniester avec les Turcs, de préparer pour l'Adriatique une expédition navale et un débarquement pour tenter l'insurrection de la Morée et pour confondre sa fortune personnelle avec l'indépendance de la nation grecque.

Déjà depuis quelques années un jeune *caloyer* ou moine mystérieux, parcourait les montagnes des Monténégrins, race indomptée de l'Albanie, gouvernée par un évêque. Ce moine inconnu, nommé Stephano, protégé par l'évêque, suivi par une escorte d'hommes armés, se faisait passer pour l'empereur de Russie lui-même, échappé miraculeusement au poignard de ses assassins et réfugié dans

ces montagnes. Prodigue de promesses, d'illusions, de présents que lui fournissait la Russie, il prêchait ouvertement l'insurrection contre les Turcs. Descendu des montagnes avec une bande armée dans les environs de Cattaro, sur le territoire vénitien qui confine à l'Albanie turque, il y agita les sujets grecs de la république de Venise et tenta d'allumer la guerre entre les Vénitiens et les Turcs. La république réprima ces tentatives. Stéphano remonta avec ses bandes dans la haute Albanie et noua des intelligences avec la Servie et la Bosnie. Les habitants des montagnes de la Chimère se joignirent à lui. Le pacha de Bosnie ayant tenté de le faire étrangler par un capidji, Stéphano, informé de la mission du capidji, le fit enterrer vivant, se concentra et se fortifia sur les cîmes des monts Acrocérauniens ou monts des Tempêtes, sources de l'Achéron et du Cocyte, et patrie des Mirmidons, ces soldats d'Achille.

Douze mille Albanais, conduits par les pachas de ces contrées, s'élancèrent sur les monts Acrocérauniens pour en escalader les rochers et y étouffer l'insurrection dans son germe. Trois cents têtes d'insurgés furent envoyées à Constantinople. Stéphano, errant de caverne en caverne, échappa aux Turcs et resta caché dans les montagnes de la Chi-

mère pour y attendre les jours promis par Papas-Oghli. Les Grecs de tout le Péloponèse, désarmés et saccagés par les Albanais, se soumirent à l'oppression ou se réfugièrent dans les îles vénitiennes.

XII

Cependant Papas-Oghli, revenu de Pétersbourg en Grèce, après avoir visité les vingt villages de Maïna pour concerter avec les fils belliqueux des Spartiates le soulèvement de leur peuple à l'aspect des voiles russes, réunit à Trieste tous les principaux révolutionnaires de la Morée pour y combiner d'avance le mouvement général de la Grèce. Alexis et Théodore Orlof, deux des frères du favori, arrivèrent à Venise, sous prétexte de visiter l'Italie, à la fin de 1768. Alexis Orlof, l'audace et le crime de la famille, était celui qui avait prêté sa main pour étrangler Pierre III; Théodore, le plus jeune et le plus efféminé des cinq frères, était plus apte à la diplomatie et aux lettres qu'à la guerre. Un jeune noble de l'Ukraine, nommé Tamara, principal ressort de l'agitation russe dans l'Albanie, Papas-Oghli et un grand nombre de jeunes officiers russes, répandus d'avance sur les côtes d'Italie et

de Grèce, se rendirent au congrès insurrectionnel des deux Orlof.

Pendant qu'ils nouaient ou renouaient à Venise les fils de leurs intrigues dans le Péloponèse, des vivres, des soldes, des munitions, des armes, des instructions militaires étaient jetés par eux toutes les nuits sur la côte.

XIII

Au même moment, une première escadre, composée de sept vaisseaux de ligne, de quatre frégates et de nombreux navires de transport chargés de quinze cents hommes de débarquement, sortait de Cronstadt, au mois de septembre 1769, pour franchir la Baltique avant l'époque où les glaces bloquaient les rivages de cette mer. Orlof, l'ancien favori, pour tromper les Turcs, fit répandre le bruit que cette escadre avait pour mission de croiser au printemps suivant dans la mer Baltique pour intimider les Suédois. L'amiral Spiritof, vieux marin russe de l'école de Pierre Ier, la commandait. Beaucoup de militaires grecs, recrutés dans les îles de l'Archipel, s'y mêlaient aux matelots russes.

Cette flotte fut promptement suivie d'une seconde expédition navale de dix vaisseaux, frégates ou cor-

vettes, commandés par un Écossais, consommé dans la navigation et dans la guerre, nommé Elphinston. Sa vieille expérience n'avait pu déguiser à l'impératrice Catherine son dédain pour les vaisseaux fragiles et pour les matelots novices qu'on lui confiait.

« Je ne connais que la flotte ottomane qui soit « aussi mal armée et aussi mal commandée que la « vôtre, » disait-il à l'impératrice.

« Ne vous en alarmez pas, » lui répondait l'orgueilleuse Catherine. « L'ignorance, chez les Russes, « est celle de la première jeunesse ; l'ignorance « des Turcs est celle de la vieillesse de leur ma- « rine. »

Les deux escadres réunies hivernèrent dans les ports anglais de la Manche. L'Angleterre, qui soupçonnait leur but, malgré son intérêt à écarter la Russie de ses mers, se prêta complaisamment à l'expédition des Russes, par opposition à la France, qu'elle savait favorable aux Turcs.

XIV

Alexis Orlof avait achevé d'ourdir toute sa trame d'insurrection en Grèce, lorsque, au commencement de novembre 1769, les escadres russes apparurent sur la côte du Péloponèse. Toute la Médi-

rranée s'émut à l'aspect du pavillon qui avait ntourné l'Europe pour apporter la guerre civile à n ennemi au cœur de ses provinces. On comparait ·lof à Annibal, quand, après avoir franchi la mer Afrique pour débarquer en Espagne, il rembar-ıait son armée en Espagne pour venir affronter s Romains dans les champs de Rome.

Mais déjà la défaite de Mohammed-Émin et de ɔldovandji à Bender et à Choczim, l'invasion russe ı Crimée, la prise d'Azof, l'occupation de la Mol-ıvie et de la Valachie par Romanzof, désintéres-ient, par l'immensité de leurs succès, les Russes ; l'expédition maritime des Orlof.

Théodore Orlof, après avoir croisé longtemps ıns l'Adriatique pour provoquer, par la vue de ses ıvillons, l'explosion tardive du continent grec, jeta ancre, en février 1770, dans le golfe de Coron, au ied des montagnes escarpées des anciens Spar-ates. Les deux Mauromikali, pères de ces grands ıefs de Maniotes que nous avons vu de nos jours ıulever leurs villages pour la liberté de leur patrie, ·scendirent sur la côte pour se concerter avec ıéodore Orlof. Ils refusèrent néanmoins de soule-·r leurs compatriotes avant qu'une ville et un port ı rivage emportés par les Russes ne leur offrît un ›int d'appui solide ou un refuge assuré contre la

vengeance des Turcs. Ils lui désignèrent la ville et la citadelle de Coron.

Le petit nombre des Russes qui débarquèrent empêcha Orlof de surprendre et de livrer ce gage aux Maniotes.

XV

Pendant ces conférences à bord de l'escadre entre Théodore Orlof et les Mauromikali, l'évêque de Montenegro, la croix à la main, parcourait les villes de la côte, provoquant le massacre des Turcs et promettant deux sequins par tête des tyrans. Le primat grec, Benaki, affidé des Russes, réunissait à Calamata les conjurés de tous les districts, et lançait, de concert avec les Orlof, trois colonnes insurrectionnelles dans les trois groupes de montagnes du Péloponèse, où les habitants indécis flottaient encore entre la terreur des Turcs et la défiance des Russes. La légion de Sparte, composée d'une poignée de Russes, d'insulaires et de montagnards, descendait dans la vallée de l'Eurotas, surprenait la ville moderne de Misitra, bâtie des débris de Lacédémone, y égorgeait ou y emprisonnait les familles turques.

Théodore Orlof, pendant cette incursion, assié-

eait la citadelle de Coron, mollement défendue par ne poignée de Turcs. A l'exception des forteresses e la côte, tous les détachements ottomans, dispersés dans le Péloponèse, s'étaient, par l'ordre du acha, repliés sur la ville centrale de Tripolizza, ont Épaminondas avait voulu faire la capitale de a Grèce. Le pacha, enfermé lui-même au fond du olfe d'Argos, dans la ville inexpugnable de Napoli e Romanie, pressait par ses dépêches l'armement e la flotte ottomane, pour purger l'Archipel et 'Adriatique des escadres russes.

Le Péloponèse tout entier s'ébranlait au cri de iberté, de nationalité, de religion, sous les pas des Russes. Les quatre cent mille Grecs qui habitaient Constantinople déguisaient à peine leur frémissement de joie au bruit de cette puissance hyperboréenne qui semblait descendue du ciel sur les mongnes de leur patrie. Tous ceux qui peuplent, au ombre de douze millions d'hommes, les îles, les ôtes de la mer Noire, de la mer de Marmara, de la Iéditerranée depuis Azof jusqu'à Trébizonde, deuis Trébizonde jusqu'à Smyrne, depuis Smyrne usqu'au pied du Liban, tournaient sans cesse leurs egards vers ces mers pour appeler de leurs vœux le eul soulagement des peuples esclaves, le changenent de tyrans.

Missolonghi, Corinthe, Athènes s'armaient secrètement à la voix de leur primat, pour accomplir partout, au premier bruit des pas des Russes dans leurs districts, les *Vêpres Siciliennes* de la Grèce. Les montagnards du mont Ida, dans l'île de Crète, descendaient en armes au nombre de dix mille sur la côte pour assiéger leurs geôliers dans leurs villes. Les îles vénitiennes elles-mêmes de l'Adriatique secouaient violemment le joug de la république, et demandaient des canons aux Russes pour foudroyer les Vénitiens enfermés dans leur forteresse.

XVI

Mais déjà la mésintelligence, le reproche et l'aigreur envenimaient dans le Péloponèse la fausse fraternité des Grecs et des Russes. L'insignifiance du nombre des troupes de débarquement, et l'impuissance des Russes devant les faibles murailles de Coron, décourageaient les Maniotes; ils voyaient dans les Russes des provocateurs plutôt que des soutiens d'une insurrection dont l'expiation prochaine pèserait sur les seuls enfants de la Grèce.

« Tu ravages nos terres, tu compromets nos fa-
« milles, » disait Mauromikali à Théodore Orlof,
« et tu ne sais pas même renverser les murs d'une

« forteresse ni tuer nos ennemis ! quand tu aurais, « comme tu le prétends, à tes ordres les innombra- « bles armées de ta souveraine, tu n'en serais pas « moins un esclave, et moi chef d'un peuple petit, « mais indompté et libre. Fussé-je le dernier de ma « peuplade, ma tête aurait encore plus de prix que « la tienne. »

Mauromikali, posant à ces mots la main sur ses pistolets, allait faire feu sur Orlof, quand ses lieutenants se jetèrent entre les deux chefs. Alexis Orlof, jaloux d'avoir été devancé par son frère, cingla enfin de la côte d'Italie avec six vaisseaux et quatre frégates, et foudroya au fond du golfe voisin ce port et cette citadelle de Navarin, destinés à devenir bientôt après le tombeau de la marine ottomane, égorgée par l'imprévoyante coalition des puissances qui voudraient la ressusciter aujourd'hui.

La présence d'Alexis rend la confiance aux Grecs : ils menaçent Tripolizza, ils assiégent Modon, mêlés aux Russes, ils font retentir le rivage entier de l'Adriatique de leur cri prématuré d'indépendance, quand les Albanais, meute acharnée des Ottomans, fondent du haut de l'Epire sur le Péloponèse, brûlent Missolonghi, dont la population compromise et abandonnée par les Russes se réfugie sur les bar-

ques et vogue vers les îles vénitiennes. Tout ce qui n'a pu fuir est massacré par les Albanais ; Patras, surpris par eux dans la nuit, pendant la solennité du Vendredi-Saint, est égorgé aux pieds de ses autels.

Les Albanais, traversant alors l'isthme de Corinthe, et reprenant la route de Tripolizza, accourent sous les murs de cette ville au moment où les trois mille Spartiates de Misistra, guidés par les Russes, touchaient à cette capitale. Ils fondent sur la petite armée lacédémonienne de Psara, égorgent trois mille Maniotes, ravitaillent la citadelle de Tripolizza, purgent la ville par les supplices de tous les Grecs suspects d'intelligence avec les Orlof, et campent au nombre de dix mille hommes dans la plaine de Tripolizza, prêts à voler à leur gré de cette position centrale sur Navarin, sur Modon ou sur Misistra. Mohammed-Pacha, l'ancien grand vizir qui les commandait, général aussi patient qu'impétueux, selon l'heure, voulait attendre dans ce bassin fortifié par la nature, le moment où la flotte ottomane sortie des Dardanelles, et contournant le cap Matapan, promontoire du continent grec, à l'embouchure de l'Adriatique, viendrait bloquer les escadres russes dans les golfes de Navarin et de Modon ; ses Albanais, fondant au même instant sur les Russes

enfermés dans leur propre piége, les foudroieraient à la fois sur la côte et sur les vaisseaux.

XVII

L'escadre russe de l'Écossais Elphinston, arrivant la dernière d'Angleterre, entrait dans le golfe de Misistra au moment où la flotte ottomane, commandée par Hassan-Pacha, apparaissait à l'orient du Péloponèse aux vedettes russes placées en observation sur les montagnes pour les reconnaître. Les Albanais de Tripolizza, informés au même instant par leurs sentinelles du nuage de voiles turques qui couvrait l'Archipel, s'élancent par la gorge de Nizij vers la plaine de Coron.

Mauromikali, soumettant sa colère à son patriotisme, défend avec ses Spartiates le défilé de Nizij contre dix mille Albanais. Forcé enfin dans la dernière maison encore debout de cette bourgade où il combat, lui vingt-deuxième, contre une armée, ses vingt-deux compagnons succombent un à un sous les boulets des Turcs ; il tombe lui-même avec son petit-fils sous les balles, et ne livre le seuil qu'après sa chute. Les Albanais s'étonnent de ne trouver vivant dans cette forteresse qu'un vieillard et un enfant, Mauromikali et son petit-fils,

Les Albanais, mai
bouchent dans la pla
vers Modon pour déblo
saillis dans leurs batt
vers Navarin, emportar
commandant blessé. Le
sines, fuyant le fer et l
pressent en foule avec le
leurs troupeaux, sous le
pliant les Russes de leur
sauver du massacre.

« Vous nous avez prom
crient-ils du pied des rem
fermé dans la ville, « nous
« de nous abriter

ment de faim et de froid, entourés, dit le récit grec, des cadavres flottants de leurs femmes et de leurs enfants repoussés par le flot des deux rives.

XIX

Alexis Orlof, sans tenter de défendre Navarin au delà du temps nécessaire au rembarquement des Russes, se réfugie, avec Benaki, Papas-Oghli et quelques primats Grecs, sur ses vaisseaux, fait sauter les fortifications minées de Navarin et cingle vers le cap Matapan pour y rejoindre Elphinston et son frère Théodore Orlof, dont les escadres voguaient à la rencontre de la flotte turque signalée dans l'Archipel. Vingt mille familles grecques de l'intérieur et de la côte vont chercher asile dans les îles vénitiennes. Le pacha, contenant la vengeance des féroces Albanais, affecte d'imputer aux Russes seuls les torts et les malheurs de l'insurrection provoquée par eux. Il publie une amnistie générale, rappelle les familles fugitives dans leurs foyers, leur restitue leurs terres et leurs maisons, et rend la sécurité au Péloponèse.

Telle fut la première et déplorable intervention des Russes dans le sort de la Grèce. Les peuples de cette race héroïque apprirent, par cette leçon ter-

rible, qu'on ne reçoit pas la liberté d'une main étrangère et intéressée, mais qu'on la reprend avec ses propres armes et qu'on la rachète avec son propre sang. Les Polonais l'apprenaient de même et du même peuple : l'indépendance n'est pas un don, c'est une conquête.

La mer allait changer la fortune, jusque-là si rebelle aux Russes.

XX

Le capitan-pacha, inhabile à saisir ce que le hasard lui offrait, en enfermant les Russes dans la rade de Navarin entre ses Albanais et ses canons, avait perdu le temps sur la côte orientale du Péloponèse, en s'enfonçant avec ses vaisseaux dans le long défilé d'eau qui s'insinue comme un fleuve jusqu'au pied de Nauplie, dans le golfe d'Argos. Il avait laissé six vaisseaux, à l'entrée de ce défilé, attendre son retour pour doubler ensemble le cap Matapan. Hassan commandait ce détachement de la flotte ottomane, ainsi exposé en mer à l'attaque des trois escadres russes réunies.

XXI

Hassan-Pacha, Nelson des Ottomans, avait protesté en vain contre cette lenteur dans la marche et contre cette dissémination téméraire de la flotte. Hassan avait le génie de la mer, un autre avait le commandement. Il s'était soumis en gémissant sur l'impéritie ou sur la lâcheté du capitan-pacha. Le courage et la fortune d'Hassan-Pacha, devenu depuis capitan-pacha lui-même, ont retenti si haut et si loin sur trois mers, que l'histoire aime à s'arrêter sur son origine.

C'était un jeune esclave persan enlevé dans son enfance par les Turcs dans la campagne contre Nadir-Schah, et vendu par le janissaire qui l'avait pris à un pêcheur de Rodosto, petit port turc voisin de Constantinople, sur la mer de Marmara. Parvenu à l'adolescence, maltraité par un maître avare, et tenté de la liberté par la mer dont les vagues inspirent l'idée et l'occasion de fuite, il rama une nuit vers l'embouchure des Dardanelles, vogua vers Smyrne, et s'y enrôla dans les troupes recrutées alors pour la régence d'Alger. Admis dans la garde du dey d'Alger, remarqué par sa figure persane éclairée du génie de sa nation, devenu célèbre parmi

ses camarades par plusieurs combats contre les lions du désert dont la chasse était sa passion, présenté au dey pour ses exploits, à demi dévoré deux fois par des lionnes auxquelles il avait enlevé leurs lionceaux, son intrépidité lui valut le commandement d'une des provinces. L'inimitié d'un vizir le condamna à mort. Il s'enfuit avec ses femmes, ses esclaves, ses trésors, dans une ville espagnole de la côte d'Afrique.

Accueilli bientôt en Espagne, il traverse ce royaume, réside en France, parcourt l'Italie, se rend à Naples, et s'embarque pour Constantinople. Le dey d'Alger le réclame, le grand vizir le fait jeter, sans attendre son extradition, dans un des cachots du sérail. Le sultan, informé de ses aventures dans le désert et de ses combats contre les lions, le visite sous un déguisement dans sa prison, et lui fait raconter ses chasses. Hassan reconnaît le padischah, tombe à ses pieds, lui demande protection contre ses persécuteurs, l'émeut, le frappe par son langage, en obtient le commandement d'un vaisseau de guerre, recrute son équipage d'hommes aussi aventureux et aussi intrépides que lui, se signale dans trois campagnes, s'élève en peu d'années au rang de troisième amiral de la flotte, et monte en cette qualité le vaisseau du capitan-pacha, comme amiral de pavillon.

Tel était l'homme destiné à voir anéantir sous ses yeux la flotte ottomane, et à la relever par son génie et son héroïsme au niveau des flottes de Barberousse ou de Mezzomorto. La mer est le patrimoine des aventuriers. Sur un élément si hasardeux, on ne triomphe qu'en donnant beaucoup au hasard.

XXII

Hassan avait devant lui dans l'Écossais Elphinston un digne rival en audace. Elphinston, sans mesurer sa faiblesse numérique, en apercevant les six vaisseaux de guerre d'Hassan et sans attendre les deux escadres attardées de Théodore et d'Alexis Orlof, fond sur la flotte d'Hassan. Hassan, abordé corps à corps par le vaisseau d'Elphinston, se voit soudain abandonné par les cinq autres vaisseaux de sa flotte, fuyant le combat sous le canon de Napoli de Malvoisie.

Devenu le seul but de tous les canons d'Elphinston, il y répond par le triple volcan de ses ponts, il repousse le sabre à la main les cinq abordages, couvre de cadavres russes l'espace compris entre les flancs de son vaisseau et ceux des ennemis, les évite, les tourne, les foudroie tour à tour, se dégage s'abrite, mutilé, mais triomphant, sous le feu d'u

batterie avancée de la côte hérissée d'écueils du Péloponèse. Elphinston, en voulant l'y suivre, y brise la quille d'un de ses bâtiments et s'éloigne de peur d'y perdre toute son escadre; il cingle, en réparant ses agrès, vers l'île de Cerigo, avant-garde des îles de l'Archipel, pour y rallier les deux escadres en une seule flotte.

XXIII

Au retour du capitan-pacha du fond du golfe d'Argos, Hassan le conjura de prévenir la jonction des escadres russes en les attaquant séparément dans les eaux de Cerigo et du cap Matapan. Le capitan-pacha sentait qu'il y aurait une inutile témérité à risquer la flotte et le continent grec dans une bataille navale, et qu'il fallait se replier sur Chio, où dix autres bâtiments sortant des Dardanelles feraient face, dans des passages étroits, aux amiraux russes.

Le pacha du Péloponèse, indigné de l'obstination du capitan-pacha à se coller au continent de Nauplie, le menaça de tirer sur ses vaisseaux, s'il ne reprenait pas la mer. Au lieu de voguer vers les escadres russes, le capitan-pacha louvoya entre les îles et le continent de l'Ionie, plus prompt à cher-

cher une rade qu'un combat. Rejoint dans le canal de Chio par dix autres vaisseaux de guerre, qui débouchèrent enfin des Dardanelles, il mouilla sur ces mêmes vagues où la flotte d'Antiochus avait attendu jadis les galères romaines et décidé le sort de l'Asie.

La disposition de la flotte turque, à peu près semblable à celle de la flotte française, à Aboukir, devant les vaisseaux de Nelson, avait la protection de quelques batteries de terre, mais les désavantages de l'immobilité, tactique timide devant un ennemi mobile. Quinze vaisseaux à trois ponts, cinq frégates, sept bâtiments à un pont, quarante galères amarrées sur deux ancres, formaient un croissant concave dont les pointes s'appuyaient sur des bancs de sable infranchissables ou sur des écueils fortifiés. Devant ce croissant de bronze s'étageait l'île verdoyante de Chio, interposée entre le canal et la haute mer comme un long rempart naturel flanqué, au bord de la plage, des tours et des créneaux des forts vénitiens; derrière, la côte aride et dentelée de l'Asie-Mineure s'infléchissait un peu pour former en face de Chio le petit golfe de Tchesmé, au fond duquel blanchissaient sur une plage basse les mosquées et les minarets de la petite ville grecque de ce nom. Un bassin de quatre lieues

marines de largeur se ridait d'une brise légère du nord entre la flotte ottomane à l'ancre et le rivage de Chio; la rade de Tchesmé formait comme l'arrière-port de cette mer étroite. On dirait d'un cirque formé par la nature pour un spectacle naval, dont les pentes de Chio et de l'Ionie seraient les gradins.

XXIV

Les trois escadres russes, commandées pour l'action par l'amiral Spiritof, vieux marin sans expérience de la guerre navale, débouchèrent au lever du soleil, le 17 juillet, des défilés formés par les îles Spalmadores, voguant à pleines voiles dans le canal. Elles ne formaient en tout qu'un groupe de neuf vaisseaux et quatre frégates, force inégale aux soixante bâtiments des Turcs.

Alexis Orlof, intimidé à l'aspect de ce rempart flottant qui couvrait de canons la côte d'Asie, laissa son frère Théodore, l'amiral Spiritof, Elphinston et le contre-amiral anglais Greig, conseil de Spiritof, fondre sur les vaisseaux turcs, et se tenant de sa personne sur une frégate hors de portée des boulets, parut se préparer pour la fuite plus que pour la victoire. Les premiers vaisseaux de Spiritof, courant

obliquement sous toutes les voiles de la côte, foudroyèrent en passant les premiers vaisseaux turcs qui formaient la pointe du croissant, en virant de bord après leurs bordées, pour éviter le feu du centre et en se repliant sur leur propre escadre pour recharger et pour revenir écorner encore le croissant.

A la première décharge du vaisseau amiral ottoman, qui était le second de la ligne d'embossage, un énorme boulet de marbre des Turcs pulvérisa le gouvernail du vaisseau russe monté par Spiritof, Théodore Orlof et Greig. Ce vaisseau, poussé par son aire sur la ligne turque, allait aborder de tout le poids de son vent le vaisseau du capitan-pacha. Ce timide général, imitant la pusillanimité d'Alexis Orlof, avait quitté son bord au commencement de la bataille, sous prétexte de surveiller de plus haut sur la côte les manœuvres du combat. Les Turcs, témoins de sa lâcheté, avaient pressenti dans cette prudence la conviction d'un désastre. Leurs ancres seules les empêchaient de fuir vers Lemnos. Mais le capitan-pacha avait laissé l'âme de la flotte dans Hassan-Pacha.

Hassan, voyant arriver sur lui va
paré d'Orlof, se toua sur ır éviter
choc, puis levant ses ancr et ı sur

flancs du vaisseau sans gouvernail, jeta ses grappins et ne fit plus qu'un champ de carnage des deux ponts réunis. Son équipage, aussi intrépide corps à corps qu'il était expérimenté dans les manœuvres de mer, couvrit de feu l'équipage russe du haut des vergues et des haubans, et s'élançant de tous les cordages et par tous les sabords sur le pont des Russes, s'y maintint dans une mêlée acharnée avec les ennemis. Sept fois les Russes avançant et reculant comme un mur de feu et sous une pluie de grenades sur leurs propres planches, avaient refoulé Hassan et avaient été refoulés vers leurs dunettes, quand des plongeurs maltais, embarqués par Orlof pour cet usage, plongèrent sous la carène du vaisseau turc et le trépanèrent sous la vague pour le faire sombrer pendant que le feu dévorait ses mâts et ses voiles.

La fumée et la flamme qui enveloppaient les deux vaisseaux, chassaient tour à tour les Russes sur le pont des Turcs, les Turcs sur le pont des Russes; chacune de ces citadelles flottantes, changeait ainsi de combattants et de champ de carnage, sans changer d'acharnement. Les canons, trop rapprochés, se taisaient, et l'étouffement muet de ces deux colosses durait depuis près de deux heures dans une horrible attente, quand l'amiral Elphinston, arri-

vant tard en ligne avec l'arrière-garde, et voulant au moins sauver le vaisseau amiral russe, lui envoie sur trois chaloupes cinq cents hommes de renfort. Ces cinq cents Russes abordant le vaisseau d'Orlof par son flanc libre, rétablissent le combat, éteignent le feu et précipitent Hassan et ses combattants dans la mer.

Mais Hassan, nageant vers les vaisseaux encore intacts de sa ligne, remplit trois felouques de soldats intrépides, rame vers le vaisseau délivré, dépouille ses habits et son turban mouillés, les jette à la mer, suspend ses deux pistolets par un cordon à son cou, saisit son sabre nu entre ses dents, et s'attachant de ses mains libres aux cordages, escalade une seconde fois avec ses braves les flammes du vaisseau russe, et recommence le combat au pied de ses mâts embrasés.

Greig, Orlof et Spiritof, voyant leur vaisseau incendié par les voiles et dérivant vague à vague vers les écueils où il va s'échouer, se jettent dans les chaloupes, et livrant sa proie à Hassan, voguent vers les vaissseaux d'Elphinston. Hassan, resté seul sur le pont brûlant avec un fidèle Algérien, son ami, et un Espagnol esclave blessé à ses côtés et respirant encore, précipite l'esclave avant lui dans la mer, le soutient en nageant d'une main sur les flots pendant

que l'Algérien le soutient de l'autre côté. Ils sauvent ainsi le compagnon de leur gloire.

Poursuivi dans cette situation désespérée par un Grec monté sur un canot russe, qui espère venger sa cause sur le héros des Ottomans, Hassan, atteint par le Grec, le saisit par son sabre, l'entraîne hors de son canot et le poignarde sous la vague. Il aborde enfin sur une grève de la côte d'Asie.

Les deux vaisseaux, qui ne forment plus qu'un seul bûcher, se séparent sous le vent, et leurs mâtures tombent en charbons dans la mer. Le vaisseau russe échoue le premier, et éclate quelques minutes après avec un tonnerre et des débris qui font trembler la terre et bouillonner les vagues. Le vaisseau turc, porté par le courant sur le centre de la flotte embrasée s'avançait comme un immense brasier flottant vers le centre de la ligne turque, poussé par la brise du nord qui portait sur eux sa fumée et bientôt sa flamme. Toute la flotte leva l'ancre pour l'éviter, et longeant la côte d'Ionie sous ses basses voiles, contourna le cap à sa gauche, et s'enfonça comme dans un piége dans le golfe étroit de Tchesmé.

Les Russes, un moment écartés de la côte par la crainte d'être écrasés sous les débris des deux vaisseaux embrasés prêts à sauter, se réjouirent de cette

manœuvre trop semblable à une fuite du capitan-pacha, et jetèrent l'ancre à la place des Turcs sur le champ de bataille maintenant désert.

XXV

Orlof et Elphinston, affaiblis eux-mêmes par la perte de leur principal vaisseau, laissèrent au capitan-pacha le temps de s'embosser fortement dans le fond arrondi du golfe, sous le canon du fort de Tchesmé. Aucune situation n'était plus propre à annuler le nombre et à préparer en un seul foyer un incendie naval.

Les soixante bâtiments turcs, entassés dans le creux d'une rade sans défense, avaient à peine l'espace nécessaire pour mouiller sur plusieurs lignes de profondeur. Orlof, tenté par la fortune, fait remplir trois brûlots de poudre et de combustibles, et les masquant par quatre vaisseaux, sous le commandement du contre-amiral Greig, les livre au souffle du vent de mer qui bat le matin la côte d'Ionie. Un des brûlots prit feu avant le temps, et avertit vainement les Turcs du péril; l'autre, monté par des esclaves exercés aux pirateries sur l'Adriatique, alla se cramponner aux flancs du vaisseau ottoman qui formait le centre de la première ligne.

En quelques minutes, la flamme qui le dévorait se propagea sur trois autres vaisseaux contigus, et brûlant jusqu'aux câbles, fit flotter ces quatre bûchers activés par le vent du large sur les restes de la flotte. La rade entière de Tchesmé ne fut en un instant qu'une mer de flammes sur une mer de débris. Au cri de terreur des équipages répétés par les spectateurs du rivage, les matelots et les soldats, se jetant à la nage ou dans les chaloupes, abandonnaient leurs bâtiments et se répandaient éperdus sur les deux plages.

Mais bientôt les canons chargés des batteries, éclatant à mesure que le feu descend sous les ponts, labourent cette foule épouvantée des boulets de leurs propres vaisseaux. La commotion du rivage au bruit de chaque vaisseau qui sautait successivement en l'air faisait écrouler les minarets, les maisons, les mosquées de Tchesmé. Smyrne, à vingt lieues de cette rade, sentit trembler la terre, Athènes en entendit le bruit, l'île de Chio, couverte de sa population, crut voir un volcan s'ouvrir sur la côte d'Ionie et engloutir dans le même cratère les Russes et les Ottomans. Les vaisseaux d'Orlof, quoique embossés sous l'abri d'un cap et par un ciel serein, éprouvaient le tangage d'une violente tempête, l'écume du golfe était noire de fumée et

de débris ; des cadavres à
attachés aux tronçons d
soleil de juillet ressembl
çant à peine de son disque
que le vent brisait sur l

Les vainqueurs mêm s ne purent pousser un cri de joie devant leur triomphe. La rage d'un élément avait dépassé celle des hommes. Soixante-deux vaisseaux, frégates, corvettes, galères ou bâtiments légers s'engloutirent en cinq heures dans la rade de Tchesmé. Les Grecs de Chio et des îles crurent voir s'écrouler devant eux l'empire de leurs conquérants et se réjouirent de ces représailles de l'incendie de Byzance.

Ainsi périt la marine ottomane. Mais l'homme qui assistait à sa ruine s'échappait au même instant sur un débris pour la ressusciter.

XXVI

Constantinople, sans autre protection désormais que les châteaux mal armés des Dardanelles, frémit au récit de l'anéantissement de sa flotte. L'amiral Elphinston, qui possédait les deux génies de la guerre navale, l'audace et la promptitude, conjura les deux Orlof de profiter de la terreur des Otto-

mans pour braver les canons des Dardanelles, comme il avait bravé les batteries flottantes du capitan-pacha. Il leur jurait de franchir ce passage gardé par des chimères, et d'aller mouiller sous les murs du sérail pour dicter les lois de la victoire au sultan.

Le vent du midi, qui avait succédé au vent du nord, semblait changer de souffle au cri de la fortune des Russes et les poussait dans le canal interdit aux vaisseaux par un autre vent. Le cri d'un millier de Grecs punis de leur joie trompeuse à Smyrne, et à Chio, par les marins sauvés de l'incendie de Tchesmé, et massacrés dans des représailles populaires, implorait vengeance des amiraux russes. Les pachas et les begs exposèrent en vain leur vie pour sauver celle des victimes. L'intelligence avérée des Grecs avec les Russes paraissait à la populace turque un crime digne de mort. Les îles et l'Ionie virent se répéter les forfaits du Péloponèse; la présence des Russes provocateurs portait partout malheur à leurs amis.

Les Orlof cependant n'osèrent pas tenter le passage des Dardanelles. Ils se bornèrent à la facile conquête de l'île de Lemnos, qui, semblable à un immense navire à l'ancre devant l'embouchure du canal, paraît bloquer l'entrée et la sortie du détroit.

Mais Élphinston, indépendant des Orlof parce qu'il avait reçu à Pétersbourg son grade et sa mission de Catherine elle-même, résolut de confondre la timidité de ses collègues en montrant au monde, par son exemple, que les Dardanelles n'étaient un obstacle que pour les lâches ou pour les novices. Il avait étudié avec le coup d'œil d'un maître et d'un héros les chances et les difficultés de l'entreprise; il voulut faire un jeu de guerre de ce qui paraissait un suicide aux Orlof.

XXVII

Le canal des Dardanelles, ainsi nommé du nom de Dardanus, le fondateur de Troie ou d'Ilion, est une étroite vallée d'eau calme qui s'ouvre tout à coup au dessous des falaises mollement inclinées du cap Sigée décrit par Homère. Ce fleuve salé, qui coule tantôt de la Propontide (mer de Marmara) dans la Méditerranée, tantôt de la Méditerranée dans la Propontide, selon le courant, sépare, comme le Bosphore, la côte d'Asie de la côte d'Europe. Ses bords, peu exhaussés, s'inclinent en pentes douces sur les deux rives pour porter des villes et des villages qui baignent dans les eaux.

Les maîtres de l'Asie étaient forcés de tenter

le passage de cette frontière liquide des deux continents pour aller ravager la Grèce. La tradition attribue au grand roi de Perse, Xercès, la pensée d'y construire un pont et la démence d'avoir fait fouetter ses flots de verges pour punir les éléments de leur résistance aux rois. Les fables de l'amour l'ont immortalisé dans leurs vers par le souvenir de deux amants, Léandre et Héro, qui bravaient la nuit et les vagues pour se réunir sur ses bords. Un radeau aventuré dans les ténèbres y porta avec Soliman les premiers Turcs en Europe. Il se rétrécit ou s'élargit dans ses sinuosités comme une rivière, selon l'inflexion de ses bords, de sept cents toises à quatre cents. L'invention de l'artillerie, dont les canons portent en se croisant bien au delà du milieu du canal, a permis aux Ottomans de le rendre infranchissable aux vaisseaux ennemis.

Mahomet II construisit les vieux châteaux aussitôt après la prise de Constantinople. Les deux langues de terre de Sestos et d'Abydos portent chacun un autre château dont les batteries plus rapprochées pourraient foudroyer tout ce qui passerait sous leurs canons; mais la négligence des derniers règnes avait rendu ces châteaux et ces batteries de vains simulacres de terreur. Des pièces de canon énormes, étayées sur des murs en ruines pour vomir

des boulets de marbre, menaçaient de faire écrouler les châteaux eux-mêmes sous leur détonation. D'autres batteries au niveau de l'eau étaient ensablées par la dune. Les meilleurs canonniers étaient partis pour l'armée de Pologne. L'ancien grand vizir Moldovandji-Pacha, s'endormait dans la confiance de ses vieilles armes.

Elphinston lance sa frégate à travers l'impuissante fumée des châteaux, passe en plein jour sans être atteint, regarde si les Orlof, encouragés par son défi, osent le suivre, jette l'ancre impunément au delà des châteaux, attend vainement les escadres russes, commande à ses tambours et à ses trompettes de célébrer son triomphe, et se faisant servir un festin sur le pont de son vaisseau, brave jusqu'à la nuit la fureur des Turcs rassemblés sur le rivage. Son retour fut aussi impuni que son passage. Le divan, humilié et averti, se hâta d'envoyer le baron de Tott, revenu de sa mission auprès du khan des Tartares, pour armer les Dardanelles d'après les principes de l'artillerie moderne. En quelques semaines de travaux, le canal fut inaccessible aux Russes.

Elphinston, indigné de l'inutile exploit qu'il venait d'accomplir, brisa dans un accès de rage son propre vaisseau sur un écueil du cap Sigée, et

abandonnant les Orlof à leur sort, alla les accuser à Pétersbourg. L'impératrice, prévenue contre lui par leur frère, le disgracia et le laissa avec ingratitude finir sa vie dans sa patrie.

XXVIII

Le château de Lemnos, toujours assiégé par les Orlof, allait enfin tomber dans leurs mains comme la clef des Dardanelles, quand le même homme qui avait sauvé l'honneur de la flotte résolut de sauver à lui seul la gloire de l'Archipel ottoman ; cet homme était Hassan.

Échappé à la nage de l'incendie de Tchesmé, nu, couvert de fumée et de blessures, il s'était rendu à Smyrne par terre, pour éviter la vengeance du capitan-pacha Djafar, jaloux de ses exploits, et devenu son accusateur. Hassan, dont l'intrépidité avait popularisé le nom sur la côte, recruta à Smyrne, de sa propre bourse, une poignée d'aventuriers aussi braves que lui, et dévoués à sa fortune ou à la mort.

Arrivé à leur tête dans la plaine de Troie, au pied du cap Sigée, en vue de Lemnos, il les embarque la nuit sur une felouque à l'ancre, à l'ombre du promontoire. L'obscurité dérobe sa voile aux

regards des Russes. Un vent du nord le pousse inaperçu en peu de bordées dans une anse de rochers, sur la côte escarpée de Lemnos ; il distribue à ses compagnons des sabres et des pistolets, ses seules armes cachées dans la cale ; il repousse du pied sa barque aux flots, ne voulant plus d'autre asile que la mort.

« Camarades, » dit-il à ses soldats, « plus de « salut pour nous que la victoire ; nous avons faim, « nous trouverons des vivres dans les ports russes ; « marchons ! »

Hassan les conduit aux tranchées, surprend, égorge, précipite dans la mer les quinze cents Russes, délivre le château, purge l'île, et voit les Orlof épouvantés couper leurs câbles pour abandonner l'île et la Méditerranée aux héros de Tchesmé. Après avoir renouvelé la garnison, il vogue vers Constantinople, et confond son accusateur, l'envieux Djafar-Pacha, en remettant au sultan Lemnos reconquis par un seul homme, et la mer libre de ses ennemis.

Mustapha III, qui le chérissait, le nomma au poste auquel la nature l'avait nommé d'avance, celui de capitan-pacha. Il devait monter plus haut encore, avant de tomber dans la chute de son ingrate patrie.

XXIX

Pendant que les escadres russes, épouvantées de l'énergie d'un seul homme plus qu'elles ne l'avaient été de la flotte entière du sultan, allaient hiverner, repoussées de partout, dans la rade de l'île de Paros, Romanzoff, passant le Dniester par l'ordre de Catherine, se trouvait cerné entre cinquante mille Tartares et cent trente mille Ottomans commandés par le grand vizir.

Émule du grand vizir, dont l'exemple était alors la loi de la guerre, Romanzoff, négligeant les Tartares et fondant sur les Ottomans avec des bataillons carrés hérissés de baïonnettes, qui s'ouvraient pour décharger leurs canons et qui se refermaient pour les recharger, remportait la victoire de Cakoul, où cinquante mille Turcs foudroyés jonchèrent le champ de bataille. Les débris de l'armée du grand vizir, qui purent repasser le Danube, refluèrent jusqu'à Constantinople.

Ainsi l'armée et la flotte s'anéantissaient à la fois sur le Danube et dans l'Archipel. Rien n'égalait le désastre, si ce n'est la religieuse impassibilité du sultan. Lui seul ne désespérait pas de l'empire, parce qu'il espérait dans la providence des musul-

mans. Il convoqua les vizirs, les pachas et les oulémas dans un conseil patriotique, et il ne craignit pas de sonder lui-même devant ses sujets les plaies de la patrie.

« Depuis mon avénement au trône, » leur dit-il, « j'ai gouverné par vos conseils : vous seuls m'avez « empêché d'aller en personne commander mes « armées. Le choix que j'ai fait successivement de « deux grands vizirs incapables n'a pas répondu à « mes espérances ni aux vœux de mes peuples. « Vous aviez désigné vous-mêmes celui qui vient « d'être vaincu. Si la gloire et l'intérêt de mon « empire ordonnent la continuation de la guerre, « je demande de nouveau à mener moi-même mes « troupes aux combats. Les ressources ne man- « quent point encore à nos dangers. La France, « notre alliée de tous les temps, ne se refuse pas « à soutenir mes efforts : déjà l'on traite par mon « ordre avec elle de l'achat d'un grand nombre de « vaisseaux de guerre, et bientôt une flotte nou- « velle aura remplacé celle qui vient d'être détruite « par l'incendie et par la permission de la Provi- « dence. Les puissances chrétiennes donneront à « l'empire du Croissant des marques de bienveil- « lance que le malheur des temps me force à ne « pas dédaigner. Les cours de Vienne et de Berlin

« m'offrent leur médiation : toutes deux proposent « de négocier la paix sur des bases que ne désa- « vouent ni la gloire de mon trône impérial, ni la « dignité du nom ottoman, ni la loi de notre saint « Prophète. Les deux nations qui se combattent « rentreraient dans les limites qu'elles reconnais- « saient avant les hostilités, et les Russes s'enga- « geraient à sortir de la Pologne. Ainsi le premier, « le véritable, l'unique objet de la guerre se trou- « verait rempli, et la justice des nations et des sou- « verains serait satisfaite. »

XXX

Ces accents, où respirait l'âme d'un grand homme, émurent l'empire sans le transformer. Les Tartares, contre lesquels Romanzoff s'était retourné après la victoire de Cakoul, fuyaient en Bessarabie; le général russe Panin pressait le siége de Bender, défendu avec l'énergie du désert par un corps d'Arabes, commandé par Amin, pacha de Ninive. L'explosion du magasin de poudre ensevelit, pendant un assaut nocturne, vingt mille Russes et sept mille Arabes sous les décombres de la ville. Amin-Pacha ne rendit que des ruines et des cadavres aux Russes. Mais la possession de ce monceau de cen-

dres assurait à Catherine l'entrée permanente de ses troupes en Moldavie.

Un de ses généraux pénétrait au même moment dans les gorges jusque-là inaccessibles du Caucase; un autre corps d'armée occupait Azof; ses amiraux construisaient dans les embouchures du Don une flotte prête à dominer la mer Noire et à porter ses armes dans la Crimée. Le prince Dolgorouki, après avoir séduit les tribus tartares de Budjiack, marchait avec eux sur les lignes de Pérécop ou d'Orcapi, pour pénétrer dans la presqu'île de Tauride; maître de Caffa, il subjuguait en trois semaines la Crimée entière; le khan vaincu et dépossédé s'enfuyait à Constantinople pour y mourir. Les trois cent mille Ottomans rassemblés à Schumla pour observer, du rempart de la Bulgarie, le Danube et la mer Noire, s'insurgeaient, pillaient ses tentes, mouraient de la peste et de l'indiscipline, cette peste des camps. La cour de Vienne commençait à s'alarmer d'un démembrement trop imminent de l'empire, qu'elle voulait bien humilier, mais qu'elle ne voulait pas effacer de l'Europe. Un congrès, provoqué par elle, à Foczani, en Moldavie, sous la médiation du nouveau roi de Prusse, fut stérile par la généreuse obstination de Mustapha III à ne pas sacrifier les Tartares de la Crimée aux Russes, qui,

sous le nom d'indépendance, demandaient leur asservissement.

XXXI

Le gendre du sultan, Mouhsinzadé, devenu grand vizir, contint, avec une sage temporisation, les Russes pendant la campagne de 1773. Silistrie, secourue par lui contre cinquante mille Russes de Romanzoff, brisa comme un écueil l'invasion des généraux de Catherine II. Widdin, reconquis par le grand vizir, vit refluer les vainqueurs de Cakoul au delà du Danuble. Varna, vainement attaqué, assigna une borne infranchissable à la conquête des Moscovites. Hassan-Pacha, devenu de capitan-pacha sérasker de l'armée de Varna, guida la cavalerie d'Asie avec la fougue et la dextérité d'un Persan.

La fortune sembla se repentir de ses infidélités à la vieillesse de Mustapha III; l'empire se redressait partout sous sa constance. Ses derniers regards virent fuir les Russes devant son gendre et devant Hassan. Il mourut en sage qui n'espère ni ne désespère trop des choses humaines. Il appela auprès de son lit de mort son frère Abdul-Hamid, destiné à lui succéder; il lui recommanda la religion, l'em-

pire et son fils unique Sélim, dernier souci de son cœur sur la terre.

L'empire perdit en lui un de ces princes supérieurs par leurs vertus et par leurs lumières à leur siècle, et qui portent injustement devant l'histoire la faute du temps; mais la postérité n'est faite que pour rectifier ces jugements iniques de l'histoire contemporaine. Elle vengera éternellement Mustapha III des railleries adulatrices de Voltaire à Catherine II, et des calomnies de cette impératrice ambitieuse contre le sultan juste et éclairé, qu'elle voulait dépouiller de ses vertus aux yeux de l'Europe littéraire, afin de le dépouiller plus impunément de son héritage. La plus douce attribution de l'historien est de restituer aux hommes la seule propriété des morts, leur renommée.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

Paris. — Typ. Morris et Comp., 64, rue Amelot.

HISTOIRE

DE

LA TURQUIE

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME HUITIÈME

PARIS
LIBRAIRIE DU CONSTITUTIONNEL
10, RUE DE VALOIS, 10

1855

LIVRE TRENTE-QUATRIÈME.

I

Il y a peu de spectacles plus contradictoires et plus douloureux pour le cœur des historiens et des peuples que l'avénement d'un nouveau prince dans la décadence d'une vieille monarchie. Les vœux qui s'attachent au règne d'un souverain jeune et innocent du malheur public, font oublier un moment à la nation que la Providence l'appelle à gouverner, les calamités passées, les angoisses présentes, les dangers de l'avenir. On se figure que la patrie a déposé pour jamais sa mauvaise fortune avec les dépouilles mortelles du souverain décédé

dans sa tombe, et que son successeur apportera, avec un nouveau nom, une nouvelle destinée à l'empire. Mais à peine les regards du peuple et surtout des hommes d'État se sont-ils détachés du visage du jeune monarque et de l'éclat des cérémonies de son couronnement, que les pensées découragées se reportent sur les difficultés ou les fatalités du règne, et que le cœur se referme et s'alourdit dans la poitrine à ce contraste des hommes qui ont besoin de mieux espérer et des choses qui désespèrent.

Telle était l'impression de Constantinople au retour de la mosquée d'Aïoub, où le nouveau sultan, Abdul-Hamid, venait de ceindre le sabre d'Othman.

II

Abdul-Hamid I[er] était le quatrième fils du sultan Ahmed ou Achmet III. Son existence conservée au milieu des vicissitudes, des dépositions et des couronnements violents des trois règnes, attestait l'adoucissement des mœurs dans la famille d'Othman. Mais tout ce que la pitié de ses oncles lui avait accordé de la vie, c'était de vivre. Orphelin à cinq ans, oublié à cause de sa médiocrité même au fond du vieux sérail, il était parvenu à l'âge de qua-

rante-huit ans sans avoir réellement vécu. Un orgueil puisé dans l'adoration de sa mère et dans la lecture de l'histoire de l'empire, où il n'avait cherché que la divinisation des princes de sa race par des historiographes adulateurs, était son caractère dominant. Il ne savait rien que sa grandeur; ses devoirs lui paraissaient renfermés dans ses caprices; il croyait à l'infaillibilité innée d'un ignorant élevé par l'hérédité au rang suprême. Son intelligence bornée ne lui laissait voir de son vaste empire que ce qui l'entourait dans l'enceinte du sérail.

Le gouvernement était tout entier dans les mains de ses deux beaux-frères, le grand vizir Mouhsin-zadé et le caïmakam Malek-Mohammed. Les deux sultanes, épouses de ces deux favoris de Mustapha III, Aazime, femme du grand vizir, et Seineb, femme du caïmakam, jalouses l'une de l'autre, se disputaient l'amitié de leur frère. Aazime, l'aînée des deux sœurs, l'emporta sur sa rivale, et fit confirmer son mari, le grand vizir, dans ses fonctions et dans le commandement de l'armée à Schumla.

III

La paix avec la Russie était la pensée et la nécessité du divan. Le grand vizir, dont les troupes in-

disciplinées remplissaient sans cesse le camp de séditions et de désertions impunies, s'était laissé enfermer dans Schumla par le corps d'armée du général Kamenski, qui avait franchi le Pamisus et qui interceptait les gorges de la Bulgarie. La situation de Pierre le Grand, dans *la Vallée malheureuse*, était maintenant celle du grand vizir dans ses propres retranchements de Schumla.

Les négociations, d'abord éludées par le grand vizir, s'ouvrirent à Kaïnardji, quartier général du maréchal Romanzoff. Il dicta les conditions de la paix, comme il avait conduit les opérations de ces trois campagnes. L'impérieuse exigence d'un côté, l'impérieuse nécessité de l'autre, ne permettaient pas de longues discussions; la paix de Kaïnardji était écrite avec l'épée des Russes. Une seule conférence de quelques heures suffit aux plénipotentiaires pour rédiger, non la paix, mais la capitulation de la Turquie.

Les articles patents conservaient l'indépendance de la Crimée, du Kouban, de la Bessarabie, démantelés de l'empire, la libre navigation de la mer Noire et de la Méditerranée, c'est-à-dire le blocus perpétuel de Constantinople; des conditions étaient imposées au gouvernement de la Porte, en Moldavie et en Valachie, sous le contrôle moral des Russes; le

droit de protection des sujets chrétiens de l'empire attribué à l'impératrice et à ses successeurs. On passa sous silence la Pologne, première cause de la guerre. Ce silence était l'abandon de cette orageuse république à la pression arbitraire de Catherine. Enfin, un article secret imposait, pendant trois ans, à la Turquie, le payement d'un subside de seize millions, pour prix du rappel de la flotte révolutionnaire des Orlof de l'Archipel.

L'infortuné Mouhsinzadé mourut de douleur, sept jours après avoir signé, dans ce traité, le salut présent et la décadence future de son pays. Quand on sauve un empire au prix de sa dignité et de sa grandeur, il faut mourir ou par la responsabilité ou par le supplice. Les peuples humiliés veulent une victime au malheur. On croit que Mouhsinzadé prévint le glaive par le poison; ses victoires et ses talents méritaient mieux de la fortune. Il porta la peine de l'indiscipline et des séditions des janissaires. Selon la correspondance diplomatique du baron de Thugut, résident d'Autriche à Constantinople, l'orgueil d'Abdul-Hamid s'abaissa tellement en quelques jours de règne, qu'il ordonna une fête au sérail pour célébrer le consentement des oulémas et du muphti à la renonciation de sa suzeraineté sur la Crimée.

IV

L'empire n'était plus qu'un nom hors de Constantinople ; ses feudataires et ses propres pachas le déchiraient eux-mêmes en lambeaux. Le prince des Tartares du Kouban, Héraclius, recevait avec orgueil un sceptre et une couronne des mains de Catherine II. Le pacha de Scutari, d'intelligence avec Venise, se formait une armée indépendante et bravait dans ses forteresses le cordon du sultan. Ali, pacha de Janina, déchirait une partie de l'Albanie et de la Macédoine pour s'en faire un patrimoine indépendant. Ahmed, pacha de Bagdad, défendait l'empire et méprisait le divan. Un vieux scheïk arabe, de Safad, ville de la Haute-Palestine, dans la vallée du Jourdain, réunissait sous son sabre les Maronites du Liban, les Métuolis de l'Anti-Liban, les Druzes de la vallée de Baalbeck, les Arabes et les Bédouins de la Palestine, descendait dans les vallées, combattait les pachas d'Alep, de Damas, de Saïde, de Tripoli, et fortifiant Saint-Jean-d'Acre, en faisait la capitale de la Syrie révoltée.

En Égypte, l'autorité du divan était, depuis 1746, à la merci des chefs de janissaires ou des

chefs de mamlouks rebelles et maîtres du Caire. Après Ibrahim, qui avait régné dix ans, Ali-Beg, esclave abaze, puis page d'Ibrahim, chassait le pacha, purement nominal du sultan, en 1766, battait monnaie à sa propre effigie, et refusait même le tribut à la Porte. Il s'emparait de la mer Rouge et de la Mecque, et s'alliait avec le scheïk Daher, de Saint-Jean-d'Acre, pour consolider mutuellement leur rebellion. Un de ses pages, le mamlouk Mohammed-Beg, le trahissait, comme il avait trahi Ibrahim, et le tuait d'un coup de sabre dans une mêlée au milieu du désert de Gaza. Plus habile que ses prédécesseurs, l'esclave perfide d'Ali-Beg simulait la déférence pour les Turcs et rappelait le pacha au Caire pour y légitimer sa domination.

V

Abdul-Hamid oublia bientôt la honte du traité de Kaïnardji dans les spectacles et dans les voluptés du sérail. Énervé par la captivité et par les vices que son oisiveté sédentaire inspire, ses cinq cents femmes ne lui avaient pas donné un enfant. Son favori et son beau-frère, le caïmakam Malek-Pacha, le gouvernait par les grâces de sa figure et par la douceur de son caractère.

Un seul homme, le capitan-pacha Hassan, soutenait l'empire croulant par la main d'un aventurier du désert. Il osa descendre de sa flotte sous le canon de Saint-Jean-d'Acre. Il emporta la place d'assaut ; il tua de sa main, d'un coup de pistolet, le vieux Daher, qui s'enfuyait, à cheval, de ses jardins pour regagner Safad, lui trancha la tête et l'envoya au sultan.

VI

Mais l'indépendance reconnue par le traité de Kaïnardji aux Tartares de Crimée n'était pour les Russes qu'un piége où devait succomber bientôt cette indépendance. C'était le droit de se vendre à l'or ou de se soumettre aux armes de la Russie.

Les émissaires de Catherine II, en Crimée, soulevèrent le khan Saïm-Ghérai, leur partisan, contre le khan légitime Dewlet-Ghérai, fidèle de cœur à sa race et aux Ottomans. Le sultan accueillit Dewlet-Ghérai et promit de le venger. Catherine ordonna au maréchal Romanzoff de rassembler une armée sur le Dniester, pour intimider les Tartares amis des Turcs. Les Tartares, indignés de la présence des soldats russes dans la garde de Saïm-Ghérai, les massacrèrent. Les Russes entrèrent dans la

presqu'île et vengèrent leur protégé dans le sang des partisans des Turcs. La France s'interposa, par les ordres de Louis XVI à M. de Saint-Priest, son ambassadeur en Turquie.

La guerre fut non étouffée, mais ajournée par d'insignifiantes concessions de la Russie. L'impératrice laissait mûrir l'anarchie de Crimée pour en cueillir plus facilement le fruit. Elle bâtissait Cherson, à l'embouchure du Dniester, dans la mer Noire; elle apprivoisait peu à peu les rudes Tartares de Crimée aux mœurs des Moscovites et à la servitude par la main de Saïm-Ghérai, qui jouait en Crimée le rôle que Poniatowski, son amant couronné jouait, en Pologne. L'un et l'autre endormait sa nation pour l'assouplir à la conquête.

Le nouveau favori de Catherine, Potemkin, parvenu à la domination par le caprice, voulait légitimer ce caprice par des exploits. Il s'approcha avec une armée de quatre-vingt mille hommes, en Crimée, sous prétexte d'y soutenir Saïm-Ghérai contre un de ses frères révoltés dans le Kouban. Hassan-Pacha, frémissant de honte pour pat[illegible] débarqua de son côté dans l'île de Tam[illegible]
de la Crimée. Potemkin fit sommer [illegible]
cuer l'île. Hassan, en sauvage d[illegible]
Kurdes, trancha la tête de l'envoyé [illegible]

des Tartares ouvrit les portes de la Péninsule à Potemkin. Un lieutenant de ce général surprit Caffa et s'empara de Saïm-Ghérai lui-même, dans un piége semblable à celui où Napoléon prit à Bayonne la dynastie tout entière d'Espagne.

Un général russe, dont le nom devait être aussi fatal à la Turquie qu'à la Pologne, Souwaroff, subjugua les Tartares indépendants de Kouban. Le khan, prisonnier des Russes, envoya à Pétersbourg un carquois, un arc et un caftan tartares, signes du pouvoir et de la nationalité abdiqués par lui au nom de sa race entre les mains de Catherine. L'acte authentique de la cession de la Crimée aux Russes accompagnait ces honteux présents. Saïm-Ghérai, le vil trafiquant de l'indépendance de son peuple, reçut en retour un présent d'un million et demi qu'on ne lui paya pas. L'auteur de la trahison mérite d'être lui-même trahi. Un manifeste de Catherine apprit au monde étonné et muet cette spoliation d'une partie de la famille de Gengis-Khan. De misérables prétextes, qui se retrouvent sous la plume de tous les publicistes de la conquête, répondirent au murmure de l'Europe.

« L'inquiétude naturelle aux Tartares, » disait l'impératrice, « fomentée par des insinuations dont « la source ne nous est pas inconnue, est cause

« qu'ils sont tombés dans un piége tendu par des « mains qui avaient semé parmi eux le trouble et la « division; de sorte qu'on les a vus travailler à « ruiner l'édifice que nos soins bienfaisants avaient « élevé pour leur bonheur, en leur procurant la « liberté et l'indépendance sous l'autorité d'un chef « élu par eux-mêmes.

« Animée d'un désir sincère de confirmer et de « maintenir la dernière paix conclue avec la Porte-« Ottomane, en prévenant les discussions conti-« nuelles causées par les affaires de la Crimée, nous « réunissons à notre empire toute cette péninsule, « l'île de Taman et le Kouban, comme une juste « indemnité des pertes que nous avons faites et des « dépenses que nous avons supportées pour main-« tenir autour de nous la paix et le bonheur. »

VII

Ce manifeste, où la violence dédaignait guiser sous l'astuce, souleva Constantinopl l il aurait soulevé l'Europe entière dans re temps. Mais à l'exception de l'Angleterre et la France, muettes par égoïsme, toutes l puissances occidentales étaient muet r - cité. Chacune d'elles, en effet, avait

un crime politique qui ne lui permettait plus d'élever la voix contre un autre crime.

Le premier partage de la Pologne était accompli. L'Autriche, dans une négociation dérobée à la France et à l'Angleterre, s'était adjugé toute la rive gauche de la Vistule, la Russie-Rouge et la Volhynie. Trois mille lieues carrées étaient dévolues à Catherine II, deux mille cinq cents lieues carrées à la Prusse.

« C'est un acte de générosité, que, de concert « avec les deux puissances voisines de la Pologne, « la cour de Russie se prête à mettre fin à l'anar- « chie qui désole cette nation, à lui assurer une « existence mieux réglée, plus heureuse et plus « tranquille. Après la perte irréparable en hommes « et en argent que lui cause une guerre injuste, « dont les Polonais sont les seuls instigateurs, il « doit paraître bien modéré que sa majesté impé- « riale de toutes les Russies se borne à n'exercer « que des droits aussi incontestables que les siens, « et à se procurer la réparation de dommages que « jamais un État ne peut refuser à l'autre, et qu'ici « rien ne soit aggravé par la vengeance la plus « juste. »

Le lâche roi que Catherine II avait rejeté de sa faveur pour le placer sur un trône, Poniatowski pro-

testa mollement et remercia humblement l'impératrice.

VIII

Après une vaine agitation que l'Angleterre s'efforça seule d'animer jusqu'aux armes, et que la France assoupit dans la crainte de déplaire aux trois puissances liguées du Nord, le divan légitima une seconde fois l'usurpation de la Russie par une cession plus explicite de la Crimée. Cet acte humiliant fut signé, en 1784, dans le kiosk *des Miroirs*.

Le servile Saïm-Ghérai, qui avait ouvert son pays et vendu sa race, suivit quelque temps, comme un courtisan dépaysé, la cour de Potemkin, pour y mendier le prix de sa trahison. Négligé, oublié, traité par Potemkin en serviteur importun à qui on refuse son salaire, Saïm-Ghérai se réfugia dans sa détresse à Constantinople. Abdul-Hamid le fit charger de chaînes et l'envoya en exil à Rhodes; le bourreau l'y attendait. Son supplice vengea les Tartares. Le sang de Gengis-Khan coula dans la boue.

Pendant cette exécution tardive et vaine du dernier souverain de la Crimée, Catherine II, semblable à la Cléopâtre du Nord, parcourait sa nouvelle conquête avec un cortége de rois, d'ambas-

sadeurs et de courtisans de la fortune qui rivalisaient d'adulation auprès de cette femme perverse et grandiose qui effaçait le souvenir de son ancien crime domestique sous le bonheur de ses crimes d'État. L'ambassadeur de France lui-même, le comte de Ségur, courtisan plus lettré que politique, assaisonnait ses flatteries des souvenirs de l'antiquité fabuleuse que rappelait à chaque pas cette Tauride à laquelle Catherine rendait son nom. Les Tartares, caressés et soldés par elle, devenaient l'avant-garde des Russes contre un empire du même sang qu'eux. Une inscription prophétique, à double sens, gravée sur une borne milliaire de la Chersonèse-Taurique, disait aux Russes : « C'est ici le chemin de Byzance. »

C'est pendant ce voyage, en apparence pacifique, de Crimée, que Joseph II, le plus remuant et le plus inconsidéré des souverains d'Allemagne, signa avec Catherine le traité secret par lequel il s'engageait à tout permettre à la Russie contre l'empire ottoman, à condition de tout partager. Le soulèvement de ses propres provinces des Pays-Bas le rappela des confins de l'Asie à Bruxelles.

IX

Cette pompe et ces armements de l'impératrice, en Crimée, avaient fait craindre au divan de plus rudes atteintes. L'idée de rétablir autour de la mer Noire et dans l'Archipel les républiques grecques pour fomenter en Turquie l'anarchie que les confédérations républicaines des Polonais avaient créée en Pologne, avait été semée par les Orlof. Le désespoir décida le divan à prévenir cette explosion de ses propres États par la guerre. Le grand vizir Yousouf sonda l'ambassadeur de France pour savoir s'il aurait le concours de cette puissance. L'ambassadeur, M. de Choiseul-Gouffier, n'avait pas d'instructions suffisantes pour répondre autrement que par de vagues assurances d'amitié. Cent cinquante mille Ottomans s'avancèrent sur le Danube et sur le Dniester pendant que Hassan-Pacha voguait avec la flotte vers l'embouchure du Dniester. Une attaque combinée entre les troupes de terre d'Oczakof et les troupes de débarquement d'Hassan échoua contre la forteresse de Kilburn, défendue par Souwaroff.

Au bruit de cette attaque des Ottor [illegible] r [illegible] l-
burn, les Autrichiens, fidèles aux

Joseph II envers Catherine, se massèrent dans la plaine de Semlin, en Hongrie, et tentèrent de surprendre Belgrade sans déclaration de guerre. Le fier Yousouf-Pacha, qui du métier de marchand de riz s'était élevé par son patriotisme jusqu'au rang de grand vizir, accepta énergiquement cet ennemi de plus. Il partit pour Sophia, où s'assemblait l'armée du Danube. Yousouf, longtemps favorisé d'Hassan-Pacha, lui devait son élévation. La jalousie divisa ces deux soutiens de l'empire. Cette rivalité devint la fatalité de la campagne.

Les commencements furent heureux. Yousouf, à la tête de deux cent cinquante mille combattants, étagés sur la rive du Danube et du Dniester, depuis Belgrade jusqu'à Oczakof, osa passer le fleuve et marcher contre Joseph II qui avait voulu essayer son génie et sa fortune militaire contre les Turcs. Ce prince se laissa tourner par les défilés de Slatina, et chassé de position en position, il abandonna les populations du Bannat à l'impétuosité des Turcs. Des villes emportées d'assaut, des villages incendiés, des milliers de captifs enlevés à la Hongrie pour aller peupler les côtes d'Asie, au delà du Bosphore, lui firent expier en quelques jours sa témérité. Il appela le maréchal Laudon, le vétéran des généraux de Marie-Thérèse, sa mère, et lui remit son

épée. Ce prince, qui convoitait toutes les gloires, était destiné à échouer dans tous ses rêves.

X

Potemkin, Romanzoff et Souwaroff relevaient la ligue en Moldavie et sur le Dniester; Choczim allait tomber devant eux le 17 octobre. Potemkin assiégeait Oczakof avec cent mille Russes aguerris par les longues guerres de Pologne et de Crimée. Un corsaire américain, Paul Jones, entré au service de Russie, et le prince de Nassau, aventurier de terre et de mer qui cherchait partout un écho à son nom, commandant une flotte de quatre-vingts bâtiments légers, secondaient dans l'embouchure du Dniester les travaux du siége.

Hassan déboucha de la mer Noire avec vingt-cinq vaisseaux, quinze frégates, quarante-cinq bombardes, au commencement de mai, offrant le combat à l'escadre russe. Souwaroff le foudroya au moyen d'une batterie de trente pièces de canon masquées par la dune et démasquées à la vue du pavillon turc. Les six vaisseaux de l'avant-garde d'Hassan coulèrent, le vaisseau qu'il montait lui-même échoua pendant le combat; sept autres de ses vaisseaux ou frégates s'ensablèrent

également dans ce canal étroit et sans fond. Ses équipages, épouvantés par l'abordage des Russes et écrasés sous les boulets des batteries de terre, se jetèrent aux flots pour regagner la rive ; lui-même, assis sur le rivage, la tête entre ses mains, et sa barbe blanche mouillée de ses larmes, assistait, désarmé, au désastre de ses vaisseaux. Il recueillit à la hâte ses débris, et rentra avec ses agrès brisés et ses vaisseaux décimés dans le port de Constantinople, pour y répondre de son malheur par sa tête.

Le sultan et le peuple ne le punirent pas de son courage. Il repartit peu de jours après avec une nouvelle flotte. Le prince de Nassau et Souwaroff qui l'y attendaient, mieux préparés encore à la lutte, anéantirent, le 2 août 1788, le dernier espoir maritime de l'empire. Quinze vaisseaux de ligne, dix-huit frégates, cinq mille tués, six mille prisonniers furent les dépouilles de Potemkin.

Oczakof, défendu avec acharnement par trente-cinq mille Turcs, fut emporté, le 6 décembre, dans un assaut où la brèche resta couverte de trente mille morts. Le massacre du reste de la garnison et des habitants dura trois jours après la reddition de la ville. Vingt mille habitants, femmes, enfants, vieillards, égorgés par les Russes de Potemkin, égalèrent

dans les décombres d'Oczakof, les boucheries de Timour à Persépolis et à Bagdad.

XI

e sultan Abdul-Hamid expira au bruit de la chute d'Oczakof.

Son règne n'avait été qu'un long écroulement; Il laissait l'empire en détresse, le boulevard du Dniester renversé dans le sang, le Bosphore ouvert aux flottes russes, l'arsenal vide, l'Archipel travaillé par les complots de la czarine, le Nord relié en une seule ligue contre lui, la Pologne garrottée et démembrée, la Hongrie couverte des troupes de Landon, sa dernière armée encouragée par de premiers succès contre Joseph II, tremblante maintenant aux noms de Potemkim et de Souwaroff, enfin la France, attentive aux premiers symptômes de sa révolution, détournant ses regards de la Turquie pour les reporter sur elle-même. La révolution à combattre ou à accomplir était devenue la seule politique de la France.

Jamais l'empire ottoman n'avait eu tant d'ennemis et si peu d'amis. L'ignorance du divan était le seul rideau qui empêchât les Turcs de voir l'excès de leurs périls, et, pour comble de malheur, un

prince malheureux, le Louis XVI des Ottomans, Sélim allait monter au trône.

XII

Abdul-Hamid laissait deux fils au berceau, Mustapha et Mahmoud. Mais les lois de l'empire n'admettant pas cet interrègne, qu'on appelle régence dans les monarchies héréditaires de l'Europe, le sultan Sélim III, son neveu, était appelé à lui succéder.

Sélim avait vingt-cinq ans à la mort d'Abdul-Hamid. Son oncle l'avait élevé plutôt comme l'aîné de ses enfants que comme le rival de ses propres fils. Le trône ne le surprenait pas dans l'ignorance des affaires publiques. Abdul-Hamid lui confiait depuis longtemps les mystères du sérail et les soucis du divan. Il se complaisait à former dans Sélim un prince doux et paternel, qui fut à son tour le tuteur indulgent de ses fils. La nature de Sélim se prêtait d'elle-même à ces leçons et à ces caresses.

Sa figure gracieuse, modeste, recueillie, portait dans la majestueuse régularité des traits l'empreinte extérieure de l'ordre qui régnait dans ses pensées ; la sagesse y devançait le temps. Un front pensif, des yeux habituellement baissés, comme

s'il recueillait la méditation sous de longues paupières, un nez aquilin comme celui d'Othman, une bouche réfléchie qu'on découvrait à peine à travers les ondes d'une barbe noire et bien peignée, des joues colorées des teintes d'un sang riche mais calme, une peau basanée sous sa couleur chaude et grainée de marques de petite vérole, une stature un peu courbée, plus appropriée à la prière et au divan qu'au cheval; enfin une ombre de mélancolie native répandue sur sa physionomie comme un souvenir ou comme un présage des malheurs de l'empire et de ses propres malheurs; tels étaient les traits de Sélim III à sa première sortie du sérail, entouré de ses noirs, de ses eunuques et de ses vizirs, pour se rendre à la mosquée d'Aïoub.

Son costume relevait ces dons de la nature et de l'étude; il portait, dit un publiciste français souvent admis dans l'intérieur du Sultan (M. Prévost), une pelisse blanche garnie de fourrures de zibeline, un turban vert autour duquel s'enroulaient des torsades de mousseline blanche; ce turban, échancré sur le front pour laisser éclater la majesté du visage, retombait en plis volumineux sur les joues; il était surmonté d'une agrafe de diamants dessinant une tige de plusieurs rameaux de feuilles et de fleurs étincelantes d'où s'élançait une aigrette en plume

de héron ; le manche d'un poignard persan incrusté de pierreries sortait à demi de sa ceinture et des plis de son caftan entr'ouvert sur la poitrine. Abstraction faite du prestige de la toute-puissance, son aspect, dit le peintre, était resplendissant de naturelle majesté.

XIII

Son premier appel au patriotisme des musulmans fit lever cent cinquante mille volontaires du fond de l'Asie, de l'Albanie, de la Bosnie et des provinces d'Europe pour voler au secours de la patrie découverte.

Ce n'était ni la foi, ni la patrie, ni la race qui s'affaiblissaient dans le cœur des Ottomans ; c'était la science de l'administration et la discipline de la guerre qui n'étaient plus dans le gouvernement et dans les armées au niveau des progrès de l'Europe, Fredéric II, Romanzoff, Souwaroff, le maréchal Laudon avaient inventé un nouvel art de la guerre où le nombre et le courage individuels disparaissaient devant la tactique et devant le mécanisme des bataillons. Les janissaires, milice volontaire et insoumise, auraient rougi d'emprunter aux chré-

tiens les armes, l'ordre et la subordination sans lesquelles toute armée n'est qu'une horde.

Sélim III les mécontenta à son premier acte en déposant le grand vizir Yousouf, vainqueur de Joseph II en Hongrie, et en remettant le sceau de l'Empire au pacha de Widdin, guerrier renommé sur le Danube. Yousouf, disgracié, ne perdit du moins ni la vie ni la fortune. Il emporta dans son honorable exil les bienfaits de son maître et sa popularité dans l'armée.

Le pacha rebelle de Scutari, Mahmoud, éprouva un généreux remords de sa révolte impunie au moment où l'empire était appelé aux armes par un jeune prince innocent des griefs que ce pacha arguait contre Mustapha. Mahmoud envoya sa soumission à Sélim avec les têtes des négociateurs autrichiens, qui étaient venus l'encourager dans sa révolte à Scutari ; il obtint son pardon au prix des dix mille Albanais, soldats aguerris dont il couvrit l'Empire contre l'Autriche.

XIV

Hassan-Pacha, que son désastre naval dans le Dniester n'avait pu dépopulariser dans Constantinople, reçut du grand vizir le titre de serasker et le com-

mandement de l'avant-garde opposée aux Russes. Jaloux de poursuivre contre les Autrichiens les succès de son prédécesseur Yousouf, le grand vizir donna ordre à Hassan d'attaquer les Russes sur sa droite, pendant qu'il marcherait lui-même avec cent mille hommes contre le prince de Cobourg pour l'écraser avant sa jonction avec Souwaroff.

Informé de ce plan habilement conçu du grand vizir, le prince de Cobourg écrivit au général russe d'accourir au secours des Autrichiens dont les avant-postes se repliaient déjà devant le nombre. Souwaroff était l'éclair des mouvements militaires; ravir le temps à l'ennemi était pour lui ravir la victoire.

« Je pars, » écrivit-il pour toute réponse au prince de Cobourg. Une heure après, son armée, négligeant pour quelques jours Hassan-Pacha, marchait ou plutôt courait pour rejoindre l'armée autrichienne sur les bords de la petite rivière de Rimnik. Le grand vizir, campé avec ses cent mille combattants sur la pente de ce ruisseau, croyait envelopper, le lendemain, les Autrichiens. L'attaque inattendue et impétueuse des Russes, avant le lever du soleil, le détrompa à peine de son illusion; il ignorait la onction des deux armées.

Un officier russe d'état-major surpris par les

avant-postes turcs ayant été amené dans sa tente, le pacha demanda au Russe quel était le général qui commandait devant lui.

« C'est Souwaroff, » répondit le prisonnier.

« Souwaroff est mort de ses blessures à Oczakof, » répondit avec incrédulité le grand vizir.

Souwaroff au même moment débouchait avec trente-deux bataillons carrés dans la plaine au delà du Rimnik, rompait sur ses baïonnettes croisées l'impétuosité des quinze mille spahis du grand vizir, emportait la position avancée et fortifiée des Turcs au village de Bokse, coupait dans leur centre et dans leur retraite vingt-cinq mille janissaires concentrés dans cette position et livrant l'infanterie des volontaires turcs aux Autrichiens encouragés par son audace, enlevait, en combinant son attaque avec leurs charges, le camp même du grand vizir.

Trois heures après le lever du soleil, il ne restait des cent vingt mille Turcs du pacha de Widdin que vingt-sept mille blessés, dix mille prisonniers et soixante mille fugitifs abandonnant les tentes, les canons, les bagages et entraînant le grand vizir lui-même dans leur course vers le Danube.

Souwaroff, à qui le prince de Cobourg ne disputa

ni l'honneur du commandement, ni la victoire, reçut de l'impératrice le surnom de Rimniski, du ruisseau comblé de cadavres, témoin de sa victoire. De ce jour la Russie, qui ne croyait avoir dans Souwaroff qu'un héros, comprit qu'elle avait le premier général de l'Europe.

XV

Ce général, dont le nom et les exploits ont rempli, depuis la bataille de Rimnik, dix-huit années de siècle, se révélait comme un météore, sans avoir été prédit aux armées russes autrement que par ses propres pressentiments et par son invincible instinct de la guerre.

Né en Livonie, pépinière des hommes d'État et des hommes de guerre de la vieille Russie, son père, noble, employé dans la diplomatie, le destinait à la même carrière. Sa nature se refusait à ces études ; il n'aimait de l'histoire que le sang dont elle écrit sur des champs de bataille la gloire de quelques héros. L'obstination d'Annibal et la témérité de Charles XII étaient les deux types de son émulation. Il rêvait pour les armées russes une tactique appropriée à la sauvage énergie d'un peuple jusque-là barbare, qui devait étonner l'Europe

au lieu de l'imiter. Cette pensée de génie fit l'originalité et la fortune du jeune Souwaroff.

Son caractère et son extérieur même se prêtaient à cette fascination de Souwaroff sur les soldats russes, et des soldats russes sur les autres armées de l'Europe. Des traits kalmouks, un œil de faucon, un geste étrange, une taille grêle, une voix stridente, un langage à la fois laconique et figuré, un fanatisme religieux, vrai ou simulé, qui couvrait ses habits de reliques, et qui le précipitait à genoux devant ses troupes pour chercher en haut l'inspiration et le sort des batailles; enfin une impétuosité calculée dans l'attaque, qui semblait, à l'exemple des Turcs, demander le martyre plus que la victoire, avaient fait en peu d'années de Souwaroff un scheik tartare, un delhi russe, une dérision des généraux, une idole des soldats. Une certaine démence, réelle ou jouée, qui se confond souvent avec le génie et qui achève la popularité dans la soldatesque, complétait l'homme. Sorte de Brutus moscovite, simulant l'idiotisme, pour masquer la gloire de sa patrie et sa propre gloire, il avait juré de ne ressembler qu'à lui-même pour que personne ne pût s'assimiler à lui dans son pays.

Catherine et ses favoris avaient respecté promptement en lui le caprice des soldats. Souple à la

main de l'impératrice, il flattait en grondant la cour; il professait non pas le respect, mais la religion du trône. L'ancien esclave se retrouvait sous le héros; c'était le lion enchaîné de Catherine, caressant pour sa maîtresse, terrible à ses ennemis.

Soldat, caporal, sous-officier, officier tour à tour et lieutenant ; colonel, sous Soltikof, dans les guerres d'Élisabeth contre le grand Frédéric ; commandant, plus tard, d'une horde de Cosaques disciplinée ; général en Pologne, opposé à Dumouriez, à qui les confédérés polonais avaient confié le commandement de leur armée, sous Landskroun, vainqueur de ce général, qui devait plus tard vaincre la coalition contre la France; appelé par Potemkin, en Crimée, commandant l'armée russe du Kouban; lieutenant de Romanzoff et de Repnin, en Moldavie, contre les Turcs; blessé presque mortellement à l'assaut d'Oczakof; rentré à Pétersbourg pour se remettre de ses blessures; récompensé par Catherine et renvoyé par elle avec un commandement en chef d'armée en Bessarabie; salut des Autrichiens, envié des généraux russes, terreur incarnée des Turcs, seul rival d'Hassan-Pacha, le Souwaroff des Ottomans sur les mers, tel était le vainqueur de Rimnik.

Son apparition sur la scène du Dniester et du

Danube était la mauvaise fortune de Sélim III. Catherine, prévoyant en lui un favori de la victoire plus précieux qu'Orlof et Potemkin, favoris de cour, l'enivra de faveurs, comme Timour enivrait ses éléphants de vin avant les batailles; elle lui fit don d'une épée et d'une branche de laurier en diamants, avec la devise : « AU VAINQUEUR DU GRAND VIZIR. »

XVI

Souwaroff ne quitta point son armée pour aller jouir de son triomphe; il passa l'hiver à Berlat. Le prince de Cobourg était cantonné en Valachie. La révolution française enlevait à Joseph II l'alliance de la France, où sa sœur, Marie-Antoinette, jeune épouse de Louis XVI, perdait son ascendant sur les affaires avant de perdre la vie sur un échafaud. Le Rhin, devenu pour Joseph II plus important que le Danube, le força de replier ses armées des frontières ottomanes. La révolution française sauva ainsi la Turquie d'une coalition redoutable.

Souwaroff, resté seul et inactif, fut rappelé par Potemkin au delà du Pruth. Potemkin, qui languissait à Bender dans la molle indolence d'un satrape, voulait envoyer à Catherine les clefs de la

dernière place des bouches du Danube, qui couvrait encore la rive gauche de ce fleuve : c'était Ismaïl, le bouclier impénétrable jusque-là de la Turquie. Quarante mille hommes d'élite, commandés par le sérasker d'Hassan-Pacha, avaient juré de s'ensevelir sous le boulevard de leur patrie. « On verra, » disait-il, « le firmament tomber sur « la terre avant qu'Ismaïl tombe devant les Mosco- « vites. »

Souwaroff ne comptait ni les ennemis, ni ses soldats ; un siége pour lui n'était qu'un assaut. Il comblait de ses morts les fossés et rompait à coups de bataillons les murailles. Formant son armée en deux colonnes d'attaque, l'une du côté du Danube, l'autre du côté de la terre, il donna pour mot d'ordre : « *Ismaïl ou la mort !* » Le double assaut fondit sur la place pendant les ténèbres. Le jour n'éclairait pas encore les dômes des mosquées d'Ismaïl, que les remparts, escaladés sous un feu de volcan, étaient débordés par les Russes montés sur des étages de cadavres, et que Souwaroff, passant sur le corps du sérasker, mort sur la brèche, précipitait ses bataillons dans la ville. Chaque maison, comme à Saragosse, attaquée et défendue par le canon, s'écroulait sur ses assaillants et sur ses défenseurs.

Chaque race tenait son serment avec un égal acharnement d'héroïsme, les Russes de vaincre, les Turcs de n'être pas vaincus; soixante mille soldats de Souwaroff s'avançaient lentement, en huit colonnes, par des avenues de feu, vers le centre d'Ismaïl. Les Turcs, les Tartares, les femmes, les enfants, au nombre de vingt mille âmes, s'y laissaient volontairement foudroyer par la mitraille, consumer par le feu, écraser sous les minarets. Les jeunes filles, le yatagan à la main, ou ramassant les fusils des soldats morts pour les défendre, s'enlaçaient corps à corps avec les Russes et les poignardaient sur les corps de leurs parents. Ces soixante mille habitants, combattants, victimes de toute nation, de tout âge, de tout sexe, prolongèrent pendant dix heures leur résistance et leur agonie.

Le massacre des blessés et le pillage des maisons dura trois jours et trois nuits. Souwaroff, aussi féroce dans le triomphe qu'intrépide dans l'assaut, livra les Turcs à ses soldats comme on livre des bêtes féroces à la meute. Cinquante mille Turcs périrent pendant cette longue et sanguinaire curée. La terre, profondément durcie par l'hiver, refusait la sépulture aux morts; une semaine suffit à peine à l'armée de Souwaroff pour traîner à la rive et

pour jeter aux ondes du Danube trente-trois mille cadavres de combattants, tués sur la brèche ou dans les rues, dix mille chevaux mitraillés par le canon, et quinze mille cadavres de femmes, d'enfants, de vieillards immolés après le feu.

Un seul Turc s'était échappé vivant d'Ismaïl en se jetant à la nage dans le Danube. Il apparut au grand vizir comme le fantôme de la ville et de l'armée.

XVII

Les dépouilles des Russes furent opimes : deux cent trente canons, deux cent quarante-cinq drapeaux ou queues de cheval, des collines de boulets et des bombes amoncelées dans les arsenaux, des voûtes pleines de barils de poudre, des provisions de siége, de riz, de sucre, de café, d'orge, dix mille chevaux persans, arabes ou tartares, luxe de l'armée ottomane, des millions de piastres monnayées, des armes, des tentes, des tapis, des harnais, des pierreries, trésors particuliers, recueillis sous les décombres, payèrent aux Russes le prix de tant de sang. La gloire et l'honneur du nom de Souwaroff, associés au nom de Catherine, se répandirent dans tout l'univers. La chrétienté avait son Timour;

on oublia le crime, on ne parla que de l'exploit.

Les hommes sont lâches dans le jugement qu'ils portent des hommes. Ils encouragent les grands meurtriers de leur race en amnistiant les massacres pour mieux glorifier le combat. Ismaïl, réduit à un seul homme vivant par Souwaroff, est la gloire d'une boucherie plus que d'une victoire. Mais Catherine II avait embauché, depuis Voltaire, les organes de la renommée en France et en Allemagne. L'engouement donnait le vertige aux cabinets européens.

XVIII

L'émotion de Constantinople, à la chute d'Ismaïl, fit trembler Sélim III au fond du sérail ; il fallait une victime au peuple pour emporter la responsabilité du désastre et pour détourner la colère publique du nom du sultan.

Sélim, trop semblable à Charles Ier, livrant son ministre Strafford, dont il connaissait l'innocence, sacrifia le brave Hassan-Pacha, coupable seulement de l'impétuosité de Souwaroff. Hassan, vieilli dans l'héroïsme et dans la foi, donna sa tête comı il avait donné tant de fois son sang à ses maîtr Aucun reproche ne sortit de ses lèvres ; il pria p(

le sultan qui le tuait, résigné par sa vieillesse à la mort et par sa vertu à l'injustice.

L'empire perdit en lui le seul homme de mer, le seul homme de guerre et le seul homme d'État qui pouvait égaler le courage, le talent et la renommée aux périls de la monarchie. Mutilé dans tous ses membres par les balles ou par le sabre, il n'était plus, comme le Nelson des Anglais, qu'un tronçon d'homme animé du souffle du patriotisme. Ce sacrifice à la popularité qu'on n'apaise jamais, fit mal augurer d'un prince qui jetait ainsi sa force et sa gloire au peuple.

Yousouf-Pacha, l'homme désigné par ses victoires sur Joseph II, en Hongrie, fut rappelé de son exil pour gouverner une seconde fois le divan.

XIX

Mais Joseph II venait d'expirer, trompé dans toutes ses illusions de réforme, de guerre et de gloire, et commençant à douter du résultat de ses complaisances envers Catherine contre les Turcs.

Léopold II, son successeur, prince grand sur un petit théâtre, petit sur une grande scène, avait quitté Florence pour venir gouverner l'Allemagne. Il aspirait à la paix avec la Porte, afin de reporter

toute son attention et toutes ses armes vers les Pays-Bas, que la révolution française entraînait dans son orbite. Il provoqua des conférences à Sistowa, sur le bord du Danube-Bulgare, entre le reïs-effendi, le marquis de Luchesini, ministre de Prusse, le chevalier Keïth, ambassadeur d'Angleterre, et ses propres plénipotentiaires. Une paix équitable et prompte fut signée le 4 avril 1791, entre l'Autriche et la Porte. Toutes les conquêtes de Laudon, à l'exception de Choczim, laissé en gage jusqu'à la paix avec les Russes, furent restituées à la Porte.

Catherine, d'abord indignée de cette défection de ses alliés de Vienne et de Berlin, finit par céder à la lassitude de la guerre plus qu'à la modération. L'habile et gracieuse intelligence du marquis de Luchesini, le plus fin et le plus insinuant des diplomates italiens, naturalisés en Allemagne, l'amena à signer à son tour le traité de paix d'Iassy au mois de janvier 1792. Ce traité, qui ne rendait à la Turquie que la paix, n'était au fond qu'un désarmement. Les Russes retenaient Oczakof et ce continent disputé entre le Dniester et le Boug, où ils allaient bientôt construire Odessa, la Smyrne de la mer Noire.

XX

Cependant l'empire ottoman, épuisé d'hommes, d'armes et de vaisseaux, respira quelques années sous le règne de Sélim III.

Les tragédies nationales de cette grande guerre des idées modernes qui se combattirent en France, de 1791 à 1806, sous le nom des partis et des hommes, l'Assemblée constituante, l'Assemblée législative, la chute du trône, le meurtre juridique de Louis XVI, la Terreur, le Directoire, le coup d'État d'un soldat victorieux contre la République, le Consulat de Bonaparte, ses guerres, ses victoires, son omnipotence sur le continent, sa lutte avec l'Angleterre, dernier point d'appui du levier de l'indépendance de l'Europe, tous ces événements passés en un petit nombre d'années sur mer et sur terre, avaient détourné les regards de la Turquie de ses frontières du Nord, et les regards de l'Autriche et de la Russie elle-même de Constantinople.

Catherine II était morte arbitre encore de l'Occident et de l'Orient. Son fils, Paul Ier, étouffé comme Pierre II, dans son lit, par une conspiration de palais, avait laissé l'empire à l'empereur

Alexandre, malheureux héritier du meurtre, mais innocent du parricide. L'Autriche, la Prusse, la Russie, tantôt coalisées contre la France, tantôt désarmées par les victoires de Bonaparte, avaient perdu par tant d'agressions contre les Ottomans le droit de les convier à des guerres en commun contre nous.

Sélim III était resté d'abord étonné, puis neutre et bienveillant envers la République française. L'expédition téméraire et impolitique de Bonaparte en Égypte et en Syrie, sans respect et même sans excuse envers le sultan souverain de ces deux provinces, l'avait seul décidé à la guerre. Cette guerre, courte et malheureuse, anéantit l'armée du grand vizir, en Égypte, en une seule bataille. Il n'est pas dans le plan de ce livre de la raconter; on sait comment Bonaparte, après avoir conquis l'Égypte sur les Mamlouks, abandonna sa conquête et son armée à ses hasards, et revint en France conquérir un trône. L'armée française capitula le 2 septembre 1801, et livra le Caire aux Anglais et aux Turcs.

Bonaparte, rentré en France et occupé du monde, détourna ses pensées de l'Égypte. Il se hâta de réconcilier la France et la Turquie par une paix signée à Paris le 7 décembre 1801. La Porte, tout en signant cette cessation de guerre entre le gouver-

nement ottoman et le gouvernement français, n'en restait pas moins liée dans une certaine limite par le traité d'alliance offensive et défensive que l'imprudente provocation du Directoire en Égypte avait forcé Sélim de conclure, en 1798, avec la Russie et avec les Anglais, libérateurs du Caire.

XXI

Sélim III, prompt à pardonner l'expédition d'Égypte à un héros dont la gloire militaire et civile éblouissait jusqu'au divan, admira la dissolution de l'empire germanique en 1805. Bonaparte, devenu Napoléon, le vengeait de ses ennemis les plus proches et les plus invétérés. La bataille d'Austerlitz et la création de la confédération du Rhin lui semblaient des victoires personnelles. Il se prépara même vaguement, au printemps de 1806, à intervenir en faveur de la France dans les événements que la guerre, de nouveau imminente entre la Prusse, la Russie et Napoléon, pouvait amener en Hongrie et sur le Pruth. Ces événements pouvaient lui rendre ce que la ligue des puissances du Nord lui avait enlevé de dépouilles à Oczakof, à Bender, sur le Dniester, aux embouchures du Danube, et enfin en Crimée.

Le bras de la France, si elle avait eu la sage politique de l'étendre, portait assez loin pour reconstituer le bloc ottoman. Mais l'Angleterre et la Russie, qui surveillaient ces pensées de Sélim III, et qui s'inquiétaient de ses armements, l'obsédaient de sommations caressantes ou impérieuses pour lui arracher la déclaration de guerre à la France.

C'est sous l'empire de cette pression, entre ses devoirs publics d'allié des Anglais et des Russes, et ses pensées secrètes d'inclination pour les Français, que Sélim médita de régénérer l'empire ottoman en régénérant l'armée, nerf tour à tour détendu ou convulsif de la nation. Semblable à Louis XVI, dont il avait pleuré la mort, Sélim III, dans une pensée toute patriotique pour la Turquie, résolut de se dévouer à une révolution nécessaire, mais ingrate, qui devait, comme toutes les révolutions, dévorer la généreuse victime immolée au salut de son pays.

Nous voulons parler de la réforme des janissaires.

XXII

Les janissaires étaient contemporains de l'empire; ils n'étaient pas
ils étaient

tachait en outre à leur institution. Bénis dans l'origine par un derviche fameux et vénéré de l'Anatolie, Hadjy-Bectasch, ils avaient ajouté à leur coiffure la manche large et pendante de sa robe pour marquer ainsi parmi eux et parmi le peuple le souvenir perpétuel de la bénédiction qu'il leur avait donnée en étendant son bras sur leur tête, et perpétuer la superstition de leur affiliation religieuse au plus saint disciple du Prophète. Aussi le fanatisme et le patriotisme sanctifiaient également leur nom.

XXIII

Les janissaires se composaient d'environ cent mille musulmans, enrôlés et inscrits sous ce nom sur toute la surface de l'empire, mais principalement dans les grandes villes, telles que Bagdad, Damas, Alep, Andrinople, Smyrne, Brousse et Constantinople. Ils étaient soldés par le trésor impérial, enrégimentés dans des cadres appelés *ortas*, commandés par des officiers et des généraux qu'ils nommaient généralement eux-mêmes. Un commandant en chef, désigné par le sultan, s'appelait l'aga des janissaires; c'était, après le grand vizir, le fonctionnaire le plus redoutable de l'empire; il était chargé de fonctions à la fois civiles et militaires. La

police de la capitale lui était confiée, ainsi que la garde extérieure des palais de l'empereur.

XXIV

Les janissaires étaient tenus de marcher en armes, au premier rang des troupes ottomanes, chaque fois qu'ils en étaient requis et que l'étendard du Prophète était porté à la suite du grand vizir hors de la capitale. L'aspect de cette oriflamme leur inspirait un courage et un fanatisme qui centuplaient la bravoure naturelle aux Turcs. Toutes les conquêtes des Ottomans, depuis qu'ils avaient débordé de la Tartarie dans les vallées de l'Asie-Mineure, et marché de halte en halte jusqu'à Smyrne, à Brousse, à Andrinople, à Constantinople, à Alexandrie, à Bagdad, au Caire, et enfin jusqu'au Danube européen et aux portes de Vienne, étaient dues à cette milice invincible alors. Rempart vivant de l'empire dont ils reculaient tous les jours les limites, ils étaient aux yeux des musulmans quelque chose d'aussi sacré que la patrie et la religion.

XXV

Cependant les janissaires, à la fois ordre reli-

gieux et militaire, à ce titre alliés naturels du corps des oulémas, sacerdoce et magistrature réunis, ne tardèrent pas à faire sentir leur double tyrannie au reste de la population et aux sultans eux-mêmes. Il fallut compter à chaque instant avec un corps si redoutable; il le devint davantage encore en s'affiliant dans chaque ville un grand nombre d'ouvriers, d'artisans, de petits marchands inscrits sur leurs rôles, touchant leur solde, investis de leurs priviléges, animés de leur esprit et ne faisant pas leur service. Ils s'emparèrent par ce moyen de toute la force de l'opinion publique dans les grandes villes où ils régnaient; ils participaient ainsi de la nature d'une aristocratie armée et de la nature d'une démocratie organisée. Tyranniques comme l'une, turbulents comme l'autre, réprimant la sédition ou la rendant irrésistible à leur gré, interposés entre le sultan et le peuple, menaçant le peuple du sérail, ou le sérail du peuple, et s'élevant seuls sur la ruine et sur l'assujettissement des deux.

Leur solde appauvrissait le trésor public. Depuis le règne de Bajazet, ils avaient établi de plus, en loi d'État, l'usage d'une gratification immense imposée au sultan à chaque avénement d'un nouveau règne. Ils avaient ainsi intérêt à déposer souvent et à immoler quelquefois leurs maîtres; il fallait

acheter d'eux, à force d'or, de priviléges et de faveurs, chaque année du trône. Leur protection coûtait à l'empereur les trésors accumulés dans le sérail et destinés à la défense ou à l'administration de l'empire; leur abandon détrônait ou sacrifiait les sultans.

XXVI

Corrompus et amollis par cette tyrannie sans contrôle, ils avaient perdu, depuis le commencement du dernier siècle, les seules vertus qui rachetaient tant de vices, la discipline, le patriotisme et le courage. Dans les dernières guerres contre l'Autriche et contre la Russie, ils avaient abandonné lâchement leurs généraux, immolé le grand vizir, imposé au sultan des choix forcés de généraux ineptes, déserté de nouveau ces chefs, accusé de trahison leur sérasker, exposé l'empire à la honte et à la conquête; faibles et indisciplinés devant l'ennemi, ils n'avaient de persistance et de force que contre le gouvernement et le peuple. Le peuple gémissait, les sultans tombaient, l'empire se décomposait, le nom des Ottomans s'avilissait en Asie, en Europe. On pouvait calculer le nombre d'années qu'il restait à vivre à cette monarchie

asservie, appauvrie, tyrannisée, trahie et égorgée par sa milice. Les janissaires inspiraient la terreur au sérail, le mépris à la nation.

XXVII

Comment Sélim III avait-il été amené à l'idée d'extirper cette aristocratie soldatesque ?

On a vu qu'il avait été élevé par les soins d'une mère d'un caractère énergique et d'un génie naturel. Le caractère et le génie politique se développent plus qu'on ne le croit généralement dans l'ombre du sérail, chez des sultanes favorites, admises à toutes les confidences du gouvernement et exercées à toutes les intrigues d'une cour. De longs et grands règnes ont été fondés et gouvernés par quelques-unes de ces belles esclaves, perpétuant dans le palais l'ascendant de leurs charmes par l'ascendant de leur génie, communiquant par les eunuques avec les ministres, avec les muphtis, avec les agas des janissaires au dehors, élevant ou précipitant d'un mot la fortune de ceux qui les servent ou qui les offusquent. Elles sont souvent le ressort caché des plus grands événements. Favorites, elles asservissent; femmes, elles inspirent; mères, elles couvent et préparent le règne de leur fils.

XXVIII

La sultane, mère de Sélim III, avait obtenu de la bonté naturelle du sultan Mustapha III, oncle de son fils, qu'on lui donnât une éducation royale. Si son fils devait régner un jour, ce serait sa force; s'il devait végéter dans l'éternelle captivité du sérail, ce serait sa consolation. Les hommes les plus éclairés parmi les philosophes et les poëtes de l'empire étaient admis à l'intimité du jeune prince; les étrangers même à titre de médecins ou de maîtres des langues et des arts de l'Europe approchaient de lui. Beau de visage, doux de caractère, ardent d'enthousiasme, Sélim, comme s'il avait eu la promesse ou le pressentiment du trône, aspirait à toutes les connaissances et à toutes les vertus qui pouvaient le rendre capable d'un grand règne. Les Turcs ont des historiens nombreux et libres dans leurs récits. Les sultans ensevelis n'ont plus besoin d'être flattés, on permet la vérité sur leur tombeau. D'ailleurs le génie ottoman est subordonné par religion à ses maîtres, mais il n'est pas servile, sa fierté naturelle lui donne la mâle liberté du jugement sur ses souverains. L'histoire continuellement lue, racontée et commentée autour de Sélim lui donnait un senti-

ment douloureux des calamités de l'empire, des tragédies de sa race, de la pression des janissaires, et un désir passionné d'être le réformateur de sa nation, et le vengeur de sa famille.

Un médecin italien du sérail, homme plus éclairé que ne le sont ordinairement ces complaisants familiers des cours de l'Orient, lui avait inspiré surtout une confiance qui allait jusqu'à la témérité. Le jeune sultan ne cessait de l'interroger sur les mœurs, sur la politique et surtout sur l'art militaire des Européens. Il était évident que cet enfant méditait de loin la régénération d'un empire, et que son cœur saignait de tous les coups dont l'indiscipline et la sédition des janissaires avaient frappé depuis soixante ans le trône, la gloire et la vie de sa famille. C'était le moment où la renommée militaire du héros de la Prusse, le grand Frédéric, fascinait l'Europe; c'était le temps où les principes de la philosophie française, portés sur les pages de ses grands écrivains, traversaient les frontières et les mers, et où les premières commotions de la révolution commençaient à remuer l'Occident: tout présageait un nouveau siècle. Sélim et ses confidents recevaient jusqu'au fond du sérail les idées qui soufflaient d'Italie et de France; ils rêvaient d'ouvrir l'Orient à ce flot de lumière, et de relever les Ottomans au niveau de

leur antique renommée et à la proportion des immenses territoires qu'ils possédaient sur le globe.

XXIX

Telles étaient les études, les pensées et les occupations du jeune Sélim, quand l'événement qu'il semblait pressentir vint l'arracher à ses loisirs et le porter tout fervent de projets, d'audace et d'espérance sur un trône à la fois absolu et asservi. Cette contradiction du prince et de l'empire explique les commencements de son règne, à la fois hardi de volonté, timide d'exécution, emporté vers la guerre par l'ardeur de relever la puissance ottomane, reporté vers la paix par les revers, par les lâchetés et par les soulèvements de ses troupes devant l'ennemi.

Le revers des Turcs en Égypte, devant l'armée française, dépopularisa de plus en plus Sélim, et encouragea l'audace des janissaires contre son gouvernement. Ils accusaient leur maître de leur propre lâcheté. Car la plus grande partie des hommes qui composaient ce corps s'étaient refusés à marcher en Syrie, préférant la turbulence oisive de la capitale aux fatigues et aux dangers d'une campagne.

Sélim, se sentant sans appui au dehors, et sans armée en dedans, subissait en gémissant le joug de

l'Angleterre, de l'Autriche et de la Russie auxquelles la guerre d'Égypte l'avait livré. Il cherchait secrètement à renouer avec la France des rapports plus intimes; il admirait le génie militaire, même dans le vainqueur d'Aboukir; il s'obstinait à placer son espoir dans l'homme qui avait rompu le premier le pacte tacite et naturel entre la France et la Turquie ; il lui faisait parvenir, par une correspondance confidentielle, les témoignages de son admiration. Il sentait avec justesse qu'un grand homme en France, prêt à prendre un ascendant décisif sur l'Europe, était le seul point solide sur lequel l'empire ottoman pût s'appuyer contre les exigences et les empiétements du Nord. Il espérait de plus que la nécessité, ce rude maître des souverains et des empires, déciderait son peuple à prendre exemple sur les armées françaises; il était résolu à demander à Napoléon les leçons et les hommes propres à régénérer l'armée ottomane. Il suivait avec un intérêt mal déguisé les triomphes de l'empereur; il assistait de loin, avec joie, à l'écroulement de l'Allemagne, à l'envahissement de la Prusse, à l'humiliation de la Russie. Aussitôt après la bataille d'Austerlitz, il se hâta d'envoyer à Napoléon un ambassadeur pour saluer en lui le souverain de la nation française et le vainqueur de

ses ennemis. Le moment était venu une seconde fois pour la France de se reconstituer en alliance intime avec Sélim III, de soutenir l'Orient par l'Occident, et l'Occident par l'Orient. Une seconde fois l'habitude irréfléchie de Napoléon de céder à un éblouissement de sa fortune en perdant le résultat solide du sang versé, repoussa Sélim, et rejeta le divan dans l'incertitude.

XXX

Une nouvelle guerre menaçait la Prusse ; la Russie devait y être entraînée. La Pologne serait le champ de bataille, les frontières turques pouvaient être compromises. La Porte voulait être neutre, trop faible et trop dominée pour entrer dans l'action. Mais incertaine des desseins de l'empereur Napoléon, qui ne lui donnait aucun gage, elle devait rassembler ses troupes et se couvrir sur le Danube et le Dniester contre les éventualités d'une grande lutte, où les vainqueurs et les vaincus pouvaient devenir également dangereux pour sa sécurité. Sélim ordonna des levées, des rassemblements de troupes en Valachie, en Moldavie ; il fixa des points de réunion sur sa frontière d'Europe, à Bender, à Rustschuk et à Galatz. Le nombre ne manquait pas à ces rassem-

blements, mais l'esprit militaire, l'organisation et la discipline. Il chercha à leur donner de la solidité par le seul corps régulier qui existait en ce moment dans l'empire, le corps des nizam-djerids, première ébauche d'organisation militaire calquée sur le modèle européen.

XXXI

L'origine de ce corps remontait aux premières années de la république française. Elle avait senti à cette époque la nécessité de se fortifier de l'alliance de Sélim III; elle voulut fortifier Sélim lui-même par l'introduction, dans son système militaire, des armes spéciales, qui avaient donné jusque-là un ascendant irrésistible aux armées européennes sur les bandes asiatiques. Le général français, Aubert Duboyet, avait amené avec lui à Constantinople, à la prière du sultan, des pièces d'artillerie de campagne, des officiers, des instructeurs, des artilleurs et des ouvriers capables de diriger les fonderies, de former les troupes, d'enseigner la guerre moderne aux Ottomans.

Ces efforts de Sélim et de Duboyet réussirent à créer un corps d'artillerie à cheval, déjà préparé sous les règnes précédents par le célèbre comte de

Bonneval, le premier des aventuriers chrétiens élevé au titre de pacha. Ces artilleurs, sous le nom de topdjis, étaient distincts des janissaires. Les connaissances et les exercices que nécessitent les armes spéciales donnaient à ce corps une régularité et une discipline qui l'élevaient au-dessus des soldats confus et indisciplinés de la capitale. Un escadron de cavalerie fut aussi équipé, armé et exercé, pour servir de modèle à la cavalerie désordonnée des armées turques.

Mais l'orgueil des janissaires se refusa à toute tentative des instructeurs français pour les soumettre à l'organisation et à la tactique. Le sultan n'osa pas les contraindre; il se contenta de livrer à ces instructeurs un bataillon d'aventuriers et de renégats, attirés par l'appât de la solde. Ce bataillon, isolé et dédaigné par les janissaires, fut dissous après la mort de Duboyet.

XXXII

Cependant un homme obstiné et énergique, dévoué par patriotisme aux plans de Sélim III, tenta par la séduction et par l'exemple ce que le sultan n'osait commander par l'autorité : c'était le célèbre Hussein-Pacha, grand amiral de la flotte

ottomane. Ce titre lui donnait le pouvoir, le droit, les moyens d'enrôler, de solder des troupes à ses ordres pour le service naval et pour le service de terre. Il profita habilement de cette situation, que les volontés cachées de son maître favorisaient, sans doute, pour reprendre en sous-œuvre les innovations du général Duboyet. Il rallia le bataillon modèle d'étrangers et de renégats, les prit au service de la flotte, et les exerça lui-même devant le peuple en face de son palais. Le peuple, malgré le fanatisme de son opposition aux usages des chrétiens, ne pouvait s'empêcher d'admirer et d'envier ces mouvements compactes et précis qui donnent aux évolutions de milliers d'hommes la rapidité et l'uniformité d'une seule âme. A force de largesses, Hussein parvint à entraîner un petit nombre de musulmans à s'enrôler dans ce corps d'élite.

XXXIII

Un événement célèbre les popularisa davantage encore. Hussein les embarqua avec lui sur la flotte qui portait des renforts à Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, résistant seul à Bonaparte et à son armée, derrière les murailles de ce boulevard de la Syrie. Ces troupes se couvrirent de gloire et firent

reculer la fortune de Napoléon, qui, voyant l'Asie fermée à ses rêves, retourna ses pensées vers l'Europe. A leur retour à Constantinople, les défenseurs de Saint-Jean-d'Acre furent proclamés, avec raison, les sauveurs de l'islamisme. Les revers des janissaires à Aboukir, au Mont-Thabor et à Nazareth, contrastaient par leur honte avec la gloire des nizam-djerids.

Sélim III et Hussein, son beau-frère, résolurent de profiter de cet enthousiasme pour accroître le nombre et l'importance de ce noyau d'armée régulière.

XXXIV

Les ministres tremblèrent des suites de cette audace. Ils pressentaient la jalousie des janissaires et les ombrages religieux des oulémas, interprètes du Coran et toujours disposés, comme le bas peuple, à voir une impiété dans une innovation. Une circonstance heureuse neutralisa leur malveillance.

Le muphti Vely-Zadé, chef des oulémas et oracle de la religion, était fils d'un grand de l'empire, allié par les femmes à la famille impériale. Ce seigneur avait fait présent au père du sultan d'une esclave circassienne d'une admirable beauté, qui entra dans le harem et fut la mère de Sélim.

parenté, l'amour du père de Sélim pour cette esclave, la reconnaissance de la sultane favorite pour celui à qui elle devait son élévation avaient établi entre Sélim et Vely-Zadé, tous deux enfants, des rapports et une intimité qui s'étaient perpétués au delà de leur enfance.

Vely-Zadé, dévoué à son maître et à son ami, entra dans ses vues. Un triumvirat formé de Sélim, du muphti et de Hussein, poursuivit dans l'ombre le plan de réformer les janissaires et de sauver l'empire de la dépendance des Russes et des Autrichiens. Ces conspirateurs du salut public firent couler l'or du trésor privé du sultan dans les mains des oulémas ombrageux pour obtenir au moins leur neutralité et leur silence. L'aga des janissaires et les meneurs les plus influents de cette milice étaient absents de Constantinople, humiliés de leur défaite devant Alexandrie, en butte aux indignations et aux mépris des vrais musulmans. Les officiers inférieurs du corps, le commandant des seghbans, affiliation de ce corps, et le chef de la police de Constantinople, furent détachés habilement de la ligue des janissaires par les promesses et les libéralités de Hussein. Vely-Zadé le secondait en portant des sentences d'excommunication et de mort contre les rebelles aux volontés du sultan.

XXXV

Cependant, le muphti, aussi prudent qu'il était fidèle à son maître, lui conseilla de ne pas affronter l'esprit d'opposition de sa capitale par un trop grand développement de troupes régulières. Ménager l'irritation des janissaires tout en les supplantant insensiblement dans l'armée, tel était son plan. Il insista dans le divan pour que les troupes régulières, admises seulement au nombre de deux régiments dans Stamboul, se formassent d'abord dans les provinces de l'Asie-Mineure, sous le commandement de pachas et de gouverneurs dévoués à la transformation militaire de l'armée; là, les populations, plus disséminées et plus dociles, opposeraient moins de résistance aux nouveautés.

Le divan consentit à ces mesures, et le sultan versa l'or à pleines mains pour construire à Scutari, en face du sérail, et à Levend-Chifflik, au-dessus du faubourg de Péra, des casernes d'infanterie et de cavalerie dignes de l'importance qu'il attachait à leur création.

Le commandement de ces deux corps de cavalerie et d'infanterie fut donné à deux renégats qui s'étaient signalés à la défense de Saint-Jean-d'Acre.

L'un était Grec : il s'appelait Massoud-Aga; l'autre était Prussien, et avait pris le nom de Soliman.

Ces nouvelles troupes ne tardèrent pas à montrer leur supériorité. Des bandes de brigands, descendues des montagnes, ravageaient la Roumélie, dispersaient les janissaires, intimidaient Andrinople et osaient menacer les résidences mêmes du gouverneur. Deux fois les janissaires envoyés pour les anéantir avaient fui lâchement devant ces montagnards. Ces provinces d'Europe étaient ravagées, incendiées, consternées, les gouverneurs et les pachas impuissants. Sélim fit sortir de Constantinople un des régiments de Nizams avec de l'artillerie légère ; il leur adjoignit deux régiments nouveaux, formés et cantonnés en Asie. Cette faible armée, animée de l'esprit de corps, que les chefs avaient su lui inspirer, triompha partout, purgea la Turquie d'Europe de ses ravageurs et rentra fière de ses victoires dans la capitale.

XXXVI

Les succès de ses nouvelles troupes enhardirent Sélim III à oser davantage en faveur des Nizams. Il se crut assez fort de leur appui pour braver les janissaires et pour leur imposer ses nouveaux règle-

ments. Un katti-schérif, ou ordre écrit de sa main sans l'intervention du divan, décréta que dans toutes les villes de l'empire on incorporerait un certain nombre de jeunes janissaires dans le Nizam.

Ce corps se sentit insulté et profané ; mêlé partout au peuple, il lui communiqua son indignation. Andrinople, la seconde capitale de l'empire, donna le signal de la résistance par des outrages aux crieurs publics chargés de publier la volonté du sultan. Rodosto, autre grande ville sur la Propontide, voisine de Constantinople, massacra le cadi, qui voulut obéir au katti-schérif. Ces révoltes intimidèrent tellement les autres magistrats de l'empire, que l'ordre ne fut exécuté nulle part.

Sous les yeux même de Sélim, Constantinople, silencieuse, défendit par son attitude la publication du décret. Vely-Zadé apporta les murmures des oulémas. Le sultan n'osa pas poursuivre ; il s'arrêta devant la sédition menaçante, se réservant, comme le despotisme patient du sérail, de venger l'injure faite à son autorité quand l'heure de la fortune serait revenue. Il la crut sonnée en 1806.

La guerre de Napoléon et du Nord menaçait de déborder sur l'empire. Les musulmans tremblaient du contre-coup que la Turquie aurait à subir, quels que fussent les vainqueurs. L'occasion sembla pro-

pice au sultan de nationaliser les troupes réglées. Il pensa que le peuple ferait taire ses prétentions devant son patriotisme. Il ordonna à Cadi-Pacha, un des serviteurs les plus intrépides de sa personne et de ses plans, de quitter la Caramanie, dont il était gouverneur, et d'amener à Constantinople toutes les troupes régulières qu'il avait formées dans son gouvernement. Le 6 juin 1806 était le jour assigné à la réunion de ce corps d'armée sous les murs du sérail. Les deux puissantes familles féodales des Tchiapan-Oghli et des Caraman-Oghli, maisons presque souveraines de cette partie de l'empire, devaient fournir à Cadi-Pacha deux corps de cavalerie à leur solde.

Les troupes régulières, ainsi préparées et amenées par Cadi-Pacha, s'élevant à seize mille hommes, le sultan se croyait assez fort de ce corps d'armée, joint aux régiments de Scutari et de Levend-Chiflik, pour intimider la milice séditieuse de Constantinople et frapper les rebelles de Rodosto et d'Andrinople.

XXXVII

Le bruit de la marche de Cadi-Pacha et de ses régiments réguliers, suivis de la cavalerie nom-

breuse de Tchiapan-Oghli et de Caraman-Oghli, fit trembler les janissaires coupables de la Roumélie. Ils s'insurgèrent de nouveau, et ils appelèrent à eux, dans l'intérêt d'une vengeance commune, les brigands des montagnes de Rhodope, vaincus et contenus naguère par les régiments des Nizams.

Sélim III, au lieu de faire marcher rapidement Cadi-Pacha pour étouffer le soulèvement de la Roumélie, se complut à faire camper la nouvelle armée dans la plaine de Levend-Chiflik, au nord de sa capitale, et à s'enivrer de sa force et de sa confiance dans les nombreuses revues qu'il alla chaque jour passer, avec ostentation, de ses régiments. Cette jouissance lui coûta cher, car elle lui coûta un temps irréparable. Les janissaires insurgés d'Andrinople se disposèrent à fermer les portes de cette capitale à Cadi-Pacha et à son armée. Dix mille d'entre eux se portèrent en avant-garde derrière la petite rivière de la Yéna, au village de Babaski, pour disputer le passage de cette rivière à l'armée du sultan.

Les troupes de Cadi-Pacha, animées de son esprit et enflammées par ses paroles, traversèrent le fleuve sous le feu des janissaires, pénétrèrent trois fois dans le village; mais, trois fois foudroyées par le feu des maisons crénelées, refluèrent au delà de

la Yéna, en laissant la rive opposée jonchée de leurs cadavres et de ceux de leurs chevaux. Cadi-Pacha, voyant la route d'Andrinople ainsi fermée, revint sur ses pas pour prendre, par une autre vallée, la route de Rustschuk, ville forte, mais secondaire, de la Roumélie.

Mustapha-Baraiktar, pacha de Rustschuk, lui ouvrit les portes de son gouvernement, et unit son armée à celle de Cadi-Pacha. Mustapha-Baraiktar était un jeune et vaillant Albanais, né dans les montagnes voisines de Rustschuk. Sa bravoure héroïque, sa mâle beauté, communes à cette race, où le génie de la Grèce survit à la barbarie du Bulgare, l'avaient fait distinguer de l'ancien pacha de Rutschuk. Il était monté, d'exploit en exploit et de grade en grade, jusqu'au titre de pacha et jusqu'à l'amitié de Sélim. Il avait vengé déjà le sultan de son prédécesseur, Tersené-Oghli, pacha de Rustschuk, homme suspect à Sélim, qui voyait en lui un frondeur audacieux de ses plans et un rebelle attendant l'heure de l'insurrection.

Mustapha-Baraiktar, ou porte-étendard, s'était chargé de faire justice de cet esclave révolté. Il avait eu son pachalik en récompense de la tête de Tersené-Oghli, envoyée au sérail. Le caractère de Mustapha-Baraiktar était une fidélité passionnée et

fanatique au sultan; il avait le vice et la vertu des esclaves portés au sommet de la fortune par leur maître, ils voient en lui leur dieu. Cette intrépidité fataliste et cette fidélité sauvage étaient accompagnées en ce jeune Albanais de cette diplomatie instinctive du caractère, et de cette puissance de dissimuler sa passion ou sa vengeance, que possèdent les hommes dans ces cours où l'existence est un jeu perpétuel à vie et à mort contre la force et la fortune.

Il possédait de plus ces qualités extérieures qui désignent presque toujours un homme à la faveur du maître ou à la faveur de la multitude dans une civilisation où tout homme sort de lui-même et s'élève sur son propre ascendant : la taille, la souplesse, la majesté du buste, la force des bras, l'adresse à manier le cheval et le sabre, l'œil bleu et profond de ces races alpestres des bords de l'Adriatique, le front massif, le nez aquilin, la bouche bien ouverte par la franchise, souriant à ses amis et dérobant sa finesse sous les lèvres minces et mobiles de l'Albanais, véritable type des héros d'Homère, conservé pur dans les montagnes où il les a pris, l'âme d'un Ulysse sauvage dans le corps d'un Achille du Rhodope. La guerre et l'amour étaient ses seules passions. L'ambi-

tion n'était que le rêve de ses loisirs entre les exploits et les voluptés. Personne ne perce le mystère du harem d'un pacha, mais les confidences d'un de ses eunuques après sa mort et la tragédie de ses trois derniers jours révélèrent un attachement passionné entre une jeune Albanaise, objet de sa prédilection, et lui.

Il n'avait reçu, du reste, d'autre éducation que celle du paysan et du soldat albanais. Son intelligence, plutôt sourde qu'éclatante, couvait en lui sous une rustique simplicité d'idées. N'avoir qu'une pensée est souvent toute la force d'un homme. Mustapha n'en avait qu'une : aimer son maître, le servir ou le venger. Indifférent au fond sur la question qui divisait l'empire et sur le meilleur mode d'organiser les armées, une seule chose lui importait : c'est que le sultan fût obéi et que les janissaires fussent humiliés et anéantis sous les pieds de son maître. Le sultan connaissait le dévouement de Mustapha-Baraiktar. Il comptait sur lui au jour de la lutte. C'était pour réunir les deux pachas et les deux armées qui lui étaient fidèles qu'il avait envoyé Cadi-Pacha et ses troupes asiatiques à travers Constantinople, vers Rutschuk. Ces deux hommes, l'un venu du cœur de l'Asie, l'autre de l'extrémité de l'Europe, s'entendaient dans une même passion

pour le salut de l'empire et pour la sainte vengeance de l'autorité du sultan.

XXXVIII

Pendant que Cadi-pacha, reculant d'Andrinople, cherchait à joindre Mustapha-Baraiktar à Rustschuk, il apprit que les janissaires de Rodosto et les brigands de la montagne de la Thrace, réunis derrière lui en masse formidable, lui fermaient le retour sur Constantinople. Il craignit que ces insurgés ne profitassent de son éloignement pour aller révolutionner la capitale. D'un autre côté, une troisième insurrection venait d'éclater entre Rustschuk et Burgas. Un corps d'insurgés, retranché dans un long et inexpugnable défilé, lui barrait le passage. Avec cette indécision qui précède le vertige dans les moments de révolutions, où la victoire tient à une heure, Cadi-Pacha revint une seconde fois sur ses pas et se dirigea nuit et jour sur Sélivria ou Sélymbrie, seule ville forte qui restât accessible. Il s'y trouva encore devancé par huit mille rebelles, maîtres de Tchorli, ville intermédiaire entre Burgas et Sélivria. Il tenta d'enlever cette ville par des assauts renouvelés pendant trois jours. Il perdit

ainsi devant ces murs un temps précieux et le moral de ses troupes.

Parvenu par une autre route à Sélivria, il fit camper son armée hors de la ville pour attendre des renforts promis de Constantinople. Quinze jours furent consommés en vain dans cette attente. Un assassin, fanatisé par la rébellion, pénétra une nuit dans sa tente, et lutta dans les ténèbres contre lui. L'intrépide Cadi-Pacha échappa au poignard et renversa son assassin dans son sang. Ses troupes, fatiguées de leur inaction, rebutées de leurs revers, corrompues par la contagion d'une grande ville, à peine contenues dans le devoir par la flotte, dont les canons menaçaient ses remparts, s'usaient et se décimaient dans le repos. Cadi-Pacha était un fidèle et courageux esclave de son souverain, mais il manqua dans cette campagne des deux génies des révolutions : la promptitude et la décision. L'orage, en s'écartant de lui, se portait sur le sérail.

LIVRE TRENTE-CINQUIÈME.

I

Cependant tout fermentait à Constantinople. La nouvelle seule d'une victoire de Cadi-Pacha aurait pu intimider la capitale. Ses revers et ses tentatives encourageaient la sédition. Tous les symptômes précurseurs des révolutions de l'Orient éclataient dans la ville : les incendies, les réunions dans les cafés, les murmures des fanatiques dans les mosquées, les imprécations contre les ministres, les accusations d'impiété contre le sultan, les plaintes, les exigences et les colloques des janissaires. Vely-Zadé, frappé de ces symptômes, et qui tenait co

muphti, dans un mot de sa main, la légalité ou la condamnation de la révolte, offrit, dans l'intérêt de Sélim III, sa médiation entre le sérail et les ortas ; il décida le sultan à sacrifier ses ministres à la colère publique contre les innovations qu'ils avaient consenties par complaisance pour sa volonté. Il lui conseilla de les exiler loin de sa capitale au moins momentanément. Sachant qu'il s'était rendu suspect et odieux lui-même par sa fureur avouée pour les nouveautés, et craignant que son impopularité ne rejaillît sur son maître et sur son ami, il se fit exiler à Brousse. L'aga des janissaires fut nommé grand vizir. Ce fut le gage de paix.

Ces concessions faites à temps rendirent le calme à la Roumélie et sa physionomie à Constantinople. Les peuples semblent toujours aplanir la retraite aux souverains qui leur cèdent, comme pour les encourager à leur céder plus. Cadi-Pacha, délivré des insurrections dont il s'était laissé cerner dans son camp à Sélivria, revint librement en Asie à travers la capitale. Les deux régiments de troupes régulières, dont les garnisons étaient Scutari et Constantinople, rentrèrent sans insulte dans leurs casernes. Tout parut se calmer ou dormir.

II

C'est dans ces circonstances que Napoléon envoya le jeune général Sébastiani, son compatriote, à Constantinople. L'objet de sa mission était d'entraîner Sélim III dans une alliance franche et énergique avec la France, de l'aider à transformer ses armées irrégulières et indisciplinées en armées modelées sur le système militaire de l'Europe, de reconstruire et d'armer une flotte capable de fermer le Danube aux Anglais, le Bosphore aux Russes; enfin, de le délivrer de la pression qu'exerçaient sur un empire en décadence les cabinets de Londres et de Pétersbourg, afin que cet empire régénéré pût lancer de nouveau en Moldavie et en Bessarabie des armées auxiliaires de l'armée française sur le revers de la puissance russe.

L'ambassadeur était admirablement choisi pour une telle négociation. Sébastiani, favori de Napoléon, jeune, beau, ambitieux et brave, soldat autant que négociateur, joignant l'esprit d'aventure du Corse à la grâce du Français et à la finesse italienne du diplomate, était aussi propre à pénétrer qu'à séduire Sélim; au besoin il pouvait même diriger ses plans militaires. Une légation d'élite, composée

d'hommes rompus aux affaires, et un certain nombre d'officiers distingués du génie, empruntés à l'armée française de Zara, avaient suivi ou précédé Sébastiani à Constantinople.

III

La présentation de l'ambassadeur français à Sélim III inquiéta, par sa pompe et son éclat, les Anglais et les Russes, jaloux des symptômes de crédit de l'ambassadeur de Napoléon sur le sultan dont ils surveillaient avec inquiétude la neutralité forcée. Le récit de cette première entrevue entre Sélim et le général français, par M. le baron Prévost, historien oculaire et acteur confidentiel dans la négociation qu'il raconte, fait revivre avec de trop vives couleurs les souvenirs de cette importante négociation pour lui substituer des documents moins directs.

« Le 14 octobre 1807, disent ces notes à la fois si historiques et si personnelles, l'ambassadeur qui n'habite jamais Constantinople, mais le faubourg de Péra, séparé par la Corne-d'Or de la ville turque, partit du palais de France à cinq heures du matin, c'est-à-dire bien avant le jour, dans cette saison de l'année. Il était accompagné des membres de sa

légation, des principaux négociants français, italiens et hollandais, marchant sur deux de front, et portant des torches pour suppléer au jour. Arrivé à Tophana, il s'embarqua dans le caïque à sept paires de rames du tchaousch-baschi (le maître des cérémonies), avec le conseiller d'ambassade, le premier secrétaire et le premier drogman ; sa suite monta dans de nombreux bateaux ornés et envoyés par ordre de la Porte. On traversa le port, qui contient une quantité innombrable d'embarcations, depuis le vaisseau de guerre jusqu'aux barques les plus frêles, pour débarquer à Bagtché-Capoussi (la Porte-des-Jardins). L'ambassadeur se reposa quelques moments au kiosk du tchaousch-baschi, qui lui en fit les honneurs, et l'on servit, selon l'usage, le café, la pipe et les sorbets ; puis le cortége reprit sa marche dans l'ordre suivant :

« Les janissaires de l'orta de l'ambassadeur (régiment d'où l'on tire la garde d'honneur qui lui est donnée), marchant sur deux files ; douze chevaux de main menés par douze tchocadars à pied (valets de la cour) ; vingt-quatre valets de pied, portant la livrée de l'ambassadeur ; le collége des jeunes de langue et leurs professeurs ; les huit drogmans de France ; les consuls dans le Levant qui se trouvaient à Constantinople ; le chancelier de l'ambas-

sade, officier chargé des fonctions de l'état civil; les secrétaires, les attachés à cette mission; le tchaousch-baschi, faisant les fonctions de grand maréchal de la cour; le mihmandar, officier du sultan envoyé à la frontière au-devant de l'ambassadeur, pour lui faire les honneurs et diriger son voyage jusqu'à sa présentation; le colonel de l'orta de service au palais de France; le premier secrétaire d'ambassade, portant à mains élevées les lettres de créance de l'ambassadeur, renfermées dans un petit sac de drap d'or; l'ambassadeur, le conseiller d'ambassade à sa droite, le premier drogman à sa gauche; les aides de camp du général Sébastiani; le chargé d'affaires de Hollande; les chanceliers des légations napolitaine, toscane et italienne; et, en général, les négociants et personnes principales de la nation française; l'aumônier de l'ambassade; les supérieurs des églises catholiques de Péra et de Galata; enfin, les voyageurs français et autres personnes distinguées des nations amies de la France. Parmi les premiers se trouvaient M. le sénateur comte de Pontécoulant et sa suite, ainsi que le marquis d'Alménara, ministre d'Espagne, et sa légation, non encore présentés au grand-seigneur. En tout, trois ou quatre cents personnes, toutes à cheval.

« Bientôt le cortége fit halte à la porte du sérail, pour laisser passer le premier dignitaire de l'empire, dont le pouvoir, la responsabilité, et, disons-le aussi, la fragilité étaient immenses, le grand vizir, enfin. Ce personnage recevait l'hommage du peuple comme son maître ; l'autorité civile et militaire lui était soumise, et, en l'absence du souverain, c'était le sultan lui-même.

« Le kiaya-beg (ministre de l'intérieur), le reis-effendi (ministre des affaires étrangères), le defterdar (grand trésorier), qui relèvent uniquement du grand vizir, et une foule d'employés de la cour accompagnent ce personnage. D'après une constante étiquette, ce haut dignitaire fait attendre les agents étrangers, quelle que soit l'élévation de leur rang. Cette fois, par déférence pour l'empereur des Français, il avait été convenu à l'avance qu'il s'abstiendrait de ce blessant privilége. Mais l'ambassadeur, en garde contre les subterfuges de l'orgueil musulman, tira sa montre aussitôt son arrivée, et fit dire qu'il attendrait trois minutes, puis se retirerait. A l'instant même le grand vizir parut et se rendit chez le grand seigneur, où l'accompagna l'ambassadeur et son cortége jusqu'à la seconde cour du sérail ; là, tout le monde mit pied à terre.

« Dans cette cour immense et irrégulière, enca-

drée d'édifices gracieux, de dômes ou de coupoles dorées, d'arbres superbes, semés çà et là, était rangé un corps nombreux de janissaires en grande tenue ; on avait choisi le moment de leur paye pour donner une haute idée de la puissance du sultan ; c'est lui qui les traite, et ils reçoivent ce jour-là une distribution extraordinaire de vivres. A cet effet, dans une longue et belle allée de hauts cyprès, étaient placés sur des nattes de grands plats de pilau (riz cuit à l'eau), de mouton grillé, de pain, de fruits et de sorbets. A un signal donné, les janissaires s'accroupirent tous à terre pour prendre leur repas.

« Peu après, l'ambassadeur se rendit au Dôme (coubbé), et y fut reçu par le grand vizir. Le coubbé est une vaste salle décorée avec noblesse, recevant le jour d'en haut par des fenêtres d'architecture mauresque. Ici commence une fiction de mœurs toutes locales, inventée par l'hospitalité orientale, et qui devient piquante par le contraste qu'elle forme avec les mœurs d'Europe. Ce n'est pas la visite ordinaire d'un ambassadeur à un premier ministre telle qu'elle se pratique dans les autres cours. L'envoyé est censé arriver à l'instant même et surprendre Sa Hautesse dans la personne de son vizir, occupé des plus chers intérêts de ses peuples,

écoutant leurs différends et rendant la justice. C'est en remplissant ces augustes fonctions et revêtu du caractère de juge suprême que le souverain établit ses premières relations avec l'étranger. On va tenir un conseil de justice en forme, et nous allons assister à une scène tout entière.

« Près du grand vizir sont assis les deux cadiaskers (grands juges) d'Anatolie et de Roumélie, représentant la magistrature des provinces d'Asie et d'Europe ; les trois defterdars (trésoriers de l'empire) sont placés à la gauche du grand vizir ; à sa droite est le nischandji, celui qui appose le chiffre (thongra), monogramme du grand-seigneur, fonction importante parce qu'elle confère le droit de représentation. Ce fut près de ce haut fonctionnaire que prit place l'ambassadeur en même temps que le grand vizir.

« Une foule d'oulémas (gens de loi) se présente et une cause s'instruit à l'instant. Le vizir préside aux débats, prononce le jugement et le complète en faisant apposer par le nischandji le chiffre du sultan. Pendant l'audience, le reïs-effendi apporte au vizir la lettre annonçant l'arrivée de l'ambassadeur. Pour constater son authenticité, le vizir y appose le sceau de l'empire et la rend au reïs-effendi, qui la porte à Sa Hautesse. Bientôt ce mi-

nistre rapporte la réponse du sultan au grand vizir; celui-ci va la recevoir à la porte extérieure du Dôme, et avant d'en prendre connaissance, il baise respectueusement la signature de son maître. Cette lettre lui ordonne de recevoir l'ambassadeur avec une distinction marquée, mais la charité ou peut-être la vanité musulmane suppose l'étranger ayant faim, ayant soif, et dénué de vêtements. C'est à ces besoins qu'on va successivement pourvoir.

« Quatre tables sont dressées dans la salle d'audience, et vingt-cinq ou trente mets, portés par autant de tchocadars, sont servis plat à plat; ils passent avec une rapidité surprenante, et qui permet à peine d'y toucher. Chaque convive, assis sur des coussins placés à terre, s'approche d'une table ronde de métal d'un pied de hauteur; une même serviette longue et étroite, placée sur les genoux, suffit aux convives de chaque table. Tous prennent au plat commun avec les doigts, personne n'ayant de fourchettes, de cuillers, ni d'assiettes. Pour toute boisson on servit des sorbets glacés fort aromatisés d'ambre.

« A la première table, dressée au haut bout de la salle et complétement à l'écart des autres, se trouvaient le grand vizir et l'ambassadeur seuls.

Debout, près d'eux, se tenait le drogman de la Porte, qui interprétait.

« A une seconde table, placée à une grande distance de la première, étaient assis les deux cadiaskers.

« Aux deux autres tables, beaucoup plus grandes, se placèrent le nichandji et les autres personnes de l'ambassade.

« Après le repas, qui dura à peine une demi-heure, on apporta des bassins, de l'eau et des essences pour se laver, selon l'usage, la barbe et les mains; puis, en sortant de table, l'ambassadeur passa dans la cour qui précède le Dôme et y fut revêtu d'une superbe pelisse de martre zibeline recouverte de drap d'or. Dix autres pelisses furent également distribuées, suivant leur importance, aux personnes les plus considérables de l'ambassade, et dix encore aux officiers de second rang. Enfin des kerekets, robes d'étoffe de laine, furent donnés aux jeunes de langue, aux religieux, missionnaires et aux principaux négociants. Ces distributions complétèrent les devoirs de l'hospitalité envers les étrangers.

« L'ambassadeur et dix-huit personnes de sa suite, revêtues de leurs pelisses, furent désignés pour être introduits chez Sa Hautesse. On traversa

la salle qui précède celle du trône, au milieu d'une haie fort serrée d'eunuques blancs vêtus de longues robes de drap d'or. L'ambassadeur garda son épée, quoiqu'il soit d'usage de ne jamais paraître armé devant le sultan. Ce point d'étiquette, autrefois refusé, ne fit aucune difficulté. Quant aux autres personnes, elles conservèrent leurs armes, mais elles eurent les bras constamment tenus, pendant la présentation, par deux capidji-baschis, l'un à droite, l'autre à gauche. Ces fonctionnaires sont particulièrement chargés des commissions secrètes ou de confiance, telles que les dépositions de pachas ou autres, qui peuvent entraîner la mort. Les personnes de l'ambassade entrèrent ainsi dans la salle du trône, la tête couverte de leurs chapeaux. Ce n'est dans le Levant ni une incivilité ni un privilége. Le costume n'étant complet qu'avec le turban, il y aurait indécence à n'en pas avoir, comme chez nous à être sans habit. Par analogie donc, les musulmans admettent, pour les Européens, l'usage du chapeau comme correspondant au turban.

« La salle du trône est peu étendue et peu éclairée ; c'est un carré long dont l'entrée est pratiquée à l'extrémité droite d'un des côtés, dans sa plus grande largeur, en sorte que la plus grande étendue

le la pièce est à gauche en entrant. Là se trouvaient rangés les grands dignitaires de l'empire et es hautes charges de la cour. Le sultan faisait face ı l'assemblée, mais se présentait de profil à l'ambassadeur et à sa suite. Il était assis à l'européenne, sur un sopha fort bas, élevé d'une marche. Ce meuble était de drap d'or à ramages d'argent, surmonté d'un dais garni d'espèces de glands d'or et de franges de perles ; quatre colonnettes, hautes et élancées, le supportent, et sont ornées d'arabesques relevées de pierres précieuses de couleurs variées. Sur le coussin était posé le sabre du sultan, et, debout, devant lui, se tenait le grand vizir.

« A la moitié de la pièce, le cortége s'inclina d'une manière marquée pour saluer. Quelques pas plus loin le même témoignage de respect se renouvela, puis succéda un grand silence. Alors l'ambassadeur s'avança seul près du trône, et, après s'être incliné de nouveau et avec respect, il prononça le discours suivant :

« Sire,

« Je ne puis mieux être l'interprète des senti-« ments de Sa Majesté Napoléon le Grand, envers « l'auguste personne de Votre Majesté, qu'en rap-« pelant ici les paroles qu'il a adressées à l'ambas-« sadeur Mouhib-Effendi : « Je suis l'ami des amis

« du sultan Sélim III, et je serai l'ennemi de ses « ennemis. » Appelé à l'honorable fonction de le « représenter auprès d'un prince qu'il chérit, et « qui, par ses hautes vertus, mérite l'estime et « l'admiration des nations étrangères et la béné-« diction de ses peuples, j'emploierai toutes les « facultés de mon âme à consolider et à augmenter « l'antique amitié qui unit l'empire français et « l'empire ottoman.

« Je supplie Votre Majesté d'agréer l'hommage « de mon respect. »

Ce discours fut traduit immédiatement en langue turque par le drogman de la Porte, qui, suivant l'étiquette, le prononça au grand seigneur d'une voix faible et tremblante, pour montrer, jusque dans les moindres circonstances, le respect dont il était pénétré. Le sultan ordonna au grand vizir de transmettre sa réponse à l'ambassadeur; elle portait : « Qu'il était sensiblement touché des sentiments de Napoléon le Grand et désirait vivement resserrer des liens d'amitié si favorables à la prospérité des deux empires. » Ces paroles furent traduites en français, et adressées par le drogman de la Porte à l'ambassadeur. Dès qu'il eut fini, celui-ci prit congé du grand-seigneur, qui lui témoigna en souriant, et en inclinant gracieusement et plusieurs

ois la tête, la satisfaction qu'il éprouvait de le onnaître.

« Les capidji-baschis reconduisirent au dehors de a salle du trône les personnes qu'ils y avaient ntroduites, et ne quittèrent leurs bras que lorsqu'elles en furent sorties et hors de la vue du souverain. Parmi elles se trouvait madame Sébastiani, vêtue en homme, et dans le plus strict ncognito; c'était le seul moyen d'assister à la présentation de son époux, cérémonie dont les femmes ont exclues. La salle du trône, ornée dans le goût mauresque, est, avons-nous dit, peu vaste quoique rès-élevée ; elle reçoit le jour de la pièce qui précède et d'une seule fenêtre pratiquée à l'angle où est assis le sultan, en sorte qu'elle éclaire le côté le son visage qu'on ne peut apercevoir, et place le côté tourné vers les spectateurs étrangers dans une complète obscurité; cette disposition, toute calculée, n'est nullement la faute de l'architecte. Lorsque le sultan consent à se laisser voir des infidèles, il interpose à dessein, entre eux et lui, le voile de la nuit pour atténuer la faculté de le juger comme homme. Ce peu de clarté donne à cette cérémonie un caractère solennel et mystérieux tout ensemble, qui agit sur l'imagination, et n'est pas exempt de grandeur.

« En revenant dans la seconde cour du sérail, Babis-Séadet, ou Porte de la Félicité (les étrangers ne franchissent jamais au delà), on repasse devant le Dôme où le grand vizir rend la justice. Nous avons vu l'immense autorité de ce premier dignitaire de l'État; dépositaire de la puissance souveraine. l'empire tremble sous lui; mais qu'il abuse à son tribunal de cette confiance, il va payer de sa tête un jugement inique; son maître l'écoute. Au-dessus de son siége, une fenêtre, symbole d'une lumière supérieure à la sienne, est masquée par un grillage d'or, et permet au sultan d'assister aux audiences sans qu'on puisse soupçonner sa présence.

« Dans cette même cour du Dôme, en avant du palais, s'élève un portique dont la splendeur frappe les regards. Ce sont six immenses colonnes de marbre blanc qui supportent une toiture saillante de plusieurs pieds; les bases, les chapiteaux, les frises, leurs supports, sont sculptés, dorés, peints de couleurs brillantes; c'est le somptueux péristyle d'un édifice décoré d'arceaux mauresques à bases étroites, dont les courbes de marbre s'élargissent, puis se rejoignent en s'élevant; leurs arêtes découpées en dentelle sont sculptées. Au dehors, et près de là, on nous fit remarquer un grand bloc de marbre creusé en forme de mortier; voici ce qu'on nous

apprit à ce sujet : La loi interdit de décapiter ou d'étrangler le muphti, premier ministre de la religion ; cette inviolabilité ayant entraîné cet interprète de la loi et le corps des oulémas dont il dispose dans une insubordination manifeste, on imagina de piler les coupables, prétendant par là respecter la loi établie. La barbarie de cette coutume, et surtout le crédit de quelques muphtis, la fit tomber en désuétude ; les mortiers furent enfouis en terre. Dans la suite, le muphti ayant repris un ascendant inquiétant pour l'autorité, l'un des derniers sultans fit sortir de terre un mortier, tout aussitôt l'opposition cessa.

« Nous repassâmes par Babis-Séadet, puis ensuite par cette porte fameuse, Bab-Humaioun (la Sublime-Porte), qui, dans la langue diplomatique, donne son nom au gouvernement ottoman ; c'est là qu'on a coutume d'exposer, dans des niches, les têtes des rebelles. Il n'y en avait aucune en ce moment, ce qui attestait la faiblesse du gouvernement, car l'empire était alors en proie à des dissensions multipliées. En quittant cette cour immense, nous sortîmes de l'enceinte du sérail, dont les murailles, d'une extrême hauteur, surmontées de créneaux, formaient à peu près les limites de l'antique Byzance. »

IV

La Russie était représentée alors à Constantinople par un de ces diplomates innés que la Russie, à l'exemple de l'empire ottoman, emprunte à la race grecque, race d'élite parmi les familles humaines de l'Orient, que la vive pénétration de son esprit, la grâce souple de son caractère et l'insinuation souvent infidèle de son langage, rend partout maîtresse des affaires diplomatiques. M. d'Italinski avait les qualités sans les vices de cette famille hellénique ; né à Kief et sujet russe, il servait dans la même cause son pays adoptif et le pays de ses ancêtres. C'est ce même vieillard vénérable et cosmopolite que nous avons connu à Rome quelques années plus tard, représentant la Russie schismatique dans la capitale du catholicisme, et consacrant ses studieuses années de vieillesse à recueillir, comme un patriarche pieux, les vestiges des monuments de l'art athénien.

Un ministre loyal, mais dégoûté des intrigues grecques qui enveloppent le divan, M. Arbuthnot, représentait l'Angleterre. Renfermé dans la douleur que lui causait la perte récente d'une épouse belle et adorée, il laissait flotter négligemment la diplo-

matie de sa cour à Constantinople. Le mécontentement de l'accueil fait à l'ambassadeur de Napoléon le décida à s'embarquer sur une frégate anglaise et à se rendre à Ténédos, sur la flotte de l'amiral Dukworth, qui croisait à l'embouchure des Dardanelles.

Le sultan, ouvertement incliné à la France depuis ses entrevues avec Sébastiani, ayant appris que le prince grec Ypsilanti, interprète de la Porte, entretenait une correspondance avec son fils, hospodar de Valachie, partisan des Russes, sur une plainte de l'ambassadeur de France, fit trancher la tête au père et déposa le fils. Le vieux Ypsilanti, torturé avant le dernier supplice pour arracher de lui l'aveu de ses richesses, expira sans les avoir révélées. Sa délicieuse maison de campagne de Thérapia, sur le Bosphore, confisquée par la Porte, devint le palais d'été des ambassadeurs de France, héritière involontaire du sang d'un serviteur infidèle du divan.

Sébastiani protégea lui-même M. Ypsilanti contre la vengeance du sultan, qui voulait l'enfermer aux Sept-Tours.

V

Telles étaient les dispositions de Sélim III, quand, le 20 février 1807, quatorze voiles anglaises, commandées par l'amiral Dukworth, franchirent impunément les Dardanelles, comme l'avait fait l'amiral Elphinston quelques années auparavant, et voguèrent vers Constantinople, rapportant l'ambassadeur Arbuthnot et les exigences de l'Angleterre à la bouche de ses canons.

VI

Les Dardanelles pour la première fois forcées, l'ennemi au cœur de l'empire, les mortiers et les canons d'une flotte anglaise prêts à vomir les bombes et les boulets sur le palais du sultan, jetèrent le sérail dans une terreur et dans un abattement qui enlevèrent toute énergie et toute dignité au divan, assailli par les cris des eunuques, des enfants et des femmes.

Sélim envoya un de ses favoris, Ismaël-Beg, au général Sébastiani, pour lui dire que le sultan cédait à la nécessité, et pour lui demander de s'éloigner. Ismaël-Beg semblait ajouter, par son visage et par

son langage, sa froideur et sa menace personnelles, au message douloureux du sultan. Sébastiani répondit en homme sûr de lui-même et de la vengeance qu'un grand peuple tirerait d'un outrage à son caractère :

« Je suis ici sous la garantie du droit des gens, » répondit-il à Ismaël; « la présence d'une flotte « ennemie de mon pays ne change rien à ma mis« sion, n'enlève rien à mon caractère d'ambassa« deur de mon gouvernement. Je suis chez le sultan; « son honneur répond de moi; je ne quitterai mon « palais que sur un ordre de lui, et cet ordre sera « la déclaration de guerre à la France. »

Ismaël, étonné, reporta à son maître cette réponse qui plaçait Sélim entre un acte d'héroïsme ou un acte de lâcheté. Sélim était brave de cœur autant qu'il venait de se montrer embarrassé et irrésolu d'esprit. Il se réjouit peut-être, en écoutant la réponse de son confident Ismaël, d'être contraint, par l'énergie de Sébastiani, à montrer enfin la sienne.

D'ailleurs le peuple et les troupes n'hésitaient pas; les terreurs du sérail, les timidités des ministres, les irrésolutions du sultan, n'atteignaient pas le fond de la nation. Le péril suprême trouvait les Ottomans dignes de leur antique renommée. Le cri de guerre sortait de toutes les bouches. Les artil-

leurs et les janissaires couraient d'eux-mêmes aux portes et aux armes. Les vieillards et les enfants offraient leurs bras pour les travaux de terrassement et de défense; les femmes excitaient les hommes de toute profession et de tout âge à venger l'insulte faite par les Anglais à leur capitale, ou à mourir pour leur patrie et pour leur religion. Le courage rentra du dehors dans les murs du sérail. Les ministres, rassemblés de nouveau en présence de Sélim, décidèrent la guerre plutôt que l'abaissement de l'empire devant des vaisseaux anglais. Sélim III les loua de leur résolution, fit sortir ses femmes du harem et les fit conduire au vieux sérail, placé au centre de Stamboul, plus à l'abri du feu. Il s'arma, monta à cheval, ouvrit ses jardins pour que ses artilleurs, dirigés par Sébastiani et ses officiers français, y établissent des batteries. Mêlé à son peuple, animé de la même indignation, rougissant d'un moment de faiblesse que sa capitale n'avait pas même connu, il se montra sultan, général, soldat tout à la fois. Il reconquit par l'enthousiasme d'un sentiment commun le respect des janissaires, l'amour de la nation. Il reçut en audience publique le général Sébastiani, qui vint lui offrir son bras et celui de quelques centaines de Français armés pour défendre en volontaires sa personne, sa

capitale et son indépendance. Il répondit en fils de Bajazet. Il sema l'or à pleines mains dans le peuple, dans l'armée, dans la flotte, pour donner à la défense l'énergie et la rapidité d'un effort suprême du peuple et du souverain. En peu d'heures, Constantinople fut à l'abri d'une insulte, et d'innombrables bouches à feu servies par toute une population hérissèrent les rives d'Europe et d'Asie et la pointe du sérail.

VII

Les documents intimes qui viennent de nous être communiqués donnent à la résolution de l'ambassadeur de France un mobile secret que nous reproduisons ici.

Nous citons textuellement ici le document confidentiel du témoin de cette grande crise de Constantinople devant la flotte anglaise, et de l'ambassadeur de France devant le divan.

« Pendant trente ans on a gardé le silence sans qu'il ait été rompu par aucun document historique, dit le secrétaire de l'ambassadeur, M. Prévost ; ce silence est devenu de l'oubli, tant les traditions les plus avérées s'effacent en s'éloignant ; c'est donc à la fois pour éclairer la génération actuelle et pour

rendre hommage à la vérité que nous consignons ici les détails suivants. L'honneur et le bonheur de la conduite de la France dans cette crise de la diplomatie appartient surtout au drogman de l'ambassade de France à Constantinople, longtemps chargé d'affaires de son pays auprès du divan, et vieilli avec estime dans les négociations avec la Turquie.

« La fierté de la réponse du général Sébastiani, dit le témoin confidentiel, n'était qu'un masque qui cachait une douleur profonde du renversement de notre position politique. L'ambassadeur se disposa donc, quoique dans le plus grand secret, à partir, projet que M. Ruffin combattit avec force; mais la conviction du général ayant prévalu, il agit en conséquence et se décida à détruire ses instructions, sa correspondance et ses papiers importants. Il y a parfois dans les crises des actes sans valeur, qui peignent merveilleusement l'anxiété de la situation. Celui que nous rapportons est de ce nombre. Assurément, brûler ses papiers en pareil cas est chose naturelle; mais la précipitation de ce soin fut telle, que l'ambassadeur brûla aussi son contrat de mariage. Le départ exigeait qu'on s'assurât d'un petit bâtiment pour gagner la mer, et des chevaux, sur plusieurs points, pour toutes les éventualités. C'est à quoi l'on pourvut aussi avec

un extrême secret. Dans cette situation critique, la prévoyance du général se défiait des menées possibles du parti russe ou anglais, aussi bien que des maladresses des agents de la Porte. Il redoutait surtout d'ajouter un ridicule à un revers politique, et la perte de sa liberté aurait eu infailliblement ce caractère. Enfin, à ces épreuves de l'homme public se joignaient celles de l'homme privé. Madame Sébastiani étant sur le point d'accoucher, ne pouvait quitter le palais de France. Le général n'hésita pas à la recommander, par une lettre, au ministre d'Angleterre. Tels furent les soins, les angoisses de cette première journée. Jamais, en quelques heures, renversement de position plus complet et plus imprévu.

« On connaît la situation topographique de Constantinople, placée entre deux mers réunies par le Bosphore; là, il est des changements subits de vents que la science est impuissante à expliquer, mais que l'observation recueille comme des faits constants. M. Ruffin, par son long séjour dans cette capitale, avait une parfaite connaissance des variations atmosphériques de ces localités, et principalement de celles des vents et des courants. Depuis l'apparition de la flotte anglaise, il avait remarqué que le vent du sud-ouest, qui l'avait portée jus-

qu'aux îles des Princes, était subitement passé au nord-est, et s'opposait à ce qu'elle s'approchât davantage de la côte. Ordinairement ces deux vents alternent et se succèdent; celui du nord-est, qui soufflait alors, accroissant la force du Bosphore, créait une insurmontable difficulté à s'approcher de terre. Ce fut en vain qu'une frégate anglaise s'efforça toute une journée de remonter le courant du canal; entraînée par la mer et par le vent, elle se trouva promptement dans une position critique, à portée d'une batterie turque qui la canonna vivement, et elle dut renoncer à son entreprise. L'expérience du judicieux Ruffin lui fit prévoir à l'instant que, tant que régnerait ce vent de nord-est, aucun bâtiment ne pourrait serrer la terre, bien que la flotte anglaise n'en fût qu'à quatre lieues.

« Il communique sa remarque au général Sébastiani, qui en reconnaît la justesse et la sagacité; la conséquence en est immense : si le vent tient quelques jours dans cette direction, l'expédition est manquée!... Il faut donc ouvrir une négociation, la traîner en longueur, et mettre ce temps à profit pour la défense. M. Ruffin insiste aussi pour que l'ambassadeur voie sur-le-champ le reïs-effendi, le grand vizir, et qu'il demande une visite au grand-seigneur, afin de l'initier à ses espérances et de les lui faire

partager. Galib-Effendi, qui occupait le poste de reïs-effendi, était un esprit intelligent et même distingué; il avait voué sa vie aux affaires, ne trouvant de satisfaction qu'à les conduire avec succès. Cet homme, austère dans ses mœurs, était d'une santé délicate, petit, chétif, bossu; ses talents seuls lui avaient valu sa place, et il tenait à conserver cette position éminente que le changement de système renversait; il accueillit donc avidement l'ouverture, et la fit goûter au grand vizir. Quant à lui, pour mieux cacher son jeu, il se montra favorable aux demandes de M. Arbuthnot, en même temps qu'il intervenait avec chaleur pour que l'audience du sultan fût promptement accordée à l'ambassadeur.

« L'accueil du grand-seigneur fut empressé et tout amical; il sembla vouloir faire oublier la mission d'Ismaël-Beg. Aux premiers mots, le général reconnut qu'on était au courant de son plan; à la bienveillance du langage, qu'il en coûtait à ce prince de renoncer à l'alliance de la France; mais pouvait-il faire autrement? telle était la question. Encouragé par ce premier succès, l'ambassadeur jugea qu'on saisirait volontiers une planche de salut; la seule était d'organiser la défense, et il en montra l'importance et la possibilité, que l'on sentit. La question fut alors pleinement approfondie; le grand vizir, le

reïs-effendi et quelques conseillers furent mandés ; la discussion s'engagea librement et admit toute liberté d'objection. Ce fut alors que le général termina cette audience par ces paroles énergiques :

« Vous ne pouvez accéder à une aussi insolente « intimation sans être rayé du rang des nations ! « La flotte anglaise brûlera votre ville, dites-vous ? « Eh bien, vous la rebâtirez, et votre honneur du « moins sera demeuré intact ! Mais, remarquez-le « bien, l'ennemi ne peut vous atteindre sans s'ex« poser à vos batteries, et ses dangers sont cen« tuples des vôtres. Eût-il anéanti votre glorieuse « capitale, comment l'occuperait-il avec une poi« gnée d'hommes ? Votre agresseur a contre cette « chance les hasards du combat, de la mer, des « vents surtout ! qu'ils lui manquent, non-seule« ment il ne peut agir, mais il demeure à votre « merci ! Temporisez donc, négociez lentement, car « le temps est pour vous ; votre salut et la honte de « vos ennemis dépendent uniquement de votre « conduite. »

« Ce langage généreux releva les courages, et ce texte de négociation simulée fut pleinement adopté. L'ambassadeur, initié à toutes ses phases, la dirigea ; ce qui secondait particulièrement ce plan de défense, et lui présageait de grandes chances de

succès, c'est que le peuple de Constantinople, loin de s'effrayer de l'escadre anglaise, poussait des cris de fureur et de vengeance contre un ennemi qu'il traitait d'infâme et de perfide ; qui, en pleine paix et sans provocation, avait brûlé une flottille turque, puis menaçait de détruire la capitale de l'empire. On mit donc à profit l'indignation populaire qui, instinctivement, s'était manifestée contre l'ennemi. Honorable sentiment, en parfait contraste avec la pusillanimité du palais et du ministère ! L'élan une fois donné, le pouvoir n'osa y résister ; il seconda sincèrement, au contraire, tous les moyens de défense. Dès cet instant aussi, la ville changea subitement d'aspect ; partout était répandu un peuple rempli d'énergie, d'activité, d'enthousiasme. De nombreuses batteries formées d'un épaulement en terre, avec fascines, s'élevèrent sur la terrasse, et toutes les sommités de la ville, comme par enchantement. Les côtes d'Europe, celles d'Asie, la tour de Léandre, si heureusement placée à l'entrée du Bosphore pour repousser l'agression, furent également fortifiées, et ce dernier poste muni de fourneaux à boulets rouges. Une ligne formidable de vaisseaux et de chaloupes canonnières fermait le port depuis Tophana jusqu'à la pointe du sérail, indépendamment d'un grand nombre de brûlots prêts à incendier la

flotte ennemie si elle osait avancer. Le sultan, les ministres, les personnages marquants de la cour et du divan stimulaient le zèle des travailleurs par leurs paroles, leurs exemples et leurs générosités. Parmi les légations amies de la France se distinguait celle d'Espagne; son chef, M. d'Hervas, marquis d'Alménara, avait rendu à Paris des services d'argent au ministre actuel de la marine, Esseid-Ali-Effendi, alors ambassadeur de la Porte près du Directoire. Ces antécédents donnèrent à l'envoyé d'Espagne une grande facilité d'accès près de ce ministre, qui tourna au profit de la défense. Partout le zèle du peuple était guidé soit par des Européens au service de la Porte, soit par des officiers du corps du général Marmont, pour l'instant en mission à Constantinople, ou, à leur défaut, par des membres civils des légations françaises ou alliées; en sorte que le divan, d'abord plein d'effroi, partagea bientôt l'enthousiasme populaire. Répétons qu'il en fût devenu la victime par un rôle contraire.

« Trois jours s'étaient écoulés en négociations avec M. Arbuthnot, quand, forcé par sa santé d'abandonner les affaires, il en laissa la conduite à l'amiral Dukworth. Sous ce nouveau négociateur, cinq jours se passèrent encore sans qu'elles eussent avancé d'un pas. Ce temps avait suffi pour rendre

imposants les travaux de défense. Trois cents pièces de canon étaient en batteries, et les emplacements préparés pour un nombre trois fois plus grand encore. A une sommation plus menaçante de l'amiral, toujours en vue mais non à portée de Constantinople, le divan répondit : « Vous nous menacez « sans motifs plausibles de bombarder notre capi« tale ; eh bien, agissez donc! nous sommes prêts « maintenant, et douze cents bouches à feu vous « répondront! »

« Dans la même journée du 28 février, deux cents canonniers exercés, et quelques officiers français partirent en hâte pour les Dardanelles. Cette mesure, bientôt connue de l'amiral, et l'énergique réponse qu'il avait reçue, lui firent craindre se trouver enfermé dans la mer de Marmara. fut alors qu'il s'aperçut de la conduite insidieusement habile de la Porte, qui l'avait leurré d'une revue, puis avait fait naître des difficultés sur lieu des conférences, et finalement n'en avait t fixé. Voyant enfin, mais trop tard, que l'occasion lui échappait, il modifia beaucoup ses premières demandes. Ces concessions portaient atteinte dignité britannique, et son inaction au salut flotte, sans autre résultat que d'exalter l'orgueil ottoman. Ce fut alors qu'il prit résolûment

son parti. Le 2 mars l'escadre appareilla des îles des Princes; le 3, elle mouilla à Lamsakî (Lampsaque); le 4, favorisée par le vent et par les courants, elle franchit de nouveau les Dardanelles.

« Le but de cette entreprise était d'intimider le divan, afin de lui dicter des lois devant la capitale. Son exécution présente deux points distincts : l'un militaire, l'autre diplomatique. Le premier caractère ne se déploya qu'à soixante-dix lieues de Constantinople, ce qui nous a déterminé à nous abstenir de tout détail stratégique, puisque devant cette ville on ne brûla pas une amorce. Mais les Anglais donnèrent la preuve, sans exemple encore, de la possibilité de forcer le détroit des Dardanelles, et l'exécutèrent avec une rare énergie. Exposés au feu des châteaux, très-mal armés il est vrai, ils eurent au moment du danger, l'admirable sang-froid de marcher sans répondre aux batteries turques. Le mode militaire de ce pays était tellement imparfait, que les forts étaient munis de pièces sans affûts, couchées sur le sable. Dans cet état, les canonniers, ne pouvant les mouvoir, attendaient pour tirer que les bâtiments ennemis fussent exactement placés dans la direction de leurs pièces. C'était, on le voit. l'absence de théorie opposée à ce que la science et l'expérience peuvent ajouter au plus intrépide cou-

rage. N'est-il pas permis de dire que sans ce mauvais système d'armement, et la maladresse de la défense, ce passage devait être le tombeau de la flotte anglaise ?

« Toutefois, l'ignorance complète de l'art pouvait encore être redoutable; à Négara, seule batterie nouvellement construite en état de servir, le *Windsor-Castle*, de cent dix canons, reçut un boulet de marbre gigantesque, qui coupa son grand mât dans l'entre-pont et tua vingt et un hommes; le *Standart*, de soixante-quatorze, reçut un de ces formidables projectiles dont l'effet fut désastreux ; son choc sur le fer enflamma des munitions qui firent explosion, et, en détruisant le pont du vaisseau, blessa soixante hommes. Il est vrai que ce boulet était du poids de sept à huit cents livres.

« Au second passage de la flotte, une foule de défenseurs intrépides et de canonniers exercés, desservaient les batteries à fleur d'eau. Aussi, la perte des Anglais (qui, d'après les journaux, avait été en allant de trente-huit tués et de cent blessés) fut de cent trente-sept tués et de quatre cent douze blessés au retour.

« Quant aux Turcs, leur perte en hommes fut nulle, mais ils eurent un vaisseau et cinq frégates incendiés. Les Anglais perdirent deux corvettes et

le vaisseau de soixa[illegible] l'*Ajax*, qui prit feu avant de tenter le [illegible]e.

« Cette expédition, [illegible]lérée sous le point de vue politiq[illegible], fut [illegible]ins di[illegible]igée contre la Turquie que contre l[illegible]ment, elle fut bien conduite, mais échoua par [illegible] impéritie diplomatiques. A son début, tout m[illegible]ha favorablement pour les Anglais ; la terreur [illegible]ée par la présence de leur escadre c[illegible]ltan à signifier à l'ambassadeur [illegible], démarche à laquelle cet envoyé refusa avec [illegible]té d'obtempérer, la regardant comme [illegible]t [illegible]osée au sultan. A ce moment, l'attitude [illegible]ral Sébastiani fut d'autant plus louable, [illegible]onvictions intimes lui faisaient consi[illegible] comme perdues. Tout à coup la chance tourne, l'[illegible]oir renaît ! Nous avons signalé le moteur de ce changement inespéré. La flotte s'éloigne enfin, et l'ambassadeur ressaisit plus de crédit qu'il n'en avait précédemment. Dès lors, on le considère comme le sauveur de l'Empire, et ce surnom glorieux est dans toutes les bouches. Tel fut le résultat final de cette malencontreuse entreprise de l'Angleterre. »

VIII

La guerre ainsi rallumée par l'énergie de Sébastiani et de sa légation entre la Turquie, l'Angleterre et la Russie, Sélim III ordonna une levée en masse de tout l'empire. Le grand vizir assigna Schumla, au pied du Balkan, pour le lieu du rassemblement des troupes.

Il devait s'y rendre lui-même avec les ministres et les janissaires de Constantinople. Mustapha-Baraiktar avait réuni une armée de quinze mille hommes à Rustschuk. Il devait envahir la Valachie. Sélim nomma un nouvel aga des janissaires, longtemps simple soldat de la 31e orta, et qui, employé souvent à la garde d'honneur du palais de France, avait pris de l'admiration pour nos institutions militaires. Le grand vizir Ibrahim-Pacha et tout le divan suivirent les janissaires à Schumla. Mustapha-Pacha fut nommé, en l'absence du divan, caïmakam de Constantinople.

Le caïmakam est une espèce de dictateur qui remplace, en l'absence du grand vizir, tous les pouvoirs de l'État. Il répond du sultan et de la capitale. Les troupes régulières restèrent dans leurs casernes et en Asie. Sélim craignit que leur présence à l'ar-

mée active ne mécontentât les janissaires. Le muphti Vély-Zadé, ce conseiller fidèle et expérimenté de Sélim, mourut au commencement de la guerre. Le sultan le pleura comme un frère. Il choisit pour le remplacer, dans ce poste le plus dangereux de l'empire pour un factieux, le grand juge de Roumélie, homme dissimulé, qui avait feint jusque-là les idées novatrices de son maître. Le caïmakam Mustapha-Pacha, entre les mains de qui Sélim se trouvait placé, était aussi fourbe et aussi ambitieux que le nouveau muphti. Ces deux hommes ourdirent de concert une trame dans l'intérieur du sérail, dont Ibrahim-Effendi et Ahmed-Beg, l'un secrétaire, l'autre écuyer du sultan, tenaient et leur livraient les fils.

Les deux chefs de la conjuration feignirent de se haïr et de se combattre pour mieux tromper leur maître sur leurs véritables vues. Une sédition militaire dans la capitale fut le moyen qu'ils concertèrent pour se débarrasser du grand vizir, et au besoin du sultan lui-même. Ils en avaient préparé les éléments.

IX

Environ deux mille aventuriers albanais ou lazes,

des environs de Trébizonde, furent appelés à Constantinople en l'absence des janissaires, sous prétexte d'aider les régiments réguliers à garder les châteaux du Bosphore : on leur avait donné le nom d'yamaks. Ils étaient destinés à servir les batteries avec les régiments de nouvelle organisation, dont cependant ils ne faisaient pas partie. L'intention du sultan était de fondre ces deux corps ; il les avait rapprochés l'un de l'autre pour que les yamaks, séduits par l'exemple, se pénétrassent d'une émulation de tactique et de discipline par le contact avec les nizams.

X

Le caïmakam, dans un dessein contraire, jeta dans leurs rangs un certain nombre de janissaires chargés de répandre parmi les yamaks l'esprit de corps, d'orgueil et de révolte de leur propre milice, et de les animer contre les réformes militaires du sultan et contre lui-même. En voulant, disaient ces embaucheurs aux yamaks, emprunter aux chrétiens leurs armes et leurs institutions, Sélim voulait faire des enfants du prophète un peuple de *giaours* ou de *chiens*. Lui résister, c'était servir la religion et venger la dignité du nom ottoman. Ces jeunes sol-

dats, paresseux, ignorants et fanatiques comme les enfants des races asiatiques nomades, écoutaient avec un penchant naturel ces discours; ils regardaient leur ignorance, leur paresse, leur obstination, comme des vertus qui servaient la religion et la patrie.

Ces manœuvres corrompaient depuis quelques semaines les yamaks, quand le perfide caïmakam, pressé de faire éclater ses desseins par leur sédition, ordonna à Mahmoud-Effendi, brave officier qui ignorait le piége, d'aller au château d'Europe porter la solde aux yamaks. Il le chargea, de plus, de porter avec lui dans ses caïques quelques uniformes des corps réguliers, et d'en revêtir de force un certain nombre de yamaks pour les enrôler ainsi violemment dans les nizams.

XI

Mahmoud, sans défiance, se rend au château de Roumélie, sur la côte du Bosphore, où les yamaks et les nizams étaient confondus dans les mêmes casernes. Il solde les troupes; mais au moment où il découvre les uniformes et parle de sa mission, les yamaks, indignés, s'élancent sur lui pour l'étrangler. Les nizams présents l'entourent pour le dé-

fendre; un combat sanglant s'engage entre les deux corps. Mahmoud, pendant la confusion de la lutte, s'élance dans son bateau et fuit vers le village de Bouyouk-Déré, situé à quelques coups de rames sur la même côte. Les yamaks, acharnés à sa perte, suivent en courant sur le rivage la course du caïque de Mahmoud, le précèdent à Bouyouk-Déré, ordonnent à ses rameurs d'aborder malgré lui, et le massacrent, ainsi que son kiaya, au moment où il met le pied sur la plage.

La sédition du château de Roumélie, bientôt connue, est le signal d'une sédition générale dans toutes les batteries et dans tous les châteaux des deux rives du Bosphore. Partout les nizams sont vaincus et chassés par les yamaks, plus nombreux, secondés par le peuple. Le commandant du château d'Asie subit le sort de l'infortuné Mahmoud. Son cadavre, percé par les yatagans, est jeté à la mer pour aller porter à la porte du sérail au sultan la réponse sanglante à ses ordres.

XII

Les nizams, expulsés des batteries de mer, étaient rentrés dans leurs casernes à Constantinople et à Scutari. Ces régiments, joints aux autres forces de

la capitale et à celles que le caïmakam pouvait appeler d'Asie en deux jours, étaient plus que suffisants pour venger cet attentat et pour désarmer les yamaks. Le caïmakam promit au sultan et aux ministres de ramener au devoir ce rebut de l'armée et de punir les plus criminels. Il endormit, par une apparence de dédain, la colère et la vigilance de ses collègues.

Cependant le bostandji-baschi, un des grands officiers de la couronne qui commande le corps des jardiniers du sérail, espèce de garde intérieure, souvent rivale des janissaires, s'étant rendu à Bouyouk-Déré dans un bateau de la cour à seize paires de rames, avait été repoussé du rivage à coups de fusil. Il revint alarmer son maître par le récit de ce nouvel attentat contre son autorité.

Mais le caïmakam, sommé d'agir, temporisa encore. Il profita de ces délais calculés et de l'irritation que ces crimes impunis jetaient dans la multitude, pour faire souffler aux janissaires et au peuple, dans les rues, par les oulémas et par les imans, par les prédicateurs dans les mosquées, une insurrection sainte contre les ministres partisans des innovations impopulaires. Les yamaks, fortifiés dans leur esprit de résistance par les bruits qui leur arrivaient de Constantinople, sentirent qu'ils avaient un appui

dans la capitale, un complice au sérail. Ils se réunirent en masse dans la grande vallée de Bouyouk-Déré, sur la prairie qu'ombrage l'immense platane de ce village, arbre fameux qui couvrit jadis le camp des croisés.

Là, ils jurent par serment de venger la religion et la patrie des réformateurs qui attentent aux lois et aux usages de leurs pères, de frapper les faibles ou les traîtres qui pactiseraient avec les novateurs, et ils se choisissent pour chef un d'entre eux, homme d'une volonté sauvage, mais d'un talent supérieur à son éducation. Il se nommait Cabatchi-Oghli. La nature l'avait doué d'une véritable éloquence, cette première arme des séditions, d'un instinct sûr et d'un courage froid, qualités nécessaires à tout chef de parti dans les temps de révolutions. Soit que le hasard eût inspiré les yamaks, soit que le caïmakam leur eût fait souffler le nom de Cabatchi-Oghli, ce choix répondait à tous les besoins d'une émeute, que le perfide ministre voulait à la fois soulever et contenir. Le chef des yamaks les entraînait sans être entraîné lui-même. Il voulait faire reculer la réforme, intimider le sérail, relever la puissance abattue des janissaires, renverser le grand vizir et les ministres qui l'avaient suivi au Balkan, et donner au caïmakam et au muphti un irrésisible

empire sur Sélim III asservi. Il ne voulait pas plus. Au delà, il rencontrait la religion, les lois antiques, l'autorité sainte du sultan ; il s'arrêtait devant ces objets de sa vénération.

Tel était cet agitateur asiatique, né sous la tente, et qui allait imposer des lois au palais de ses maîtres.

XIII

Ce chef habile, sous l'inspiration du caïmakam, fit jurer à ses soldats de ne commettre aucun désordre et aucun pillage. Il les tint trois jours immobiles, désarmés et silencieux, dans les châteaux confiés à leur garde, comme pour rassurer la capitale, endormir le sultan et apprivoiser l'esprit public à la sédition en la montrant si inoffensive et si calme. Le troisième jour seulement il se mit en marche par les collines qui séparent Constantinople de Bouyouk-Déré, à la tête de cette poignée de séditieux, qui ne dépassait pas six cents hommes. En deux heures il fut aux portes de la ville. La terreur le précédait. Les émissaires du caïmakam et du muphti l'accroissaient dans la ville pendant qu'ils l'endormaient au sérail. Ces hommes, disaient-ils au sultan, ne s'approchaient que pour demander

l'oubli de leur faute et l'amnistie du sang versé. Les combattre, c'était les rejeter de nouveau par la violence dans la révolte. Le sultan, entouré de ces conspirateurs intéressés à le tromper, croyait, ainsi que ses ministres, à ces rapports.

XIV

Mais le caïmakam avait résolu de se défaire, par un coup de main cruellement conçu et prémédité, de tous ceux parmi ces ministres et parmi ces amis de Sélim III qui pourraient éclairer enfin son maître et contrebalancer sa propre fortune. Feignant de trembler pour la sûreté du defterdar et des principaux conseillers d'État du divan menacés par la haine des yamaks qui s'approchaient, il leur envoya offrir l'asile de son propre palais, défendu par une forte garde.

Le defterdar et les partisans les plus impopulairement notés de la réforme se rendent avec confiance à cette invitation. Le caïmakam les accueille avec une grâce qui couvre la mort. Il leur fait servir les rafraîchissements, les pipes, le café, ces symboles de l'hospitalité. Il les félicite d'avoir eu confiance dans son palais, et sort pour donner à ses bourreaux l'ordre de les immoler. Leurs cadavres étaient

l'hommage qu'il voulait offrir aux yamaks, en devançant leur vengeance par la perfidie.

XV

Cependant Cabatchi-Oghli était rentré dans la ville et parcourait les rues aux acclamations du peuple. Arrivé aux portes du palais de l'aga des janissaires, et s'adressant au commandant en second, qui était resté à Constantinople pour remplacer l'aga :

« Voilà, » lui dit-il en montrant ses yamaks, « voilà des enfants du corps, voilà des disciples de « votre saint patron Hadji-Begtasch, qui viennent « se rallier à leurs frères pour défendre ensemble « votre cause, la religion, les mœurs et les lois de « l'empire. Je vous somme en leur nom de vous « unir à nous pour vous venger et pour punir les « nizams et les ministres impies qui veulent les « substituer à vous et à nous ! »

Le commandant des janissaires, indécis à ces paroles entre son devoir envers le sultan et l'entraînement de ces casernes, flotta comme la fortune, permit à ceux de ces soldats qui voulaient sortir de s'unir aux bandes de Cabatchi-Oghli, et se borna à rester immobile et comme impartial dans son pa-

lais. Huit cents janissaires passèrent dans les rangs de la sédition. Cabatchi les entraîna devant les casernes de la marine pour séduire et enrôler par l'exemple les galiondjis. Le capitan-pacha était absent. Les officiers, partagés d'opinion, fermèrent l'approche des casernes. Cabatchi-Oghli les harangua du milieu de la cour.

« Braves marins, » s'écria-t-il, « honneur et rempart de l'empire sur les mers si souvent teintes « de votre sang! nos gémissements secrets ont franchi le seuil de vos casernes et ont retenti jusqu'à « nous; encore quelque temps et vous n'auriez eu « que des giaours pour chefs, et des mains de chrétiens auraient seules porté, pour le trahir, le pavillon du Prophète! Je viens à la tête de ces fidèles « soutiens de la foi et du nom ottoman vous rendre « vos droits, votre honneur, vos priviléges! Entrez « dans notre sainte ligue! Mais avant d'y entrer, « sachez que nous ne voulons y recevoir que des « hommes irréprochables, décidés à ne souiller par « aucun désordre, par aucun pillage, notre sainte « entreprise, et animés exclusivement par l'esprit « de patriotisme et de religion qui nous a armés! « Tout musulman qui, une fois entré dans nos rangs, « souillerait notre cause, serait à l'instant répudié « par le peuple et immolé de nos propres mains! »

Les marins, intimidés par cette menace, et qui avaient espéré le pillage, répondirent par un murmure d'étonnement aux paroles sévères de Cabatchi-Oghli. Deux cents d'entre eux seulement, plus probes ou plus fanatiques que les autres, s'unirent aux yamaks et aux janissaires. Ils marchèrent ensemble à Tophana, quartier voisin sur la même rive du port, pour soulever les artilleurs.

XVI

C'était le corps le plus favorable à la réforme militaire et le plus attaché au sultan. Le caïmakam, craignant leur résistance, avait destitué leur chef. Il faisait répandre dans leurs rangs que la nomination à ce haut grade et les grades d'officier secondaire seraient la récompense de ceux des sous-officiers qui se dévoueraient le plus vite à la cause de l'insurrection. Cabatchi-Oghli trouva les portes fermées; mais, se mettant au milieu des siens sur la place qui s'étend entre la caserne et la mer :

« Artilleurs, » leur cria-t-il avec des gestes d'amitié et même de respect, « ne croyez pas que nous « venions vous disputer le juste ascendant que vos « talents et votre arme vous assurent sur les défen- « seurs de l'empire ! Souvenez-vous seulement que

« vous êtes tous sortis de nos rangs, que vous êtes « les frères et les fils des janissaires, une élite de « ce corps sacré ! Ouvrez vos portes ! jetez-vous dans « nos bras ! C'est au nom de Hadji-Begtasch, votre « patron et le nôtre, que je vous conjure de courir « au secours de nos saintes lois ! Le Prophète vous « regarde ! Si vous n'ouvrez pas vos portes à son « peuple, il vous chargera de ses malédictions, « et vous fermera à jamais celles du paradis des « croyants ! »

XVII

Ces paroles, appuyées des gestes, répétées par les voix des deux mille insurgés et du peuple qui grossissait le cortége, l'absence d'ordre, l'immobilité de la rive opposée du port que l'on voyait des fenêtres de la caserne, les insinuations de quelques meneurs vendus au caïmakam, l'indécision qui saisit les troupes sans direction devant un mouvement qui soulève et qui entraîne tout sur son passage, ébranlèrent les artilleurs. Les portes, longtemps assiégées et défendues tour à tour en dedans, s'ouvrirent. Cabatchi-Oghli fut porté dans la cour par le flot du peuple avec une présence d'esprit rapide. Le plus vieux des sous-officiers des artilleurs, ses yamaks,

suivirent son exemple et embrassèrent chacun un des topdjis. L'émotion fit couler des larmes. On eût dit que la religion et l'honneur se reconnaissaient et s'embrassaient sur le cœur de ces soldats séparés un moment par l'astuce des giaours. Les nizams seuls, fermes dans leurs casernes isolées, se préparaient à combattre et comptaient sur la résistance et sur les secours des canonniers. En apprenant la défection des marins et des artilleurs, ils se barricadèrent derrière leurs murailles et attendirent l'assaut et la mort que tout présageait autour d'eux.

XVIII

Cabatchi-Oghli, sûr désormais de la ville et de l'esprit du peuple, ne perdit pas le temps à l'attaque d'ennemis impuissants. Laisser refroidir la sédition, c'est lui enlever la victoire. L'audace et la surprise sont la tactique des révolutions. Cet homme inculte en avait le génie.

Il marcha hardiment à travers les rues les plus populeuses de Stamboul et sous les murs mêmes du sérail, à la place de l'Etmeïdan, au cœur de la ville. Là, voyant le sultan immobile dans l'enceinte fermée du sérail, et tous ses ordres désormais sans

exécuteurs contre la révolte, il prit hardiment le rôle de souverain, après avoir achevé son rôle de soldat et de factieux. Il envoya ordonner aux janissaires de toutes les ortas, ou compagnies restées à Constantinople, d'apporter sur cette place leurs *marmites*, signe plus révéré que leur drapeau et autour desquelles se groupent les ortas dans les jours de trouble ou de solennité.

Les crieurs publics semèrent à l'instant cet ordre dans tous les quartiers de la ville et des faubourgs de Stamboul. A leurs voix les janissaires obéissants apportent solennellement leurs marmites sur l'Etmeïdan et les rangent en cercle, selon le numéro de l'orta, autour du divan en plein air que ses soldats avaient préparé pour leur orateur et leur chef.

« Frères et camarades, » dit Cabatchi-Oghli aux ortas rassemblées autour de lui, « la réunion « de ces signes vénérés de vos ortas, de ces foyers du « janissaire, est le témoignage visible de l'union de « tous les vrais croyants dans un même esprit. Nous « sommes unis, soyons résolus ! L'heure est venue « de confondre nos ennemis ! Le ciel s'est déclaré « pour notre cause qui est la sienne ! Extirpons du « sein des Osmanlis cette faction impure qui a « résolu de détruire les janissaires et de rendre le

« musulman semblable au giaour! Demandons la « dissolution du corps des nizams! Permettons à ces « jeunes soldats, contraints ou réduits, de regagner « leurs foyers; mais frappons ces ministres et ces « chefs criminels qui ont corrompu la pureté de la « foi, et qui ont juré la perte des janissaires, « colonnes de l'empire. »

Des acclamations forcenées éclatent sur la place. Cabatchi-Oghli s'arrête, et déployant une liste de proscrits, dressée d'avance par le caïmakam, il la lit à haute voix aux janissaires et désigne au peuple et aux troupes les victimes qu'ils peuvent immoler. A ces noms, des détachements de sicaires, comme ceux qui sortaient des légions à la voix de Sylla ou de Marius, pendant les proscriptions romaines, s'élancent, dirigés par des yamaks armés, et parcourent la ville pour découvrir et égorger les proscrits. Peu échappèrent, quoique cachés chez les chrétiens ou chez les juifs de leur domesticité.

Pendant ces exécutions, le caïmakam envoya sur la place de l'Etmeïdan, à Cabatchi-Oghli, en signe de satisfaction et d'hommage, les cadavres de ses collègues étranglés le matin chez lui. Les détachements, revenant de leur mission sanguinaire, apportaient tour à tour les têtes des proscrits qu'ils avaient frappés, et les jetaient en monceau à côté

es cadavres et des marmites aux pieds du nouveau
Marius.

XIX

Des épisodes atroces signalèrent ces proscriptions.

Un des proscrits s'étant réfugié chez un juif de son intimité, avec une cassette qui renfermait ses trésors, fut trahi par son hôte, qui voulut s'emparer de ses richesses en livrant sa tête au bourreau.

Un autre, en cherchant à gagner l'abri du sérail, fut reconnu par les assassins, qui poussèrent la rage jusqu'à dévorer son cœur sanglant.

Celui-là, réfugié dans la maison d'un jardinier grec, fidèle à son malheur, mais craignant à la fin de perdre son sauveur, alla se livrer lui-même calme et résigné aux yamaks. Sa vertu, sa figure vénérable, la lassitude d'immoler peut-être, attendrirent la multitude étonnée de la sérénité du mou-

— Braves janissaires, » dit Cabatchi-Oghli, « la confiance de ce vieillard n'est-elle pas le présage de son innocence? Faut-il qu'il meure ou qu'il vive? C'est à vous de prononcer.

« Qu'il vive! » s'écria la foule, et cette foule,

aussi versatile en Orient qu'en Europe, lui fit cortége jusqu'à sa maison.

XX

Le peuple, lassé de victimes vulgaires, demandait à grands cris, à travers les portes fermées du sérail, la tête du bostandji-baschi, le général des gardes personnels du palais, jeune favori aimé entre tous du sultan. Sélim III, qui entendait ces cris, tremblait que la sédition obstinée ne s'apaisât qu'au prix d'une victime qu'il ne pouvait livrer sans livrer son cœur et sa conscience aux factieux. A ces cris de mort poussés contre lui, et que la résistance de Sélim changeait en cris de rage et de malédiction contre le sultan lui-même, le jeune esclave, estimant plus le salut de son maître que sa vie, se jeta en larmes aux pieds de Sélim et le conjura de le livrer mort à ses ennemis, afin que sa tête, jetée au peuple, préservât celle de son ami.

Sélim hésitait et faisait un geste d'horreur. Le bostandji insistait, en implorant la mort comme les lâches implorent la vie.

XXI

Le sultan mit les deux mains sur ses yeux : « Eh « bien ! mon fils, » dit-il à son esclave, « puisque « tu consens toi-même à ta propre mort pour dés- « armer ce peuple sans pitié, meurs donc, et que la « bénédiction de Dieu t'accompagne dans le ciel, « qui récompense les généreux dévouements ! »

Le bostandji tendit le cou à un exécuteur, qui lui trancha la tête et qui la jeta aux janissaires par-dessus les créneaux de la Sublime-Porte; les janissaires la ramassèrent avec des cris de tigres, et la portèrent sur l'Etmeïdan, aux pieds de Cabatchi-Oghli.

Dix-sept têtes des chefs et des ministres du parti de la réforme étaient rangées en face de ce souverain de la révolte, et en face des marmites des ortas. Il y avait trois nuits et trois jours que le sang coulait, et que le sultan, captif dans les murs du sérail, entendait le massacre de ses amis. Pas un membre du divan n'avait survécu. Mais Sélim III régnait encore. Le vieux respect pour le sang d'Othman protégeait la vie et le sceptre de ce prince, même contre le fer qui venait d'immoler tous ses serviteurs. Les chefs invisibles de la sédition, le calma-

kam et le muphti, délibéraient. Fallait-il laisser sur le trône un prince dont le cœur était aux innovations détestées? un prince offensé par tant d'outrages et dont la soumission apparente et momentanée à leur volonté ne couverait jamais qu'une tardive, mais inévitable vengeance? Les demi-forfaits, se disaient-ils, ne sont-ils pas la perte certaine des criminels?

Ils décidèrent que la déposition de Sélim était la seule absolution de leur audace. Ils se résolurent à placer sur le trône, à sa place, le jeune et léger Mustapha, fils aîné du dernier des sultans, Abdul-Hamid.

Cabatchi-Oghli, qui paraissait seul devant les troupes et devant le peuple, arriva le quatrième jour, au lever du soleil, suivi d'un imposant cortége sur la place de l'Etmeïdan, et montrant du geste les têtes livides étalées devant les ortas des janissaires :

« Vous voilà vengés, » dit-il; « vos ennemis ont « péri ; la cause de la religion et des lois a vaincu ; « le sultan vient de prononcer l'abolition des ni- « zams : vous n'avez plus de rivaux à redouter. « Mais, » reprit-il avec un accent plus terrible, « ce prince, notre ennemi depuis qu'il respire, « mérite-t-il notre confiance parce qu'il se déclare

« notre ami depuis qu'il ne peut plus nous haïr « impunément? Il accorde tout en ce moment, « parce que sa tête et sa couronne sont sous l'ombre « de nos yatagans; mais une fois que nous aurons « essuyé nos sabres et que nous serons dispersés à « la défense de l'empire, ne reprendra-t-il pas ses « projets contre nous? Nous serions forcés de « ressaisir une seconde fois les armes, et de refaire « avec des flots de sang ce que nous avons fait! « Insensés! nous préparerions à cet empire deux « révolutions au lieu d'une!

« N'exposons pas l'empire à des secousses pa- « reilles. Vous m'entendez et je vous entends. « Vous demandez que le sultan Sélim soit déposé « à l'instant; mais ce n'est pas à vous seuls, braves « janissaires, de décider une si importante ques- « tion; c'est à l'oracle de la loi, c'est au muphti; « consultons-le avec respect, et que son fetwa « nous dise si Sélim doit rester sur le trône ou « doit en descendre pour faire place à son succes- « seur. »

Les janissaires et le peuple, avec cette gravité qui caractérise même les séditions chez les Otto- mans, donnèrent leur assentiment calme et réfléchi à cette audacieuse proposition. Le dictateur char- gea quelques émissaires de porter à l'instant au

muphti la question constitutionnelle, qu'il rédigea en ces mots :

« Un padischah qui viole le Coran mérite-t-il de « rester sur le trône ? »

L'astucieux muphti, qui avait inspiré la demande, feignit l'étonnement et la consternation au moment de donner la réponse. Il s'apitoya hypocritement sur les malheurs de la nation et sur le sang versé.

« Malheureux prince, » s'écria-t-il, « corrompu « par les vices de ton éducation, la faiblesse de « Vély-Zadé, mon prédécesseur, a complété ton « aveuglement ; des conseillers prévaricateurs, que « la justice du peuple vient de frapper, ont entraîné « ta jeunesse loin du sentier du salut ; tu as oublié « que tu étais le père des croyants. Au lieu de mettre « ta confiance dans ce Dieu qui peut pulvériser en « un instant les plus formidables armées, tu as « voulu assimiler les Osmanlis aux giaours ; Dieu, « que tu as offensé, t'abandonne. Comment régne- « rais-tu au nom de nos lois que tu méprises ? Les « soldats qui devaient te défendre n'ont plus con- « fiance en toi. Ton règne ne servirait qu'à perpé- « tuer nos discordes. Je te plains, car tu avais des « vertus qui auraient pu faire la gloire d'un em- « pire. Mais je place avant tout l'intérêt de la foi « et le salut des Osmanlis. »

Il sortit, et rentra bientôt en rapportant son fetwa contenu dans un seul mot en grosses lettres : « *Non.* » Mais, comme s'il eût voulu se réserver un double sens ou une excuse dans l'avenir pour tant d'audace, il écrivit en bas du *non fatal* ce proverbe turc, qui laisse l'esprit humain dans le doute, et qui renvoie toute responsabilité au ciel : « *Dieu sait le meilleur.* »

« Eh bien ! janissaires, » s'écria Cabatchi-Oghli en ouvrant et en lisant le fetwa, « vous l'entendez : « Sélim est condamné par la voix même de celui « qu'il avait choisi pour être l'interprète du Pro« phète. Prononcez maintenant : pouvez-vous vous « fier à Sélim ? »

« Non ! non ! » s'écrièrent les musulmans en hochant la tête ; « nous ne voulons plus qu'il soit « notre souverain ! Qu'il soit déposé ! Vive le sultan « Mustapha ! »

Cabatchi, reprenant alors la parole, déclara, au nom de la nation, du muphti et des janissaires, que le sultan Sélim III, fils de sultan Mustapha, avait cessé de régner, et que sultan Mustapha IV, fils d'Abdul-Hamid, était proclamé empereur des Ottomans.

XXII

Cependant une grande anxiété pesait sur l'esprit de Cabatchi-Oghli et des janissaires, le sultan Mustapha était au pouvoir de Sélim, le sérail était fermé, les pages, le corps des bostandjis étaient sous les armes dans les cours intérieures. Les révoltés n'avaient ni les canons, ni les échelles nécessaires pour donner l'assaut aux murailles ou pour enfoncer les portes. L'audacieux muphti, se fiant au caractère d'inviolabilité dont la religion l'investissait, osa se charger de pénétrer dans le sérail, d'informer le sultan Sélim de sa déposition, et de l'engager à s'y soumettre sans défense. Ce pontife connaissait trop la douceur de Sélim III pour craindre la vengeance de son souverain.

Avant l'entrée du muphti dans le sérail, des émissaires du parti de Sélim, répandus dans la foule, lui avaient rapporté, sur la foi de la rumeur publique, un reste d'espérance. Les officiers supérieurs des janissaires, mécontents, disait-on, de voir un homme de rien, tel que Cabatchi-Oghli et ses vils yamaks, disposer de la multitude et décerner l'empire, allaient se joindre aux nizams et se retournaient du côté de Sélim. Ces bruits relevaient le cœur des

femmes, des esclaves et des derniers amis dont le sultan était entouré.

Ce prince était sorti du harem au lever, pour attendre dans les appartements publics ce que le jour lui préparait. Il se tenait dans la grande salle de réception du palais, assis dans l'angle d'un divan, immobile et silencieux comme l'attente. Ses esclaves et ses familiers, debout devant lui, étouffaient leurs gémissements et contenaient leurs sanglots. Le muphti se présenta, s'avança à pas lents, les yeux baissés, feignant une douleur qu'il exprimait par des gémissements affectés. Le sultan le regardait de ce regard scrutateur et inquiet qui semble vouloir arracher à la physionomie le mot du *destin que les lèvres retiennent encore*. Le muphti se prosterna aux pieds du sultan :

« O mon maître! » dit-il, « je viens accomplir « une mission douloureuse; mais j'ai dû l'accepter « pour empêcher une multitude furieuse de violer « cette enceinte sacrée. Les janissaires et le peuple « viennent de proclamer empereur votre cousin, le « sultan Mustapha. Toute résistance serait inutile, « elle ne servirait qu'à faire immoler vos derniers « amis. C'était écrit. Que pouvons-nous, faibles « mortels, contre la volonté de Dieu? Humilions-« nous devant lui et résignons-nous à ses décrets. »

Le sultan parut écouter avec impassibilité le muphti. Le sang qu'il aurait fait répandre eût été perdu. La pâleur et le frisson de la crainte étaient sur tous les visages. Il se leva, embelli, dit-on, et ennobli encore par la majesté de son infortune. Il semblait couronné de la pureté de ses intentions et de tout le bien qu'il avait voulu à son peuple. Ses yeux se mouillèrent de larmes en promenant un regard d'adieu sur toute sa cour et sur ses serviteurs dont il allait se séparer pour jamais. Il traversa lentement la salle d'audience et alla s'enfermer dans la partie reculée du sérail, où il avait langui vingt-huit ans avant d'être appelé au trône.

Au moment où il descendait l'escalier qui conduit à l'appartement des princes captifs, il rencontra sur la même marche son cousin Mustapha qui en sortait pour monter au trône :

« Frère, » lui dit Sélim, en l'arrêtant, « Dieu « me fait descendre du trône où vous allez prendre « ma place. J'ai encouru la colère de ce peuple pour « avoir voulu élever la nation au rang qui lui appar- « tient. Je suis réprouvé pour mes bonnes inten- « tions. Je rentre sans regret dans la vie privée. « Plus heureux que moi, vous allez régner sur les « Osmanlis avec la force que leur enthousiasme vous

« prête, et j'ai la certitude que vous répondrez à « leur amour par vos vertus. »

Mustapha, léger et ingrat, que Sélim III avait comblé de sollicitude et de tendresse pendant son règne, sembla écouter avec impatience et comme pressé de régner, les touchantes paroles de Sélim. Il reçut avec froideur l'embrassement du sultan déposé. Sélim entra dans les appartements que Mustapha venait de quitter ; il y trouva Mahmoud, jeune frère de Mustapha, dont il allait, désormais, partager la réclusion et l'infortune.

Ce jeune prince, à peine adolescent, mais doué d'un cœur affectueux, de sentiments nobles et d'une heureuse intelligence, vénérait Sélim et lui payait en amour et en reconnaissance les soins véritablement paternels que Sélim avait eus de ses cousins. Il tomba aux pieds du sultan déposé avec un respect plus tendre qu'il n'en aurait montré au sultan sur le trône ; il embrassa longtemps ses genoux et baigna ses mains de larmes. Ces larmes aidèrent celles de Sélim à couler. Tant d'affection à l'heure où toutes les affections se refroidissent sembla le consoler de son malheur. Il se consacra à l'éducation de Mahmoud. Ces deux princes, recueillis dans la solitude, se pénétrèrent de cet esprit de réforme qui avait causé la chute de l'un et qui devait faire la

grandeur de l'autre. L'âme de Sélim se transmit et se perpétua ainsi dans Mahmoud.

XXIII

A la nouvelle de la déposition du sultan, les nizams, redoutant la vengeance du peuple, et délivrés de leur serment, abandonnèrent leurs casernes. Ils dépouillèrent leurs uniformes et se dispersèrent un à un, comme des malfaiteurs, à travers toutes les provinces de l'empire. Des salves de toutes les batteries de Constantinople annoncèrent la révolution accomplie à tous les quartiers. Mustapha confirma dans leurs emplois le grand vizir et les ministres absents, qui étaient au camp de Schumla. Les janissaires reprirent leur service, rentrèrent dans leurs casernes avec leurs marmites, et recouvrèrent tous leurs priviléges. Les yamaks, instruments dédaignés d'une révolution accomplie, reçurent une misérable gratification et furent renvoyés par le caïmakam dans les châteaux du Bosphore, leur ancienne résidence. Cabatchi-Oghli, ce dictateur de trois jours, qui avait gouverné la nation, jugé les ministres, déposé le sultan et couronné son nouveau maître, rentra, sans prétentions et sans

murmure, dans l'humble poste de commandant militaire de ces forteresses.

XXIV

La révolution de Constantinople n'excita que de légers mouvements dans l'armée du Balkan. Le grand vizir et les ministres, satisfaits de conserver leurs emplois, firent saluer l'avénement de Mustapha IV par les troupes. Le seul aga des janissaires, choisi naguère par Sélim III, parce qu'il voulait, comme son maître, régénérer ce corps, murmura hautement contre la conduite de ses soldats dans la capitale, déshonorés, disait-il, par leur complicité avec les vils yamaks et par la déposition de leur souverain. Les janissaires du camp, prenant parti pour leurs camarades flétris, se soulevèrent contre leur chef. Il fit face avec une intrépide indignation aux séditieux ; mais, abandonné par ses officiers, il tomba sous les coups de ses soldats. Le grand vizir ayant montré aussi quelques nobles sentiments de fidélité à Sélim et d'indignation contre la révolte, fut destitué par le caïmakam.

Tchlemi-Pacha, ancien ministre, fut nommé à sa place pour commander les troupes. Ces secousses, ces mobilités du gouvernement et ces déplacements

d'autorité annulèrent la campagne. Les Russes, sans ennemis devant eux, débordèrent dans la Valachie et dans la Moldavie. Heureusement pour les Turcs, la paix de Tilsitt força les Russes à respecter leurs frontières.

XXV

Mustapha IV n'était qu'un nom sur le trône. Prince léger, capricieux, à la fois flexible et cruel, il n'aimait du pouvoir que ses magnificences et ses voluptés. Le caïmakam et le muphti régnaient à sa place. Mais ce règne partagé, acquis par des crimes communs, ne pouvait suffire à aucun des deux; ils se le disputaient avec acharnement; la haine avait succédé à la complicité.

Cabatchi-Oghli, un moment oublié, reprit un rôle et une importance. Celui qui avait fait la révolution parut à la fois, au caïmakam et au muphti, le seul homme capable de consolider leur fortune. Ils se disputèrent son amitié. Cabatchi-Oghli, en homme habile, pressentit la force du côté du muphti. Son influence comme pontife assurait à sa cause le parti entier des oulémas et des imans.

La popularité du caïmakam ne tenait qu'à son titre de grand vizir. Le fanatisme, moins fugitif que

la popularité, assurait au muphti un ascendant sacré sur la nation. Cabatchi-Oghli se donna à lui. Ce hardi conspirateur, que le peuple et les prêtres regardaient comme le libérateur des musulmans, avait inspiré le respect et l'admiration par la modération de ses désirs et par son éloignement modeste de la capitale après avoir régné en maître absolu sur son pays. C'était un Sylla sauvage se promenant, après son abdication du pouvoir, parmi les bourreaux et les victimes de sa dictature.

XXVI

A l'appel secret du muphti contre le caïmakam, Cabatchi-Oghli, que la victoire avait sacré aux yeux de ses deux mille yamaks, leur donna l'ordre de se porter de nouveau à Constantinople, et d'y venger la cause de la religion attaquée, leur dit-il, par l'ingrat vizir caïmakam dans la personne du muphti. Un détachement d'yamaks part à sa voix. Ils remplissent la ville de leurs murmures et de leurs accusations contre l'ancien instigateur de leur première révolte. Ils rallient à eux les janissaires asservis à leurs caprices, les mécontents, les imans, la populace, écume toujours flottante au vent des séditions. Ils entourent le palais du caïmakam; ils

demandent à grands cris sa tête. Le muphti triomphant s'interpose entre les séditieux suscités par lui-même et son ancien complice. Un reste de pitié pour ce rival désormais abattu l'engage à lui laisser dédaigneusement la vie. Un lointain et honteux exil relègue le caïmakam dans une bourgade de la Syrie.

Un complaisant de sérail, un homme d'intrigue. Tayar-Pacha, soupçonné de vénalité et d'intelligence avec les Russes, fut choisi par le Grand-Seigneur, à l'instigation du muphti, pour remplacer l'exilé dans la vice-royauté de Constantinople. Le Grand-Seigneur, indifférent à l'usage qu'on faisait de son autorité, ne songeait qu'à dévorer son règne et à jouir des splendeurs et des apparences du pouvoir suprême; le muphti ne songeait qu'à pressurer l'empire et à entasser dans son trésor ces richesses portatives dont les Osmanlis croient toujours faire le gage de la continuation de leur puissance, et qui deviennent toujours l'envie et la proie de leurs successeurs. Le nouveau caïmakam ne songeait qu'à se maintenir par une souplesse qui cédait à tout, par les cérémonies et les fêtes prodiguées au sultan, par l'obéissance au muphti. Un seul homme reprenait une autorité réelle sur l'opinion et dans les affaires : c'était Cabatchi Oghli. Cette seconde victoire faisait

de lui l'arbitre caché de l'empire, de la capitale et du sérail. Il acquérait le respect par la modestie, et le prestige par la distance. Caché au fond du Bosphore, à quelques heures de Constantinople, dans un des châteaux qui ferment l'embouchure de la mer Noire, au milieu de ses yamaks, il régnait de là, invisible, par ses menaces ou par ses conseils.

Les ambassadeurs recherchaient en secret sa faveur pour leurs cours; le général Sébastiani eut l'art de l'attacher, par la franchise de ses manières et par son caractère de représentant du héros de l'Europe, aux intérêts de la France.

XXVII

Suspendons un moment le récit des événements de Constantinople, pour voir, dans une bourgade d'Allemagne, l'effet produit sur l'âme de Napoléon par la nouvelle inattendue de la déposition d'un sultan. Napoléon, vainqueur, quelques jours avant, des Russes à Friedland, se délassait à Tilsitt dans un armistice, en dictant les conditions de la paix. Le secrétaire d'ambassade, porteur des dépêches du général Sébastiani, y arriva dans la nuit, après avoir traversé le champ de bataille encore fumant de la

dernière victoire. Rien ne pourrait égaler la grandiose et pittoresque naïveté de cette entrevue et de ces entretiens racontés par un des deux interlocuteurs:

« Tilsitt, » dit-il, « est une petite ville régulière et nouvellement bâtie; ses rues sont larges et tirées au cordeau; ses maisons peu élevées étaient peintes de couleur vert pomme, blanche et rosée. Celle où logeait l'Empereur, située sur un grand espace irrégulier formant place, avait deux étages à l'exposition du plein midi, ce qui, par une chaleur de plus de trente degrés Réaumur, était moins un avantage qu'un inconvénient. Ce n'était point un palais, mais une habitation dans de bonnes et agréables conditions. En avant se présentait un perron à double rampe circulaire en fer, décoré, suivant le goût du Nord, d'ornements contournés en cuivre et de pommes luisantes du même métal. Il conduisait à un rez-de-chaussée, puis à un premier étage, vaste et élevé, revêtu à l'extérieur de hauts pilastres cannelés, supportant un comble à l'italienne, qui masquait les toitures. Mon excuse de parler de cette demeure illustrée par le séjour de Napoléon, c'est qu'elle fut plus tard détruite par un incendie. Au dehors, il y avait deux guérites pour les sentinelles de service et un poste de grenadiers de la garde;

plus loin, sur la place, à l'ombre, étaient des bancs garnis de nombreux soldats.

« J'entrai au premier étage dans un grand salon boisé, peint en blanc. A droite, s'ouvraient deux croisées dont les persiennes étaient fermées, mais l'ardeur du soleil faisait régner un jour suffisant; entre les fenêtres, une large console contournée, en marbre blanc, portait un vase de cristal garni de fleurs. Au fond de la pièce était un bureau chargé de papiers. J'étais dans le salon de l'empereur; il marchait avec animation; dès qu'il me vit, il s'arrêta et me regarda fixement, quand je l'eus salué.

« Qui êtes-vous? » me dit-il.

« Je suis attaché à l'ambassade de Votre Majesté « à Constantinople, » et je me nommai. Quittant alors la porte où j'étais demeuré, je m'avançai à quelques pas de lui pour être plus à portée de l'entendre.

— « Eh! bien, que se passe-t-il là-bas?

— « Les janissaires ont déposé le sultan; » puis j'exposai rapidement cette catastrophe. Ce mot de déposition, si mal sonnant à toute oreille souveraine, devint magique par l'indignation qu'il souleva.

« Quelle abominable chose! quels misérables que ces gens-là! »

Puis, après quelques moments de réflexion, il reprit, avec un mécontentement contenu : « Mais, « bon Dieu ! comment cela a-t-il pu aller si « vite ? »

Il y avait loin de là à l'insouciance de son ministre; sa vive intelligence avait rapidement senti la portée de l'événement; il était impatient, curieux, passionné. Évidemment, depuis qu'il avait appris ces nouvelles, elles l'avaient uniquement occupé. Sa contenance le témoignait, et l'emploi de sa matinée confirmait cette conjecture. En effet, j'avais quitté à neuf heures M. de Talleyrand, qui était resté jusqu'à onze heures avec lui; mais ni cette conversation, ni la dépêche du général Sébastiani, n'avaient pu suffire à Napoléon. A l'issue de son déjeuner il m'avait mandé, tant il avait besoin de pénétrer les causes fatales qui dérangeaient sa politique. Il y a, pour les esprits supérieurs, une étude salutaire dans la méditation des faits, qui atténue ou détourne leurs conséquences fâcheuses; mais quand ils sont relatifs au renversement d'un trône, les souverains seuls éprouvent des sollicitudes particulières que n'éveillent pas en eux d'autres événements. L'esprit le plus élevé n'en pénètre pas les conséquences avec autant de sagacité. C'est dans cette disposition intellectuelle que se trouvait alors

Napoléon ; nous avons fait connaître celle de son ministre.

« Bien que l'empereur eût peu de foi dans la puissance des Turcs, il fut touché du brusque renversement de Sélim III. Il aimait ce prince, il lui avait su gré de sa docilité politique, de son succès récent à repousser la flotte anglaise, de sa confiance dans la fortune de la France, que ce prince personnifiait en lui Napoléon, de sa constante admiration, qui remontait à l'expédition d'Egypte, et l'avait porté enfin à se déclarer contre leurs communs ennemis, la Russie et l'Angleterre. Sélim était donc pour lui un allié plein de zèle, utile dans la mesure de ses moyens, et sur la fidélité duquel il pouvait compter. Sa chute du trône, et surtout ce qu'elle avait d'imprévu, durent le surprendre et l'affliger tout ensemble.

« C'est ce qui inspirait à Napoléon ces énergiques interruptions : « Les misérables ! les barba-« res ! » Bientôt il porta son investigation sur les motifs de cette révolution.

— « Mais la cause, la cause, quelle est-elle ? »

— « La cause, c'est pour les masses, l'horreur du « changement ; pour les janissaires, l'orgueil mili-« taire humilié ; pour les oulémas, leurs intérêts « menacés, qu'ils couvrent habilement d'une atteinte

« portée aux sentiments religieux. Ils redoutent les « sciences, les arts, les progrès en toutes choses; « ils représentent la réforme comme une violation « du Coran, argument puissant chez un peuple « dont la croyance est facile à alarmer. Ils savent « que tout s'enchaîne dans l'intelligence, et que « l'esprit d'examen une fois éveillé, ruinerait le « Coran, et par suite leur influence. Aussi, tant « qu'on s'est borné aux améliorations de l'artillerie, « de la marine, des manœuvres, de la discipline en « général, ils ont laissé faire; lorsqu'on a institué « des écoles de sciences, l'opposition s'est ravivée, « et l'ignorance du peuple l'a pleinement secondée.

— « La cause est donc religieuse?

— « C'est du moins la plus grande force de l'at- « taque qui cherche à lui conserver cette apparence, « bien qu'en réalité l'ambition et la cupidité y aient « la plus grande part. Les oulémas ne concourent « point aux charges publiques, ne payent aucune « taxe, sont à l'abri des confiscations, et, privilége « immense, ne peuvent être punis de mort. Voilà « ce qu'ils défendent; tout ce qui tend à porter « atteinte à leurs droits les inquiète, et ils ont re- « cours aux idées religieuses pour entraver ces inno- « vations et les renverser au besoin. Sans l'alarme « des consciences, la tentative d'une révolution eût

« été vaine; en d'autres termes, le caïmakam aurait « échoué sans le concours du muphti.

— « Y a-t-il longtemps que ce muphti est en « place?

— « Environ deux mois; le précédent, dont l'es-« prit était élevé, secondait la réforme; celui-ci, « pour arriver, a d'abord feint de lui être favorable « alors qu'il l'attaquait constamment, mais sourde-« ment. Une fois en fonction, il a préparé la révo-« lution. Ce sont les maximes suivantes, mises en « avant par lui et ses adhérents, qui ont tout fait : « Qui imite les infidèles est un infidèle! » Axiome « dont la conséquence a été plus tard cette question « posée au muphti : Le souverain qui combat l'es-« prit du Coran doit-il rester sur le trône? A quoi « le muphti n'a pas manqué de répondre négative-« ment. Voilà le genre d'attaque employé par les « ennemis de la réforme et du sultan.

— « Mais pour arriver à de tels résultats, il a « fallu des menées de longue main; comment ont-« elles échappé à Sébastiani?

— « Elles sont parties de trop haut pour être « aperçues. Les deux plus grands fonctionnaires de « l'empire conspirant contre le sultan, comment « soupçonner cela? Lorsqu'au jour de l'insurrec-« tion, le corps diplomatique fit connaître au divan

« la dangereuse tendance des rebelles et de leur « chef, c'est à ce substitut du vizir qu'on s'adressa « pour la combattre, alors qu'il agissait, lui, pour « la propager. Il répondit : Que le gouvernement « surveillait ce mouvement avec prévoyance et sol-« licitude. C'est seulement le succès de cette révo-« lution, dont le caïmakam et le muphti ont profité, « qui a révélé leur complicité et leur trahison; « Sélim lui-même a perdu le trône sans soupçonner « leur duplicité. Il a cru amicale et sincère la der-« nière démarche du muphti pour l'engager à abdi-« quer, et sa résignation l'a acceptée comme une « preuve de dévouement.

— « Pauvre Sélim! » reprit Napoléon, « c'est vraiment incroyable.

— « Et à quoi cela a-t-il tenu! Lors du départ « des troupes pour le Danube, l'ambassadeur enga-« gea le sultan à commander ses armées, mais l'insi-« nuation fut complétement déclinée. Ce parti l'eût « sauvé. Quant à toutes ces intrigues, elles ont à « peine duré un mois, en voici la preuve. C'est dans « le mois d'avril qu'est mort le précédent muphti, « le sage ami de Sélim; c'est à la fin du même mois « que son successeur est entré en fonctions. A ce « même moment, le grand vizir est parti pour le Da-« nube et a nommé son substitut le caïmakam; or,

« une fois au pouvoir, un mois a suffi à ces deux am-
« bitieux pour satisfaire leurs mauvaises passions.
« Ce sont eux qui ont fomenté la révolte aux châ-
« teaux du Bosphore, qui ont consigné les troupes
« régulières dans leurs casernes ; eux qui ont fait
« mettre à mort les ministres et autres hommes
« d'État dévoués au sultan ; eux enfin qui seuls
« ont recueilli les fruits de ce grand complot. Main-
« tenant ils sont sans rivaux et plus maîtres que le
« sultan Mustapha, prince de vingt ans, dont on
« ignore les facultés, le caractère et sans aucune
« expérience d'ailleurs. Comment soupçonner la
« trahison de fonctionnaires si près du trône ? Non,
« sire, cette révolution qui bouleverse l'empire
« ottoman a été ourdie ténébreusement et sans
« complices. Il n'y a eu que des instruments. Elle
« était impossible à prévenir ! — Pauvre Sélim ! »

Ici le secrétaire d'ambassade raconta ce que nous venons de raconter nous-même des événements du sérail, interrompu à chaque circonstance du récit par une exclamation douloureuse ou par une question inquiète de Napoléon.

« Mais, » disait-il souvent, « je ne vois jusque là « dans tout ceci qu'une sédition ; il y a loin d'une « sédition à une révolution !... Ne pouvait-il étouf- « fer cette sédition ? Pauvre Sélim ! » reprenait-il

sans cesse, puis il se promenait dans la chambre, et après un moment de silence il se promenait de nouveau.

« Sultan Sélim a manqué de génie pour fonder « le bien qu'il a conçu, » reprit-il. « Qu'est-ce que « tout cela deviendra? Ses sujets sont des parricides, « il était trop bon, trop supérieur à eux, ils le ren- « versent! qu'est-ce que tout cela deviendra? » répétait-il en se promenant avec plus de vivacité. « Quelle est votre opinion, à vous? L'empereur « Alexandre ne sait pas un mot de ces événements, « je vais les lui apprendre, cela l'intéresse. Allez « dormir, vous devez être fatigué. »

XXVIII

Napoléon, tout entier alors à sa passion de lutte à mort contre l'Angleterre, dont il détestait les principes libéraux de gouvernement, et qu'il voulait murer ou étouffer dans ses îles, ne tarda pas à oublier le cri de pitié momentané que lui avait arraché la catastrophe de Sélim.

Un historien, M. Thiers, Quinte-Curce de cet autre Alexandre, trop séduit par l'éclat de son héros pour ne pas admirer jusqu'à ses vertiges diplomatiques, raconte les entretiens de Napoléon

et d'Alexandre à Tilsitt sur le partage de la Turquie, ou plutôt sur l'Orient livré par la France aux Russes. S'il fallait une démonstration de plus à l'histoire de la versatilité, du néant et de l'horizon borné de la diplomatie de l'empire, on la trouverait dans ces entretiens de Napoléon et d'Alexandre.

Sébastiani était encore à Constantinople avec la mission de régénérer et de fortifier la Turquie, comme le rempart nécessaire contre la Russie, et déjà Napoléon oubliant pour une haine inconsidérée et pour une victoire d'un jour, l'intérêt permanent de la France, à conserver en Orient un contre-poids à la Russie, proposait follement au czar de lui sacrifier le sultan. Un souverain véritablement diplomate aurait conçu, comme Louis XIV, précisément le système inverse; il aurait profité de son ascendant, de sa victoire sur la Russie pour en exiger la restitution des démembrements de l'empire ottoman, pour étayer cette digue de l'Orient contre le débordement moscovite, et pour ressusciter la Pologne. Mais dans l'aveugle emportement de sa nouvelle amitié, il traita la Turquie comme la Pologne, jetant deux empires aux pieds de son ennemi de la veille et de son ennemi du lendemain, pour lui livrer ses amis naturels de tous les temps.

Cette politique saccadée de Napoléon qui avait

été sa politique dans l'expédition d'Égypte, comme elle était celle de Tilsitt à l'égard de la Turquie, lui fit expier, en 1812, cette prodigalité de largesses faites aux dépens des Turcs à la Russie. Il le reconnut trop tard, aux jours des revers; mais alors il ne voyait que la vanité de traiter du monde moderne avec un jeune souverain de vieux sang dynastique, comme Pompée, César et Crassus avaient dépecé le monde romain dans l'île du Réno. Sa diplomatie complétement accidentelle et subordonnée à son épée, au Caire, à Varsovie, à Tilsitt, à Madrid, à Rome, ne fut jamais un plan, mais toujours une exaltation ou un abattement de sa fortune. Il ne combinait pas le monde, il le jouait au jeu de hasard de son génie et du champ de bataille. Les historiens qui ont voulu, après coup, lui prêter les vues lointaines et la sagesse profonde d'un homme d'État, ont été obligés de lui inventer autant de prétendus systèmes qu'il y a eu de caprices dans sa destinée et dans son génie.

Laissons parler l'historien de l'empire.

XXIX

« Un coup du ciel, » dit Napoléon à Alexandre; « vient de me dégager à l'égard de la Porte. Mon

« allié et mon ami, le sultan Sélim, a été préci-
« pité du trône dans les fers. J'avais cru qu'on
« pouvait faire quelque chose de ces Turcs, leur
« rendre quelque énergie, leur apprendre à se ser-
« vir de leur courage naturel : c'est une illusion. Il
« faut en finir d'un empire qui ne peut plus sub-
« sister, et empêcher que ses dépouilles ne contri-
« buent à augmenter la domination de l'Angle-
« terre. »

« Après avoir assigné à Alexandre la Finlande, comme prix de la guerre contre l'Angleterre, Napoléon lui fit entrevoir quelque chose de plus brillant encore du côté de l'Orient.

« Vous devez, » dit-il à Alexandre, « me servir
« de médiateur auprès de l'Angleterre, et de mé-
« diateur armé qui impose la paix. Je jouerai le
« même rôle pour vous auprès de la Porte. Je lui
« signifierai ma médiation ; si elle refuse de traiter
« à des conditions qui vous satisfassent, ce qu'il ne
« faut pas espérer dans l'état d'anarchie où elle est
« tombée, je m'unirai à vous contre les Turcs,
« comme vous vous serez uni à moi contre les An-
« glais, et alors nous ferons de l'empire ottoman un
« partage convenable. »

« C'est surtout ici que le champ des hypothèses devenait immense, et que l'imagination des deux

souverains s'égara dans des combinaisons infinies. Le premier vœu de la Russie était d'obtenir tout de suite, quoi qu'il arrivât de la négociation avec la Porte, une portion quelconque des provinces du Danube. Napoléon y consentait en retour de l'assistance que la Russie lui prêterait dans les affaires d'Occident. Cependant, comme il était probable que les Turcs ne céderaient rien, la guerre allait s'ensuivre, et après la guerre le partage. Mais quel partage ? La Russie pouvait avoir, outre la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie jusqu'aux Balkans. Napoléon devait désirer naturellement les provinces maritimes, telles que l'Albanie, la Thessalie, la Morée, Candie. On trouverait dans la Bosnie, dans la Servie, quelques dédommagements pour l'Autriche, soit en les lui cédant en toute propriété, soit en faisant de ces territoires l'apanage d'un archiduc, et on tâcherait de la consoler ainsi de ces bouleversements du monde, desquels elle sortait chaque fois plus amoindrie, et ses rivaux plus grands. »

« Qu'on se figure le jeune czar, humilié la veille, venant demander la paix au camp de Napoléon, n'ayant sans doute aucune inquiétude pour ses propres États, que l'éloignement sauvait des désirs du vainqueur, mais s'attendant à perdre une notable

portion du territoire de son allié le roi de Prusse, et à se retirer déconsidéré de cette guerre ; qu'on se le figure transporté soudainement dans une sorte de monde à la fois imaginaire et réel, imaginaire par la grandeur, réel par la possibilité, se voyant, au lendemain d'une défaite éclatante, sur la voie de conquérir la Finlande et une partie de l'empire turc, et de recueillir d'une guerre malheureuse plus qu'on ne recueillait jadis d'une guerre heureuse, comme si l'honneur d'avoir été vaincu par Napoléon équivalait presque à une victoire et en devait rapporter les fruits ; qu'on se figure ce jeune monarque, avide de gloire, la cherchant partout depuis sept années, tantôt dans la civilisation précoce de son empire, tantôt dans la création d'un nouvel équilibre européen, et ne rencontrant que d'immortelles défaites, puis trouvant tout à coup cette gloire si recherchée dans un système d'alliance avec son vainqueur, alliance qui devait le faire entrer en partage de la domination du monde, au-dessous, mais à côté du grand homme, qui voulait bien la partager avec lui, et valoir à la Russie les belles conquêtes promises par Catherine à ses successeurs, tombées depuis Catherine dans le royaume des chimères ; qu'on se le figure, disons-nous, passant si vite de tant d'abattement à de si hautes

espérances, et on comprendra sans peine son agitation, son enivrement, sa subite amitié pour Napoléon, amitié qui prit sur-le-champ les formes d'une affection enthousiaste, et assurément sincère, au moins dans ces premiers instants.

« Alexandre, qui était, comme nous l'avons déjà dit, doux, humain, spirituel, mais mobile autant que son père, se jeta brusquement dans la nouvelle voie qui lui était ouverte par son habile séducteur. Il ne quittait pas une fois Napoléon sans exprimer une admiration sans bornes. « Quel grand homme ! » disait-il sans cesse à ceux qui l'approchaient ; « quel « génie ! quelle étendue de vues ! quel capitaine ! « quel homme d'État ! Que ne l'ai-je connu plus « tôt ! que de fautes il m'eût épargnées ! que de « grandes choses nous eussions accomplies ensem- « ble ! » Ses ministres qui l'avaient rejoint, ses généraux qui l'entouraient, s'apercevaient de la séduction exercée sur lui et n'en étaient pas fâchés, car ils s'applaudissaient de le voir sortir d'un très-mauvais pas avec avantage et honneur, à en juger du moins par la satisfaction qui rayonnait sur son visage. . . . .

. . . .

« Le partage possible, probable, de l'empire turc était le sujet continuel de l'entretien. Un premier

partage avait été discuté, comme on vient de le voir; mais il semblait incomplet. La Russie avait les bords du Danube jusqu'aux Balkans; Napoléon avait les provinces maritimes, telles que l'Albanie et la Morée. Les provinces intérieures, telles que la Bosnie, la Servie, étaient données à l'Autriche. La Porte conservait la Roumélie, c'est-à-dire le sud des Balkans, Constantinople, l'Asie-Mineure, l'Égypte. Ainsi, d'après ce projet, la clef des mers et, dans l'imagination des hommes, la vraie capitale de l'Orient, Constantinople, tant promise aux descendants de Pierre le Grand par l'opinion universelle, opinion formée des espérances des Russes et des craintes de l'Europe, Constantinople restait, avec Sainte-Sophie, aux barbares de l'Asie.

« Alexandre y revint plus d'une fois, et un partage plus complet, qui eût donné à Napoléon, outre la Morée, les îles de l'Archipel, Candie, la Syrie, l'Égypte, mais Constantinople aux Russes, lui aurait plu davantage. Toutefois, Napoléon, qui croyait en avoir assez fait, trop même, pour s'attacher le jeune empereur, ne voulut jamais aller aussi loin. Céder Constantinople, n'importe à qui, fût-ce à un ennemi déclaré de l'Angleterre, laisser faire ainsi à quelqu'un, lui vivant, la conquête la plus éblouissante qui se pût imaginer, ne devait pas convenir à Napo-

léon. Il pouvait bien, comme obéissant à une tendance naturelle des choses, et pour résoudre beaucoup de difficultés européennes, pour se donner enfin une puissante alliance contre l'Angleterre, il pouvait bien permettre au torrent de l'ambition russe de venir battre le pied des Balkans, surtout dans le désir de détourner ce torrent de la Vistule; mais il ne voulait pas lui laisser dépasser ces montagnes tutélaires. Il ne voulait pas que l'œuvre la plus éclatante des temps modernes fût accomplie par quelqu'un à sa face, à côté de lui! Il était trop jaloux de la grandeur de la France, trop jaloux d'occuper à lui seul l'imagination du genre humain, pour consentir à un tel empiétement sur sa propre gloire.

« Aussi, malgré l'envie de séduire son nouvel ami, il ne se prêta jamais à un autre partage que celui qui enlevait à la Porte les provinces du Danube mal attachées à l'empire, et la Grèce, déjà trop réveillée pour subir longtemps le joug des Turcs.

« Un jour les deux empereurs, au retour d'une longue promenade, se renfermèrent dans le cabinet de travail, où se trouvaient étalées de nombreuses cartes de géographie. Napoléon, paraissant continuer une conversation vivement engagée avec Alexandre, demanda à M. Menneval une carte de

Turquie, la déploya, puis, reprenant l'entretien et posant tout à coup le doigt sur Constantinople, s'écria plusieurs fois, sans s'inquiéter d'être entendu du secrétaire, dans lequel il avait une confiance absolue : « Constantinople ! Constantinople ! jamais ! « c'est l'empire du monde. »

XXX

Ce mot, rapporté comme une explosion de sagesse dans la bouche de Napoléon par l'historien, ne signifiait en réalité que le remords contradictoire d'un homme qui accorde et refuse à la fois ; car, après la cession des provinces danubiennes, du périple de la mer Noire et de l'Asie aux Russes ; après la cession de la Servie et de la Bosnie à l'Autriche, et après l'envahissement de la Grèce, du littoral de l'Adriatique et de l'Égypte par l'empire français, qu'était-ce que Constantinople ? un vain nom de capitale laissé à un empire détruit, une Rome de l'islamisme sans pape.

On ne peut s'étonner assez que l'historien qui a écrit ces pages, devenu plus tard homme d'État lui-même, ait voulu exercer contre le sultan Mahmoud la même spoliation que Napoléon offrait à Alexandre d'exercer contre Mustapha IV, et qu'il

ait armé la France et engagé nos flottes pour donner à un pacha précaire en Syrie, en Arabie et sur le Nil, une partie de l'héritage d'Othman.

Revenons à Constantinople.

XXXI

Cette politique de Napoléon à Tilsitt, connue bientôt à Constantinople et à Londres, rejeta forcément la Turquie dans les bras de l'Angleterre et prépara le Grand-Seigneur aux ouvertures de réconciliation et d'alliance que le cabinet de Londres avait chargé lord Paget d'aller faire à Constantinople. Ce diplomate se défia naturellement de Cabatchi-Oghli, qu'on savait lié avec Sébastiani. Il noua ses trames dans l'intérieur même du sérail par un jeune homme, favori du sultan, émir akhor ou grand écuyer de Mustapha IV.

L'émir akhor avait entraîné son maître et le divan; le traité avec l'Angleterre, préparé sous le voile du plus profond mystère, allait être signé. Un de ces Grecs, interprètes de la Porte, que la connaissance des langues européennes et la confiance obligée de la Porte introduit dans la confidence de ses négociations, le prince Alexandre Soutzo, révéla au général Sébastiani le traité conclu avec l'Angleterre.

« Prince, » lui dit Sébastiani, « vous avez bien fait « de vous confier à la France, la reconnaissance « de l'empereur vous élèvera bien haut. »

Sébastiani courut à la Porte, protesta, s'indigna, intimida l'émir akhor, et obtint de leur terreur la rupture de la négociation et l'éloignement de lord Paget. Tout fut ajourné avec l'Angleterre, rien ne fut rompu.

XXXII

L'émir akhor et le sultan découvrirent promptement le traître qui avait livré les pièces et qui les traduisait à Sébastiani. Le lendemain du jour où il croyait avoir conservé son crédit à la Porte, tout en s'assurant pour l'avenir la faveur de la France, le prince Soutzo, assis dans le palais du grand vizir, au fond de la loge obscure où les drogmans de l'État attendent les ordres de leur maître, jouissait de son succès et se croyait sûr de l'impunité. Un ordre du caïmakam vint l'interrompre dans ses plans de grandeur. Il y vola, croyant qu'il s'agissait de traduire quelque pièce diplomatique. Le reïs-effendi, ministre des affaires étrangères, lui fait suivre; il le mène en silence devant le n Celui-ci, sans lui parler, le montre du

bourreaux, toujours présents, qui s'emparent de lui. En vain il demande quel est son crime. On ne daigne pas lui répondre. Les bourreaux le chargent de coups de fouet et le traînent pâle et souillé de poussière sur la place des supplices d'État, devant la grande porte du sérail. Sa tête, tranchée et déposée en signe d'infamie entre ses jambes, resta trois jours exposée avec son cadavre en exemple aux traîtres et en horreur au peuple. La Porte confisqua ses immenses richesses, exila sa famille errante, qui ne fut pas même recueillie par la pitié de Napoléon.

Prompte et terrible justice du secret de l'État, livré par ambition aux étrangers !

C'est alors que le général Sébastiani, dégoûté de la politique inconsistante qu'on lui traçait de Paris et de Tilsitt, et dont on intervertissait le lendemain les voies, écrivait dans ses dépêches confidentielles, où nous puisons une partie de ce récit :

« La France a abandonné son ancienne politique en Turquie, elle passe sous silence l'empire ottoman dans les conférences et dans le traité. — Il faut peu compter sur les Grecs, tous dévoués à la Russie, » ajoute cet ambassadeur ; » ils flattent la France pour devenir princes ou hospodars, et la trahissent après ; j'excepte Soutzo et Callimaki.

« Le sultan Sélim, dit-il ailleurs à Napoléon, est

ien traité dans sa prison par son neveu Mustapha. [ustapha le consulte souvent sur la conduite des ffaires d'État. Sélim, fatigué des vicissitudes et des ılamités de l'empire, s'applaudit de sa déchéance, t se félicite de ne plus porter la responsabilité des ffaires. J'ai des communications secrètes avec ce rince; le peuple et même les ministres de Mustapha eviennent à des sentiments d'estime, de regret, e pitié pour le sultan déposé; je me tais moi-même ır l'intérêt que la France lui porte, de peur d'accélérer sa mort par la crainte qu'on aurait de sa estauration sur le trône. »

LIVRE TRENTE-SIXIÈME.

I

Le général Sébastiani avait vaincu, grâce à l'interprète du divan, l'indiscret Soutzo; mais le caïmakam Taïas-Pacha et le muphti se vengeaient sourdement de leur déférence apparente à l'influence de cet ambassadeur. Sébastiani s'éloigna d'une scène qu'il ne pouvait plus dominer et que la mort récente de sa jeune femme lui rendait odieuse. Le sérail resta livré à ses propres intrigues, l'empire à son entraînement vers l'Angleterre. Le caïmakam Taïas-Pacha, luttant en vain d'une part contre les insatiables avidités des eunuques, des favorites, des grands

officiers du sérail et du harem, de l'autre contre la rivalité du muphti et de Cabatchi-Oghli, tantôt unis, tantôt divisés, céda aux difficultés qui le pressaient, déposa le pouvoir et se retira à Rustschuk, auprès de Mustapha-Baraiktar, qui regardait de loin ce règne avec indignation et mépris.

La capitale resta libre aux menées du muphti et ouverte aux yamaks de Cabatchi-Oghli. Le sultan s'ennuyait de son oisiveté et de ses pompes dans ses maisons de plaisance. L'infortuné Sélim, oublié dans l'appartement des princes déposés au sérail, gémissait sur la décadence de l'empire, se consolait dans l'amour de quelques sultanes de son harem, et s'efforçait d'inspirer à son jeune cousin Mahmoud, la passion toujours vivante en lui dont il était possédé pour la régénération de l'Orient.

« Plus heureux que moi, » lui disait-il sans cesse, « ton enfance te préservera du supplice qui attend « tôt ou tard les princes de notre race redoutés de « celui qui règne. La Providence nous a réunis pour « que le flambeau de la nouvelle civilisation, qui « s'est éteint avec mon règne, se rallume un jour « dans ta main. »

Mahmoud, prince généreux, que l'infortune et la vertu de son cousin attachaient de jour en jour davantage, gravait ses conseils dans sa mémoire, et

lui jurait de reprendre son œuvre, si jamais il sortait de cette prison pour monter au trône. Ainsi s'écoulaient les mois de leur captivité.

II

Cependant la paix humiliante et forcée, signée avec les Russes, laissait la pensée de l'armée du Balkan se reporter plus librement sur les factions intérieures. Les troupes se disloquaient en partie. Le grand vizir Ibrahim et les ministres de Sélim III, que Mustapha IV avait confirmés dans leurs fonctions pendant la campagne, continuaient à résider à Andrinople, au milieu de l'armée dans une situation ambiguë. A la fois nommés par Sélim, et provisoirement maintenus par son successeur Mustapha, ils appartenaient à deux règnes, ne sachant et n'osant se demander pour lequel des deux leurs sentiments inclinaient, silencieux, se redoutant les uns les autres, craignant de se révéler, asservis, en attendant, aux caprices de la capitale et à la sédition perpétuée de Cabatchi-Oghli.

Telle était la situation véritable de ce divan ambulant d'Andrinople et des généraux dont il était entouré. Pour s'en rendre bien compte, il faut se souvenir que ce titre de grand vizir investit celui

qui le porte d'un caractère de souveraineté déléguée, aussi absolu et aussi sacré que l'autorité même du sultan. Il faut se souvenir aussi que le grand vizir avait emporté, selon l'usage, à l'armée, le drapeau de Mahomet, signe révéré qui rallie l'armée et la nation avec un prestige divin. La moitié de l'empire était donc en réalité avec Mustapha IV au sérail, l'autre moitié avec le grand vizir; l'étendard du Prophète et l'armée au camp d'Andrinople, seconde capitale de la nation.

III

Cependant Mustapha-Baraiktar, nommé récemment par Sélim III, pacha à trois queues, en récompense de l'armée qu'il avait formée et de l'attitude qu'il avait seul gardée contre les Russes sur le Danube, continuait à rester isolé à Rustschuk. Son cœur saignait des malheurs de Sélim et de l'humiliation des Osmanlis sous une horde de yamaks d'Asie donnant ou retirant l'empire. Mais son patriotisme lui commandait le silence et l'immobilité devant l'ennemi prêt à franchir le Danube. Nul ne soupçonnait que sa pensée était à Constantinople, pendant que son regard semblait n'observer que les Russes. La dissimulation, qui est un vice gratuit

dans les pays de liberté, est une vertu dans les contrées despotiques. La vertu même a besoin de se couvrir d'ombre pour ne pas se révéler par son éclat. Les grands desseins ne seraient, sans cette précaution, que de grandes témérités. Ils doivent mûrir dans les derniers replis du cœur. Les mystères du harem accoutument les Ottomans à ces mystères de la politique. Mustapha-Baraiktar n'avait, dit-on, pour confident de ses gémissements sur le sort de Sélim que l'esclave albanaise qu'il aimait, et l'eunuque abyssinien, gardien de son harem. Partout ailleurs, il écoutait sans trahir ses pensées profondes. On ne le croyait attentif qu'à son armée et aux Russes ; les nouvelles publiques ne lui arrivaient que par des bruits confus du sérail.

IV

Nous avons vu que le caïmakam Taïas-Pacha, expulsé de Constantinople par le muphti et par Cabatchi-Oghli, s'était retiré et comme exilé après sa destitution à Rustschuk. Ce ministre disgracié, mais toujours altéré du pouvoir dont il avait à peine goûté, arrivait l'âme ulcérée de sa chute, irrité contre le parti de Constantinople, contre le muphti,

contre Cabatchi-Oghli, plein de ressentiment et de mépris contre le sérail et contre le sultan qui l'avait si facilement sacrifié à ses ennemis. Il trouva dans Mustapha-Baraiktar un homme sensible à ses plaintes et avide de ses confidences.

Taïas-Pacha, dans ses longues intimités, instruisit le pacha de Rustschuk de toutes les circonstances de la révolution qui avait détrôné Sélim III, des intrigues du muphti, des trahisons du premier caïmakam, assassin de ses collègues, de la domination insolente des yamaks, de la servile turbulence des janissaires recevant le signal et l'exemple de ces prétoriens d'Asie, de l'habile et sourde direction d'un fanatique consommé, Cabatchi-Oghli. Il avait vu Sélim abandonné et négligé dans un kiosk intérieur du sérail ; il avait été témoin de sa résignation et de ses larmes ; il tremblait tous les jours pour sa vie et pour celle de Mahmoud. L'immolation de ces deux princes du sang d'Othman pouvait être d'un moment à l'autre inspirée au sultan pour assurer son règne en supprimant tout compétiteur ou tout successeur au trône. Il y avait au sérail des cœurs assez profonds pour couver ce double crime, des bras assez féroces pour l'accomplir. La coupe empoisonnée, le cordon, le sabre, étaient à toute heure dans les mains des courtisans de Mustapha IV.

N'était-ce pas ainsi qu'Ismaël-Pacha, le fidèle favori de Sélim, le sauveur des Dardanelles, venait de périr? Où s'arrêterait la faiblesse de Mustapha, le besoin du muphti de couvrir ses crimes par d'autres crimes, la sauvage obstination de Cabatchi-Oghli à précipiter l'empire en arrière dans les mains des seuls oulémas que ce barbare ignorant croyait les oracles du Prophète? où s'arrêterait enfin l'abaissement du divan de Constantinople, obligé de vendre le règne aux étrangers pour acheter quelques jours de domination et de rapines de plus dans le sérail et dans le harem?

V

Le pacha de Rustschuk écoutait tous ces récits avec une apparente impassibilité; il y donnait seulement assez d'attention pour ne pas décourager Taïas de ses plaintes et pour recueillir dans ses entretiens les notions et les détails nécessaires à son esprit pour concevoir et pour combiner les plans de sa vengeance. Quand il se fut bien assuré de la sincérité des ressentiments de Taïas et qu'il eut en gage ses trésors et sa vie, il s'ouvrit davantage; il lui laissa lire à demi dans l'ombre de ses desseins, et résolut de se servir de cet homme

d'intrigue et d'entreprise pour sonder les choses, ébranler les hommes et pour éclairer ses propres pas. Il ne voulait en risquer aucun avant de s'être assuré du sol. Son plan était avorté s'il était entravé ou s'il éclatait avant le dernier jour. Il devait donner à ses démarches des apparences tellement vagues, des interprétations tellement confuses, des aspects tellement divers, qu'il fût impossible de leur attribuer une signification quelconque. L'indécision et l'hésitation devaient être le double voile de ses projets, afin que tout le monde y vît une espérance, surtout un doute, et que chaque parti, en les combattant, craignît de s'opposer à son propre salut.

Tel fut le plan du pacha de Rustschuk. L'instinct d'un Albanais, éclairé par la reconnaissance, lui révéla la politique de Monk, sans l'abaisser à ses mensonges et à ses dégradations de cœur.

VI

Mustapha-Baraiktar s'attacha de plus en plus à aguerrir et à discipliner sa petite armée ; elle ne s'élevait en tout qu'à seize mille hommes. Mais l'expérience qu'elle avait acquise dans ses fréquentes rencontres avec les Russes, le légitime or-

gueil de ses succès, l'esprit de corps et surtout son admiration passionnée pour son chef, élevaient son importance bien au delà du nombre de ses régiments ; c'était l'élite des frontières.

Les armées dans l'Orient s'identifient bien plus qu'en Occident avec les chefs qui les commandent. Le recrutement appartient aux généraux. L'armée n'est pas seulement leur commandement, elle est leur ouvrage; chacun des soldats qui la composent voit dans ses chefs le maître auquel il s'est dévoué. La gloire et la fortune d'un pacha sont la fortune et la gloire de chaque combattant. Là où la discipline et la loi sont peu de chose, l'homme tient la place de tout. Mustapha-Baraiktar en occupait une immense dans l'imagination et dans le cœur de ses soldats. Aventuriers heureux et braves, ils voyaient en lui leurs victoires et leur fortune. Son nom, sur les bords du Danube, avait la valeur d'un fanatisme. Il était sûr qu'on le suivrait partout sans lui demander compte de ses intentions ni de ses vues.

Mais avant de faire le premier pas, il voulut se faire précéder par un négociateur habile, qui sèmerait, selon les circonstances et selon les dispositions du divan et de la grande armée d'Andrinopl vagues pressentiments d'un grand d n. fallait un homme consommé dans l

les opinions, dans la parole et dans la réticence. Le hasard le lui fournit dans la personne de Begdjy-Effendi, intendant des vivres de l'armée. Ce jeune homme, aussi intelligent qu'actif, élevé à l'école du génie militaire sous les yeux et sous la main de Sélim III, gardait en secret à ce prince la plus touchante fidélité, et portait la haine la plus vive aux ennemis de la réforme, aux yamaks, aux oulémas et aux janissaires oppresseurs de son maître. Le pacha de Rustschuk chargea Begdjy-Effendi de s'insinuer dans la confiance du grand vizir Ibrahim, de sonder ses dispositions, de faire briller à ses yeux les promesses, de prodiguer l'or, d'agiter l'armée par des mécontentements indéterminés, mais de ne pas prononcer encore le nom de Sélim. Après avoir semé ainsi une agitation sans objet précis dans le camp et après s'être assuré du concours éventuel ou tout au moins de l'inaction du vizir, le négociateur avait ordre de se rendre à Constantinople. Là, il devait rechercher avec prudence les rares amis que la terreur ou l'infortune n'avait pas détachés du sultan, leur faire espérer un retour de la fortune, écouter leurs conseils, étudier leurs combinaisons et s'entendre d'avance avec eux sur les moyens les plus sûrs de détruire les yamaks, de renverser Mustapha IV et de rétablir Sélim III sur le trône.

L'habile intendant des vivres exécuta rapidement ce qui lui avait été prescrit. Il gémit à demi-voix devant le grand vizir sur la décadence de l'autorité du divan, sur l'abaissement de l'armée et sur le triomphe insolent d'un ramas d'Asiatiques régnant sous le nom d'un maître impuissant à Constantinople, et reléguant aux pieds du Rhodope tout ce que l'empire possédait de plus éminent et de plus respecté. L'orgueil humilié du grand vizir, caressé par de telles paroles, brisa le sceau de toute discrétion sur ses lèvres. Vieux soldat, incapable de déguiser longtemps sa pensée, il gémit, il murmura, il s'indigna avec l'émissaire du pacha de Rustschuk. Il exhala sa haine contre les yamaks et son mépris contre la faiblesse d'un prince avide du trône et incapable de régner. A ces aveux, l'envoyé de Rustschuk ne cacha plus au grand vizir l'intention où était Baraiktar de conspirer avec lui la perte du muphti, de Cabatchi-Oghli et de la faction qui asservissait le sérail. Il voulait, disait-il, restaurer sur leurs ruines la vieille autorité du grand vizir et du divan. Il n'alla pas plus loin ; il se tut sur Mustapha et sur Sélim.

VII

Le grand vizir, soit qu'il entendît à demi-mot, soit qu'il ne rêvât, en effet, que la restauration du divan et la sienne, reçut avec reconnaissance les insinuations et les propositions de Mustapha-Baraiktar. Pour activer ses résolutions, il donna à son émissaire des lettres confidentielles pour les principaux personnages de Constantinople, qu'il croyait être les plus animés contre la faction régnante.

Sûr du concours du grand vizir dans les limites au moins de ses confidences, l'effendi se rendit dans la capitale. Il porta au muphti et à Cabatchi-Oghli les paroles les plus propres à endormir leurs soupçons sur les intentions de Baraiktar. Il les combla de présents au nom de son maître, il profita de la confiance qu'il avait ainsi inspirée pour voir en liberté les hommes les plus influents du parti de la réforme, et pour nouer avec eux les premiers fils d'une vaste conspiration.

En repassant par Andrinople, l'effendi rendit compte au grand vizir de la partie de sa négociation qu'il lui était permis de dévoiler. Il cacha le reste; le nom de Sélim ne fut point prononcé. Il fut convenu seulement que le pacha de Rustschuk se ren-

drait immédiatement à Andrinople pour
ter avec le grand vizir sur les mesur ul
Baraiktar était autorisé à se iv qu e
mille hommes d'élite, ch ar e,
d'intimider et de cont un ne nom
janissaires présents à A
ces fanatiques tenteraien l
résister au vizir.

VIII

Aussitôt que Mustapha-Baraiktar eut entendu le rapport de son agent, il se mit en marche, à la tête de sa troupe d'élite ; mais voulant à la fois servir et dominer le grand vizir, il se fit suivre, à quelques marches de distance, par douze mille hommes qui composaient le reste de son corps d'armée.

Il arriva accompagné de ses seize mille hommes à la porte d'Andrinople, avant que le bruit de sa marche eût été répandu dans l'armée et dans le divan. Les ministres, qui ignoraient les rapports secrets du grand vizir et du pacha de Rustschuk, tremblèrent à son approche, incertains de l'objet de son mouvement. Ils tentèrent de fuir. Baraiktar, prévoyant cette fuite, qui aurait déconcerté ses plans, en enlevant à ses actes l'autorité du divan,

avait envoyé dans la nuit des postes de cavalerie à toutes les portes.

Les ministres, sans issue, rentrèrent; Mustapha les rassura, les combla de présents, et s'exposant courageusement lui-même pour sauver son plan, il écarta son armée à peu de distance, il la cantonna dans quelques villages de la vallée du Rhodope, et entra seul, accompagné d'un détachement peu nombreux, dans Andrinople. C'était dire assez au vizir et aux ministres : « Fiez-vous à celui qui se fie à vous, je me livre moi-même en otage de ma propre sincérité. » Le divan passa de la défiance à l'enthousiasme pour Baraiktar. Les natures timides sont toujours disposées à aimer davantage ceux qui les ont d'abord menacées.

IX

Des conférences secrètes s'ouvrirent entre les ministres et le pacha. Tous s'accordèrent sur la nécessité de terminer ce long et honteux interrègne de Constantinople, et de restituer enfin au grand vizir et au divan l'exercice du pouvoir antique dont leur absence et celle de l'armée les avaient depuis si longtemps dépouillés.

» La paix avec les Russes, » leur dit le pacha de

Rustschuk, « n'exige plus la présence de l'armée « sur le Danube ou au pied du Balkan ; l'étendard « du Prophète semble inutilement et honteusement « exilé de la capitale. Marchez de vous-mêmes pour « le reporter en son sacré dépôt dans le palais du « sultan. Je marcherai à quelque distance derrière « l'armée pour la soutenir au besoin, si on lui fer- « mait les portes de Constantinople. J'entrerai sur « vos pas, mais je ne resterai à Stamboul que le « temps nécessaire pour refréner les vils yamaks, « notre honte à tous, et pour affermir le pouvoir « ministériel régulier dans vos mains. »

X

Ce plan, simple et énergique comme la pensée d'un soldat, ne souffrait pas d'objection. Mais il dépendait d'un seul homme de le faire avorter ou de le changer en guerre civile sanglante, en fanatisant les deux millions d'hommes qui habitent Constantinople et les villes voisines.

Cet homme, digne au moins par son influence, par son génie et par son audace, de contre-balancer Baraiktar, était Cabatchi-Oghli, le tribun militaire de cette longue sédition d'un an. Deux conseillers habiles et rusés de Baraiktar, Ramis-Pacha et Taïas-

Pacha, revenu avec son ami de Rustschuk, pour lui prêter son expérience et pour le préserver des piéges, proposèrent un plan qui coupait la résistance dans sa racine. Ce plan, aussi féroce que téméraire, répondait complétement au caractère aventureux et sauvage de l'Albanais. On l'adopta.

Il fut convenu que pendant la marche des deux armées vers Constantinople, par la vaste plaine qui conduit d'Andrinople à la mer de Marmara, un détachement de cavalerie, composé d'une centaine d'Albanais d'élite, se porterait rapidement et secrètement, en marchant surtout la nuit, par les montagnes à gauche de l'embouchure de la mer Noire, au château de Fanarki. Cette forteresse, bâtie sur le Bosphore, à l'endroit où il s'engouffre dans le canal de Constantinople, était commandée par Cabatchi-Oghli. C'est de là qu'il lançait ses yamaks, qu'il ourdissait ses trames et qu'il intimait ses volontés au muphti, au sérail et aux janissaires. Une maison du village de Fanarki, au pied du château, lui servait d'asile ainsi qu'à sa famille. Un intrépide Albanais, nommé Hadji-Ali, homme dévoué jusqu'à la démence au pacha de Rustschuk, se chargea de commander et de diriger ce détachement, dont chaque cavalier était décidé au martyre. Le grand vizir remit à Hadji-Ali un firman qui l'autorisait à étran-

gler Cabatchi-Oghli et à prendre à sa place le commandement de tous les châteaux et de toutes les batteries du Bosphore.

XI

Ces dispositions prises et le détachement parti, l'armée commença son mouvement sur la capitale. Baraiktar ralentit, à dessein, la marche, pour donner le temps à Hadji-Ali de tenter l'exécution de son entreprise et pour ébranler peu à peu l'imagination du peuple, étonné de ce retour, dont le sultan n'avait pas donné l'ordre. Il faisait rassurer les populations par des bruits de paix définitive conclue avec tous les ennemis de l'empire, et du prochain licenciement de tous les régiments. Constantinople et le sérail étonnés ne savaient à quelle audace ou à quelle obéissance il fallait s'attendre de la part d'une armée marchant ainsi d'elle-même, et n'osaient s'en assurer en l'interrogeant. Les jours s'usaient en incertitudes. Le sultan, affectant la sécurité, n'interrompait ni ses cruautés ni ses plaisirs.

Baraiktar attendait avec anxiété des nouvelles de l'interprète d'Hadji-Ali. Il envoyait émissaire sur émissaire du côté des montagnes qui encaissent le Bosphore, pour lui rapporter les premières rumeurs

du succès ou de la perte de son détachement : aucun ne revenait.

Cependant Hadji-Ali, après une course de trente-six heures par les sentiers le moins fréquentés du Balkan, et calculant les pas de sa cavalerie sur la marche du soleil, était arrivé sans être découvert, à quelque distance de la mer, dans une gorge boisée séparée seulement par une colline basse du village de Fanarki. Il y fit reposer ses chevaux, rafraîchir ses soldats, préparer les armes ; il anima à voix basse ses camarades de l'intrépide résolution dont il palpitait lui-même. Le sort de l'empire était entre leurs mains : ils jurèrent de le sauver ou de mourir. Hadji-Ali attendit que les premières heures de la nuit eussent été chantées sur les minarets de Bouyouk-déré avant de faire franchir la colline à ses cavaliers et d'entrer dans le village de Fanarki. Il y fondit comme la foudre ; il cerna la demeure où Cabatchi-Oghli dormait sans défiance dans son harem. A la tête de quatre de ses hommes, descendus de cheval et cachant leurs armes sous leurs manteaux, Hadji-Ali frappa à la porte de la maison, en disant qu'il apportait une dépêche très-pressée de Constantinople.

A ces paroles, le portier, les esclaves et quelques yamaks, domestiques de la maison, se hâtent d'ou-

vrir ; Hadji-Ali et ses quatre fantassins les saisissent, les garrottent, les bâillonnent et les donnent en garde aux cavaliers restés dans le chemin ; puis, se faisant indiquer l'appartement de Cabatchi-Oghli, ils s'y précipitent sans respect pour la sainteté inviolable du harem, ils y surprennent Cabatchi nu et sans défense au milieu de ses femmes et de ses esclaves effrayés ; ils l'arrachent de leurs bras et le traînent hors de la maison.

« Que voulez-vous de moi ? Par quel ordre ? Quel « est mon crime ? » criait en vain le yamak étonné. « Est-ce la mort ? Accordez-moi au moins le temps « de faire mes prières. »

Mais Hadji-Ali, sans céder à la pitié ou à la religion une minute, qui aurait pu être mortelle à Baraiktar :

« Il n'est plus temps pour toi de prier, scélérat, » lui dit-il : « meurs et expie tes meurtres ! »

Et brandissant son poignard, il le plonge dans la gorge du yamak. Cabatchi tombe et expire sur le seuil de sa maison. Hadji-Ali lui tranche la tête, la jette dans un sac, et charge deux cavaliers montés sur des chevaux du désert de la porter le plus rapidement possible à Baraiktar.

XII

Hadji-Ali avait accompli sans bruit son sanglant message. Il dispersa ses cavaliers dans les maisons du village de Fanarki, exclusivement peuplé de Grecs ; il fit garder les issues pour qu'aucune rumeur de l'événement ne parvînt aux châteaux et aux batteries où couchaient les yamaks. Il attendit le jour pour se présenter à ces troupes, pour leur déployer le firman du grand vizir, pour leur annoncer le supplice de leur chef, et s'emparer, grâce à leur surprise et à leur obéissance, du commandement dont Baraiktar l'avait investi.

Les yamaks avaient dormi en effet dans le château sans soupçon du meurtre de leur commandant, ni de l'approche de la vengeance de Sélim sur leurs têtes. Au lever du jour, Hadji-Ali, seul, s'approche des portes, entre dans la cour, appelle à lui les officiers et les soldats, déclare sa mission, lit à haute voix le firman de mort dont il est porteur, et annonce aux troupes que Cabatchi-Oghli a cessé de vivre. Il les somme en même temps de reconnaître en lui le chef nommé par le divan pour les commander.

L'étonnement, les fréquences de ces revers foudroyants et de ces élévations subites, en Orient,

l'habitude de voir le meurtrier récompensé du meurtre par la place de la victime, la consternation chez les uns, la haine contre Cabatchi-Oghli satisfaite chez les autres, la voix de quelques officiers pressés de se ménager le pardon par l'obéissance, engagent les yamaks à se soumettre à une fatalité accomplie. Hadji-Ali est prêt à saisir sans opposition le commandement.

Mais dans ce moment d'hésitation des soldats, la mère, les femmes légitimes et les enfants de Cabatchi-Oghli, qui habitaient le château, informés de la mort de leur fils, de leur mari, de leur père, sortent en larmes et en poussant des cris de désespoir, de la maison où ils sont enfermés. Les femmes se répandent, les cheveux épars, à demi vêtues, les bras levés vers le ciel, dans les cours, parmi les soldats. La pitié réveille l'attachement chez ces barbares. Ils s'attendrissent à la vue de la famille en pleurs de leur commandant massacré.

Un membre de cette famille, Soliman-Aga, oncle de Cabatchi et commandant en second dans les batteries, élève la voix : « Janissaires! » s'écrie-t-il en montrant du geste Hadji-Ali, « prenez garde à ce « que vous allez faire! on vous trompe; cet homme « et ses compagnons ne sont que de lâches assassins; « jamais le sultan, qui comblait hier Cabatchi-

« Oghli des marques de sa faveur, n'aurait ordonné « la mort ignominieuse qui vient de le frapper. Ces « instruments de la trahison veulent vous perdre « avec l'empire ! Vengeons sur eux le sultan, la reli- « gion, nos lois, notre chef, notre honneur menacés! « Punissons ces vils meurtriers, et apprenons à « Baraiktar comment ses ordres et les exécuteurs de « ses crimes sont reçus par les fidèles musulmans ! »

XIII

A ces mots, à ces cris de femmes, à ces larmes des petits enfants présentés aux yamaks dans les bras des mères, les soldats retournés poussent des hurlements de rage et courent aux armes. Hadji-Ali, que ses cavaliers avaient rejoint dans la cour, n'a que le temps de tourner la tête de son cheval vers les portes, et de s'enfuir vers les siens au village de Fanarki. Il s'y barricade dans un groupe de maisons voisines de celle où il a passé la nuit. Deux fois les milliers de yamaks, conduits par Soliman-Aga, viennent lui donner l'assaut; deux fois son feu, dirigé du haut des maisons et des murs crénelés, les repousse. Les yamaks, décimés par les balles d'Hadji-Ali, reviennent armés de torches et mettent le feu au village. Le vent du Nord, régulier et violent,

qui se lève au milieu du jour et souffle de la mer Noire, les seconde. Les maisons consumées vont servir de tombeau aux cavaliers de Baraiktar. Ils prennent conseil du désespoir ; au lieu de fuir vers les collines boisées qui les ramèneraient au Balkan, ils font une sortie, du côté du Bosphore, contre les yamaks ; ils les enfoncent, ils les traversent, ils se précipitent dans une vaste tour en pierres servant de fanal sur la côte ; ils en referment les portes, et se couvrent à la fois des boulets et des flammes de l'incendie par les voûtes épaisses et par les murailles de la tour.

Trois jours et trois nuits les yamaks et les janissaires, exaltés par la rage, tournèrent les canons de leur batterie contre ces quatre-vingts braves enfermés dans ce bloc de pierres à moitié écroulé. Les décharges de leur canon étonnaient et troublaient la capitale. Les yamaks, disait-on dans la ville, sont aux prises avec une bande de brigands descendus du Balkan pour piller les villages grecs de la côte, et pour incendier Constantinople même, afin d'en emporter les dépouilles.

Le sérail, mieux informé, mais croyant à un mouvement combiné entre Hadji-Ali et l'armée bientôt sous ses murs, restait immobile, et attendait l'événement pour se décider. Le sultan tenait con-

seil sur conseil. Privé de son énergie par la mort de Cabatchi-Oghli, il appelait en vain au palais tous les hommes influents de sa capitale pour leur demander la résolution qui lui manquait. Tous hésitèrent à se prononcer. Les janissaires de la ville, ayant à combattre leurs frères dans ceux de l'armée d'Andrinople, qui s'approchait, s'armeraient-ils ? les artilleurs, dont la moitié revenait avec le grand vizir, combattraient-ils leurs camarades ? Les yamaks, sans leur âme évanouie avec Cabatchi-Oghli, suffiraient-ils avec la populace et les imans pour résister à une armée de trente mille hommes, commandée par le pacha de Rustschuk, et portant l'étendard vénéré du Prophète ? On se décida à la temporisation, qui laisse éclater le secret du destin et s'accumuler la ruine sur la tête des hommes indécis.

Baraiktar, informé enfin par les deux cavaliers d'Hadji-Ali de la mort du chef des yamaks, précipite, sa tête à la main, la marche de l'armée qu'il avait ralentie jusque-là. Le quatrième jour après le meurtre de Fanarki, elle était campée au Grand-Pont, village à quatre lieues de Constantinople, dans une attitude muette et menaçante.

XIV

De là, le grand vizir Ibrahim envoya au sultan le ministre des affaires étrangères, Galib-Effendi, homme impassible et rompu à la dissimulation des cours. Il était chargé de dire à Mustapha IV que son armée et celle du pacha de Rustschuk venaient uniquement pour délivrer leur souverain, la capitale et l'empire de l'insolente oppression d'un ramas d'Asiatiques qui déshonoraient le nom ottoman; que, bien loin de vouloir faire violence à lui ou à son trône, ils lui offraient leur sang pour laver les affronts dont les yamaks avaient souillé son règne. Ils le priaient de leur accorder trois choses en gage de réconciliation : la destruction du corps des yamaks, la déposition du muphti, organe de leur tyrannie, et enfin le pardon du mouvement qu'ils avaient fait faire à l'armée en devançant ses ordres et l'oubli d'une désobéissance qui n'était qu'un dévouement téméraire à sa volonté présumée.

XV

Le sultan, qui s'attendait à la déposition et à la mort, respira en écoutant des paroles si respec-

tueuses, présage d'un changement de gouvernement qui lui importait peu et d'un règne continué sous d'autres ministres. Il se hâta de prononcer le licenciement des yamaks, la punition de leurs chefs, la déposition du muphti. Hadji-Ali se vit délivré dans sa tour par la mort des officiers qui l'assiégeaient; le muphti paya, par la spoliation de son trésor et par un lointain exil, sa courte et criminelle domination.

Le sultan chercha à deviner quels étaient les hommes de son gouvernement ou de son sérail dont la perte et les dépouilles complairaient le plus à Baraiktar. Il se hâta de les sacrifier. Le lendemain il se rendit en pompe au camp du Grand-Pont, sous prétexte d'y recevoir l'étendard sacré. Il caressa Baraiktar, en qui il voyait son vainqueur et son maître. Le pacha de Rustschuk masqua de même, par un respect grave et affecté, la pensée qui couvait dans son cœur et qu'il n'était pas l'heure encore de révéler. La révolution parut finie. L'ombre seule de l'armée du grand vizir et de Baraiktar avait fait évanouir la faction des ennemis de Sélim. Le grand vizir et le divan reprirent leurs fonctions au nom de Mustapha IV. Baraiktar resta à la tête de l'armée, et continua à camper avec les troupes à Daoud-Pacha, station ordinaire des campements, aux portes

de Constantinople, sur la route d'Andrinople et de la Roumélie.

XVI

Là, Baraiktar recevait de nombreuses visites des fonctionnaires et des ambassadeurs, qui voyaient en lui l'arbitre de la politique et de la fortune ; il s'enveloppait de modestie, et répétait à tous que son œuvre était accomplie, et que, puisque Allah lui avait permis de délivrer le sultan du joug des yamaks et d'affranchir le peuple de leurs vexations, il ne lui restait qu'à retourner à son poste sur le Danube et à y ramener son armée aussitôt qu'elle se serait reposée de ses fatigues.

Ces propos rassuraient les amis du sultan et ne décourageaient pas les amis de Sélim. Ils étaient commandés à Baraiktar non par la perfidie, mais par sa sollicitude pour les jours de son maître Sélim, qu'un seul soupçon du sultan pouvait immoler dans l'ombre du sérail.

Pendant ces jours de repos pour l'armée et de loisir apparent pour Baraiktar, ses affidés et ses émissaires nouaient un à un dans la ville, et jusque dans le divan, les fils de la révolution qu'il méditait.

Les partisans et les amis de Sélim, le capitan-pacha lui-même, nommé autrefois à ce poste par ce prince, et traître à Mustapha IV par reconnaissance, se sondaient, s'entendaient, se concertaient, s'assuraient de l'appui du pacha de Rustschuk, agitaient l'opinion, semaient les mouvements, préparaient les cœurs et les esprits à quelque événement inconnu, mais favorable à tous. Baraiktar, par l'intermédiaire des eunuques et des femmes, faisait porter à son souverain captif des paroles et des signes qui franchissaient les murs de sa prison. Il lui recommandait de ne manifester ni joie ni espérance, et de s'abstenir de tout breuvage qu'il ne recevrait pas des mains de ses intermédiaires secrets. Sélim et Mahmoud, sachant tout, feignant de tout ignorer devant les esclaves du sultan, vivaient dans une fiévreuse anxiété, attentifs au moindre bruit de la ville ou de la mer, entre l'espérance qui s'approchait et la mort suspendue sur eux.

XVII

Cinq jours s'étaient écoulés ainsi, sans que rien manifestât au dehors le travail qui s'opérait en dedans. Les mesures de Baraiktar étaient prises, il

n'attendait plus que l'occasion. Elle se présenta le sixième jour.

Les sultans ont l'habitude, pendant l'été, d'aller une ou deux fois par semaine en grand cortége, soit à cheval, escortés des principaux officiers du sérail, soit par mer, sur de magnifiques barques dorées à seize rames, passer la journée dans un des kiosks entourés de jardins et arrosés de fontaines qu'ils habitent sur les bords du Bosphore, soit en Europe, soit en Asie. Mustapha IV, pour mieux montrer aux yeux du peuple la parfaite liberté de son esprit, sortit de bonne heure du palais le 28 juillet. Il s'embarqua sur un de ses bateaux de parade; il traversa le port au bruit du canon qui saluait son passage, et se rendit avec quelques sultanes et quelques favoris au kiosk écarté de *Cheuk-Soug*, sur la rive asiatique du canal. Ce kiosk est à environ deux heures de navigation du sérail. Il se proposait de ne revenir qu'à la nuit.

XVIII

Baraiktar, informé de moment en moment de ses mouvements par des espions, saisit l'heure. Il fit avertir les conjurés de venir le joindre à Daoud-Pacha un à un et par des portes diverses. Il manda

le grand vizir, dont il se défiait, au camp, sous prétexte d'une imminente sédition à prévenir parmi les troupes. Le grand vizir accourut à cette invitation. Baraiktar, qui jusque-là n'avait montré à Ibrahim que la moitié de son âme, la lui dévoila tout entière.

Ibrahim, qui n'avait pas cru que son premier pas à la suite de Baraiktar l'entraînerait à une telle extrémité, pâlit, hésita, trembla, étonné de se trouver en face d'une si terrible résolution. Baraiktar, aimant mieux briser un instrument douteux que de le voir se briser à l'œuvre, s'indigna contre la timidité du vizir, lui reprocha sa faiblesse, son ingratitude envers son ancien maître Sélim, lui arracha de ses propres mains avec violence le cachet de l'empire, signe de son autorité, et le jeta prisonnier dans une tente voisine de la sienne, sous la garde de quelques-uns de ses soldats les plus dévoués, chargés de lui en répondre, mort ou vif. Sans perdre un instant, il fit prendre les armes à l'armée, toujours sous le prétexte de rendre les honneurs militaires à l'étendard du Prophète, et marcha à la tête des troupes de son camp de Daoud-Pacha jusqu'à la porte principale du sérail.

Le peuple des faubourgs et de la ville, ne voyant dans la marche de l'armée qu'un cortége pacifique

et triompha, et les honneurs rendus à la relique de la nation, couvrit Baraiktar et ses troupes d'applaudissements et de fleurs. Les janissaires qui gardaient la porte du palais s'ouvrirent respectueusement pour laisser passer l'étendard du Prophète. Baraiktar, profitant de cet étonnement des janissaires, fit entrer dans la première cour du sérail une nombreuse colonne de son armée. C'était la première fois qu'une armée violait cette enceinte. Le pacha, en s'emparant ainsi du palais, espérait prévenir toute résistance et toute effusion de sang. Mais il lui restait encore deux cours à traverser pour arriver jusqu'au sérail.

Le général des bostandjis, corps d'environ deux mille hommes qui garde les enceintes intérieures du palais, étonné d'une audace dont il commençait à craindre les suites, fit fermer précipitamment les portes de fer de la seconde cour, qui renferme le palais des icoglans et les demeures des principaux officiers et des gardiens du palais. La colonne s'arrêta devant cet obstacle inattendu. Le pacha de Rustschuk, écartant toute réserve et perdant toute mesure, ordonna à ses sapeurs d'enfoncer les portes. Aux premiers coups portés par les sapeurs, le chef des eunuques blancs, qui commande cette partie du sérail, montra sa tête pâle d'effroi au-dessus des

créneaux de la porte, et demanda d'une voix grêle et tremblante par quel ordre on voulait ainsi forcer l'enceinte sacrée confiée au respect de tous les musulmans.

« Ouvre la porte, esclave, » répondit Baraiktar d'une voix tonnante, « sinon à moi et à mon armée, « au moins à l'étendard du Prophète. »

L'eunuque descendit pour obéir, mais le commandant des bostandjis, arrachant des verrous les faibles mains de l'esclave intimidé, répondit à travers la porte à Baraiktar qu'on n'ouvrirait que sur l'ordre du sultan.

« Du sultan! » répondit d'une voix courroucée l'impatient Baraiktar; « et de quel sultan oses-tu « parler? Il ne s'agit plus du sultan Mustapha, vil « esclave : c'est au sultan Sélim, ton maître, que tu « dois désormais demander des ordres; c'est lui qui « est notre empereur et le tien. Nous venons l'arra- « cher à ses ennemis, déposer nos armes à ses pieds « et le replacer sur le trône de ses ancêtres. »

Et il ordonna de faire entrer les pièces de canon pour enfoncer les portes.

Cependant le bruit de cette altercation, la voix retentissante du pacha de Rustschuk, les cris des soldats affidés dont il était entouré et qui redemandaient avec fureur leur sultan Sélim, le roulement

des pièces d'artillerie sur le pavé de la première cour, avaient intimidé tellement la nombreuse population du sérail, que, malgré la consigne et les efforts du commandant des bostandjis, les portes allaient s'ouvrir quand le sultan Mustapha parut.

Au moment où l'armée de Baraiktar avait commencé son mouvement vers la ville, un messager parti du sérail s'était rendu, à force de rames, au kiosk de campagne où le sultan savourait la fraîcheur et le murmure du Bosphore. Étonné d'apprendre que le pacha de Rustschuk et le grand vizir eussent ordonné, sans l'avertir, une cérémonie aussi auguste que la rentrée de l'étendard du Prophète dans son propre palais, il pressentit qu'on avait voulu profiter de son absence pour l'exécution de quelque hardi complot. Arraché à son inertie par sa terreur, il se hâta de se jeter dans le premier bateau qui passait sous les jardins du kiosk, et de se faire ramener inconnu et déguisé sur la plage qui sépare les murs du sérail du port de Constantinople. Baraiktar, ne soupçonnant dans ce souverain efféminé ni cette promptitude ni ce courage, avait négligé de faire surveiller la mer. Mustapha, rejetant son déguisement en franchissant la porte des jardins de son palais, monta précipitamment par les terrasses et par les escaliers des kiosks des sultanes,

et parut inopinément au milieu de ses serviteurs au moment même où leur lâcheté allait céder aux injonctions de Baraiktar. Sa présence, son geste et sa parole grandirent l'énergie des défenseurs du sérail.

Il ordonna au kislar-aga ou chef des eunuques noirs de monter sur la terrasse qui dominait la Porte, de temporiser un moment par d'astucieuses paroles échangées avec le pacha de Rustschuk, et de lui annoncer que le sultan Sélim, arraché de sa prison et revêtu du costume impérial, allait paraître lui-même pour recevoir l'hommage de son armée. L'imprévoyant Baraiktar crut à la parole du kislar-aga. Il ordonna à ses canonniers d'abaisser leurs mèches, et à ses soldats d'attendre en silence l'arrivée de leur véritable souverain.

XIX

Cependant l'ingrat Mustapha IV, oubliant la vie qu'il devait à Sélim, ordonna tout bas au kislar-aga et à plusieurs bourreaux noirs qui l'accompagnaient de se rendre à la prison de ses neveux et de lui rapporter le cadavre de Sélim.

Le chef des eunuques, avec cette bestialité de dévouement qui caractérise cette race, obéit sans hésiter. Il frappa, à la tête de huit ou dix exécuteurs,

ıx portes du kiosk des princes captifs. Séparés du ›u du tumulte par les deux cours, par le palais et ır un jardin du sérail, ils ignoraient les événe-ents de la journée. Les clameurs même de l'armée 'avaient pas troublé le silence de cette partie de enceinte. Leurs esclaves ouvrirent sans soupçon au islar-aga. Le chef des bourreaux trouva le sultan élim à genoux sur son tapis et faisant la prière des ıusulmans au milieu du jour. Ce prince, au visage ı kislar-aga et à l'aspect des eunuques qui le sui-ıient, reconnut la mort ; il s'y attendait. Il s'y ait résigné depuis l'heure où il était descendu du ône. Il n'adressa ni une plainte, ni un cri de grâce ses bourreaux, ni un reproche au ciel. Il demanda ›ulement qu'on lui laissât le temps d'achever sa rière, pour que son âme remontât plus calme et lus sanctifiée à son créateur.

Mais le chef des eunuques, pressé de délivrer ustapha IV du seul compétiteur qui pût lui dis-uter le trône, refusa durement cette dernière ıinute de temps à son ancien maître, et ordonna ıx bourreaux de l'étrangler. Ils se précipitèrent ır ce prince et le renversèrent sous leurs genoux ır le tapis. Sélim, plus indigné du refus du kislar-ga et de l'impatience de ses meurtriers que de la ıort même, leur disputa sa vie avec acharnement.

Doué de toute la vigueur de sa race, accrue encore par les exercices militaires auxquels il s'était exercé pendant sa jeunesse et que le désespoir redoublait en lui, il se releva sous les genoux et sous les bras des exécuteurs, il en renversa trois sur le pavé, et il luttait avec les autres, quand le kislar-aga, voyant la lutte indécise, se précipita sur lui et fut renversé à son tour. Mais ce noir féroce, se relevant, le saisit par le cou, le fit évanouir de douleur et tomber sans connaissance à côté de lui. Les bourreaux, profitant de cet évanouissement, se hâtèrent de serrer le lacet fatal. Sélim expira sans avoir senti une seconde fois la mort.

XX

Le kislar-aga et les bourreaux l'apportèrent dans leurs bras et le déposèrent aux pieds de Mustapha IV, dans le divan, où ce prince impatient attendait le corps de sa victime. Il parut jouir, en le contemplant, de la certitude du trône ; et, se retournant pour passer dans son harem, il dit avec dédain à ses serviteurs :

« Ouvrez la porte maintenant et remettez à Mus-« tapha-Baraiktar le maître et le souverain qu'il « demande. »

Les eunuques ouvrent la porte; Baraiktar se pré-
pite le premier pour tomber aux genoux de
élim!... Son pied heurte le cadavre étendu sur le
uil. Il recule d'horreur, et levant les bras au ciel:
« Malheureux! qu'ai-je fait! » s'écrie-t-il. « O
mon maître! j'ai voulu vous rétablir sur le trône
de vos ancêtres, et ma fidélité n'a fait que préci-
piter votre mort! Était-ce là le sort que le ciel
devait à tant de vertus! »

A ces mots, il s'agenouille devant le cadavre de
élim, il l'entoure de ses bras, il lui baise les pieds
t les mains, il arrose son visage de ses larmes et
anglote comme un faible enfant. Ses soldats con-
ternés et muets s'écartent d'horreur, demeurent
mmobiles et mêlent leurs larmes à celles de leur
énéral.

XXI

Mais ces larmes étaient un danger, elles consu-
naient le temps que les partisans de Mustapha IV
ouvaient saisir pour raffermir le respect par la
écessité de conserver cette dernière goutte de
ang ottoman. Baraiktar, découragé, savait à peine
ourquoi il agirait encore depuis que le prince
doré, pour lequel il avait tout fait, gisait inanimé

à ses pieds. Sa révolution ne valait plus la peine d'être achevée. Elle n'avait plus d'autre intérêt pour lui que sa propre sûreté et la sûreté de ses complices. Que lui importait, après le meurtre de Sélim, quel prince avili ou inconnu du sérail occuperait le trône? L'ambition n'était pas le mobile qui avait amené de si loin Baraiktar : c'était l'amitié. Il aurait donné, pour ranimer Sélim, tout le sang qu'il avait risqué pour le couronner de nouveau.

Telles étaient les mornes pensées du pacha de Rustschuk, tandis qu'il contemplait, la tête baissée et les bras pendants, le voile de soie jaune qu'on avait jeté sur le visage de ce prince. Baraiktar semblait lui envier ce linceul et demander au Prophète d'être enseveli à ses pieds.

XXII

Le capitan-pacha ou grand amiral Saïd, que nous avons trouvé tout à l'heure au nombre des complices secrets de Baraiktar, moins attendri que lui par une affection moins vive pour Sélim, conservant plus de présence d'idées, sentait le refroidissement hostile des troupes inactives, la vengeance prompte et inévitable de Mustapha IV. Après

ıvoir laissé quelque cours aux larmes du général, l le prit par le bras, et le secouant fortement comme pour l'arracher à un rêve :

« Est-ce au pacha de Rustschuk, » lui dit-il out bas, « de pleurer comme une femme? C'est « une vengeance, et non des pleurs, que le sultan « Sélim attend en ce moment de nous. Punissons « ses meurtriers! et surtout ne donnons pas au « sanguinaire Mustapha, qui n'a pas reculé devant « la mort de son bienfaiteur et de son cousin, « d'achever son crime en égorgeant son jeune frère « Mahmoud. »

XXIII

Baraiktar, rappelé comme d'un rêve par la voix du capitan-pacha, relève la tête, essuie ses larmes, reprend la physionomie, le geste, la voix dominatrice du général en chef et du chef de parti.

Il se tourne vers les soldats et vers la foule des serviteurs du sérail, des icoglans, des pages, des fonctionnaires qui entouraient le tapis mortuaire de Sélim :

« Qu'on saisisse Mustapha, » s'écrie-t-il, « qu'on « proclame à sa place le jeune et innocent Mah- « moud, son frère, l'ami et l'élève de Sélim, qui

« respire encore, et que les assassins de son maître « et ceux qui ont conseillé sa mort périssent à « l'instant sous le sabre des bourreaux ! »

A cet ordre, les soldats, les officiers du sérail, les spectateurs, confondus dans une même anxiété, se précipitent les uns dans le palais pour s'emparer du sultan Mustapha IV, abandonné des siens et réfugié dans les bras de ses femmes, les autres à travers les jardins ou kiosks des princes emprisonnés, pour sauver et couronner Mahmoud II.

Une longue et cruelle incertitude, manifestée par un douloureux silence, règne en ce moment parmi cette foule et parmi cette armée qui attendait qu'on leur montrât un maître.

On ne trouvait pas Mahmoud ; les bruits les plus sinistres se répandaient dans cette multitude. On croyait que les bourreaux qui avaient tué Sélim avaient en même temps sacrifié le jeune prince à la sûreté de son frère Mustapha. Les esclaves en fuite du kiosk ne pouvaient donner aucun renseignement sur son sort. Ceux qui parcouraient les appartements craignaient à chaque pas de rencontrer seulement un cadavre de plus.

Cependant ces crimes et ces terreurs avaient été également trompés.

Au moment où le kislar-aga et les eunuques noirs

entraient dans cette partie du sérail pour exécuter l'arrêt de Mustapha IV, le pressentiment du sort qui menaçait le jeune prince avait saisi ses serviteurs ; ils s'étaient jetés, le poignard à la main, au-devant des eunuques, et leur avaient disputé un moment l'entrée du corridor qui conduisait aux appartements intérieurs de l'enfant. Les eunuques, bientôt occupés à lutter contre Sélim, avaient cédé, soit par impuissance, soit par pitié. Mahmoud, au bruit et aux cris du combat prolongé entre Sélim et ses assassins, avait eu le temps de fuir dans les couloirs les plus sombres du palais. Là, un jeune esclave de son âge l'avait roulé dans un tapis recouvert encore d'un ou de deux rouleaux de nattes, et s'était dérobé lui-même du palais, de peur de trahir par sa présence le lieu où son maître était caché.

Mahmoud avait entendu de là les derniers gémissements de son cousin et de son ami Sélim, le tumulte des cours et des jardins, le bruit des armes, les clameurs confuses qui remplissaient les allées de cyprès. Averti par Sélim des projets de délivrance médités par Baraiktar, certain d'une résolution et d'un combat sous les murs, incertain du succès, ne pouvant distinguer à travers ces voix confuses qui montaient jusqu'à lui quel était le cri et le nom que la victoire ou la défaite faisait retentir à ses oreilles, il gémis-

sait dans l'agonie et l'attente, pleurant son ami et résignant son propre sort à la fatalité. On ignore s'il fut ainsi préservé par le mystère de sa retraite ou par la pitié de Mustapha IV.

XXIV

L'esclave qui l'avait caché et qui s'était jeté ensuite dans la foule, apprenant la déposition du sultan et la proclamation de Mahmoud II, accourut le délivrer de ses voiles, et saluer son empereur dans l'ami et dans l'enfant qu'il venait de sauver. La foule enivrée le conduisit devant Baraiktar.

Baraiktar, se précipitant à genoux devant Mahmoud, baisa le pan de sa pelisse, et fit le geste de mettre sa tête sous le pied de son jeune souverain. « Mon maître, » lui dit-il, « un crime exécrable « vient de priver l'empire de son légitime souverain « dans la personne du sultan Sélim ! Il fut votre « père adoptif, vous fûtes son élève et son ami ; ses « principes et ses vertus revivent en vous ; vivez « pour défendre la religion du Prophète ; vivez pour « relever la force et la gloire des Osmanlis ! »

Cent mille hommes dans les cours et dans les jardins du sérail, bientôt un million de voix sur la mer et dans la ville, répètent cette acclamation de Ba-

raiktar à Mahmoud II. Le pacha de Rustschuk, anéanti à la fois de douleur, de respect et de joie, ne se releva de la poussière qu'après que le jeune sultan le lui eut ordonné à plusieurs reprises, en le proclamant à son tour le vengeur de Sélim, son sauveur à lui et le grand vizir de l'empire.

Ainsi se termina cette révolution, la plus tragique, la plus pathétique de toutes les révolutions qui changèrent jamais la face d'un empire, la seule peut-être où les sentiments de cœur humain eurent plus de part que les opinions, les ambitions, la politique. Elle fut un augure de la décadence de ce corps funeste au repos et à l'honneur des Osmanlis, de l'émancipation des souverains asservis aux turbulences de cette aristocratie de la plèbe, et du triomphe définitif de l'ordre et de la civilisation en Orient.

XXV

Baraiktar remplit de son nom le cœur et l'imagination du peuple. Tout s'inclina et trembla devant lui; aucun grand vizir n'eut dans la main à la fois plus d'ascendant sur un maître enfant et reconnaissant comme Mahmoud II, ni plus de fanatisme dans son armée, plus d'autorité sur le divan et sur la capitale. Aucune rivalité n'était à redouter à côté

de lui. Il n'avait à craindre que l'excès de sa puissance et l'éblouissement de sa grandeur.

Il commença par venger Sélim III. La vengeance, que les races sauvages confondent toujours avec la justice, est la première soif de leurs cœurs. Les vainqueurs ne se croient pas justes tant qu'ils n'ont pas puni. Le jour même, trente-trois têtes des ennemis de Sélim tombèrent sous la hache des bourreaux, et furent exposées devant la porte du sérail en expiation. Les hommes qui contemplèrent de près ces revirements soudains de la mort se retournant contre ceux qui venaient de frapper pour les frapper eux-mêmes, purent distinguer parmi ces têtes celle du féroce chef des eunuques noirs, le kislar-aga qui avait martyrisé et livré Sélim évanoui à ses bourreaux; à côté, celle de l'émir-akhor ou grand écuyer favori et conseiller de Mustapha IV; enfin, celle du brave et fidèle commandant des bostandjis, qui avait fait fermer, contre toute une armée, les portes du palais confiées à sa garde.

Les Osmanlis, respectant la dignité turque dans le crime et dans le supplice, avaient placé la tête du chef des eunuques noirs sur un bassin d'argent, à cause de son premier rang dans le sérail. On précipita dans le Bosphore tous les chefs des yamaks que

là fuite n'avait pas dérobés à la justice de Baraiktar, et Hadji-Ali vint recevoir la récompense de son dévouement. La vengeance même alla chercher la complicité jusque dans le cœur des femmes, des favorites, des esclaves privilégiées du sérail de Mustapha IV. Celles qui furent dénoncées comme ayant témoigné leur joie de la mort de Sélim, soit par complaisance, soit par amour, soit par cruauté, furent livrées aux bourreaux, cousues dans des sacs et jetées dans la mer, sous les murs du sérail. Le flot les rejeta, plusieurs jours après, sur les bords de ces jardins où leur beauté et la faveur du sultan les avaient fait régner quelques mois. Une vingtaine de ces victimes furent ainsi immolées à la passion du pacha de Rustschuk pour le maître que la mort lui avait dérobé ; la puissance suprême n'était rien pour lui sans Sélim ; il ne jouissait que du droit de le venger.

Il lui fit des obsèques dignes du souverain de soixante millions d'hommes. Elles furent accompagnées par les larmes de Mahmoud II et de Baraiktar ; un immense gémissement s'éleva tout le jour des quartiers de Constantinople et de la mer couverte de navires et de barques de deuil. Sélim III était adoré en secret de tous ceux qui voient dans la bonté la plus pure émanation de la divinité dans un prince. Les janissaires seuls le haïssaient, parce qu'ils

voyaient en lui le libérateur d'un peuple que leur secte voulait continuer à asservir. Son éloge était dans tous les entretiens. Des conteurs publics, répandus près des fontaines, dans les cafés, dans les cours des mosquées, racontaient au peuple ému, aux femmes, aux enfants, les circonstances touchantes de sa déposition, de son emprisonnement, de son amitié pour le jeune Mahmoud, de son combat dans le cachot, de sa prière, de son supplice et de sa mort! On voyait dans ces récits son cadavre jeté en dérision à l'armée et les larmes de Baraiktar. Jamais souverain n'eut un pareil cortége de pleureurs et de pleureuses, sans autre provocation que la pitié autour de son tombeau. C'était ce même peuple pourtant qui, treize mois auparavant, avait abandonné ce jeune souverain à la sédition d'un ramas d'Asiatiques, à l'oppression des janissaires, à la vengeance des oulémas. Mais la main de Baraiktar avait brisé le sceau de la discrétion et de la timidité. L'amour éclatait dans les larmes.

Nous l'avons dit, Sélim III eut plus d'un rapport avec le dernier roi que la révolution française chargea d'accomplir les grands changements que son époque demandait, et qui le punit ensuite de lui avoir obéi, en le précipitant du trône sur l'échafaud. Il eut les audaces de Pierre le Grand, sans

voir cette féroce obstination qui les ensanglante n les accomplissant. Tout réformateur doit être ontife ou soldat. Sélim n'était ni l'un ni l'autre. ieux sans fanatisme, courageux sans élan, homme e conseil, non d'exécution, aimant à délibérer avec es sages de son empire, et se confiant à ses instrunents du soin d'accomplir ce qu'il avait pensé, la ature ne l'avait pas créé pour la lutte à mort avec ne soldatesque organisée et tyrannique comme elle des janissaires; il sentait leur oppression, il oulut la détruire; il menaça et n'osa frapper qu'à lemi. Sa douceur encouragea l'insolence. Il succomba et l'empire avec lui.

Tel fut Sélim : un de ces princes que l'on pleure lus qu'on ne loue, une de ces victimes couronnées le regrets, que l'on expose après leur mort au ied des trônes, pour apprendre à leurs successeurs l'imitation de leurs vertus et l'exemple de leur hute, hommes pour qui l'admiration est toujours nêlée de pitié.

XXVI

Peu de jours après les obsèques de Sélim III, Baraiktar fit couronner Mahmoud II. Cette investiture de la souveraineté chez les Turcs n'est que la

marche solennelle du sultan de son palais à la mosquée d'Aïoub, pour y ceindre le sabre de Mahomet. Chez une nation de militaires et de conquérants, le diadème n'est pas sur le front, mais dans la main. C'est la poignée du glaive qui sert de sceptre aux fils d'Othman.

Le plus tendre intérêt s'attachait au spectacle de cet adolescent à peine sorti de la captivité pour monter au trône sur les ruines de la fortune de son frère et en franchissant le corps de son ami. La beauté de Mahmoud II ajoutait un prestige de plus à son titre. Jamais les Turcs n'avaient vu sur le front de leur souverain plus d'augures d'une grande destinée et plus de promesses de douceur et de force. Le sultan n'avait pas encore seize ans; sa taille moyenne, souple et forte, avait cette agilité nerveuse que la molle réclusion du sérail affaisse trop souvent chez les Orientaux. Son turban cachait des cheveux bruns qui révélaient une mère Circassienne. Sa barbe n'assombrissait pas encore le teint éclatant de blancheur et coloré de jeunesse que le sérail n'avait ni détruit ni ridé. Ses sourcils relevés par la fierté de sa race formaient l'arc d'Othman sur ses yeux. Un feu doux, mais mobile et pénétrant, jaillissait de son regard. Ses lèvres étaient fermées, son sourire empreint d'une gracieuse supériorité.

Un nuage de tristesse tempérait sa physionomie. On voyait qu'il se souvenait de la prison et qu'il méditait des choses lointaines. Ses épaules larges, ses bras bien noués aux épaules, ses jambes un peu arquées par le cheval et par la posture des musulmans sur le divan étaient courtes et agiles. Il maniait avec dextérité l'étalon turcoman, dont la crinière entrelacée de perles, et la queue teinte de henné rose, balayaient les flancs. Tel il était selon le récit d'un des icoglans, qui me transmettait, en 1834, le souvenir de ce premier jour de son règne; tel je le contemplai moi-même plus tard, avec l'expression du génie laborieux, souffrant, mais persévérant sur les traits.

XXVII

Baraiktar semblait couver de l'œil la jeunesse de Mahmoud et protéger son règne d'une forêt de sabres. Pour la première fois un grand vizir osait mêler l'aspect des armes aux pompes civiles et religieuses du couronnement du souverain. Les janissaires eux-mêmes n'y paraissaient qu'un bâton blanc dans la main, afin de bien montrer à l'empire que le trône vient du droit, de l'hérédité, non de la force.

Mais le pacha de Rustschuk, soit crainte d'un soulèvement des partisans de Mustapha IV, soit reconnaissance aux soldats qui avaient purgé et relevé le trône, soit habitude d'un guerrier qui ne voit rien de plus splendide que les armes, viola cette étiquette de l'Orient. Il se fit précéder et suivre de trois cents de ses cavaliers albanais armés de fusils, de sabres et de poignards, et le pistolet à la main. Un murmure des janissaires et du peuple attesta le mécontentement que cette inconvenance excitait sourdement dans les cœurs. On y voyait l'affectation d'une prédominance des Albanais, compatriotes de Baraiktar, sur les autres troupes, et un manque de respect au sultan. C'était là, disaient les ennemis encore timides de la révolution, le geste de mépris d'un aventurier albanais au peuple et de défi à son jeune souverain.

XXVIII

Le grand vizir composa son ministère à son gré. On s'attendait à y voir entrer les principaux complices et les instruments les plus habiles et les plus actifs des derniers événements, Taïas-Pacha, cet ancien caïmakam de Mustapha, réfugié à Rustschuk, et dont le ressentiment avait éclairé la vengeance de

raiktar, Sayd, le capitan-pacha, traître à son der-
er maître pour restituer l'empire au premier. Il
en fut rien.

Soit que Baraiktar redoutât les talents de ces
mmes vendus à deux règnes, soit qu'après s'être
rvi d'eux pour accomplir son œuvre, il vou-
t les punir de n'avoir pas toujours été fidèles à
lim III, Taïas-Pacha eut le supplice pour prix de
s inspirations et de ses services. Sa tête, tranchée
r les bourreaux, prit sur les murs du sérail la place
la tête de l'eunuque noir. Le capitan-pacha fut
ilé sur un rocher de l'Archipel. Ramis-Pacha et
gdjy-Effendi, seuls des confidents et des instru-
ents de Baraiktar, partagèrent sa fortune. Ra-
is fut nommé par lui grand amiral à la place
Sayd. L'habile et courageux Begdjy-Effendi fut
evé au rang de ministre. Quant au grand vizir,
rêté par lui dans son complot, Baraiktar mépri-
it assez sa simplicité pour lui laisser la vie et ses
ens. Il lui permit, sans colère et sans reproche,
rentrer dans l'obscurité dont le hasard d'une
volution l'avait tiré, homme loyal, mais faible,
ii n'avait su qu'obéir en gémissant à la double
ipulsion de deux maîtres.

XXIX

L'œuvre principale de Baraiktar pour l'affermissement de son pouvoir et pour l'indépendance du trône était la réforme ou l'extinction des janissaires. Jusque-là son pouvoir n'était qu'un coup de main projeté, et le sultan, que le jouet aujourd'hui adoré, demain brisé, d'une soldatesque. Il confia son plan au sultan, déjà pénétré de la nécessité de cette réforme par les trois catastrophes dont son enfance avait été victime, plus encore par les récits et les leçons de Sélim III. Ramis-Pacha et Begdjy-Effendi partageaient la haine et le mépris de Baraiktar et des hommes éclairés contre ce corps. Ce n'était pas tout d'avoir balayé les yamaks, il fallait dominer les janissaires. Un moment intimidés par la mort de Cabatchi-Oghli et par l'ascendant de Baraiktar et de ses Albanais, ces turbulents prétoriens de Constantinople ne tardèrent pas à remuer et à s'imposer au divan.

Décider cette race orgueilleuse et paresseuse, maîtresse des villes et des casernes, à se réformer elle-même et à se soumettre aux rudes exercices des camps, aux sévérités de la discipline, c'était au-dessus des forces d'un gouvernement. Le seul moyen

de les réformer était de les détruire ou de les contre-balancer par des corps réguliers et disciplinés, armés et formés sur le modèle des troupes d'Europe. L'esprit de corps et la rivalité naturelle qui s'établirait entre les anciennes et les nouvelles milices serait pour un sultan habile, persévérant et intrépide, l'appui de ses réformes et le but de son indépendance. Baraiktar et ses deux collègues conçurent de loin ce plan d'affranchissement de la souveraineté et de la nation. Ils en pénétrèrent l'esprit de Mahmoud II, et l'on peut dire que l'extinction préméditée des janissaires, exécutée avec un héroïsme de résolution antique par ce prince, fut encore l'œuvre du pacha albanais.

Il fallait cointéresser l'empire tout entier, et surtout les provinces si souvent ravagées et humiliées par les janissaires, à cette entreprise. Ce n'était que par la manifestation unanime de l'esprit national qu'on pouvait étonner et comprimer les résistances des grandes villes où les janissaires régnaient sans rivaux.

XXX

Dans cette vue, Baraiktar convoqua, par un katti-schérif du sultan, les personnages notables de

toutes les provinces de l'empire, prenant exemple de Louis XVI, quand ce prince voulut, par la force de l'opinion générale de son empire exprimée dans une assemblée, imposer aux privilégiés, aux aristocrates, et corriger les abus invétérés des siècles. Bien que le despotisme existe au sommet de l'État en Turquie, et qu'il règne aussi par délégation aux pachas aux extrémités, cependant les autorités municipales, les autorités paternelles des scheiks sur les tribus, les autorités héréditaires et féodales de certaines grandes familles sur leurs provinces et sur leurs domaines, composent l'État d'une multitude de centres d'action, indépendants les uns des autres et dépendants seulement de l'État lui-même. La conquête a soumis, mais n'a pas effacé ces magistratures populaires, électives, féodales, répandues sous des noms divers sur l'universalité de ce vaste empire. La Turquie, bien étudiée par l'observateur et par l'historien, n'est qu'une fédération d'éléments divers et incohérents, reliée au sérail par la main toute-puissante qui serre la poignée du sabre impérial.

L'opinion publique, en matière d'administration et de gouvernement, s'y compose donc de l'assentiment exprimé ou tacite de cette variété de pouvoirs, publics héréditaires, paternels ou féodaux, qui

régissent les populations sous la volonté supérieure et irrésistible du sultan. Mais les sultans, trouvant plus facile et plus traditionnel de gouverner ces populations par leurs pouvoirs propres et habituels, n'ont jamais songé à les remplacer par des fonctionnaires directs. Contents d'être obéis dans la personne de leurs vizirs, de leurs pachas, de leurs séraskers, de leurs gouverneurs de provinces; de recevoir les tributs, de recruter les contingents de troupes pour la guerre, de matelots pour la flotte, ils se servent des instruments tout créés par les mœurs, que le temps, les pays, les races, leur ont offerts pour le gouvernement. On conçoit qu'une représentation générale de toutes ces races, provinces, tribus, familles investies de l'autorité sur leurs différents groupes de population dans l'empire, devait imprimer un immense caractère d'autorité, de volonté générale et de sentiment national, aux réformes sur lesquelles le sultan allait les consulter. Ses ordres pèseraient sur la capitale et sur les janissaires du poids du pays tout entier.

Ce fut la pensée de Baraiktar. Elle consola les hommes éclairés, elle éblouit les hommes ignorants, elle scandalisa les oulémas et les prêtres. Elle porta dans l'âme des janissaires et de leurs partisans une terreur qu'ils n'osaient encore exprimer ; la popu-

larité du jeune sultan, le nom de Baraiktar et la présence de son armée de seize mille Albanais aguerris, campés aux portes de Constantinople, comprimaient jusqu'au murmure dans les cœurs.

XXXI

De toutes les parties les plus reculées de l'empire, les chefs de villes, les ayams (espèces de maires), les scheiks de tribus, les représentants des grandes familles princières des provinces de l'Asie-Mineure, de l'Anatolie, de la Roumélie, des îles, les gouverneurs et les pachas secondaires arrivèrent à Constantinople, ou y envoyèrent leurs agents, leurs fondés de pouvoirs. Chacun d'eux, vêtu et armé selon les usages immémoriaux de sa race ou de sa contrée, était accompagné d'un cortége imposant de fantassins ou de cavaliers, proportionné à sa richesse, à sa puissance ou à son luxe. Des caravanes éclatantes d'or, d'argent, de pierreries, d'armes bizarres, de turbans de toutes formes et de toutes couleurs, arrivaient à toute heure par les portes de la capitale. Elles dressaient leurs tentes autour de la ville, dans les faubourgs, sur les places. On eût dit le campement d'une croisade de toutes les familles de l'Orient prête à marcher sur l'Occident.

XXXII

On remarquait dans cette foule de notables de l'empire, au nombre et à l'éclat de leur suite, à la beauté de leurs chevaux, à la magnificence de leur équipement, les beglerbegs d'Asie et d'Europe et les grands feudataires de Caramanie, les chefs et les fils des familles souveraines de Caraman-Oghli, et de Tchiapan-Oghli, familles qui lèvent chacune des armées de leur clan dans les montagnes et dans les vallées du Taurus. Des corps de cavalerie les accompagnaient.

Baraiktar, qui méditait des coups de force après les délibérations et les conseils, avait envoyé un confident à Cadi-Pacha, cet ancien soutien des réformes militaires de Sélim, qui gouvernait toujours dans l'Asie-Mineure et qui avait maintenu sous les armes et formé à la tactique nouvelle un corps d'armée indépendant des janissaires. Cadi-Pacha reçut l'ordre secret de se faire suivre jusqu'aux portes de Scutari, en face du sérail, de trois mille soldats d'élite, sous prétexte de rendre les honneurs militaires au nouveau sultan. Le cœur aigri de Cadi-Pacha, aussi dévoué à Sélim III que Baraiktar lui-

même, bondit de joie à l'idée de se venger de Constantinople et des janissaires qui l'en avaient jadis expulsé.

Les pachas de Damas et de Bagdad ne purent s'y rendre à cause de la distance. Ali, pacha de Janina, rêvait déjà l'indépendance, mais, affectant encore le zèle d'un fidèle soutien du trône, il n'osa paraître de peur d'un piége; il envoya seulement un corps de troupes et un lieutenant avec l'instruction secrète de ménager tous les partis, de ne compromettre son maître avec aucun et de voter toujours avec le plus fort. Mehemet-Ali, pacha d'Égypte, se dispensa de venir et d'envoyer un représentant, sous prétexte que l'Égypte ne connaissant pas l'institution des janissaires, n'avait pas d'opinion à donner sur la réforme à opérer dans cette milice.

On remarqua comme un signe caractéristique du cœur humain que les chefs, les ayams et les représentants des familles principales de la Bulgarie et de l'Albanie se refusèrent seuls à paraître à Constantinople, par dédain pour leur compatriote Baraiktar, dont la basse origine et la grandeur actuelle contrastaient à leurs yeux, les humiliaient, les rendaient jaloux. Le sol même où ce grand homme était né lui pardonnait le moins son élévation, tant les vices de la nature humaine

se ressemblent sous tous les costumes et sous tous les soleils !

XXXIII

La salle principale du palais de Baraiktar fut le divan où se réunirent les représentants de l'empire. Ils y trouvèrent le grand vizir entouré des ministres, des conseillers de la couronne et de toutes les pompes de la souveraineté. Baraiktar prit la parole au nom de son maître.

« Fidèles soutiens de l'empire, » leur dit-il, « ô « vous les plus illustres et les plus puissants de la « race des Osmanlis ! notre maître à tous m'a « chargé de faire appel à votre sagesse et de prendre « vos conseils sur les nécessités du peuple innom- « brable qu'Allah lui a remis à gouverner. Nos « conquêtes en Asie, en Afrique, en Europe, nos « victoires de plusieurs siècles sur nos ennemis, nos « derniers combats et nos triomphes ici même sur « les factions intérieures, prouvent assez au monde « que le courage des Ottomans n'a pas dégénéré.

« Mais des revers successifs dans nos dernières « campagnes, nos frontières insultées et rétrécies « pour un moment par les Russes et les Autri- « chiens, nous montrent que Dieu nous punit

« d'avoir négligé les sages institutions de nos an-
« cêtres.

« Personne n'a plus de vénération que moi pour « la glorieuse milice des janissaires, à laquelle j'ap- « partiens moi-même. Cette milice redeviendrait « invincible comme elle le fut si longtemps, si de « pernicieux abus ne s'étaient introduits dans ses « rangs et n'avaient corrompu l'institution d'Hadji- « Begtasch. Les emplois vendus, les casernes chan- « gées en vils bazars, les chefs achetant les grades « de l'indiscipline des soldats, les ortas infectées de « vices, les exercices du canon abandonnés comme « des pratiques indignes de ces mains oisives, les « rançons arbitraires imposées aux sujets du sultan « rajas ou giaours, au lieu de veiller au maintien « des règlements, à la police de la capitale, à la « sûreté du sultan ; l'ignorance, la paresse, l'insu- « bordination, l'insolence d'un corps refusant aux « braves Osmanlis le droit de sauver un pays qu'ils « ne veulent plus servir eux-mêmes, voilà les « janissaires d'aujourd'hui !

« Leur solde, qui ruine l'empire, ne sert, vous « le savez, qu'à salarier les domestiques des grands « et les vils rebuts de la populace turbulente de la « capitale. Leurs titres d'inscriptions dans les rangs, « titres qui donnent droit à une solde journalière et

« n'imposent aucun devoir de présence au drapeau,
« sont vendus, troqués, escomptés par des juifs qui
« emploient ces sangsues des compagnies pour sucer
« la sueur du peuple laborieux. Il est temps que
« ces hontes et ces rapines cessent. Le redoutable
« sultan le veut, tout fidèle Osmanli doit le vou-
« loir. Il ordonne par ma voix, conformément aux
« institutions primitives de cette milice :

« Que les grades n'y soient plus vendus, mais
« conférés aux services ;

« Que les casernes, devenues des lieux de dé-
« bauches contre nature, soient purgées de ces
« infamies et de ces commerces, et restituées aux
« soldats de service ;

« Qu'aucune solde ne soit payée à tout janissaire
« qui ne sera pas soumis au règlement militaire et
« qui n'habitera pas la caserne ;

« Que tout janissaire soit soumis à la discipline
« et au service du soldat ;

« Qu'ils adoptent les armes dont l'usage a valu
« aux chrétiens tant de triomphes humiliants pour
« nous et uniquement dus à l'obstination des janis-
« saires à refuser de s'en servir.

« Je n'ignore pas que ces réformes vont faire
« murmurer des hommes puissants qui s'enri-
« chissent de la honte de l'empire. Les vrais janis-

« saires les confondront. C'est dans leurs rangs que « le sultan veut choisir parmi les plus braves une « milice de seymen ou seghbans, janissaires adjoints, « chargés de régénérer les autres et d'offrir aux « armées musulmanes le modèle de l'organisation « et de l'armement, qui seuls peuvent protéger son « peuple et son trône.

« Néanmoins, avant de commencer cette œuvre « de reconstitution de notre puissance militaire, le « padischah ou roi des rois a voulu connaître votre « pensée. Chacun de vous, en émettant son opinion « libre et réfléchie, va l'écrire et la signer, pour « qu'elle atteste à jamais votre inébranlable dévoue- « ment aux résolutions de notre maître. »

XXXIV

Ainsi parla le grand vizir; ses paroles correspondaient à la pensée secrète et presque unanime des représentants de la nation opprimée, vendue et livrée par cette milice. Peut-être néanmoins n'auraient-ils pas osé l'avouer sans l'énergie qui éclatait dans l'âme et dans la voix du pacha de Rustschuk, sans la présence de ses troupes et de leurs propres détachements, et sans l'obligation où il les mettait de signer leur avis et de se déclarer eux-

mêmes ennemis du sultan en résistant à ses désirs.

Tous signèrent sans autre observation qu'un murmure d'approbation. La plupart se sentaient vengés par la ruine d'une milice dont ils subissaient en silence l'oppression. Cadi-Pacha promit au vizir de rester campé à Scutari, à portée de canon du sérail, jusqu'à ce que les janissaires eussent obéi. Caraman-Oghli et Tchiapan-Oghli laissèrent en repartant chacun une partie de la cavalerie qui les avait accompagnés à Constantinople. Ali-Pacha rappela son lieutenant et ses détachements, de peur de se trouver engagé dans la lutte; mais il combla d'or arraché à l'Albanie par ses concussions le trésor de Baraiktar et du sultan.

Tout le reste de l'empire envoya des adresses d'approbation. Les janissaires, unanimement répudiés par l'opinion, se courbèrent sous l'animadversion générale des provinces et affectèrent quelques jours d'accepter avec empressement eux-mêmes la régénération de leur milice. Les oulémas se turent; le nouveau muphti, choisi par Baraiktar, rendit un fetwa ou bref sacré qui approuvait la transformation du corps et l'usage des armes européennes pour la défense de l'empire, de la religion et des lois.

Tout souriait au grand vizir, dont la sagesse jus-

qu'ici semblait éclairer l'audace ; cet excès de fortune l'éblouit. La soumission facile d'un peuple, étonné de ce qu'on osait contre ses préjugés, lui fit croire que ces préjugés étaient vaincus. Ils n'étaient que comprimés et muets. L'intérêt et le ressentiment de trois cent mille janissaires et de soixante mille oulémas, répandus dans l'empire et concentrés surtout dans la capitale, ne pouvaient pas tarder à les réveiller. Ces sectes déshonorées n'attendaient que des fautes du grand vizir pour se retourner contre lui. Baraiktar, enivré de sa toute-puissance, en commit quelques-unes. Plus énergique que prévoyant, entouré de complaisants serviles, intéressés à le tromper pour le perdre, il ne vit pas avec assez de coup d'œil le premier reflux d'opinion qui commençait à ramper contre lui dans le peuple, dans les oulémas, dans les janissaires irrités et jusque dans le sérail du jeune Mahmoud II, qu'il humiliait par trop de hauteur. Prenant pour augure de son ascendant invincible tous les pas qu'il avait faits depuis le jardin du pauvre Bulgare, son père, et depuis l'étrier du pacha de Rustschuk qu'il avait tenu jusqu'à la coupole du divan, second trône du sérail où il régnait, il se crut l'instrument de Dieu, il prit le fanatisme de lui-même, il méprisa tout ce qui lui était obstacle, se confiant pour tout

ranchir à l'élan de son cœur et à la protection de on astre.

Ses ennemis, d'autant plus dangereux qu'ils étaient plus muets en sa présence, s'aperçurent de cet enivrement et s'étudièrent à l'exagérer. Ils parvinrent même à semer dans l'âme du jeune sultan quelque défiance des ambitions personnelles de son vizir, et quelque pudeur secrète de l'effacement de a majesté du monarque derrière la toute-puissance du soldat.

XXXV

Cependant Baraiktar n'apportait pas à la transformation des janissaires les temporisations, la mesure, les transitions de prudence nécessaires à toute réforme opérée sans révolution par un gouvernement. Il extirpait avant d'avoir déraciné les abus, il expulsait brutalement des compagnies et des ortas les bons et les mauvais, sans égards pour les anciens services ; il tarissait les pensions ; il suspendait sourdement les soldes ; il donnait le murmure et le spectacle de la misère pour auxiliaire au mécontentement. Il encourageait mal les nouveaux soldats à s'enrôler dans les cadres réguliers. Il leur marchandait les soldes et les équi-

[illegible]ments nécessaires pour attirer dans ces régiments les janissaires licenciés. Il les composait d'un ramas de gens sans aveu, recrutés dans la lie des faubourgs. Il faisait de leur nom un titre de diffamation parmi le peuple. Pour comble d'imprudence, il leur donnait pour casernes ces mêmes casernes de Levend-Chiflik, dépopularisées par le séjour et l'expulsion des Nizams-Djerids, ces premiers rivaux des janissaires et ces premières victimes de la réprobation contre Sélim III. Il s'irritait contre les avis désintéressés de ses vrais amis ; il s'isolait dans sa force ; il écrasait de sa volonté irrésistible ceux-là mêmes qui venaient servir ses desseins, mais qui les servaient autrement que ses flatteurs et ses esclaves.

Ses ennemis voulaient eux-mêmes l'isoler plus complétement encore. Une sourde et habile conjuration se négociait en ce moment pour le séparer de ses troupes personnelles, appui invincible de son autorité, tant qu'elles seraient aux portes de Constantinople.

Il y a dans le caractère des révolutions de l'empire ottoman, malgré l'énergique loyauté du sang d'Othman, quelque chose du génie astucieux et machinateur du Grec, soit que le mélange des deux races, partant de femmes ioniennes passées dans

s harems des Turcs, ait communiqué à la race
nquérante l'habileté native de la race conquise,
it que l'ombre des sérails soit favorable par elle-
ême au génie ténébreux de l'intrigue, et que les
njurations naissent d'elles-mêmes du silence, et
la dissimulation obligée des gouvernements des-
tiques.

XXXVI

Une de ces conspirations se formait contre lui, et
lliait même à ses plans les amis les plus zélés de
monarchie d'Othman.

Une témérité coupable de Baraiktar, si elle
était pas un simple défi au peuple, acheva de les
harner à la perte d'un vizir qui semblait menacer
n maître. Les khans de Crimée, de race tartare,
nt la seule branche de la famille des empereurs
tomans qui puisse être appelée au trône, si
mais le sang impérial venait à tarir à Constan-
nople. Saïm-Ghéraï, vassal de l'empire et dernier
ian de la Crimée, était réfugié non loin de la
pitale. Au moment où les murmures de la ville et
sérail éclataient avec le plus de force contre
insolent vizir qu'on accusait de vouloir effacer son
iltan, Baraiktar, comme pour braver l'opinion, ou

comme pour montrer au sérail qu'il pouvait se passer au besoin d'un enfant sacré, envoya solennellement des présents presque royaux à l'héritier éventuel du trône, Saïm-Ghéraï, descendant de Gengis-Khan. Il semblait indiquer du geste un protecteur pour lui-même et un maître pour l'empire.

XXXVII

Cette témérité, vivement ressentie par le sérail et par les vieux musulmans, noua enfin contre lui tous les fils épars d'une conspiration qui cherchait en vain depuis quelque temps un centre commun pour se réunir. Les conjurés dépêchèrent des agents secrets dans les montagnes de la Roumélie qui séparent l'Albanie de la Bulgarie, pour exciter les montagnards de ces Alpes à recommencer leurs incursions dans la Turquie d'Europe, et à menacer surtout les environs de Rustschuk. Ils poussèrent un aga de Philippopolis, ville importante au pied du Rhodope, homme célèbre par sa valeur et par ses brigandages, à se mettre à la tête des montagnards et à en former un noyau d'armée insurrectionnelle.

Le grand vizir, sans soupçon des connivences de la capitale à cette insurrection, honteux de voir sa propre ville et sa province ravagées par ces bandes

de brigands, détacha de son armée, campée à Constantinople, un corps de six mille hommes pour aller châtier les insurgés. Mola-Aga fut battu, mais il reparut bientôt dans la province de Rustschuk, à la tête de nouvelles bandes. Baraiktar, pris une seconde fois au piége qu'on lui tendait, affaiblit son corps d'armée par de nouveaux détachements. Son armée de seize mille hommes se trouva ainsi réduite, vers le commencement de l'hiver, à six mille; c'était trop peu pour assurer une domination qui devenait de jour en jour plus odieuse à la capitale. Baraiktar pouvait la recruter, il négligea de le faire; au lieu de solder les troupes nécessaires à sa sûreté et à l'accomplissement de ses plans, il prodigua le trésor de l'État à ses créatures. Il fit plus : trop confiant dans les promesses que les pachas et les gouverneurs des provinces voisines lui avaient faites d'entretenir leurs détachements à sa disposition, il fit lever les tentes de son camp de Daoud-Pacha et dispersa ses six mille soldats chez les habitants de Constantinople.

Les nouveaux corps à peine formés, déjà méprisés, étaient plus propres à exciter des révoltes qu'à les contenir; les robustes enfants du mont Hémus, du mont Taurus, des montagnes de la Chimère et du Pinde, qui recrutaient ordinairement les gardes

particulières du pacha, auraient rougi de s'incorporer dans les rangs de cette milice, balayure d'une capitale, et où on leur demandait le sacrifice de leur liberté, de leur costume et de leurs armes. Le mois de Ramadhan venait de s'ouvrir, cette époque où pendant trente jours le jeûne, l'activité, les prédications et le fanatisme prédisposent les musulmans aux séditions les plus dangereuses; les nuits remplacent les jours; ils se réunissent après le coucher du soleil dans les cours des mosquées, dans les cimetières, sur les places publiques, dans les cafés; ils y écoutent des orateurs ambulants ou des conteurs publics qui sont aux Orientaux ce que les journaux sont en Europe. Ils y parlent avec une extrême liberté des événements du jour, des affaires publiques, des ministres, du sultan lui-même; ce sont là les foyers fiévreux de l'opinion, d'autant plus hardie qu'elle s'y couvre du manteau de la religion et qu'elle y est plus insaisissable à toute la police du gouvernement. On y peignait le pacha de Rustschuk comme un giaour dont le sang infidèle venait d'une source chrétienne, homme audacieux, avide, à la fois protecteur et oppresseur de son maître, mille fois pire que ces ministres de Sélim III dont Cabatchi-Oghli, maintenant pleuré, avait délivré les Osmanlis. Ces rumeurs nocturnes fanati-

saient tellement le bas peuple, qu'on entendait prêcher à haute voix dans les bains, autour des fontaines, qu'il fallait se défaire de ce chien d'infidèle, et que des placards affichés jusque sur les portes de son palais annonçaient le soulèvement et la vengeance du peuple pour les fêtes du Beïram, à la fin du Ramadhan.

XXXVIII

Les conseillers intimes de Baraiktar l'engageaient à se défier de ces symptômes, à abandonner Constantinople, à conduire à Andrinople le jeune sultan Mahmoud et le sultan Mustapha IV, son prisonnier, à négliger les insurrections de la Roumélie, à rappeler ses troupes personnelles autour de lui, à recruter l'armée licenciée depuis son triomphe, et à marcher ensuite en force sur Constantinople par la même route qui l'avait déjà mené une fois au succès, en traînant après lui les deux sultans, gage de l'obéissance des Osmanlis.

Baraiktar dédaignait ces précautions et ces craintes; l'exemple de Cabatchi-Oghli, qui avait contenu, soulevé et calmé à son gré la capitale, sans autre appui que quelques centaines d'Asiatiques indisciplinés, lui faisait croire que ces six mille

Albanais étaient plus que suffisants pour réprimer une ville lasse de séditions et divisée en factions contraires; mais le pacha de Rustschuk oubliait que Cabatchi-Oghli avait eu pour lui le peuple et que la popularité vaut dix armées. Il affecta plus d'audace et plus de sécurité que jamais; l'insolence lui parut une réponse anticipée à la sédition.

XXXIX

Il y a un jour de l'année où le grand vizir fait une visite officielle au muphti, comme pour témoigner de la déférence du pouvoir civil envers l'autorité religieuse. Le grand vizir s'y rendit avec une escorte de deux cents Albanais; soit curiosité, soit préméditation, une foule immense encombrait les rues et les places voisines de son palais; une agitation sourde, manifestée par les fluctuations du peuple et par ses murmures, révélait une disposition à l'émeute. Mustapha-Baraiktar, s'apercevant du danger, mais le bravant avec l'intrépidité du soldat et avec la brutalité du barbare, ne tourna point la bride de son cheval, comme les chefs de son escorte le lui conseillaient, pour rentrer dans les cours de son palais. Animé, au contraire, par l'insolence des groupes et par le danger qu'il pou-

vait courir, il ordonna à ses Albanais de fendre la foule avec le poitrail de leurs chevaux et de lui faire place par la force. Ses soldats, à demi sauvages et peu habitués aux égards que les janissaires eux-mêmes ont pour le peuple rassemblé dans les jours de fête, frappèrent à droite et à gauche, du manche de leur fouet et du plat de leur sabre, les hommes, les femmes, les enfants qui obstruaient le chemin. La multitude obéissante, mais indignée, se dispersa d'effroi devant le cheval du pacha. Il ne trouva en allant et en revenant que le silence et la solitude sur sa route.

Mais le peuple dispersé par les Albanais s'était réfugié dans les bazars et dans les cafés des quartiers voisins. Là, les hommes et les femmes frappés par le fer ou par le fouet des Albanais adressaient leurs plaintes aux janissaires répandus dans ces lieux publics. Ceux-ci, profitant de l'émotion du peuple et la tournant en leur faveur contre le ministre, aigrissaient encore de leurs paroles les griefs de cette multitude. « Voilà, » disaient-ils, » ce « que vous avez mérité en nous abandonnant ; un « vil chef de brigands des frontières est devenu « le maître du sultan et le bourreau des Osmanlis. « Pour renverser à la fois les deux colonnes de cet « empire, la religion et les lois, il proscrit les oulé-

« mas et les janissaires. Osons nous retourner enfin « contre cette poignée de pillards et d'assassins qui « le soutiennent. C'est notre seule lâcheté qui fait « leur force et leur insolence, c'est notre désunion « qui les encourage à nous fouler aux pieds. Unis- « sons-nous, musulmans et janissaires, peuple et « soldats. Allons sommer l'aga de notre milice de « marcher avec nous contre le palais du vizir. Dieu « et le Prophète seront avec nous. »

XL

A ces discours, aux clameurs des femmes, aux pleurs des enfants, aux gémissements des blessés, une foule innombrable accourut de tous les quartiers et se porta devant le palais de l'aga des janissaires. Les chefs de la sédition et les oulémas, qui s'attendaient à ce mouvement, y étaient déjà réunis. Il fut résolu que de nombreux détachements de janissaires iraient surprendre et attaquer un à un les soldats du grand vizir imprudemment dispersés, comme nous l'avons vu, dans les différents quartiers de la ville; qu'une colonne de six mille hommes armés se porterait sur le palais de Baraïktar, et qu'une réserve imposante, servant de noyau et de point de ralliement à tous les sou-

lèvements qu'on allait provoquer, stationnerait devant le palais de l'aga des janissaires pour envoyer de là des renforts sur tous les points de la capitale où la résistance des Albanais rendrait le combat douteux.

La présence des oulémas, la voix respectée des imans, le concours des chefs, la colère du peuple, la vengeance longtemps muette des soldats, donnèrent un ensemble et un mouvement irrésistible à cette explosion. Partout à la fois les Albanais de Baraiktar, surpris dans leurs logements, furent immolés sans défense ou forcés de fuir dans la campagne. Nulle part on n'apercevait la lutte entre le peuple et les soldats. Le palais du grand vizir et les cours de ce palais remplies de ses gardes étaient la seule forteresse devant laquelle la sédition pût s'arrêter. Une colonne de janissaires, dirigée, dit-on, par les oulémas, entassa dans les quartiers voisins de ce palais, à l'abri des boulets et des balles, de vastes bûchers dont le vent de la Propontide portait la flamme sur les maisons voisines de ce sérail. En peu d'instants, ce quartier, bâti en bois, ne fut qu'une mer de flammes.

XLI

Cependant, l'imprudent vizir, trompé par la solitude et par le silence qu'il avait trouvés dans les rues en retournant à son palais, s'était retiré sans soupçon dans son harem, et, après un festin prolongé, dormait d'un profond sommeil entre les bras de sa favorite et sous la garde de son eunuque. Les rumeurs de la ville, le bruit des combats partiels, le tumulte des cours et le cliquetis des armes pénétraient à peine dans le séjour de ses délices et de son repos. L'ivresse et la volupté avaient épaissi son sommeil. Les eunuques eurent peine à le réveiller.

Ce réveil fut terrible. Un ciel de feu couvrait son palais. Le sifflement des flammes, le fracas des murailles s'écroulant, les cris désespérés de ses gardes et de ses esclaves cherchant à fuir, et n'échappant à la flamme que pour tomber massacrés sur le seuil par le sabre des janissaires, l'immense mugissement du peuple qui montait de tous les quartiers comme le bruit d'une tempête vers ce lieu élevé, enfin les cris de victoire et de joie poussés autour des murs de l'enceinte par ceux qui égorgeaient ses femmes, ses esclaves, ses

gardes, les bonds et les hennissements de deux cents chevaux abandonnés par leurs cavaliers et courant effarés pour échapper aux flammes qui commençaient à les dévorer, tout annonçait au pacha une mort inévitable. Il n'avait de salut que dans une tentative désespérée : réunir un groupe de ses plus braves serviteurs et se faire jour, le sabre à la main, jusqu'au sérail ou jusqu'à une des portes de la ville. Mais au moment où il s'armait pour cette sortie et où il plaçait son esclave favorite, compagne de sa couche, ses eunuques et quelques pages chargés de ses trésors, au milieu du groupe qu'il allait conduire au combat, un bûcher de débris de maisons, de planches et de solives demi-calcinées, construit par les janissaires devant la porte, éleva ses flammes par dessus les murs et le repoussa dans l'intérieur du palais. Chacun alors parmi les siens chercha au hasard sa perte ou son salut dans la fuite. Le pacha de Rustschuk, comptant sur l'armée dont il ignorait la dipersion complète, et ne doutant pas d'être délivré après l'incendie, ne chercha qu'à se dérober aux flammes et aux balles dont il était entouré et assailli ; gagner du temps sur la sédition, pour lui, c'était la vaincre.

Il y avait, à l'extrémité d'une des ailes de son

palais de bois, une tour en pierres, destinée par les grands vizirs à servir, en cas d'incendie, d'asile et d'entrepôt à leurs familles et à leurs trésors. Cette tour, à plusieurs étages de voûtes superposées les unes sur les autres, communiquait au palais par un portique en maçonnerie. Elle était fermée par plusieurs portes en fer que les flammes ne pouvaient atteindre, et que les balles ne pouvaient traverser. L'artillerie seule aurait pu ouvrir un passage dans l'enceinte de ce bloc de granit.

Soit que Baraiktar eût pressenti quelquefois les hasards d'une insurrection qui viendrait l'assaillir jusque dans son palais, et qu'il eût en conséquence les clefs de ce bâtiment abandonné dans la main, soit qu'un instinct naturel et prompt lui montrât cette tour comme son seul refuge, il s'y jeta avec sa favorite et l'eunuque confident de son ambition, de ses trésors et de ses amours. Il prit soin d'y porter avec lui des armes, des vivres et ses bijoux les plus précieux. Aucun œil ne le vit entrer. Il referma derrière lui les verroux des trois portes de fer qui défendaient chaque étage et s'enferma avec la jeune Albanaise et le noir, unis à son sort dans l'appartement le plus élevé de la tour.

Ce qui se passa dans cette retraite pendant les trois jours et les trois nuits où l'abord de la tour

fut défendu par les flammes est un mystère qu'aucune langue n'a révélé. On ne trouve à cet égard dans les dépêches des agents français que des conjectures contradictoires.

XLII

Le palais de l'aga des janissaires et le principal campement de cette innombrable milice qui borde la Propontide, espèce de Stamboul compris entre les vieilles murailles des Grecs et Sainte-Sophie, le vieux sérail aujourd'hui rebâti et habité par le séraskier ou généralissime des troupes, les rues, les bazars, les mosquées de Stamboul, les faubourgs populeux d'Aïoub, les alentours du sérail jusqu'au pied de ses murs, en un mot, tout l'ancien Constantinople, étaient en armes ou en feu, au pouvoir des janissaires et de leurs partisans. Nul désormais ne paraissait en état de refouler une révolution si générale, si irrésistible, et de balancer la fortune. Deux hommes seuls l'osèrent cependant, et ils prouvèrent ainsi que le pacha de Rustschuk avait bien jugé le caractère et la fidélité des deux soutiens qu'il s'était choisis dans ces périls. Ces deux hommes étaient le capitan pacha Ramis et le général des troupes régulières d'Asie campées à Scutari, le cou-

rageux et obstiné Cadi-Pacha. Le commandant général de l'artillerie les seconda, ainsi que le général des Seymen de Levend-Chiflik. Si ces quatre officiers, qui conservèrent leur sang-froid et surent maintenir leurs troupes, avaient eu à leur tête le grand vizir, alors prisonnier de l'incendie, nul doute que Baraiktar vainqueur, après un moment d'étonnement, n'eût exterminé ce jour-là une milice qui ne tomba que seize ans plus tard, après avoir causé, par ses agitations et sa lâcheté, le démembrement de l'empire. Mais l'ivresse, l'amour et le sommeil avaient tout perdu.

XLIII

Ramis-Pacha habitait l'arsenal, séparé du faubourg d'Aïoub, de la ville et du sérail par le golfe de mer qui forme le port et qui va s'enfoncer en se rétrécissant et en mourant entre deux collines couvertes de faubourgs agités dans le vallon des Eaux-Douces d'Europe. Il voyait de ses fenêtres les progrès de la révolte par les progrès de l'incendie ; les cris des combattants, les sifflements et les lueurs des flammes arrivaient jusqu'à lui, reflétées par les vagues de la Corne d'Or, et répercutés par les deux rives. Quelques messagers inaperçus se jetaient dans des

caïques et venaient sous les coups de fusil lui annoncer les événements. Il avait appris que le grand vizir, cerné de toutes parts dans son palais sans défense, ne pouvait plus rien pour lui-même. Il ignorait s'il avait péri dans les flammes, ou si, parvenu à s'échapper sous quelque déguisement ou les armes à la main, il était allé aux casernes de Daoud-Pacha, sur la route d'Andrinople, rallier une poignée de ses Albanais et de ses Bulgares pour revenir sauver une seconde fois son sultan. Un faubourg turc, très-peuplé aussi, et un vaste champ de morts planté de cyprès, dominaient l'arsenal et entouraient de menaces et de dangers l'intrépide lieutenant du grand vizir ; il fit fermer les accès de l'arsenal, appela ses soldats de marine aux armes, ses officiers au conseil. Jeune, plein de feu et de lumière à la fois, jouissant sur ses marins, sur ses officiers, sur la flotte, sur le peuple même de ce quartier, d'une autorité de confiance et d'estime qui intimidait la révolte devant lui, il harangua ses cohortes, il les pénétra du respect qu'elles se devaient à elles-mêmes, du mépris pour l'indigne rôle de soldats séditieux, et leur fit prêter le serment de n'obéir, dans cette incertitude et dans cette confusion de l'autre rive, qu'aux ordres directs qui lui parviendraient du sultan. Ses troupes se sentirent fières

de sa confiance et de leur discipline. Elles jurèrent et tinrent leur serment.

Ramis-Pacha envoya un détachement à Levend-Chiflik, caserne située au-dessus des collines qui dominent l'arsenal, pour dégager le corps des seymen réguliers et faire sa jonction avec lui. Il en dirigea un autre à sa gauche par les quais de Galata, pour se mettre en communication avec les artilleurs fidèles aussi de la caserne de Tophana, maître ainsi par ces trois ponts défendus de toutes les collines et de toute la partie de la rive qui fait face au sérail et à Stamboul.

Par une manœuvre intelligente et hardie, il reprit l'offensive contre le foyer de la révolte. Il ordonna à deux vaisseaux de la flotte, armés et mouillés dans le port, de tourner la pointe du sérail, d'aller s'embosser dans la Propontide, en face de la caserne des janissaires, foyer de la sédition, et de foudroyer le palais de l'aga, le quartier, les casernes et la réserve des factieux campés sur cette place. Enfin il dépêcha une chaloupe à Cadi-Pacha, campé à Chalcédoine avec ses quatre mille Asiatiques réguliers. Il lui ordonna de marcher sur le faubourg de Scutari, faubourg d'Asie vis-à-vis les jardins du Grand-Seigneur, d'y laisser deux mille hommes pour contenir ce faubourg, le plus fana-

tique et le plus turbulent de tous, de s'embarquer avec les deux mille autres, de traverser le bras de mer, et de se jeter avec ce renfort dans les jardins du sérail, pour défendre jusqu'à la mort ou jusqu'à la délivrance la demeure et la liberté du sultan.

Ces dispositions fermes et sages prises, Ramis envoya quelques éclaireurs par le vallon des Eaux-Douces sur les routes d'Andrinople, avec ordre de tuer tous les janissaires qu'ils rencontreraient se rendant à la ville pour renforcer leurs cohortes, et d'interdire à tous les voyageurs l'accès de Constantinople. Il dispersa de plus une foule d'agents secrets et de conteurs publics, dans les foules et dans les cafés, chargés de répandre le bruit de l'évasion de Baraiktar, et de son prochain retour à la tête de son armée, ralliée hors des murs, pour venger sa surprise et punir les séditieux. Ces mesures, ce canon sur la Propontide, ces barques chargées de soldats traversant la Corne d'Or pour fortifier le sérail, ces rumeurs répandues de bouche en bouche, ébranlèrent la sédition, éclaircirent les rangs du peuple, et réduisirent les janissaires à leur propre force et à la plus abjecte populace, recrutée par le pillage dans les faubourgs malfamés, qui croupissent sous l'ombre, dans les murs de Constantinople.

Que n'eût pas fait dans un pareil moment l'ap-

parition de Baraiktar, si la flamme lui eût ouvert une route vers Ramis! Déjà les imans se retiraient de leurs chaires séditieuses, les oulémas rentraient dans leurs maisons, affectant une prudente neutralité. L'aga et les officiers des janissaires, qui n'avaient obéi à leurs troupes que par impuissance de leur résister, se déclaraient perdus et se préparaient au supplice. Le peuple, croyant à l'évasion de Baraiktar et à son retour à la tête des Albanais ralliés, courait aux portes et aux murailles pour lui fermer tout accès. Les rues et les places voisines de la Propontide se vidaient sous les boulets des deux vaisseaux qui tonnaient depuis deux jours contre le quartier de l'aga. Les murs du sérail étaient défendus par les pages, les bostandjis et les soldats de Chalcédoine, introduits dans les jardins par Cadi-Pacha. Tous les groupes d'insurgés ou de janissaires qui osaient se montrer au pied des murailles jonchaient à l'instant les rues, les places ou la mer de leurs cadavres. Le feu seul, se propageant de maison en maison, de rue en rue, combattait pour les révoltés. Tel était l'état de la ville à la fin du second jour de la révolution, et Baraiktar ne paraissait pas.

XLIV

Entrons au sérail et lisons dans l'âme de Mahmoud.

Ce jeune prince, mûri par la captivité et par l'étude, brûlant d'ardeur, mais contenu par la modestie de son âge, était combattu entre deux sentiments contraires. Effacé, humilié, contraint, menacé même quelquefois par la rude tutelle d'un soldat, plus fidèle que courtisan, il se serait vu avec une satisfaction secrète délivré par l'amour de son peuple d'un vizir qui commençait à lui peser. Mais généreux, loyal et reconnaissant, il n'oubliait pas qu'il devait tout à ce vizir; il aurait souffert de l'abandonner, il rougissait de le trahir. C'était pour l'indépendance de son trône que ce vizir combattait ou mourait en ce moment.

D'un autre côté, l'ombre de Sélim III lui montrait le triomphe des janissaires comme le prélude de l'asservissement du sérail, de la captivité, du détrônement, de la mort des princes, de l'anarchie de la capitale, de l'affaissement de l'empire. Tous ses souvenirs, tous ses sentiments, toutes ses prévisions l'animaient contre eux. Il tremblait aussi que leur triomphe ne fût le signal de sa déposition,

de sa captivité, de sa mort ou d'un second couronnement de son frère Mustapha IV. Il connaissait la cruauté et les sanguinaires ressentiments de ce frère, meurtrier de Sélim par précaution, meurtrier bientôt de Mahmoud par vengeance. Son sort flottait dans une tempête de pensées, d'espérances et de terreurs qui se disputaient l'âme d'un enfant. C'est l'heure où la voix des femmes, des mères, des favorites, des eunuques, des esclaves, funestes conseillers de résolutions déplorables, préparent des pages néfastes à l'histoire des peuples, et des remords éternels aux souverains.

XLV

Le sultan, fortifié dans son enceinte par les deux mille hommes de Cadi-Pacha et par le corps entier des seymen, que Ramis envoya aussi au secours du sérail, s'inspira de l'expérience et de l'énergie de Cadi, et forma son armée à l'abri de ses murailles, prêt également à les défendre ou à en sortir selon les éventualités, les progrès ou l'affaiblissement de l'insurrection.

Les seymen furent postés sur les murs entre les créneaux, plongeant leur feu sur tous les abords des jardins. Les pages, troupe dévouée et fidèle, reçu-

rent des armes et se groupèrent comme une armée de la jeunesse autour du sultan. Les bostandjis, divisés en autant de corps qu'il y a de portes, furent chargés de les défendre ou de mourir sur le seuil. Cadi-Pacha et ses deux mille soldats exercés de la Caramanie, se rangèrent en bataille dans la grande cour de Saint-Irénée, devant la porte principale du sérail. Les vivres et les munitions apportés par mer de Scutari et de Chalcédoine ne manquaient pas au palais. L'empire tout entier, réfugié dans cette presqu'île inexpugnable, semblait comme au temps des empereurs Grecs, gardé par les flots des deux mers.

XLVI

Un feu sûr et continuel, échangé entre les janissaires exaspérés et les seymen couverts par les créneaux, fit résonner toute la journée du 15 novembre les collines, les cyprès et la rade de Constantinople. Partout ailleurs que sur le promontoire du sérail, un calme sinistre et un silence d'anxiété pesaient sur les sept collines de la seconde Rome. Des hauteurs de Scutari, de Galata, d'Aïoub, de Tophana, des dômes et des minarets de Sainte-Sophie, on voyait sous un ciel limpide et inondé de

soleil les légères fumées des coups de fusil des seymen couronner les murs d'un feston de feu. Les volées de canon des deux vaisseaux, embossés sous le palais de l'aga des janissaires, faisaient par moments trembler l'air et frémir les flots. Les flammes rampantes de l'incendie, renfermé encore autour du palais de Baraiktar, semblaient s'affaisser avec la sédition.

XLVII

Ramis-Pacha, satisfait d'une répression qu'on devait tout entière à sa fermeté et à son génie, vit les symptômes de la victoire dans l'ébranlement du peuple et des janissaires. Il résolut de la saisir et de ne pas la convertir en carnage, puisqu'il pouvait l'utiliser en soumission. Une sédition vaincue, lassée et soumise, lui promettait pour Mahmoud un gouvernement affermi et tout-puissant.

Il se jeta dans une barque, traversa le port et s'introduisit dans l'enceinte du sérail. Déjà des ouvertures de pacification étaient échangées du dehors entre les officiers repentants des janissaires et les défenseurs du sultan. Le moment était décisif, il conjura Mahmoud et son conseil de le saisir. Il proposa de proclamer du haut des murs et des mina-

rets une amnistie générale pour tous ceux du peuple et des ortas qui déposeraient les armes, en exceptant un seul homme de ce pardon politique, et en rejetant tout le crime de la sédition sur une seule tête. Cet homme était le faible aga des janissaires ; en lui le corps entier eût été vaincu, réprouvé et châtié. Ce conseil sauvait à la fois le sultan de la dégradation, la capitale des flammes, le gouvernement du joug brisé de cette milice. Il était accepté par les combattants de l'intérieur et du dehors. Le sultan penchait pour ce triomphe qui, en épargnant le sang des Osmanlis, lui épargnait à lui la cruelle alternative où on allait le pousser bientôt après, de se sacrifier avec l'empire, ou de sacrifier Mustapha à la sûreté de son règne.

XLVIII

Mais le bouillant Cadi-Pacha, voyant une victoire plus absolue prête à être saisie dans le sang même des révoltés à demi vaincus, s'indigna contre une telle prudence. Il se souvenait de l'affront fait à lui et à son armée au moment de la déposition du malheureux Sélim, quand les janissaires triomphants l'avaient contraint à reprendre honteusement la route de ses vallées de l'Asie-Mineure. Il

avait soif de leur sang ou de leur honte à son tour. Il avait promis vengeance à ses troupes et aux cavaliers de Caraman-Oghli. Il proposa de former à l'instant dans l'intérieur une armée d'agression, composée de ses plus intrépides régiments, précédés de quelques pièces de canon, suivis d'une cavalerie mobile et légère, de faire à travers la ville une expédition hardie qui briserait les derniers noyaux de la sédition, qui exterminerait les janissaires et qui éteindrait pour jamais dans leur sang et dans la terreur du peuple les germes et les habitudes de la révolte. Ce langage héroïque enleva tout le monde, fanatisa l'armée et entraîna le sultan. Cadi-Pacha reçut le commandement de ce corps d'expédition.

XLIX

L'intrépide Asiatique forma aussitôt une colonne de quatre mille hommes précédés de quatre pièces de canon; il fit ouvrir les portes et s'élança avec ses troupes, au pas de charge, au son des tambours et aux applaudissements des gardiens, des esclaves et des eunuques sortis sur la terrasse qui couronne la porte. Mahmoud lui-même, qui voulait sortir avec ses soldats, fut retenu par Ramis et par ses

serviteurs ; il monta l'escalier d'une tour en pierres, qui s'élève contiguë à la porte et dont les meurtrières voient au loin sur la place et dans la ville. Il y passa le temps du combat entre l'espoir et la crainte, observant, à l'aide d'une longue-vue, les progrès ou les revers de ses soldats.

Cadi-Pacha fondit comme une muraille de fer sur la colonne de tête des janissaires, qui occupait la place et qui fusillait les créneaux. Il les refoula, les dispersa, les poursuivit, entra, sur leurs pas, dans leur caserne de la place Sainte-Sophie, les précipita par les fenêtres, parvint à la place de l'Hippodrome, couverte, comme le sol de Baalbeck ou de Palmyre, de débris debout ou renversés du moyen âge, balaya devant lui les masses qui entouraient d'un cordon le palais du grand vizir. La flamme qui dévorait encore les murailles et les escaliers de bois de ce palais en interdit l'entrée à ses troupes. Il établit une forte réserve sur la place de l'Hippodrome, et, divisant sa petite armée en trois colonnes, il les lança à travers Stamboul : l'une vers le château des Sept-Tours ; la seconde vers la mosquée du sultan Soliman, point culminant du Promontoire et dominant à la fois la Propontide et la Corne-d'Or ; la troisième enfin, commandée par lui-même, vers le foyer de l'insurrection, au palais de l'aga des janis-

saires. Il ordonna aux deux colonnes dont il allait se séparer ainsi de balayer les rues devant elles et d'immoler sans pitié tout ce qui portait les armes.

Les colonnes obéirent, sans rencontrer d'obstacle d'abord ; mais, trop confiantes dans la solitude des rues, et s'abandonnant au pillage et au massacre dans l'intérieur des maisons forcées, elles s'affaiblirent à mesure qu'elles s'avançaient, laissant la rage et la vengeance derrière elles. Les cris des femmes, les pleurs des enfants, le sang des vieillards, le spectacle des victimes entassées par les survivants sur le seuil des maisons, ou précipitées des fenêtres, rendirent aux habitants le courage par l'excès même de la terreur. Ils s'encouragèrent les uns les autres, se reprochant mutuellement leur lâcheté ; ils se rallièrent derrière les colonnes, d'abord par groupes, bientôt par masses ; ils appelèrent les janissaires plus aguerris à les commander, et ils attaquèrent les troupes de Cadi-Pacha à leur retour, tandis que de toutes les maisons sur leur route, les pierres, les tisons, l'huile bouillante, pleuvaient sur elles en les écrasant. Le feu, allumé à la fois par les uns pour dévorer la ville, par les autres pour étouffer leurs ennemis, s'étendit bientôt en vaste incendie. Les trois colonnes, décimées dans

leur marche, se replièrent avec peine d'abord sur la place de l'Hippodrome, et bientôt sur la place qui précède la porte du sérail; là, protégées par l'embouchure des rues étroites qui y aboutissent et par le feu qui partait des créneaux et qui les couvrait, elles résistèrent vaillamment à la multitude des insurgés que la témérité de Cadi-Pacha avait fait refluer contre le palais.

L

Les janissaires, ne redoutant plus de nouvelles sorties des troupes du sultan, se portèrent en masse à leur caserne de Sainte-Sophie pour la reconquérir. Trois cents seymen avaient été oubliés par Cadi-Pacha dans cette caserne. Noyés dans un flot toujours croissant d'assaillants, ces trois cents hommes, sans espérance pour leur vie s'ils rendaient ce poste, résolurent d'y venger du moins leur propre mort. Les janissaires y donnèrent inutilement vingt assauts. Toujours foudroyés au pied des escaliers ou dans les cours, ils mirent le feu à l'édifice. Les seymen s'y laissèrent consumer en combattant jusqu'à l'écroulement des murailles, sous lesquelles ils périrent jusqu'au dernier. L'incendie de cet immense palais jeta ses flammes sur tous les quartiers

voisins, et menaça d'entourer le sérail même d'un océan de feu.

Cadi-Pacha avait en vain tenté d'aller délivrer ses seymen. Le feu des maisons, la flamme de l'incendie, les cadavres qui remplissaient les rues l'empêchèrent d'arriver jusqu'à Sainte-Sophie. Le commandant des seymen, Soliman-Aga, renégat prussien, qui avait été un des premiers instructeurs des nizams et à qui Baraiktar avait confié le commandement de ce corps, fut blessé dans cette retraite, tomba de cheval et, saisi par la populace, fut déchiré en mille lambeaux. Cadi-Pacha, ramenant un peuple entier sur ses pas, fut forcé d'abriter ses soldats découragés dans l'enceinte même des cours du sérail. L'incendie, que personne ne cherchait plus à arrêter et que soufflait le vent de la Propontide, couvrit promptement d'une nappe de feu toute la partie de la ville qui s'étend de l'Hippodrome et de la place Sainte-Sophie jusqu'aux portes du palais. Les femmes, les vieillards, les enfants périrent par milliers dans les décombres. Les janissaires, acharnés au combat, ne pensaient qu'à tuer et non à sauver.

LI

: sultan Mahmoud contemplait, du haut de la
du sérail, ses troupes en fuite et sa capitale
ımée. Saisi à la fois du sentiment de sa défaite
pitié pour tant de victimes, il ordonna à Cadi-
a de ne plus répondre du haut des créneaux
:anons et aux fusils des janissaires. Il fit lancer
lessus les murs un décret impérial qui ordon-
à l'aga de cette milice de suspendre la lutte et
êter l'incendie. L'aga, affectant de conserver
spect à l'ordre de son souverain, fit abattre les
ons et concentra le feu dans les foyers étroits
puleux qu'il avait à demi dévorés. Le peuple,
'aveur de cet incendie éteint et du feu des cré-
x ralenti, inonda en plus grande masse la place
érail et les rues qui circulent au pied de ses
ıilles. Il élevait jusqu'au ciel ses malédictions
'e Baraiktar, Caraman-Oghli, Ramis, Cadi-
a, les bostandjis, les seymen, les pages, le sul-
ui-même. Des voix menaçantes criaient : Vive
apha ! et faisaient entrevoir à Mahmoud le sort
élim. Entre sa perte certaine ou le rétablis-
nt de son autorité et de la paix dans l'empire,
avait qu'une résolution, la mort instantanée

de Mustapha. Les serviteurs, les conseillers, les eunuques de Mahmoud se précipitèrent à ses pieds pour l'obtenir. Après avoir résisté deux jours, il y consentit enfin. Ce fut le salut d'un jour, le remords et le deuil de toute une vie. Mustapha IV, condamné d'un geste, cessa de vivre entre les mains des mêmes bourreaux qu'il avait envoyés à Sélim III.

Ce prince, comme tous les princes cruels, ne sut pas mieux mourir qu'il n'avait su régner. Cadi-Pacha, vaincu, rendit à son maître le triste et dernier service de présider à cette exécution.

Ce fut le dernier crime de ce sérail où le fratricide avait été pendant cinq siècles l'échelon de l'empire. Gloire au temps qui ensevelit aussi les forfaits d'État!

LII

La foule ignorait encore la mort de Mustapha; mais toujours tremblante du retour sans cesse annoncé de Baraiktar, elle se précipita par toutes les issues dans son palais, aussitôt que l'incendie affaissé lui permit de franchir les poutres et les solives enflammées. Les hommes du peuple n'attendaient pas que les cendres fussent refroidies pour

chercher à y recueillir les lingots d'or et d'argent fondus dans ce foyer de trois jours. En franchissant les diverses enceintes dont cette vaste demeure des grands vizirs était composée, quelques-uns parvinrent à travers un corridor creusé dans l'épaisseur d'une muraille en maçonnerie, au pied d'une tour, dont l'entrée était interdite par une porte de fer encore rougie. La soif du butin les porta à enfoncer cette porte à coups de haches et de solives changées en béliers. La porte, en tombant, leur ouvrit un étroit portique circulaire qui conduisait à un escalier. Ils franchirent les marches, et arrêtés trois fois par de nouvelles portes de fer, trois fois ils renversèrent cet obstacle pour monter plus haut.

La dernière porte enfoncée offrit à leurs yeux un trésor mille fois plus précieux à leur colère que l'or dont ils étaient si avides : c'était le cadavre de Baraiktar. Il était étendu entre l'eunuque noir, son confident, et la jeune Albanaise qu'il avait assez aimée entre toutes ses femmes pour vouloir la sauver seule ou pour lui faire partager sa mort. Des sacs remplis d'or et des écrins de pierreries jonchaient le pavé de la tour à côté des trois cadavres.

Ceux qui les avaient découverts reconnaissant le vizir, que la mort volontaire ou l'asphyxie n'avait point défiguré, appelèrent à grands cris le peuple

à jouir de ce spectacle. L'aga des janissaires et les principaux officiers se hâtèrent d'aller contempler le corps inanimé de leur ennemi. Ils firent porter le cadavre en triomphe sur les épaules du peuple, et l'étalèrent comme un drapeau aux yeux des seymen et des bostandjis qui regardaient du haut des créneaux du sérail ; puis ils le traînèrent par les pieds sur la place de l'Etmeidan, où ils l'exposèrent trois jours aux yeux du peuple devant leur caserne, comme en expiation de la haine que ce grand homme leur avait portée.

LIII

A la vue du cadavre du grand vizir, les défenseurs du sérail, qu'on avait jusque-là soutenus par l'espoir de son prochain retour à la tête d'une armée libératrice, sentirent leur courage défaillir et les armes tomber de leurs mains. Les seymen et les Asiatiques de Cadi-Pacha crièrent du haut des créneaux au peuple, qu'ils avaient été trompés, qu'ils ne voulaient plus combattre contre les janissaires leurs frères et les défenseurs de la même religion. Ils jurèrent d'aller venger dans le sang de Ramis et de Cadi-Pacha, leurs généraux, le sang osmanli qu'on leur avait fait répandre.

Mahmoud, que la mort de Mustapha IV rendait sacré même à ses vainqueurs, ne craignait plus rien pour lui-même. Bien loin de chercher à prolonger une lutte inutile, il céda au sort, se promettant de le retourner un jour contre ses ennemis. Il favorisa la fraternisation des seymen et des soldats de la Caramanie avec les janissaires. La réconciliation se fit sur la place et dans la première cour du sérail. Les janissaires, satisfaits, ne demandaient que quelques têtes; le sultan les leur déroba. Il fit embarquer Ramis-Pacha, Cadi-Pacha, Begdjy-Effendi et les principaux amis de Baraiktar sur une barque qui les attendait à la pointe du sérail. Des rameurs fidèles les éloignant aussitôt de la côte, les débarquèrent à Rodosto, sur la Propontide. De là, ils atteignirent Rustschuk, où les partisans, toujours fidèles de Baraiktar, les dérobèrent quelque temps à la vengeance des janissaires. Leur départ apaisa cette révolution qui avait ensanglanté et incendié la capitale pendant cinq jours. Les janissaires brûlèrent, le même jour, les magnifiques casernes des troupes régulières pour effacer jusqu'à la trace d'une odieuse innovation. Ils envoyèrent, dans la soirée, des députés au sultan pour lui demander pardon de leur révolte et pour l'assurer de leur inviolable fidélité. Le muphti, hostile en secret à

Baraiktar, vint, à la tête des oulémas, féliciter le jeune prince de sa défaite comme d'une victoire. Il y voyait le triomphe de la monarchie, de la religion et des vieilles lois. Tout rentra dans l'ordre ancien et abandonna le parti vaincu.

LIV

Peu de temps après, Ramis-Pacha, qui était né en Crimée, alla demander asile à sa patrie, déjà soumise aux Russes. Cadi-Pacha, après avoir erré pendant quelques jours dans la Caramanie, pour y recruter de nouveaux ennemis aux janissaires, fut reconnu à Kutaïah sous l'habit d'un derviche. Sa tête tranchée, portée à Constantinople, fut exposée pendant un mois sur les crénaux de cette porte du sérail, qu'il avait si héroïquement défendue. Le nom de Baraiktar, enseveli pendant longtemps dans le silence de la peur, resta scellé sous la dissimulation des sentiments qu'on lui portait : odieux aux janissaires et aux oulémas, gardiens et possesseurs intéressés des abus de l'empire, sacré aux amis du sage Sélim, à la fois regretté et redouté de Mahmoud, qui lui devait trop de reconnaissance pour ce qu'un souverain peut en porter à un esclave. Quelques années après, on le jugea mieux, on l'admira plus,

on le plaignit davantage. Il reste un des plus grands noms de ces drames aventureux qui composent l'histoire d'Orient, si semblable à un poëme; un héros de courage, d'audace et de fidélité, un Antar européen à qui il ne manqua, comme l'Antar arabe, qu'une lyre pour chanter son propre héroïsme et son sacrifice à un maître ingrat.

Fils d'un pâtre des vallées qui séparent la Bulgarie et l'Albanie, berger lui-même, puis dompteur de ces chevaux qu'il élevait pour les pachas voisins, respirant la guerre pour la guerre, reconnu chef à l'intrépidité et à l'instinct des combats, remarqué par les généraux de Sélim III, élevé par ce prince au rang de pacha, honorant seul les revers des armées ottomanes par des incursions victorieuses sur le territoire ennemi et par la sécurité de la province la plus exposée, confiée à son sabre; se formant sans solde une armée personnelle, maintenue et disciplinée par le sentiment de la supériorité et par l'amour de son chef; fier et tendre comme le lion de Sélim, nom qu'il aimait à se donner; plein de mépris pour ces janissaires amollis, soldats de parade quand l'empire était calme, de sédition quand il était troublé; voyant de loin tomber le maître qu'il adorait sous la turbulence de ces prétoriens, affectant l'indifférence pour mieux cacher

la pitié et pour mieux préparer la vengeance, touchant au but de sa conjuration et recevant un cadavre à venger au lieu d'un souverain à replacer sur le trône, pleurant comme une femme, regrettant son héroïsme et sa dissimulation perdus; appelé, enfin, à consommer une révolution par l'impossibilité de reculer après la révolte, couronnant avec indifférence un enfant porté par sa victoire au pouvoir suprême, l'exerçant avec vigueur mais avec rudesse, égaré dans une capitale corrompue entre les intrigues d'un sérail qu'il offense et les ressentiments d'une milice qu'il menace, se décourageant du salut de l'empire, se fiant à son sabre, se réfugiant dans l'amour, s'endormant dans la volupté, réveillé par la sédition, la flamme et la mort, voilà Baraiktar.

Les Bulgares, les Albanais et les pasteurs des bords du Danube chantent encore les légendes sauvages et touchantes de sa vie et de son supplice, comme celles de Scanderbeg et de Czerni-Georges; les Turcs l'oublient ; grand homme, mauvais ministre, plus fait pour la guerre que pour le gouvernement, le vizir a fait tort au héros!

LV

Les conteurs des cafés de Stamboul citent seulement quelques traits de courageuse justice qui rappellent les aventures des khalifes.

La jeune veuve d'un riche négociant turc logeait dans la ville de Galata, au-dessus de la boutique d'un jeune marchand chrétien, né dans une des montagnes de l'Albanie et remarqué de tous les passants pour sa merveilleuse beauté. Il vendait ces étoffes de Caramanie, ces tapis, ces bijoux, ces parfums d'Orient, que les odalisques du harem rêvent, dans les pays de reclusion des femmes, comme la seule consolation de leur esclavage.

A peine sortie de l'enfance, oisive, riche, sans famille à Constantinople, sans autre entretien que celui d'une ou de deux esclaves, autrefois ses gardiennes, maintenant ses complaisantes, la jeune veuve, née dans une île de l'Archipel, passait ses journées dans un de ces balcons grillés, en saillie sur la rue, et d'où elle pouvait apercevoir de temps en temps le beau marchand quand il entrait dans son magasin ou quand il prenait le frais dans la rue. Elle s'éprit pour lui d'un amour irrité par la continuelle contemplation et par la solitude; mais cet amour,

même muet, était un sacrilége, car la loi turque interdit, sous peine de mort, toute union entre un musulman et un giaour. Elle espérait vaguement que l'aspect de ses charmes et la possession de ses richesses entraîneraient le jeune chrétien à renier pour elle sa foi.

Elle employa toutes sortes de ruses pour parvenir à un entretien chez elle avec lui. Toutes échouaient devant cette terreur qu'inspire à un chrétien l'appartement d'une musulmane, où l'on ne peut entrer sans crime. A la fin elle envoya successivement ses esclaves acheter presque tout le magasin du chrétien, et quand il fallut régler le compte, elle feignit de s'y perdre, de nier ce qu'elle avait reçu, de faire contester par ses femmes sur les objets et sur les prix avec tant de doutes, de malentendus et d'obstination, qu'un éclaircissement de ces comptes parût indispensable entre elle et le marchand lui-même. Le jeune homme, dont la fortune presque entière se trouvait engagée dans ce différend simulé, n'hésita plus à risquer sa vie pour sauver son unique richesse. Il monta l'escalier intérieur de la maison de la belle Turque et fut introduit par une esclave affidée dans son appartement. A son aspect, il fut ébloui : elle lui avoua sa passion et sa ruse. Ils s'aimèrent; ils jouirent quelques mois en trem-

blant d'un commerce mystérieux que dérobaient à tous les soupçons les murailles d'une maison commune. Ils se proposaient de fuir ensemble pour s'unir dans un pays chrétien aussitôt qu'ils auraient fait passer leurs richesses sur une terre libre.

Cependant une mutuelle terreur corrompait leurs espérances et leurs joies. Leur beauté même attirait sur eux les regards et la pensée de leurs voisins. Nul néanmoins ne se doutait de leurs rapports. Le sentiment de sa faute et de son danger inquiétait seul le bonheur du jeune Grec. Il croyait que son crime était écrit avec son bonheur sur son visage. Tous les regards le troublaient. Le remords le perdit.

Un jour qu'il était monté par l'escalier dérobé chez sa fiancée, quatre janissaires, sans aucun soupçon, entrèrent dans son magasin pour acheter quelques parfums rares pour leurs femmes. L'enfant qui gardait la boutique pendant l'absence de son maître ne trouva pas dans les urnes et dans les coffrets l'espèce d'aromate demandé par les janissaires. Ils insistèrent, ils s'obstinèrent à attendre le marchand lui-même. L'enfant, intimidé, alla le chercher. Le jeune Grec, voyant dans un hasard une intention, et dans l'insistance des janissaires à le demander une préméditation de le convaincre et de

le saisir, parut si pâle, si déconcerté et si balbutiant à leur yeux, qu'ils furent frappés d'étonnement, et qu'en recherchant les causes de son trouble, ils découvrirent son crime. Ils le menèrent au cadi, qui le condamna au supplice pour avoir violé le harem d'un musulman.

Baraiktar, instruit, cassa le jugement et recommanda aux amants de fuir la vengeance, non des lois, mais du fanatisme : il protégea lui-même leur fuite en Albanie, où son nom est encore béni pour cette clémence.

LIVRE TRENTE-SEPTIÈME.

I

La mort de sultan Mustapha IV et l'avénement au trône du jeune et infortuné Mahmoud II, n'avait inspiré ni intérêt ni pitié à l'arbitre du monde Napoléon. Il continuait à flatter après la paix l'empereur de Russie Alexandre d'une part immense dans les dépouilles de l'empire ottoman, et à lui permettre de poursuivre contre le jeune sultan une guerre inégale en Valachie et en Moldavie.

« Les Turcs, » dit l'historien que nous avons déjà cité, « paraissaient depuis la chute de Sélim III arrivés au terme de leur existence; Napoléon se

demandait s'il ne fallait pas en finir avec cette ruine toujours menaçante ; il se demandait encore si ce n'était pas le cas de s'emparer de tous les rivages de la Méditerranée et de se servir du dévouement momentané qu'il inspirait à la Russie, pour diriger une armée sur l'Inde à travers le continent *partagé* de l'Asie. Bien que chimériques, » ajoute l'historien de l'empire, « aux yeux d'une génération ramenée comme la nôtre à de fort médiocres proportions, il ne faut pas juger ces projets de notre point de vue présent ; il faut songer que l'homme qui concevait ces rêves pouvait à volonté faire et défaire des rois, prononcer d'un mot sur les grandes monarchies de l'Europe, et, bien qu'à notre avis il s'abusât, il ne faudrait pas croire qu'on mesure exactement l'étendue de son erreur en la mesurant d'après nos idées actuelles, car en jugeant ainsi, notre petitesse se tromperait autant que s'était trompée sa grandeur. »

Cette politique, vue à travers le prisme de la gloire militaire par un historien que la gloire attire et qu'elle éblouit trop souvent, n'avait de grandeur que dans ses chimères. C'est cette fausse grandeur des avances de Napoléon à la Russie qui a précisément ramené si déplorablement la France, en 1814 et 1815, aux médiocres proportions qu'ac-

cuse le patriotisme de l'historien. Il nous déclare dédaigneusement incompétents pour mesurer de notre petitesse les proportions démesurées de son héros ; il se trompe en ceci, comme dans l'appréciation de la diplomatie russe alors de Napoléon. La chimère n'est jamais grande dans un homme d'État, et la raison n'est jamais petite dans un philosophe véritablement politique.

C'est cette fatale tendance de Napoléon à sacrifier l'Orient à la Russie, qui rendit le règne de Mahmoud II si pénible, et qui fit succomber si souvent ce prince, abandonné de ses soutiens naturels, dans ses efforts surhumains pour régénérer son pays. La France expie aujourd'hui ces pensées vainement grandies par l'idolâtrie de gloire des panégyristes de l'empire.

II

L'anarchie de Constantinople pendant les deux révolutions du sérail, qui venaient de servir si fatalement les Russes, avait décomposé l'armée ottomane. Napoléon, oubliant à dessein le rôle de médiateur que lui donnait le traité de Tilsitt, avait permis aux Russes de recommencer les hostilités au mois d'avril 1809. Le général Miloradowitz,

après avoir défait les Turcs à Giurgewo, avait passé le Danube et s'était emparé d'Issacky. La complicité de Czerni-George, ce chef de la Servie insurgée par lui, démembrait l'empire à l'Occident, pendant que Tormazof, prolongeant les pieds du Caucase, écrasait le pacha de Trébizonde.

Czerni-George, dont le nom se rattache, comme celui de Washington, à l'émancipation d'une race opprimée, les Serviens ou les Serbes, n'était pas né dans la Servie. Il était né en France, dans un village des environs de Nancy. Il avait appris la guerre et le patriotisme dans les campagnes révolutionnaires de la France, en 1792. L'indignation d'un châtiment disciplinaire immérité l'avait jeté comme déserteur dans l'armée autrichienne, dont il parlait la langue. Cantonné avec son régiment en Transylvanie, et toujours rebelle au joug de la discipline, il y tua en duel l'officier qui l'avait humilié; réfugié pour fuir le supplice en Servie, il y vécut d'abord en brigand, bientôt en chef d'autres brigands, au sein des vastes forêts de cette province. Ses bandes, attaquées par les Turcs et recrutées par le patriotisme des Serbes, devinrent des armées; l'aventurier lui-même, de brigand, devint général; son génie militaire et civil se développa avec sa fortune: il conquit Belgrade, s'allia avec

les Russes, dont il reconnut le patronage sur son pays, fonda un gouvernement libre sous forme de sénat servien dont il resta le protecteur, et plus souvent le tyran. La Turquie, en 1803, forcée de s'humilier devant un rebelle, le reconnut, par un traité, hospodar de Servie.

A l'appel d'Alexandre, en 1809, Czerni-George avait repris les armes ; son armée, unie à celle des Russes, franchit les montagnes et souleva les Monténégrins. Le pacha de Bosnie succomba sous les Serviens et leur abandonna la capitale Novi-Bazar.

III

Pendant ces désastres de Bosnie, le prince Bagration, repassant le Danube, conquérait Hirsowa et Braïlow, sur la rive droite du fleuve. Pehlivan-Pacha arrêta l'invasion des Russes, à Tatarizza, et les refoula au delà du Danube.

Au mois de mars 1810, ils reprirent les hostilités. Le grand vizir Kios-Yousouf-Pacha rassembla l'armée à Schumla. Le comte de Langeron, émigré français, naturalisé, comme le duc de Richelieu, pour son courage et ses talents dans les armées du czar, assiégea et prit Silistrie. Schumla re-

poussa avec succès le siége et le blocus des Russes. Encouragé par la retraite des Russes, le grand vizir sortit de Schumla avec trente mille hommes pour secourir Rustschuk. Les Turcs, refoulés à leur tour, perdirent dans ce combat trois mille morts et trente-deux drapeaux.

Le général comte de Saint-Priest, autre réfugié français, élevé par son mérite au grade de général d'un corps d'armée russe, emporta la place de Sistowa et détruisit la ville jusqu'aux fondements. Douze mille habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards, se dispersèrent sans pain et sans vêtements, sans asile, dans les forêts du Balkan. Les pigeons apprivoisés, hôtes innombrables et fidèles des villes turques, continuèrent seuls, dit la chronique bulgare, à roucouler sur les ruines de Sistowa.

Rustschuk capitula devant M. de Langeron. Ainsi la Russie employait des proscrits expulsés de leur patrie à proscrire de leurs foyers d'autres races proscrites.

Kutusof, après la mort du généralissime russe Kaminski, fut chargé du commandement général dans la campagne de 1811.

IV

Ahmed-Pacha, le brave défenseur d'Ibraïlof, fut nommé grand vizir. Il anima de son énergie soixante mille hommes aguerris déjà dans cette longue guerre, et rejeta, à la bataille de Rustschuk, Kutusof au delà du Danube ; il rentra vainqueur dans la ville reconquise. Lui-même, traversant bientôt le Danube sur deux ponts dérobés aux Russes, campa sur la rive gauche adossée au fleuve.

Pendant que les deux armées, également fortifiées dans leur camp, semblaient s'observer, Kutusof, trompant Ahmed, lança une colonne de huit mille hommes sur la rive droite, attaqua la réserve d'Ahmed surprise à Rustschuk , jeta par cette habile manœuvre l'étonnement et la terreur dans l'armée principale d'Ahmed. Les Turcs, se croyant tournés, abandonnèrent leurs retranchements et leur général ; ils repassèrent en désordre le fleuve, semant la panique sur leurs pas ; une flottille russe, maîtresse du fleuve, canonnait à la fois les deux rives.

Un armistice, humiliant pour les Turcs, fut suivi de négociations ouvertes à Bucharest pour la paix. Cette paix, signée le 28 mai 1812 à Bucharest,

modifiait peu les frontières. La Russie, de nouveau en guerre avec Napoléon, tempérait ses exigences pour n'avoir pas à combattre deux ennemis à la fois. Napoléon passait le Niemen avec quatre cent mille hommes le jour où la Russie se hâtait ainsi de désarmer la Porte. Mahmoud II, indigné de livrer aux Russes les embouchures du Danube, conçut contre les janissaires, causes des revers de la dernière campagne, un redoublement de mépris et de haine qu'il ne dissimula plus à ses confidents.

Napoléon, toujours plus soldat que politique, dédaigna les deux seuls alliés que la nature lui offrait pour auxiliaires : les Polonais et les Ottomans; il n'offrit ni la liberté à la Pologne, ni la sécurité à la Turquie. Il marcha sans base à Moscou, et permit à l'armée de Kutusof, disponible par la paix de Bucharest, de revenir sur ses flancs en Pologne, et d'achever ce que l'hiver avait épargné de son armée mourante. Une alliance préalable avec Mahmoud et une armée de secours, envoyée sur le Danube par la Dalmatie avant son invasion de la Russie, aurait occupé trois cent mille Russes sur le Danube et sur le Pruth, et prévenu le désastre suprême de la Bérézina.

Ses offres de partage de l'empire ottoman, au moment où il n'avait d'allié naturel que cet empire,

furent punies sur un fleuve de Russie. En politique, on retrouve toujours sa faute sous ses pas, sans savoir ni quel jour ni à quelle station de sa route. La fatalité n'est qu'un mot par lequel l'homme s'excuse de ses imprévoyances. L'homme porte en soi sa fatalité. Celle de Napoléon en 1812 fut d'avoir vendu la Pologne à des complaisances pour l'Autriche, et la Turquie à des adulations pour Alexandre.

V

Mahmoud II profita de la paix avec les Russes pour soumettre les Serviens, dépourvus, cette fois, de l'appui des Russes. Kourchid-Pacha s'avança par la Bosnie, une autre armée turque par la vallée de Nissa, sur Belgrade. Czerni-George, amolli par une longue paix, et envié par les chefs secondaires de la Servie, s'abandonna lui-même, et se réfugia, après une vaine tentative de résistance, sur le territoire autrichien. Ce libérateur de la Servie ne fut plus qu'un proscrit vulgaire soldé par la Russie pour agiter les Serbes ; trahi et livré par un boyard servien dont il avait emprunté l'hospitalité dans un de ses retours secrets en Servie, il fut décapité par ses ennemis et mourut en aventurier, après avoir com-

mencé en brigand, combattu en héros et fini en transfuge.

Belgrade rentra au pouvoir des Turcs. Leur vengeance contre les Serviens, complices de l'indépendance de leur patrie, souleva de nouveaux libérateurs. Milosch Obrenowich, rival de Czerni-George, s'échappa de Belgrade, jeta le cri de liberté dans les montagnes.

C'était un simple berger dans son enfance; la nature l'avait fait grand, la guerre de l'indépendance brave, la nécessité politique. Une réunion générale de tous les Serviens, chefs de village, le proclama chef suprême du mouvement dans une église de campagne de la haute Servie. Le cri de : guerre à nos oppresseurs! fut sa seule harangue; tous les échos des montagnes et des vallées lui répondirent. Vainqueur de Kourchid-Pacha dans toutes les rencontres avec les Turcs, Milosch, qui ne voulait pas briser, mais relâcher seulement les liens de vasselage avec la Turquie, se rendit avec confiance au camp de Kourchid pour traiter des conditions de la paix. La Servie, libre et pacifiée, ne fut plus qu'un État tributaire sous le gouvernement héréditaire du prince Milosch. Ce souverain d'une principauté égale à un royaume ne savait pas signer son nom.

« Ne sachant pas écrire, » dit-il lui-même dans

sa proclamation aux Serviens, « j'ai fait écrire ici, « par mon plus jeune fils Michel, mes nom et pré« noms dans cet acte, et j'y ai fait apposer mon « sceau afin d'attester qu'il émane de moi. »

L'auteur de ce récit a reçu lui-même l'hospitalité, quinze ans après ces événements, dans la famille princière, mais toujours patriarcale de ces bergers devenus rois des forêts de la Servie.

VI

La chute de Napoléon, la restauration de la maison de Bourbon en France et la paix du monde promettaient à Mahmoud II une politique plus pondérée, et, par conséquent, plus équitable envers l'empire ottoman. Il faut reconnaître aussi, à la gloire de la vertu sur le trône, que la magnanimité et la modération de l'empereur de Russie, Alexandre, et de ses ministres, correspondaient providentiellement à cette détente générale de l'univers politique, et offraient au sultan, s'il avait eu des ministres dignes de lui, des circonstances favorables à la régénération de l'ordre intérieur et de l'armée en Turquie. Napoléon en s'éteignant semblait avoir éteint le feu de la guerre universelle qui consumait depuis seize ans l'Europe et l'Asie. Les peuples et

les princes respiraient; la paix et la liberté rendaient aux nations ce qu'elles avaient perdu en gloire militaire et en conquêtes.

Mais l'empire ottoman, quoique gouverné par un sultan à qui la fortune seule manquait pour être un grand homme, ne participait pas à cette pacification du globe. Ses mauvaises institutions, nées de la conquête et pour la conquête, s'accommodaient aussi mal de l'état de paix qu'elles étaient devenues, par la désuétude des choses, inaptes à l'état de guerre. Le *système de l'administration des provinces à forfait* par des pachas dont la mort était la seule responsabilité, et le système prétorien des janissaires, devenus la terreur du trône et l'indiscipline de l'armée, énervaient l'empire, quand il cessait un moment de le démembrer. Mahmoud II luttait péniblement et jusque-là malheureusement contre ces deux vices chroniques de l'empire. Ses pachas devenaient des rebelles partout où ils cessaient d'être des esclaves.

La situation de l'Arabie, de l'Albanie, de la Servie, de la Valachie, de la Moldavie, des régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de la Syrie, du mont Liban, de l'Égypte enfin, ce royaume des Pharaons, ressemblait plus à une confédération d'anarchies qu'à un empire. En Arabie, les Waha-

ites, secte devenue indépendante par fanatisme, ossédaient les deux villes saintes, la Mecque et [édine, et fermaient les routes du pèlerinage aux ıravanes annuelles des musulmans. En Albanie, li-Pacha de Janina fondait un empire albanais, ar des crimes, sur les traces des héritiers de Scanerbeg. En Afrique, les vice-rois barbaresques, epuis longtemps indépendants, ne recevaient plus ur investiture que de leurs poignards. En Syrie, pacha de Saint-Jean-d'Acre, imitateur de Daher, 'obéissait qu'à ses caprices. Dans le Liban, l'émir eschir, prince des Druses idolâtres et des Maroites chrétiens, campait, comme *le vieux de la ıontagne*, dans l'inaccessible forteresse de Dar-elamar, au sommet des monts, et descendait à son ré avec quarante mille montagnards intrépides, ıntôt sur la vallée de Damas, tantôt sur les plaines e Beïrouth et de Saïda pour y combattre les 'oupes des pachas. En Servie, un prince surgi 'une révolte, en Valachie et en Moldavie des hosodars, nommés par la Porte, mais contrôlés par ı Russie, marchandaient le tribut et contestaient obéissance. Enfin en Egypte, un homme équiɔque, tantôt l'instrument, tantôt le fléau des urcs, méditait, avec une audace voilée d'astuce, de ınder une souveraineté héréditaire sur les rives

du Nil, et bientôt sur l'Arabie et sur la Syrie. Trop utile pour être désavoué, trop obséquieux pour être aliéné, trop redoutable pour être puni, Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, était déjà pour Mahmoud plutôt un allié qu'un sujet; de là à être un rebelle et un ennemi, il n'y avait que du temps et des circonstances.

Racontons comment cet homme, que nous avons vu surgir, grandir, régner et mourir, s'était élevé à cette vice-royauté de l'Égypte sur les ruines des Mamlouks, des Turcs, des Français et des Anglais, sur la terre des Ptolémée.

VII

Méhémet ou Mohammed-Ali était fils d'un obscur aga de la Cavale, petit port de l'Épire, où son père exerçait les fonctions de surveillant des routes. Orphelin de bonne heure, le tchorbadji, ou intendant de cette bourgade, l'éleva par charité avec ses enfants. Ali, adolescent, pour nourrir sa mère, vendait du tabac de Salonique dans une échoppe du bazar. Son intelligence et son activité lui méritèrent l'estime du tchorbadji. Il l'employa quelque temps à percevoir l'impôt dans les villages voisins

rebelles au percepteur, et lui donna à ce titre le grade militaire de boulouk-baschi.

Une veuve de la Cavale, parente de l'intendant, fut frappée, comme la première épouse du Prophète, de la physionomie et de l'aptitude de Méhémet; elle l'épousa, lui livra son commerce de tabac et lui donna en peu d'années ses trois premiers fils, Ibrahim, Toussoun et Ismaïl, devenus plus tard guerriers, pachas et princes en Égypte sous leur père.

Un marchand marseillais, nommé Lion, établi pour le commerce des tabacs à la Cavale, se plaisait dans la société du jeune marchand et lui donnait par ses entretiens les premières notions et les premières émulations des choses d'Europe. De là sa prédilection pour la France que la guerre, les arts, l'urbanité de ses habitants et le souvenir de son bienfaiteur lui rendaient chère entre toutes les nations. Sa reconnaissance, comme celle du grand vizir Topal, alla depuis chercher en France le vieillard qui avait ouvert à ses yeux l'horizon de la moderne civilisation.

VIII

C'était le temps où le sultan Sélim III recrutait

une armée pour aller arracher l'Égypte à l'invasion, sans prétexte, des Français. Le gouverneur de la Cavale leva trois cents Épirotes dans ces montagnes pour rejoindre en Égypte l'armée du grand vizir ; il donna le commandement de ces volontaires à son fils. Méhémet-Ali suivit comme ami de la famille le fils de son protecteur dans cette expédition. Le jeune Turc, bientôt lassé de la navigation et des fatigues de la campagne, revint à la Cavale, laissant le commandement de sa troupe à Méhémet-Ali, qui prit le titre de colonel ou bim-baschi.

Ce fut son premier pas sur la terre d'Égypte. Il y marcha rapidement aux postes supérieurs à travers toutes les vicissitudes de la domination alternative des Turcs, des Mamlouks, des Albanais, des Français, des Anglais, des Arabes, qui se succédèrent au Caire ou à Alexandrie. Distingué par tous les vice-rois et par tous les amiraux envoyés par la Porte pour relier le Nil à l'empire, il s'attacha un corps d'Albanais, tantôt auxiliaires, tantôt oppresseurs des vices-rois. Il défendit avec eux le Caire contre les Mamlouks, et mérita une grande popularité parmi les Arabes de cette capitale par sa vigueur dans la répression des tyrannies soldatesques de ses propres troupes. Kourchid-Pacha, reconnaissant, lui donna le commandement des Turcs, tantôt

contre les tyrans circassiens de l'Égypte, tantôt contre les Wahabites du désert d'Arabie.

Nommé par la Porte pacha de Djedda, il vit dans cette investiture un subterfuge du vice-roi Kourchid pour l'éloigner honorablement du Caire. Une révolte de la capitale contre Kourchid, fomentée par lui, le porta révolutionnairement au poste de vice-roi. Kourchid, enfermé dans la citadelle, refusa de descendre à la voix du peuple. Il bombarda la ville par laquelle il était bloqué sur le mont Mokattam. La Porte, selon son usage de donner raison au vainqueur populaire contre le vaincu disgracié, envoya le capitan-pacha à Alexandrie pour déposer Kourchid et pour investir Méhémet-Ali rebelle de la vice-royauté d'Egypte.

Kourchid, après de longues négociations, consentit à livrer la citadelle au nouveau vice-roi. Il sortit la nuit par la porte du Désert avec une poignée de serviteurs fidèles, et s'embarqua pour Constantinople. C'est à Kourchid que le sort réservait d'aller bientôt combattre en Thessalie un nouveau rebelle, le pacha de Janina, de le vaincre, et de recevoir, pour récompense de sa victoire, le cordon de la main des bourreaux.

IX

Les mamlouks, milice circassienne, tyrans féodaux de l'Égypte, furent désormais les seuls ennemis de Méhémet-Ali. Tantôt par les négociations, tantôt par les armes, l'habile vice-roi les assouplit, les dompta, les trompa, les conduisit pas à pas au piége et finit par ramener leurs cinq cents begs ou chefs au Caire, dans une perfide sécurité.

Sous prétexte d'une expédition contre les Wahabites, il avait rassemblé dans la citadelle un corps de quatre mille hommes, commandés par son fils favori, Toussoun-Pacha. Le vendredi 1er mars 1811, Toussoun devait descendre en pompe dans la ville pour aller à la mosquée invoquer la protection d'Allah avant le départ de son armée pour l'Arabie; toutes les autorités, civiles, religieuses et militaires de l'Égypte étaient invitées à monter à la citadelle pour faire cortége au jeune pacha et à l'armée dans sa procession à la mosquée. Les cinq cent soixante et dix begs mamlouks et leurs chefs, Chaïm-Bey (l'elfy), devaient s'y rendre à cheval avec leur suite de kiayas, de saijs, de serviteurs et d'esclaves : c'était l'aristocratie circassienne tout entière con-

viée à l'expiation de leur longue tyrannie sur les Égyptiens, sur les Arabes et sur les Turcs.

Méhémet-Ali avait combiné le massacre avec une astuce et un mystère favorisés encore par la disposition des lieux. La nature lui avait prêté le site de l'embuche. Une route encaissée, étroite, ardue, bordée d'un côté de rochers à pic, de l'autre de précipices et de maisons dont les terrasses dominent le sentier, semblable à un chemin couvert, conduit du Caire aux portes et aux cours de la citadelle, qui couvre le mont Mokattam. Le palais du vice-roi est enfermé dans les murs de la citadelle; l'armée de Toussoun-Pacha campait dans les casernes et dans les cours.

Méhémet, de peur d'ébruiter la vengeance de l'Égypte, avait donné le mot du meurtre au dernier moment à un petit nombre de généraux, suivis chacun pas à pas d'un confident plus affidé et plus résolu du crime; ces chefs étaient rassemblés depuis l'aurore sous ses yeux et sous sa main dans son divan. Lui-même avait promulgué d'avance la veille l'ordre de marche, dans lequel les scheiks, les oulémas, les mamlouks, les différents corps de l'armée devaient descendre processionnellement de la citadelle à la mosquée du Caire. Les delis, commandés par Toussoun-Ali, ouvraient la marche; après eux

les janissaires, les scheiks, les magistrats, le clergé, les Albanais sous les ordres de leur général Salih-koch, corps aussi propre au rôle de bourreaux qu'à celui de soldats, venaient ensuite; les mamlouks les suivaient sans défiance, montés sur leurs chevaux couverts de harnais brodés de pierreries, et escortés chacun d'un groupe de pages, de saijs et d'esclaves nubiens, luxe et faste de leurs maisons; l'infanterie et la cavalerie de l'armée de Toussoun, les armes chargées, accompagnaient, comme l'ombre invisible de la mort, ces tristes victimes sans pressentiment de leur sort. La route creusée dans le roc vif présentait, çà et là, des tournants et des blocs avancés de rochers, qui ne permettaient pas à deux cavaliers de marcher de front sur cette corniche; aucune manœuvre, aucune évolution de cheval, aucun retour, aucune fuite n'était possible aux mamlouks précédés, suivis, dominés dans cette embûche escarpée de la descente du mont Mokattam.

A peine avaient-ils quitté la plate-forme de la citadelle pour occuper la place qui leur était assignée dans le cortége, que le général des Albanais Salih-koch, fit fermer les portes de la citadelle derrière eux et donna le signal du massacre à l'infanterie qui les suivait et aux Albanais qui les précédaient. A cet ordre, Albanais et soldats s'élancent de la

route sur les rochers et sur les terrasses des maisons qui bordent la corniche, sur des escarpements inaccessibles aux chevaux, et de là, choisissant un à un les mamlouks entassés sous le canon de leur fusil, ils encombrent à loisir le défilé de cadavres d'hommes et de chevaux assassinés sans défense et sans fuite par leurs balles. Les mamlouks, au premier coup de feu qui les décime, tentent vainement de retourner leurs chevaux sur la corniche pour rentrer dans la citadelle; l'espace, l'encombrement, les chevaux qui se cabrent, les cadavres de ces animaux renversés les clouent sous le feu; ils se précipitent à terre, jetant les pelisses qui les embarrassent pour tirer leurs sabres et mourir en combattant, ils ne trouvent pour ennemis que des portes fermées, des rochers inabordables, des terrasses couvertes de soldats abrités qui les fusillent.

Leur chef, l'elfy Chaïm-Beg, tomba un des derniers en embrassant le seuil du palais de Saladin. Tous ceux qui gisaient, respirant encore sur la poussière, furent décapités par les Albanais, et leurs têtes dressées en pyramides dans les cours. Le corps de Chaïm-Beg fut traîné la corde au cou sur la route, comme celui d'un animal immonde. La citadelle et les alentours, dit un témoin, ressemblaient à un cirque sanglant après un combat de gladia-

teurs; on marchait dans le sang; les morts obstruaient les passages, les chevaux, richement harnachés, palpitaient encore couchés à côté de leurs maîtres inanimés; les saijs, les serviteurs, les esclaves qui suivaient à pied les mamlouks, frappés des mêmes balles, expiraient près d'eux; les armes brisées, les caftans souillés de sang et de poussière, les turbans, les poignards à manches de pierreries, les ceintures de cachemire, les pistolets damasquinés, jonchaient le sol et devinrent la dépouille du meurtre.

Un seul mamlouk, Amin-Beg, sur cinq cent soixante et dix, échappa, par un miracle d'audace et par le dévouement de son cheval arabe, au sort de sa race entière. Attardé dans les cours de la citadelle par un hasard de circonstance et cherchant à rejoindre les begs déjà engagés dans le défilé, il vit avec étonnement les portes se refermer tout à coup sur eux, et il entendit les premiers coups de feu et les premières clameurs du massacre. Pressentant à ces signes le sort qui l'attendait, il mesure de l'œil la hauteur du rempart de la citadelle sur la pente la moins escarpée du mont Mokattam, fait flairer le parapet à son intrépide coursier, qui comprend la pensée et la terreur de son maître, s'éloigne pour prendre de l'élan, revient au galop, franchit d'un saut

le parapet et le fossé, tombe de soixante pieds d'élévation sur un monceau de fumier, qui amortit la chute, relève son cheval à peine étourdi du saut, le remonte, s'enfuit et disparaît, sans avoir été atteint, dans le Désert d'où il gagne la Haute-Égypte. On montre encore aujourd'hui, dans la citadelle du Caire, le parapet, le fossé et l'abîme nommé le *Saut du Mamlouk*.

X

Méhémet, assis dans une fausse impassibilité sur son divan, écoutait avec anxiété les bruits extérieurs du massacre, incertain, non du crime, mais du succès. Plusieurs fois il crut entendre ses victimes, sauvées par la pitié de leurs bourreaux, refluer, le sabre à la main, vers son palais pour l'immoler lui-même dans son meurtre; sa pâleur, observée par les assistants aux premiers coups de feu, attestait son angoisse. Les premières têtes qu'on jeta à ses pieds lui rendirent la couleur, mais non la parole. Un médecin génois, de sa maison, le félicita sur sa victoire : « C'est un beau jour pour Votre Altesse, » lui dit-il. — « Donnez-moi à boire, » répondit Méhémet-Ali. Il but de l'eau à longs traits, comme pour étancher une soif fiévreuse longtemps réprimée. Ce

fut le seul signe d'émotion donné par le meurtrier de toute une race. L'Égypte était désormais aux Turcs, il entrevoyait à travers cette fumée de sang le jour où elle serait toute à lui.

Ce massacre, ordonné par le sultan et prémédité avec tant d'astuce par le pacha, fut le prélude de celui des janissaires. On ne purge que par le meurtre la tyrannie soldatesque fondée par le meurtre. L'anarchie conduit à l'assassinat et l'assassinat ramène à l'anarchie : Malheur aux gouvernements du sabre !

Le Caire fut livré pendant deux jours au pillage et aux excès des soldats exécuteurs des mamlouks ; ils eurent pour solde le sac d'une capitale. Méhémet-Ali n'osait sévir contre ceux qui l'avaient si bien servi. La lassitude et l'assouvissement de crimes rendirent seuls, après trois jours de spoliation, de viol et de mort, le silence au Caire et la discipline à l'armée.

XI

Un enfant de seize ans, Toussoun-Pacha, précoce en intelligence et en courage, conduisit l'expédition contre les Wahabites. Cette secte tirait son nom et sa doctrine d'Abd-el-Wahab, chef du village d'Ayey-

neh, dont la destinée a beaucoup d'analogie avec celle du Prophète, fondateur de l'islamisme.

Né, sous la tente d'une tribu arabe, d'un père opulent pour ces contrées, envoyé à Bassorah pour étudier la religion et les lettres arabes, revenu dans sa tribu plus instruit et plus fanatique que ses compatriotes, animé d'une ardente soif de perfection morale pour lui-même et pour l'islamisme déjà altéré par le temps dans sa pureté, pèlerin pieux de la Mecque et de Médine, où il allait invoquer sur son berceau et sur son tombeau l'inspiration du Prophète, marié à une jeune fille de la tribu d'Horeymlâ, chassé de cette tribu pour ses prédications importunes contre les vices des musulmans corrompus, recueilli par Mohammed-ben-Sooud, puissant chef de la ville de Derreayeh, capitale d'une des provinces les plus reculées de l'Arabie, adopté comme réformateur et comme prophète par les Arabes, sujets d'Ebn-Sooud et d'Abdelazis, son fils, Abd-el-Wahab était mort à Derreayeh, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, laissant après lui une secte pour réformer l'islamisme et un peuple pour défendre et propager sa réforme.

Abdelazis, son disciple et son soldat, avait attaqué la Perse, incendié des villes, conquis la Mecque,

interrompu les pèlerinages, indigné par ce sacrilége les mahométans de la secte d'Ali, comme les mahométans de la secte d'Omar. Un Persan fanatique, venu et dévoué pour venger le sacré tombeau, avait poignardé en pleine mosquée Abdelazis. Le fils et le successeur de ce prince assassiné, Sooud, vengeait sur les Persans et sur les Turcs le meurtre de son père, à la tête d'une armée arabe de quarante mille Wahabites, et faisait trembler Bagdad et Bassorah.

Le sultan, impuissant à réprimer ces agitations de l'Arabie, avait ordonné à Méhémet-Ali de faire marcher contre les Wahabites l'armée d'Égypte. Le vice-roi du Caire brûlait de se signaler aux yeux des Turcs, des Égyptiens, des Arabes, par un nouveau service rendu aux musulmans. L'extermination des Wahabites et la liberté rendue aux saints pèlerinages consacreraient son nom dans la reconnaissance de tous ceux qui professaient le culte du Prophète.

Toussoun-Pacha reconquit lentement Médine et la Mecque. Méhémet-Ali, impatient de purger le désert de cette secte armée qui renaissait de ses défaites, partit lui-même, le 8 mars 1813, pour la Mecque, à la tête d'une seconde armée. Le fils d'Abdelazis, Sooud, venait de mourir dans sa

capitale de Dérreayeh à l'âge de soixante-huit ans, laissant un nom vénéré, une armée nombreuse, une ville réputée inexpugnable et quatre fils pour continuer sa mission de réformateur. Abdallah-ben-Sooud, son fils aîné, lui succédait dans le protectorat des Wahabites. L'Arabie entière devint un vaste champ de bataille. L'armée du pacha d'Égypte, divisée en trois armées, l'une sous son fils Toussoun, l'autre sous Hassan-Beg, son lieutenant le plus expérimenté, la troisième commandée par lui-même, lutta pendant trois ans, avec des alternatives de grands revers et de grands succès, contre les prosélytes intrépides d'Abd-el-Wahab.

Une paix timide, conclue avec Toussoun-Pacha, par Abdallah-ben-Sooud, permit au vice-roi de revenir au Caire. Une conspiration de ses généraux, mécontents de la discipline européenne que le vice-roi établissait parmi ses troupes, l'y attendait. Il se retira dans la citadelle, d'où sa garde extermina les conjurés. Sa discipline et ses institutions calquées sur l'Europe armèrent et pacifièrent fortement l'Égypte. Le monopole du commerce des blés, qu'il exploita seul à la ruine des agriculteurs et des commerçants, remplit son trésor. Son fils chéri, Toussoun, mourut de la peste dans la Haute-Égypte.

Les Wahabites remuaient de nouveau l'Arabie ; il

fit marcher contre eux son fils Ibrahim, né pour la guerre et devenu depuis, sous le nom d'Ibrahim-Pacha, célèbre par ses victoires en Arabie, en Grèce et en Syrie. Ibrahim marcha à travers les déserts et les montagnes du Nedjed, sur Derreyeh, centre et capitale des enfants de Wahab. Cinq villes distinctes, entourées chacune de murs, de tours, de bastions et de forts détachés, composaient, sous un nom collectif, la capitale des Wahabites. Cinq mois d'un siége soutenu héroïquement par les sectaires, ivres de foi et glorieux du martyre, n'avaient pas lassé la constance des assiégés. Ils comptaient sur les miracles : les miracles parurent répondre à leur foi.

Le 26 mai 1818, un tourbillon du vent de simoun, cette tempête des mers de sable, fondit sur le camp d'Ibrahim à l'heure de la prière des Wahabites ; les tentes renversées sur les feux s'allumèrent, des lambeaux enflammés furent portés par le vent sur le dépôt des poudres placé entre deux collines de sable à distance du camp ; l'explosion de quatre cents barils de poudre, de cinq cents caisses de cartouches, de milliers d'obus et de bombes chargées, fit tomber pendant dix minutes une pluie de feu et de projectiles sur le camp ; les magasins d'orge et de blé de l'armée furent consu-

més, des milliers de cadavres, d'hommes et de chevaux calcinés couvrirent la terre comme après un carnage. Les Wahabites, témoins du désastre, profitèrent de la consternation de l'armée pour fondre sur le camp. Ils furent contenus et repoussés à l'arme blanche.

Ibrahim se montra supérieur à la fortune; il s'obstina au siége. Des munitions et des renforts, apportés de cinq cents lieues par quarante mille chameaux du fond du désert, lui rendirent le nombre et les armes. Il emporta d'assaut une à une les quatre villes qui formaient le groupe de Derreyeh. Abdallah restait seul avec cinq cents noirs nubiens dans la dernière.

Un Français, témoin du dernier jour de Derreyeh, raconte ainsi l'extinction du foyer des Wahabites. La générosité d'Ibrahim s'y révèle autant que son courage.

Après quelques heures, Abdallah lui-même vint, accompagné de deux cents des siens, à la tente d'Ibrahim, à qui il fut présenté par son dividar. Ce prince, gardant un extérieur affectueux, était assis sur un divan. Abdallah s'approcha pour lui baiser la main, qu'il retira par modestie; ensuite il le fit asseoir, et lui demanda pourquoi il continuait la guerre, tandis que le peuple était disposé à se soumettre:

« Ainsi le voulait le destin, » répondit Abdallah; « maintenant la guerre est finie. »

« Si vous voulez encore vous défendre, » répliqua le pacha, « je vous donnerai de la poudre et « des munitions.

« — Non, seigneur; Dieu a favorisé vos armes. « Ce ne sont point vos soldats qui m'ont vaincu, « c'est lui qui a voulu m'humilier. »

Des larmes étaient prêtes à couler de ses yeux. Ibrahim chercha à le consoler, en lui disant que bien des grands hommes avaient aussi éprouvé les vicissitudes de la fortune. Le chef des Wahabites demanda la paix. Son vainqueur lui accorda tout; mais il lui répondit qu'il n'était point autorisé à le laisser à Derreyeh, que l'ordre de son père était de l'envoyer en Égypte. Abdallah réfléchit un instant, et demanda un délai de vingt-quatre heures pour donner une réponse décisive sur le parti qu'il avait à prendre. Après le café, qu'Ibrahim lui avait fait servir, ainsi que la pipe, il se leva et sortit de la tente avec le même cérémonial qu'il avait observé en entrant. Son fils, Sooud, qui était détenu prisonnier, lui fut rendu. Le pacha conçut des inquiétudes sur le résultat de cette conférence. Il craignait que le prince, déchu de son pouvoir, n'eût pris la fuite, ou ne se fût donné la mort avant de se décider à

partir pour le Caire. Cette pensée l'occupa tellement qu'il ne prit point de repos. Il donna des ordres à tous les chefs de cavalerie d'établir partout la plus grande surveillance.

Dans le court entretien qu'il avait eu avec Ibrahim, Abdallah avait conçu une favorable opinion de sa personne. Ces dispositions contribuèrent à l'abuser sur la destinée qui lui était réservée. Il pouvait sans doute prendre la fuite, monté sur un dromadaire agile, et à la faveur d'une nuit obscure, mais il craignit que sa famille ne reçût des outrages, et que Toureyf ne fût incendié. Il fit donc une action héroïque en se décidant à partir pour l'Égypte. Après l'expiration du délai de vingt-quatre heures, il se rendit de nouveau à la tente d'Ibrahim, qui le reçut avec les mêmes égards, et lui demanda quelle résolution il avait prise. Abdallah lui répondit qu'il était décidé à partir, pourvu que sa vie lui fût garantie. Le prince lui dit qu'il ne pouvait disposer de la volonté de son père, ni de celle du sultan, mais qu'il les croyait l'un et l'autre trop généreux pour le faire mourir. Abdallah lui recommanda sa famille. Il le pria de ne point détruire Derreyeh, et de ne causer aucun dommage à ceux qui avaient pris les armes contre les Turcs. Toutes ses demandes lui furent accordées. Il reçut un mouchoir blanc

en signe de paix, et retourna à Toureyf prendre des dispositions pour le fatal voyage qu'il allait entreprendre. Plusieurs fois il se rendit au quartier général. Le pacha l'invitait à sa table, et le traitait avec distinction.

Enfin, ce prince trop confiant fit ses derniers adieux à sa famille éplorée. Il quitta ses amis, ses défenseurs avec regret, et sortit de son palais accompagné de Sourry, son khaznadar, et d'Abd-el-Aziz-ben-Selmân, son secrétaire, qui furent tous deux associés à son infortune. Sa suite était composée de ses esclaves noirs les plus affidés. Il se rendit avec ses équipages à la tente d'Ibrahim, prit congé de ce prince, reçut ses dépêches pour Méhémet-Ali, et s'achemina à travers le désert sous l'escorte de quatre cents hommes, commandés par Rochouân-Aga, chargé de répondre de lui.

Abdallah arriva au Caire le 17 novembre 1818. Il fut conduit à Chobrâ, et présenté au vice-roi, auquel il baisa la main. Méhémet-Ali le fit asseoir, et ordonna qu'on servît du café. Dans l'entretien qu'il eut avec ce prince, il lui demanda ce qu'il pensait de l'événement qui l'amenait devant lui :

« Tel a été le sort de la guerre, » répondit Abdallah.

Méhémet-Ali désira connaître ses sentiments à

l'égard d'Ibrahim-Pacha, et lui demanda son opinion sur son fils.

« Il a fait son devoir, » dit Abdallah, « et nous « avons fait le nôtre : ainsi Dieu l'a voulu! »

Le vice-roi le fit revêtir d'une pelisse d'honneur, et lui destina la maison d'Ismaïl-Pacha, à Boulâq. Pendant l'entrevue, Abdallah tenait dans sa main une petite boîte d'ivoire en forme d'écrin. Le vice-roi lui demanda ce que c'était. Il lui dit qu'elle contenait ce que Sooud, son père, avait enlevé au tombeau du Prophète. Il l'ouvrit: il y avait trois magnifiques manuscrits du Coran, garnis de rubis au dehors de la couverture, trois cents perles d'une belle dimension et une émeraude à laquelle était attaché un cordon en or. Méhémet-Ali lui fit observer que beaucoup d'autres objets avaient été pris au tombeau.

« Il est vrai, » dit Abdallah; « mais mon père « n'en a eu qu'une partie. Il y en a eu de vendus à « l'encan; une autre partie a été partagée entre « des schérifs de la Mecque, des agas et des scheiks « d'Arabes. »

« Il est de fait, » répliqua le pacha, « que nous « avons trouvé de pareils objets chez le schérif « Ghaleb. »

En même temps il fit apposer son sceau sur la

boîte; Abdallah y mit aussi le sien. Le vice-roi lui dit de la garder soigneusement, et de la remettre à la Sublime-Porte lors de son arrivée à Constantinople, où il devait bientôt se rendre.

Après la conférence, le vice-roi descendit dans sa cange, qui l'attendait, et fit voile pour Damiette. Le 19, Abdallah partit pour Constantinople, accompagné par des Tartares. Il avait à sa suite Sourry, son khaznadar, et Abd-el-Aziz-ben-Selman, son secrétaire. Le vice-roi avait demandé sa grâce; mais la politique du divan fut implacable. Abdallah fut sacrifié au ressentiment d'un peuple fanatique. Ce prince, après avoir été promené pendant trois jours dans toute la ville, fut décapité sur la place de Sainte-Sophie, avec ses compagnons d'infortune.

Honteuse victoire sur un vaincu qu'une capitulation couvrait contre le supplice! Les Wahabites moururent non comme secte, mais comme faction armée avec lui. Leur pur déisme, leur dogme ascétique, leur morale dépouillée de toute ombre de superstition vivent toujours sous les tentes du nedjed, dans les profondeurs du Désert et sous les ruines de Derreyeh.

XII

La guerre contre les Wahabites, l'extermination des mamlouks, l'armée, la flotte, l'administration égyptiennes, égales désormais aux institutions d'un vaste empire, avaient fait du marchand de tabac de la Cavale un prince nominalement soumis au divan, mais en réalité trop puissant pour un vassal. Avec la patience et la longanimité qui semblaient en lui des pressentiments de sa longue carrière, Méhémet temporisait avec son ambition, toujours disposé à prêter son obéissance au sultan, pourvu que le sultan ne lui demandât jamais l'Égypte.

Mahmoud, accoutumé par l'exemple de ses ancêtres à ne pas sonder trop profondément la fidélité de ses pachas, se payait en apparence de ce zèle affecté pour son service et appelait les trésors et les armes de Méhémet-Ali dans toutes les crises de son règne. L'heure approchait où le sultan Mahmoud allait recueillir le fruit de cette politique en se servant du vainqueur des Arabes contre les Grecs.

LIVRE TRENTE-HUITIÈME.

I

Il ya des mystères en morale comme il y en a en religion. Le droit d'insurrection d'un peuple contre les usurpateurs anciens ou récents de son territoire et de sa nationalité est un de ces mystères. Quel jour est-il un crime? Quel jour est-il une vertu? Y a-t-il une prescription du temps contre la liberté? Y a-t-il une désuétude du droit d'exister ou de revivre? La conscience et la religion scellent-elles à tout jamais la pierre du sépulcre sur une race encore vivante ou déjà ressuscitée? La servitude éternelle est-elle un devoir? La conquête odieuse

au commencement, devient-elle légitime et sacrée à la fin ? Les patriotes qui s'arment contre les conquérants sont-ils des rebelles ou des héros ? La conscience doit-elle les condamner ou les absoudre?

Autant de questions mystérieuses répondues contradictoirement par les oppresseurs ou par les opprimés. Le christianisme, il est vrai, par son mot *rendez à César*, semble trancher la question par l'éternelle obéissance à la force légale ou non ; mais le christianisme, dans ses pensées surnaturelles, s'occupait du monde invisible et nullement du monde politique ; la terre n'existait que pour être méprisée et foulée au pied comme une vile matière rebelle à l'esprit ; il donnait le globe à qui voulait le prendre ; il n'y avait pour lui que des enfants de Dieu, respirant sur la terre, mais vivant déjà au ciel ; toute législation politique lui échappait par le mépris qu'il faisait de la matière et du corps.

Et pourtant, lorsque César lui commandait de lui subordonner sa conscience et de servir le culte des conquérants, le christianisme, rebelle aussi à César, lui refusait l'obéissance et mourait pour sa liberté. S'il désavouait l'insurrection des bras, il professait l'insurrection des âmes ; il plaçait de ses propres mains, toutes résignées qu'elles fussent, une borne à la tyrannie, et quand la tyrannie allait

jusqu'à la conscience, il se révoltait et proclamait l'indépendance de la mort.

Or, qui peut dire que la possession d'un peuple par un autre peuple n'empiète jamais sur les droits sacrés de la pensée, de l'âme et de la conscience du peuple possédé? Aussi la politique n'a-t-elle jamais admis ni en théorie ni en pratique l'axiome servile sur le droit de résistance à la conquête ou sur le droit de résurrection des peuples. La nature humaine a protesté dans tous les siècles contre cet axiome, et le christianisme, reconnaissant le droit naturel, a béni ce qu'il paraissait avoir condamné. Il a renvoyé à Dieu ce qu'il y avait de criminel ou de saint dans les tentatives faites opportunément ou inopportunément par les patriotes pour affranchir leur pays, et le droit ou le crime d'insurrection a été jugé par les circonstances, par la morale, et non par les casuistes. Inexpliquable et inexpliqué, on l'a relégué avec raison au rang des mystères. Nous l'y laissons.

II

On a vu, dans le cours de cette histoire, que les Grecs, possesseurs antiques de la Morée, de l'Archipel, de Constantinople et du littoral de l'Asie-Mineure, incapables de défendre leur empire crou-

lant de vices et de vétusté, avaient été conquis et assujettis par les Ottomans.

Dépossédés par les conquérants du droit politique, ils ne l'avaient pas été de ce qui constitue essentiellement l'existence d'un peuple, la religion, la nationalité, la propriété ; ils n'étaient plus souverains, ils n'étaient plus citoyens turcs, mais ils étaient encore hommes, peuple et citoyens grecs. Soumis dans leurs villes, dans leurs villages, dans leurs îles, aux proconsuls ottomans dans tout ce qui concerne la vie politique, ils jouissaient dans la vie civile de tout ce qui constitue le droit commun des peuples civilisés. Ils possédaient leurs temples, leur clergé, leurs patriarches, leurs magistrats locaux librement élus, leurs navires, leur commerce, leurs priviléges de chrétiens ou de grecs, garantis par des protections officieuses des nations étrangères à qui la Porte avait concédé ce patronage sur cette partie de ses sujets.

Malgré les violations et les avanies dont l'iniquité de quelques pachas les rendait de temps en temps et çà et là victimes, leur nombre, leur richesse, leur crédit à Constantinople sur le divan, leur commerce surtout qu'ils exerçaient presque seuls dans l'empire, leur aptitude nationale à la navigation, l'exemption du recrutement et de l'esclavage les avaient rendus,

presque sur toute la surface de la Turquie, les égaux et souvent les maîtres de leurs maîtres. Des princes de leur race étaient choisis par le divan pour gouverner la Transylvanie, la Servie, la Valachie, la Moldavie, les îles. La diplomatie du divan était dans leurs mains ; les interprètes grecs de la Porte étaient les véritables ministres des affaires étrangères des Turcs. Les palais du Bosphore attestaient leur opulence ; ils étaient pour les Turcs ce que les affranchis étaient aux citoyens romains, la seconde couche du sol de l'empire.

Leur génie naturel, privilége de race, qu'aucune race humaine n'a jamais égalé jusqu'ici, leur activité, leur souplesse, leur insinuation, leur intrigue, leur astuce même, ce génie de l'esclavage, leur âpreté aux places et au gain, leur servilité complaisante envers les vizirs et les pachas dont ils exploitaient la faveur et partageaient les trésors, enfin leur éducation plus lettrée et plus européenne que celle des Turcs, faisaient des Grecs l'aristocratie intellectuelle de toutes les populations de l'empire. Presque aussi nombreux et bien plus opulents que leurs maîtres, ils couvraient de onze millions d'âmes la surface de l'Asie Occidentale, de l'Archipel, du Péloponèse, et des autres provinces de l'Europe ottomane.

La longue compression de la domination des conquérants avait fait fléchir, sans le briser, le ressort toujours subsistant de leur nationalité. Une race, une diction, une religion, une langue communes montraient en eux un esprit de famille qui pouvait facilement se transformer en esprit d'indépendance. L'occasion et l'habitude des armes leur manquaient seules pour revendiquer leur nom et leurs lois.

Leur sol leur était resté, et ce sol s'était même accru, depuis la conquête, par les nombreuses colonies grecques répandues autour de la mer Noire. dans la Macédoine, dans la Bulgarie, dans l'intérieur des terres de l'Asie-Mineure et en Syrie. Les Grecs, depuis Trébizonde jusqu'à Jaffa aux portes de l'Égypte, et depuis les îles Vénitiennes d'Ionie jusqu'au mont Athos, formaient presque partout la plus nombreuse et la plus active partie de la population des villes et des villages. Ils régnaient encore par l'intelligence là où ils servaient en apparence comme sujets des Turcs. S'ils eussent été aussi belliqueux qu'ils étaient civilisés, ils auraient depuis longtemps reconquis la souveraineté politique, mais l'Archipel et le Péloponèse pouvaient seuls fournir des soldats à la liberté. Le brigandage dans les montagnes de la Morée, la piraterie sur les côtes

et dans les îles, avaient maintenu seuls l'esprit militaire dans les clephtes et dans les matelots de ces contrées. Le génie grec était partout, mais l'héroïsme grec n'était que là.

Le nombre de ces populations, belliqueuses par nature et par habitude, n'égalait pas leur courage. C'étaient des peuplades plutôt qu'un peuple, mais ces peuplades de la Morée et des îles avaient l'âme d'une nation. Les souverains d'une conquête jamais complétement acceptée, la mémoire toujours vivante de trois insurrections mal réprimées, le voisinage de l'Europe occidentale dont l'esprit soufflait de près sur leurs âmes, l'espoir d'être soutenus par la Russie, les agents des Orlof, encore vivants dans les montagnes qu'ils avaient agitées en 1790, les flammes de l'incendie de Tchesmé, les prédications de leur clergé, qui leur montraient des frères dans les Russes, enfin le libéralisme de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, de l'Italie, qui ressuscitait en révolutions ou en institutions populaires partout sur les ruines du despotisme de Napoléon, secouaient jusqu'en Grèce les âmes impatientes de liberté.

Si l'empereur Alexandre, devenu, après l'invasion de la France en 1814, l'Agamemnon des rois de l'Europe, avait eu la perfidie de Catherine II, la Grèce, provoquée ou seulement encouragée par lui,

aurait été depuis longtemps en insurrection contre Mahmoud. Mais, il faut le reconnaître, l'empereur Alexandre se refusait obstinément à provoquer et même à tolérer la révolte des Grecs contre le sultan. Ce n'était pas seulement l'incontestable probité de ce prince, c'était aussi sa politique qui s'opposait aux sollicitations des Grecs.

L'Europe occidentale avait eu deux mouvements distincts après la chute de Napoléon : un mouvement de respiration libérale, qui avait fait naître de la servitude, des trônes constitutionnels et des peuples libres, un mouvement de démocratie radicale qui se servait de la liberté représentative et de la liberté de la presse pour conspirer de nouvelles révolutions. Naples, Rome, le Piémont, l'Espagne, l'Angleterre, la Russie, la France elle-même, à peine relevée de ses ruines par la main de la restauration, s'agitaient, menaçaient d'ébranler tous les trônes et de secouer tous les traités pour abuser des libertés monarchiques avant d'en avoir joui. Les souverains menacés s'entendaient, levaient des armées, se concertaient dans les congrès de Troppau, de Laybach, pour aviser au salut des rois. La cause de toutes les monarchies semblait solidaire aux princes.

Susciter une insurrection en Grèce contre le sultan conquérant légitime, sinon maître légitime de

ses sujets grecs, ouvrir ce volcan libéral dans le Péloponèse, de la même main qui cherchait à le fermer en Occident, paraissait à Alexandre non-seulement un contre-sens, mais un crime. Ce prince avait sur le trône les scrupules de la conscience; sans doute le démembrement de l'empire ottoman affaiblissait dans Mahmoud un voisin souvent ennemi, mais la révolution grecque affaiblissait sa cause de souverain d'un grand empire et cette cause de la légitimité des trônes dont il s'efforçait sincèrement de faire une religion politique en Europe.

Il écarta donc avec une conscience inflexible toutes les insinuations que les Grecs de son intimité lui adressèrent pour l'incliner à une révolution grecque. Il savait attendre pour son empire les dons futurs d'une destinée inconnue; il ne voulait rien devoir à une déloyauté envers le sultan. Mais s'il était le czar de ses armées, il n'était pas le czar de l'opinion. L'opinion résolut de faire violence à ses scrupules, et les sollicitations se changèrent en conjuration.

Cette conjuration grecque eut son berceau en Russie, mais à l'insu de l'empereur; elle fut couvée par le libéralisme européen dans les armées d'Alexandre, non sur les montagnes de l'Olympe.

y avait de la vengeance filiale dans son patriotisme. Le prince Ypsilanti, son premier conjuré, était le fils de cet Ypsilanti décapité par le sultan Sélim III pour avoir correspondu avec l'hospodar de Valachie, son frère, soupçonné de connivence avec les Russes. Nous avons raconté ailleurs cette conspiration d'un proscrit pour un peuple et d'un peuple pour sa liberté.

III

Ypsilanti, quittant, en 1820, Vienne et l'armée russe, donna le rendez-vous et le signal de l'insurrection aux hétéristes dans la Moldavie et dans la Valachie. L'hospodar de Valachie, Alexandre Soutzo, prince grec du Phanar, gouvernait cette province pour les Turcs. Il laissa travailler sous ses yeux, par les émissaires d'Ypsilanti, les troupes arnautes chargées de maintenir ces principautés dans la dépendance du sultan. Enrichi des trésors amassés pendant deux années de gouvernement, Grec lui-même, craignant également ou de se livrer à la vengeance du divan en rentrant à Constantinople, ou d'encourir la haine de sa race en la combattant, il ferma les yeux sur les manœuvres des hétéristes et se disposa à se retirer en Europe après y avoir fait

passer ses richesses. Les arnautes prêtèrent serment à Ypsilanti, qui prit le titre de représentant de la nation grecque, et qui forma sans opposition une armée d'insurrection dans un camp aux environs de Iassy, capitale de la Moldavie. De là ses émissaires, parcourant la Valachie, la Moldavie, la Servie, l'Épire, les provinces chrétiennes et la Morée, appelèrent des millions d'hommes à la liberté.

IV

La situation de l'empire ottoman, depuis le commencement du siècle, et celle du Péloponèse en particulier, donnait les chances les plus favorables à une émancipation des populations chrétiennes et à un démembrement de l'islamisme. Les janissaires, force antique de la monarchie, avaient dégénéré en valeur et en discipline depuis plusieurs règnes. Incapables de défendre l'empire au dehors contre les puissances russe et autrichienne, ils n'étaient plus propres qu'à l'agiter au dedans par des séditions militaires qui déposaient, élevaient ou égorgeaient les sultans au gré de leurs intérêts ou de leurs caprices.

Après la mort tragique du vertueux et infortuné Sélim, deux fois victime de leur soulèvement,

jeune sultan Mahmoud était leur captif plutôt que leur souverain dans son palais. Ce prince, témoin dès le berceau de leur insolence et de leurs crimes. méditait en silence leur extermination ; mais jeune, timide, entouré des bourreaux de son oncle Sélim, n'ayant encore ni la renommée personnelle, ni l'ascendant sur son peuple, ni les instruments de politique et de forces nécessaires à son dessein, il était obligé de dissimuler sa haine et de dépopulariser les janissaires avant de les frapper. Ils n'avaient que trop concouru d'eux-mêmes à cette désaffection des vrais Ottomans par les anarchies, les séditions sous es armes, les lâchetés et les défaites qui avaient signalé les dernières guerres de Mahmoud avec l'Autriche et la Russie. La décadence de cette immense monarchie était écrite à chaque nouveau traité de paix, dans les démembrements de places fortes et de provinces, et dans les limites de plus en plus étroites dans lesquelles les puissances voisines la resserraient.

V

C'était peu de ces humiliations extérieures, l'intérieur même de l'empire était miné du côté de l'Épire et de la Morée par un nouveau Scanderbeg,

sorti des rangs des Ottomans eux-mêmes, Ali, pacha de Janina. Cet homme, un des caractères les plus héroïques et les plus astucieux à la fois des temps modernes, touchait déjà à l'extrême vieillesse, sans que les années, les combats, les ruses, les crimes ou les voluptés de sa longue vie eussent amorti en lui l'ambition la politique, ou l'audace. Du sein d'une vallée de l'Épire et du fond de son sérail, il maniait les fils de mille intrigues diverses avec les Ottomans ou les chrétiens, il balançait la puissance de son maître et tenait l'empire en suspens. On sait que la nature du gouvernement ottoman, exercé par des lieutenants presque indépendants du sultan sur des peuplades diverses de lois, de religions et de mœurs, permet souvent l'existence de ces grands factieux employant contre leur souverain la force qu'ils ont reçue de lui, et faisant trembler le sérail après l'avoir fait triompher. Ces révoltes et ces indépendances éphémères troublent l'empire sans le démembrer. La sédition meurt avec le séditieux; il n'y a pas d'hérédité dans ces révoltes toujours marquées de respect et de déférence pour le sang légitime et sacré d'Othman. Les provinces détachées ainsi et les trésors accumulés par les rebelles rentrent tôt ou tard au sérail. En Turquie, les factions sont viagères, et l'empire est éternel.

VI

Ali-Pacha de Tébélen, était né dans cette petite ville de l'Épire, d'où il prit son nom, d'une famille de cette race albanaise, grecque ou chrétienne d'origine, musulmane d'habitudes et de traditions, comme la plupart des Albanais. Vely-Beg, son père, dépouillé de sa part dans l'héritage de sa maison, par des frères cupides, s'était enrôlé parmi les clephtes, bandes permanentes d'aventuriers nomades qui, semblables aux condottieri du moyen âge ou aux bandits en Corse, sont indigènes en Albanie, école de guerre, de pillage et d'héroïsme, qui forme indifféremment des brigands ou des héros. Rentré à Tébélen avec une poignée de ses compagnons, Vely-Beg avait brûlé ses frères dans la maison qu'ils lui avaient disputée, et reconquis son héritage dans la cendre et sur les cadavres de sa famille. Illustré et redouté pour cet exploit, il avait été nommé aga de Tébélen, et il avait épousé la fille d'un beg nommée Chamco, femme célèbre par sa beauté sauvage et par son énergie antique, et qui portait, dit-on, dans son sang quelques gouttes du sang de Scanderbeg. Ali et une fille nommée Chaïnitza, naquirent de cette mère, qui leur

transmit l'énergie, les passions et les férocités de sa race.

Vely-Beg mourut jeune. Chamco, encore dans la fleur de ses années et de sa beauté, résolut de conserver à ses enfants, par l'intrigue, par l'amour et par les armes, la puissance que son mari avait conquise sur Tébélen. Elle s'affranchit de la retraite et de la pudeur des femmes, revêtit le costume des guerriers, prit les armes, monta à cheval, fanatisa de son courage, de ses charmes et de son amour, les chefs des hautes montagnes de l'Albanie, forma une bande de séides, et livra bataille à leur tête aux ennemis de sa maison qui lui disputaient Tébélen. Vaincue, prisonnière et enchaînée avec ses enfants dans la ville voisine de Cardiki, ses séductions et sa beauté amollirent les vainqueurs; elle fut rachetée par la générosité d'un Grec qui paya sa rançon, et rentrée à Tébélen, elle ne s'occupa plus qu'à élever son fils, le jeune Ali, pour la guerre, pour la ruse et pour la vengeance. A peine adolescent, il s'exerça avec ses compagnons au pillage des troupeaux et aux surprises des villages. Sa mère l'encourageait dans ces préludes de l'ambition, et l'ayant vu revenir un jour sans armes et sans dépouilles d'une de ces expéditions où il avait fui : « Va, lâche! » lui dit-elle en lui présentant une quenouille, « va filer avec

« les femmes, ce métier te convient mieux que celui « des armes ! »

VII

Honteux de sa faiblesse, Ali s'enfuit de la maison paternelle, trouva un trésor dans les ruines d'un ancien château en fouillant la terre avec son sabre, enrôla trente Palikares à sa solde, et ravagea la contrée. Surpris par les troupes de Courd, pacha d'Albanie, et conduit à Bérat, résidence de ce pacha, pour y être supplicié, sa jeunesse et sa figure attendrirent Courd, qui le rendit à sa mère. Ali, pardonné et rentré à Tébélen, épousa la fille du pacha de Delvino, Eminé. Cette alliance servit à la fois son amour et son ambition. Confident de son beau-père, il l'engagea à favoriser secrètement les premières tentatives de l'indépendance grecque, fomentées en 1790 par la Russie. Victime de cette politique ambiguë, l'infortuné pacha de Delvino, père d'Éminé, fut étranglé à Monastir par les Turcs. Ali donna sa sœur Chaïnitza en mariage à son successeur, le pacha d'Argyro-Castro. Bientôt humilié du peu d'influence qu'il avait sur ce beau-frère, il encouragea sa sœur Chaïnitza à se délivrer de son mari par le poison, pour épouser Soliman,

frère du pacha, qu'elle aimait. Chaïnitza s'étant refusée au crime, Ali fait assassiner son beau-frère, d'un coup de pistolet, par Soliman, et lui livre sa sœur sur le cadavre de son mari.

La Porte, peu de temps après, ayant résolu frapper le nouveau pacha de Delvino, ami et teur du jeune Ali, celui-ci s'insinue de plus en dans la confiance du pacha, l'invite à un sa maison, cache des assassins dans unc rayons, et laissant pour signal de meur t sa tasse de café sur le marbre du divan, v moler son ami devant lui, envoie sa tê tinople, et reçoit en récompense le de la Thessalie avec le titre de richi ses concussions dans ce gouverne , il enfin le titre de pacha de Janina, une des p riches et des plus délicieuses vallées de l'Épire.

VIII

Il continua de flatter les Grecs en affectant pour le christianisme une vieille foi qui se réveillait dans son sang pour le culte de ses pères. Il les appelait dans ses conseils et se ménageait entre eux et les Ottomans, nécessaires aux deux partis. Il buvait secrètement avec eux à la santé de la Panagia ou de

la Vierge. Son administration, à la fois intelligente et cupide, lui amassa des trésors immenses enfouis dans un palais bâti sur un écueil au milieu du lac de Janina, et qui ne communiquait à la ville que par une langue de terre. Ces trésors lui servaient à enrôler des troupes. Il conquérait peu à peu les territoires voisins, sous prétexte d'y dompter des rebelles au sultan. Dans une de ces expéditions entreprises pour accomplir la vengeance de la captivité de sa mère, vengeance qu'il avait jurée à Chamco, il fit brûler à petit feu et dépecer avec des tenailles un Épirote qui l'avait outragée dans sa prison. Trouvant plus d'avantage à servir alors les Turcs que les Grecs, il se tourne contre les Souliotes révoltés par les instigations de la Russie et les dépouille de leur territoire. Trente mille mahométans marchent déjà sous ses ordres. Le nom de *Lion de l'Épire* était partout ajouté à son nom. La République française, maîtresse de Corfou, lui envoyait des ambassadeurs et des généraux pour caresser son orgueil et pour l'intéresser à la révolution libératrice des Grecs de l'Adriatique. Il les recevait en politique, il les endormait d'espérances, il les enivrait des délices et des voluptés de Janina, *jardin des belles femmes.* Il laissait chanter dans son palais les chants du Grec Rhigas, ce Tyrtée moderne de sa race; puis, tout à

coup changeant de rôle et d'amis, il marchait à la tête de vingt mille hommes contre Passavan-Oghli, pacha de Widdin, que l'habileté de Rhigas avait fait déclarer pour les Grecs. Rentrant à Janina, il y arrêtait le général français Rose, marié depuis peu par ses soins à la plus belle fille de l'Épire, et l'envoyait, enchaîné, mourir captif aux Sept-Tours.

IX

Tout souriait à sa fortune. Moktar, son fils aîné, chargé du gouvernement pendant son absence, avait éveillé sa colère et ses soupçons par son amour pour une belle jeune Grecque de Janina. Ali éloigne son fils sous prétexte d'une expédition à conduire dans la Thessalie. Il pénètre la nuit chez la maîtresse de son fils, Euphrosine, l'accable de terreur, la fait conduire, chargée de fers, dans les cachots de son sérail avec quinze jeunes filles des premières familles de la ville, accusées de commerce criminel avec ses enfants, et les précipite le lendemain dans le lac. Le sang des Grecs coule à grands flots dans ses provinces; sa femme, Éminé, se jette à ses pieds pour implorer la grâce des chrétiens innocents; il l'accable de reproches, et tirant contre la muraille un coup de pistolet, il la frappe d'une telle terreur

qu'elle expire dans la nuit. Cette fois, il gémit des suites de sa fureur, et ne se pardonna jamais le meurtre de la mère de ses fils, premier auteur de sa fortune.

X

Balançant politiquement son appui tantôt pour le divan, tantôt pour les janissaires pendant les longues luttes entre ces rebelles et les sultans, il s'avance jusqu'aux portes d'Andrinople avec quatre-vingt mille hommes. Redoutable aux deux partis et les redoutant lui-même, il n'entre jamais à Constantinople, et s'y annonce tous les jours comme un fidèle soutien du trône; il fortifie sa capitale, et règne de là sur la Grèce tour à tour caressée et décimée. A son moindre signe, les chefs du Péloponèse qui lui paraissent trop populaires tombent sous les balles ou sous les yatagans de ses Arnautes.

Saisi d'admiration dans l'incendie d'un village grec pour une jeune enfant de douze ans, nommée Vasiliki, qui le supplie d'épargner sa famille, il la relève, l'emmène à Janina, la fait élever dans son harem et l'épouse.

Agé de plus de soixante ans à cette époque, et au sommet de sa fortune, une part de ses trésors,

habilement et secrètement distribuée à Constantinople par les agents que les pachas entretiennent à la cour, lui conservait la faveur des vizirs et des sultans. Ses deux fils, Vély et Moktar, étaient investis de gouvernements secondaires dans la Morée, dans la Macédoine et la Thessalie. Tout le Péloponèse était dans les mains d'une famille, dont le chef intrépide, absolu et mystérieux faisait, du haut de ses forteresses et de ses montagnes, espérer ou trembler les deux races, et négociait en outre sur l'Adriatique avec les Français ou les Anglais, empruntant à tous des forces contre tous.

Cependant le sultan Mahmoud, convaincu de la nécessité d'extirper cet appui de l'insurrection que toutes les rumeurs lui présageaient dans ses populations grecques, s'était décidé, avec l'énergie de son caractère, à une guerre ouverte avec Ali-Pacha, moins ruineuse, selon lui, à son empire, que ces ménagements ambigus qui laissaient grandir la rébellion. Ses armées, conduites par ses pachas les plus dévoués et les plus belliqueux, cernaient depuis deux ans Ali-Pacha dans ses montagnes, resserrant toujours davantage le cercle de villes et de forteresses dans lesquelles il était enfermé. Ali, tranquille derrière ses lacs, ses défilés et ses remparts, affectait, même en combattant son maître, le respect

d'un esclave fidèle et méconnu, quelquefois vainqueur, quelquefois vaincu, endormant et corrompant toujours les vizirs et les pachas qui lui étaient opposés. Les Grecs, indécis sur le rôle définitif que prendrait enfin cet arbitre de leur liberté, voyaient en lui tantôt l'exterminateur, tantôt le Macchabée de leur race.

XI

Les proclamations et les émissaires d'Ypsilanti avaient donné au Péloponèse le signal et l'émulation de l'indépendance. Un chef des premières insurrections avortées, retiré depuis plusieurs années dans l'île de Zante, et chez qui les années et l'exil n'avaient fait que mûrir l'héroïsme, Colocotroni, dont le père, les frères, les proches avaient péri sous le glaive des Turcs, était descendu de nouveau sur le continent, et avait reformé ses bandes de bannis dans les montagnes. L'archevêque de Patras, Germanos, orateur, pontife et guerrier, avait convoqué, dans les cavernes du mont Erymanthe, tous les chefs du clergé pour concerter avec eux l'insurrection de toutes leurs églises; il avait sommé les chrétiens de se séparer pour jamais des infidèles, et de se retirer avec leurs prêtres, leurs

femmes et leurs enfants dans les montagnes, pour y organiser la guerre sacrée, et pour fondre de là sur les Ottomans. Les villes et les villages, à sa voix, étaient restés déserts ; les Turcs, étonnés de leur solitude, avaient tenté quelques assauts sur ces troupeaux d'hommes qu'ils croyaient ramener aisément à la servitude, ils furent refoulés partout des montagnes, et bientôt chassés à leur tour des villes où ils régnaient la veille.

La Macédoine, la Thessalie, l'Épire, l'Acarnanie, l'Étolie, le Péloponèse, l'Eubée et l'Archipel étaient devenus un champ de bataille sur terre et sur mer, qui dévorait tour à tour les tyrans et les esclaves. Ali-Pacha, heureux de créer des ennemis à ses ennemis, avait adressé lui-même une proclamation aux Souliotes, autrefois expulsés par lui, et leur avait restitué leur territoire et leurs forteresses avec des canons et des munitions, pour se faire des alliés contre les Turcs. A l'approche des paysans descendant par milliers des montagnes, à la suite de leurs prêtres et de leurs chefs, toutes les villes, s'insurgeant et massacrant les Turcs, les avaient refoulés dans les forts d'où les Turcs foudroyaient et incendiaient les édifices. Les massacres et les crimes de la liberté égalaient ceux de la tyrannie. Le Péloponèse n'était que feu et que sang sous la croix

comme sous le croissant ; trois siècles de servitude accumulée se vengeaient de trois siècles d'oppression. Les deux races et les deux religions comptaient autant de bourreaux, autant de victimes l'une que l'autre. L'Europe frémissait d'horreur au récit de ces flammes et de ces égorgements. Deux races, deux nations, deux cultes sur un même sol s'étreignaient corps à corps, depuis les flots de la mer et les rivages de l'île jusqu'aux sommets du Pinde et de la Thessalie. Patras, Missolonghi s'engloutissaient sous leurs ruines. L'hymne populaire de l'insurrection et du désespoir, cette *Marseillaise* de la croix, écrite par le Thessalien Rhigas, éclatait sur toutes les montagnes avec les psaumes sacrés du clergé hellène :

« Jusqu'à quand vivrons-nous relégués dans les « rochers des montagnes, errants dans les forêts, « cachés dans les antres de la terre ?... Levons-« nous, et s'il faut mourir, que la patrie meure « avec nous. Levons-nous ! la loi de Dieu, l'égalité « sainte entre ses créatures, voilà notre cause, voilà « nos chefs ! Jurons sur la croix de briser le joug « qui courbe nos têtes !...

« Souliotes ! et vous Spartiates ! sortez de vos « repaires, léopards des montagnes, aigles de l'O-« lympe, vautours d'Agrapha ! Chrétiens de la Save

« et du Da ... cédoniens, aux ar-
« mes ! que votre sang s'allume comme du feu !

« Dauphins des mers A ... l'Hydra, de Psara,
« des Cyclades, entend ... a voix
« de la patrie ? Montez ... vos ...s,
« foudre, tonnez, brû ... j ...
« l'arbre de la tyrannie ...
« que la croix triomp ... le
« de la victoire et de la ... ! »

A ce chant du poëte ..., les Turcs, précipités des hauts lieux, s'e... ient dans les dernières villes du littoral, où les remparts leur assuraient un asile, Tripolizza, Monembasie, Coron, Modon, Navarin. La capitale de la Valachie, Bucharest, tombait au pouvoir de Vladimiresko, tribun d'une démagogie chrétienne, soutenu par une poignée d'Albanais. Ypsilanti, vacillant, temporisateur et irrésolu, campé aux portes de Iassy, capitale de la Moldavie, y consumait le temps en vaines négociations avec les Russes, dont il attendait l'autorisation et les secours. Bientôt attaqué dans son camp par les Turcs, revenus de leur première terreur, il succombait glorieusement avec les hétéristes, et cherchait un refuge sur le territoire autrichien ; il y mourait désavoué de l'Europe et suspect d'ambition trompée par ses compatriotes.

Mais ce désaveu de leur cause par l'Autriche et par la Russie et la défaite d'Ypsilanti n'étonnaient pas la valeur désespérée des Grecs du Péloponèse et des îles. En Valachie et en Moldavie, c'étaient la politique, le libéralisme et l'ambition qui avaient armé des révolutionnaires spéculatifs. Dans la Morée, dans les montagnes et dans les îles, c'étaient la religion, la race, la patrie et le fanatisme qui soulevaient le peuple, la mer et le sol. Il n'y avait de repos pour une telle insurrection que dans la victoire ou dans la mort.

XII

Ce fanatisme de la religion, de la race et de la patrie ne brûlait pas avec moins de flamme parmi les Ottomans. C'était pour eux une seconde conquête à faire, île par île, village par village, de la terre conquise par leurs ancêtres et de la souveraineté de l'islamisme. Le sultan, en réprimant la rébellion, aurait voulu préserver les populations rebelles de la ruine et de la mort, car l'anéantissement de six millions de Grecs, sa richesse et sa force, était un suicide pour la Porte. Mais le peuple et les janissaires, irrités et tremblants, ne voyaient de salut que dans l'extermination des chrétiens,

et commandaient au gouvernement des exécutions et des barbaries proportionnées à leur terreur. Les supplices décimaient Constantinople. Les janissaires égorgeaient au lieu de combattre. La panique des musulmans animait leur férocité. On ne parlait dans la capitale que de conspiration universelle des chrétiens pour anéantir les Turcs; la crainte entretenait le délire, le délire poussait au crime. Les Valaques et les Moldaves des grandes familles établies à Constantinople étaient décapités sous prétexte de complicité avec leurs coréligionnaires. Les chrétiens grecs, laissant leurs maisons et leurs biens, émigraient à Odessa; ceux qui ne pouvaient fuir étaient obligés de s'enfermer au fond de leurs demeures, dans la crainte d'exciter par leur costume la fureur du peuple. Ceux de Bouyouk-Déré, petite ville sur le Bosphore, à quelques lieues de la capitale, étaient massacrés par les troupes envoyées en Valachie contre Ypsilanti, et qui ne voulaient pas laisser d'ennemis derrière elles. C'étaient les massacres de septembre 92, à Paris, renouvelés à Constantinople par le même délire de peur et de vengeance. Les deux climats voyaient les mêmes crimes.

La populace de la capitale immole tous les chrétiens qu'elle rencontre sur les caïques qui portent

d'une rive à l'autre les trafiquants des deux populations réunies dans les mêmes murs. Le gouvernement ne rétablit l'ordre qu'en livrant lui-même au glaive des janissaires trois cents têtes suspectes ou innocentes des principales familles grecques de la ville. Les derviches, ces prophètes de la populace, prédisaient la prochaine extermination des musulmans par les infidèles. Le divan ordonnait le supplice du prince Morouzi, drogman du ministre des affaires étrangères, accusé d'avoir reçu une lettre d'Ypsilanti, et sa tête roulait aux pieds du sultan. Le patriarche grec, Grégoire, vieillard de quatre-vingt-quatre ans, était saisi le jour de Pâques, revêtu de ses habits pontificaux, en descendant de l'autel, et pendu à la porte de sa cathédrale. Tous les chefs du clergé grec de la capitale, arrachés la même nuit à leurs autels, étaient immolés sur les marches de leurs églises. Des janissaires, placés auprès de ces monceaux de cadavres, empêchaient les chrétiens de rendre les devoirs funèbres à leurs martyrs. Leurs corps, après avoir été suspendus trois jours aux gibets, étaient remis à des hordes faméliques de juifs qui les traînaient à la mer. Le port de Constantinople et les eaux du Bosphore rejetaient les cadavres sur les quais de la ville. Les familles des suppliciés, les femmes et les filles des proscrits

étaient vendues aux enchères dans les bazars. On délibérait dans le divan le massacre général des Grecs. Le sultan s'y refusa et disgracia son grand vizir pour laver aux yeux des puissances chrétiennes son gouvernement des forfaits commis. L'Europe contemplait et frémissait, mais aucune puissance ne prenait encore ouvertement la cause du christianisme, confondue avec la cause de la rébellion dans l'empire. Mahmoud, armant sa flotte, et la confiant à son grand amiral Kara-Ali, fils d'un meunier de Trébizonde, le chargeait de lui *rapporter les cendres du Péloponèse et d'en calciner les montagnes*.

XIII

Aux massacres de Constantinople, aux menaces du désarmement, au départ de la flotte turque, toutes les îles de l'Archipel avaient répondu par un armement général des nombreux navires dont leur commerce couvrait les mers. Hydra, la plus pauvre en sol, mais la plus florissante en trafic et en richesse de ces îles, avait créé à elle seule et par les dons gratuits de ses citoyens une flotte capable de repousser celle de l'empire. « Hydra n'a point de « campagnes, » chantaient ses matelots, « mais « elle a des vaisseaux; la mer est son sillon, [ses

« matelots sont ses laboureurs ; avec ses voiles rapi-
« des, Hydra moissonne en Égypte, récolte la soie
« en Provence et vendange sur les coteaux de la
« Grèce. »

Tombasis, marin intrépide, monté sur *le Thémistocle*, avait été nommé grand amiral des insurgés. La flotte de Psara s'unissait à celle de Tombasis. Elles purgeaient la mer des vaisseaux de guerre turcs isolés, et imitant les atrocités des Ottomans, elles immolaient, noyaient ou vendaient à l'encan, comme esclaves, les prisonniers ou les pèlerins turcs saisis sur ces vaisseaux. Elles sommaient ensemble l'île opulente et populeuse de Chio de se déclarer pour la cause de la patrie commune. Chio, amollie par sa prospérité et exposée la première par sa situation à la vengeance des Turcs, refusait d'entrer dans la ligue, et envoyait une députation de ses vieillards demander au divan des forces pour la défendre contre ses compatriotes ; le divan les retenait en otage, et les punissait de leur fidélité à la tyrannie. Naxos, Andros, Paros, Myconi, et presque toutes les îles répondirent à l'appel de Psara et d'Hydra, et immolèrent les Ottomans.

XIV

Pendant ces combats et ces massacres réciproques sur tous les flots et sur tous les rivages de la mer Égée, Kourchid-Pacha, à la tête de l'armée ottomane de l'Épire, bloquait, avec une moitié de ses troupes, Ali-Pacha dans sa capitale, pendant qu'il luttait avec l'autre contre l'insurrection du Péloponèse. Dans un assaut désespéré, le vieil Ali, qui se faisait porter en litière sur la brèche, au milieu du feu, avait triomphé et lui avait renvoyé ses prisonniers. « L'ours du Pinde vit encore, » avait dit Ali-Pacha à son ennemi, « tu peux envoyer « prendre tes morts pour les ensevelir. J'en userai « toujours de même quand tu me combattras en « brave; mais deux hommes perdent la Turquie, « c'en est fait de nous! »

Ali, sûr de la fidélité incorruptible de ses soldats et de la solidité de ses remparts, semblait contempler avec une stoïque indifférence le feu qui dévorait les deux populations, sans l'atteindre lui-même, et attendre le succès de l'une ou de l'autre cause pour se déclarer. Sa sœur Chaïnitza venait de mourir; la jeune et belle Grecque Vasiliki, toute-puissante aujourd'hui sur son cœur, le consolait de

la vieillesse et de la tyrannie par cet amour qui survit comme l'héroïsme aux années dans les fortes races de l'Orient. Bientôt, cependant, il fut contraint d'abandonner son palais fortifié et sa capitale devant les assauts renouvelés et devant les forces croissantes des Ottomans, et de se retirer dans son château du lac de Janina. Là, entouré d'une ceinture de flots, de remparts et de canons, inexpugnable, logé dans une casemate à l'abri des bombes, les pieds sur ses trésors entassés dans les caves de son palais, servi par des esclaves fidèles, défendu par des mercenaires dévoués, aimé par une femme vertueuse et tendre, résolu à braver plutôt la mort qu'à capituler avec la fortune, il contemplait ses provinces et sa ville sous les pas de ses ennemis, se croyant sûr de les reconquérir, il foudroyait comme par délassement leurs camps et leurs redoutes, il exerçait encore son cœur et son bras dans des sorties victorieuses sur leurs cadavres, et il s'approchait du terme de sa vie en se cachant à lui-même la mort derrière la fatalité, la gloire et l'amour.

XV

Cependant le nom de la Grèce, sorte de religion

de l'imagination chez les lettrés de l'Europe, la conformité du culte, parenté d'âme entre les hommes, les exploits grandis par la renommée de ces dignes descendants des Miltiade, des Léonidas, des Thémistocle, les Botzaris, les Canaris, les Colocotroni, les Mauromichalis, les Tombasis, les odyssées, les combats changés en martyres, les échos sonores de cette terre de mémoire, dont chaque site porte l'immortalité dans son nom, les récits presque fabuleux de ces victoires remportées par des peuplades de pasteurs sur les armées d'un puissant empire, et des flottes du nouveau Xerxès incendiées par des barques de pêcheurs, les dévastations de sol, les migrations en masse, les égorgements de provinces, les incendies de villes, les prodiges de férocité d'une part, d'intrépidité de l'autre, dont les récits apportés par toutes les voiles poétisaient cette lutte désespérée entre les chrétiens et les Ottomans, popularisaient chaque jour davantage la cause de l'indépendance grecque en Europe. Tous les esprits assistaient avec admiration, sympathie et horreur à ce vaste combat de cirque où la liberté et la croix, abattues ou relevées tour à tour, semblaient faire lutter devant un monde chrétien les deux causes et les deux cultes qui se disputaient l'extrémité orientale de l'Europe.

Le sentiment public, qui n'a d'autre politique que son émotion et sa pitié, comme les multitudes, répondait à chaque palpitation de la Grèce par un cri d'indignation contre ses bourreaux, d'enthousiasme pour ses martyrs. Jamais la cause de l'indépendance américaine, en 1785, n'avait autant passionné la France que la cause des Hellènes passionnait en ce moment le continent chrétien. Ce sentiment, pour ainsi dire individuel, échappait aux gouvernements encore neutres et indécis, pour donner aux Grecs des encouragements, des trésors, des munitions, des armes, des auxiliaires. Des comités grecs se formaient dans toutes les capitales, votaient des subsides, armaient des vaisseaux, recrutaient des officiers et des soldats, publiaient des journaux, prononçaient des discours, écrivaient des poëmes, multipliaient jusque dans le peuple des légendes en faveur de la cause populaire. La littérature tout entière, cette expression spontanée et irrésistible de la générosité irréfléchie et désintéressée du cœur des peuples, était, par une sorte de tradition filiale pour ces pères de la pensée humaine, du parti des fils d'Homère, de Démosthène, de Platon. De simples citoyens, tels que M. Eynard, de Genève, fiers de consacrer leurs richesses au berceau d'une nation encore indigente

et de jeter leur nom dans les fondations de la liberté d'un peuple, prêtaient des millions au gouvernement libérateur. Les aventuriers courageux de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, las de l'oisiveté d'un continent qui n'offrait plus d'occasion à leur bras, à leur fortune militaire ou à leur gloire, tels que le général Fabvier, se faisaient jeter par des vaisseaux marchands sur la côte de la Morée et se dévouaient à la vie nomade des Maïnotes ou des Palikares, pour enseigner la guerre et la tactique à des pasteurs. Le plus grand des poëtes modernes, lord Byron, sentant dans sa poitrine un cœur aussi héroïque que son imagination, s'arrachait à la fleur de ses années et à sa gloire, aux délices et aux voluptés de l'Italie et aux larmes d'une femme adorée, pour jeter son nom, son bras, sa fortune, sa mort, dans la cause désintéressée de la Grèce. Il équipait un navire, soldait des troupes, versait des subsides dans le trésor de l'insurrection, s'enfermait dans la ville la plus menacée, s'instruisait aux combats et allait mourir pour le glorieux passé et pour le douteux avenir d'un peuple qui ne savait pas même son nom.

Enfin, l'opposition aux gouvernements, qui dans les pays constitutionnels adopte les causes, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont

populaires et hostiles aux gouvernements, faisait retentir toutes les tribunes d'enthousiasme pour les Grecs, d'imprécations contre les Ottomans, de mépris pour l'indifférence des souverains qui abandonnaient des races chrétiennes au fer et au feu des musulmans. Ces mêmes hommes, qui avaient repoussé avec une si sévère éloquence la doctrine de l'intervention contre-révolutionnaire en Espagne, justifiaient de la même voix l'intervention révolutionnaire en Morée, et M. de Châteaubriand, qui venait d'accomplir lui-même cette intervention d'Espagne, maintenant tombé du ministère, et cherchant partout des griefs à M. de Villèle, faisait à la tribune de la Chambre des Pairs des motions pour l'immixtion dans les affaires de la Grèce.

XVI

Mais déjà la France se prononçait d'elle-même avant son gouvernement. Le premier de ces soldats qui porta son nom, sa tactique et son rang parmi les insurgés de l'Achaïe, fut le général Fabvier. Fabvier, à peine échappé de la tentative insurrectionnelle dans laquelle il venait d'échouer à la tête d'une poignée d'émigrés français, sur la Bidassoa, avait passé en Grèce. Son génie aventureux et sans

repos, lui faisait chercher partout des hasards, des périls, de la gloire. Sa soif de justice le chassait par tout l'univers; il ne haïssait pas les Bourbons, mais il supportait impatiemment en eux le souvenir de sa patrie conquise. Il attribuait aux Bourbons une infortune nationale dont ils étaient innocents.

Dans sa première jeunesse, Fabvier avait suivi notre ambassade en Perse. Favori du schah de Perse et instructeur de ses troupes, il avait résidé plusieurs années dans sa capitale. On se souvenait de lui à Ispahan ; il résolut d'aller y retrouver l'hospitalité et la faveur qu'on lui gardait à la cour d'Iran. Le vaisseau qui le portait à Constantinople ayant abordé dans la Morée, Fabvier, séduit par la guerre présente et par l'admiration que lui inspiraient les exploits de ces pauvres bergers de l'Achaïe, avait renoncé à la Perse, et s'était dévoué, sans grade et sans solde, à la cause des faibles. Il avait suivi ces paysans dans leurs montagnes, et les avait disciplinés et aguerris. C'était le moment où le sultan Mahmoud, appelant au secours de l'islamisme en péril le pacha à demi indépendant d'Égypte, Méhémet-Ali, Ibrahim-Pacha, son fils, avait débarqué en Morée avec une armée égyptienne, et reconquérait dans le sang et dans le feu la Morée entière au

sultan. Napoli de Romanie seule, placée à l'entrée de la plaine d'Argos, au fond du golfe de Nauplie, conservait une ville à l'indépendance et un siége au gouvernement hellénique. Fabvier la défendit avec une poignée de héros, et, après les avoir aguerris, remportait des victoires sous les murs d'Argos. De là, passant à Athènes, il mêlait son sang à Platée et à Marathon au sang des descendants d'Épaminondas. Envoyé en France par ses compagnons d'armes pour solliciter l'intérêt du gouvernement français, au nom de la religion commune et de l'humanité, plus que de la politique, Fabvier revoyait sa patrie. La vieille et naturelle alliance entre la France et les sultans, la politique prévoyante qui défendait aux Bourbons de ruiner eux-mêmes dans Constantinople le seul rempart qui couvrît la Méditerranée et l'Europe orientale contre le débordement; le danger, enfin, de donner au cabinet de Pétersbourg un allié vendu d'avance à toutes ses ambitions dans un royaume ou dans une république grecque, protestaient vainement dans les conseils de la froide diplomatie; déjà le sentiment public l'emportait sur toute prudence humaine. M. de Villèle, sentant l'impossibilité de résister à un entraînement aussi général du cœur de l'Europe, oubliait les torts de Fabvier contre les Bourbons; il comblait le négocia-

teur de la Grèce de félicitations sur son dévouement personnel, et lui laissait entrevoir, sinon un concours armé à l'indépendance de la Grèce, au moins une interposition efficace de la France entre les victimes et les bourreaux.

XVII

Mais déjà l'indépendance de la Grèce recevait en Épire le coup le plus terrible et le plus inattendu. Le gouvernement ottoman, dont le tyran de l'Épire suspendait depuis trois ans l'irruption décisive en Morée et balançait ses forces, touchait à sa dernière heure. Kourchid-Pacha, à la tête d'une armée de quarante mille Ottomans, le bloquait de jour en jour plus étroitement dans le château de Janina. Ali, sûr de ses murailles, de sa garnison et d'un petit nombre de défenseurs désespérés, tous compromis avec lui dans sa révolte et dans ses crimes, et n'ayant comme lui que le supplice ou la victoire en perspective, regardait avec indifférence les tentes de ses ennemis autour de ses forteresses, et recevait sans y répondre des boulets qui pouvaient à peine ébrécher ses murs. La trahison seule pouvait le vaincre. La Porte l'employa contre lui. Le directeur de son artillerie, Caretto, officier napolitain,

dont il avait sauvé les jours du glaive des Turcs au moment où il allait être immolé en expiation d'un commerce amoureux avec une jeune musulmane, lapidée pour lui, déserta une nuit du château du lac, en se laissant glisser au pied des remparts par une corde attachée à l'affût d'un de ses canons, et passa dans le camp de Kourchid.

Cette défection privait Ali de son plus habile ingénieur, et découvrait à Kourchid le secret de sa faiblesse. Une partie de la garnison, mécontentée par l'ingrate avarice d'Ali, se retira des forts. La Porte profita de ce découragement des assiégés pour ouvrir avec le vieux chef une de ces négociations qui ne sont que les préludes de la mort pour les révoltés qui s'y laissent toujours entraîner. Kourchid fit des propositions à Ali, il lui assura, pour prix de sa soumission et de son repentir, la vie, la liberté, ses femmes, ses trésors, son titre de vizir et un exil splendide, avec sa famille, dans une contrée de l'Asie-Mineure. Ces propositions, acceptées par Ali, furent envoyées à Constantinople pour être ratifiées par le sultan et renvoyées à Janina dans un traité garant du pardon et des promesses de la Porte.

Kourchid, sous prétexte de remettre solennellement ce traité enfin ratifié à Ali, et de recevoir sa

umission au sultan, leur maître suprême, exigeait Ali qu'il sortît du château imprenable de Janina qu'il se rendît dans une île du lac où il avait une aison de plaisance moins inaccessible et moins rtifiée, et où l'entrevue aurait lieu à forces égales. i-Pacha eut l'imprudence d'y consentir; mais il issa, en quittant le château, dans ses murs, un ge de sécurité ou de sa vengeance. Un de ses ides albanais, nommé Féthim, jeune homme igagé par les serments les plus redoutables, dans ie race où la religion du serment est sacrée, veil-it, armé d'une mèche enflammée, à la porte d'un pôt rempli de deux cent mille quintaux de poudre r lesquels étaient entassés tous les trésors du vizir, dont l'explosion, remise aussi à la merci de ce une esclave fanatique, engloutirait à la fois, au emier signal, les richesses d'Ali, son harem, la lle de Janina et l'armée turque qui tenterait d'oc-per en son absence le château.

XVIII

Garanti ainsi contre toute surprise, Ali se trans-rta, avec sa jeune épouse Vasiliki, quelques clavès et une poignée de ses plus intrépides Alba-is, dans l'île du lac, marquée pour les négocia-

tions et pour l'entrevue. Il s'y établit dans un kiosk de plaisir, défendu seulement par le lac et par quelques palissades. Il fit apporter de la poudre et des armes, et il y attendit, dans une demi-sécurité, la visite de Kourchid et la remise du traité, qui était, lui disait-on, arrivé de Constantinople au camp des Turcs. Kourchid affectait une indisposition qui le retenait dans sa tente, usait les jours en messages et en temporisations, qui lui donnaient les occasions de corrompre la garnison du château de Janina, abandonnée à elle-même. Ce n'était pas assez, tant que le fanal de ce château, près duquel veillait l'esclave Féthim, ne serait pas éteint et menacerait d'engloutir les assaillants de cette forteresse d'Ali.

La ruse fit ce que ne pouvait la force. Kourchid et ses généraux jurèrent, sur le Coran, à Ali, que son firman de pardon du Grand-Seigneur était dans leurs mains, mais qu'avant de le remettre dans les siennes, l'honneur de leur souverain commun exigeait que ce firman, gage spontané de la magnanimité de leur maître, ne parût pas une concession à la peur, et que le feu du fanal confié à Féthim et brûlant à la porte du dépôt des poudres fût éteint. Ali pressentit pour la première fois un piége, et sous prétexte que son esclave Féthim n'obéirait qu'à sa voix, demanda à rentrer pour lui intimer lui-

même ses ordres dans sa forteresse. Il n'était plus temps, les barques turques interceptaient déjà la communication entre l'île et le bord. Ali, forcé de se fier jusqu'à l'imprudence à la parole de ses ennemis, finit par livrer aux officiers de Kourchid un anneau qu'il portait suspendu à son cou, et qui était entre Féthim et lui le signal secret d'une aveugle obéissance. Les officiers de Kourchid, maîtres de cet anneau, regagnent la rive, entrent dans le château, montrent le talisman de son maître à l'esclave. Le jeune fanatique reconnaît l'anneau, s'incline en signe de respect, et éteint à l'instant le fanal. Aussitôt que les Turcs le voient désarmé de sa dernière étincelle, ils le frappent de cent coups de poignard, et laissent son cadavre aux portes du souterrain. Aucun bruit n'avait averti du haut des murs du château. Ali, encore confiant, regardait tranquillement des fenêtres de son divan les flots du lac qui devaient lui apporter bientôt les barques de Kourchid et le pardon du sultan.

XIX

Elles ne parurent qu'au milieu du jour. Les principaux officiers de Kourchid les remplissaient; ils débarquèrent avec des marques de respect, mais

couverts de leurs armes, sur la plage où s'élevait le kiosk d'Ali.

Ali les attendait entouré d'une douzaine de ses plus déterminés séides, sur une plate-forme en planches, portée sur des colonnettes en bois, qui s'élevait, selon l'architecture orientale, devant le kiosk, et derrière laquelle étaient la demeure et le harem du vizir. Hassan-Pacha, Omer-Brionès, Méhémet-Silihdar, porte-glaive de Kourchid, et un groupe de ses principaux lieutenants, débarquèrent seuls avec un visage sombre et montèrent les degrés de la plate-forme. Ali, n'apercevant point Kourchid et soupçonnant à la morne physionomie et aux armes de ses officiers qu'ils lui apportaient la trahison et la mort au lieu du traité, se lève, saisit un de ses pistolets à sa ceinture, et s'adressant d'une voix tonnante à Hassan-Pacha : « Arrêtez ! » s'écrie-t-il, « que m'apportez-vous ? — L'ordre du sultan, » répond Hassan ; « reconnaissez-vous ces augustes ca-« ractères ? » Puis, déployant sous ses yeux les lettres dorées qui décorent les firmans du Grand-Seigneur: « Soumettez-vous au destin, » lui dit-il, « faites « vos ablutions, invoquez Allah et le Prophète ! Le « sultan vous demande votre tête ! » — « Ma tête, » répond Ali, « ne se livre pas si facilement ! » — Et sans attendre la réponse d'Hassan, il fait feu sur lui

:t le renverse à ses pieds frappé d'une balle dans la ;uisse; il tue du second coup le chef d'état-major le Kourchid. Ses officiers, et à leur tête Constantin Botzaris, chef des Souliotes, en otage dans son pa-ais, et dévoués à sa cause par reconnaissance, font eu à son exemple sur le groupe des Ottomans, et onchent l'escalier du kiosk de cadavres. Mais Ali e sent frappé lui-même d'une balle dans le flanc. l retire de sa pelisse sa main rougie de son sang, it montrant ce sang à Botzaris : « Cours, » lui dit-l, « et égorge Vasiliki, ma femme, afin qu'elle me « suive dans la tombe et que ces traîtres ne souil-« lent pas sa beauté! » Au moment où il achevait le prononcer ces paroles, une balle, traversant par lessous les planches de l'estrade en bois sur laquelle l combattait, lui perce les reins et le fait chanceler omme un homme ivre. Il se retient aux grillages 'une fenêtre; ses palikares le voyant tomber, s'é-ancent à la nage avec Botzaris dans les flots du lac our gagner un écueil voisin et se dérober à la ven-eance de Kourchid. Les Turcs, sans ennemis, re-montent les degrés sanglants de l'estrade, traînent Ali par sa barbe blanche hors du kiosk, appuient on cou contre une marche en pierre de l'escalier, ui tranchent la tête et l'envoient dans un coffre de ermeil au sultan.

La jeune Grecque, son épouse, Vasiliki, fut emmenée sans outrage à la tente de Kourchid. Elle pleura en voyant, le lendemain, chargés de chaînes, les ministres et les officiers de son mari, et ses trésors et les décorations de ses palais, servant de jouets à la soldatesque turque. Elle demanda à rendre les honneurs funèbres au corps du héros de l'Épire, qu'elle adorait malgré la différence d'âge et de culte. Cette grâce lui fut accordée. Janina et les montagnes voisines du Pinde retentirent des sanglots de Vasiliki et des regrets des populations grecques ou musulmanes de ces contrées sauvages, dont Ali était à la fois le tyran et le héros, la terreur et la gloire. Le sultan relégua Vasiliki dans un village de ces montagnes, les trésors d'Ali soldèrent l'armée de Kourchid, et les Turcs, affranchis désormais de l'obstacle que cette révolte leur opposait depuis trois annés, débordèrent en masse de l'Épire dans la Morée. Tout succomba un moment sous le fer et la flamme, et les cris des Grecs retentirent avec plus de désespoir et plus de pitié en Europe.

XX

Mais si les peuples les entendaient, les souverains

se refusaient encore à les écouter. L'empereur de Russie, plus loyal que Catherine II, craignant d'encourager en Grèce le génie des révolutions qu'il avait juré d'étouffer en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, ajournait sa politique d'ambition pour obéir à sa politique de principe. M. de Metternich tremblait d'ouvrir sur les frontières de l'Autriche les volcans d'opinion qui grondaient en Allemagne. La Prusse hésitait, comme toujours, entre l'Angleterre, l'Autriche et la Russie. L'Angleterre elle-même voyait avec ombrage la résurrection intempestive pour elle d'une nation dont le démembrement allait affaiblir la Turquie, ouvrir peut-être les Dardanelles aux flottes futures de la Russie, et créer sur la Méditerranée une marine en concurrence à sa navigation commerciale. Enfin, la France, qui ne calcule pas, mais qui sent, flottait attendrie, mais indécise, entre sa pitié pour une race chrétienne et sa vieille alliance avec les sultans. Le moment approchait où son gouvernement, contraint par l'opinion publique, allait avoir à délibérer sur une seconde intervention, démenti impolitique, mais démenti magnanime à son intervention contre-révolutionnaire en Espagne.

Ypsilanti, entré au sortir de l'enfance à la cour de Russie, où, depuis l'antiquité, les Scythes ac-

cueillent les Grecs, s'était élevé par la faveur de cette cour jusqu'au grade de général dans l'armée russe. Il avait perdu un bras dans les combats d'Alexandre contre les Français, en Allemange. Jeune, brave, ardent, ambitieux autant et plus que patriote, nourri dans les salons et dans les camps de l'empereur, de cette fraternité traditionnelle des deux peuples qui montre aux Grecs les Russes comme des compatriotes du Nord, aux Russes les Grecs comme une branche de leur famille d'Orient, Ypsilanti, rêvant aussi pour lui-même une couronne tributaire, comme celle que la faveur de Catherine avait décernée à Poniatowski en Pologne, groupait autour de lui, d'abord à Vienne, puis en Bessarabie, toute l'élite de la jeunesse grecque, lettrée, libérale ou héroïque, dont il voulait former le foyer du patriotisme hellénique. Cette jeunesse avait pris dans son association secrète le nom d'*hétéristes* ou des *amis*. On supposait, non sans vraisemblance, qu'une telle association, qui comptait dans son sein des favoris et jusqu'à des ministres d'Alexandre, n'était pas désavouée au fond par cette cour, et l'envoi d'une flotte russe par la mer Noire à Constantinople, combiné avec un soulèvement du Péloponèse et des îles, ne laissait aux Turcs que la fuite en Asie. Le règne des Russes sur le Bosphore était le

règne des Grecs rétablissant l'empire dans sa capitale, si longtemps usurpée.

Cette pensée ou ce rêve entretenait l'espérance dans le Péloponèse et dans les îles. La Grèce allait le tenter, l'Europe allait la servir. Jamais la fatalité, qui pousse les peuples aux résultats qu'ils voient le mieux et qu'ils redoutent le plus, ne se montre avec plus d'évidence dans les événements humains. La Russie, maîtresse du Bosphore, de Constantinople et de la Grèce, c'était la monarchie universelle de l'Europe, de l'Asie, de la Méditerranée. N'importe, le cri de la liberté retentissait sur les montagnes de l'Épire, l'Europe allait lui faire écho et se précipiter tout entière contre ses propres intérêts sur la pente où penche le monde. La foi allait servir de prétexte à la liberté, et pendant que la philosophie moderne sapait ou réformait le christianisme en Europe, le libéralisme européen arborait la cause du christianisme en Grèce, et prêchait la croisade au nom de la révolution. Neuf années de guerre acharnée n'avaient lassé ni le patriotisme des Grecs, ni la résolution de Mahmoud. L'Europe hésitait à trancher la querelle.

La nouvelle de la bataille navale de Navarin éclata, en France, au milieu de la conflagration des partis, à la veille de la retraite de M. de Villèle, comme

pour illuminer sa décadence d'un dernier rayon de la fortune. L'opinion publique, avec raison, n'en reporta pas autant la gloire au ministre qu'à elle-même. C'était l'opinion en réalité qui avait fait feu dans la rade de Navarin sans ordre, sans prétexte, et, l'histoire doit le dire enfin, puisqu'elle est la conscience des nations sans loyauté, les amiraux européens qui commandaient la flotte anglaise et la flotte russe, combinées avec la flotte française, prirent sur eux cette gloire ou cet attentat. Il est juste de les laisser à leur mémoire; voici les faits :

On a vu que par une convention entre les trois puissances, la Russie, la France, l'Angleterre avaient pris l'arbitrage armé entre la Grèce et l'empire ottoman. La Grèce en ce moment, après avoir dévoré successivement les armées turques envoyées par le sultan Mahmoud pour la réduire à l'obéissance, succombait enfin sous les armées égyptiennes appelées au secours de l'islamisme, et commandées par Ibrahim-Pacha, vassal du sultan, et fils de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte. Ibrahim, maître de la Morée par ses troupes, et maître de la mer par les flottes égyptienne et turque réunies dans la rade de Navarin, attendait, immobile, le résultat des négociations entre les puissances et le sultan, prêt à exécuter les conditions du traité qui interviendrait, et à

évacuer ou à retenir le continent grec. Un armistice d'un mois, pour donner du temps aux négociations, avait été conclu entre les parties belligérantes. Cet armistice expirait le 20 octobre 1827. Aucune déclaration de guerre n'avait été adressée à la Porte; une paix tacite existait, au contraire, de fait et de droit, entre les puissances chrétiennes et le généralissime des forces ottomanes. Les trois amiraux Heyden pour les Russes, Codrington pour les Anglais, de Rigny pour la France, croisaient et stationnaient devant les côtes de la Morée comme des témoins médiateurs, et non comme des ennemis, entretenant des rapports quotidiens avec Ibrahim. Ils lui imposaient seulement une temporisation et une cessation d'hostilités contre les Grecs, dans un intérêt d'humanité qu'Ibrahim comprenait et exécutait lui-même en attendant les résultats de la négociation ouverte à Constantinople.

XXI

Pendant cette espèce de trêve tacite, la flotte égyptienne et turque combinée était à l'ancre, rangée sur trois rangs de poupes, formée en croissant et protégée par les forts de Navarin. Elle se composait de quatre-vingt-dix bâtiments, dont quatre vaisseaux de ligne, seize frégates, trente corvettes, matériel

et arsenal immense de tout l'Orient. Tahyr-Pacha la commandait. Seize mille Turcs ou Égyptiens la montaient. Imposante, mais pleine de sécurité, puisque la Turquie et l'Égypte n'étaient en guerre avec aucune des puissances navales de l'Europe, cette flotte s'était accumulée d'un seul côté de la rade de Navarin, comme pour laisser place aux flottes combinées des puissances dans une mer neutre. Cette confiance laissait ainsi toutes les forces navales de l'Égypte et de la Turquie rangées d'elles-mêmes en immense bûcher, pour être allumé et incendié d'un seul coup par le feu de l'Europe. Elle n'était préparée à aucune hostilité. Le généralissime Ibrahim lui-même, soit confiance dans le droit des nations, soit embarras de répondre seul aux sommations impatientes des amiraux, avait quitté pour quelques jours son quartier général de Navarin, pour visiter ses corps d'armée dans le Péloponèse. Le premier délai imposé à la Porte expirait pour les puissances le 20 octobre, mais d'autres délais, nécessités par les distances et par les lenteurs d'une si épineuse médiation, avaient été admis en fait, et rien ne motivait, avant des déclarations formelles et préalables d'hostilités, une agression soudaine et imprévue des amiraux européens.

Leurs trois escadres, entrées depuis quelque

temps dans la rade, étaient venues mouiller, comme en pleine paix, en face, bord à bord, avec les vaisseaux ottomans, dont les principaux officiers étaient à terre, en entière sécurité. Les lois de la paix, les lois de la guerre, la neutralité, la loyauté, l'humanité, tout imposait aux commandants de ces trois escadres une attitude digne, conforme sans doute aux intentions de leurs nations, mais inoffensive envers une flotte encore amie. Telles étaient les instructions écrites des trois amiraux ; mais, poussés par le souffle de popularité ardente qui se passionnait en ce moment de l'esprit de religion, de liberté, et d'humanité pour la Grèce, impatients de se signaler par une apparence d'exploits à tout prix à la tête des forces navales chrétiennes, ces amiraux ne recevaient déjà plus leurs instructions que d'eux-mêmes. Ils comptaient sur la faveur publique pour justifier devant leur gouvernement et devant l'Europe un sang répandu, dont une victoire populaire couvrirait aisément la faute aux yeux de l'opinion. Les instructions verbales ou tacites, reçues au départ par ces amiraux des fanatiques de la cause grecque à Londres, à Saint-Pétersbourg, à Paris, leur donnaient une latitude un encouragement à tout oser qui dépassaient instructions écrites.

L'esprit public débordait les gouvernements. Les trois puissances avaient formellement interdit aux commandants de leurs escadres tout acte d'agression; mais le duc de Clarence, depuis roi d'Angleterre, et alors grand amiral, en remettant à l'amiral Codrington les ordres de l'amirauté, lui avait dit en appuyant son mot d'un geste militaire : « Allez toujours, et tombez sur eux ! » La Russie avait trop d'avantage à se populariser par une éclatante intervention parmi six millions de ses coréligionnaires grecs en Europe et en Asie, pour afficher plus de scrupules; la France, plus intéressée que les deux autres puissances à ne pas anéantir sur la Méditerranée les forces navales d'une puissance amie, seul contre-poids aux flottes de l'Angleterre ou de la Russie en Orient, avait remis son escadre à un officier jeune, ambitieux et renommé, heureux de l'occasion si rare d'illustrer à la fois son pavillon et son nom dans une cause où l'on pardonnait tout d'avance au courage.

XXII

Un coup de feu de hasard ou prémédité, parti on ne sait de quel bord, au milieu de cette confusion de cinq escadres dans une même rade, donne le

ete ou le l'engagement. L'amiral
is commande par dro de l'âge ; sûr du con-
de ses deux collègue il foudroie le premier
te ottomane; l'amiral de Rigny et l'amiral Hey-
uvrent leur feu sur les vaisseaux encore muets
ont devant eux. Une explosion continue écrase
nolit un à un les bâtiments turcs sous les bor-
les trois escadres. Immobiles à l'ancre, pressés
ıs sur les autres, se communiquant bord à
l'incendie dont ils sont dévorés, les Égyptiens
Turcs répondent avec l'intrépidité du fata-
au feu des chrétiens. Leurs batteries éteintes
s vagues où ils sombrent, tirent jusqu'au der-
anon qui surnage dans leurs sabords ; leurs
aux, en éclatant sous l'explosion des soutes,
ent le ciel de leur fumée, la rade de leurs
; les cordages coupés par les boulets ou brû-
r les flammes laissent dériver sur les récifs les
s fumantes de leurs navires. En deux heures,
ille de leurs marins ont jonché les ponts ou
ts de leurs cadavres ; à peine quelques cen-
d'hommes blessés par les batteries des forts
nt sur les escadres européennes les convul-
de l'agonie de la flotte ottomane. La fumée
dissipant ne découvre que les restes embrasés
atre-vingt-dix bâtiments de guerre, dont les

flots jettent les débris, comme une expiation, au pied des falaises de la nouvelle Grèce.

Telle fut, non la victoire, mais l'exécution de Navarin. Un cri d'horreur l'apprit à l'Asie, un cri de délivrance la salua en Grèce, un cri d'enthousiasme l'applaudit en Europe. Quand le sang-froid fut revenu, l'Europe hésita sur le nom à donner à cette conflagration des deux flottes ; héroïque pour les uns, elle restait incendiaire pour les autres. On finit par l'éteindre dans le silence, de peur d'en scruter trop avant les mystères et d'y rencontrer quelque iniquité.

On assure que l'amiral de Rigny, enivré d'abord de la popularité que la cause grecque jeta sur sa participation à cet incendie naval de Navarin, finit par se reprocher à lui-même une gloire qui n'était pas complétement justifiée par sa conscience, et que les scrupules de Navarin troublèrent sa vie et hâtèrent sa mort prématurée.

Mais la France, au moment où elle apprit cet événement, n'y vit qu'un triomphe pour la religion, pour la liberté et pour elle, et si quelque chose avait pu rendre au roi de France et à M. de Villèle une popularité perdue, ils l'auraient retrouvée à Navarin, comme ils pensaient déjà à la reconquérir à Alger ; mais les popularités sont fugitives et les

impopularités sont implacables. Navarin et Alger devaient le prouver également à Charles X.

XXIII

Les puissances occidentales, réunies par leurs représentants au congrès de Londres, hésitaient néanmoins encore à démembrer l'empire de Mahmoud II. Elles stipulaient que la Grèce reconnaîtrait toujours la suzeraineté du sultan, payerait le tribut, et rappellerait seulement par son gouvernement propre et héréditaire les constitutions de Valachie ou de Moldavie.

Cet acte du 16 novembre 1828 fut répudié avec un cri d'indignation par le dictateur provisoire du Péloponèse, le comte Capo d'Istria, protégé de la Russie, homme d'État autant que patriote. Une conjuration aristocratique des chefs et des clients de la famille Mauromicalis, arma le jeune Mauromicalis et son neveu pour assassiner le dictateur. Capo d'Istria tomba sous les balles de ce groupe d'assassins, qui commençaient l'indépendance par le crime. Le chef des meurtriers, saisi dans la maison du ministre de France, fut fusillé au pied d'un platane. Les sauvages clephtes des montagnes pleurèrent les deux assassins et les comparèrent à Har-

modius et à Aristogiton. Ces fanatiques n'avaient tué dans Capo d'Istria que la lumière et la vertu de leur nouvelle patrie.

La France, la Russie et l'Angleterre proposèrent alors la couronne indépendante de la Grèce au prince Léopold de Saxe-Cobourg, veuf de la princesse Charlotte d'Angleterre et candidat naturel à tous les trônes secondaires qu'il conviendrait à la diplomatie de créer. La France désigna pour ministre plénipotentiaire auprès de ce roi de la Grèce l'auteur de ce récit. Le prince de Saxe-Cobourg, au moment de partir pour la Grèce, hésita devant les prodigieuses difficultés de la création d'une monarchie constitutionnelle dans une contrée où la civilisation trop antique ou trop récente ne promettait que de longues oscillations au gouvernement. Le jeune prince Othon de Bavière fut proclamé roi des Grecs.

XXIV

Nous avons anticipé ici de quelques années sur les événements, pour raconter d'une seule haleine le démembrement de la Grèce. Remontons à l'année 1826, et racontons l'effort héroïque et désespéré de Mahmoud pour régénérer l'empire ainsi démantelé.

On a vu que la lâcheté, l'insolence et l'indiscipline des janissaires avaient été depuis trois règnes la honte et la faiblesse des armées ottomanes. C'est l'institution des janissaires qui avait livré la Crimée, la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie aux Russes, et qui livrait en ce moment même le Péloponèse et les îles aux Grecs révoltés. L'opinion publique, soulevée contre une milice qui ne savait que troubler l'empire et non le défendre, secondait le ressentiment de Mahmoud, et lui donnait enfin l'occasion épiée en vain par ses prédécesseurs et par lui-même. Il conspira à son tour contre ces éternels conspirateurs. Le massacre des Strélitz n'avait été pour Pierre le Grand qu'une explosion de colère, l'extinction des janissaires fut pour Mahmoud un plan concerté.

XXV

Sûr du grand vizir dont l'autorité absolue avait décliné sous son règne et dont il supprima bientôt le titre, appuyé sur Hussein, pacha de Widdin, créateur des troupes disciplinées et prêt à frapper comme à organiser pour le salut de son maître, autorisé par le muphti, oracle vénéré de la loi, ouvertement encouragé par les oulémas, organes de

l'opinion religieuse, Mahmoud, avant de frapper, voulut provoquer un flagrant délit de révolte et de crime dans la milice proscrite. Il rassembla en conseil de réforme le muphti, les oulémas, le grand vizir, les vizirs de la Coupole, Hussein-Pacha, Islet-Pacha, Kosrew-Pacha, et après avoir sondé devant eux le mal, il proposa le remède. C'était un firman de réformation en quarante-six articles, qui organisait et disciplinait le corps des janissaires, sur le modèle des nizams-djerids, troupes régulières tant de fois tentées, tant de fois vaincues par l'obstination des janissaires.

La promulgation de cette réforme par le grand vizir souleva, comme le sultan s'y attendait, la résistance de la milice réformée. Une conjuration d'abord sourde, bientôt tumultueuse, s'organisa dans la nuit du 15 juin 1826.

Cette irrésolution se prolongeait depuis près d'un mois quand tout à coup la sédition éclata. La nuit du 15 juin 1826, les conjurés se rendirent isolément ou deux à deux sur la place de l'Etmeïdan, qu'ils choisirent pour le centre de leurs opérations. Ils adressèrent à tous les officiers et soldats, excepté à quelques capitaines et ortas sur lesquels ils ne comptaient pas, l'invitation de venir se joindre à eux. Bientôt la place se remplit de rebelles. Les chefs

en envoyèrent un détachement attaquer l'aga dans son hôtel, et expédièrent successivement plusieurs messagers à l'intendant général Hassan-Aga, pour tâcher de l'attirer vers eux. Hassan-Aga dit à ces émissaires : « Je ne puis aller seul au rendez-vous; « j'ai fait prévenir tous les commandants des com- « pagnies; quand ils seront venus, nous irons tous « ensemble. » Il se débarrassa d'eux avec cette réponse et échappa au piége qu'on lui tendait. Il demeura chez lui en attendant la venue des capitaines, en proie aux plus vives angoisses, *le dos appuyé contre le mur de la stupéfaction.*

La troupe qui s'était dirigée vers l'hôtel de l'aga y arriva au moment où Djelal-Eddin, revenant de faire une ronde dans le quartier du château des Sept-Tours, se disposait à se mettre au lit. Il était dans un lieu secret lorsqu'on entra, et il dut son salut à cette circonstance. Les soldats ne le trouvant pas sur-le-champ, supposèrent qu'il n'était pas chez lui, et pressés d'aller se livrer au pillage, but principal de l'insurrection, ils retournèrent précipitamment à l'Etmeïdan ; mais avant de partir ils se dédommagèrent d'avoir manqué leur entreprise, en brisant les portes et les fenêtres de l'hôtel, et en mettant le feu en différents endroits. Heureusement ce feu s'éteignit de lui-même.

Dès que l'aurore parut, les conjurés firent sortir les marmites des casernes, et les apportèrent à l'Etmeïdan; ils coururent à la caserne des djebedjis (armuriers) et des serradjis (selliers), pour s'emparer aussi des marmites de ces corps. La compagnie du djebedji-baschi (5ᵉ orta) leur livra les marmites, et par là le brave corps des armuriers se trouva entraîné dans le parti de l'insurrection.

En même temps les chefs envoyaient des sous-officiers dans les quartiers du château des Sept-Tours, d'Asma-Alti, de Cabbani-Dakik, réceptacle de tous les mauvais sujets de la capitale, pour les engager à se joindre à eux. Ils répandirent le brui que le grand vizir Hussein-Pacha, l'aga et tous les grands fonctionnaires, étaient pris ou tués. Ils cherchaient par ces fausses nouvelles à soulever la populace et à l'exciter au pillage. Bientôt on vi accourir les portefaix, les mercenaires et les gens sans aveu, qui remplissent les rues de Constantinople. Les rebelles formaient alors une mass imposante. Une troupe de furieux marche sur l'hôtel du grand vizir, conduite par Moustafa le fruitier. Une autre troupe, ayant à sa tête Moustafa l'ivrogne, va saisir l'instructeur Daoud-Aga, e saccage la maison de l'agent du vice-roi d'Égypte Nedjib-Effendi, contre lequel les janissaires nour

rissaient une haine profonde. Nedjib-Effendi était à sa campagne de Canlidjik; sa vie ne courut point de danger, mais on enleva de chez lui des dépôts qui lui étaient confiés par divers pachas et dont la somme se montait à plus de huit mille bourses.

Par un heureux hasard, le grand vizir avait aussi passé la nuit à sa maison de Beglerbeg. Ses femmes, en entendant le bruit des factieux qui se précipitaient en foule dans l'hôtel, se réfugièrent effrayées dans un souterrain situé au milieu du jardin. Elles échappèrent ainsi à leurs regards et à leurs violences. Ils pillèrent l'hôtel, s'emparèrent des effets précieux, et d'environ six mille bourses d'argent.

Pendant ce temps, des janissaires se répandaient de tous côtés et parcouraient les rues en criant : « Mort aux donneurs de fetwas, aux écrivains juri- « diques, à ceux qui nous résistent, à toute personne « portant *caouk* (1)! Nous prendrons leurs femmes « et leurs enfants; les garçons et les filles seront « vendus dix piastres la pièce, les habits cinq pias- « tres. Que tous les marchands ouvrent leurs bou- « tiques; si on leur vole un morceau de verre, nous « leur rendrons un diamant en échange. Si un des

(1) C'est le bonnet des hommes de plume, des gens de loi et des fonctionnaires en costume civil.

« nôtres fait au peuple quelque avanie, nous le « hacherons à l'instant! »

Ces voix tumultueuses, retentissant par toute la ville au point du jour, arrachèrent brusquement les citoyens honnêtes au repos et les *plongèrent dans l'océan de l'inquiétude*.

Un poëte a dit : « O toi qui t'es endormi dans une douce sécurité, la catastrophe t'attend à ton réveil. » C'est ainsi que la nouvelle effrayante de la rébellion interrompit le sommeil des fonctionnaires publics et des grands de l'État. Elle parvint au grand vizir, dans sa maison de Beglerbeg, avec la rapidité de l'éclair. Le grand vizir prit à l'instant toutes les dispositions convenables. Il dépêche son frère et son intendant vers Hussein-Pacha et Mohammed-Pacha, pour leur dire de se rendre promptement au sérail, au point nommé *yalikeuchk* (kiosk du bord de l'eau), et d'amener leurs troupes avec eux. Il monte dans sa barque, et, se confiant à la Providence, il part seul avec son cafetier Osman-Aga. Arrivé au kiosk, il fait appeler Mohammed-Emin de Chypre, intendant des trésors du palais, qui, selon l'usage des officiers investis de cet emploi, couchait pendant l'été dans le sérail neuf. Il le charge d'aller porter aux pieds de Sa Hautesse l'annonce des événements qui se passent, de lui demander la permis-

sion de faire paraître le drapeau du Prophète, et de la supplier de se montrer aux troupes.

En même temps, il fait avertir le muphti qui ne tarde pas à venir le joindre. Les pachas Hussein et Mohammed arrivent aussi au rendez-vous. Alors des messages sont envoyés aux docteurs (damchmènds), aux maîtres (khodjas) et aux étudiants, pour les appeler tous, dans cette grande crise, à la défense du trône. Le grand vizir fait passer des ordres aux ridjals de la Porte, aux officiers de sa maison, à l'intendant de l'arsenal, au général de l'artillerie (topdji-baschi), au commandant des soldats du train, au chef des bombardiers, au chef des mineurs, pour qu'ils s'empressent d'amener leurs troupes au sérail.

Cependant l'intendant général, Hassan-Aga, qui était resté dans sa maison, en proie à l'inquiétude, avait vu successivement arriver près de lui les chefs de compagnie et quelques écrivains, mutevellis et odabaschis restés fidèles au sentiment du devoir.

La plupart avaient passé par la place de l'Etmeïdan et lui rendaient compte des progrès de l'insurrection. Il se rendit avec eux à l'hôtel de l'aga des janissaires. L'aga Djelal-Eddin avait disparu. L'intendant s'était installé dans l'hôtel et avait député le chef des écrivains, Raschid-Effendi, auprès des rebelles, pour leur dire d'expliquer leurs intentions.

Ils s'écrièrent d'une voix unanime : « Nous ne vou-
« lons point de l'exercice des infidèles ; l'ancien
« usage des janissaires est de tirer à balle sur des
« pots de terre et de couper avec le sabre des rou-
« leaux de feutre. Tels sont nos exercices militaires ;
« nous demandons la tête de ceux qui ont conseillé
« l'ordonnance. » Et ils désignèrent par leurs noms plusieurs grands fonctionnaires, plusieurs officiers de la cour du sultan. Ils renvoyèrent l'écrivain avec cette réponse audacieuse. Hassan-Aga la fit porter aussitôt au kiosk du bord de l'eau, par le même Raschid-Effendi, qui la répéta fidèlement au grand vizir en présence de tous les grands dignitaires. Le grand vizir fut saisi d'indignation : « Le nouveau
« système militaire que nous avons adopté, » dit-il, « est conforme à la raison aussi bien qu'à la loi
« religieuse ; il a l'assentiment de tous les oulémas.
« C'est pour l'honneur et la puissance de la monar-
« chie ottomane que nous voulons le faire exécuter.
« Nous ne souffrirons pas qu'il soit enlevé une seule
« pierre de cet édifice sacré. Avec l'assistance de
« Dieu, nous écraserons les rebelles ; nous allons
« tirer contre eux le glaive de la vengeance. Allez
« leur porter cette réponse. »

Tous les assistants approuvèrent ces paroles énergiques. L'écrivain partit. Le grand vizir et les per-

sonnages rassemblés près de lui, quittant le kiosk, se transportèrent dans l'intérieur du sérail, au lieu nommé la Ménagerie, qui était le rendez-vous général indiqué. Bientôt les principaux oulémas, les professeurs et les étudiants accoururent en foule. Le général de l'artillerie (topdji-baschi), le commandant des soldats du train (arabadji-baschi), le capitaine d'artillerie à cheval, Ibrahim-Aga, célèbre par ses exploits, et surnommé *l'infernal*, arrivèrent avec des canons. Ahmed-Aga, chef des huissiers de l'arsenal, amena les soldats de marine. Les mineurs parurent conduits par leurs officiers. Tous ces fidèles serviteurs de l'Etat, réunis dans les vastes cours du sérail, attendirent que Sa Hautesse vînt s'offrir à leurs regards.

L'intendant des trésors du palais, Mohammed-Emin, chargé du message du grand vizir pour le sultan, avait volé à Bechik-Tagh, résidence de Sa Hautesse. Il instruisit le sultan de la révolte des janissaires, et lui dit que tous les amis dévoués de la monarchie, rassemblés au sérail, attendaient ses ordres pour marcher contre les factieux, et espéraient qu'il viendrait leur donner, par sa présence, un gage assuré de la victoire.

Aussitôt, le sultan commande de mettre en mer le bateau destiné à ses promenades. Tandis qu'on

prépare l'embarcation, il expédie un de ses serviteurs intimes, Aboubekre-Effendi, au grand vizir, pour lui demander quelques détails précis, et lui transmettre quelques ordres, dont l'idée venait de surgir à l'instant *dans son esprit éclairé par les lumières célestes.*

Mais impatient de se présenter aux braves défenseurs du trône, il ne peut attendre le retour d'Aboubekre; il n'écoute que son ardent courage, suspend son sabre à sa ceinture, et monte dans le bateau où son fidèle secrétaire, Mustapha-Effendi, prend seul place avec lui. Son silihdar (porte-glaive) et les autres officiers de sa cour le suivent dans des barques. On force de rames et l'on aborde bientôt au sérail, à la porte *du Canon*. Traversant ces lieux enchanteurs, véritable paradis terrestre, séjour des monarques ottomans, le sultan se rend à la vaste salle nommée Sunnet-Odacy (chambre de la circoncision). Partout sur son passage, il donne une vie nouvelle, et répand dans les cœurs le feu sacré de l'enthousiasme et du dévouement. Il fait venir le grand vizir, le muphti, tous les fonctionnaires et les oulémas réunis dans la ménagerie, et leur adresse la parole en ces termes :

« Vous savez tous combien, depuis le jour de « mon avénement au trône, j'ai mis de soin et

« de zèle à servir les intérêts de la religion et à « faire le bien du peuple qui m'est confié par « la Providence. Vous savez surtout combien les « janissaires, dont les mouvements séditieux ont « si souvent porté atteinte à ma couronne, ont « trouvé en moi d'indulgence pour des actes bien « capables cependant de lasser la patience la plus « débonnaire. Pour éviter l'effusion du sang, je « leur ai pardonné ; j'ai fait plus, je les ai comblés « de faveurs. Enfin, sans y être forcés autrement « que par des bienfaits, ils ont pris l'engagement « de se conformer aux dispositions de l'ordonnance « nouvelle. Le refus qu'ils font aujourd'hui d'exécu- « ter leur promesse, la violation du contrat légal « signé par eux et sanctionné par toutes les autori- « tés civiles et religieuses, l'exaltation furieuse « qu'ils déploient, les prétentions insolentes qu'ils « osent manifester, tout cela ne constitue-t-il pas « une véritable révolte contre le souverain? Pour « repousser ces traîtres, pour étouffer l'insurrec- « tion, quelles mesures jugez-vous convenables? « Quelle est l'opinion des interprètes de la loi sur « l'emploi de la force des armes? »

Les oulémas répondirent unanimement : « La loi « ordonne de combattre les factieux. Le Coran a « dit : *Si des hommes injustes et violents attaquent*

« *leurs frères, combattez ces agresseurs et renvoyez-*
« *les à leur juge naturel.* »

Aussitôt les assistants s'écrièrent tous d'une voix : « Vaincre ou mourir, telle est notre résolution ! « Dieu sera notre aide, et nous sacrifierons, s'il le « faut, notre vie pour le sultan ! »

Au milieu de l'enthousiasme général, le professeur Abderrahman-Effendi, emporté par l'excès de son ardeur guerrière, jeta vivement par terre le chapelet qu'il tenait à la main, en criant : « Qu'attendons-nous ? courons tous aux ennemis, écrasons-les, foudroyons-les sous la mitraille ! »

Cette troupe de braves, animée de cet esprit d'union qui fait la force, après avoir prié le sultan de faire sortir l'étendard du Prophète, se disposait à marcher vers les rebelles, quand le sultan dit : « Et moi aussi je veux aller combattre au milieu « des vrais croyants, et punir les ingrats qui m'of- « fensent. » A ces mots, tous les officiers qui l'entouraient élevèrent leurs voix suppliantes pour le détourner de cette résolution. « Nous conjurons « Votre Hautesse, » dirent-ils, « de ne pas compro- « mettre son auguste personne en se présentant sans « nécessité devant un vil ramassis de factieux. « Qu'elle déploie l'oriflamme musulmane, et se livre « tranquillement au soin de faire des vœux pour le

« salut de l'empire, pour le triomphe de la bonne « cause. Il suffit à ses fidèles serviteurs qu'elle aide « leurs efforts de ses puissantes prières. »

Le sultan céda à leurs instances; il ordonna qu'on envoyât des crieurs parcourir les rues de Constantinople et des trois villes (Galata, Pera, Scutari), pour appeler tous les musulmans à venir se ranger sous l'étendard du Prophète, autour du monarque, souverain pontife de la religion. Cet ordre, transmis promptement au tribunal de Constantinople, devait être porté de là aux imans des différents quartiers par les huissiers du mehkémé (cour de justice). En même temps, on appela au sérail plusieurs personnages marquants, qui étaient restés chez eux occupés à prier pour le triomphe du droit, et tout prêts à y concourir de tous leurs efforts.

Les crieurs et les huissiers du tribunal, par un effet de la protection divine, dérobèrent leurs démarches à la connaissance des insurgés, et remplirent heureusement leur mission. A leur voix, le peuple se lève. En moins d'une demi-heure, de nouvelles troupes d'étudiants, leurs maîtres en tête, des habitants de tous les quartiers avec leurs imans, les gens de Galata, de Péra et de Scutari, conduits par leurs magistrats, débouchent de tous côtés sur la place du Sérail, et y prennent position.

Tandis qu'ils arrivent, le sultan va chercher lui-même, dans la salle où il est conservé, le *cyprès majestueux du jardin de la victoire*, le drapeau vert du prince des prophètes. Il le remet, en invoquant l'assistance céleste, entre les mains du grand vizir et du muphti, qui le confient aux musulmans pressés autour d'eux. Le professeur Ahmed-Effendi d'Akiska adresse à ceux qui le reçoivent une allocution entraînante, qui leur fait verser des larmes d'enthousiasme. On tire des magasins du palais des sabres, des fusils, des cartouches qu'on distribue à ceux qui n'ont point d'armes; et tous ces champions dévoués de la foi et du trône, poussant les cris terribles de Allah! Allah! s'élancent hors de la porte du Sérail, courent à la mosquée du sultan Ahmed, et plantent au bout de la chaire le glorieux étendard de Mahomet.

Le sultan, après avoir de nouveau appelé les bénédictions du ciel sur les guerriers, auxquels il venait de confier l'oriflamme sacré, monta à cheval escorté de son porte-glaive, Ali-Aga, de son premier valet de chambre, Aboubekre-Effendi, de son secrétaire, Mustapha-Effendi, et d'Ahmed-Schakir-Effendi, officier du mabeïn (appartement intérieur attenant au harem). Il alla par les jardins particuliers du sérail s'installer dans le pavillon si-

tué au-dessus de la porte impériale, pour être à portée de recevoir promptement les nouvelles des événements. Il voyait passer sur la place les bons citoyens qui couraient se ranger sous le drapeau du Prophète, et les accompagnait de ses vœux.

XXVI

Pendant que Mahmoud, âme intrépide, s'indignait d'être retenu par la dignité du pouvoir suprême dans l'immobilité de son kiosk, d'où il dominait les événements dont son trône et sa vie étaient le prix, le véritable chef de l'entreprise, Hussein-Pacha, Mohammed-Pacha, le grand vizir, les ministres, les oulémas du parti du sultan se réunissaient à la mosquée voisine d'Ahmed. Là, entourés de minute en minute par la masse croissante des musulmans fidèles au trône et des troupes convoquées par Hussein, ils délibéraient sur les moyens de pacifier ou d'anéantir la sédition. « Délibérer quand il faut frapper, » dit Hussein-Pacha, « c'est se déclarer « vaincu d'avance. — Ce n'est pas avec des paroles, « c'est avec le sabre qu'on lève les doutes des fac- « tieux, » ajouta Mohammed-Pacha. Et sans attendre la réplique des hommes de loi et des hommes d'église, Hussein et Mohammed, revêtant les costumes

militaires les moins éclatants, montèrent à cheval, et entraînant avec eux un régiment d'artillerie avec ses pièces et une poignée de soldats et de marins dévoués, ils montèrent par la rue du Divan à la place de l'Etmeïdan, où les janissaires, en tumulte, étaient réunis devant leurs casernes. Des groupes armés de fidèles musulmans grossissaient en route cette colonne, pendant que d'autres, guidés à l'Etmeïdan par d'autres rues, s'avançaient en silence, pour déboucher en même temps sur cette place, champ de bataille ordinaire et champ de victoire habituel des séditieux.

Quelques janissaires indécis s'étaient présentés isolément à la mosquée d'Ahmed, devant le grand vizir et le muphti pour leur demander ce qu'ils avaient à faire : « Peuple de Mahomet, » s'écria le muphti comme inspiré par l'esprit du Prophète, « qu'attends-tu ? Pour plaire à Dieu et pour obéir « au sultan, son ombre, vole au secours de tes frères « aux prises déjà avec les impies ! »

A ces mots, la foule qui entourait encore la mosquée pousse une immense acclamation vers le ciel, et se précipite en nouvelles colonnes sur les pas d'Hussein et des artilleurs.

XXVII

Les janissaires, qui avaient placé des avant-postes dans la grande rue du Divan et dans les cours de la magnifique mosquée de Bajazet, entendant ces cris unanimes du peuple, et apprenant que l'oriflamme, ce signe sacré de la victoire, était sorti du sérail, et les dévouait à l'extermination des fidèles croyants, se repliaient sur l'Etmeïdan. Ils en fermèrent la grande porte et s'y barricadèrent comme dans une forteresse.

Avant de leur donner l'assaut, les généraux s'avancèrent à portée de la voix et les sommèrent de se soumettre au sultan, en leur promettant d'implorer sa clémence en faveur de ces soldats repentants. Une clameur injurieuse fut la seule réponse qui s'éleva de cette multitude tant de fois victorieuse des sultans et du peuple ; ces hommes ne pouvaient croire que leur jour suprême était arrivé; ils se croyaient encore prêts à donner eux-mêmes leurs caprices pour lois au sérail et à l'empire.

Hussein, ayant alors accompli, pour complaire au peuple, cette dernière tentative de conciliation, donna l'ordre aux canonniers de faire feu et d'en-

foncer les portes de la place à coups de canon. Le commandant des artilleurs, pour accroître par une ruse meurtrière la sécurité des janissaires massés derrière les portes et pour préparer plus de victimes à sa mitraille, éleva la voix assez haut pour être entendu à l'intérieur de l'Etmeïdan, et cria à ses canonniers : « Non, ne tirez pas encore, car les « poudres que nous attendons ne sont pas arrivées. »

Les janissaires, trompés par ces paroles et croyant qu'ils pouvaient sans danger se grouper en masse derrière les portes d'où ils regardaient les pièces et insultaient les artilleurs, restèrent comme un vil troupeau parqué devant la mitraille. Le canon, en brisant la porte et les barricades, joncha de leurs cadavres la place où ils s'étaient accumulés. Mohammed-Pacha s'élance par cette brèche le premier, avec une poignée d'artilleurs et l'iman ou aumônier du régiment, suivi, malgré le feu des janissaires, par la colonne entière du peuple et des soldats. Les janissaires voyant la place submergée de troupes, de peuple, d'armes et de canons, se replient en désordre sur leurs casernes, situées de l'autre côté de l'Etmeïdan, en face des portes enfoncées. Entassés au nombre de sept à huit mille dans cette forteresse, mais sans plan, sans chefs, sans munitions, sans écho dans la multitude, ils

tirent en vain par les portes et par les fenêtres du vaste édifice; un intrépide canonnier, nommé Moustafa, brave leur feu pour l'éteindre, et s'avançant une torche à la main vers une espèce de bazar en planches, qui servait d'étaux aux bouchers des ortas, et qui bordait les casernes, il y allume un foyer immense qui, aidé par le vent, souffle la flamme et la fumée sur les casernes. En un moment les tourbillons de feu enveloppent l'édifice, et s'y communiquent, pendant que des volées de canons chargés à mitraille foudroient les murailles et jonchent de cadavres les fenêtres, les cours, les portes par lesquelles les janissaires tentent d'échapper aux flammes. La fumée de ce vaste bûcher dont trois mille rebelles aspiraient en hurlant les flammes, s'éleva bientôt au-dessus de l'Etmeïdan, de la mosquée d'Ahmed, des cyprès des jardins du sérail, et apprit aux Européens de Péra (partie de la ville séparée par un bras de mer du quartier des Turcs) qu'un drame sinistre s'accomplissait sous ce nuage sans qu'ils pussent en comprendre encore la cause, la portée et le résultat. Le canon répondait coup sur coup au cri de la soldatesque immolée dans son repaire. Étaient-ce des cris de victoire ou des cris de mort? Nul ne le savait encore dans l'immense ville. Toute la crise d'où allait dépendre le sort de l'em-

pire était concentrée dans l'étroit espace entre la porte du sérail et les casernes de l'Etmeïdan.

XXVIII

Les janissaires n'étaient plus ; tout ce qui n'avait pas péri dans les flammes ou sous la mitraille se dérobait par la fuite à la vengeance tardive, mais inexorable, du peuple et du sultan. Hussein et les autres pachas vainqueurs firent dresser une tente sur le champ du carnage, et à l'exemple de Sylla dans les grandes proscriptions de Rome, ils lancèrent leurs bandes armées dans tous les quartiers de Constantinople à la poursuite des janissaires échappés à l'incendie et à la mitraille ; chefs et soldats traînés devant leur tribunal y furent décapités et jetés à la mer. La terreur que ces hordes séditieuses avaient, pendant tant de siècles, répandue dans le sérail, plana à son tour sur tout ce qui avait appartenu au corps des janissaires. Mahmoud avait vengé Sélim, et il put enfin se dire souverain. Il avait joué dans une journée décisive, héroïque, mais lentement préparée, sa vie, le trône, l'empire. Sa volonté avait triomphé ; pour régénérer maintenant l'empire, il ne lui fallait que du bonheur. Les réformateurs n'en ont jamais qu'après leur mort.

XXIX

La révolte était anéantie. Un grand nombre de janissaires avaient perdu la vie dans le combat. Ceux qui s'étaient sauvés du carnage et tous leurs partisans, remplis d'inquiétude et d'effroi, se tenaient soigneusement cachés. Cependant la prudence conseillait de prendre des mesures de sûreté et de faire une police exacte. Des postes nombreux furent établis tant à l'intérieur qu'aux portes de Constantinople et dans les villages des environs. On prescrivit des perquisitions sévères et la plus grande vigilance.

Après leur victoire, Hussein-Pacha et Mohammed-Pacha avaient fouillé soigneusement les casernes et les alentours. Tous les janissaires et leurs adhérents, échappés de l'Etmeïdan, que l'on put saisir là et ailleurs, furent envoyés sous bonne escorte à l'hippodrome.

La nuit suivante, les recherches continuèrent avec activité. Un grand nombre des promoteurs de l'insurrection furent reconnus et saisis, sous différents déguisements. Beaucoup d'autres rebelles furent arrachés du fond des cachettes où ils étaient tapis *comme des serpents transis de froid*, dit le

récit turc. Amenés successivement au tribunal du grand vizir, ils furent froudroyés par la *vengeance de Dieu* et livrés aux *griffes* de la strangulation. Parmi eux se trouvaient tous les officiers, sous-officiers et anciens, dont la pernicieuse influence avait agité *l'écumoire de la chaudière de la sédition*, notamment, l'ancien Seymen-Baschi Moustafa ; le vice intendant Moustafa ; Yousef-le-Kurde, Moustafa, administrateur du 25[e] orta ; son frère, Mohammed le pâtissier ; le cuisinier-maître du 5[e] orta, qui avait fait sortir les marmites du régiment des armuriers ; le matelassier Hussein, ancien cuisinier maître ; le chaudronnier Nedjib, homme au teint cuivré, à l'aspect sombre et farouche, sur *l'horrible* [illegible] *duquel semblait gravé le proverbe* : ***Le fils du*** [illegible] *n'est jamais qu'un loup*. Son père, le chaudronnier Moustafa, avait été le plus acharné des factieux, le plus ardent instigateur des troubles dans la catastrophe qui coûta la vie et le trône au sultan Sélim.

Au nombre de ces victimes était encore le commandant des pompiers qui avait eu une part active dans toutes les séditions. Depuis longtemps il s'enrichissait de rapines et tirait du trésor des sommes considérables, sous prétexte de réparations et renouvellement des pompes. « Aga, » lui dit le vizir, « toi

« dont la mission était de courir aux incendies pour
« les éteindre, pourquoi n'es-tu pas venu offrir tes
« services quand la caserne était en flammes ? »
L'aga répondit avec un sourire ironique : « Cet in-
« cendie-là était par trop violent pour pouvoir être
« arrêté ! D'ailleurs, le devoir d'un sujet du sultan
« était plutôt de l'attiser. » Le vizir ajouta : « Si
« tu avais connu tes devoirs envers le sultan et en-
« vers la religion, tu aurais répondu à l'appel de
« notre monarque dont la voix a retenti aux oreilles
« de tous les musulmans fidèles ; tu aurais marché
« avec les bons citoyens et combattu sous l'étendard
« de Mahomet. Quelle est la peine due à la révolte
« contre le sultan, contre le pontife de l'islamisme ?
« Va le demander au muphti ! » A l'instant le commandant des pompiers fut entraîné dans la chambre basse. Les bourreaux lui passèrent autour du cou un lacet de peau de serpent. « Serrez, mes braves ! » leur dit-il, et il mourut avec un courage féroce.

Moustafa le fruitier et Moustafa l'ivrogne, chefs des deux bandes qui avaient pillé les hôtels du grand vizir et de Nedjib-Effendi, après bien des recherches inutiles, furent enfin saisis dans des maisons où ils s'étaient cachés. Le fruitier était blotti dans un coffre sur lequel plusieurs femmes étaient assises. Osman-Aga fit porter le coffre même au grand vizir,

qui l'envoya au sultan. En présence de Sa Hautesse, le bostandji-baschi tira Moustafa de son étroite prison et lui dit : « La clémence de notre généreux « maître vous avait déjà pardonné bien des fautes ; « vous étiez comblé de ses grâces, quel motif vous « a porté à cette nouvelle révolte ? » Le malheureux voulut nier la part qu'il y avait prise, et balbutia une réponse embarrassée. « Les révélations de tes « camarades, » poursuivit le bostandji-baschi, « ont « prouvé qu'au jour de l'insurrection, c'est toi qui « as envoyé des misérables crier dans les rues qu'on « prendrait les femmes des partisans du gouverne- « ment, qu'on vendrait les filles et les jeunes gar- « çons dix piastres, les habits cinq piastres. Peux- « tu désavouer ce fait ? » Moustafa fut contraint d'avouer qu'il avait employé ce moyen pour réunir du monde. Alors le sultan remercia le ciel d'avoir fait échouer ces odieux projets, et ajouta : « Béni « soit le nom du Tout-Puissant qui a resserré dans « un coffre étroit cet homme dont l'orgueil se trou- « vait à la gêne dans la vaste enceinte de Constanti- « nople ! »

XXX

Peu de jours après, vingt mille derviches, lèpre

de l'empire, furent expulsés de la capitale et renvoyés dans les montagnes du Taurus, qu'ils infectaient, de tout temps, de leurs superstitions, de leur mendicité et de leurs scandales. En quelques mois une armée régulière attesta par son courage et sa discipline le génie naturel des Ottomans pour la guerre. Mahmoud n'avait pas seulement détruit, il avait créé.

Mais la vertu de l'empereur Alexandre ne contenait plus l'ambition russe dans les conseils de Saint-Pétersbourg. La complicité de la France et de l'Angleterre dans le démembrement de la Grèce fit présumer à l'empereur que ses alliés lui livreraient sans objection les frontières de l'empire ottoman. Les armées russes, sous de vains prétextes de contrainte sur le Divan pour l'amener à ratifier l'émancipation du Péloponèse, franchirent le Danube au nombre de cent vingt mille hommes. Les Russes étaient convaincus que l'empire, énervé par l'extermination et la proscription de quatre cent mille janissaires, fléchirait au premier geste devant eux. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre abandonnèrent lâchement Mahmoud à la pression des Russes.

Mahmoud, délaissé par ses alliés naturels, ne se découragea pas. Cent mille hommes, sous le

commandement d'Hussein-Pacha, l'exterminateur des janissaires, se réunirent de Varna et de Schumla à Belgrade pour couvrir et défendre les forteresses de l'empire. L'empereur Nicolas de Russie vint animer ses généraux de sa présence. Ibraïl et Matchin tombèrent au pouvoir des Russes. Varna, où le capitan pacha Islet s'était renfermé, soutint deux mois d'assauts héroïquement repoussés des Russes. La trahison ou la lâcheté fit ce que les armes n'avaient pu faire. Le pacha de Varna, Yousouf, passa au camp des Russes, déclarant que l'obstination du capitan-pacha sacrifiait en vain les restes d'une ville incapable de se défendre. Les Russes firent un sort splendide à ce transfuge, riche cependant dans sa patrie d'immenses domaines près de Séres en Macédoine. Varna succomba.

Le grand vizir Selim-Pacha, disgracié par Mahmoud pour son inertie, céda le sceau de l'empire au courageux Islet-Pacha vaincu, mais vaincu par la trahison seule à Varna. Son intrépidité était tout son génie militaire. Impuissant contre les Russes pendant la campagne de 1829 sur le Danube, Islet-Pacha fut remplacé par Reschid-Pacha, qui livra la bataille de Kuletscha, où les Turcs se servirent pour la première fois de la baïonnette contre les Russes. Schumla couvrit la retraite impo-

sante de Reschid ; Silistrie cependant tomba sous le canon de Diébisch. Les Balkans, rempart jusque là infranchissable d'Andrinople, furent franchis ; Reschid abandonna précipitamment Schumla pour atteindre les Russes dans leur marche rapide sur Andrinople. Vaincu encore à la bataille de Sélimno, ce revers livra à Diébisch l'entrée de la seconde capitale de l'empire. Rien ne fermait plus la route de Constantinople aux Russes, que leur petit nombre et le désespoir des Ottomans.

Mahmoud subit la paix d'Andrinople, peu différente de celle de Bucharest. La Russie semblait se contenter d'imprimer successivement l'empreinte de ses pas sur les provinces de l'Europe ottomane, comme pour les marquer pour l'avenir de son sceau ; elle se retirait ensuite avec une apparente modération, afin de ne pas provoquer les clameurs du monde.

XXXI

Toutes les adversités fondaient à la fois sur l'infortuné réformateur de l'empire ; vaincu par les Russes, dépossédé par les Grecs, harcelé par les Anglais, abandonné par les Français, il ne lui restait qu'à subir l'agression d'un pacha révolté qui n'avait

grandi de ses bienfaits que pour tourner contre son bienfaiteur.

L'indépendance de la Grèce, la prise d'Andrinople, la connivence de l'Angleterre et de la France au partage de la Turquie d'Europe, avaient tenté Méhémet-Ali d'une plus large dépouille de l'empire. L'empire tout entier peut-être n'était pas une perspective au delà de son ambition. La fortune l'avait encouragé à tout espérer. La révolution de 1830 en France avait donné le gouvernement au parti libéral ; ce parti, par une coalition étrange, se confondait maintenant avec le parti bonapartiste, son ennemi naturel. Les préjugés soldatesques du parti bonapartiste nourrissaient on ne sait quelles préventions favorables, partiales même, pour Méhémet-Ali, soldat parvenu au faîte du pouvoir comme le maître de la France ; on appelait ce pacha le Bonaparte de l'Arabie ; on voyait à tort, dans ce souverain du désert de Suez, un ennemi des Anglais capable de leur disputer l'Isthme et de les bloquer par la mer Rouge dans l'Inde. C'était un rêve dissipé d'avance par les deux occupations de l'Égypte, par les flottes et par les débarquements britanniques ; mais le parti bonapartiste, nourri de ressentiments contre l'Angleterre, nourrissait à son tour de ces chimères diplomatiques l'opinion ignorante du peuple.

Méhémet-Ali connaissait et entretenait habilement sa popularité en France par l'enrôlement des Français, débris des armées de Napoléon, et par les faveurs dont il payait leur service. Ces lieutenants de Napoléon, tombés, lui formaient des instructeurs et des troupes ; le génie arabe se plie admirablement au génie des Français. Une flotte et une armée formidable, un trésor accumulé, une diplomatie habile à flatter et à corrompre, une vogue d'opinion spontanée et soldée dans les journaux français à cette époque, enfin un général intrépide et éprouvé dans Ibrahim-Pacha, son fils, enlevaient au vieux Méhémet le seul scrupule dont il fût susceptible, le scrupule de ne pas réussir dans ses usurpations.

XXXII

Toutefois, avec l'astuce grecque qui caractérisait ce fils de l'Épire, il couvrit son invasion soudaine en Syrie d'un prétexte de querelle purement personnelle à vider entre lui et Abdallah, pacha de Saint-Jean d'Acre. Ibrahim, son fils, assiégea Saint-Jean d'Acre, s'empara militairement de Gaza, de Jaffa, de Caïfa, villes du littoral de la Palestine. Abdallah, enfermé dans Saint-Jean d'Acre, finit, après trois mois de bombardement, par capituler

sur des décombres. Ibrahim l'envoya captif à son père.

Osman-Pacha, envoyé par le sultan au secours d'Abdallah, arriva trop tard, n'osa se mesurer avec Ibrahim, se réfugia avec l'armée ottomane dans les murs d'Alep; les Égyptiens marchèrent sur Damas, capitale de la Syrie. Le pacha de Damas lui abandonna la ville sainte. Ibrahim, suivant les bords de l'Oronte, rencontra, à Hems, le pacha d'Alep à la tête de vingt mille Turcs vaincus d'avance par la terreur du nom d'Ibrahim. La bataille de Hems lui soumit Alep. Hussein-Pacha, le fléau des janissaires, lui fermait les défilés du Taurus, portes de la Caramanie; Ibrahim remporta la victoire de Beilan entre Antioche et Alexandrette, contre vingt mille hommes de Hussein. La Syrie entière appartenait à Ibrahim.

Méhémet ordonna à son fils de passer le Taurus et de poursuivre ses victoires jusqu'à ce qu'il eût obtenu du divan les soumissions qu'un conquérant impose aux vaincus. Reschid-Pacha, accrédité par ses victoires en Albanie et en Grèce, fut nommé grand vizir, et se porta avec soixante mille hommes, dernière force régulière de l'empire, entre Kutaïah et Iconium, sur des collines qui forment les défilés intérieurs de l'ancienne Cappadoce. Harcelé sur les ailes de l'armée d'Ibrahim, et assailli de front par

Ibrahim lui-même, il tomba de cheval en combattant pour la vie et non pour la victoire, et fut relevé couvert de blessures par les Egyptiens. La captivité du grand vizir dispersa l'armée et consterna la capitale.

Mahmoud, abandonné par la fortune et par ses propres sujets, se tourna de désespoir vers la Russie, et implora la protection de ses ennemis contre les rebelles. La flotte russe jeta l'ancre, le 20 février 1833, dans le Bosphore et débarqua trente mille russes auxiliaires sur la rive d'Asie. L'empereur de Russie, favorisé par le crime d'un pacha rebelle, par le découragement des Turcs, par l'inaction impolitique de la France et de l'Angleterre, était maître de la capitale et de l'empire des sultans. Le comte Orlof, aide de camp et favori de l'empereur Nicolas, pouvait dicter des lois au divan.

La France s'émut enfin, mais trop tard. Son ambassadeur, l'amiral Roussin, offrit sa médiation à Méhémet-Ali. Le pacha, enorgueilli par ses victoires, trouva inacceptables toutes conditions qui ne lui assuraient pas la Syrie, l'Arabie et même la province d'Adana, porte de la Caramanie toujours ouverte à ses invasions futures. Le chargé d'affaires de France, M. de Varennes, diplomate actif et ex-

périmenté, se rendit lui-même au camp d'Ibrahim pour adoucir les exigences du rebelle. Ibrahim et son père furent inflexibles. Le sultan céda la Syrie et Adana au pacha d'Egypte, devenu par ce partage de l'empire plus puissant que son maître.

La France, toujours aveuglée par son ministère, expia la folle popularité dont elle avait encouragé l'ambition de l'Egyptien. Une moitié de l'empire tombait sous le protectorat des Russes, l'autre moitié sous le sabre d'un pacha devenu arbitre unique de l'Asie ; la France n'avait plus de contre-poids contre la Russie en Europe, contre l'Angleterre en Asie. L'impéritie du cabinet parlementaire des Tuileries livrait la Méditerranée, le Danube, le Pruth, l'Euphrate, l'isthme de Suez, la Grèce, la mer Noire et la mer Rouge à nos ennemis pour caresser l'ignorante partialité de la tribune et de la presse à Paris.

La politique étrangère du ministère de M. Thiers devait aller plus loin encore dans cette voie sans issue : elle menaçait l'Europe d'une conflagration universelle pour soutenir les intérêts anti-français de l'aventurier de la Cavale. Un accès de démence semblait avoir saisi l'opinion trompée en France. Un protectorat européen de l'empire ottoman, distribuant les territoires et les mers à protéger par

zones égales aux grandes puissances continentales et maritimes sous la souveraineté nominale des sultans, aurait été moins insensé que ce morcellement en deux parts entre la Russie et l'Egypte.

L'Autriche et l'Angleterre commençaient à le comprendre. La Russie elle-même, moins impatiente de conquérir que de bien mériter en ce moment des Turcs, protestait contre cette politique toute égyptienne du cabinet français; elle se borna à signer avec la Porte le traité secret d'Unkiar-Skelessi. Par ce traité, la Russie s'engageait à secourir le sultan contre ses ennemis intérieurs et extérieurs, à son premier appel, et la Porte, en retour, s'engageait à fermer les Dardanelles aux vaisseaux de guerre des autres puissances. Les Dardanelles devenaient ainsi une porte russe dont le sultan tenait les clefs pour son allié et pour son protecteur.

XXXIII

Méhémet-Ali, maître du Taurus, de la Syrie, de l'Arabie et de l'Egypte par la convention de Kutaïah, négociait maintenant tantôt avec les puissances occidentales, tantôt avec le sultan lui-même, pour obtenir l'investiture souveraine et héréditaire de ce vaste empire arraché par les armes aux Otto-

mans. L'Autriche, l'Angleterre, la France elle-même, un peu refroidie par tant d'exigences, lui marchandaient ou lui contestaient cette hérédité. Le sultan, sûr de l'appui des Russes, se révoltait contre tant d'humiliations.

Méhémet-Ali employa, pour le séduire, les caresses après les outrages ; il envoya, pour négocier et pour corrompre, la belle veuve de son fils Ismaïl, à Constantinople, auprès de la sultane Validé. La beauté, les trésors, l'éloquence de cette négociatrice échouèrent dans le harem contre les ressentiments de Mahmoud. Zehra-Cadoun ne rapporta en Egypte que le refus du sultan.

La France, plus heureuse ou plus imprévoyante, arracha à Mahmoud l'hérédité de l'Égypte pour son protégé. Il voulait plus, l'hérédité de la Syrie ; la France la négocia complaisamment, mais en vain pour lui. L'intérêt d'un pacha, parvenu de son échoppe en Épire à la souveraineté du Nil, remua l'Europe pendant neuf années.

XXXIV

La guerre éclata de nouveau en 1838 entre la Porte et l'Égypte. Reschid-Pacha, redevenu grand

vizir et généralissime de l'armée rassemblée à Siwas, mourut dans son camp. Hafiz-Pacha, brave, habile, mais malheureux, lui succéda dans le commandement de l'armée. Cent cinquante mille hommes s'avancèrent sous ses ordres dans la vallée de l'Euphrate. Le ministère français du 12 mai, présidée par le maréchal Soult, ne partageait pas l'infatuation du ministère précédent pour Méhémet-Ali. Il envoya à Ibrahim un de ses aides de camp, M. Callier, officier aussi négociateur que militaire, pour observer et contenir le choc entre les deux armées.

Le 24 juin, Hafiz-Pacha attaqua avec impétuosité l'ennemi. Ibrahim, enfoncé par l'élan des Turcs, chercha vainement à ralentir la fuite qui l'emportait lui-même dans son torrent, quand Soliman-Pacha, son lieutenant, officier français nommé Sève, naturalisé en Égypte, écrasa du feu de ses batteries les masses turques et sauva son général et l'armée. Ibrahim, ralliant ses colonnes éparses, revint au feu avec les Égyptiens contre les masses turques labourées par la mitraille de Soliman-Pacha; les auxiliaires kurdes d'Hafiz décidèrent par leur fuite la déroute des Turcs. Hafiz, à son tour, entraîné malgré sa valeur par les escadrons rompus, abandonna le champ de bataille, ses tentes, deux cents canons,

vingt mille fusils jetés sur la plaine pour accélérer la fuite des lâches.

L'aide de camp du maréchal Soult, Callier, arriva au camp des Égyptiens le jour de la bataille. Cet officier, admis dans la tente du vainqueur, parvint, à force d'insinuations et de menaces, à arrêter Ibrahim au pied du Taurus. La bataille de Nezib ne fut, grâce à ce négociateur habile du ministère français, qu'un exploit de plus pour Ibrahim, un revers de plus pour les Turcs. L'empire n'en fut pas moins ébranlé jusqu'au centre. La vie du sultan, lasse de tant d'efforts et vaincue par tant de revers, y succomba.

Ses disgrâces auraient épuisé l'énergie vitale de dix réformateurs couronnés; mais son corps seul fléchissait, non son âme. Il soutenait seul depuis trente ans l'écroulement d'un empire qui tombait de vétusté et qu'il s'obstinait à rajeunir. La postérité seule était capable de le juger; comme les colosses abattus par les pasteurs de Persépolis, on ne devait bien mesurer ses proportions qu'à terre.

Laissons un moment le souverain sur la scène politique pour contempler l'homme dans l'intérieur de son sérail.

XXXV

La Providence avait refusé à Mahmoud un de ces grands ministres comme les Kiuperli qui inspirent ou qui exécutent les pensées d'un règne, qui portent la responsabilité des revers et qui laissent à leur maître la gloire des succès. Après avoir essayé beaucoup d'hommes secondaires, il avait fini par être son propre ministre à lui-même. Ses pensées étaient trop lourdes pour d'autres mains. De là pour lui seul le poids de la plainte, du murmure, de la pusillanimité et de la désaffection de son peuple. Il avait cherché de bonne foi cependant, et d'un cœur disposé à la confiance et à l'amitié, des favoris ou des amis dans ses ministres.

Halet-Effendi avait été le premier et le plus constant de ses attachements. C'est à ce ministre habile d'intrigues, féroce de main, que l'égorgement des Grecs à Constantinople et les premières sévérités contre les janissaires sont attribués par les témoins intimes du règne de Mahmoud. Halet faisait des vizirs et s'en servait comme des instruments dociles de sa puissance.

Un de ces instruments, le grand vizir Deli-Abdallah, se retourna contre la main qui prétendait

l'asservir. Un incendie et une révolte des casernes éclatent dans la nuit à son instigation, il se rend au sérail, et déclare au sultan que les soldats demandent à grands cris la tête d'Halet. Mahmoud exile avec douleur son ami à Konïah, pour préserver sa vie en accordant sa disgrâce. Halet s'achemine avant le jour vers le lieu de son exil.

« Marchant à pied, » dit le chef de ses gardes, « derrière le chariot attelé de bœufs qui portait ses femmes et ses enfants, Halet suivait d'un œil morne les sinuosités de la route de Konïah, prêtant l'oreille au pas de chaque cheval entendu derrière lui du côté de Constantinople, et attendant d'heure en heure un messager de son maître qui le rappellerait à sa haute fortune. » Il arriva lentement à Konïah, sans avoir vu autre chose que la poussière du chemin et les ornières de son char de bœufs.

« Le pouvoir, » disait-il à ses gardes, « ressemble « au sommet d'un minaret où il n'y a de place que « pour un seul homme : celui qui y est monté comme « moi ne doit y laisser monter personne avec lui, « sous peine d'en être précipité comme moi et brisé « sur le pavé de la disgrâce ; il doit donc être sans « pitié pour ceux qui cherchent à atteindre sur ses « traces ce faîte culminant ! »

Son rival Deli-Abdallah suivit ses maximes.

Retiré à Konïah dans un tékké (couvent de derviches) où il se croyait inviolable, il y reçut d'un capidji envoyé par le sultan l'ordre de livrer sa tête. Il tira son sabre et la disputa avec désespoir à ses meurtriers; mais sa tête, exposée dans le bassin d'argent à la porte du sérail, réjouit quelques jours après ses rivaux.

XXXVI

Le vizir le plus longtemps cher à Mahmoud après Halet-Effendi, Pertew-Pacha, subit le même sort. Exilé depuis quelques mois à Andrinople, il y attendait dans un studieux et poétique loisir le retour de sa faveur et de sa fortune. Le récit d'un des exécuteurs de son supplice nous révèle sa stoïque agonie.

« Au mois d'octobre 1837, un jour que Pertew sortait du bain, averti qu'Émin, pacha d'Andrinople, avait à lui communiquer des nouvelles de Stamboul, après une heure de repos, il fait seller sa mule et se rend au palais avec un de ses serviteurs. C'était à trois heures après-midi. Le pacha se leva et le fit asseoir près de lui sur le divan. On servit la pipe et le café, et à ce cérémonial succéda le silence. Jeune encore, fils généreux de Reschid-

Méhémet, le pacha ignorait l'art du bourreau, parfumant longuement la victime de flatteuses paroles. Son respect pour le condamné, son étonnement de la rigueur inusitée du sultan, lui inspiraient une sorte de terreur de sa mission. Pertew le premier rompit le silence.

« Vous avez, m'a-t-on dit, des nouvelles de Stam-
« boul à me communiquer? »

« A ces mots les traits d'Émin révélèrent sa douleur; sa langue balbutia, et, le cœur oppressé, incapable de signifier lui-même la sentence funeste, il lui remit le firman. Après l'avoir porté à sa bouche et à son front, Pertew déplia lentement le rescrit impérial et le lut jusqu'au bout sans changer de visage. Ensuite il le replia, le plaça sous le coussin, et frappant dans ses mains pour appeler :

« Qu'on m'apporte une pipe, » dit-il avec calme.

« Le pacha se taisait.

« Dieu m'est témoin, » proféra Pertew en laissant gravement tomber ses paroles entre les aspirations régulières de la pipe, « Dieu m'est témoin
« que j'ai toujours servi avec zèle et dévouement
« le sultan, mon maître. Que son règne soit glorieux!
« Je n'ai jamais travaillé que pour le bien et la pro-
« spérité de l'empire. Mon cœur et mes mains sont
« purs! Qu'Allah pardonne à mes ennemis! Laissez-

« moi, seigneur, le temps de faire ma prière, » acheva-t-il en s'adressant au pacha, qui se levait pour se soustraire au spectacle de l'exécution de l'ordre de mort qu'il avait donné.

« Pertew étendit un tapis, fit son namaz, et, détaché de tous les souvenirs de sa puissance et de tous les regrets de la vie, n'aspirant plus qu'à l'existence nouvelle qui allait s'ouvrir pour lui, ce fut en vers qu'il exprima sa pieuse exaltation. Le sentiment religieux et l'amour de la poésie, qui avaient fidèlement accompagné le ministre à travers les corruptions et les occupations du pouvoir, survivant à tout le reste, remplissaient son âme tout entière, dont l'inspiration s'exhala mystérieusement dans la langue allégorique des sophis.

« Mon cœur, » écrivit-il, « est altéré de l'objet « de ses désirs éternels. La coupe déborde. Hélas ! « hélas ! que ferai-je ? Puisse bientôt se lever l'au- « rore sans fin ! Veillerai-je ? Me coucherai-je en « attendant la mort qui va me rejoindre à mes amis « disparus de la terre ? La nuit d'angoisse est trop « longue ici-bas ! Viens, ô viens, soleil véritable ! et « rends un jour plus pur à ces yeux qui vont se « fermer ! »

La nuit était venue, en effet, pendant ces résignations pieuses du ministre poëte et mystique.

Inquiets de sa longue absence, ses serviteurs allèrent demander si on l'avait vu entrer au sérail. On leur livra son cadavre; ils l'emportèrent silencieusement à sa demeure. Le lendemain, au lever du jour, des milliers de Turcs accompagnèrent le corps de Pertew-Pacha au champ des morts. La Turquie murmurait *de perdre en lui le dernier des Turcs.*

Cette mort, ignorée de Mahmoud, fut attribuée, par ceux qui l'ordonnèrent, à une mort naturelle et soudaine. Quand Reschid la raconta plus tard au sultan, et lui récita les strophes funèbres du mourant, Mahmoud fondit en larmes et ne se consola jamais de la perte de ce sage, autrefois son ami, aujourd'hui sa victime.

XXXVII

Un troisième favori de Mahmoud, le Circassien Kosrew-Pacha, qui vient de mourir, âgé d'un siècle, dans l'opulente retraite de son palais presque impérial du Bosphore, occupa, perdit, recouvra pendant trois règnes les plus hautes dignités de l'Etat.

Il était arrivé esclave de Circassie à Constantinople. Sa bravoure, son intelligence supérieure, sa prudence hardie l'avaient fait traverser impunément ces situations où le sol tremble sous les pas des am-

bitieux. Gouverneur d'Égypte après l'expédition de Bonaparte, il osa lutter contre Méhémet-Ali, déjà populaire et puissant au Caire. Il eut le pressentiment des calamités que ce futur rebelle préparait à sa patrie. Une inimitié, aussi durable que leur longue vie, éclata entre ces deux rivaux qui se disputaient l'Égypte, Kosrew-Pacha fut vaincu par la ruse et par l'or de Méhémet. Rappelé d'Égypte, il fut tour à tour capitan-pacha, sérasker, ministre de la police de la capitale, président du conseil des vizirs, grand vizir enfin lui-même, il partageait avec Hussein-Pacha l'horreur des janissaires et la passion des réformes militaires.

Père adoptif des deux jeunes pachas, Khalil et Saïd, qui se disputaient la faveur de Mahmoud dans ses dernières années, il obtint pour chacun de ces favoris la main d'une des jeunes sultanes filles de Mahmoud. Dépouillé à quatre-vingts ans de ses honneurs que Mahmoud distribua à Khalil et à Saïd, ses gendres, Kosrew se retira sans disgrâce avec un traitement de quatre cent mille francs et une garde d'honneur de quarante hommes d'armes attachés à son palais. Le sultan, chaque fois qu'il reparaissait au sérail, le traitait en père plus qu'en ministre disgracié. Ses conseils gouvernaient encore le divan.

A la mort de son maître, ce fut encore la main

octogénaire de Kosrew-Pacha qui ressaisit et qui consolida le règne d'un enfant. Petit de taille, large d'épaules, lourd d'obésité, rude de traits, coloré de visage, pénétrant de regard, éloquent de langage, Kosrew, que nous avons connu nous-même dans son âge avancé, rappelait plutôt l'enfant des neiges du Caucase que l'homme d'État de l'Asie. Son principal moyen de crédit fut de discerner, d'élever, d'adopter, d'associer à ses idées et à sa fortune les jeunes gens désignés par leur intelligence pour être l'espoir de l'empire. C'est l'école de Kosrew-Pacha qui gouverne depuis quinze ans l'empire.

XXXVIII

Mahmoud n'était point exempt, dans sa jeunesse, des soupçons trop souvent fondés contre les mœurs des princes asiatiques. Son entraînement vers la jeunesse et vers la beauté du visage de ses favoris avait fait calomnier ses plus irréprochables amitiés.

La passion sérieuse et exclusive qu'il nourrit pour une des odalisques de son harem dément ces rumeurs. On voit encore, dans la sombre allée des Eaux Douces d'Europe, le palais en ruine où il allait tous les jours d'été se délasser, dans l'entretien de cette belle esclave, des soucis et des adversités de

son règne. Quand elle y mourut d'une maladie de langueur, le sultan, éperdu de douleur, défendit de réparer jamais ce palais de son bonheur, dont les murs négligés s'écroulent dans les bassins desséchés. Lui-même ne voulut jamais repasser par cette vallée de ses larmes, qui lui rappelait tant d'amour et tant de regrets.

Quelques années plus tard, il conçut une passion romanesque pour la fille d'un scheïk, qu'il avait entrevue par hasard dans le jardin de son père. Il se déguisa souvent en derviche pour pénétrer dans la demeure du scheïk, et il célébra lui-même, en vers amoureux, la beauté de son amante, la rigueur du père, le subterfuge de ses déguisements et les soupirs de sa passion.

L'excès de ses malheurs à la fin de son règne lui fit seul chercher quelque oubli momentané de ses peines dans les fumées du vin et dans la débauche avec les filles grecques des îles des Princes, sur la côte d'Asie. Le désespoir lui fit savourer le suicide dans la volupté. Il ne renonçait pas à la réforme, mais à la vie. Le ciel, la terre et son peuple lui-même se déclaraient contre lui, il espérait mieux pour le peuple du règne de son fils innocent, du moins aux yeux des musulmans, des efforts et des revers qui avaient usé son nom et ses forces. Nous

l'avons contemplé nous-mêmes à cette époque de sa vie ; son visage inspirait à la fois l'admiration et la tristesse. C'était l'héroïsme aux prises avec la fatalité. On y lisait la force de l'homme de génie vaincu par la force supérieure de la Providence ; il succombait, mais en regardant en face son malheur. Sa mélancolie virile semblait un dernier défi au sort. Ce sort allait prématurément s'accomplir.

XXXIX

La bataille de Nezib l'avait tué. Il voulut cacher en vain son agonie à son sérail et à son peuple, pour laisser le courage aux troupes qui combattaient encore pour Hafiz-Pacha, et qui pouvaient peut-être couronner sa tombe d'une victoire posthume.

Quittant son sérail et son palais d'été sur la rive asiatique du Bosphore, il s'enferma avec ses confidents les plus intimes, Kosrew-Pacha, Khalil et Saïd, ses deux gendres, dans un kiosk isolé au penchant d'une colline boisée qui domine son palais d'été de la rive d'Asie. Il voyait de ses fenêtres les ruines du château de Mahomet II, sur la rive d'Europe, comme si le destin s'était complu à faire contempler ce monument de la conquête des Turcs, du

fond de la décadence actuelle, à un sultan successeur de Mahomet II.

Une fièvre éthique consumait rapidement ses forces, maladie de chagrin moral qu'aucun remède physique ne peut pallier. Il avait interdit la porte de sa chambre à ses fils, à leur mère, à ses vizirs, de peur de s'attendrir dans de trop sinistres adieux. Kosrew, autorisé par son âge, osa seul forcer la consigne, il s'entretint en secret avec le sultan, et sortit sans espérance d'un lendemain pour le règne.

La gravité de cette heure suprême et l'urgence des périls connus réconcilia tout à coup dans leurs larmes le vieux Kosrew mécontent de l'ingratitude de ses deux fils adoptifs et les deux gendres favoris de Mahmoud, rivaux jusque-là l'un de l'autre. Leurs cœurs se brisèrent, et il n'en sortit que la douleur et la fidélité. L'âme tendre et poétique de Khalil surtout était ouverte aux explosions de la nature sous les ambitions de la faveur.

On redoutait un mouvement du vieux parti mal étouffé des janissaires à la nouvelle de la mort de leur exterminateur. Le sérasker, Saïd-Pacha, partit pour Constantinople afin de tenir les troupes sous les armes prêtes à l'événement. La sultane Validé et ses fils furent prévenus de l'extrémité du

